3 1761 04728588 7

Ex Libris

PROFESSOR J. C. KILL

LE

COMTE DE GOBINEAU

ET

L'ARYANISME HISTORIQUE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1903.

DU MÊME AUTEUR, A LA MEME LIBRAIRIE

Études sur Ferdinand Lassalle, fondateur du parti socialiste allemand. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin)

Littérature et Morale dans le parti socialiste allemand. Essais. Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 4046.

LA PHILOSOPHIE DE L'IMPÉRIALISME. — I.

LE COMTE DE GOBINEAU

ET

L'ARYANISME HISTORIQUE

PAR

ERNEST SEILLIÈRE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1903
Tous droits réservés

CB
195
G62 S4

303066

INTRODUCTION

LES ORIGINES DE L'ARYANISME HISTORIQUE

L'aryanisme est une philosophie de l'histoire qui attribue les acquisitions morales et matérielles de l'humanité à l'influence à peu près exclusive de la race aryenne. Son corollaire, si l'on transporte dans l'avenir probable les conclusions sorties d'une telle conception du passé, c'est l'empire du monde promis à l'Aryen. — Il semblerait donc, au premier abord, que ces deux thèses soient issues de l'examen du rôle joué dans le monde par les Aryas de l'Inde, par leurs descendants et leurs congénères, puisque le nom qu'elles portent est emprunté à ces lointains conquérants. En fait, l'on sait que le vocable « aryen » est l'un des plus ambigus qu'ait adoptés la langue scientifique du dix-neuvième siècle. Et, dans le cas particulier qui nous occupe, il exprime un aboutissement plutôt qu'une origine : l'aryanisme et l'impérialisme aryen (1) sont des extensions toutes contemporaines, fruits des vues mondiales qui naquirent récemment

(1) Notons que dans le sein de l'impérialisme aryen on compte déjà des dérivés anglais, américains, allemands, français même. Voir dans la revue *l'Européen* la série d'études intitulée : *Impérialistes français*. M. Doumer, etc.)

du progrès inouï des communications entre humains. Ces théories ambitieuses et imposantes sous leur costume exotique et dans leurs prétentions démesurées ont eu des débuts modestes. On les a vues naître dans les différents pays de l'Europe de considérations locales et restreintes, puis grandir avec les succès de leurs fidèles, s'annexer peu à peu les conquêtes de l'érudition moderne, les interpréter au gré de leurs préventions, jusqu'à embrasser enfin le globe entier dans leurs espérances d'avenir, comme dans leur vanités rétrospectives. — L'aryanisme historique est parti du féodalisme au dix-huitième siècle, s'est appuyé sur le germanisme au début du dix-neuvième et a endossé un peu plus tard l'uniforme oriental, qui lui a laissé son apparence définitive. Il garde naturellement quelques traits persistants de son origine et de son éducation première, au point que, le plus souvent, le vêtement hindou s'écarte à nos regards pour laisser entrevoir soit les formes vigoureuses de la doctrine pangermaniste, avec toutes ses avidités conquérantes, soit la silhouette bien reconnaissable de la politique féodale, fournissant un effort désespéré pour rajeunir une fois de plus des charmes bien fatigués par l'action du temps. Nous allons examiner successivement ces trois racines différentes d'un arbre assez vivace aujourd'hui, comme le constaterait quiconque sait en reconnaître les fruits tentateurs, à l'étalage bariolé de la production intellectuelle du temps présent.

Toutefois, avant de nous engager dans ces recherches délicates, nous méditerons un instant sur cette pensée salutaire, que toute philosophie est d'ordinaire un poème personnel, dicté par des préoccupations et des intérêts éminemment individuels, à ce point que les philosophes sont peut-être les poètes les plus originaux de tous les temps.

Et la philosophie de l'histoire ne fait pas exception à cette règle. C'est une remarque dès longtemps présentée par les hébraïsants, et consignée déjà par le jeune Renan dans *l'Avenir de la science*, qu'on en pourrait chercher l'origine dans les Apocalypses de l'Ancien Testament. Daniel ou le Voyant de Pathmos ne se donnaient guère pour des inspirés, mais plutôt pour des exégètes, des historiens armés de toutes les connaissances de leur temps. La forme de la vision dont ils revêtaient leurs écrits n'était qu'un scénario nécessaire, une rhétorique obligée, une technique d'art qui s'apprenait dans les écoles de l'Orient. Eh bien! leurs continuateurs sur ce terrain difficile n'ont pas abandonné leurs méthodes intellectuelles, s'ils ont délaissé leurs procédés d'exposition. Apocalypses, les œuvres de Vico, de Rousseau, de Hégel, de Comte; apocalypses, les livres plus récents que nous passerons en revue. Naguère, alors qu'un imprésario américain étalait à Paris la plus belle collection de phénomènes humains qui ait jamais été réunie, disaient les affiches, l'un d'entre eux, l'homme-squelette, fort intelligent et fort vaniteux, soumit à l'approbation de savants visiteurs un livre spéculatif qu'il avait écrit pour établir la signification décisive et l'importance prépondérante de la monstruosité dans la nature. Le squelettisme lui semblait la fleur de l'évolution humaine. Notre âme est ainsi faite; ne l'oublions jamais, afin de nous épargner des surprises pénibles et des indignations superflues à la rencontre de certains paradoxes excessifs, ou de quelques contradictions trop flagrantes; et munis de ce viatique, abordons l'examen des antécédents de l'aryanisme comtemporain.

La philosophie de l'histoire, toujours au service des passions humaines, a dû borner tout d'abord ses réflexions

aux cadres nationaux et ses aspirations directrices à la défense des intérêts de clocher. Plus tard seulement les progrès du savoir, le développement des relations entre peuples, ont étendu son regard et ses prétentions à l'Europe d'abord, puis enfin au globe tout entier. Or, sur les premiers essais de la réflexion historique, sur son évolution en France depuis le lointain moyen âge, nous possédons une étude véritablement classique dans les « Considérations » qui ouvrent les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry, remplissant presque la moitié de l'ouvrage. Ces pages magistrales mettent précisément en relief l'aryanisme au premier degré de son évolution, c'est-à-dire sous sa forme féodale : en sorte qu'il nous pourrait suffire d'y renvoyer le lecteur, s'il n'y avait intérêt à mettre en relief, dans l'exposé de Thierry, des faits dont il n'a pu reconnaître lui-même toute l'importance. Il croyait en effet parler de controverses épuisées, raconter des dissentiments éteints et accomplir en toute sécurité sur ces matériaux déclassés une œuvre de pur historien. Or, les antagonismes et les rancunes qu'ils jugeait expirés sous le paternel éteignoir de la monarchie bourgeoise couvaient cependant sous la cendre. Les événements de la seconde moitié du dix-neuvième siècle les ont attisées de nouveau, et elles ont alors jeté des flammes plus ardentes qu'elles ne l'avaient fait jusque-là. Un semblable réveil change le point de vue de l'observateur du passé : il doit souligner et dégager certaines tendances, que Thierry nota sommairement à titre de curiosités intellectuelles, mais qui ont prouvé par la suite leur vitalité persistante et leur actuelle portée; peut-être même nous sera-t-il permis d'interpréter différemment quelques-uns des résultats de cette patiente enquête. Cherchons donc dans les

Considérations sur l'histoire de France ce qui pourra préparer l'intelligence de notre sujet.

Thierry avait été amené à l'examen des temps mérovingiens, à l'étude de la lutte initiale entre les civilisations barbare et romaine, par l'influence de Chateaubriand et par l'enthousiasme éveillé dans son âme juvénile à la lecture des *Martyrs;* les guerriers francs y entonnent quelque part un chant de guerre ossianique, dont le pathétique nous laisse aujourd'hui aussi froids que les casques à aigrettes des Romains de David; mais le rhétoricien de Blois qui lisait en 1810 ces phrases redondantes en reçut comme un choc électrique, quitta la place où il était assis et se mit à parcourir la salle d'étude où il travaillait, faisant sonner ses pas sur le plancher et récitant à haute voix l'invocation guerrière des Barbares à leur héros Pharamond. Sa pensée mûrie l'ayant amené par la suite à des sympathies plutôt romaines que franques (bien qu'il ait toujours cherché l'impartialité et l'ait peut-être atteinte dans les *Considérations*), il est curieux que son point de départ ait été aussi romantique, aussi germain, aussi aryaniste même. En commençant son examen des vues théoriques qui fleurirent, au cours des siècles, sur les origines ethniques et politiques de notre pays, il établit d'abord que les érudits du moyen âge avaient, en général, oublié les luttes entre Francs et Gaulois romanisés, pour faire descendre le peuple français, conçu comme un tout, de Francion, fils d'Hector; et même que cette légende virgilienne garda faveur jusqu'au dix-septième siècle auprès de quelques attardés. Pourtant la noblesse conservait un impérialisme instinctif, un vague souvenir de conquête, tout en supposant cette conquête chrétienne, apostolique, réalisée par les preux de Charlemagne sur des mécréants plus ou moins

sarrasins. Et cette primitive philosophie historique servait déjà de base à des tendances foncièrement pratiques; à défaut de résistances durables de la part des manants, elle se tournait surtout contre les empiétements du clergé. Thierry cite une protestation des hauts barons en 1247, dont le style est admirable de fermeté ironique dans la revendication et d'aversion dédaigneuse contre le droit écrit, cette charte des vaincus du cinquième siècle. Quoi, les clercs, appuyés sur leurs momeries, prétendent se tailler une part égale à celle des braves dont le sang fut versé jadis pour s'emparer du royaume et le convertir à la vraie foi! « Qu'ils soient ramenés à l'état de la primitive Église et que, vivant dans la contemplation pendant que nous, comme il convient, nous mènerons la vie active, ils nous fassent voir les miracles, qui, depuis longtemps, se sont retirés du siècle! »

Non moins présent demeurait à la mémoire de la noblesse son privilège vis-à-vis de la royauté : l'élection primitive du monarque par ses pairs; car les formules du sacre rappellent, jusqu'au treizième siècle, cette institution égalitaire et ce privilège de la chevalerie. En résumé, Thierry lui-même accorde à cet ordre de la nation un fonds d'esprit libéral et un patriotisme véritable, étendu à toute la France, que les autres classes ne possédaient pas à cette époque! Mais, remarquons-le, ce patriotisme avait uniquement en vue des intérêts de caste : c'est déjà l'égalité au sein d'un groupe, d'ailleurs impérialiste vis-à-vis du reste du monde.

La bourgeoisie gardait pour sa part le souvenir fort net de l'origine romaine de ses constitutions municipales. « Lorraine est jeune, et Metz ancienne, » proclamaient les bourgeois de cette vieille cité, opposant à la conquête

féodale les droits du premier occupant; et le tiers état montrait en général un étroit mais vif sentiment de patriotisme local. Quant au peuple des campagnes, réduit en servage bien avant la domination romaine, il ne possédait nulle tradition historique et ne trahissait que de loin en loin son esprit de corps, par des soubresauts momentanés de révolte. Mais alors, chose singulière, il proclamait parfois cette égalité de valeur humaine que lui déniaient les fils des conquérants. « Les seigneurs ne nous font que du mal, disent les vilains du roman de Rou; pourquoi nous laisser traiter ainsi? Nous sommes des hommes comme eux, nous avons la *même taille*, la *même force pour souffrir*, et nous sommes cent contre un. »

Sur ce fonds d'obscures tendances divergentes, les légistes vinrent, à dater du douzième siècle, jeter l'uniforme teinte des traditions juridiques romaines; ils élevèrent pierre par pierre l'édifice de la monarchie absolue, qu'ils firent l'héritière du procédé gouvernemental des Césars.

Pourtant, au seizième siècle, la Renaissance allait fournir de nouveau, et plus sûrement que par le passé, des armes érudites aux intérêts matériels opposés, toujours demeurés aux prises par des moyens divers, sans cesser jamais la lutte féconde qui est la condition primordiale de la vie pour les groupes humains comme pour les individus. La science naissante ruina d'abord, non sans difficultés, la thèse troyenne officielle, et établit sur ses débris deux théories dont nous allons voir l'antagonisme croître dès lors avec les années. La première rangeait les Francs ou Français parmi les peuples de race germanique; l'autre les faisait descendre de colonies gauloises émigrées d'abord au delà du Rhin, puis ramenées plus tard dans leur ancienne patrie par les événements, attribuant en somme

à ces conquérants une origine exclusivement celtique ou gallo-romaine, et les fondant de nouveau avec la masse gauloise par un simple retour vers leurs premiers foyers. Or, comme le remarque ici Thierry lui-même, en raison des vicissitudes de notre histoire nationale, il y avait quelque chose de vrai dans chacune de ces assertions divergentes : la noblesse germanique, la bourgeoisie celtique, le clergé chrétien, les légistes romains pouvaient tous attester le passé en faveur de leurs doctrines contraires sur la nature de la société et le gouvernement de l'État. « Il se trouvait sous chacune de ces croyances un fonds de réalité vivace que le progrès scientifique pouvait modifier, compléter, transformer, mais *non pas détruire.* » C'est fort bien dit, et l'auteur des *Considérations* aurait dû songer par la suite à cette prudente appréciation avant de prononcer prématurément la clôture du débat vers 1840.

Le premier écrivain de valeur qui mérite d'être encore écouté de nos jours sur ce sujet intéressant se montre nettement germaniste et antiromain. François Hotman, dont le nom seul d'ailleurs et la conversion au protestantisme font pressentir les affinités germaines, prit en égale aversion la monarchie absolue et les empiétements parlementaires. Dans sa *Franco-Gallia* (1574), il conçoit un type de royauté subordonné à une grande assemblée nationale, sorte de constitution anglaise, où la permanence eût été concédée aux états généraux. Il eut seulement le tort, assez fréquent chez tous les utopistes sociaux, de prendre son rêve pour une réalité récemment évanouie, et d'assurer que cet idéal avait été un fait jusque vers le milieu du quinzième siècle, malgré les usurpations incessantes de la maison capétienne. « Notre chose publique, écrit-il, fondée et établie *sur la liberté*, a duré onze cents ans dans son

état primitif. » C'est trop dire, mais l'inspiration de ses lignes leur survivra : l'influence du livre de Hotman fut si durable qu'elle persista jusqu'au début du dix-huitième siècle, pour se voir remplacer, sans transition, par l'action analogue du comte de Boulainvilliers.

D'autre part, la thèse qui faisait des Francs un groupe gaulois rentré dans son pays, inaugurant par là les prétentions du celtisme contemporain, fut favorisée sous Louis XIV par l'accalmie momentanée des discordes intérieures, au lendemain de l'orage de la Fronde. Elle servait admirablement et la vanité du pays et les intérêts nationaux, car elle appuyait tout à point, sur des titres historiques, les conquêtes projetées par le monarque vers le Rhin. La mode érudite décréta donc soudain les axiomes suivants dont l'aspect est décidément celtiste : les Francs, Gaulois d'origine, repassèrent le Rhin pour délivrer leurs frères de la servitude romaine; en moins de quarante ans, ils y réussirent, et la faible résistance qu'ils rencontrèrent chez l'indigène donne lieu de croire que cette entreprise n'avait pas été faite sans la participation de ce dernier. Donc, pas de conquête, sinon relativement à l'expulsion des Romains oppresseurs, et nulle opposition de race dans les limites de la France actuelle. Cette fusion se fait d'ailleurs au détriment de la noblesse, se voit ramenée au niveau ethnique de ses serfs. Mais ce résultat est alors voilé par le succès de nos armes et de l'impérialisme français; car bientôt ce celtisme envahissant se plut à faire Gaulois les Vandales, les Burgundes, les Hérules, les Huns eux-mêmes, tant il est vrai que l'histoire est toujours la servante des passions actuelles de ceux qui l'écrivent; et de telles opinions furent considérées comme « des plus glorieuses pour la nation ».

La réaction germaniste, impossible en France à cette heure d'action commune et d'élan général, se produisit au delà du Rhin, où elle naquit de la crainte des ambitions françaises. Leibniz fut le plus autorisé parmi les interprètes de ces protestations inquiètes. Il recula l'origine des Francs jusqu'aux rives de la Baltique, à la grande indignation de Thierry, qui s'échauffe sans sujet, car le fait est certain, quelque long temps qu'ait duré d'ailleurs cet exode des tribus germaniques envahissant l'Europe et quels que soient les mélanges dont elles furent affectées en chemin : seul le nom de « Franc » est peut-être né en effet sur les rives du Rhin.

Après cet intermède celtique, le comte de Boulainvilliers reprit, nous l'avons dit, la pensée de Hotman, mais en lui donnant un sens nouveau qui va dominer le dix-huitième siècle. Hotman était un bourgeois cultivé, Boulainvilliers un grand seigneur : ce n'est donc plus le caractère égalitaire, libéral et républicain du germanisme, généreusement étendu à tout le peuple gaulois, que ce dernier va mettre en relief; mais bien au contraire il en fera ressortir l'aspect exclusif et féodal, en le restreignant à une classe et en rejetant le reste des citoyens ou dans le celtisme ou dans la romanité. Il reprend en un mot la pensée des grands feudataires du treizième siècle et de quelques chroniqueurs du même temps : celle de la *conquête*, qui aurait partagé pour toujours la nation en vainqueurs et en vaincus, différents par la race et par le sang.

Il faut nous arrêter un instant sur cette conception de la conquête, qui est l'idée impérialiste par excellence, et que nous retrouverons en conséquence sous mille formes diverses au cours de nos études. L'impérialisme entendu à la façon d'un Clovis ou d'un Cecil Rhodes est en somme la

glorification des *minorités énergiques*, toujours prêtes à « prendre la responsabilité » des masses de courage et de culture inférieure. Renan, attaquant le suffrage universel, a bien résumé un jour ce colloque éternel qui s'échange entre les différents groupes humains (1). Le suffrage universel, disait-il, part de cette idée que le plus grand nombre est un indice de force : cela serait vrai si le préjugé égalitaire était en fait la loi de nature; mais la minorité peut être plus énergique, plus douée, plus versée sans le maniement des armes que la majorité. « Nous sommes vingt, vous êtes un, dit le suffrage universel : cédez ou nous vous forçons. — Vous êtes vingt, mais *j'ai raison*, et à moi seul, je peux vous forcer : *cédez*, dit l'homme *armé* » (2). Combien cela est juste : non seulement la raison du plus fort est toujours la meilleure, mais encore le plus fort a presque toujours la conviction parfaitement sincère qu'il a raison de façon absolue, qu'il agit par la volonté d'un dieu et pour le bonheur de ses adversaires, dont la résistance le remplit d'étonnement. Cette idée de la conquête est donc de celles dont Thierry disait tout à l'heure que, fondées dans les faits, elles doivent persister toujours. Il en cite en effet quelques apparitions sporadiques au cours des âges; mais, de même que le germanisme large et républicain du protestant Hotman, que le celtisme extensif des sujets savants de Louis XIV, cette dernière philosophie de l'histoire ne devait prendre d'importance et de retentissement qu'à l'heure où elle pourrait servir quelque intérêt, soudain

(1) *Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 303.

(2) C'était le sentiment de Cromwell, ce précurseur puritain de l'impérialisme anglo-saxon. « Vous avez contre vous, lui disait-on, neuf hommes sur dix — Qu'importe si les neuf sont désarmés et si le dixième est armé jusqu'aux dents. » (Voir l'étude pénétrante de M. Filon, *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1902.)

menacé dans sa quiétude. Ce fut le cas durant les premières années du dix-huitieme siècle, lorsque la haute noblesse, jusque-là peu discutée dans ses prérogatives, vit s'élever au-dessus d'elle des ministres bourgeois, des parlementaires entreprenants. Elle entendit aussi, pendant les guerres de la succession d'Espagne, les sourdes protestations de l'opinion publique, réclamant quelque droit de contrôle sur des entreprises qui engageaient à ce point, dans un intérêt dynastique, la fortune et la prospérité publique. Elle revint alors à ses titres historiques pour y chercher quelque moyen de défense, et le comte de Boulainvilliers se fit le porte-parole de ses frères de caste. Issu d'une ancienne famille, dit Thierry, et très épris de l'illustration de sa maison, il s'était adonné d'abord aux études historiques pour rechercher les titres, les alliances, les souvenirs de ses propres aïeux. Il lut donc beaucoup avec cette pensée, et, ayant éclairci à son gré ses antiquités domestiques, il fut frappé des conséquences qu'il lui sembla permis d'en tirer pour l'interprétation de celles du pays. Il avait compris la liberté des mœurs germaniques, et s'était passionné pour elle : il la regardait comme l'ancien droit de la noblesse de France et comme son privilège héréditaire. Tout ce que les derniers siècles avaient successivement abandonné au fait d'indépendance personnelle : le droit de se faire justice soi-même, la guerre privée, le droit de guerre contre le roi, plaisait à son imagination, et il voulait, sinon faire revivre tout cela, du moins donner à ces réalités, devenues presque incompréhensibles à des temps moins vigoureux, une place plus éminente dans l'histoire nationale. « Misère extrême de nos jours, » s'écrie-t-il avec une fierté dédaigneuse, dans l'un de ses ouvrages inédits, « qui loin de se contenter de

la sujétion où nous vivons, aspire à porter l'esclavage dans le temps où l'on n'en avait pas l'idée. » Mais il faut remarquer qu'à ces élans d'indépendance vis-à-vis du pouvoir royal il joignait une « froideur imperturbable » à l'aspect de la servitude et des souffrances du peuple au moyen âge : en un mot, qu'il avait, pour le présent comme pour le passé, la conviction d'une égalité native entre tous les gentilshommes, et d'une immense inégalité entre eux et la plus haute classe du tiers état. Retenons ces traits : ils caractérisent ce que, faute d'un terme adopté par l'usage, nous avons nommé le « féodalisme » du dix-huitième siècle. Quant au système proprement historique de Boulainvilliers, il sera bon pour nos études d'en retenir les propositions suivantes. Par la conquête initiale, tous les Gaulois devinrent sujets, les Franks ou Français d'origine demeurant exclusivement et universellement nobles : ces derniers seuls sont libres, égaux et compagnons. Clovis ne fut que le général d'une armée volontaire qui l'avait choisi pour la conduire dans des entreprises dont le profit devait être commun. Charlemagne restitua à la nation française les assemblées nationales, tombées en désuétude sous les derniers Mérovingiens; mais elles pâlirent rapidement de nouveau, puisque, bien loin que ce fût un parlement général qui décernât la couronne à Hugues Capet, à l'exclusion de la race carlovingienne, on peut dire qu'il eût été impossible, par ce moyen légal, de transférer la royauté dans une famille qui n'y avait aucun droit, si l'usage des parlements nationaux avait subsisté dans son intégrité. L' « usurpation » d'Hugues Capet jouera un grand rôle dans les controverses historiques qui précéderont la période révolutionnaire. Et il semble que ç'ait été un descendant de ces hommes libres, dépouillés de leur prérogative au dixième

siècle, qui, au dix-huitième, oublieux des services rendus par la monarchie créatrice du pays, refusant d'accepter une prescription millénaire, ait donné le signal des représailles dont l'échafaud de la place de la Concorde fut le terme, aux heures tragiques de la terreur. Boulainvilliers souligne en effet de tout son pouvoir l'égalité originaire des membres de la noblesse conquérante : on ignorait, dit-il, les distinctions de titres, depuis mises en usage; les Français ne connaissaient point de princes parmi eux, et même la parenté des rois ne donnait aucun rang (1). Ne sent-on pas ici l'homme qui, à l'égal de Saint-Simon, a souffert des honneurs de cour prodigués aux princes du sang, aux « princes étrangers », aux bâtards royaux? Deux événements néfastes, poursuit-il, ont amené la ruine graduelle de cet état de choses : l'affranchissement des serfs et l'élévation, les progrès, l'anoblissement de la bourgeoisie, couronnés enfin par son accession aux grands emplois sous les derniers règnes. Car l'auteur de ces doléances sent bien que Richelieu et Louis XIV ont été les plus rudes adversaires des fils des « Français » et que, pour l'abaissement des grands, ces hommes ont plus fait en un demi-siècle que toutes les entreprises des rois capétiens n'avaient pu faire pendant huit cents ans. Aussi n'osa-t-il pas publier du vivant du grand roi des considérations si téméraires : elles ne furent offertes au public qu'après la mort du monarque et celle de l'auteur (1727). Système à deux faces, l'*une*

(1) Il est curieux de noter que ce fut la marquise de Boulainvilliers qui, cinquante ans plus tard, recueillit la petite Jeanne de Saint-Rémy-Valois, mendiant dans les rues de son domaine de Passy, et qui, ayant fait reconnaître par d'Hozier « le sang des rois » dans cette aventurière, prépara de loin par cette charité malheureuse l'affaire du collier et la chute de la royauté. Ajoutons que, chez la comtesse de La Motte, le sang royal avait subi d'humbles mélanges, sa mère et ses aïeules étant simples paysannes champenoises.

toute démocratique, tournée vers la royauté, l'autre toute aristocratique, dirigée vers le peuple, dit Thierry. Ces deux tendances restent caractéristiques de tout groupement impérialiste : égalité au dedans, inégalité la plus considérable possible vers le dehors. En considération de la première de ces tendances, Thierry veut bien reconnaître à ce grand seigneur comme à ses ancêtres du treizième siècle un véritable instinct de la liberté politique. Boulainvilliers fut « l'homme des états généraux » à la fin du règne de Louis XIV, et par là sa renommée de publiciste s'établit indépendamment des autres propositions de son système : il fut le premier champion des « libertés germaniques », que d'autres se chargeront de revendiquer pour les ordres auxquels il les refusait, et par là devint, contre son gré, l'un des premiers ouvriers de la Révolution. Ce mérite comparatif apparaîtra mieux encore si on le rapproche du duc de Saint-Simon, qui, tout en appréciant ses écrits, rejeta la portion républicaine de ses vues, pour ne conserver que la féodale. L'auteur des *Mémoires* capitule entre les mains de l'absolutisme, peut-être parce qu'en dépit de ses prétentions au sang de Charlemagne il n'ignore pas qu'il doit au seul caprice de Louis XIII l'élévation de sa maison. En conséquence, il nie la souveraineté collective et l'égalité de tous les Francs : il montre un roi barbare seul conquérant de la Gaule et distribuant à ses guerriers les terres conquises, selon le grade, la fidélité, les *services* de chacun; sans doute ces « services » pourront même consister plus tard à ne point trop cracher dans le cor de chasse du monarque, comme Tallemant le dit du jeune Rouvroy avant son élévation à la pairie. Mais les vrais féodaux n'avaient pas les mêmes motifs pour partager les vues serviles de ce parvenu, que

rien ne préparait à garder la tradition de la conquête.

Une pareille thèse : « Il y a deux races d'hommes dans le pays, » pour la première fois nettement soutenue, devait susciter des discussions et des contradictions passionnées; cette fois pourtant la réaction ne fut pas celtique et gauloise, comme après l'œuvre d'Hotman; partie du sein de la bourgeoisie parlementaire, héritière légitime des légistes du moyen âge, elle se découvrit une tradition plus consacrée et plus glorieuse pour lutter avec succès contre les prétentions barbares : elle se fit toute romaine et classique, et c'est désormais ce caractère que présentera surtout, en France, l'antithèse du féodalisme franc. En effet, le tiers état, ramené dans son ensemble au niveau des serfs du moyen âge par la théorie nouvelle, protesta, dès 1730, par la plume d'un conseiller anonyme du parlement de Rouen. Ce publiciste s'attache exclusivement aux restes de la civilisation romaine comme à la seule base de notre histoire nationale : il montre les libertés communales maintenues, le régime municipal subsistant sans interruption. On ne saurait, dit Thierry, faire une abstraction plus complète et plus dédaigneuse de ce qu'il y eut de germanique dans les vieilles institutions et les vieilles mœurs de la France. Nous croirions entendre l'accent d'un Syagrius, d'un Sidoine Apollinaire pleurant sur la romanité près de s'engloutir sous les flots de la barbarie. « Quelle désolation pour les campagnes et les bourgades de ce pays d'y voir exercer la justice par un caporal barbare à la place d'un décurion romain! » Toutefois, avec le sentiment de l'égalité civile, avec une aversion décidée pour les privilèges de la naissance, le parlementaire normand garde, comme il convient à sa caste, l'admiration de la richesse et l'acceptation sans réserve des privilèges de l'argent.

L'abbé Dubos, fils d'un échevin de Beauvais, reprit et soutint par des arguments plus scientifiques la thèse du précédent écrivain, insista sur les origines toutes romaines de la royauté comme de la bourgeoisie française, et, diplomate de carrière et de tendances, crut écarter les prétentions conquérantes de Boulainvilliers en voyant dans les Francs les « alliés » des Gallo-Romains contre les autres barbares de l'Est. Il faisait ainsi la fusion française par traité et contre le germanisme, à l'inverse des celtistes du dix-septième siècle, qui l'avaient réalisée contre Rome en proclamant les Francs frères et alliés des Gaulois contre l'oppression latine. Mais il faut avouer que cette seconde alliance, si elle eut lieu en effet, avait ressemblé singulièrement à un protectorat imposé, à une colonisation armée, à une conquête, qui le paraît un peu moins pour n'avoir pas rencontré de résistance sérieuse. Dubos y trouvait toutefois l'avantage de reporter du cinquième siècle au dixième l'installation, dès lors abusive, de la noblesse dans des privilèges que rien ne justifiait plus à cette époque, et qui, en pleine paix, auraient fait de la Gaule un véritable pays de conquête : il substituait par là, sur les écussons féodaux, les couleurs odieuses de l' « usurpation » à l'éclat imposant de la victoire, sans expliquer d'ailleurs comment une telle usurpation avait été possible. Usurpation, mot dangereux que Boulainvilliers avait exploité contre la royauté et que le tiers tournait à présent contre toute la noblesse, s'efforçant de la rendre dans son ensemble complice d'un abus de pouvoir et d'une flagrante illégalité.

Lorsqu'en 1748, à la fin de *l'Esprit des lois*, Montesquieu voulut donner son sentiment sur les origines de notre histoire, il se trouva donc en présence des deux inter-

prétations antagonistes de Boulainvilliers et de Dubos, qui comptaient l'une et l'autre de chauds partisans. Il n'accepte, quant à lui, ni l'une ni l'autre, car la première « semble être une conjuration contre le tiers état et l'autre une conjuration contre la noblesse » (1). Toutefois, il se montre assez indulgent au fier gentilhomme, son demi-frère de caste. « Boulainvilliers avait, dit-il, plus d'esprit que de lumières, plus de lumières que de savoir, mais ce savoir n'était point méprisable, parce que, de notre histoire et de nos lois, il savait très bien les grandes choses. » Et cette sentence spirituelle s'appliquerait admirablement au continuateur du théoricien féodal, dont ce livre a pour objet d'étudier la pensée. Quant à Dubos, le président au parlement de Bordeaux le réfute avec quelque passion et rétablit nettement contre les fades suppositions diplomatiques de l'abbé le fait de la conquête. Puis il ajoute cette remarque dont nous aurons également l'occasion de reconnaître la finesse : « Cet ouvrage a séduit beaucoup de gens, parce qu'il est écrit avec beaucoup d'art, parce qu'on *y suppose éternellement ce qui est question*... Le lecteur *oublie qu'il a douté pour commencer à croire.* » Et Thierry, plus impartial que Dubos, plus clairvoyant pour le côté germanique de nos origines, mais attiré pourtant vers le défenseur du tiers par de secrètes affinités, ajoutera à propos de son méritoire effort d'érudition : « Dans un ouvrage de ce genre, la passion politique peut devenir un aiguillon puissant pour l'esprit de recherche et de découverte; si elle ferme sur certains points l'intelligence, elle l'ouvre et l'excite sur d'autres; elle suggère des aperçus, des divinations, parfois même des élans de génie auxquels

(1) Voir *l'Esprit des lois*, liv. XXX, chap. x et XXIII et suivants.

l'étude désintéressée et le pure zèle de la vérité n'auraient pas conduit. » Que cet aveu si franc chez le consciencieux travailleur soit notre justification pour avoir poursuivi dans leur prolongement, et même dans leur élargissement ambitieux, les idées excessives, que, de bonne foi, il croyait à jamais rejetées dans le néant par les clartés de l'érudition moderne !

Cependant, sous l'influence de Montesquieu, qui rétablissait et glorifiait en somme le fait de la conquête ; sous la poussée grandissante du tiers état, de plus en plus prépondérant dans la nation, se produisit une philosophie de l'histoire dont les résultats matériels furent immenses, car elle nous conduit à la veille de la Révolution, qu'elle prépare. C'est celle de Mably, popularisée par Rousseau. Aux héros de Plutarque, dont maint trait de caractère flattait les passions du temps, le bon Rollin venait d'appliquer un vernis chrétien et germanique qui préparait admirablement l'amalgame essayé par Mably. Ce dernier revint à peu près à la conception de François Hotman : *étendre* à *tout* le peuple français dès ses origines le bénéfice des libertés germaniques, par le libre choix de son statut personnel, choix qu'à tort d'ailleurs il supposait avoir été accordé originairement à tous les citoyens, vainqueurs ou vaincus. La tradition romaine, en somme bureaucratique et despotique en Gaule, appui de la monarchie plutôt que de la démocratie, se trouvait ainsi éliminée sans aucun détriment pour la masse et pour la cause de la liberté générale. Charlemagne devient sous la main de Mably le restaurateur des droits politiques du peuple, un monarque constitutionnel exemplaire ; avec Dubos, il faut voir « l'usurpation » de la noblesse après ce grand empereur, vers le dixième siècle, et réclamer, à titre de remède,

le rétablissement des champs « de Mai » sous leur nom modernisé d'États généraux.

Cette tentative de réconciliation nationale dans le sein de la liberté germanique, cette suppression pratique du dangereux concept des deux races par l'identification de la plus humble et de la plus hautaine, dans une commune prétention, rencontra une approbation presque universelle. Voltaire a montré, lors du coup d'État de Maupeou contre les Parlements, la cour et la ville discutant à l'envi « des Capets les lois fondamentales ». Et les femmes du monde se mêlent à la polémique; Mme d'Egmont, aidée de son amie parlementaire Mme Feydeau de Mesmes, envoyait au roi de Suède un mémoire sur les origines de la monarchie française et les « usurpations » de la royauté. La noblesse libérale se rallia faute de mieux aux vues de Mably; ce fut dans ses rangs qu'une femme, Mlle de Lézardière, se leva pour opposer plus nettement encore au despotisme impérial romain, incarné dans la monarchie, la liberté *franque* étendue sans hésitation à la nation tout entière. En effet, comme l'avait proclamé son maître, elle affirme à son tour que les Francs, en frappant d'une main les Gaulois conquis, leur donnaient de l'autre au même moment le partage de la souveraineté. Illusions humanitaires de l'époque! C'est, conformément à l'esprit de Rousseau, l'oubli des brutalités de la vie sociale, l'idylle rationaliste et le triomphe de la politique sentimentale.

Ainsi, avec cette école, triomphait à la veille de 1789, dans la société cultivée, un féodalisme ou un germanisme extensif, accueillant volontiers dans son sein toutes les classes de la nation. Toutefois, aux yeux des agitateurs sortis des couches inférieures du tiers état, une vue si conciliatrice servait mal les haines et les rancunes accumulées

par les siècles contre les ordres privilégiés de l'État. Les violents, les combattifs, préfèrent s'attacher de nouveau à l'idée de la conquête, mais en la retournant, conformément à l'équilibre alors transformé des puissances sociales, mais en tirant de cette conception guerrière la condamnation brutale de ceux-là mêmes qui l'avaient imprudemment évoquée. L'abbé Sieyès écrivait dans son célèbre pamphlet sur le rôle politique du tiers : « Le tiers état ne doit pas craindre de remonter dans les temps passés. Il se rapportera à l'année qui *a précédé la conquête*, et, puisqu'il est aujourd'hui assez fort pour ne pas se laisser conquérir, sa résistance sans doute sera plus efficace. Pourquoi ne renverrait-il pas dans les forêts de Franconie toutes ces familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race des conquérants et d'avoir succédé à des droits de conquête? La nation, épurée alors, pourra se consoler, je pense, d'être réduite à ne plus se croire composée que des descendants *des Gaulois et des Romains*. En vérité, si l'on tient à distinguer naissance et naissance, ne pourrait-on pas révéler à nos pauvres concitoyens que celle qu'on tire des Gaulois et des Romains vaut au moins autant que celle qui viendrait des Sicambres, des Welches (1) et autres sauvages sortis des bois et des marais de l'ancienne Germanie?... *Le tiers redeviendra noble en devenant conquérant à son tour.* » Voilà des paroles à retenir : elles marquent la portée exacte de tout impérialisme, intérieur ou extérieur, qui, s'appuyant sur la force, perd le droit de protester contre ses retours et ses vicissitudes. Des

(1) Par une confusion assez plaisante, l'abbé prend ici pour un nom de tribu germanique celui que les Germains donnent aux nations romanisées, et qu'au dix-neuvième siècle les érudits d'outre-Rhin ont cru retrouver jusque chez leurs ancêtres aryas. Ceux-ci nommaient Mletchha les races dont ils étaient entourés.

accents analogues retentiront plus d'une fois à nos oreilles, car le féodalisme retourné fut souvent le caractère des revendications démocratiques à notre époque. C'est en somme la tradition gallo-romaine de Dubos qui prête ici des armes au polémiste révolutionnaire; mais son collègue Thouret, député du tiers état de Rouen aux États généraux, prendra de toutes mains les réquisitoires contre « l'usurpation ». Dubos en accusa la noblesse, Boulainvilliers la monarchie, Mably l'une et l'autre; le conventionnel justifiera par tous leurs arguments l'exécution de Louis XVI, comme les massacres de septembre; incertain d'ailleurs si le meilleur fondement de la Révolution serait romain ou germanique, mais décidé à appuyer de tous les étais des convictions égalitaires, que n'ébranla pas la perspective prochaine de la guillotine.

Il nous reste à suivre brièvement dans les premières années du dix-neuvième siècle le prolongement de controverses que la Révolution n'arrêta pas. Au lendemain de la crise, le porte-parole de la noblesse et des survivants de l'ancien régime fut le comte de Montlosier, dont les idées exercèrent une grande influence sur la polémique des partis entre 1814 et 1820. Ancien émigré, admirateur enthousiaste d'un monde féodal qu'il n'avait vu qu'en rêve (trait que nous retrouverons chez ses continuateurs), cet écrivain se montre encore plus violent dans les termes que son précurseur Boulainvilliers. Toutefois, il n'adopte pas précisément la thèse des deux races. D'une part, il sentait maintenant trop mélangé ce parti ultra dont il incarnait les passions, pour lui offrir dans son ensemble l'assurance d'un origine franque. D'autre part, le sentiment national avait été trop exalté par les guerres de la Révolution et de

l'Empire pour que des Français eussent désormais bonne grâce à se réclamer d'ancêtres allemands. Aussi n'est-ce plus deux races, mais deux « peuples » séparés par des caractères non ethniques, mais politiques et économiques, que Montlosier s'efforce d'opposer l'un à l'autre. Les *vrais Français*, incarnés maintenant dans la noblesse et ses partisans, sont les fils d'hommes libres, issus indistinctement d'ailleurs des trois races, gauloise, romaine et germaine. Et les anciens esclaves, de toutes races également, employés d'abord à l'exercice des métiers par leurs maîtres, sont les pères du tiers état. En sorte qu'aux yeux de cet historien, contre un *peuple nouveau*, étranger presque, la noblesse a toujours raison dans ses revendications en quelque sorte nationalistes, pour employer un mot tiré du vocabulaire politique actuel. Pur déguisement en somme de la théorie de la conquête!

Celle-ci souriait bien davantage à la bourgeoisie dans toute sa crudité, parce que, consciente de sa force, la classe moyenne y trouvait à la fois des armes morales pour le présent et des espérances pour l'avenir. Aussi est-ce cette formule précise qui fait le thème du pamphlet de Guizot intitulé : *Du gouvernement de la France depuis la Restauration et du gouvernement actuel*, 1820. L'auteur semble continuer directement Sieyès, lorsqu'en termes violents il accepte à son tour la distinction des deux peuples, mal fondus, amalgamés seulement en apparence avant 1789, et qu'il appelle de ses vœux *la revanche et la conquête des fils d'esclaves*. N'était-ce pas déjà la morale des esclaves révoltés qui tient tant de place dans les spéculations de ce début de siècle.

Parvenu en ce point de son exposition, Augustin Thierry se croit pourtant au terme de son œuvre; la thèse de

Dubos, négative de l'exercice du droit de conquête par les Francs, était reprise en partie par les aristocrates devenus prudents dans le malheur; tandis que celle de Boulainvilliers, l'asservissement des Gallo-Romains, était acceptée fièrement par la roture, et retournée contre ses auteurs. Admirable expression philosophique du retournement des forces sociales. « Cet étrange revirement devait être, et fut en effet, leur dernier signe de vie, » conclut l'écrivain des *Considérations*. Quelle erreur! La thèse de la conquête a dominé au contraire, parfois sous d'autres noms, parfois à visage découvert, toute la seconde moitié du dix-neuvième siècle, comme nous essayerons de le démontrer. Mais le bon Thierry s'imagine que, depuis 1820, la nouvelle école historique des Guizot, des Mignet, avec ses méthodes patientes et ses scrupules d'impartialité, atteint à l'objectivité parfaite. Et en voici la preuve à ses yeux : elle s'efforce, dit-il, d'établir le rôle vraiment libéral de la royauté sous la troisième race, point de vue *conforme à la tradition des classes bourgeoises*, qui, rejeté à tort par l'école philosophique du dix-huitième siècle, *a passé définitivement dans la science*. Qui ne reconnaîtrait ici le point de vue étroit non pas d'un disciple de M. Guizot professeur, mais surtout d'un des bons et fidèles électeurs censitaires du grand ministre de la monarchie de Juillet. C'est tout simplement l'opinion d'un honnête partisan du « juste milieu », pour qui 1830 « a fixé le sens des révolutions antérieures » et que 1848 pénétrera de stupeur. Il applaudit à l'importance attribuée enfin à la grande lutte des légistes contre l'aristocratie féodale, à la *réhabilitation* de l'élément romain de notre histoire, cette vieille tradition du tiers. Mais il reconnaît avec une parfaite bonne foi que le point extrême de cette réaction antigermanique est un

excès : c'est l'*Histoire du droit municipal en France*, de Renouard, un Provençal, pénétré de *patriotisme méridional*. Cet écrivain, dit-il, n'a pas même lu l'*Histoire du droit romain au moyen âge*, de Savigny, publiée à Heidelberg de 1814 à 1826, et bien supérieure à son travail. Condamnation impartiale, et réserve méritoire, qui établit assez que Thierry n'avait aucun droit d'arrêter à son époque le tableau des philosophies de l'histoire de France dignes d'occuper l'attention publique. Lui-même reste trop engagé, malgré sa bonne volonté, dans les partis pris de caste et d'éducation pour assurer avec autorité que la passion a dit enfin son dernier mot.

Dans une très belle étude sur les *Origines de la France contemporaine* de Taine, M. Brunetière écrivait en 1885 : « Il n'est pas superflu d'ajouter que le libéral M. de Montlosier lui-même n'hésitait pas à reprendre la thèse de Saint-Simon et de Boulainvilliers, et, contre tel hobereau dont les ancêtres, comme ceux de M. Jourdain, avaient peut-être vendu du drap à la porte Saint-Innocent, mais qui n'en revendiquait pas moins au nom de la conquête franque ses privilèges d'ancien régime, il fallait qu'Augustin Thierry, relevant l'attaque, reprît et commentât encore les fières paroles de Sieyès. » Eh bien ! ce retour offensif de Guizot ou de Thierry n'a pas terminé les hostilités et d'autres devront leur succéder dans le champ clos. Les penseurs de 1820 eurent presque toutes les illusions qu'ils condamnaient chez leurs prédécesseurs au nom du sens historique ; à leur tour ils furent des hommes passionnés, dont les passions n'avaient changé que de nom. Ils crurent jugés sans appel des procès qui traîneront longtemps encore ; en revanche, ils estimèrent près de sortir du néant des sentiments altruistes que l'humanité n'a jamais connus et ne

connaîtra pas de sitôt. Non, l'esprit de la conquête, l'impérialisme, n'est pas mort : il est seulement, avouons-le, toujours prêt à changer de patrie et de parti, de mot d'ordre et de drapeau : à passer des Celtes aux Germains, des Latins aux Saxons, de Boulainvilliers à Sieyès, du château à l'atelier, peut-être un jour de la famille blanche à la race jaune; il garde son caractère dans ses voyages, et c'est folie de l'oublier.

Et n'est-ce pas au fond l'esprit de conquête qui allait susciter et nourrir tout d'abord une thèse historique destinée à élargir, en se l'annexant jusqu'à un certain point, le féodalisme ou germanisme français du dix-huitième siècle? Nous voulons parler du germanisme national et allemand du temps présent. Parallèlement à l'idée abstraite et classique d'humanité, l'époque moderne a vu grandir la conception de la nationalité et de la race. Après la rupture de cette unité européenne au moins idéale qu'avaient créée au moyen âge la catholicité et le Saint-Empire, chacun des groupes ethniques mis en situation de faire entendre sa voix dans le monde, par le crédit de ses savants, mais surtout par la puissance de ses armes, incomparable résonnateur, comme les événements ne l'ont que trop démontré; chacune des grandes nations culturales s'est empressée de faire à son profit la philosophie de l'histoire. Nous l'avons dit, ce furent, sous Louis XIV, les Celtomanes français qui ouvrirent la marche, comme il seyait à l'état tenu par la France dans le groupement européen de cette époque; longtemps le celtisme poursuivit sa carrière, et le premier grenadier de France, La Tour d'Auvergne, avait été lui-même, avant de prendre le mousquet pour appuyer efficacement ses vues, l'un de ces érudits complaisants qui décou-

vraient partout sur le globe des Celtes et des Gaulois (1).

La réaction germanique sortit, comme nous l'avons indiqué, des guerres françaises sur le Rhin, et Leibniz en fut le premier interprète. Elle grandit au dix-huitième siècle avec l'ère frédéricienne dont M. Lévy Brühl a si bien montré l'influence latente dans la préparation des idées patriotiques et unitaires de l'Allemagne. Les luttes de la Révolution, l'occupation napoléonienne, la porteront à son comble et prépareront 1813. Un de ses apôtres les plus écoutés fut Herder, qui, en dépit de son cosmopolitisme critique, désirait tant pour l'Allemagne le retour à son originalité première. A ses yeux, l'histoire romaine est une « histoire de démons », Rome une caverne de brigands : les Latins ont apporté au monde une « nuit dévastatrice ». Non moins funestes furent les effets de la renaissance classique du seizième siècle, écho de la conquête latine. « Depuis ce temps-là, dit-il, nous avons tout reçu des mains des Latins... Plût au ciel que l'Allemagne à la fin du moyen âge eût été une île comme la Grande-Bretagne. » Et il écrivait dans sa *Philosophie de l'histoire de l'humanité* (2) : « L'histoire du monde enregistre avec bonheur que le système des nations germaniques a protégé les débris de la culture humaine contre les tempêtes des siècles, développé l'esprit public en Europe et étendu lentement, silencieusement, son action sur toutes les contrées du

(1) La race ne s'en est jamais éteinte, si l'on juge par le druidisme de George Sand, par ces dîners « celtiques » où Renan vieilli saluait avec un sourire des Hongrois, des Lithuaniens, des Hindous, des nègres même ; par l'ouvrage récent de M. Tollaire, *Celtes et Hébreux* (Paris, 1899), où il est établi qu'Homère fut un barde gaulois et Tolède la Jérusalem de la Bible. Sur un ton plus sérieux, M. L.-Paul Dubois nous a dit récemment en de belles études le réveil celtique de l'Irlande, et M. J. Bardoux attribue pour une part au sang des Celtes la supériorité grandissante des États-Unis dans la lutte mondiale.

(2) T. XVIII, p. 6.

globe. » Voilà la notion du passé et le programme de l'avenir pour le germanisme. L'Europe tout entière est l'œuvre de la civilisation barbare, et le reste du monde attend d'être repétri à son tour avec ce levain miraculeux. Car, pour Herder, le rôle futur de sa race est aussi démesuré que celui des peuples latins est minime, malgré les apparences. « Nous avons encore beaucoup à faire, au lieu que d'autres nations entrent dans le repos après avoir produit ce dont elles étaient capables. »

Ces idées, d'abord adoptées par la seule Allemagne savante, allaient se répandre hors de ses frontières par les mêmes causes qui avaient fait pour un temps le succès du celtisme : supériorité militaire et prééminence intellectuelle, armée prussienne et universités saxonnes. Nos historiens contemporains : un Lavisse, un Vandal, un Sorel, ont bien vu le résultat inattendu des victoires, puis des désastres français au début du dix-neuvième siècle. M. de Vogüé l'a traduit dans une langue admirable (1); il a montré ces missionnaires de la rédemption jacobine, partis pour réformer et libérer le genre humain, mais emportant avec eux « l'irréductible et trouble dépôt d'animalité » qui sommeille en chacun de nous et s'y réveille si vite par les nécessités du combat : convoitises, violences, despotisme du plus fort, oppression, concussions même. « Alors commence le malentendu, qui serait presque comique si les suites n'en avaient pas été si tragiques pour nous. Nos Français se flattaient de semer dans le monde l'idée abstraite de liberté; la graine change d'espèce sous leurs doigts : ils y sèment l'idée d'indépendance nationale. » Et de cette réaction contre la France impérialiste est sorti le

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1900. « Au seuil d'un siècle. »

siècle des races et des nationalités. Une fois de plus, la philosophie s'allie alors aux intérêts matériels, aux avidités politiques et économiques. « J'ai pu, poursuit M. de Vogüé, suivre sur place cette ingénieuse collaboration de la politique et de la science, à l'époque où les petits peuples des Balkans s'éveillaient de leur long sommeil et réclamaient leur indépendance. Des tuteurs complaisants délégaient chez ces peuples des savants qui ne l'étaient pas moins... archivistes qui font métier de fournir aux familles des généalogies somptueuses. Un délire de race, des batailles gagnées avec des glossaires, des cartulaires d'archives, des chansons de folk-lore, le sang généreusement versé pour la restauration d'une légende historique, ces phénomènes sans précédent ont caractérisé la mentalité politique d'une partie de l'Europe au dix-neuvième siècle. » C'est, sur un théâtre restreint, la réalisation de la prophétie de Nietzsche, que la conquête du monde se fera au nom de principes philosophiques. Mais, avant d'instruire ces comparses, les premiers rôles avaient naturellement commencé par mettre ordre à leur gré dans leurs propres papiers de famille. Nous ne saurions faire ici l'histoire du grand mouvement germaniste. Rappelons seulement qu'au lendemain de la guerre libératrice, à la voix de Fichte, d'Arndt, de Kœrner, il s'exalta jusqu'aux ridicules du teutonisme. On vit la jeunesse d'outre-Rhin affichant ses convictions dans son costume, porter la redingote noire serrée à la taille, le cou nu au-dessus d'un grand col rabattu, les cheveux longs et flottants, la toque foncée aux plumes éclatantes, de vastes bottes à revers, tandis que certains proposaient pour les femmes l'ajustement de Tusnelda, qui laisse à nu le sein gauche; on entendit ces patriotes naïfs jurer par Arminius et Barberousse, chanter les forêts

de la Germanie, accompagner de leurs acclamations les fantaisies les plus étranges du monomane Jahn, le Turnvater. Avec lui, ces jeunes enthousiastes voulaient séparer l'Allemagne de la France par une ceinture de déserts que l'on peuplerait de bêtes fauves; ou encore, avec Gœrres, ils juraient de raser la ville de Strasbourg, en ne laissant debout que sa vieille cathédrale gothique pour parler à la plaine d'Alsace de la grandeur allemande. A la Wartburg, en 1817, ils brûlèrent quelques livres d'allure cosmopolite, un bâton de caporal, une natte de cheveux et un corset de femme, unissant ainsi dans une commune flétrissure la réaction politique, la sainte-alliance, le despotisme militaire et la frivolité welche.

La philosophie du droit avec Hugo, Savigny, Müller, Haller surtout, appuyait plus ou moins décidément ces prétentions exaltées. Hegel, malgré ses tendances françaises et encyclopédiques, leur prêtait sur le tard l'appui de son tout-puissant enseignement, en datant de la période germanique de l'humanité ses étonnants progrès modernes. Gervinus, Lassen, dont nous dirons l'influence, Feuerbach, marchaient sur ces traces. Et le malentendu diplomatique de 1840, qui fit craindre à l'Allemagne une nouvelle invasion française, vint encore exalter à un degré insoupçonné parmi nous les rancunes et les prétentions de nos voisins. En 1842, Quinet lisait avec stupeur dans le *Manuel de l'histoire universelle* de Léo cette phrase caractéristique : « La race celtique, telle qu'elle s'est montrée en Irlande et en France, est toujours mue par un instinct bestial (*thierischer Trieb*), tandis que nous autres Allemands n'agissons jamais que sous l'impulsion de pensées et d'inspirations vraiment sacrées. » Enfin, en 1844, Amédée Thierry, en tête de la troisième édition de son *Histoire des Gaulois*,

avouait que ses conclusions sur les origines celtiques et gauloises de la Belgique avaient soulevé dans ce pays des protestations indignées. Les Belges tiennent à se croire Germains. « A l'aigreur qui perçait sous la critique, à l'excessive sévérité des jugements portés sur nos pères comparés aux anciens Teutons, il m'a été facile de reconnaître qu'on mêlait une question de politique contemporaine à une question d'histoire spéculative, parfaitement désintéressée dans mon livre. » Telles étaient les conséquences de la propagande germaniste. Et déjà la science allemande, non contente de mettre en valeur ses propres titres historiques, jetait un regard inquisiteur et jaloux dans ceux des différents groupes ethniques de l'Europe. Par exemple, la carrière de Fallmerayer, le savant historien de Trébizonde et de la Morée, offre de la sorte un aspect tout politique : il ne cessa de mettre son savoir au service de ses préjugés de race contre la Russie, et de travailler en ce sens l'opinion publique sur les difficiles problèmes de la question d'Orient. Il dénonçait, dans les Hellènes modernes, de purs Slaves, mal venus à prétendre quelque chose sur l'héritage de la Grèce classique. Cependant que l'excellent Quinet, s'abandonnant aux impulsions de son cœur, écrivait naïvement : « Je crois comprendre mieux la figure de Philopœmen, son ardeur de dangers, son esprit de stratagème, depuis que j'ai senti sur mes joues les moustaches fauves de Nikitas. » Une autre lumière de l'érudition germanique, Niebuhr, retrouvait de son côté et mettait en pleine lumière dans la primitive histoire romaine la conception féodaliste des deux races, l'une conquérante et patricienne, l'autre vaincue et plébéienne. Il peignait les luttes intestines de ces deux nations juxtaposées dans l'État latin et finissait par étendre à tout le monde antique, à Sparte, à

Athènes, à Carthage, les lois de cet impérialisme latent.

Entre les thèses ambitieuses du germanisme grandissant et les dernières tentatives du féodalisme français expirant, la soudure aurait pu se faire assez logiquement, comme on le voit. Les revendications de la noblesse en eussent été rendues européennes par la création d'une sorte d'Internationale de l'aristocratie d'origine barbare. Thierry signale parmi les disciples de Boulainvilliers au dix-huitième siècle le comte du Buat, qui, à l'aide d'une érudition puisée en Allemagne, fait déjà quelque effort pour se détacher des préjugés historiques de l'école française. Et le titre de son livre : *Des origines de l'ancien gouvernement de la France, de l'Allemagne et de l'Italie*, dit assez qu'en effet son regard a dépassé nos frontières. Toutefois, le patriotisme national était dès lors un sentiment trop exigeant pour qu'il fût prudent de risquer ce pas compromettant. Les émigrés seuls devaient l'oser. Et ne trouvaient-ils pas dans l'Allemagne, attardée et féodale encore, plus d'un aspect flatteur à leurs passions politiques? L'un d'eux, Charles de Villers, se rallia d'enthousiasme au germanisme le plus naïf en ses vanités : il s'en fit l'apôtre à Paris et périt d'ailleurs victime d'une tentative d'autant plus ingrate qu'elle se produisait à l'heure d'Iéna et de Leipzig (1). Par la suite, il demeurera toujours comme un parfum d'émigration sur ceux qui s'essayeront à suivre ses traces. Et nous avons vu Montlosier, bien qu'émigré lui-même, obligé, pour être écouté, de faire place égale aux Romains, aux Gaulois et aux Germains parmi ses vrais Français : un germanisme avoué eût semblé trop nettement dirigé contre l'ensemble de la nation après les événements de

(1) Voir notre étude dans la *Revue de Paris* (1er octobre 1902).

1815. Sur la possibilité de conclure une alliance si impopulaire, la réaction française, quand elle n'ignora pas, recula.

Les savants de profession hésitèrent moins toutefois dans une constatation historique à laquelle ils n'attachaient plus de portée polémique pour leur part, et Thierry écrivait sans ambages (1) : « Le mépris intraitable des derniers conquérants de la Gaule pour ce qui n'était pas de leur race a passé, avec une portion des vieilles mœurs germaniques, dans les mœurs de la noblesse du moyen âge. L'excès d'orgueil attaché si longtemps au nom de gentilhomme est né en France... C'est de là qu'il s'est propagé dans les pays germaniques, où la noblesse antérieurement se distinguait peu de la simple condition d'homme libre. » De plus modernes observateurs diraient à Thierry que les mêmes raisons ethniques ont agi en France et en Allemagne, un peu plus tardivement peut-être dans ce dernier pays. Mais, quoi qu'il en soit, il reconnaît du moins ici l'origine germanique, conquérante, impérialiste, de l'aristocratie européenne.

Au contraire, il y a dans *l'Ancien régime*, de Tocqueville, un bien curieux chapitre (2) dans lequel, tout en constatant que l'Europe du moyen âge eut partout des institutions identiques, et pourtant antiromaines, l'auteur se refuse obstinément à prononcer le mot qui donnerait la solution du problème, c'est-à-dire l'identité ethnique de la classe ou de la race dirigeante, le fait d'une civilisation « gothique » étendue sur l'Europe occidentale. « Mon but n'est pas de le rechercher... il n'entre pas dans mon sujet de le raconter... » Telles sont les échappatoires par les-

(1) *Récit des temps mérovingiens*, chap. v.
(2) Chap. iv.

quelles, dans sa défiance obstinée des théories de la race, le fin penseur trompe sans cesse l'impatience d'un lecteur qui le presserait de révéler enfin le mot de l'énigme, s'il n'était suffisamment renseigné, d'autre part, grâce aux leçons des Guizot et des Thierry. Aussi, Rémusat, recommandant l'ouvrage de son ami aux abonnés de la *Revue des Deux Mondes* (1), ne fait-il pas difficulté de proclamer pour sa part l'origine germanique de toute l'aristocratie européenne. L'Allemagne, malgré ses sourdes rancunes contre l'ennemi héréditaire, avait alors retrouvé des sympathies parmi nous, et au lendemain de son retentissant échec politique de 1848, on ne la craignait pas en Europe. De plus, Rémusat venait de lire l'œuvre d'un protégé de Tocqueville, dont l'étude fait l'objet de ce volume, nous voulons dire l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, du comte de Gobineau. Là, la soudure est faite si nettement entre féodalisme et germanisme, que les deux concepts en deviennent difficiles à séparer l'un de l'autre. Gobineau les avait toutefois amalgamés, noyés presque dans un troisième dont il nous reste à indiquer l'origine : l'aryanisme proprement dit.

Peu de temps après la naissance du germanisme allemand apparurent sur l'horizon scientifique les premières lueurs de l'indologie, appelée à une si rapide et si brillante carrière. Ce n'est point ici le lieu de retracer dans ses détails la soudaine révélation à l'Europe des langues et des littératures de l'Inde ancienne, à l'heure même où peut-être elles allaient disparaître pour toujours, par la faute de leurs négligents dépositaires orientaux. Les voyages

(1) 1er août 1856.

audacieux, les trouvailles inespérées des Anquetil-Duperron, des Jones, ouvrirent les sources cachées; puis on vit entrer en ligne les érudits géniaux de la première heure, les Colebrooke, les Schlegel, les Bopp, les Humboldt, les Grimm, les Burnouf, les Lassen. Et, tout d'abord, l'Occident éprouva une sympathie purement littéraire pour des œuvres qu'il sentait confusément parentes de sa propre pensée. Mais bientôt les découvertes de la philologie comparée révélèrent l'identité d'origine du sanscrit et des grands idiomes européens : grec, latin, lithuanien, celtique, gothique. Ce fut alors une sorte d'enivrement : la civilisation moderne crut avoir retrouvé ses titres de famille, égarés durant de longs siècles, et l'aryanisme naquit, unissant dans une même fraternité toutes les nations dont la langue présentait quelques affinités sanscrites (1).

Toutefois, deux courants assez nettement délimités se marquèrent bientôt dans le sein de ce fleuve un peu trouble encore : le courant indo-européen, extensif, accueillant, embrassant tout l'Occident non sémitique dans sa sympathie, et le courant indo-germanique, étroit, soupçonneux, désireux de réserver aux seuls Germains l'héritage précieux du Véda, et cherchant, pour exclure les voisins

1) Aujourd'hui la mode scientifique a changé : on affecte de n'admettre entre les peuples dits aryens qu'une parenté de langue n'impliquant aucune consanguinité de race. On a rajeuni à l'extrême les monuments littéraires ou artistiques des civilisations hindoues et iraniennes, au point d'y voir plutôt des succédanes que des prototypes de la pensée grecque, romaine et germanique. On affirme que l'idiome lithuanien est le plus ancien du groupe, que la culture européenne est autochtone, peut-être mère de celle de l'Asie. (Voir *le Mirage oriental* de M. Reinach.) En un mot, le concept aryen a singulièrement pâli, en attendant que quelque réaction érudite lui apporte un éclat renouvelé, et plus éblouissant peut-être que celui de son précédent zénith. C'est le cours ordinaire des choses en ces matières. L'idée aryenne n'en a pas moins dominé toute la philosophie historique du dix-neuvième siècle, servi de costume à quelques-unes des passions éternelles de l'humanité, et ce point seul nous intéresse ici.

romans ou slaves du partage de ces dépouilles philosophiques et morales, toutes les raisons bonnes ou médiocres qui se montraient capables de servir son avidité jalouse. Vers le milieu du dix-neuvième siècle, l'érudition française se voyait obligée de protester contre ce qualificatif mesquin et mal conformé d'« indo-germanique ». Avouons qu'il est cependant la traduction adéquate de la plupart des nuances aryanistes que nous aurons à considérer.

Cependant, la première ivresse de cette reconnaissance fraternelle une fois dissipée, on ne tarda pas à remarquer que les descendants des Aryas de l'Inde différaient assez sensiblement de leurs cousins occidentaux; les représentants de la grande compagnie commerciale britannique qui maintenaient en respect, avec l'appui d'une poignée d'hommes, des centaines de millions d'indigènes n'étaient pas d'humeur à considérer ces derniers comme des égaux; et la seule nuance de leur teint les tenait à distance de la race anglo-saxonne, si chatouilleuse sur ce point, comme l'indique encore le préjugé de couleur aux États-Unis. Or le climat expliquait bien jusqu'à un certain point ces modifications d'épiderme et de mentalité; mais, par l'étude attentive des textes sanscrits, on crut s'apercevoir bientôt qu'elles avaient d'autres causes encore. Les Aryas s'étaient introduits en conquérants dans le Pendjab; et, par toute la péninsule, dont ils ne soumirent d'ailleurs qu'une infime portion, ils rencontrèrent d'innombrables populations aborigènes plus ou moins nègres. Les grandes épopées sanscrites, en confirmant ce dualisme originaire de la civilisation védique, apportaient une nouvelle contribution à la théorie des deux races (1), éclairaient les luttes initiales entre élé-

(1) Bien loin de pâlir dans la science contemporaine, la conception des deux races est aujourd'hui considérée par d'éminents sociologues comme « une loi

ments ethniques antagonistes, mais aussi, par une nouveauté que nous allons voir féconde, laissaient pressentir les réconciliations ultérieures et les *mélanges* rapidement consommés. Vers le milieu du dix-neuvième siècle, Pavie résumait assez bien dans ses études sur l'*Inde ancienne et moderne* ces constatations récentes de la science indologique. Lisons avec lui dans le *Mahâbhârata* la description des indigènes de l'Inde, qui s'y montrent peints sous les traits de créatures anthropophages, terrifiantes par leur vigueur et leur férocité. Les fils de Pandou, ayant abordé la carrière des aventures, dans laquelle Rama s'était illustré avant eux, se trouvent, après quelques jours de marche dans les solitudes des forêts vierges, en présence du *rakchasa*, qui est peut-être, dans la continuité du folk-lore aryen, le père lointain de l'ogre du Petit Poucet.

« Or, comme les Pandavas dormaient en ce lieu, ils furent aperçus par un rakchasa, nommé Hidimba, venu de la forêt voisine et qui avait pris position sur un arbre. Cet être cruel, mangeur de chair humaine, très puissant, doué d'une force immense, *noir comme la nuée en la saison des pluies*, à l'œil fauve, à la forme horrible, à la bouche armée de longues dents, avide de chair humaine et tourmenté par la faim, aux hanches pendantes, au ventre pendant, à la barbe et aux cheveux rouges, au cou et aux épaules forts comme un gros arbre, aux oreilles en pointe,

naturelle de la formation des États ». On retrouve dans la plus lointaine histoire, dans celle de l'Égypte, du Mexique, du Pérou, une classe de conquérants étrangers, dominant la plèbe du haut de ses châteaux forts. (Voir en particulier les œuvres de Louis Gumplowicz, surtout *Allg. Staatsrecht*, Innsbrück, 1897, p. 68 et suivantes.) Et peut-être est-il vrai que, sans la contrainte de la conquête, la raison grandissante n'aurait pas suffi à créer l'appareil de coercition nécessaire à la constitution de la cité antique, plus encore des grands États anciens et modernes. La raison émancipée a hérité tout faits ces vastes corps bâtis par la force : aura-t-elle la force de les régir de façon durable : les expériences du passé en pourraient faire douter.

hideux à voir, regardait à loisir ces fils de Pandou, héros aux grands chars. Les doigts levés, grattant et secouant sa rude chevelure, à plusieurs reprises, il ouvre sa bouche avec un bâillement, le rakchasa à la grande gueule, après avoir regardé en bas; et, tout joyeux, l'être au grand corps, doué d'une grande force, qui vient de flairer la chair humaine, dit à sa sœur : « La voilà trouvée enfin, la « nourriture que je préfère. Ma langue s'humecte de la « graisse qui en découle; elle lèche ma bouche tout à l'en- « tour; mes huit dents aux pointes aiguës, dont l'étreinte « est difficile à supporter, enfin je les plongerai dans ces « corps bien gras et bien tendres... »

Il n'est pas superflu, comme on le verra, de contempler un instant dans cette image réaliste le nègre indigène qui va devenir l'ancêtre des générations ultérieures des Aryas. Car précisément la sœur du rakchasa, ainsi interpellée par le monstre, ne peut contempler les princes magnanimes sans être touchée de leur beauté. Elle s'éprend du puissant Bhimaséna : elle changera de forme pour lui plaire, et cette transformation magique de la rakchasa est une expression poétique de l'attrait exercé sur les guerriers blancs par les filles de couleur, qui apparurent désirables à leurs yeux. Celle dont il s'agit ici devient parfaitement belle par les prestiges de son art infernal; son front délicat se rougit de pudeur, et, après quelques péripéties, elle obtient du héros pur un mariage temporaire, tandis qu'il se reposera pour un instant des fatigues de son existence aventureuse. De cette union sort la race métisse, et, bientôt, le teint foncé des mulâtres l'emportera jusque dans les familles souveraines sur la blancheur distinguée des premiers rois. Peu à peu, dit Pavie, dans la société indienne, envahie par les éléments étrangers, se montreront les vices

du sauvage : la colère, la violence, l'amour du jeu, la férocité, les passions grossières dont on n'apercevait pas même le germe dans l'âme si pure de Rama, et qui se développent au grand jour dans les héros du *Mahâbhârata*. Ceux-ci n'ont plus qu'une grandeur et une vertu relatives : la légende a beau les élever au rang de fils des dieux pour voiler par une agréable fiction la *faiblesse de leurs mères*, ils ne sont plus que des hommes, supérieurs au reste des mortels par quelques côtés seulement. Ajoutons qu'ils conservent malgré tout des traits assez voisins de ceux de la chevalerie du moyen âge : rois pillards, barons cantonnés sur les pics des montagnes, d'où ils ne descendent que pour opérer des razzias dans la plaine; sorte de féodalité oppressive, usant de la supériorité de sa valeur et de son armement; et les descriptions d'armes, de bannières, d'armoiries presque, abondent dans le *Mahâbhârata*. Il conviendrait même, afin d'être complet dans l'énumération des éléments dont est sorti l'aryanisme historique, de jeter, sur la trinité féodale, germanique et aryenne que nous avons décrite, l'uniforme commun du romantisme, si fort à la mode vers 1830, et qui s'adapte si parfaitement à ces truculents personnages. Le romantisme, c'est la réaction individualiste extrême contre les empiétements d'une société de plus en plus exigeante avec le progrès matériel. Il s'en va, par une pente naturelle, chercher vers les origines, avant le resserrement du lien social, son idéal et ses modèles. Il remonte avec Rousseau, son père authentique, jusqu'aux forêts vierges peuplées d'hommes des bois. Sans retourner aussi loin, l'aryanisme doit beaucoup à Jean-Jacques, et quiconque regarde vers le passé emprunte quelque chose des ridicules et des manies de ses innombrables disciples.

L'étude de la religion des Hindous appuyait dès lors les

conclusions tirées des transparents symboles de leurs épopées. On reconnaissait, dans ce panthéon bigarré, à côté des dieux aryens, personnifications assez pures des forces naturelles, d'étranges fétiches de sauvages et de grossiers démons indigènes. Krishna, que les brahmanes confondirent plus tard à dessein avec leur Vishnou, est, à l'origine, une divinité dont le nom même signifie *noir;* son visage, de couleur foncée, a le reflet bleuâtre de l'aile du corbeau; ses images gardent la physionomie fortement accentuée qui distingue les tribus d'extraction et de caste inférieure, adonnées au travail des campagnes. C'est le dieu lubrique des bergers grossiers qui se plaisent aux cultes orgiaques. Il ouvre les portes du paradis à tous les mortels sans acception de naissance, et il apparaît au peuple sous les traits d'un héros de la race indigène, prêt à s'émanciper de la tutelle brahmanique.

On pressentait même dès le milieu du dix-neuvième siècle que l'hérésie bouddhiste n'était pas très différente en ses origines de ces réactions indigènes contre la religion des conquérants Aryas (1). Après la période des grandes guerres épiques, la bourgeoisie productrice prit de l'importance dans la société védique, et Cakya-Mouni sera son homme, malgré sa naissance illustre, sorte de précurseur de Mirabeau ou de Philippe-Égalité. A ce point que les brahmanes orgueilleux, refoulés durant mille ans par la doctrine libérale qui condamnait les castes, ne reprendront le dessus qu'à grand renfort de concessions aux instincts de la populace, et en remplissant de divinités hideuses leurs temples dégradés. Par là, non seulement

(1) M. Sénart a montré depuis dans ses belles études bouddhiques la parenté qui lie le krichnaïsme au vischnouïsme et au bouddhisme, simple épanouissement du brahmanisme populaire. (Voir Renan, *Nouvelles Études d'histoire religieuse.*)

l'histoire intérieure de la grande péninsule asiatique se montre encore dominée par une lutte de races, non seulement elle offre à son tour une série de compromis successifs entre conquérants et conquis, mais, trait nouveau, ces compromis sont réglés par la fusion et le mélange grandissant de deux peuples que rapprochent leur longue cohabitation. Les idées fondamentales du féodalisme et du germanisme se retrouvent à l'autre extrémité du globe : Francs contre Gallo-Romains, Germains contre Latins, Aryas blancs contre nègres autochtones font à peu près même figure; et, de plus, un réactif particulièrement sensible, la teinte de l'épiderme, révèle ici une opération chimique mal aperçue dans les civilisations occidentales; le renseignement de la couleur laisse soupçonner que les vainqueurs furent vaincus par leur propre faiblesse, que leurs rigides règlements de castes furent une barrière insuffisante aux entraînements sensuels des individus, que les maîtres s'abaissèrent par la mésalliance, en relevant d'autant la valeur de leurs anciens esclaves. Nous allons voir cette inspiration grandir dans une imagination complaisamment disposée, et l'aryanisme historique et politique, appuyé sur les deux précurseurs dont nous avons esquissé le développement, complété par la théorie du mélange pour la première fois nettement systématisée, sortir tout armé du cerveau prédestiné du comte de Gobineau. Penseur incomplet, sans doute, par quelques côtés puérils, mais dont l'étude est très propre à servir au moins d'introduction dans une sphère intellectuelle où devront vraisemblablement s'acclimater les poumons des enfants du vingtième siècle.

LE COMTE DE GOBINEAU

ORIGINES ET JEUNESSE

Il est un écrivain français, mort depuis plus de vingt ans, qui, presque ignoré de son vivant dans son pays d'origine, y demeurerait oublié pour jamais si certaines tendances de sa pensée et, plus encore, certaines circonstances de sa vie n'avaient appelé sur lui l'attention d'un des cénacles les plus actifs de la pensée contemporaine : cénacle groupé au sein d'une nation étrangère dont l'opinion et la voix se trouvent avoir, pour plusieurs motifs, un retentissement exceptionnel à l'heure présente. De la sorte, ce nom, déjà emporté au loin sur les ailes du Temps, semble répercuté soudain par un écho puissant vers les lieux où jadis il se perdit dans le tumulte de la foule, et les esprits attentifs se surprennent à prêter l'oreille pour chercher la cause d'un phénomène si singulier.

La renommée allemande de notre compatriote le comte de Gobineau est l'œuvre de Richard Wagner et de ses disciples. Si les rares nouvelles qui en passèrent le Rhin n'ont trouvé jusqu'ici en France qu'une fugitive attention, l'on connaîtra bientôt les raisons d'une semblable réserve. Mais, au prix de quelque effort d'objectivité, s'il est nécessaire, ne serait-il pas intéressant d'examiner enfin les titres de cette gloire inattendue, en se plaçant sur le terrain même où ses germes furent semés dans l'obscurité longtemps avant que des mains exotiques s'avisassent d'en exploiter, à leur bénéfice, les profuses moissons. Et ce travail n'apparaîtrait-il pas plus utile encore si nous en devions voir non seulement satisfaite notre curiosité

légitime, mais encore accrue notre intelligence des problèmes politiques et sociaux de notre âge?

Il existe depuis quelques années en Allemagne une « Association gobinienne » (Gobineau-Vereinigung), qui compte parmi ses membres des Français (1) aussi bien que des Allemands, mais à la tête de laquelle figurent le professeur Ludwig Schemann, de Fribourg-en-Brisgau; M. de Wolzogen, wagnérien plus célèbre encore que le précédent, et le prince Philippe Eulenburg, un fidèle, lui aussi, de Bayreuth. Cette énumération établit suffisamment le caractère plutôt germanique de la célébrité actuelle de l'écrivain français. Ces zélateurs convaincus se proposent, à titre de but immédiat, la traduction allemande des œuvres principales du comte. Et déjà les *Nouvelles asiatiques*, *la Renaissance* et l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* ont été mis à la portée de nos voisins dans leur langue maternelle. — En exposant à ses concitoyens les grandes lignes de ce projet d'édition, M. Schemann s'exprimait de la sorte : « Grâce à la chaleureuse et infatigable propagande de Richard Wagner, un petit groupe restreint, mais choisi, est convaincu parmi nous depuis des années qu'on doit considérer le comte de Gobineau non seulement comme un précurseur, un initiateur dans les sphères les plus fécondes de l'histoire culturale. » Ailleurs, dans l'introduction des *Nouvelles asiatiques*, qu'il a traduites tout d'abord, le même publiciste proclame Gobineau « l'un des hommes en tous points les plus extraordinaires de ce siècle, pourtant riche en esprits éminents », ou encore « l'un des plus grands parmi ces héros inspirés de Dieu, sauveurs et libérateurs envoyés par Lui à travers les âges » (2). Que si l'on s'étonnait d'abord en présence de telles effusions, nous rappellerions que l'on se trouve en compagnie wagnérienne; or c'est là le style habi-

(1) On peut en compter en 1901 une dizaine contre cent cinquante Allemands.

(2) M. Schemann a publié dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 octobre et 1er novembre 1902 des lettres de Mérimée à Gobineau précédées d'une introduction biographique qui peint son état d'esprit et ses sentiments vis-à-vis de notre compatriote.

tuel de la liturgie dans une petite chapelle où les qualificatifs pompeux sont de rigueur et font partie du canon de l'office. Qu'y a-t-il de mieux à faire cependant, en présence de semblables promesses, que de tirer profit, s'il est possible, d'enseignements théoriques qu'on nous annonce si précieux, et de chercher notre part tardive en des jouissances artistiques qu'on nous promet à ce point raffinées.

Le comte Joseph-Arthur de Gobineau naquit à Ville-d'Avray le 14 juillet 1816 (1), et c'est une singulière ironie du destin qui contraignit un ennemi si décidé de la Révolution française à fêter tout ensemble chaque été l'anniversaire de sa naissance et celui de la prise de la Bastille. Son père fut officier dans la garde royale; son grand-père avait été conseiller au parlement de Bordeaux, et cette famille de robe faisait néanmoins remonter son origine à la maison féodale normande de Gournay : généalogie audacieuse dont nous reparlerons longuement, car elle a joué un rôle capital dans l'existence du dernier rejeton mâle de la race. Trois tendances, qui, se composant entre elles, imprimeront par leur résultante une

(1) Les uniques sources actuelles de la biographie de Gobineau sont, à part les confidences de ses ouvrages, quatre esquisses sorties de la plume d'amis personnels. Deux d'entre elles ont une origine française : ce sont les introductions placées en tête de deux publications posthumes, la seconde édition de l'*Essai sur l'inégalité des races* (Paris, Didot, 1884) et le poème d'*Amadis* (Plon, 1887). La signature de l'une est B., de l'autre, MHT.

En Allemagne, les *Bayreuther Blatter* ont consacré deux articles à la mémoire du comte. Le premier, paru au lendemain de sa mort (1882, numéro de novembre-décembre), est anonyme et intitulé : *Graf Arthur Gobineau, ein Erinnerungsbild aus Wahnfried* : il repose évidemment sur des conversations et des confidences recueillies par le cercle wagnérien. Le second (1886, numéro de mai), par Philippe von Hertefeld : *Eine Erinnerung an Graf Arthur Gobineau*, offre quelques souvenirs sur ses dernières années.

Le professeur Schemann prépare cependant une biographie définitive d'après les papiers du comte, dont il est le dépositaire.

Enfin, au moment où notre volume allait être imprimé, a paru une étude du docteur E. Kretzer : *J. A. Graf von Gobineau. Sein Leben und sein Werke* (Leipzig, 1902). Au point de vue biographique, elle ne renferme presque rien qui ne se trouve aux sources indiquées, mais nous a fourni pourtant quelques détails utiles. Quant au point de vue critique, il y est assez voisin de l'attitude adoratrice du professeur Schemann.

direction toute particulière à son esprit, apparaissent déjà dans son éducation. Tout d'abord le point de vue légitimiste, nobiliaire et catholique. Son père, Louis de Gobineau, sortit de France pendant les Cent-Jours et s'en alla à Gand comme officier d'ordonnance du comte d'Artois; aussi ce fidèle des fleurs de lys considérait-il « Voltaire comme le diable, et Charles X comme un saint ». D'autre part, un oncle d'Arthur de Gobineau, Thibaut-Joseph, qui ne se maria point et le fit son héritier à sa mort, survenue en 1855, exerça peut-être, dans le même sens, une influence plus grande encore sur son caractère. Vers sa dix-neuvième année, Arthur fut en effet envoyé à Paris vers ce parent singulier, qui après 1830, employant toute son énergie à conspirer pour le rétablissement des Bourbons de la branche aînée, était devenu, sous l'empire de cette idée fixe, un parfait original. Sans cesse plongé dans la lecture des journaux, où il épiait le moindre indice favorable à ses espérances, il accueillit tout d'abord son neveu sans lui adresser la parole et le fit conduire à sa chambre par un domestique. Durant trois semaines, le maniaque persista dans le même mutisme vis-à-vis de son hôte, jusqu'à ce que ce dernier, désespéré par une attitude si étrange, le menaçât de se tuer sur place si pareille situation se prolongeait. A la suite de cette énergique protestation, il obtint un traitement un peu plus acceptable. Ajoutons enfin à ces impressions de jeunesse, sur lesquelles le comte aimait à revenir dans ses dernières années, que sa sœur unique se fit religieuse bénédictine à l'abbaye de Solesmes. Un tel ensemble de traditions et de souvenirs n'est pas sans laisser après soi une trace ineffaçable : la vie et la réflexion pourront détacher Gobineau de certains préjugés, il se montrera toujours capable d'y revenir à l'improviste, et c'est sans doute le secret de ces palinodies qui surprennent au cours d'une étude attentive de son œuvre.

Le second élément original de sa formation intellectuelle fut le contact germanique, alors assez exceptionnel pour un de nos compatriotes. Le hasard, dit un de ses biographes français, a permis que son précepteur ait été un ancien élève de l'université d'Iéna : il fut donc familiarisé de très bonne

heure avec les difficultés de la langue allemande et avec les méthodes d'enseignement qui lui sont propres. A l'âge de quatorze ans, il fit en compagnie de sa mère un voyage dans le grand-duché de Bade, au cours duquel un séjour de quelques mois entre les murs d'un vieux burg lui laissa des impressions profondes. Par là les idées qui devaient dominer sa vie auraient dès lors commencé de s'esquisser dans son esprit, et trois années d'études classiques au collège de Bienne, en Suisse, ne firent qu'en confirmer le dessin et en arrêter les contours. L'anonyme des *Bayreuther Blätter* amplifie même ces renseignements et nous assure qu'il « passa son enfance en Allemagne ». Quoi qu'il en soit, l'impression de cette période intellectuelle fut durable et l'érudition d'outre-Rhin resta le phare de sa pensée historique.

Enfin, une troisième préférence se développa prématurément chez l'écolier : celle de l'Orient, des langues et des civilisations asiatiques. Il a raconté sur le tard à ses amis de Bayreuth qu'il haïssait un de ses professeurs pour en avoir été contraint à une trop grande assiduité dans l'étude de l'antiquité romaine. L'aversion instinctive de la latinité se serait donc révélée en lui dès son aurore, car ce fut, assurait-il, afin de braver ce tyran et de lui démontrer que la paresse n'entrait pour rien dans ses répugnances qu'il se plongea dans l'étude de la philologie orientale. « En moi, tout était déjà personnalité, » ajoutait-il avec orgueil au souvenir de cette résolution juvénile qui fait songer aux débuts d'un Stendhal. A douze ans, les *Mille et une nuits* étaient à ses yeux le poème par excellence, et son jeu favori consistait à mettre en action ces récits merveilleux. Peu à peu, la familiarité des conteurs arabes avait communiqué à son langage un accent vif et coloré ; il s'exprimait volontiers en paraboles et improvisait pour l'amusement de sa sœur et de ses amis les histoires les plus fantaisistes : témoignage initial des dons imaginatifs si prépondérants dans son âme et qui réclameront leur rôle dans ses plus arides recherches. Il exigeait même que son auditoire s'assît autour de lui à la manière orientale et se revêtît de costumes analogues à ceux de ses héros supposés. Aussi,

lorsque, pour complaire à son père, il se prépara sans grande conviction aux examens de l'école de Saint-Cyr, les caractères persans et sanscrits se substituèrent-ils trop souvent aux formules algébriques sur les tableaux de l'école.

Il obtint enfin la permission de renoncer à la carrière des armes et d'obéir à sa vocation savante; mais le résultat d'une formation intellectuelle si capricieuse fut de lui interdire les grades universitaires les plus humbles, de le laisser en quelque sorte un autodidacte, un fantaisiste, un amateur même. C'est là une prédisposition à la vue incomplète des choses, une probabilité grande d'erreur et de partialité, mais peut-être, en revanche, la condition la plus favorable à l'originalité de la pensée.

Ajoutons qu'on trouvera beaucoup de romantisme en Gobineau, trait peu surprenant si nul homme de sa génération n'a entièrement échappé à cette mode intellectuelle, et si pourtant la plupart de ses contemporains étaient moins préparés par leur caractère et par leur milieu à en accepter la tyrannie.

En résumé : atmosphère familiale imprégnée des effluves féodaux du légitimisme intransigeant; contact prolongé avec le germanisme, alors en plein épanouissement; sympathies préparées par le commerce de l'Inde et de l'Iran avec les ambitions de ce germanisme, occupé dès lors à se développer en aryanisme universel; enfin romantisme instinctif (1) jusque dans les aridités de la spéculation ethnographique, nous retrouvons en cet esprit qui s'approche de sa maturité tous les traits que nous avons signalés et analysés d'avance comme les sources de l'aryanisme sous sa forme politique, historique et ethnique.

Après 1830, Arthur de Gobineau, tenu à l'écart de toute carrière officielle par les opinions immaculées des siens, vécut

(1) Il serait amusant de rapprocher à quelques points de vue Gobineau de Barbey d'Aurevilly, le dernier-né du romantisme. Normand authentique, celui-là, et se donnant, avec plus de raison que le comte, pour descendant des « corsaires » du Nord; exagérant le catholicisme et le légitimisme fantaisistes, et d'ailleurs unissant trop souvent la naïveté à la truculence. Il a, pour sa part, ses fidèles au delà du Rhin. (Voir notre étude sur la réaction contre le féminisme en Allemagne, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1899.)

d'abord quelque temps au fond de la Bretagne, dans un milieu provincial « fort respectable, mais fort étroit, qui ne pouvait qu'ennuyer un jeune homme déjà plein d'ardeur et de curiosité d'esprit ». Il dut pourtant trouver quelque distraction à considérer avec intérêt, sinon avec sympathie, l'existence et le caractère des paysans armoricains, car on rencontre dans son grand ouvrage des observations précises sur leur constitution physique et morale. — Vers 1835, il se rendit à Paris auprès de l'oncle original dont nous avons parlé, et, réduit pour toutes ressources financières aux libéralités intermittentes de ce quinteux personnage, il mena jusqu'en 1848 une existence difficile et solitaire de travailleur acharné, poussant plus avant ses études orientales et recueillant dès lors les matériaux de son *Essai sur l'inégalité des races;* car cette œuvre témoigne d'une lecture considérable et n'a pu être improvisée durant les loisirs de la carrière diplomatique, qu'il venait d'entamer, lorsqu'il la publia en 1853 et 1855. — Sa collaboration était acceptée bientôt par le *Journal des Débats* (1) et par la *Revue des Deux Mondes*. Dans ce dernier recueil, on rencontre à la date du 15 avril 1841 une étude sortie de sa plume sur Capodistrias, l'homme d'État grec qui venait de disparaître de la scène politique. Il n'est pas superflu de s'arrêter un moment à ce premier écrit : le style en est déjà assez personnel, quoique affectant la tenue grave et gourmée mise à la mode par l'école doctrinaire; les jugements montrent l'auteur fort au courant de la question d'Orient et décidément opposé à l'action russe dans la péninsule balkanique, ce qui était du reste la tendance générale de l'Europe occidentale en ce temps. Mais, circonstance frappante si l'on songe à ses doctrines futures, il se révèle dans ces pages assez peu sympathique aux façons autoritaires de Capodistrias, assez indulgent à l'indiscipline foncière des Grecs contemporains, en un mot très voisin de Stendhal. « A un peuple joyeux, moqueur, ami de l'indépendance, il voulut opposer les assimilations et les classifications qu'il avait

(1) Du moins son biographe de l'*Essai* l'affirme; mais on ne trouve pas son nom dans la liste des collaborateurs de cette feuille qu'a donnée le *Livre du Centenaire du Journal des Débats*.

admirées dans *le Nord*... S'il eût tenu les yeux fixés non sur le pouvoir absolu dans Nauplie, mais sur l'entrée d'un citoyen *chef d'autres citoyens* dans Constantinople *régénérée*, un Tite-Live, un Tacite, un Machiavel, eussent été fiers plus tard de raconter ses actions... Vienne le jour où la France bien inspirée se souviendra que la révolution grecque attend l'arme au bras son signal pour continuer sa route, et le monde entier verra qui doit l'emporter *du bon droit* ou de la rapacité des vainqueurs de Beyrouth et de Saint-Jean-d'Acre. » Ces lignes, qui sont d'un libéral philhellène à la mode du temps, feront sourire quiconque connaît les œuvres de la maturité de Gobineau. Il n'y a rien là de ses idées ultérieures, rien même des vues ethniques contemporaines d'un Fallmerayer : et il n'est pour ainsi dire pas un de ces qualificatifs bienveillants qui n'eût plus tard révolté notre homme sous la plume de tout autre publiciste. Ajoutons qu'à vingt-cinq ans on reflète plutôt qu'on n'éclaire de ses propres rayons. La crise de 1848 et le cours des années dégageront la personnalité du jeune penseur. Si nous ajoutons à ces graves travaux quelques essais poétiques sans intérêt (1) qu'il publia dès lors, inaugurant par là une constante et assez malheureuse propension versificatrice, nous aurons dit tout ce qui nous est connu de cette

(1) Ce sont : en 1844, un drame ultra-romantique en trois actes et un prologue intitulé : *les Adieux de don Juan*, et portant en sus-titre cette indication mystérieuse : *les Cousins d'Isis;* puis, en 1846, la *Chronique rimée de Jean Chouan* et de ses compagnons, où les opinions légitimistes de l'auteur se donnent libre cours par la peinture épique de la contre-révolution dans le Maine. Le professeur Schemann indique encore parmi les œuvres du comte trois romans sans date fixe : *le Prisonnier chanceux*, dont nous n'avons pu retrouver aucune trace bibliographique; *Ternove*, que le docteur Kretzer identifie assez vraisemblablement (en conséquence d'une communication verbale mal comprise) avec le *Voyage à Terre-Neuve* de 1861, dont nous parlerons en son lieu; enfin, *les Aventures de Nicolas Belavoir*. Les années 1852-1853 ont vu paraître en effet sous ce dernier titre un roman en quatre volumes in-8°, dont l'auteur se dissimule sous le pseudonyme d'Ariel des Feux : c'est une imitation de Dumas père, et l'intrigue qui se noue en 1588 rappellerait sans doute assez exactement *la Dame de Monsoreau*. Mais Gobineau était plongé à cette époque dans la préparation de son ouvrage capital : l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, qui parut en quatre volumes de 1853 à 1855; et on ne l'imagine pas volontiers occupé simultanément de deux si dissemblables besognes.

période de recueillement et de préparation dans son existence.

Les événements de février et de juin allaient modifier le cours de sa destinée. Fréquentant quelques salons littéraires, ceux des Rémusat, des de Serre, des peintres Ary et Henri Scheffer, il avait mérité le suffrage honorable et précieux d'Alexis de Tocqueville. Et ce spéculatif, devenu pour un moment ministre des affaires étrangères du prince Louis-Napoléon, donna à son jeune ami une haute marque de confiance et de distinction en l'appelant au poste de chef de son cabinet. Aussitôt après la chute de son protecteur, Gobineau obtint comme compensation un poste de secrétaire à la légation de Berne. Il ne cessa dès lors de poursuivre une carrière diplomatique qui le conduisit à travers l'Europe, l'Asie et l'Amérique jusqu'à l'année 1877, époque de sa retraite définitive, qui ne précéda sa mort que de cinq ans.

Ce fut pendant son séjour à Berne et à Francfort que ses idées, stimulées et mûries plus rapidement encore par les convulsions sociales du milieu du dix-neuvième siècle, se condensèrent dans cet *Essai sur l'inégalité des races humaines,* le plus important de ses ouvrages, qui parut, par moitiés, chez Didot en 1853 et 1855, et va nous arrêter longuement C'est en effet le seul de ses écrits qui ait exercé une influence directe sur certains ouvriers de la philosophie contemporaine. Les autres, non moins intéressants par quelques côtés, nous feront plutôt pressentir et comprendre des mouvements parallèles à leur propre direction : ils ne sauraient prétendre à les avoir suscités, au lieu que l'*Essai* a été lu et commenté à diverses reprises par les esprits actifs au sein de l'Europe pensante. Nous nommerons la période théorique (on pourrait presque dire utopique) de l'existence du comte, celle qui vit la préparation et la publication de ce travail important.

LIVRE PREMIER

PÉRIODE THÉORIQUE

L'« ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES »

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

C'est une entreprise fort difficile que de fournir une vue nette sur cette œuvre touffue, dépourvue de proportions dans ses parties, souvent contradictoire dans ses termes, qui s'appelle l'*Essai sur l'inégalité des races*. L'état d'âme qui s'y révèle ne saurait être pénétré d'un seul coup d'œil : il est trop éloigné de nos habitudes intellectuelles et de notre formation classique ; on devra s'insinuer peu à peu dans la familiarité d'un penseur aristocratique qui se montre médiocrement enclin à faire les premiers pas vers les néophytes. Ajoutons dès à présent qu'on se verra récompensé d'une patience méritoire par la profusion d'aperçus originaux et de suggestions imprévues qu'en apporte incontestablement le commerce. Pour rompre plus rapidement la glace entre nouvelles relations, nous nous efforcerons d'employer fréquemment les termes mêmes de Gobineau au cours de notre exposition de ses théories. Son style nerveux et pittoresque peint à lui seul sa personnalité si marquée et demeure souvent le costume indispensable d'arguments qui, perdant leur aspect extérieur,

dépouilleraient du même coup toute puissance de persuasion.

Le livre est dédié au roi Georges V de Hanovre, dont la maison souveraine, assise sur le trône de la Grande-Bretagne depuis Georges Ier, régit, vers 1850, deux des rares nations demeurées quelque peu aryennes à notre époque. Ce prince est connu d'ailleurs dans l'histoire du dix-neuvième siècle pour ses sentiments absolutistes, et le morceau qui lui est adressé débute, comme il convient, par un double cri de guerre germaniste et féodaliste : d'un côté, par une apologie des peuples germains longtemps méconnus, mais se montrant à nous « aussi grands et aussi majestueux que les écrivains du Bas-Empire nous les avaient dits barbares » ; de l'autre, par un défi jeté à l'école démocratique : « Puisque les faits positifs abondent désormais, il n'est plus loisible d'aller avec les théoriciens révolutionnaires amasser des nuages pour en former des hommes fantastiques et se donner le plaisir de faire mouvoir artificiellement des chimères dans des milieux politiques qui leur ressemblent. » L'horreur de l'égalité prêchée par les démagogues de tous les âges, voilà la raison d'être de l'*Essai sur l'inégalité des races*, inscrite dans son titre même, et l'auteur y insistera sans cesse. S'il démontre que la valeur intrinsèque d'un peuple dérive de son origine ethnique, on devra, bon gré, mal gré, dit-il, restreindre, peut-être supprimer, tout ce qu'on nomme égalité. Et il se fait fort de donner, pour établir l'inégalité des races humaines et la prééminence d'une seule sur toutes les autres, des preuves « incorruptibles comme le diamant », sur lesquelles « la dent vipérine de l'idée démagogique ne pourra mordre (1) ».

Vivant et incisif exorde, comme on le voit! Pourquoi faut-il avouer aussitôt que les premières pages du livre, consacrées à des considérations préliminaires sur les lois naturelles qui régissent les sociétés, ne répondent pas à ce début, et laissent au contraire une impression si vague qu'elles ne nous permettent pas en somme de faire dès à présent la connaissance du véritable Gobineau. L'auteur semble mal assuré de ses

(1) *Essai*, t. I, p. 221. (Nous citons d'après la 2e édition. Didot, 1884.)

forces et de la solidité du terrain sur lequel il s'avance : on dirait ces lignes écrites avant 1848, peu après l'étude sur Capodistrias, par un homme encore incertain de sa vocation combative. En effet, s'il y étale une modération qu'il oubliera souvent par la suite, il y porte en revanche une mollesse de touche qui ne lui est pas habituelle. Et ses arguments sont pour la plupart médiocres et puérils, laissant à peine discerner les lignes fondamentales de son système sur l'origine et le déclin des civilisations humaines (1).

Afin de déblayer un champ déjà trop encombré par les tentatives de précédents théoriciens, l'auteur de l'*Essai* passe d'abord en revue les explications que nous devons rejeter quand nous examinons les causes du progrès ou de la stagnation d'un empire. N'en cherchons pas le secret dans des institutions plus ou moins rationnelles, comme le tenta trop souvent le dix-huitième siècle : les meilleures constitutions sont impuissantes quand le peuple dont elles règlent les destinées ne vaut rien. Voyez par exemple les îles Sandwich, où, en dépit d'une chambre haute, d'une chambre basse, d'un ministère responsable, d'un roi légitime, les missionnaires américains protestants décident seuls, despotiquement, en dernier ressort, et forment le rouage indispensable d'une machine où leur place n'était point marquée. Voyez surtout Haïti, où, derrière le pompeux décor de la législation européenne, règne une anarchie nègre en tous points semblable à celle du Dahomey.

Mais il est pour les vues ethniques de Gobineau une plus dangereuse concurrence que celle de la panacée des deux chambres : c'est la théorie des climats, des milieux physiques, introduite dans la science historique par Montesquieu, Herder, Hegel ; et, en fait, telle en est la force persuasive que l'auteur se voit contraint de lui faire, dès les premières pages, quelques

(1) C'est pourtant cette partie théorique de l'*Essai* qui a inspiré au docteur Paul Kleinecke une telle admiration qu'il vient de l'exposer dans une brochure spéciale (*Gobineau's Rassentheorie*, Berlin, 1902) et presque dans les termes mêmes de l'*Essai*, afin d'appeler l'attention de ces compatriotes sur cet ouvrage capital du « puissant penseur » français.

concessions dissimulées (1) et de lui accorder plus encore dans la suite de ses travaux. Néanmoins, il se déclare, en principe, son adversaire décidé. Le rôle d'un peuple dans l'histoire demeure, à son avis, tout à fait indépendant des lieux qu'il habite. Tyr et Sidon ne dressèrent-elles pas leurs comptoirs sur une côte aride, rocailleuse, étroitement resserrée entre la mer et d'abruptes chaînes de montagnes? Athènes est encore étouffée « dans la poussière blanchâtre qui couvre ses campagnes et ses maigres oliviers ». Rome se dresse dans la situation topographique la plus défavorable. Pourquoi d'ailleurs verrait-on l'épanouissement, puis la décadence de la culture au sein d'une région dont le climat n'a pas changé dans l'intervalle? Où sont Ninive, Carthage, jadis reines du monde? « Malgré le vent, la pluie, le froid, le chaud, la stérilité, la plantureuse abondance, partout le monde a vu fleurir tour à tour et sur les mêmes sols la barbarie et la civilisation » (2). Non que la situation géographique ne joue quelque rôle dans le destin d'une cité : Constantinople ou Alexandrie sont parmi ces sites favorisés de la nature qu'on peut appeler les clefs du monde. Mais le rôle préparé de la sorte par le milieu, une nation « le joue bien, le joue mal ou même ne le joue pas du tout suivant ce qu'elle vaut ». Prenez l'isthme de Panama; bâtissez-y une ville et faites que les deux océans s'unissent sous ses murs; puis soyez libre de la peupler d'une colonie à votre gré : le choix auquel vous vous arrêterez déterminera l'avenir de la cité nouvelle. Bien plus, que la race soit vraiment digne de la haute fortune à laquelle elle aura été appelée, et si l'emplacement choisi n'est pas propre à développer tous les avantages de l'union des deux mers, « cette population (3) le quittera et ira ailleurs déployer *en toute liberté les splendeurs de son sort.* »

(1) C'est ainsi qu'il accepte l'action modificatrice du milieu au cours de ces convulsions géologiques des premiers âges décrites par Cuvier (t. I, p. 140), mais croit que depuis lors la nature assagie a perdu son omnipotence; et il raillera (t. II, p. 503), à propos des indigènes américains, « cette solution bizarre que si ces sauvages sont d'un jaune pâle, c'est que l'abri des forêts leur conserve le teint. »

(2) T. I, p. 37.

(3) T. I, p. 61.

Indiquons dès à présent le motif qui, renforcé sans doute par des instincts originaires, porta cependant par sa propre vertu l'auteur de l'*Essai* à restreindre outre mesure le rôle externe du milieu, pour exagérer les conséquences du don inné de la race : c'est la faible durée qu'il attribue au passé du globe. Dans sa dédicace au roi de Hanovre, il parle des Védas, où sont racontés des faits « bien proches du lendemain de la création ; et, dans sa conclusion, il fixera à sept mille ans environ l'âge actuel de l'humanité. Or, si la science contemporaine a pu élargir l'action du milieu jusqu'à lui annexer avec une probabilité suffisante les immenses inégalités de la race, c'est grâce à un bien autre recul, à une perspective infiniment plus étendue vers les lointains du passé. Mais en effet un esprit prévenu de différente sorte, tel que fut celui de Gobineau dès sa jeunesse, devait se révolter contre des conclusions qui apparaissent à bon droit téméraires, contre des métamorphoses qu'on a raison de juger impossibles, au cours des brèves périodes qu'atteint l'histoire positive, et qui enfermaient à ses yeux la totalité de l'évolution humaine. Il faut de toute nécessité réduire en ce cas à un coefficient minime l'action du milieu et se retourner avec un acte de foi très humble vers une conception entièrement métaphysique de la race.

Le milieu écarté tant bien que mal, il restait à discuter une puissante influence, à laquelle la philosophie de l'histoire laissait, depuis Bossuet, une action sinon exclusive, comme le veut le *Discours sur l'histoire universelle*, du moins prépondérante : la volonté du ciel et l'inspiration de la religion. Question délicate pour Gobineau, dont nous avons dit que les traditions de famille et même, nous le croyons volontiers pour le temps de sa jeunesse, les convictions personnelles venaient ici traverser les préférences théoriques. En effet, si, par la suite, nous nous voyons obligé de présenter quelques réserves sur la nature et la portée de ses sentiments chrétiens, il faut avouer que, dans l'*Essai*, il se montre un fils docile de l'Eglise romaine ; que, dès la dédicace de l'ouvrage, il vante à titre de source historique les premiers chapitres du Livre saint, « cet abîme d'asser-

tions dont on n'admire jamais assez la richesse et la rectitude. » Tandis que plus loin, le cœur soulevé de dégoût au spectacle de la décadence romaine, il s'arrêtera néanmoins pour rendre hommage aux Pères de l'Eglise, individualités admirables au sein d'une foule abâtardie, « inspirés par un sentiment surhumain, illuminés par une flamme qui n'est pas terrestre. » Et certes d'autres aryanistes, moins respectueux, ne se feront pas faute d'interroger les Augustin, les Ambroise, les Tertullien sur la race dont ils ont droit de se recommander. Enfin, contemplant au terme de son étude les sombres destinées qu'il prédit au genre humain, Gobineau s'écrie avec amertume : « Je n'affirmerais pas non plus qu'il fût bien facile de s'intéresser avec un reste d'amour aux destinées de quelques poignées d'êtres dépouillés de beauté, de force, d'intelligence, si l'on ne se rappelait qu'il leur restera du moins la foi religieuse, dernier lien, unique souvenir, héritage précieux des jours meilleurs. » Mais la lecture de ces lignes émues fait déjà pressentir que leur auteur ne veut attribuer à la religion aucune vertu civilisatrice et, en somme, aucun rôle dans l'évolution des sociétés; on dirait qu'il a senti d'instinct, sans se l'avouer nettement, une vérité qu'établit de manière inébranlable l'étude de l'aryanisme contemporain : à savoir que le christianisme est l'antithèse de cette conception historique trop souvent tentée de coqueter avec lui. Aussi, décidé à ne sacrifier ni l'une ni l'autre de ses convictions antagonistes, Gobineau a-t-il délibérément écarté l'une d'entre elles de son horizon scientifique : son catholicisme n'exercera aucune influence sur ses jugements rétrospectifs, ne tiendra nulle place dans ses prévisions d'avenir. Il a été jusqu'à écrire un chapitre spécial pour bien établir avant toutes choses que le christianisme « ne crée pas et ne transforme pas l'aptitude civilisatrice » ; bien plus, qu'en cela il a *grandement raison*, et qu'on fera justement « de le désintéresser entièrement dans la question ». En un mot, « son royaume n'est pas de ce monde (1). » Formule souverainement

(1) Il est frappant que le sceptique Mérimée ait précisément félicité sur ce point l'auteur de l'*Essai* après la lecture de son premier volume. « En attendant, permettez-moi de vous féliciter du courage qu'en ce temps d'hypocrisie

habile, mais évidente échappatoire; et quiconque cherche à s'assurer de la sorte une ligne de retraite se résigne d'avance à ne pas nous persuader en vainqueur.

Indiquons en passant que, sans la prendre corps à corps comme les précédentes, Gobineau, guidé par un pressentiment d'avenir, écarte encore une théorie historique d'origine française, mais dont l'élaboration se poursuivait entre les mains de Karl Marx au moment même où se préparaient les pages de l'*Essai :* c'est la conception économique ou matérialiste de l'histoire, qui devait fournir une si brillante carrière durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. « Quand, dit-il, une révolution durable se produit au sein des sociétés, c'est que les passions des triomphateurs ont, pour rebondir, un sol plus ferme que *des intérêts personnels :* sans quoi, elles rasent la terre et ne montent à rien. » Et l'argument n'est pas beaucoup meilleur que la plupart de ceux dont nous venons de passer la revue.

Après ce carnage de forces morales ou physiques, le terrain reste à la race qui apparaît sans conteste désormais comme l'unique agent de l'histoire. Ce ne saurait être cependant la race immobile et figée dans une résistance invincible aux influences du dehors. Car elle ne fournirait point en ce cas le secret des vicissitudes humaines. Si pourtant nous avons rejeté, d'accord avec notre guide, la plupart des influences extérieures qui sont d'ordinaire considérées comme façonnant les dispositions innées des hommes et des peuples, quel sera donc le ressort de cette évolution de l'individu, qui commande elle-même les transformations des empires? En ce point, apparaît l'idée personnelle de Gobineau et le fondement de sa construction historique. Ce ressort sera le *mélange* des races. Le *mélange?* fixons donc dès à présent notre attention sur cet axe invariable autour duquel tourneront désormais nos remarques, nos acquiescements, nos rares satisfactions logiques, et plus souvent nos étonnements, nos objections, nos réfutations nécessaires.

vous avez eu de dire que ni la superstition, ni l'athéisme, ni l'immoralité, ne tuent les sociétés. (*Revue des Deux Mondes*, loc. cit.)

Nous apprenons en débutant que ce mélange est nécessaire à la naissance de la civilisation chez ses ouvriers futurs. Seules en effet seront susceptibles de progrès les tribus qui possèdent la tendance au croisement, tendance pour laquelle l'homme éprouve par nature une « répugnance » analogue à celle que montrent en ce sens les animaux, mais qu'il lui faut vaincre s'il veut s'élever dans l'échelle des êtres. Il existe donc, en faveur des races les mieux douées, une « loi d'attraction » à laquelle elles obéissent: et, dans ce cas seulement, elles forment un peuple d'élite, un peuple souverain, *armé comme tel d'une propension marquée à se mêler à un autre sang* (1) ». Voilà qui est précis, semble-t-il, et qui permettrait de conclure à l'utilité du mélange à la fois pour les deux parties intéressées. Eh bien, quiconque s'arrêterait à l'impression de ces pages initiales se figurerait un Gobineau totalement différent du véritable. La propension aux unions mixtes qu'il marque ici du caractère *souverain* sera pleurée par lui comme une fatalité déplorable; ce croisement qu'il a proclamé salutaire, il consacrera le reste de son livre et de sa vie à le maudire. C'est le *poison* du mélange qui a dégradé, qui tuera l'humanité (2). Et, par une préoccupation familière à l'aristocrate d'éducation qu'il était, le mélange de la part des nations nobles ne sera plus à ses yeux que la « mésalliance » bientôt punie dans les enfants des coupables.

Peut-être faudrait-il, il est vrai, en présence d'une contradiction qui deviendra bientôt évidente, l'expliquer par une propriété singulière du mélange qui n'aurait de vertu qu'à petite dose : véritable remède homéopathique, dont on devrait user par quantités infinitésimales, en évitant avec soin tout abus d'un dangereux stimulant; et les races nobles ne seraient condamnées que pour n'avoir pas su régler ce minutieux

(1) T. I, p. 30.

(2) Kant avait écrit déjà : « Il est permis de juger avec vraisemblance que le mélange des races, qui éteint peu à peu les caractères, n'est pas avantageux, quoi qu'en dise une prétendue philanthropie. » (H. S. Chamberlain, *Grundlagen*, p. 261.) Et Disraeli, dans *Coningsby*, par la voix de Sidonia : « La race est tout : il n'y a pas d'autre vérité, et toute race doit périr, qui abandonne imprudemment son sang à des mélanges. »

dosage. Outre que nous trouverons quelques indications en ce sens au cours de l'*Essai*, c'est aussi ce que paraît enseigner une médiocre classification du premier livre, où sont précisées les proportions acceptables du mélange. A côté du type ethnique primaire, ou race pure de tout alliage, Gobineau distingue en cet endroit un type ethnique secondaire, qui, méritant seul le nom de nation, résulte de la fusion de deux peuples purs, rapprochés le plus souvent par la conquête; et c'est à peu près l'idée de Boulainvilliers. Une telle combinaison se montrerait capable d'atteindre à l'état d'équilibre stable, de grandeur incontestée. Mais il n'en est plus de même du type tertiaire, créé par l'immixtion d'un troisième peuple, car un temps infiniment long est alors nécessaire pour réaliser l'équilibre du produit. Enfin, dans le type quaternaire, issu de l'intrusion d'une quatrième peuplade, la confusion devient le cachet indélébile du résultat.

Or l'humanité paraît bien avoir dépassé ce dernier stade peu après le début des âges historiques aux yeux de Gobineau, si l'on en juge par les anathèmes que le mélange rencontre d'ordinaire sous sa plume au cours de son livre. « J'ai indiqué, dira-t-il plus tard (1), la double loi d'attraction et de répulsion qui préside aux mélanges ethniques, et qui est, dans sa première partie, tout à la fois l'indice de l'aptitude à la civilisation chez une race et l'*agent de sa décadence*. »

Certes c'est un début assez approprié à l'étude de la pensée de Gobineau, que la rencontre préalable d'une difficulté de ce genre. Si, comme Renan l'écrivait vers le même temps, dans *l'Avenir de la science*, il est bon de s'enhardir aux contradictions, accompagnement nécessaire de la véritable philosophie, l'auteur de l'*Essai* fut incontestablement philosophe. Néanmoins, il faut avouer que cette première antinomie, le mélange tout à la fois ingrédient de civilisation et agent de décadence, se résout assez facilement par la proposition conciliatrice que voici : la civilisation est une décadence dès qu'elle dépasse un certain degré rudimentaire. Et c'est bien

(1) T. II, p. 381.

là le sentiment de notre homme. Comme les utopistes champêtres du dix-huitième siècle, comme les romantiques individualistes du dix-neuvième, auxquels il tient par plus d'un lien, il fait volontiers fi des conquêtes matérielles de la société contemporaine. Avec certains théoriciens allemands, il distinguera plus tard la civilisation de la culture, réunissant sous ce dernier vocable ce qui lui agrée dans les acquisitions morales de l'humanité, chargeant l'autre concept de toutes les déviations, de tous les inconvénients de la vie sociale. En effet, supposons un instant avec lui que nul mariage n'ait été contracté entre les trois grands types blanc, jaune et noir; il n'y aurait pas eu de civilisation sans doute. Mais une telle hypothèse attriste-t-elle notre théoricien? Bien au contraire. En ce cas (1), la suprématie serait toujours restée aux plus belles des tribus blanches et les variétés jaunes et noires auraient *rampé éternellement* aux pieds des moindres nations de cette race. « C'est un état en quelque sorte idéal, puisque l'histoire ne l'a pas vu. » Le comte concède encore, il est vrai, que tout n'eût pas été gain dans cette situation idéale : le génie artistique n'aurait pas surgi, comme nous le verrons; les races inférieures n'auraient pas été améliorées, ennoblies. Par malheur, si les petits ont été élevés, les grands du même coup ont été abaissés, « mal que rien ne compense ni ne répare. » Et les avantages du mélange demeurent ainsi des bénéfices illusoires, transitoires et trop chèrement achetés par la somme de ses inconvénients. Voilà cette fois le véritable point de vue de l'*Essai* (2).

(1) T. I, p. 217.

(2) Pour compléter la liste des oublis nécessaires au lecteur des vues préliminaires de l'*Essai*, nous signalerons la classification des peuples en nations de tendances mâles et de dispositions femelles. Les Chinois, les Romains primitifs, les Germains, appartenant à la première catégorie; les Égyptiens, les Assyriens, les Hindous, se rangeant dans la seconde. C'est là une assimilation vague, puérile et décevante que la sociologie contemporaine a le tort d'utiliser encore quelquefois et dont Gobineau a le bon goût de ne plus reparler, car il y confondait sous une étiquette commune des races qu'il opposera constamment, par la suite à tous les points de vue. Tout au plus peut-on discerner dès ce moment une instinctive opposition entre septentrionaux et méridionaux, que nous montrerons à la base de toutes les théories de l'*Essai*, bien qu'elle y demeure inconsciente la plupart du temps.

Oublions donc les qualificatifs d' « élite » et de « souveraineté » d'abord si imprudemment accordés aux tribus portées vers le mélange. Il est en définitive condamné comme un mal certain qui offre quelques profits secondaires, mais immédiats. L'on dirait de la sorte que, pour engager nos ancêtres dans une voie de perdition, le génie de la décadence ait voulu tenter par une manière de prime en argent comptant, à la façon des sergents recruteurs du temps jadis, la jeune humanité blanche, dépourvue d'expérience, de clairvoyance et de raison.

CHAPITRE II

LES TROIS RACES FONDAMENTALES

Après ces fastidieux mais indispensables éclaircissements préliminaires, nous entrons dans le prologue immédiat du drame historique retracé par l'*Essai*, en abordant la classification des races humaines. Non sans hésitation, non sans scrupules, il faut le reconnaître, Gobineau fait sienne la grande division acceptée de son temps en familles noire, jaune et blanche. En effet, malgré son dédain pour l'action des milieux, il semble pressentir ici cette conviction de la science contemporaine que la couleur est un caractère fort secondaire, que le noir, par exemple, n'est qu'une livrée commune étendue par le climat des tropiques sous l'épiderme de peuples sans doute fort différents dans leur extraction; que le blanc pourrait bien être un semi-albinisme produit par la température humide et modérée de certaines régions géographiques. Et il serait injuste de lui reprocher sa classification résignée, car, aujourd'hui même, l'anthropologie, mieux renseignée, demeure bien incapable d'en fournir une plus profonde, à moins de se perdre dans des énumérations sans fin. Noirs, jaunes et blancs, acceptons donc cette première nomenclature, et passons à l'examen d'une question fort agitée en ce temps. Pour obéir aux préoccupations de cette époque antédarwinienne, le comte se demande si ce sont là des races ou des espèces, s'il faut, en d'autres termes, leur reconnaître ou non une origine commune. C'était l'heure où l'Amérique esclavagiste, menacée dans ses intérêts économiques par les progrès des idées égalitaires, applaudissait son hôte européen, Agassiz, affirmant au nom de la science naturelle que les blancs ne sont pas les

cousins des noirs. Gobineau serait volontiers de cet avis : à ses yeux le Livre saint, en donnant Noé pour père à l'humanité nouvelle, peut bien n'avoir « pas compté comme faisant partie de l'espèce les créatures étrangères à la race blanche », sortes de brutes humaines qui auraient survécu de leur côté dans quelques tanières épargnées par les eaux du déluge. Néanmoins, malgré sa répugnance visible, il se croit obligé de se montrer unitaire sur la question des origines humaines et de se soumettre en cela à l'autorité de la Bible; mais, une fois son parti pris à ce sujet, il s'empresse du moins de distinguer les trois races par des traits psychologiques nettement tranchés.

La variété mélanienne, qui est la plus humble et gît au bas de l'échelle, ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint; si ses facultés pensantes sont médiocres ou même nulles, elle possède toutefois dans le désir et par suite dans la volonté une intensité souvent terrible, qui serait une force si la violence n'en était balancée par une instabilité étonnante : « On dirait que l'emportement même avec lequel le noir poursuit l'objet qui a mis sa sensitivité en vibration et enflammé sa convoitise est un gage du prompt apaisement de l'une et du rapide oubli de l'autre. » Ainsi, appétit aveugle, emportement des sens, instabilité du désir, voilà ce qu'il importe de retenir du caractère nègre. Et nous le résumerions volontiers par ce seul mot : passion.

La race jaune présente comme l'antithèse de ce premier type : des désirs faibles, une volonté plutôt obstinée qu'extrême, un goût perpétuel mais tranquille des jouissances matérielles; en toutes choses, tendance à la médiocrité, amour de l'utile, respect de la règle. Gens pratiques au premier chef, les jaunes ne rêvent pas, n'estiment guère les théories, inventent peu : ils forment une populace sans originalité, et comme une petite bourgeoisie mesquine, que tout civilisateur désirerait pourtant choisir afin d'y asseoir sa société, en considération de ses qualités d'obéissance et de régularité. Dans ce jugement dédaigneux, Gobineau n'est que l'interprète fidèle des idées de son temps : à l'engouement du

dix-huitième siècle et de l'Encyclopédie pour le Céleste-Empire, contemplé d'abord dans les peintures flatteuses des missionnaires jésuites, avait succédé, durant la première moitié du dix-neuvième siècle, une attitude plus critique. Hegel analysa longuement dans sa *Philosophie de l'histoire* cette civilisation jaune qu'il juge vieillotte et figée, tandis qu'en France il était de mode, sous la monarchie de Juillet, de comparer à l'état de la Chine l'organisation bureaucratique rêvée par les socialistes à demi bourgeois de ce temps. Quoi qu'il en soit, le mot « utilitaire », qui n'est ici qu'une exagération de « raisonnable », résume congrûment l'impression de Gobineau sur le deuxième acteur de son drame ethnique, la race jaune, de même que « passionné » traduisait son impression sur le premier comparse de l'histoire, l'homme noir.

Mais voici venir le héros de la tragédie, l'homme blanc. Nous aurons plus d'une fois à faire observer que la caractéristique de ce dernier est sensiblement moins précise, son portrait infiniment plus nuageux que les précédents, malgré de patientes et incessantes retouches. Le peintre se montre à ce point rempli d'admiration devant son modèle qu'à l'exemple de certains artistes contemporains il semble l'apercevoir à travers une gloire éblouissante, une vapeur dorée qui en déforme capricieusement les contours. Considérons le premier croquis qui nous en est offert; nous le donnons à titre d'indication, quitte à le compléter plus tard par les enseignements du reste de l'ouvrage : de l'énergie réfléchie ou, pour mieux dire, une intelligence énergique; le sens de l'utile, mais dans une signification de ce mot beaucoup plus large, plus élevée, plus courageuse, plus idéale que chez les nations jaunes; une persévérance capable d'écarter à la longue tous les obstacles, un instinct extraordinaire de l'ordre, en même temps qu'un goût prononcé de la liberté extrême; une hostilité déclarée contre cette organisation formaliste où s'endorment volontiers les Chinois, aussi bien que contre le despotisme hautain dont les peuples noirs s'accommodent volontiers; enfin un premier mobile d'action qui n'appartient qu'à eux seuls : l'honneur. A

ces supériorités éclatantes, Gobineau se croit obligé, sans grande conviction, d'associer une infériorité unique : les blancs se montreraient dans la lutte pour la vie beaucoup moins doués que les jaunes et les noirs sous le rapport sensuel, mais ils n'en seraient que « moins sollicités et moins absorbés par l'action corporelle ». Est-ce dont bien une ombre au tableau ? Elle est en tout cas pénétrée de rose plutôt que de noir, comme les préfère la coquetterie peu clairvoyante de certains modèles féminins. Nous reviendrons sur cette physionomie, qu'on se trouverait embarrassé cette fois de résumer par un mot, malgré l'abondance des superlatifs qui l'illustrent. S'il fallait pourtant le faire, ce serait, croyons-nous, non celui d'apogée ou de « grandeur », comme paraît le désirer l'auteur, mais bien plutôt celui de juste milieu, si exécré des romantiques de sa sorte, ou même celui d'opportunisme, non moins honni en son temps, qui semblerait le plus convenable. Juste milieu entre les deux extrêmes noirs et jaunes : passionné sans excès pour des choses dignes d'amour, utilitaire sans bassesse et sans sacrifice de la liberté individuelle au bien-être social, tel apparaît le blanc sous la plume de Gobineau. Et les partisans d'une égalité possible entre les races humaines pourraient à bon droit lui faire observer qu'il les peindra bientôt toutes trois fort analogues dans son exposition historique, en signalant seulement chez deux d'entre elles des outrances qui ont retardé leur évolution progressive, en réservant à celle qui s'est montrée la mieux douée dans le passé le monopole de l'équilibre heureux entre les diverses impulsions qui sollicitent l'âme humaine. Opinion qui est sans doute assez près de la vérité.

Toutefois, une pareille précision de vues est loin d'appartenir à notre psychologue, et ce serait fausser sa pensée fondamentale que d'en annoncer sous cette forme le développement dans l'*Essai*. Il demeure entendu que la race blanche garde au contraire le privilège d'une suprématie évidente et d'une mission divine. Et ne nous étonnons pas trop de nous heurter d'abord à quelques difficultés en ces subtiles matières : les nombreux exemples empruntés par l'auteur de l'*Essai* à

l'histoire universelle éclaireront seuls la réalité de sa pensée, à mesure qu'ils se presseront dans les chapitres narratifs de son œuvre. Voilà cependant les trois grandes familles humaines, en possession de leur caractère propre, prêtes à entrer en concurrence sur la surface du globe à l'aurore des âges historiques. Observons encore que, pour brasser à son aise ses mélanges fondamentaux et trouver des raisons claires aux événements les plus mystérieux, Gobineau a soin d'étendre préalablement sur le monde entier, ici une couche noire, là un enduit jaune, presque partout même, et c'est évidemment la préparation la plus favorable, une superposition de ces deux teintes; ceci fait, la race blanche, venue d'ordinaire en conquérante, n'aura plus qu'à modifier différemment ces assises ethniques, suivant les circonstances et les lieux. C'est ainsi qu'on nous invite à admettre dès l'origine du monde une immense diffusion de la famille noire vers le sud : toute l'Afrique, toute l'Asie méridionale, sont d'abord couvertes de nations mélaniennes. Pour les jaunes, qui, par une hypothèse gratuite et justement combattue dès son apparition, viendraient d'Amérique à travers le détroit de Behring, ils auraient rencontré, dans leurs migrations asiatiques, les nations blanches, cantonnées sur les hauts plateaux du centre de cette dernière partie du monde; et alors, ruisselant sur les flancs d'un obstacle pour eux insurmontable, ils inondèrent d'une part la Chine, de l'autre l'Europe tout entière, où nous les retrouverons ultérieurement.

Au contraire, les futurs organisateurs de tout empire durable, les blancs, sont à cette heure établis dans une région fort limitée, celle de l'Indou-Koush, et c'est dès lors un merveilleux spectacle qu'ils offrent au regard du croyant aryaniste. Affirmant en effet une conviction que l'on retrouve, sans l'excuse de sa date ancienne, chez quelques-uns de ses disciples, Gobineau proclame que ces peuples élus « n'ont jamais connu la barbarie ». Dès leurs premiers pas dans le monde, ils se montrent relativement cultivés et en possession des principaux éléments d'un état social supérieur : ils vivent dans de grands villages ornés de pyramides, d'obélisques, de

tumulus de terre ou de pierre; ils savent tisser les étoffes, paître leurs troupeaux et combattre sur des chars de guerre. Sauf ce dernier trait, nous avouons n'apercevoir pas là une civilisation matérielle bien supérieure à celles que les explorateurs rencontrent actuellement vers le centre de l'Afrique. Mais les destinées grandioses de ces peuples transfigurent leur passé aux yeux de leur admirateur. « Cette race se montre à nous placée vis-à-vis des autres familles humaines sur un tel degré de supériorité qu'il nous faut dès à présent établir en principe que *toute comparaison est impossible*, par cela seul que nous ne trouvons *pas trace de barbarie dans son enfance même* (1). » Inutile d'insister aujourd'hui sur la puérilité d'une semblable illusion : la supériorité de la race blanche consiste seulement dans son aptitude à un développement plus rapide et plus complet peut-être que celui des deux autres, non pas dans le privilège d'un point de départ différent et d'une civilisation tombée du ciel.

(1) T. I, p. 234. Voir aussi t. I, p. 514 et suivantes.

Gobineau croit trouver un argument en faveur de ces vues utopiques dans une interprétation très hasardeuse et entièrement vieillie des monuments dits tchoudes. Ces sortes de tumuli, découverts en grand nombre par les Russes sur les plateaux de l'Asie centrale, et dont le contenu avait été réuni dans un musée de Pétersbourg, lui apparaissent comme l'œuvre des blancs primitifs. Leur origine est révélée à son regard perspicace par la représentation fréquente du sphinx, qu'on rencontre aussi en Égypte, en Assyrie, en Grèce sur les croupes du Cithéron, et qui serait comme le sceau de la race ariane. En effet, grâce à cette apparition si concordante au début des civilisations blanches, « il devient possible de poser la main sur l'épaule de cette créature taciturne et de lui dire, sinon qui elle est, du moins le nom de son maître. » Mais nous nous permettrons de faire observer à notre historien que, s'il apercevait chez les jaunes ou chez les noirs ce buste humain encore à demi engagé dans la croupe d'une bête, il n'aurait pas assez de dégoût pour ce hideux symbole, propre tout au plus à figurer la lente élévation des races inférieures vers une humanité plus haute. Tels sont les effets d'une prévention et d'une partialité que notre analyse commence sans doute de mettre suffisamment en évidence.

CHAPITRE III

PREMIÈRES MIGRATIONS BLANCHES AU SEIN DE LA RACE NÈGRE. ORIGINE DE L'ART ET DE LA DÉMOCRATIE

Parmi ces hommes blancs des hauts plateaux de l'Asie centrale, notre auteur distingue trois familles principales, auxquelles il conserve leurs noms bibliques de chamatique, sémitique et japhétide : c'est une sous-famille des japhétides qui portera le nom sacré d'Arians (1).

Pour les enfants de Cham, on peut s'étonner de les voir pourvus d'un teint clair, à l'égal de leurs cousins germains, car la Bible nous a inculqué une conception différente de leur couleur. Mais nous allons apprendre que, blancs d'origine, ils devinrent si vite nègres qu'ils justifièrent la dénomination symbolique appliquée plus tard par l'Écriture à la race noire tout entière. Les Chamites furent en effet les premiers des blancs qui descendirent de l'Indou-Koush vers la Mésopotamie, chassés soit par quelque querelle intestine, soit même par la poussée des masses jaunes qu'on nous a montrées pressant les flancs des colonies blanches du côté du nord sans pouvoir les entamer. Le premier acte du drame des mélanges va donc se jouer dans la région assyrienne, où les blancs voyageurs rencontrèrent dès leur entrée en campagne les rangs épais de la race noire : ils la réduisirent en esclavage et fondèrent par là

(1) Dans une note placée au début de son *Histoire des Perses* (p. 3), Gobineau déclare maintenir cette forme et cette orthographe, qui lui sont particulières, mais qu'il préfère aux termes d'Ariens ou d'Aryens, bien plus fréquemment usités autour de lui. Le son de ces derniers mots lui paraît « désagréable » ; et la confusion avec les sectateurs de l'hérésiarque Arius est mieux évitée par sa version, d'ailleurs la seule d'accord à ses yeux avec l'étymologie exacte. Nous écrirons désormais avec lui Arians tant que nous traiterons de sa doctrine.

une de ces civilisations progressives dont la présence du sang blanc et la juxtaposition de deux races, l'une conquérante, l'autre conquise, forment, on le sait, la condition indispensable. Ce fut l'empire chamite, et la Bible en résume les dynasties mal connues par le nom de Nemrod. Empire hypothétique qui a été fort contesté à Gobineau et n'a pas acquis un droit de cité bien assuré dans l'histoire positive (1). Mais, au cours de la lecture de l'*Essai*, il convient de s'abandonner quelque peu, de renoncer aux objections trop multipliées, si l'on ne veut fermer le volume aussitôt après l'avoir ouvert. Acceptons donc l'existence des Chamites et suivons le cours de leurs destinées.

Avec quelle rapidité ces blancs conquérants se confondirent et s'absorbèrent en quelque sorte dans la masse mélanienne qu'ils avaient subjuguée, la méprise biblique en est un suffisant témoignage. Le Livre saint n'impose-t-il pas à la race nègre le nom de Cham, oubliant ainsi l'origine évidemment blanche du fils de Noé? Ce fut donc un naufrage ethnique sans précédent; mais ces résultats établissent en revanche les admirables dons de la race élue, car on vit une puissante et magnifique civilisation surgir inopinément sur un sol auparavant stérile; ce premier empire assyrien, despotique comme il convenait à une domination établie sur des nègres, fut relevé par un art admirable, par une immense activité d'esprit; nous reviendrons à loisir sur l'origine nègre de l'art, thèse chère à Gobineau, au moins dans l'*Essai*, et qui se trouve mentionnée d'abord à l'occasion du mélange chamito-noir. Indiquons seulement que, séduit par les vagues données historiques qui laissent dans une pénombre favorable à ses charmes ambigus la silhouette de la civilisation chamite, et d'ailleurs encore assez rapproché de son introduction pour n'en avoir pas totalement oublié les leçons, Gobineau exalte pour la dernière fois les

(1) Ces Chamites hypothétiques jouent pour Gobineau le rôle que la science contemporaine réserve aux Suméro-Accadiens, sans en savoir beaucoup plus que lui sur la provenance ethnique de ces peuples primitifs, qu'on fait tantôt jaunes, tantôt mulâtres, à son exemple.

résultats incomparables du mélange. Le monde, dit-il, n'a jamais revu rien de semblable à la fusion de ces deux peuples purs. Mais il nous faut supposer que presque aussitôt le métissage dépassa la limite utile et permise, car il ne retrouvera plus que bien rarement une indulgence relative dans l'*Essai;* on la verra toujours accompagnée désormais de réserves chagrines.

Après les Chamites blancs, les Sémites s'ébranlèrent à leur tour, descendirent vers les mêmes régions et s'infiltrèrent lentement, par petits groupes, dans les rangs de leurs cousins, dès lors presque entièrement noircis. Ceux-ci, gardant quelque mémoire de leur origine noble, accueillirent volontiers dans leur sein ces parents flatteurs à leur vanité. Abraham est le type des Sémites pasteurs de troupeaux qui, s'avançant isolément vers le sud avec leur famille et leurs serviteurs, vinrent régénérer pour un temps l'Assyrie, devenue trop mélanienne, et créer les civilisations de Ninive, de Tyr, plus tard de Carthage. Il est assez important de noter dès à présent la physionomie exacte de cet agent ethnique que Gobineau, après l'avoir un instant exalté, flétrira désormais du nom de sémitique. L'objet de ses futurs anathèmes n'est nullement le Sémite blanc primitif, en somme bien proche parent de l'Arian, ce héros de l'*Essai*. Ne l'entendrons-nous pas dire à propos des Mèdes qu'il faut « éviter de tirer une ligne de démarcation rigoureuse » entre les peuples blancs de différente extraction, que ces Mèdes sont, « comme on voudra, les derniers des Sémites ou les premiers des Arians » apparus sur l'horizon de l'histoire (1). Et l'action des Sémites, à l'origine, lui inspire en effet la plus grande sympathie (2). « Ils usèrent de l'admirable instinct qui n'a jamais abandonné la race blanche, et, donnant un exemple que plus tard les Germains n'ont pas manqué de suivre, ils s'imposèrent l'obligation d'étayer la société chamite vieillie et mourante à laquelle ils venaient associer la jeunesse de leur sang... Même les collecteurs grecs d'antiquité asia-

(1) T. I, p. 290.
(2) T. I, p. 252.

tiques leur ont fait l'honneur de la fondation de l'empire d'Assyrie, dont ils n'étaient que les restaurateurs. Erreur bien honorable pour eux, et qui donne tout à la fois la mesure de leur goût pour la civilisation et de la vaste étendue de leurs travaux. » Par malheur, les Sémites blancs se fondirent rapidement à leur tour dans la masse noire, qu'ils ne régénérèrent qu'un instant, et dès lors, pour Gobineau, la famille sémitique ne sera plus autre chose que la race nègre couverte de deux alluvions blanches successives. C'est le premier des trois mélanges simples qui soient possibles entre les types blancs, jaunes et noirs : le sémitisme, c'est le mélange blanc-noir (1). Nous verrons que le blanc-jaune s'appelle de préférence celtique et le noir-jaune malais.

Pour confirmer cette vue insuffisamment établie par l'histoire, Gobineau offre un habile ou plutôt spécieux chapitre linguistique, où, rapprochant les idiomes nègres de ceux que parlèrent les Sémites, il prétend démontrer que les seconds ont emprunté aux premiers leurs formes les plus caractéristiques, en particulier celles de la conjugaison verbale ; et de ces audacieux rapprochements philologiques il donne sans hésiter cette précise interprétation ethnographique : la grammaire sémitique trahit « une origine blanche absorbée au sein d'une proportion infiniment forte d'éléments mélaniens (2) ». Par cette absorption, qui lui semble dès lors suffisamment évidente, les fils de Cham et Sem cessent pour jamais d'être au premier rang des nations, dont ils formeront désormais *le fond corrupteur*, et, par les privilèges de leur situation méditerranéenne prépondérante, ces demi-noirs contamineront successivement de leur alliance les Grecs et les Romains, déterminant ainsi le sens de l'évolution des deux grands peuples classiques.

(1) Cette singulière conception de Gobineau, qui n'a guère rencontré que raillerie lors de son apparition, semble avoir depuis reçu droit de cité dans la science, et Ranke (*Völkerkunde*, t. II, p. 399) la résume ainsi : « Les Sémites appartiennent aux types mulâtres et intermédiaires entre blancs et noirs. » Voir H. S. Chamberlain, *Grundlagen*, p. 355.

(2) Voir l'étude philosophico-mystique de Gobineau sur la vie « sporadique » du langage, expression de la race, et dont nous traiterons en son lieu (1868).

Arrêtons-nous ici un moment pour étudier avec Gobineau un double aspect très caractéristique de cette première civilisation chamo-sémitique : sa politique et son art. Elle donne en effet, grâce à la persistance des lois ethniques, le prototype des destinées réservées à tous les peuples blancs-noirs qui ont joué dans l'Europe méridionale, et par là dans le monde entier, un rôle considérable.

Recherchons d'abord les origines de la conception sémitique du gouvernement des nations. Gobineau admet que les Chamites blancs, lors de leur apparition au milieu des nègres, avaient été considérés comme des dieux par ces races inférieures, faites, nous l'avons vu, pour « ramper éternellement à leurs pieds » si ces dominateurs ne s'étaient dégradés par leur propre imprudence. Les nouveaux venus n'avaient nullement protesté contre cette flatteuse et utile confusion : c'est une aventure qui arriva depuis aux Espagnols conquérants de l'Amérique (1), et dont les explorateurs actuels de l'Afrique bénéficient encore quelquefois. Ici, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre la fondamentale et volontaire illusion d'un aryaniste aveuglé par son admiration pour la race blanche. Tout au contraire, les documents primitifs de l'Inde, et Gobineau en convient dans l'*Essai* (2), ou encore ceux de l'Iran, et il le reconnaîtra dans l'*Histoire des Perses*, indiquent que les blancs rencontrèrent chez les nègres une résistance acharnée, qu'ils les craignirent au plus haut degré, qu'ils se les figurèrent comme des géants herculéens, féroces, redoutables, mangeurs de chair humaine (3) ; qu'en un mot ils furent loin de voir en ces rudes adversaires de timides et superstitieuses créatures, agenouillées devant l'apparition grandiose de l'homme pâle.

Admettons pourtant de bonne grâce que tel est le point de départ du gouvernement chamitique, car sur ce théorème mal

(1) C'est, d'ailleurs, la vieille formule anglo-saxonne de l'inégalité des races que cette remarque de lord Verulam, dans son *Novum organum* : « Homo homini deus. »

(2) T. I, p. 237.

(3) Voir notre citation du *Mahâbâratha* dans l'introduction.

démontré d'ingénieuses déductions vont fleurir en séduisants corollaires. La constitution de cet empire se réduisit donc d'abord à une théocratie, parce que le *blanc fut dieu*. Toutefois la « loi d'attraction », au double visage triste et souriant, fit bientôt son œuvre, et le nègre se prit à découvrir quelques traces d'humanité dans le maître « que sa fille ou sa sœur avait mis au monde ». Les métis, héritiers du pouvoir, ne pouvant plus prétendre aux honneurs divins, se firent prêtres du passé de la race pure : et le despotisme, pour avoir changé de forme, n'en fut pas moins aveuglément vénéré par des populations qui ne sauraient s'en passer. Quand les Sémites apparurent à leur tour parmi ces métis de teint foncé, ils ne purent devenir des dieux, parce qu'ils trouvaient déjà chez leurs sujets des souvenirs ou, surtout, du sang blanc, et que, « prépondérants, ils ne l'étaient pas assez pour agir sur les imaginations au degré nécessaire à l'apothéose. » Bien plus, les Chamites noirs leur refusaient même l'entrée du sacerdoce, réservé depuis tant de siècles à certaines familles privilégiées. Alors les Sémites humilièrent la théocratie, et, plus haut qu'elle, ils placèrent le pouvoir du sabre. De sacerdotale, monarchique et absolue, la constitution devint aristocratique, républicaine, mais non moins absolue, comme il convenait aux sujets nègres. Encore ces réformateurs prudents firent-ils place aux prêtres dans leurs cadres gouvernementaux, bien qu'au second rang, et conservèrent-ils la royauté en la réduisant à un rôle de parade. Telle est l'organisation tyrienne. « Pour les chefs des grandes maisons collectivement, l'autorité n'avait pas de bornes. Du moment qu'un accord conclu entre eux avait pris le caractère impératif qui constitue la loi, tout devait plier devant cette loi, dont *les législateurs eux-mêmes étaient les premières victimes.* » En aucun cas cette *abstraction,* la loi, ne ménageait les situations personnelles; et c'est ici le grief capital, maintes fois repris par Gobineau contre l'aristocratie phénicienne et ses futurs imitateurs : c'est ce qu'il voit de plus antiarian dans les constitutions sémitisées du bassin méditerranéen. Devant la loi, autant d'hommes, autant d'esclaves. « J'insiste, dit-il, sur cette sévère conception chamo-sémitique,

car, après avoir pénétré dans les constitutions de toute l'antiquité, *elle ne recule provisoirement* aujourd'hui que devant les notions plus équitables et plus saines de la race germanique. » Comme dans le langage, il lui paraît facile de reconnaître derrière ces règles politiques une double inspiration : en ce qu'elles offrent de brutal et d'odieux, leur source est dans la nature noire, « amie de l'absolu, facile à l'esclavage, s'attroupant volontiers sur une idée abstraite, à qui elle ne demande pas de se laisser comprendre, mais de se faire craindre et obéir. » Au contraire, « dans les éléments d'une nature plus élevée qu'on ne peut y méconnaître, dans cet essai de pondération entre la royauté, le sacerdoce et la noblesse armée, dans cet amour de la règle et de la légalité, on retrouve les instincts bien marqués que nous constaterons partout chez les peuples de race blanche. »

Mais continuons de fixer nos regards sur ces antiques cités sémitiques, et nous allons y contempler avec stupeur toute l'évolution politique qui s'est vingt fois répétée depuis lors chez des peuples de constitution ethnique analogue. Appuyé, suivant son habitude, sur l'érudition allemande de son temps, sur Ewald et Movers principalement, et interprétant d'ailleurs ces historiens au gré de son caprice et de son préjugé, Gobineau brosse un vigoureux tableau des destinées tyriennes. Le mélange, dit-il, étendait ses ravages dans les rangs de ces hardis marins, et l'état aristocratique, dernier mot, terme extrême du sentiment révolutionnaire (1) chez les rénovateurs sémitiques, allait devenir insuffisant. Les idées démocratiques commencèrent à poindre. Observons dès à présent qu'il y a une certaine naïveté dans cet aveu, car les Sémites eurent le « sentiment révolutionnaire » jusqu'au point précis qui leur donnait le pouvoir aux dépens de la théocratie chamitique détrônée par leurs mains. Pourquoi donc, les approuvant pleinement jusque-là, tirer une ligne après cet épisode politique et ajouter : « Les idées démocratiques commencèrent à poindre. » Non pas, elles commencèrent de s'étendre vers le bas, voilà tout :

(1) T. I, p. 278 et suivantes.

l'aristocratie est une démocratie restreinte à ses membres, pas autre chose. Quoi qu'il en soit, on vit de prétendus réformateurs, courtisans de la royauté d'abord, mais bientôt séducteurs de la foule, agitateurs des « ouvriers de manufactures » ou des « esclaves royaux », on vit ces intrigants miner sourdement l'autorité des grandes familles. Et nous croirions lire à présent une amère analyse politique sortie de la plume d'un Boulainvilliers rajeuni de cent ans, une philosophie féodaliste de l'histoire de France stigmatisant d'une part les empiétements de la monarchie absolue, de l'autre leur conséquence inévitable, les désordres de la Révolution. Nous reconnaissons Colbert dans tel parvenu phénicien ennemi des privilèges féodaux; Louis XIV, dans tel suffète prompt aux abus de pouvoir. Là, comme dans la France future, nous voyons la noblesse défendre longtemps sa prérogative, grâce à son antique habitude des affaires, à *sa méfiance sagement aiguisée de la nature humaine*, qui la fait, par instinct, hostile aux illusions du libéralisme; en un mot, grâce à une sagesse pratique bien supérieure aux roueries de ses plats rivaux. En fait, elle aurait toujours vaincu si elle ne s'était trahie elle-même; écoutons encore ces considérations bien actuelles. « Dans les États où le commerce donne la richesse, et la richesse l'influence, les *mésalliances*, pour user d'un terme technique, sont toujours difficiles à éviter. Le matelot d'hier est le riche armateur de demain, et ses filles pénètrent, à la manière de la pluie d'or, dans le sein des plus orgueilleuses familles. » Songeons ici aux sentiments d'un vrai grand seigneur du dix-huitième siècle, qui voyait s'infiltrer dans les veines de la noblesse le sang d'un Fouquet, d'un Samuel Bernard; à Marie-Antoinette, élevée au sein des règlements de caste, et écrivant à sa mère que la France ne connaît pas d'aristocratie. A Tyr, le sang se gâtant de plus en plus, bientôt quelques nobles commencèrent de goûter des doctrines mortelles à leur ordre. Ombres de Mirabeau et de La Fayette, reconnaissez-vous sous les traits de ces antiques transfuges sémitiques et voyez la cité reine des mers se précipiter vers les abîmes. Après qu'une émigration principalement aristocratique eut fondé Carthage, qui put pros-

pérer encore quelques siècles, en vertu de son origine sélective, la métropole démagogique se déchira elle-même durant soixante-dix-neuf ans. Les ouvriers de ses fabriques se portèrent à des violences inouïes : elle devint l'horreur du Chanaan, dont elle avait été la gloire, et toute la Syrie applaudit à la sentence d'Alexandre, érigeant sur la croix les vaincus de ce repaire. « C'était le supplice légal des esclaves révoltés : les Tyriens n'étaient pas autre chose. »

Telle est la première leçon de politique que nous présente l'histoire des grands mélanges humains : la Grèce, Rome et plus d'un État moderne de constitution ethnique analogue reproduiront, dans ses lignes principales, la même évolution. Notons-y dès à présent l'impérialisme de la conquête; mais remarquons une fois de plus que cet impérialisme offre un double aspect : aristocratique quand on le regarde d'en bas, il est démocratique et égalitaire déjà si on le contemple de haut : trop démocratique même, à l'avis de notre individualiste, que choque l'égalité des législateurs devant la loi. Oui, Gobineau a tort de faire naître du mélange « l'idée démocratique » ; ses grandes familles sémitiques la possèdent, mais ne la conçoivent pas étendue à d'autres qu'à leurs propres membres : les masses esclaves contenues par la terreur appartiennent simplement à une autre espèce aux yeux de leurs maîtres, ne sont pas proprement des hommes, n'ont nul droit civique. Quant à la théocratie née de l'apothéose involontaire du blanc, c'est là une illusion esthétique familière aux fervents de la race. Non, des conquérants purent bien imposer par le glaive leur dieu national, cristallisation à la fois des instincts sociaux du groupe, de ses sentiments d'exclusivisme et de ses terreurs superstitieuses; mais ils ne se virent pas promus divinités d'emblée et par leur propre grâce. Tout au plus le furent-ils par des générations ultérieures, à titre de personnages légendaires et de héros éponymes. Pourtant, au cours des siècles, l'égalité se prépare : par le fait des mélanges, affirme Gobineau ; par l'action lente du milieu, par l'évolution économique, diront d'autres penseurs; et la masse réclamant l'accession aux droits de l'oligarchie conquérante, le terme de ces revendica-

tions est évidemment la démocratie complète. Nous reviendrons à loisir sur ces considérations fondamentales.

Il serait intéressant d'examiner ici quel fut, aux yeux du comte, le rôle de la nation hébraïque dans la civilisation sémitique, dont Israël a paru si longtemps résumer les acquisitions intellectuelles et les aspirations morales. Ce rôle est très faible, assure dès à présent notre homme, fidèle à sa conception de l'influence infime des idées religieuses sur les destinées de l'humanité. Les Hébreux imitèrent de loin la Mésopotamie assyrienne, comme les provinciaux français copient gauchement les modes de Paris. « Il est vraisemblable que, dans les magnificences qui éblouissaient si fort Jérusalem, l'œil d'un homme de goût venu de Ninive n'aurait démêlé qu'une copie faite de seconde main des belles choses qu'il venait de contempler en original dans les grandes métropoles mésopotamiques. » En ces petits peuples sans puissance militaire, sans crédit sur leur entourage, ne résidait pas l'excellence du type (1).

C'est encore dans le cadre sémitique qu'il convient de placer le chapitre consacré par l'*Essai* à l'étude de l'Égypte antique; nous l'examinerons sommairement, car il inspire moins heureusement l'auteur, et ses conclusions seraient de nature à affaiblir plutôt qu'à renforcer les impressions si nettes que nous avons gardées de l'histoire tyrienne.

En effet, nous rencontrons de nouveau ici le ton blanc-noir, car nous savons qu'il faut de toute nécessité du sang blanc pour créer et conserver un empire aussi brillant et durable que celui des Pharaons. En conséquence nous verrons dans la vallée du Nil les noirs habitants primitifs subjugués deux fois : d'abord par quelques Sémites venus d'Asie à travers l'isthme

(1) Nous avions pourtant lu d'abord (t. I, p. 59), quand il s'agissait de combattre la théorie des milieux, que la Palestine aride nourrit « un peuple habile en tout ce qu'il entreprit, un peuple libre, un peuple fort, un peuple intelligent, et qui, avant de perdre bravement, les armes à la main, le titre de nation indépendante, avait fourni au monde presque autant de docteurs que de marchands ». Nous pourrions même voir dans ce changement de ton et d'inspiration un indice nouveau de ce fait que la partie initiale et théorique de l'*Essai* est fort antérieure à la partie descriptive, dont elle annonce mal les leçons effectives.

de Suez, mais surtout par des guerriers aryas hindous débarqués sur les rivages de la mer Rouge; cette dernière supposition, alors accréditée, semble à présent mal fondée : elle fut en effet inspirée à l'égyptologie naissante par la découverte de certaines analogies religieuses, aujourd'hui mieux expliquées d'autre façon; en sorte que la science l'a dès longtemps abandonnée. Gobineau s'efforce d'appuyer cette hypothèse par des arguments philologiques aussi arbitraires (1) que ceux dont il s'était servi précédemment dans une conjoncture analogue. Mais, quoi qu'il en soit, si l'on admet dans la vallée du Nil une composition ethnique analogue à celle de la Mésopotamie, comment comprendre alors que la suite des événements s'y soit déroulée si différente? Comment expliquer ce que Renan nommait quelques années plus tard le réalisme, la platitude, le bon sens économique, les qualités domestiques de ces sujets des Pharaons, supputant patiemment le nombre de leurs oies ou celui de leurs ânes : toutes tendances qui feraient songer moins à la passion nègre qu'à la raison jaune? Comment enfin n'observa-t-on jamais nulle évolution démocratique chez le fellah, qui demeure courbé sous les despotismes changeants dont les siècles le dotent. C'est, dira Gobineau, que les Arians hindous, fils de Japhet, introduisirent là des dispositions un peu différentes de celles de leurs cousins noachides; ou encore que les alluvions blanches n'ayant jamais été fort épaisses, la populace ne parvint pas à une telle amélioration de sang qu'elle pût concevoir la pensée ambitieuse et acquérir la faculté de s'élever jusqu'à ses maîtres. Faibles lueurs; on pressent ainsi, dès les premiers pas de Gobineau, la pauvreté de son schéma ethnique : sa palette est trop maigrement garnie des trois couleurs fondamentales dont il dispose. Quand par surcroît il doit se contenter en quelques sujets de deux tons, il devient tout à fait incapable de traduire la riche diversité des spectacles de l'histoire.

Sera-t-il plus heureux dans l'interprétation des arts de l'Assyrie et de l'Égypte! On trouve, dit-il, des œuvres admirables

(1) Le philologue allemand Pott les réfuta peu après. (Voir plus loin.)

chez ces deux nations, et les Grecs n'auront tout d'abord qu'à imiter ces grands modèles. Mais un caractère fâcheux se montre commun à leurs conceptions respectives du beau. Elles voulaient toutes deux « du frappant, du terrible, du gigantesque; elles se jetaient dans l'effroyable et frottaient leurs sensations même au dégoûtant ». Or, ces succès d'une part, ces excès de l'autre, éveillent l'attention de notre observateur ethnographe. Si l'on admet avec les Grecs et les juges les plus compétents en cette matière que l'exaltation et l'enthousiasme sont la vie du génie et des arts; bien plus, que ce génie, lorsqu'il est complet, confine à la folie, ce ne sera dans aucun sentiment *organisateur et sage* de notre nature que nous en irons chercher la cause créatrice; en d'autres termes, ce ne sera point à l'élément blanc que nous nous adresserons pour en expliquer la naissance. Dès lors se présente cette conclusion *toute rigoureuse* que la source dont les arts ont jailli est cachée dans le sang des noirs! Parvenu en ce point, l'auteur pressent que le lecteur va se récrier. « C'est, dira-t-on, une bien belle couronne que je pose sur la tête difforme du nègre. » Non pas précisément sur ce front-là, car, réduit à ses propres forces, le noir grossier ne peut rien dans le domaine du beau, pas plus d'ailleurs que le blanc divin. « Le génie de l'art est également étranger aux trois grands types (1). » Il surgit de leur hymen et se manifeste alors avec une intensité variable, avec une physionomie différente chez l'individu, suivant les proportions constitutives de son sang. Un blanc bercé par l'air charmant du mariage secret, *Pria que spunti in ciel' l'aurora*, ne ressent pas les jouissances physiques et violentes d'un Bambara hypnotisé par le rythme monotone d'un de ses airs nationaux; mais leur plaisir est de même ordre. Le noir possède seulement à un plus haut degré la faculté sensuelle sans laquelle il n'y a pas d'art possible; il lui manque en revanche les aptitudes intellectuelles capables de raffiner pour l'Européen sa jouissance.

Aussi la puissance des arts sur la masse sera-t-elle toujours

(1) T. I, p. 218.

en raison directe de la quantité de sang noir qui coule dans ses veines. Cette puissance fut maxima chez les Assyriens et les Égyptiens; elle subsiste chez leurs descendants orientaux et se manifeste en « éruptions volcaniques », en « prodigieux enthousiasmes » devant les représentations figurées. Pour ces gens, « les arts du dessin sont la plus puissante des machines démoralisatrices. » D'où les prohibitions nécessaires de Moïse et de Mahomet, qui interdirent pareillement les images. En sortant du cercle sémitique, on constate la même action des représentations figurées, mais avec une intensité toujours décroissante, chez les Hindous postérieurs à Bouddha, chez les Grecs classiques, les Italiens du quattrocento, les Espagnols, les Français modernes. Après quoi, « tirant une ligne, » Gobineau n'admet plus rien que des « inspirations indirectes et des produits d'une imitation savante », sans écho dans les masses populaires. De la sorte, toutes les nations germaniques se trouvent exclues de ce singulier catalogue, et Richard Wagner aurait eu plus tard à pardonner beaucoup à son ami si ce dernier avait persisté dans son attitude de jeunesse vis-à-vis de l'esthétique. Comment justifier en effet par une telle interprétation ethnique le rôle moral de la musique germanique, la mission régénératrice de l'art de Bayreuth, les affinités toutes populaires du théâtre renouvelé par le drame musical? Faudrait-il donc chercher des grands-pères nègres aux petits-fils de Hans Sachs?

Et néanmoins cette théorie d'apparence ridicule est très logiquement sortie des principes de Gobineau. L'effet presque physique qu'il reconnaît à la musique sur les nerfs de l'auditeur, l'exemple tiré de Cimarosa qu'il apporte dans l'*Essai* à l'appui de cet effet, l'exaltation, « confinant à la folie, » éloignée de tout sentiment organisateur et sage de notre nature, qu'il observe chez les mélomanes, tout cela nous transporte directement dans l'Italie de Stendhal, patrie des arts aux temps modernes, comme les péninsules méditerranéennes voisines le furent en d'autres siècles. Or, même aux yeux du « Milanais » Beyle, les sauvages paysans de la Calabre sont des « Africains ». L'état d'âme qu'il admire en eux a sa vraie patrie sous les tro-

piques. Est-il donc surprenant qu'une âme froide et méthodique du Nord, contemplant avec stupeur la passion sans frein du Midi, considérant volontiers ces enthousiasmes forcenés comme des dispositions morales antérieures et inférieures à celles de l'analyse scientifique et raisonnée, — voyez l'esthétique d'un Leibniz (1) ! — reconnaisse en ces peuples artistes des primitifs attardés sur la voie de l'évolution sociale et prononce instinctivement, à l'aspect de la couleur dorée de leur épiderme, que ce sont là des demi-nègres? Alors, par une association d'idées invincible, l'art méditerranéen se teinte et se brunit. Nous l'avons dit, dans le style figuré du gobinisme, la passion violente est noire; l'art l'est donc par son origine passionnée, si le sang blanc, source de la pondération et de l'équilibre, peut bien l'ennoblir, le relever, le porter vers les sommets de l'idéal raisonnable.

Et cependant, bien que les races blanches « ne deviennent artistes que par un contact quelconque avec l'essence mélanienne (2) », elles paraissent néanmoins posséder une disposition propre en ce sens, celle de la poésie épique, genre tempéré, qui s'adresse à la réflexion, aux facultés supérieures de l'être; on retrouve en effet l'épopée dans l'Inde héroïque, dans la Grèce primitive, chez les Germains du moyen âge. Encore ce privilège est-il précaire, et l'art épique « n'a-t-il tout son feu (3), tout son éclat, que chez les nations de cette branche qui ont été atteintes par le mélange mélanien ». Le secret de la réussite réside encore en ce cas dans les proportions du sang : l'Égypte et l'Assyrie furent trop noires pour produire un art parfait; afin d'assurer à la beauté une complète victoire, il faudra plus de sang blanc, une race douée d'infiniment d'imagination et de sensibilité unies à beaucoup d'intelligence.

(1) Lors de la récente constitution d'une académie officielle en Angleterre (1902), on a observé avec stupeur sur le continent que la liste des premiers membres ne renfermait pas le nom d'un seul littérateur d'imagination : pas un poète, même Swinburne; pas un romancier, même Kipling : uniquement des philosophes, des historiens, des sociologues. Inspiration assez caractéristique, et à laquelle le Gobineau de l'*Essai* eût probablement applaudi.

(2) T. II, p. 388.

(3) T. I, p. 355.

Cet exact dosage sera le lot de la Grèce et ne se réalisera qu'un peu plus tard dans les annales de l'humanité.

Nous n'insisterons pas davantage sur la bizarre esthétique de Gobineau; ce fut chez lui une outrance logique de jeunesse à laquelle il n'est resté fidèle ni dans ses jugements, ni dans la conduite de sa vie, puisque, de tout temps, poète et musicien, il devint dans son âge mûr sculpteur passionnément épris de son ciseau, et qu'il n'eût cependant avoué volontiers aucune influence nègre dans son tempérament. Quant à nous, en appliquant plus rigoureusement ses propres principes à l'analyse de sa personnalité, nous ne trouverons que trop d'occasions de signaler quelque influence africaine chez ce Gascon.

Mais, à l'heure de l'*Essai*, tout entier dévoué à sa thèse nordique, il adopte vis-à-vis de l'art, comme vis-à-vis du mélange qui en est la source, une attitude faite de sympathie et de réserve à la fois. Il l'admire, et il en a peur, car il connaît son extraction douteuse et craint son action dissolvante. L'art véritable, qui doit chercher la grandeur, la force, et qu'une supériorité de l'élément blanc peut seule engendrer, se tient sans cesse sur la pente glissante qui le conduirait à servir aveuglément des goûts de luxe et de volupté. Le génie lumineux de la beauté se présente au penseur sous l'aspect d'un Janus à deux fronts portant une face noire opposée à une figure blanche : la première le pénètre de dégoût, si la seconde le ravit d'enthousiasme; en contemplant le sourire divin de l'une, il ne parvient pas à oublier la grimace bestiale de l'autre. Sans doute, élan d'intelligence, ouverture de vues, envergure de génie (1), telle est le bienfait du sang nègre infusé à petites doses dans les veines des nations élues. Acquisitions peut-être? mais, à tout prendre, ces avantages compensent-ils, si l'on y réfléchit bien, la perte de cette froideur de raison, de cette rectitude de jugement, en un mot de ces vertus politiques et organisatrices qui sont le patrimoine de l'espèce blanche dans sa pureté? « Certainement, dira-t-il à l'occasion (2), je conçois qu'on se mette

(1) T. I, p. 397.
(2) T. I, p. 554.

de la partie, dans le dédain ordinaire aux esprits vigoureux et positifs pour les natures artistes, plutôt vouées à recueillir des apparences qu'à saisir des réalités. » Sans cesse Gobineau paraît ainsi donner et reprendre tour à tour les concessions un instant arrachées à ses convictions nordiques par son tempérament méridional. Duel qui durera autant que sa vie dans son cœur. Mais, en dernière analyse, il demeure certain que la mésalliance ne porte pas de fruits véritablement savoureux et qu'on puisse sans arrière-pensée détacher de l'arbre de la civilisation : l'enveloppe est séduisante, la première sensation flatteuse ; l'arrière-goût se montre écœurant et décevant tout ensemble.

CHAPITRE IV

LES ARYAS

Après avoir constaté les premiers services rendus à l'humanité par l'avant-garde de la race blanche et, dans une triste contre-partie, les épreuves infligées à ces organisateurs par une destinée ingrate et cruelle, nous abordons maintenant sur les pas de notre guide le théâtre des exploits du troisième rameau blanc, les Japhétides. La prétendue apparition en Égypte de quelques-uns de ses représentants ne nous a pas fourni en effet de grandes lumières sur leurs dispositions naturelles.

Les Japhétides détachent tout d'abord vers l'Europe, où nous les suivrons plus tard, les Celtes et les Slaves (1), qui, malgré la parenté des langues, ne sont donc pas des Aryens à proprement parler aux yeux de Gobineau : il se range ici dans l'école « indo-germanique » (2) par son opposition aux tendances accueillantes de l'école « indo-européenne ». Ses Arians n'auront pour enfants légitimes que les Aryas de l'Inde, les Iraniens, les Grecs hellènes ou homériques et les Sarmates, pères eux-mêmes des Germains.

Arrêtons-nous un instant à contempler dans leur patrie d'origine ces groupes prédestinés ; car c'est un merveilleux spectacle, dont nous ne reverrons jamais l'analogue, et qui proteste à lui seul par son charme et sa grandeur contre la nécessité du mélange pour le bonheur, sinon pour le progrès de l'espèce humaine. Examinons d'abord leur conformation

(1) T. I, p. 369 et 373.

(2) Bien qu'il proteste contre ce terme au point de vue philologique (t. I, p. 369).

physique. « Il n'y a pas de doute, c'était la plus belle dont on ait jamais entendu parler. » Ces héros formaient la plus splendide espèce d'hommes *dont la vue ait pu réjouir les astres et la terre* (1). Éloge dithyrambique, qui donne la mesure de l'émotion esthétique, de la passion presque amoureuse que suscite chez un aryaniste convaincu la seule évocation du type de son choix : nous en trouverons d'autres exemples. Et si l'on objectait au plus décidé d'entre ces amoureux que la beauté est affaire de goût, que chaque race humaine, comme chaque espèce animale, l'entend à sa manière, il réfuterait cette hérésie en affirmant de façon tranchante que le beau est « une idée absolue et nécessaire », comme l'a démontré Gioberti dans un « admirable essai » (2); or la race blanche réalise cette idée mieux que toute autre. Voilà qui est péremptoire; mais, chez Gobineau, nous noterons pourtant dès à présent une particularité assez caractéristique de son tempérament si profondément personnel. Lorsqu'en effet l'on étudie de près l'ensemble de ses écrits, on constate avec surprise que l'Aryen ne revêt pas très nettement à ses yeux les caractères anthropologiques que les savants contemporains s'accordent à lui attribuer : haute stature, peau blanche, teint coloré, cheveux blonds, œil bleu; le type germanique, en somme, qui en serait le reflet le plus exact à notre époque. Sans doute, on remarque toujours quelques-uns de ces traits dans ses descriptions, mais avec des variantes qui choqueraient profondément les aryanistes plus récents, formés à l'école de la science naturelle. C'est ainsi que le chevalier qui incarnera la noblesse ariane du moyen âge dans son roman de *l'Abbaye de Typhaines* a des « yeux noirs bien fendus » et des cheveux bruns. Dans l'*Histoire des Perses*, il nous citera comme inspiré par des notions arianes le témoignage d'auteurs musulmans qui considèrent pourtant les yeux bleus comme un stigmate diabolique et les notent chez l'odieux Kédar, un des meurtriers de la chamelle du prophète (3). Dans les *Nouvelles asiatiques*, l'héritier

(1) T. I, p. 374.
(2) T. I, p. 155.
(3) T. I, p. 358.

contemporain de l'héroïsme arian sera un Afghan aux cheveux noirs, au teint chaudement basané, comme un fruit mûri par le soleil; Harriett, l'Anglaise exquise des *Pléiades*, montrera des yeux noirs (1). Enfin, dans son dernier ouvrage, où il s'élève au comble de l'exaltation aryaniste, le type idéal du Germain, Amadis, a « de longs cheveux bruns » (2), et, loin de se révéler par des formes athlétiques, sa force se dissimule sous une apparence juvénile et « peu robuste encore ». L'explication de ces négligences ou même de ce parti pris est assez facile à trouver. Gobineau ne tient pas grand compte des caractères anthropologiques de l'Aryen, tout simplement parce qu'il ne les possédait pas lui-même. Or, comme il se croyait sorti de la plus pure souche de cette race, comme il estimait en avoir conservé ou renouvelé en lui toutes les énergies, c'est donc que les traits physiques doivent présenter une importance secondaire à titre de signalement, le moral, le côté ethnique demeurant prépondérant. « Il était, dit son biographe, préfacier d'*Amadis*, grand, mince et très bien fait. Il avait l'ovale de la figure allongé, le teint pâle, le front haut, les traits réguliers, des cheveux qui, autrefois châtain clair, devinrent de bonne heure chaudement argentés. Ses yeux *brun doré*, très fendus, fixaient volontiers la lumière, etc. » C'en est assez : un Arian ainsi doté par la nature fera prudemment de prêter une attention distraite au poil et aux prunelles de ses frères.

Aussi, lorsqu'il s'efforce de nous présenter l'Arian primitif, sera-t-il satisfait par une peinture qui s'applique évidemment à des héros déjà métissés. Écoutons la description des enfants prédestinés que célèbre la légende bouddhique (3). « Ces pieux récits montrent la divine créature, aux premiers jours de son berceau, avec le teint blanc, la peau couleur d'or; sa tête doit avoir la forme d'un parasol (c'est-à-dire être ronde et éloignée de la configuration pyramidale (4) chez les noirs); ses bras

(1) P. 40.
(2) P. 10.
(3) T. I, p. 374.
(4) L'anthropologie aryaniste contemporaine reconnaît, au contraire, que le

sont longs, son front large, ses sourcils réunis, son nez proéminent. » Et sans doute, avouera-t-il, comme cette description, postérieure au septième siècle avant Jésus-Christ, s'applique à une famille dont les meilleures branches étaient assez mélangées déjà, on ne peut se montrer surpris d'y rencontrer « des exigences un peu anormales », telles que la couleur d'or souhaitée pour la peau du corps et les sourcils réunis. Néanmoins elle lui paraît, tout compte fait, suffisamment caractéristique de la race pure (1) et très propre à nous pénétrer de la conviction que cette variété humaine était *ainsi entourée d'une suprême beauté de corps*. Partageons de bonne grâce une admiration peu compromettante jusqu'ici, vu l'antiquité de son objet.

Comblés des avantages corporels, les Arians n'étaient pas moins supérieurs par l'esprit, et ils avaient « à dépenser une somme inépuisable de vivacité et d'énergie ». Leur première organisation politique doit être examinée de près, car elle demeurera caractéristique de leur tempérament au cours de l'histoire. Divisés en tribus concentrées dans de grands villages, les hommes faits mettent à leur tête, au moyen de l'élection, des chefs dont le pouvoir demeure extrêmement limité, les *vic patis*. Ces magistrats ne possèdent qu'une délégation faible et précaire de la volonté générale, l'individu restant tout-puissant et se montrant jaloux jusqu'à l'excès de sa liberté la plus entière; en somme, une égalité parfaite entre chefs de famille réunis par un lien social fort lâche, tel est le spectacle qui frappe nos regards à l'aurore de la civilisation ariane. Leur indomptable individualisme a marqué de son empreinte les conceptions religieuses de ces peuples. Ils se jugent à peu de chose près les égaux de la divinité, dont ils descendent, qu'ils font à l'occasion trembler par leur courage, et cette camara-

nègre est dolichocéphale comme l'Aryen et que la tête ronde ou brachycéphale est une marque d'infériorité.

(1) Tout en négligeant les traits propres à l'Aryen des anthropologistes, Gobineau en a noté un qu'on ne rencontre pas ailleurs que dans l'*Essai* : ce serait un certain « renflement des chairs aux côtés de la lèvre inférieure » qu'il observe dans les portraits de Rubens et de Miéris. Il n'en reparlera jamais par la suite, il est vrai.

derie entre ciel et terre semble particulièrement sympathique à Gobineau, car il estime que « l'adoration, en tant qu'hommage rendu à la divinité, est un témoignage de respect *un peu excessif* » (1). D'ailleurs ce sentiment exagéré de sa dignité n'inspire au cœur de l'homme blanc nul penchant vers l'impiété; bien au contraire, religieux par essence, les idées théologiques le préoccupent à un très haut degré. Et, avançant qu'on retrouve la racine Al (Elohim, Baal, Allah) dans le nom des dieux nègres, le radical Dou (Dévas, *Théos, Deus*), dans celui des dieux blancs, Gobineau écrit avec une complaisance déjà marquée pour les vieux cultes arians, qu'il exaltera plus encore par la suite : « Quand le Deus eut le dessus... l'erreur s'est montrée moins vile, et, dans le charme que lui prêtèrent des arts admirables et une philosophie savante, l'esprit de l'homme, s'il ne s'endormit pas sans danger, le put du moins sans honte. » Les fiers Arians avaient mis en quelque sorte le ciel « en république », et « quelque peu de dieux, présidés par Indra, dirigeaient plutôt qu'ils ne dominaient le monde », tandis que le guerrier valeureux se tenait tout prêt à prendre sa place dans leurs rangs. De là la facilité (prétendue) qu'apportaient les nègres à reconnaître la divinité des conquérants venus du Nord. Ceux-ci « supposaient de bonne foi la puissance surnaturelle communicable à leur égard ». Et c'est une observation qui peut se faire dans l'existence commune « que les gens sincères sont pris aisément pour ce qu'ils se donnent. » Aphorisme qui peint à cru notre gentilhomme gascon : lui aussi fut incontestablement sincère en ses prétentions personnelles, qui vont tout près de la divinité, et ne douta jamais qu'on ne le prît aisément pour ce qu'il prétendait.

Tandis qu'à l'origine de cette religion hautaine le chef de famille, prêtre-né, se jugeait capable de s'adresser sans intermédiaire à ses dieux, un sacerdoce distinct se développa pourtant peu à peu chez les Arians, et, par une aventure que nous avons rencontrée plus d'une fois déjà dans l'*Essai*, nous distinguons mal si ce fut là une déchance amenée par l'immixtion

(1) T. I, p. 312.

nègre ou, tout à l'inverse, un progrès dû à l'initiative blanche. Quoi qu'il en soit, l'auteur se montre fort sympathique aux premiers résultats de l'activité sacerdotale : la puissance laissée aux collèges de prêtres était « un hommage rendu à l'intelligence », hommage dont ils se montrèrent dignes par l'organisation géniale des castes, dont Gobineau fait honneur aux brahmanes.

Car il est temps de suivre dans les plaines de l'Inde les Aryas proprement dits, séparés de la souche primitive à laquelle nous donnons leur nom. Il faut en effet relever deux traits véritablement intéressants dans les pages que l'*Essai* leur consacre : la glorification des castes et la condamnation du bouddhisme.

« Le fait d'où le sacerdoce arian s'avisa de faire jaillir ses destinées, loin d'être misérable ou ridicule, devait au contraire lui gagner les sympathies intimes du génie de la race. » Car ce groupe de prêtres philosophes, observant que les nations arianes se trouvaient entourées de peuplades noires innombrables, que déjà les alliances conclues avec les indigènes risquaient de donner bientôt aux nobles Aryas le sort des Chamites imprudents, imagina de fonder tous les droits politiques et sociaux sur la pureté du sang, en sorte que renoncer à ce privilège fut en quelque sorte se dégrader d'une façon aussitôt apparente et visible dans les faits. On sait que l'Inde moderne elle-même a conservé un sens redoutable à cette expression « perdre sa caste » : cela est pire que la mort, et les cipayes se révoltèrent jadis à la pensée que leurs cartouches contenant de la graisse de vache sacrée, ils risquaient, s'ils en faisaient usage, d'encourir cette disgrâce terrible aux yeux de leurs congénères. Écho puissant d'une terreur séculaire dont l'action n'a pas diminué sur les esprits !

Voici la version fort discutable et discutée d'ailleurs que Gobineau nous fournit sur l'origine de ces cadres sociaux si solidement forgés. Partant de cette observation établie pour eux sur des preuves irréfragables que toute supériorité était du côté des Arians, toute faiblesse, toute incapacité du côté des noirs, les prêtres législateurs admirent comme consé-

quence logique que la « proportion de valeur intrinsèque » chez tous les hommes était en raison directe de la pureté du sang blanc ; et ils fondèrent leurs catégories sociales sur ce principe. Pour former la première caste, celle des brahmanes, ils réunirent donc les familles les plus brillantes, dont ils « supposèrent » le sang plus arian, plus intact que celui de toutes les autres : les Gautama, les Bhrigou, les Atri. Ce groupe eut le monopole des fonctions sacerdotales, fut déclaré inviolable, sacré, voué à la méditation, à l'étude, à toutes les occupations de l'esprit. Immédiatement au-dessous d'eux-mêmes, ils établirent la catégorie des rois ou guerriers les plus éminents, supposant que cette classe était déjà moins franchement blanche que la leur, ou bien qu'égale en pureté elle méritait néanmoins le second rang par l'infériorité de la vigueur physique devant la vigueur intellectuelle et religieuse. Ce fut la caste des kschattryas ou hommes forts.

Puis vinrent les vayçias, bourgeoisie riche et influente, « supposée » moins blanche que les deux catégories supérieures, vouée au négoce, à l'agriculture, aux travaux pacifiques. En dehors de ce cercle, plus d'Arians, plus d'hommes « deux fois nés ». Pour les populations indigènes, bien que peut-être un peu apparentées déjà à leurs vainqueurs, pour toute cette foule de manœuvres, d'ouvriers, de paysans qui formaient la base de la société hindoue, les brahmanes composèrent une quatrième caste, celle des çoudras, qui « reçut le monopole de tous les emplois serviles ». On soumit ses membres à un état de tutelle éternelle, avec l'obligation pour les hautes classes de les régir doucement, de les garder de la famine et autres conséquences de la misère extrême : ils ne furent pas considérés comme purs, et « rien de plus juste, puisqu'ils n'étaient pas arians ». Gobineau ne se lasse pas de revenir sur cette heureuse solution du problème social, trouvant sans cesse de nouvelles formules admiratives pour en célébrer les avantages. « Du grand nombre de ceux dont le cerveau n'était éclairé que par des lueurs incomplètes, de tous ceux qui n'avaient pas l'âme prête à subir sans faiblesse le choc du danger, des *gens trop pauvres pour vivre libres*, les brahmanes

composèrent un *amalgame* sur lequel ils jetèrent le niveau d'une égale infériorité, et décidèrent que cette classe humble gagnerait sa subsistance en remplissant ces fonctions pénibles et même humiliantes qui sont cependant nécessaires dans les sociétés établies. »

Derrière l'organisation des castes ainsi présentée, il n'est pas difficile de retrouver quelques souvenirs des trois ordres du moyen âge, assis sur les manants et les serfs. Et, en somme, poursuit Gobineau, le problème politique avait par là « trouvé sa solution idéale, car personne *ne peut refuser son approbation* à un corps social ainsi organisé qu'il est gouverné par la raison et servi par l'inintelligence (1) ». Le système des castes appliqué avec logique et à l'humanité tout entière l'eût sauvée de la décadence en préservant à jamais la race blanche conquérante du mélange trop prépondérant des éléments inférieurs. C'était là la promesse et le secret des destinées les plus grandioses, si le règlement eût été employé *à temps*, c'est-à-dire à l'heure exactement propice où les avantages de la mésalliance en équilibraient les menaces; mais, cette heure-là, Gobineau ne nous a jamais appris à la déterminer, sinon par un instinct secret qui n'appartient qu'aux esprits de sa trempe. En fait, toutes les nations blanches *s'y sont prises trop tard :* c'est une observation qu'il a présentée déjà à propos des castes moins strictes, de lignée paternelle seulement, que connut l'Égypte des Pharaons. Et comment en serait-il autrement? La prétention à s'isoler ne peut guère naître qu'après expérience des inconvénients à éviter, et dès ce moment le mal est fait, le sang pur contaminé. La réaction ne saurait aboutir qu'à un effort plus ou moins impuissant. Considérons en effet le brahmanisme lui-même, et notons à son égard un jugement bien intéressant, si l'on songe à l'usage que voudraient faire des doctrines philosophiques et morales de l'Inde de plus modernes aryanistes. Le regard perçant de notre auteur y découvre sans peine l'immixtion de l'influence noire. Sur ces prêtres géniaux, groupés dans la caste la plus pure, plusieurs des facultés de la

(1) T. I, p. 388.

race nègre avaient cependant commencé de déteindre. On ne leur reconnaît plus cette rectitude de jugement, cette froideur de raison, patrimoine de l'espèce blanche sans mélange. On s'aperçoit, *à la grandeur même des plans de leur société*, que l'imagination (faculté noire, on le sait) tenait désormais une grande place dans leurs calculs et exerçait une influence dominante sur la combinaison de leurs idées. Comme « élan d'intelligence, ouverture de vues, envergure de génie », ils avaient gagné; ils avaient gagné par l'adoucissement de leurs premiers instincts, devenus moins rigides et plus souples; mais, en tant que métis, on ne leur trouve plus « qu'un diminutif des vertus souveraines ». Le premier effet de l'immixtion du sang nègre, c'est d'efféminer le naturel, et si cette mollesse ne fait pas des êtres sans courage, cependant elle « altère et passionne la vigueur calme, et l'on pourrait dire compacte, apanage du plus excellent des types ». Par là disparaît presque toujours, dans le groupe issu de cet hymen, « le pouvoir et le droit, sinon de briller beaucoup plus que l'espèce blanche et de penser plus profondément, du moins de lutter avec elle de patience, de fermeté, de sagacité (1). » Traits précieux pour la psychologie de l'Arian, et qu'il nous faut conserver avec soin dans notre mémoire.

Après ces compromissions antérieures à leur établissement, les règlements de caste se sont d'ailleurs montrés eux-mêmes impuissants à brider les passions humaines, à combattre cet attrait pernicieux que la chair colorée semble exercer sur les sens de l'homme blanc. Gobineau note une confirmation éclatante de cet entraînement dans le *Mahâbhârata*, où l'on voit les fils de Pandous, Arians purs, mais ignorants des avantages de la caste, s'enlizer aussi rapidement que les Chamites au sein de la noire population des provinces qu'ils conduisent. Leurs adversaires brahmaniques durent tout au moins à leurs règles sévères de faire vivre jusqu'à nos jours, et pour un temps qu'on peut prévoir considérable encore, la société qu'ils avaient fondée. Ç'a été sans doute au prix de concessions

(1) T. I, p. 390.

incessantes à l'esprit nègre indigène, car du védisme est né de la sorte l'indouisme actuel, ce panthéon populaire grimaçant et difforme qui remplit les temples de Bénarès. « Jusque-là, on disait que les dieux étaient beaux, beaux à la manière des héros arians : on n'avait pas songé à les portraire. » Mais l'homme noir et l'homme jaune veulent des sensations physiques, et ne peuvent d'ailleurs bien comprendre que le laid, que les idoles grotesques et repoussantes. Brahma, dieu des prêtres, s'adjoignit donc Vischnou, dieu des guerriers, puis Siva, dieu des nègres.

Et quelques signes annonçaient, vers le septième siècle avant Jésus-Christ, la corruption grandissante de la race. Il est amusant de voir Gobineau signaler d'abord parmi ces symptômes inquiétants la naissance d'une littérature irrévérencieuse, voltairienne en quelque sorte, ainsi qu'en témoigne cette anecdote empruntée à Burnouf. Un brahmane avait embrassé le métier d'homme de lettres. « Sa femme lui conseilla d'aller se mettre sur le passage du rajah... et de lui réciter quelque chose qui pût lui être agréable. Le poète trouva l'idée ingénieuse et suivit le conseil de la brahmani; il rencontra le roi au moment où celui-ci allait faire sa promenade, assis sur le dos de son éléphant. L'auteur vénal ne se piquait pas d'un grand respect : Qui des deux louerai-je, se dit-il. Cet éléphant est cher et agréable au peuple. Laissons là le roi : je vais chanter l'éléphant. » Voilà, conclut le narrateur, le « laisser aller de ce qu'on nomme aujourd'hui la vie d'artiste ou de journaliste ». Ces façons d'indépendance préparaient le plus terrible assaut qu'ait jamais subi l'organisation brahmanique des castes, c'est-à-dire la naissance du bouddhisme.

Le bouddhisme, mal distingué du brahmanisme par les premiers indologues et offrant aux occidentaux étonnés certaines analogies chrétiennes, leur apparut d'abord comme une religion nettement aryenne, et même caractéristique des tendances morales de cette race. C'est un spectacle que nous donnerons en son lieu. Mais on commençait, vers le milieu du dix-neuvième siècle, à revenir sur cette appréciation, à signaler l'influence indigène, celle des basses classes de la société,

dans le succès de la doctrine de Çakya-Mouni (1). A défaut du mérite de l'initiative en ce mouvement d'opinion, on doit laisser du moins à Gobineau celui de la netteté et de l'énergie dans la proclamation du caractère antiarian qui marquerait le bouddhisme. C'est, pour une part, sa protestation indignée qui a rallié au brahmanisme, comme nous le verrons, les disciples mêmes des premiers fanatiques du bouddhisme.

Avant le grand réformateur, un brahmane traître à son ordre, Kapila, avait enseigné déjà le dédain des règlements védiques et la pratique d'un ascétisme « individuel et arbitraire ». Çakya-Mouni, plus radical encore et oublieux de son illustre origine, se prit à répandre dans le bas peuple des doctrines subversives et leur donna dès le début de sa prédication leur véritable caractère en s'élevant contre la séparation des castes. On conçoit l'abomination d'une pareille tentative aux yeux de Gobineau : c'est tout simplement détourner la race blanche du droit chemin pour la précipiter dans l'abîme du mélange, y engloutissant à sa suite toute la noblesse de l'espèce. Digne disciple d'un tel maître, Ananda, cousin du Bouddha et comme lui de la plus haute extraction, acceptera bientôt de boire à la cruche d'une femme tchandala, c'est-à-dire placée par sa naissance irrégulière en dehors de toute caste et, par suite, vivant symbole du mélange interdit. Puis, pour comble d'horreur, il épousera cette malheureuse. « Que des novateurs de cette force exerçassent de la puissance sur l'imagination du bas peuple, on le conçoit aisément, » s'écrie avec dédain Gobineau, dont le sentiment chrétien eût pu cependant évoquer ici l'admirable épisode de la Samaritaine. Mais nous connaissons assez ses préjugés : il est tout à l'indignation que lui cause une mésalliance inouïe sur les bords du Gange, et il s'explique aisément dès lors les triomphes de la propagande bouddhiste. « Il était aussi flatteur que facile de se glorifier de *vertus intimes et inaperçues*, de débiter des discours de morale, et aussitôt d'être tenu pour saint et quitte du

(1) Pavie indique nettement dans ses études sur l'Inde antique, parues peu après l'*Essai*, que telle était alors la tendance de l'érudition indologique.

reste. » Quel est ce reste, sinon les quartiers de noblesse blanche, nécessaire à la beauté visible du corps comme à la valeur plus cachée du caractère? Le défaut du bouddhisme, c'est que, procédant à l'inverse de ce « qui se voit dans les véritables philosophies », au lieu de faire que la loi morale découle de l'ontologie, il fait dépendre l'ontologie de la loi morale. En d'autres termes, on n'est pas bon pour avoir bien agi, mais on agit bien quand on est « bon » au sens que Nietzsche reconnaîtra à ce vocable après Gobineau dans sa morale des maîtres, c'est-à-dire bien né. Le châtiment mérité de la doctrine nouvelle fut de montrer d'une manière éclatante le peu que réussit à produire pour les hommes et pour les sociétés « une doctrine politique et religieuse qui se pique d'être basée uniquement sur la morale et la raison ». Il ne put s'établir de façon durable dans l'Inde. Au sein de cet édifice social si merveilleusement cimenté par les brahmanes, le Bouddha lui-même dut reconnaître sa faiblesse et se montrer infidèle à ses principes. Il fut obligé par l'opinion de respecter les castes: il recula devant les conséquences de son propre enseignement en créant des motifs d'exclusion physiques et moraux qui fermèrent l'entrée de sa secte. Encore, malgré ces palinodies, la doctrine perverse se vit-elle chassée de son pays d'origine après une lutte de mille ans; elle ne s'implanta que là où les castes sont ignorées, dans certaines provinces de la Chine et du Thibet, et n'y dirige même que « les consciences des classes les plus viles ». Elle a montré par son exemple « à quel point d'avilissement tombe bientôt une théorie rationaliste qui s'aventure hors des écoles et va entreprendre la conduite des peuples ». Le rationalisme du dix-huitième siècle fut égalitaire comme le bouddhisme, et les deux doctrines sont ici pareillement répudiées par l'aryanisme impérialiste.

Il faut bien avouer d'autre part que le brahmanisme a décliné, lui aussi, sans interruption par suite de ses concessions forcées aux lents progrès du sang noir. Néanmoins, telle est la puissance des castes que, conquise à plusieurs reprises par des races plus blanches, la société hindoue a toujours survécu

à ses maîtres, plus rapidement contaminés qu'elle-même. Et Gobineau, étudiant dans un curieux paragraphe les métis européens qui se produisent actuellement encore dans cette grande colonie britannique, en fixe la valeur d'après l'intensité du principe blanc transmis par le père. Suivant que celui-ci est Anglais, Irlandais, Français, Italien ou Portugais, les variations sont notables : le sang anglais, qui a conservé tant d'affinités avec l'essence ariane, produit d'ordinaire des métis beaux et intelligents. Quant à ceux qui naquirent jadis de l'union des Aryas et des jaunes vers le nord-est, les Mahrattes et les Birmans, par exemple, ce sont de courageux soldats, et la famille hindoue n'a pas eu à « gémir des parentés jaunes qu'elle s'est données » autant que de ses alliances mélaniennes.

CHAPITRE V

LA RACE JAUNE

Venons donc à la race jaune, qui, pour la première fois, apparaît nettement ici comme un des éléments du mélange ethnique. Le problème de ses destinées est assez actuel pour qu'il soit utile de l'examiner dès à présent sous l'originale lumière que projeta la thèse aryaniste à ses débuts. L'*Essai* accorde même à cette famille humaine une importance considérable dans le passé de notre propre race ; nous apprendrons qu'elle couvrit d'abord l'Europe tout entière et n'a cessé de jouer un rôle ethnique décisif en notre évolution occidentale.

Pour le moment, nous demeurons en Asie, afin d'y examiner la plus antique et la plus typique des civilisations issues de ce groupe de peuples, l'empire chinois, et nous contemplons d'abord le portrait physique de l'homme jaune que Gobineau va brosser sous nos yeux. C'est une esquisse assez fantaisiste, où la passion a plus de part que le sens historique. Les formes du corps sont, dit-il, ramassées, trapues, sans beauté ni grâce, avec quelque chose de grotesque et souvent de hideux. « Dans la physionomie, la nature a économisé le dessin et les lignes ; sa libéralité s'est bornée à l'essentiel : un nez, une bouche, de petits yeux sont *jetés* dans des faces larges et plates et semblent tracés *avec une négligence et un dédain tout à fait rudimentaires.* » Évidemment, le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche, poursuit notre homme, sans s'apercevoir qu'il prête gratuitement au Créateur ses propres animosités, et il conclut par ce trait admirable : « Les cheveux sont rares chez la plupart de ces peuplades ; on les voit cependant, et *comme par réaction*, effroyablement abondants chez quelques-unes et

descendant jusque dans le dos (1). » Ces gens-là n'ont vraiment de bonne grâce et de retenue en aucune chose.

Passons aux caractères moraux. Supérieurs aux nègres par certaines facultés intellectuelles, les jaunes ne méritent guère d'être placés au-dessus des noirs si l'on examine l'ensemble de leur psychologie. L'absence d'imagination, les tendances utilitaires les distinguent, comme nous l'avons déjà dit. Ce sont des races mâles par excellence en opposition aux prétendues dispositions féminines du noir. Ils montrent beaucoup de ténacité et de suite dans leurs vues, et ce trait les rapprocherait des blancs, s'ils n'appliquaient ces qualités à des idées terre à terre ou ridicules. De cette disproportion entre le but et les moyens naît à la fois leur orgueil profondément convaincu et leur médiocrité non moins caractéristique. Après tout, « il faut aussi en convenir, cette tendance générale et unique vers les choses humblement positives et la fixité de vues, conséquence de l'absence d'imagination, donnent aux peuples jaunes plus d'aptitudes à une sociabilité grossière que les nègres n'en possèdent. Les plus ineptes esprits n'ayant pendant des siècles qu'une seule pensée dont rien ne les distrait, celle de se vêtir et de se loger, finissent par *obtenir dans ce genre des résultats plus complets* que des gens qui, naturellement non moins stupides, sont encore dérangés sans cesse des réflexions qui pourraient leur venir par des fusées d'imagination. » Grâce à ces qualités relatives, les jaunes se sont trouvés de tout temps propres à former au moins la partie passive de civilisations d'un ordre élevé.

Voyons-les en action « à la Chine », comme écrit Gobineau par un souvenir du dix-huitième siècle. Une première difficulté se présente devant notre systématique historien : il a professé qu'une civilisation durable ne saurait s'établir sans la collaboration du sang blanc. Il s'efforce donc de son mieux à rajeunir contre toute évidence la culture chinoise, afin de pouvoir la faire sortir, comme l'égyptienne, de l'Inde ariane. Puis il affirme alors, sur la foi de vagues documents, que l'Empire

(1) T. I, p. 454.

céleste fut en effet conquis et organisé tout d'abord par une bande émigrée de kschattryas ou guerriers hindous réfractaires aux empiétements sacerdotaux du brahmanisme et décidés à abandonner à jamais une patrie sans reconnaissance et sans égards pour la valeur de leur bras. Et, produisant ici l'un des arguments les plus saugrenus de son répertoire, Gobineau va même nous expliquer par cette dernière circonstance l'opposition si évidente des institutions chinoises et védiques. En haine de leur ingrate patrie, ces kschattryas bilieux imposèrent à leurs sujets jaunes des lois absolument inverses de celles dont ils avaient souffert. C'est ainsi qu'ils intronisèrent l'égalité civique pour protester contre les règlements de castes, et la noblesse ascendante (c'est-à-dire remontant à l'occasion des enfants aux parents), afin de narguer ces privilèges du sang qui formaient le fondement de la société brahmanique!

Toutefois, l'autorité politique établie par eux ne trahit pas le même esprit de paradoxe que leur code, car elle vient directement du génie de la race blanche et s'adapte seulement aux dispositions des jaunes à la Chine, comme aux besoins des nègres en Assyrie. Ici se place un ingénieux développement qui fixe assez nettement les vues gouvernementales de Gobineau. Le législateur blanc, dit-il, prit toujours pour type de l'autorité le droit du père de famille sur ses enfants, et considéra comme analogue à ce droit celui du monarque sur les sujets, parce que le souverain avait à remplir les mêmes devoirs de patronage et de direction : conception patriarcale qui résulte de l'importance accordée dans la race blanche à la famille comme cellule sociale, et aux pouvoirs de son chef, véritable autocrate à son foyer. Par la domination universelle de la race noble, cette vue primordiale s'est imposée aux deux autres; mais, dans son interprétation, toutes trois se séparent nettement, révélant par là l'essence de leur caractère.

L'Arian pur pense aussitôt. Cette paternité royale est une fiction ; un chef d'État n'est pas un père, parce qu'il ne saurait porter le même intérêt permanent au bien de sa famille innombrable, et cet homme de sens d'arrêter « tout court le

développement de la théorie patriarcale ». Ses monarques seront donc des magistrats électifs, pères de leurs sujets dans un sens très restreint, exerçant une autorité fort surveillée par des gentlemen qui nourrissent déjà dans leur cœur un lointain idéal de constitution anglaise.

Le nègre, réduit en servitude par les armes et insensible à tout autre argument que celui de la violence, traduit la formule patriarcale par le despotisme sanguinaire, dont le type fut créé en Mésopotamie lors des premiers contacts blancs-noirs. Son roi est un père qui, aimant bien peut-être, châtie plus sûrement encore. « Qu'un souverain d'Assyrie se plongeât dans des cruautés exorbitantes... le peuple en souffrait sans doute; mais comme les têtes s'exaltaient devant de tels tableaux, comme au fond le Sémite (devenu noir) comprenait bien l'exagération passionnée des actes de la toute-puissance, et comme la férocité la plus dépravée en grandissait encore à ses yeux l'image gigantesque (1) ! » Un prince doux et tranquille risquait chez ces gens-là de devenir un objet de dédain. Barbier n'a-t-il pas écrit pour des nations que Gobineau apparentera à ce Sémite :

Ainsi passez, passez, monarques débonnaires,
Doux pasteurs de l'humanité...
Le peuple perdra votre nom,
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec du sabre et du canon.

Notre prosateur apporte, lui aussi, une certaine puissance oratoire dans une analyse d'ailleurs souvent arbitraire ; et nous aurons plus d'une fois à faire observer que l'*Essai* revêt, en somme, les allures d'un poème épique et symbolique.

Voici venir par contraste, afin de faire comprendre les dispositions politiques de la troisième race, une scène de famille qui pourrait fournir un amusant sujet de décoration pour une potiche à fond vert. Les Chinois, en effet, ne conçurent pas le principe d'autorité comme les nègres. Esprits très prosaïques,

(1) T. I, p. 476.

l'excès leur faisait horreur en toutes choses, et l'abus de pouvoir n'échappait pas à cette réprobation instinctive. Le sentiment public en était révolté; le monarque qui s'en rendait coupable perdait aussitôt tout prestige, détruisait tout respect pour son gouvernement. Aussi, le patriarcat arian, tout en prenant parmi ces jaunes la forme du pouvoir absolu, qui exprimait le fait de la conquête blanche, demeura bénin dans la pratique parce que le sens des sujets « n'appelait pas de trop grosses démonstrations d'arrogance ». Le souverain peut théoriquement tout ce qu'il veut, « mais dans la pratique, s'il veut une énormité, il a bien de la peine à l'accomplir. La nation se montre irritée, les mandarins font entendre des représentations, les ministres, prosternés au pied du trône impérial, gémissent tout haut des aberrations du père commun; et le père commun, au milieu de ce tollé général... se voit isolé et n'ignore pas que, s'il continue dans la route où il s'engage, l'insurrection est au bout. » Ce serait donc là, en somme, bien qu'à un degré moindre que chez les blancs peut-être, le gouvernement de l'opinion et un commencement de parlementarisme.

Aussi le spectacle de la Chine arrache-t-il à Gobineau un aveu bien flatteur pour le bon sens jaune, c'est que l'apogée y fut atteint en matière d'organisation pratique; à ce point de vue, le Céleste-Empire a obtenu des résultats plus parfaits et surtout plus durables qu'on ne le voit dans les pays de l'Europe moderne. Il est impossible « de se défendre de la réflexion que, si les doctrines des écoles que nous appelons socialistes venaient jamais à s'appliquer et à réussir parmi nous, le *nec plus ultra* du bien serait d'obtenir ce que les Chinois sont parvenus à *immobiliser* chez eux ». Ce rapprochement était de mode au milieu du dix-neuvième siècle, et l'auteur de l'*Essai* remarque malicieusement que les fondateurs des écoles égalitaires en Europe n'ont pas le moins du monde repoussé la condition première et indispensable du succès de leurs idées, qui est la théocratie. Fourier et Proudhon, chefs d'État, seraient bientôt amenés à instituer un mandarinat revêtu d'une investiture religieuse. Inutile, d'ailleurs, d'insister sur les sentiments de

Gobineau devant ce spectacle « sans beauté et sans dignité ». J'avoue, dit-il, que tant de bienfaits, conséquences de tant de conditions, ne me paraissent pas séduisants. « Sacrifier sur la huche du boulanger, sur le seuil d'une demeure confortable, sur le banc d'une école primaire ce que la science a de transcendantal, la poésie, de sublime; les arts, de magnifique... c'est trop, c'est trop donner aux appétits de la matière. » Ce ton, qui rappelle assez celui de Stendhal parlant d'Édimbourg ou de Philadelphie, paraît, il faut l'avouer, quelque peu puéril; sans doute il est facile au philosophe de juger de la sorte quand les appétits de la matière sont chez lui préalablement rassasiés; mais ceux qui n'ont pas le même avantage possèdent vraiment quelques excuses pour placer le pain, le logis et l'école au-dessus des envolées de la poésie, fût-ce celle de l'auteur d'*Amadis*. Une fois de plus notre Gascon trahit en ces lignes le fonds un peu noir de son tempérament, et l'excès de la raison utilitaire paraît le choquer plus encore que les dangereuses exaltations de la passion artistique. Mais ces convictions raisonnées parlent après ses préférences instinctives; malgré le jugement dédaigneux que nous venons de rapporter, Gobineau ne se montre pas trop sévère à la Chine dans son appréciation d'ensemble. Et pour expliquer des mérites qu'il ne peut nier, il préfère reconnaître dans cette constitution pondérée et durable une grande part de collaboration blanche. Il écrira à l'occasion les « Arians chinois » (1), et c'est le plus beau titre d'honneur dont il dispose; tandis que précédemment il les honorait de la qualification de peuple mâle, en compagnie des Germains et des premiers Romains, à la différence des Arians hindous. En effet, la durée considérable de l'Empire du Milieu, plus stable encore que l'édifice social du brahmanisme, le pénètre d'une admiration singulière : il croit ce corps politique éternel, et l'annonce vigoureux encore quand l'Europe aura dès longtemps passé à d'autres chimères réformatrices que celles du temps présent. Or, au regard de ce conservateur décidé, la durée apparaît en général comme le *criterium* de la

(1) T. II, p. 6.

valeur : il n'a qu'aversion pour notre mobilité occidentale, dont on pourrait cependant prétendre, en comparant l'état actuel de l'Europe à celui de l'Asie jaune, qu'elle forme la condition nécessaire de la vie et du progrès.

Quant au Japon, féodal encore à l'heure de l'*Essai*, Gobineau le voit à peu près dans la situation où se trouva la Chine sous les descendants immédiats des kschattryas réfractaires. C'est dire qu'à ses yeux la haute société tout au moins y doit contenir des éléments blancs assez prépondérants, car féodalité et aryanisme sont synonymes à son avis. Il y a quelque mérite dans cette vue prophétique en somme, et que les disciples du comte n'auront qu'à amplifier pour expliquer l'état de chose actuel et l'incroyable essor de ce peuple nouveau depuis sa révolution de 1870. Le développement certain de l'imagination et du sentiment artistique dans l'archipel Nippon pourra de son côté se voir justifier par des éléments noirs, qu'on rencontre encore assez purs au nord de ses îles et qui doivent exister aussi vers le sud, car on les trouve bien plus prépondérants vers le midi de la Chine, où leur union avec les jaunes a produit la famille malaise. C'est là, notons-le en passant et sans nous y arrêter plus longuement que le comte, le deuxième des mélanges simples de races, le noir-jaune, comme nous avons vu le Sémite blanc-noir. Les Malais, paisibles et bien doués, formeront l'élément passif des civilisations de l'Extrême-Orient et de l'Amérique, mais ne joueront toutefois aucun rôle important dans les destinées du globe, parce qu'il manque à leur sang l'infusion noble.

CHAPITRE VI

LA GRÈCE

Négligeant pour un moment la civilisation iranienne, assez sacrifiée dans l'*Essai*, et que nous retrouverons comme thème d'un ouvrage spécial de Gobineau, l'*Histoire des Perses*, nous abordons avec lui les rivages dentelés de la Grèce, où va se jouer l'un des plus émouvants épisodes du drame des mélanges.

L'origine de la civilisation grecque doit être recherchée dans le mouvement migratoire d'une tribu ariane, les Hellènes, qui, abandonnant pour des raisons inconnues la patrie primitive, vint par le nord occuper la péninsule des Balkans. Les Hellènes s'avancèrent en conquérants; et il est fort important de déterminer dès à présent la nature ethnique des peuplades qu'ils soumirent. Là, comme partout, en somme, car Gobineau a introduit un peu de jaune jusqu'en Assyrie (1), et beaucoup de noir même en Chine, ce furent d'une part des populations jaunes alors maîtresses de l'Europe entière, comme nous le verrons, et tout au plus un peu relevées déjà par des alliances japhétiques, celtes et slaves; d'autre part, des éléments mélaniens ou sémitiques, apportés par les flots complaisants de la Méditerranée (2), la mer propice aux rapprochements dangereux, la véritable entremetteuse des nations de son bassin.

Ces prémices sont établies par une analyse fort ingénieuse des plus anciens mythes de la poésie hellénique. Gobineau est

(1) T. I, p. 271.

(2) Gobineau fut sans doute entraîné en ces pages par les vues excessives de Movers sur le sémitisme méditerranéen. M. V. Bérard vient de reprendre avec talent ces études gréco-phéniciennes.

véritablement à son aise dans la fable, dont il manie avec une dextérité remarquable les vagues et mobiles éléments : qualité acquise sans aucun doute à l'école de l'érudition allemande, qui l'a possédée à un si haut degré. Observons donc avec lui dans sa valeur ethnique ce Deucalion, dont les petits-enfants fondèrent les différentes tribus grecques. Il était fils de Prométhée, un Titan, c'est-à-dire un Arian, mais aussi de Clymène, issue de l'Océan, autrement dit une Sémite méditerranéenne. Voilà le mélange attaché aux premiers pas de la race conquérante. De plus, Deucalion épousa Pyrrha, fille de Pandore, et cette belle-mère du héros éponyme avait été formée du limon de la terre; traduisez une autochtone d'origine finnique. Déjà, à la Chine, on nous avait montré l'homme blanc façonnant lui-même d'autres hommes du limon de la terre, car « la pensée ariane grecque et ariane chinoise n'a trouvé, à des distances immenses, que le même mode de manifestation pour représenter deux idées complètement identiques : le mélange d'un rameau arian avec des aborigènes sauvages et l'appropriation de ces derniers aux notions sociales ». Pour comble d'imprudence, le fils de Deucalion, Hellen, père de tous les chefs de tribus grecques, épousa, lui aussi, une autochtone, car son nom, Orséis, veut dire la Montagnarde.

De la sorte, les Titans arians furent, dès l'origine, souillés aussi bien de noir que de jaune, et les trois ingrédients nécessaires à la commodité de la psychologie gobinienne se trouvent heureusement préparés sur la palette de l'écrivain. Ces héros des temps mythiques n'en conservèrent pas moins une bonne part de l'énergie blanche, en sorte qu'on les divinisa justement par la suite. Leurs descendants demeurèrent plus semblables à eux-mêmes, plus valeureux, plus consciencieux dans le nord de l'Hellade, parce qu'ils y furent moins exposés aux apports sémitiques de la Méditerranée. Si ces provinces septentrionales, douées de peu d'imagination et de talents, ne fournirent presque rien à l'art, elles se distinguèrent en revanche par les instincts militaires et rudes de leurs citoyens, ainsi que par leur génie pratique : « double caractère dû incontestablement à un hymen de l'essence blanche ariane avec des principes

jaunes, » par lequel fut préparée la grandeur macédonienne et les soldats de la phalange.

Dans le sud cependant se développait la civilisation brillante qui nous est connue par les poèmes d'Homère. Achille, blond, aux yeux bleus, est un Arian presque pur. Thésée, parcourant le monde l'épée à la main, semble « un vrai Scandinave », un cousin des Vikings. Pour Ulysse, Gobineau nous offre une bien jolie analyse de son caractère, considéré comme celui d'un Arian sémitisé, d'un homme qui « nommerait certainement dans sa généalogie plus de mères chananéennes que de femmes arianes ». Sa faculté de compréhension est étonnante, et sans bornes sa ténacité dans ses projets ; sous ce double rapport, il est arian. On le voit non seulement ingénieux dans la conception, inébranlable dans la résolution, mais encore habile à gouverner ses passions autant qu'à tempérer celles des autres, modéré quand il le veut, modeste parce que l'orgueil est une enflure maladroite de la raison; et tout cela, avec un peu de bonne volonté, peut encore passer pour floraisons de la souche noble. Mais, courageux seulement quand il le faut, astucieux par préférence, prêt à séduire de sa parole dorée tout imprudent qui l'écoute plaider, c'est le sang sémitique qui parle en lui; Ulysse trahit plus nettement encore les faiblesses de ses pères par son sens artistique : il est sculpteur, ayant taillé lui-même son lit nuptial dans un tronc d'olivier et incrusté merveilleusement d'ivoire cette œuvre délicate. L'auteur de ces lignes ne songeait certes pas en les écrivant que lui-même se passionnerait un jour pour cet art d'origine ambiguë. Enfin il nous eût été précieux d'avoir une psychologie aussi détaillée d'Ajax, « véritable Arian finnois (1), » mais nous devons nous contenter de cette brève indication ou la compléter nous-même à notre fantaisie. Notons seulement que la nuance du type grec à laquelle appartient le fils de Laërte est destinée à une plus haute, plus rapide, mais aussi plus fragile fortune que sa congénère. La gloire intellectuelle de la Grèce sera l'œuvre de la fraction ariane alliée au sang sémitique,

(1) T. II. p. 10.

tandis que la grande prépondérance extérieure de ce pays au temps d'Alexandre résultera de l'action des « populations quelque peu mongolisées du nord ».

La description de la vie ariane grecque vers les temps homériques est fort brillante dans l'*Essai*. Le principe de la société réside dans la liberté personnelle, comme il est de tradition chez cette race d'élite. Le gouvernement est monarchique, mais limité par l'autorité des pères de famille, par la puissance des traditions, par le crédit des prescriptions religieuses. On y remarque de fortes traces de cette hiérarchie féodale propre à l'esprit arian, et préservatif assez efficace contre les inconvénients principaux du « fractionnement » né de l'esprit d'indépendance. Pour bien comprendre ce qu'était un roi grec aux prises avec les sentiments égalitaires de ses sujets, il n'est rien de mieux que d'étudier le coup d'État d'Ulysse contre les amants de Pénélope. « On y voit sur quel terrain scabreux opérait l'autorité du prince, même ayant de son côté le droit et le bon sens. » En effet, des hommes si avides d'honneur, de gloire, d'indépendance, étaient naturellement portés à se mettre au-dessus les uns des autres et à réclamer des distinctions extraordinaires. Or, pour atteindre l'idéal proposé, il n'y avait pas d'autre moyen que d'être « le plus arian possible », de résumer le plus certainement les vertus de la race. D'où l'importance attachée à la pureté des généalogies. Par là, le sceptre, bien que donné en principe à l'élection, trouva cependant dans le « respect dont on entourait les grands lignages » une forte cause de se transmettre exclusivement au sein de quelques descendances. Telle serait en général l'origine de la monarchie héréditaire chez les Arians; conciliation du principe électif et de la superstition du sang.

Quant à l'idée de caste, on en rencontre aussi quelques vestiges, mais l'hellénisme « eut intérêt aux mésalliances » et d'autres fois « se vit forcé de les subir » Néanmoins, le classement des citoyens se fit longtemps d'après la valeur de chaque descendance. *Les vertus individuelles venaient après.* On se souvient que le renversement de cette hiérarchie morale si profondément ariane forma le grief principal de Gobineau contre

le bouddhisme. Admirons encore dans la Grèce homérique la grande situation faite à la femme par les Arians, ces féministes avant l'heure, qui méritent toutes les sympathies du beau sexe. Clytemnestre offre un type excellent de ces matrones hautaines, de ces nobles et généreuses créatures, sœurs lointaines de la femme altière, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux bras blancs, que les épopées hindoues montrent aux côtés des Pandavas et que nous retrouverons dans les forêts germaniques. Pour ces héroïnes, « l'obéissance passive n'était pas faite. » Elle était faite au contraire pour les populations aborigènes soumises par le glaive arian; mais l'esclavage qui leur est imposé garde, on nous l'assure du moins, un caractère de douceur marquée, de patronage bénévole. Le maître « met la main à la pâte » dans tous les genres de travaux et le serf ne « subit d'autre malheur réel que celui d'être dominé ». C'est en général une préoccupation familière aux aryanistes ou impérialistes que de pallier autant que possible, pour les époques qu'ils admirent, pour les territoires qu'ils détiennent, le caractère de brutalité de la conquête. Esclaves helléniques, manants du moyen âge ou coloniaux britanniques seront proclamés les gens les plus heureux du monde sous leurs seigneurs féodaux, comme sous leurs mentors du Civil Service. Pourtant, en ce qui concerne le cas présent, il faut avouer qu'on perçoit dans Hésiode, par exemple, l'écho de tout autres sentiments que ceux de la satisfaction, et que les plaintes des petites gens résonnent dès lors avec une amertume presque révolutionnaire. Mais Gobineau rapporterait sans doute ces criailleries sans conséquence aux progrès de la sémitisation méditerranéenne.

Il peut négliger ces murmures, mais une autre face de l'esclavage grec primitif l'embarrasse davantage, de même que l'Angleterre rencontre dans l'Afrique du Sud des problèmes plus ardus que dans l'Inde. C'est la servitude de l'homme blanc, lorsqu'il est prisonnier de guerre. En principe, dit-il, dans la patrie asiatique, il n'était pas permis de réduire en servage un Arian, c'est-à-dire un homme, et l'oppression réservée aux individus de race noire et jaune (qui n'avaient pas droit à

ce dernier titre) n'était pas censée constituer une violation d'un dogme de la loi naturelle. Mais, après la séparation des tribus blanches, chacune, « s'imaginant seule de son espèce, » ne se fit aucun scrupule d'user des prérogatives de la force dans toute son étendue, même sur les parents que l'on rencontrait et qui n'étaient plus reconnus pour tels. On eut donc des esclaves blancs et métis, et la restriction égalitaire ne s'appliqua plus qu'aux membres de la cité.

Quittant à regret cette noble Grèce ariane, aux traits si imposants, nous allons entamer l'étude de la Grèce sémitique, qui lui succéda, et qui, après les républiques chananéennes, va nous offrir le second exemple de l'action délétère du sang noir, au moins sur les qualités politiques des blancs. Tandis que les alliances dangereuses croissaient en nombre sur les rivages dentelés de la Méditerranée, on vit d'abord la religion se compliquer et s'abaisser tout à la fois. Cette « fièvre d'idolâtrie » est appelée dans les écoles l'aurore de la civilisation. « Je n'y contredis pas, dit Gobineau ; il est certain que le génie asiatique était aussi mûr et même pourri que le génie arian grec était inexpérimenté et ignorant de ses voies futures. Ce dernier, encore étourdi de la longue traite que venaient de fournir ses mâles auteurs à travers tant de pays et tant de hasards, n'avait pas encore trouvé le loisir de se raffiner. Je ne doute pas cependant que, s'il avait eu assez de temps pour se reconnaître *avant de tomber sous l'influence assyrienne*, il eût mieux agi, et de façon à devancer la civilisation européenne. Peut-être aurait-il donné moins de hauteur aux triomphes artistiques des Grecs, mais leur vie politique, plus noble, plus respectable, aurait été *beaucoup plus longue.* » C'est donc toujours la durée plutôt que l'éclat qui est proposée comme idéal aux institutions d'un peuple. Mais pourquoi s'attarder à regretter ce qui ne devait pas voir le jour? Le contraire de ce beau rêve fut réalisé : l'esprit asiatique se vit bientôt en état d'imposer à ce qui restait d'esprit arian un compromis conforme à ses exigences. Même il put, tant il était fort, ne laisser à son associé que des apparences, capables de leurrer sans le satisfaire un goût de liberté si indélébile dans la nature

blanche que, quand la chose n'existe pas, c'est alors surtout qu'on s'efforce de mettre le mot en relief. La démocratie grecque fut donc l'expression de l'esprit sémitique demi-noir, revêtu d'un masque arian; et si l'on songe que, par l'intermédiaire de Plutarque, cette démocratie-là a singulièrement déteint sur nos sociétés modernes, on conviendra que l'analyse présente un intérêt tout particulier.

Le génie de Sem noirci poussait à l'absolutisme complet; mais qui donc allait devenir le dépositaire de ce pouvoir sans contrepoids. Un roi? c'était maintenant demander l'impossible à des groupes hétérogènes qui n'avaient plus assez de cohésion ethnique pour se réunir sur un terrain aussi étroit. D'une part, l'absolutisme sous forme monarchique répugnait aux traditions libérales des Arians, encore écoutées chez leurs descendants; d'autre part, l'esprit sémitique « n'avait pas de fortes raisons de s'y tenir », étant habitué dès lors *aux formes républicaines en vigueur sur la côte de Chanaan*. Incapables de se plier à la régularité de l'hérédité dynastique, les Sémites noirs ne souhaitaient pas une institution qui, chez eux, n'avait jamais puisé son origine dans le choix libre du peuple, mais toujours dans la conquête ou dans la violence, et souvent dans la violence étrangère.

On imagina donc en Grèce de couronner une personne fictive, la *Patrie*, et on ordonna au citoyen, par tout ce que l'homme peut imaginer de plus sacré et de plus redoutable, par la loi, le préjugé, le prestige de l'opinion publique, de sacrifier *à cette abstraction* ses goûts, ses idées, ses habitudes, jusqu'à ses relations les plus intimes. Nous retrouvons ici, comme on le voit, le procédé cher à Gobineau et déjà utilisé par lui dans l'Inde et à la Chine, qui consiste à traduire les insensibles résultats des nécessités vitales et des faits sociaux par l'intention préconçue et persévérante d'on ne sait quel législateur anonyme, d'esprit compliqué ou baroque. La constitution despotique de la cité grecque, le dévouement sans bornes du citoyen à la Patrie comme les exigences sans limites de la Patrie du citoyen, sortirent en réalité de l'état anarchique de ces régions exposées à tant d'incursions diverses; l'individu,

sentant sa faiblesse, sacrifia *tout* au groupement, qui seul le pouvait sauver à l'heure du danger. Mais, sans argumenter, savourons les suggestives imprécations de l'*Essai* contre la conception « sémitique » de la Patrie. La Patrie se réservait le monopole de l'éducation de l'individu. « Devenu homme, elle le mariait quand elle voulait; quand elle voulait aussi, elle lui reprenait sa femme pour la transmettre à un autre, ou lui attribuait des enfants qui n'étaient pas de lui; ou encore, ses enfants propres, elle les envoyait continuer une famille près de s'éteindre... Enfin, le bruit se répandait-il que le triste citoyen ainsi morigéné obéissait trop bien aux caprices incessamment renouvelés de son despote nerveux et acariâtre; en un mot, pouvait-on, non pas même prouver, mais penser qu'il était immodérément honnête homme, la Patrie, perdant patience, le faisait jeter hors de ses frontières. » Ce « triste citoyen » se flattait pourtant d'être libre parce qu'il n'était pas soumis à un homme et que, « s'il rampait avec une servilité sans égale, » c'était aux pieds de la Patrie. Tels furent les effets délétères dus à l'importation de cette « monstruosité chananéenne ». De quelle ironie les mots ne sont-ils pas capables, et combien ils changent de valeur selon les passions de parti qui les vivifient! La Patrie, création oppressive de l'esprit sémitique, voilà une thèse historique qui étonnerait fort certains de nos contemporains (1).

Cependant, comme il fallait des représentants en chair et en os à cette abstraction gouvernementale, le sentiment arian fut « assez séduit » par la proposition de confier la délégation suprême aux plus nobles familles de l'État. « A la vérité, dans les époques où il avait été livré à lui-même, il n'avait jamais admis que les vénérables distinctions de la naissance constituassent un droit *exclusif* au gouvernement des citoyens. » Désormais, il était assez perverti pour subir les doctrines *absolues*. Aussi institua-t-on soit des rois, soit des archontes, ou des conseils de nobles; mais, de façon ou d'autre, l'adminis-

(1) A notre époque féodale, dit le comte (t. II, p. 29), on n'employait guère le mot *patrie*. C'est avec le triomphe des couches gallo-romaines que le patriotisme a recommencé à être une vertu.

tration des cités grecques se modela complètement sur celle des villes phéniciennes.

Les résultats politiques d'une telle organisation rendent Gobineau fort indulgent au despotisme sans voiles, à la tyrannie personnelle, si fréquente dans les villes helléniques; car, dit-il, l'expérience de tous les siècles a montré qu'il n'est pire oppression que celle qui s'exerce au profit de fictions, déléguant leurs pouvoirs à des mandataires. Ceux-ci, n'étant pas supposés agir par égoïsme, acquièrent le droit de commettre impunément les plus grandes énormités. Au lieu que l'aventurier qui, par un coup de force ou d'adresse, s'emparait de temps à autre du pouvoir dans une république grecque, non seulement ne faisait jamais rien que la Patrie n'eût fait avant lui, mais se montrait généralement plus doux et plus humain. Pourtant, en dépit des services que ces tyrans pouvaient rendre et de la légèreté de leur joug, « le point d'honneur voulait qu'ils fussent maudits; » malgré l'analogie de leurs procédés avec ceux du gouvernement ordinaire, on se rabattait sur ceci que les excès de l'usurpateur ne profitaient qu'à lui, et que les sacrifices demandés par les souverains à tête multiple revenaient au bien général. L'objection est « assez vide », poursuit Gobineau, l'absolutisme d'un ou de plusieurs ayant les mêmes effets, du moment qu'on n'a plus la conscience d'être un homme, de relever en dernier ressort de la raison et de l'équité. « Auprès de Pisistrate, une fantaisie inattendue peut me perdre; auprès des Alcméonides, c'est un hasard de majorité. » Faible avantage (1)! Avec ou sans tyrannie, le gouvernement des cités grecques était « exécrable, honteux, parce que, dans quelque

(1) Ainsi, plutôt un bon tyran qu'un gouvernement d'opinion trop minutieux. C'est là, quoi qu'en pense notre aryaniste, un trait profondément méditerranéen dans son caractère, et que nous verrons s'épanouir dans sa bizarre partialité pour les empiétements despotiques d'Alexandre en Asie. On reconnaît ici l'individualisme excessif, prompt à passer d'un extrême à l'autre et à préférer une tyrannie sans nul contrôle à une délégation gouvernementale, qu'il ne sait pas maintenir dans de justes limites. La pondération entre l'individualisme et le sens social, le libéralisme en un mot, est le grand art des peuples germaniques. Les Grecs ont péri pour avoir mérité des tyrans, mais non pour les avoir combattus.

main qu'il tombât, il ne supposait pas l'existence d'un droit inhérent à la personne du gouverné... parce qu'il *venait en droite ligne de la théorie assyrienne*, parce que ses racines premières, certaines bien qu'inaperçues, plongeaient dans l'avilissante conception que les races *noires* se font de l'autorité (1) ».

De ce déplorable spectable, on peut se délasser par l'aspect reposant de la Grèce septentrionale. Là, les voisins n'étant pas Sémites, mais Celtes ou Slaves finnisés, le contact de leurs éléments blancs mêlés de jaune ne produisit pas les conséquences à la fois « fébriles et débilitantes » qui caractérisent les immixtions asiatiques du Sud et la promiscuité méditerranéenne. La royauté subsista : on se gouverna noblement avec des notions de liberté qui « possédaient en utilité réelle l'équivalent de ce qu'elles avaient de moins en arrogance... Ainsi le flambeau arian, j'entends le flambeau *politique*, brûlait réellement, bien que sans éclairs et sans éclats, dans les montagnes macédoniennes ».

Dans le Sud, au contraire, comme jadis à Tyr et par les mêmes voies, allait s'accomplir jusqu'au bout l'évolution démocratique. Un jour vint où l'on se demanda pourquoi les nobles représentaient seuls la Patrie et pourquoi les riches n'en pouvaient faire autant. Question fort logique, puisque les nobles ne possédaient guère plus de noblesse à cette heure que le reste de leurs concitoyens et que, si le sang sémitique dominait dans les chaumières, il n'avait pas moins envahi les palais, la mésalliance ayant là aussi fait son œuvre, par la nécessité de redorer périodiquement les blasons. « Très promptement, les grandes familles helléniques, considérant l'influence et les gros revenus de certaines races plébéiennes, s'étaient alliées à elles et ainsi dégradées (2). » Dans ces conditions, les riches n'avaient pas tort de prétendre au gouvernement de l'État, mieux placé après tout entre leurs mains qu'il le fut plus tard entre celles des matelots du Pirée et des

(1) T. II, p. 36.
(2) T. II, p. 38, en note.

fainéants déguenillés du Pnyx. Car bientôt ceux-ci réclamèrent leur part d'influence, et ils l'obtinrent en effet. Ce fut alors le règne de l'anarchie démocratique dans toute son horreur. Triste bilan, soupire notre philosophe, et, pour en faire l'objet de l'admiration des siècles, il n'a fallu rien moins que l'éloquence admirable des historiens nationaux. « Sous peine de passer pour des monstres, ces habiles artistes n'étaient pas libres de discuter, bien moins encore de blâmer le révoltant despotisme de la Patrie. Je ne crois même pas que la magnificence de leurs périodes aurait suffi à elle seule pour égarer le bon sens des époques modernes dans une puérile extase, si l'esprit tordu des pédants et la mauvaise foi des rhéteurs théoriciens ne s'étaient ligués pour obtenir ce résultat et recommander l'anarchie athénienne à l'imitation de nos sociétés. On trouva la chose plus belle parce qu'elle était expliquée en grec. » Ce qui se fait sans les Athéniens est perdu pour la gloire, disait le proverbe antique, mais la gloire que dispensent les Athéniens n'a pas, on le voit, le privilège d'éblouir notre aryaniste. Son dégoût va jusqu'à le rendre sévère au culte olympique de la beauté, de la vigueur du corps, auquel certains aryanistes plus modernes rattachent précisément tous leurs espoirs d'avenir; il établit par là une fois de plus que la nuance de son aryanisme propre fut bien plutôt intellectuelle et ethnique que physique ou anthropologique. « Je ne dis rien, écrit-il, des concours de jeunes filles nues dans le Stade; je n'insiste pas sur cette exaltation officielle de la beauté physique, dont le but reconnu était d'établir pour l'État des haras à citoyens vertement taillés, corsés et vigoureux; mais je dis que la fin de toute *cette bestialité* était de créer un ramas de misérables sans foi, sans pudeur, sans humanité, capables de toutes les infamies, et façonnés d'avance, esclaves qu'ils étaient, à l'acceptation de toutes les turpitudes. »

Cependant le peuple grec, « parce qu'il était arian avait trop de bon sens, et parce qu'il était sémite avait trop d'esprit » pour ne pas sentir que sa situation ne valait rien. Mais l'énergie lui manqua pour les mesures radicales; il ne sut employer que des palliatifs secondaires. Ainsi Socrate, qui avait vu le

mal et l'avait dénoncé un peu trop haut en se déclarant l'antagoniste du patriotisme absolu, fut frappé pour sa sincérité déplaisante. On se repentit ensuite de ce crime, et l'on eût voulu ressusciter le sage; mais c'était surtout le « rossignol des Muses » que l'on regrettait, l'homme éloquent, controversiste amusant, logicien ingénieux. Le dilettantisme artistique seul pleurait; pour le sens politique, il était « inconvertissable, parce qu'il fait partie intime, intégrante, de la nature même des races » et reflète leurs défauts comme leurs qualités.

Considérons du moins un moment ce « dilettantisme artistique », l'unique façade ensoleillée de l'hellénisme, et constatons qu'ici Gobineau s'incline de bonne grâce, indiquant seulement par une légère réserve la nature exacte de ses sentiments. Il s'est, dit-il, montré assez peu admirateur des Hellènes au point de vue des institutions sociales pour avoir maintenant le droit de parler avec une admiration sans bornes de cette nation sur le terrain du beau. « Je m'incline avec sympathie devant les arts, qu'elle a si bien servis .. *tout en réservant mon respect pour des choses plus essentielles* (1). » Moins mélanisés que les Chamites, les Grecs les imitèrent en les perfectionnant dans les arts plastiques et dans la poésie lyrique. Car Homère et Hésiode, encore arians, cultivèrent la Muse épique et didactique, positive et raisonnable personne dont le commerce convient au caractère de la race blanche. L'effusion lyrique qui vint ensuite et, sans doute, la tragédie qui sortit du lyrisme révèlent déjà « quelque chose de l'exaltation nègre ». N'évoquons pas trop tôt cette déplaisante image; l'auteur de l'*Essai* accorde que, pour un instant, grâce à une pondération délicate de l'élément arian et sémitique avec une certaine proportion de principes jaunes, l'épanouissement de l'art grec éblouit à bon droit le monde. Il demeurera à jamais sans rival, « parce que des combinaisons de races pareilles à celles qui le causèrent ne peuvent plus se représenter. » Pourquoi donc sans rival, nous permettrons-nous d'objecter ici? Sans

(1) T. II, p. 45.

analogue, tout au plus, car, si la même combinaison ne peut en effet reparaître, pourquoi n'en verrait-on pas surgir une autre qui fût encore plus favorable à l'art : cela n'est aucunement expliqué.

Nous passerons rapidement sur les luttes de la Grèce contre l'Asie, parce que nous les retrouverons bien plus longuement décrites dans l'*Histoire des Perses*. Dès lors, les succès militaires des Hellènes apparaissent à Gobineau tout à la fois exagérés par la vanité nationale et insignifiants par leur portée pratique. Les héros de Salamine, « du moment qu'ils n'étaient pas *plus arians* qu'à Suze, » devaient être vaincus tôt ou tard par les masses innombrables des soldats du grand Roi. Sans doute, ils débutèrent par des succès, d'ailleurs immérités. « Ils eurent beau s'abandonner les uns les autres, commettre des lâchetés impardonnables et les plus lourdes fautes, le roi Xerxès s'obstina à être plus fou qu'ils n'étaient maladroits.. et alla se faire battre, à la stupéfaction générale, par *des gens plus étonnés que lui de leur bonheur, et qui n'en sont jamais revenus* ». L'éloquence a brodé sur ce thème avec une abondance qui ne peut surprendre de la part d'une nation si spirituelle. « Comme déclamation, c'est enthousiasmant, mais, à parler sensément, tous ces beaux triomphes ne furent qu'un accident. » A la longue, la Perse était assurée d'avoir le dessus, et l'eut en effet.

Ce résultat fatal ne fut retardé que d'une heure par la péripétie inattendue de la conquête macédonienne. Nous avons dit les réserves d'énergie blanche accumulées dans le Nord. La phalange mit d'abord la main sur la Grèce, puis, plus ariane que la Perse, la soumit sans effort. Seulement, beaucoup moins nombreux que les Iraniens zoroastriens, qui s'étaient contaminés assez lentement au contact de l'Assyrie sémitique, les Macédoniens, pour leur part, s'engloutirent tout d'un coup dans leurs *vénéneux triomphes* (1) et disparurent dans la masse mélanisée de leurs sujets asiatiques. Et dès lors l'Égypte, l'Assyrie, la Grèce, demeurèrent fondues en

(1) T. II, p. 60.

un tout presque homogène. Ce fut la civilisation « hellénistique » des Ptolémées, des Séleucides, à demi noire, sous son vernis athénien, et dont la faculté principale, bien éloignée du pouvoir créateur, a été justement nommée l'éclectisme « Elle ambitionna constamment le secret de concilier des éléments inconciliables, débris des sociétés dont la mort faisait sa vie. » On la voit coudre et recoudre en soupirant des lambeaux bizarres et usés qui ne peuvent tenir ensemble. « Le premier peuple un peu plus énergique qui lui met la main sur l'épaule déchire sans peine le fragile et prétentieux tissu. »

Nous quitterons, sur cette belle image, un chapitre rempli de courage intellectuel dans le parti pris et de détails ingénieux dans la prévention puérile : œuvre d'un esprit singulièrement souple et fin, mis au service d'une conviction trop exclusive. On ne peut refuser à son auteur le tribut d'une admiration méritée. Nous retrouverons la civilisation hellénistique quand elle commencera l'œuvre de la corruption de Rome.

CHAPITRE VII

LES CELTES

Le début du cinquième livre de l'*Essai* n'est pas moins habile que la conclusion du quatrième, bien qu'utilisant des matériaux tout différents : là les productions achevées de l'antiquité classique, ici les fuyantes données de la tradition populaire. Il traite des habitants primitifs de l'Europe, et son auteur déploie la plus grande industrie pour nous convaincre que ces premiers occupants furent des *jaunes*. Dans une hypothèse toute gratuite, qui a été dédaigneusement repoussée par les savants dès son apparition, mais qui est sans influence sur la valeur de sa théorie ethnique, Gobineau tire des peuples jaunes d'Amérique. Ils auraient traversé le détroit de Behring et la Sibérie, pour couvrir à la fois l'Asie septentrionale et tout le sol européen aux temps préhistoriques. Ces jaunes ou Finnois seraient le peuple des cités lacustres et des dolmens, monuments mystérieux qu'on retrouve partout sur leurs pas. Et notre auteur appuie son assertion d'une analyse fort ingénieuse, trahissant l'influence allemande par l'intelligence sympathique qui s'y révèle pour les créations de l'âme populaire et pour les données du « folklore » ; car les frères Grimm en Allemagne, devançant La Villemarqué en France, avaient donné les modèles de ce genre d'érudition. Gobineau retrouve pour sa part dans le nain des légendes rustiques la personnification du Finnois, petit de taille, habile dans l'art du forgeron, souvent voleur d'enfants blancs, parce qu'il entend les marier plus tard à ceux de sa race afin de l'améliorer. Richard Wagner a mis quelque chose de ces caractères dans le *Mime* de Siegfried, dont la cosmogonie rudimentaire place aussi sous la

terre, dans les cavernes, les Niebelungen, nains forgerons; au clair soleil, les Géants arians; dans les nuées, les dieux, parents de ces héros, leurs dignes adversaires et leurs futurs compagnons. Remarquez que les nains sont souvent chauves dans les contes, et souvenez-vous que la débilité du système pileux est un trait spécifique chez la plupart des jaunes; ces derniers se montrent grossièrement sensuels, et « toutes les histoires d'ondines amoureuses, dépouillées des ornements que la poésie y a joints, sont aussi peu édifiantes que possible » On retrouve quelques traits de ces nains dans les Pygmées d'Homère et jusque dans ceux d'Aristote, bien que ce philosophe les place aux sources du Nil, ce qui n'est pas précisément européen. Mais Gobineau ne s'embarrasse pas pour si peu de chose et attribue cette méprise au fait que le précepteur d'Alexandre vivait « à une époque où la mode scientifique voulait que tout vînt de l'Égypte » . Il relégua donc au delà des cataractes des nains qu'il ne savait pas situer bien exactement.

Les faunes de la fable, le dieu Pan, aux allures grossières, nous sont encore donnés comme allégories de l'homme jaune et comme témoignages de son immense diffusion européenne. Enfin, un développement linguistique éblouissant de verve et d'abondance, mais dont les profanes même pressentent les gratuites audaces, achève la mise au jour de la base finnique, sur laquelle reposerait l'édifice ethnique de l'Europe contemporaine.

Ces tribus jaunes se virent de bonne heure conquises par des nations blanches, soit arianes, telles que les Thraces et les Illyriens, pères des Albanais; soit encore slaves, telles que les Ibères et les Étrusques, qui joueront un rôle capital dans la fondation de Rome. Retenons donc que ces derniers sont des Slaves finnisés. Leur religion à elle seule trahirait la présence assurée du sang jaune, si l'on acceptait cette ingénieuse analyse morale : « Tandis que le prêtre chaldéen, monté sur une des tours dont le relief de Babylone ou de Ninive était hérissé, suivait la marche des astres et apprenait à calculer leur orbite, le devin étrusque, gros, gras, à large face, errant, triste et

effaré, dans les forêts et les marécages salins qui bordent la mer tyrrhénienne, interprétait le bruit des échos, pâlissait aux roulements de la foudre, frissonnait quand le bruissement des feuilles annonçait à sa gauche le passage d'un oiseau, et cherchait à donner un sens aux mille accidents vulgaires de la solitude. » Qui ne reconnaîtrait là l'esprit chinois, tendant « à l'hebétement, comme le sémite tend à l'affolement (1) ». Nous l'avons dit : pour Gobineau, la préhistoire du blanc dans le Nord apparaît aussi évidemment teintée de jaune qu'elle l'est de noir vers le Midi.

Mais l'alluvion blanche qui modifia surtout ces tribus mongoliques fut déposée à la suite de la conquête celtique ou gallique. Ce sont ici nos ancêtres qui entrent en scène, et nous devons nous arrêter quelque temps à leur psychologie, comme à celle du plus important mélange blanc-jaune, du fondement ethnique de l'Europe occidentale, mère elle-même de la civilisation contemporaine.

Les Celtes primitifs ou Galls devraient, en bonne logique, embarrasser assez sérieusement Gobineau. De corps, ce sont de véritables Arians, si l'on en croit les textes classiques, qui les montrent grands, blonds, de peau très blanche. Et ceci n'est pas surprenant au sortir de la pureté asiatique, où tous les blancs devaient avoir à peu de chose près le même aspect, les Arians proprement dits n'étant guère distincts de leurs frères celtes et slaves, de leurs cousins sémites et chamites. Mais pour le tempérament les choses se gâtent, et l'interprétation ethnique devient fort gênante. Les Celtes apparaissent, d'une part, courageux jusqu'à l'excès; de l'autre, légers et changeants jusqu'à la frivolité. Ainsi les a dépeints César; ainsi les voit jusqu'aux temps modernes un élève de Nietzsche qui cherchait hier encore leur rôle dans le mélange européen (2).

(1) T. II, p. 122.

(2) Driesmans. *Das Keltentum*, Leipzig, 1900. Voici une anecdote caractéristique sur la légèreté du Celte Richelieu. « Au cours d'une délibération importante sur les affaires de l'État, en présence de la reine-mère Marie de Médicis, il imagina soudain d'exécuter un pas de danse frivole, une sorte de cancan. Et la souveraine fut si choquée de cette attitude qu'elle ne voulut plus rien avoir à faire avec Richelieu. » (P. 20.)

Or, d'après les enseignements que nous avons recueillis déjà de la bouche de notre guide, ces deux tendances nous feraient pressentir *a priori* l'influence du sang nègre, venu pour passionner le courage impassible du blanc, pour rendre mobile et instable son ferme bon sens. Et cependant les Celtes blancs n'ont rencontré jusqu'ici que des jaunes sur le sol européen. Comment donc expliquer la brillante valeur de nos ancêtres, si, nous croyons nous en souvenir, « le sentiment belliqueux diminue dans un peuple à mesure que le sang jaune y augmente? » Une proposition incidente, glissée dans la phrase d'un air dégagé, va répondre à cette première objection. Ces nations étaient « guerrières et belliqueuses sans doute, mais, *en définitive, beaucoup moins qu'on ne le suppose généralement* », et leurs invasions en Italie ou en Grèce furent convulsions passagères de multitudes que des circonstances transitoires jetaient hors de leurs voies naturelles. Quant à leur « redoutable inconsistance d'humeur », elle s'efface insensiblement dans l'*Essai* devant une prétendue tendance utilitaire et commerciale. Ce sont d'avides marchands, d'excellents négociants, célèbres dans l'antiquité pour leur aptitude aux affaires. Un dernier obstacle se présente devant les pas assurés de la théorie du mélange jaune : c'est la littérature celtique, qui est gênante à titre de témoignage ethnique, car il est difficile de lui refuser les prestiges de l'imagination, les hagiographes bretons ou les premiers chantres de la *Table Ronde* ayant défrayé les âmes romanesques durant tout le cours du moyen âge. Gobineau tente néanmoins de plaider ce mauvais procès. L'esprit celtique, dit-il, aime l'*exactitude*, *l'affirmation positive* : il est descriptif, elliptique, concis. Il tend à produire l'émotion « non pas tant par la façon de dire, comme les Sémites, que par la valeur intrinsèque, soit tristesse, soit énergie, de ce qu'il annonce ». Et, grâce à cette austérité de forme, il atteint d'ailleurs à une sorte de mélancolie vague et facilement sympathique, qui fait encore le charme de nos poésies populaires. Que de finesse critique et d'habileté verbale dépensées au service d'une cause douteuse!

Acceptons pourtant l'origine blanche-jaune du Celte histo-

rique, qui nous est affirmée avec tant d'insistance, car elle fournit matière à des pages brillantes et ingénieuses ; tel ce développement sur les sacrifices humains, que les Finnois pratiquent comme les nègres (les blancs demeurant déchargés, au moins dans l'*Essai* (1), du soupçon même d'une pareille infamie). Tandis qu'en Assyrie le rite sanglant s'accomplit sur la place publique, au grand soleil de l'Orient, dans les Gaules, on le pratique la nuit, sous la voûte consacrée du feuillage humide, qui laisse à peine tomber sur cette scène terrible « la clarté douteuse d'une lune occidentale ». Le Chamite sortait de ses boucheries hiératiques ivre de carnage, rendu insensé par l'odeur du sang « dont on venait de lui gonfler les narines et le cerveau ». Le Gall revenait de la solennité nocturne « soucieux et comme hébété d'épouvante ». A l'un la férocité active et brûlante du principe mélanien, à l'autre la cruauté froide et triste de l'élément jaune ; d'une part le brillant des couleurs éblouit, de l'autre, « tout se passe sur un fond froid. » Il est permis, n'est-il pas vrai, de refuser son adhésion scientifique, mais non pas son suffrage littéraire, à ces pages vibrantes.

Malgré leurs compromissions ethniques avec les vaincus jaunes, les Celtes ou Galls conservaient pourtant des serfs, dans lesquels il faut reconnaître la population finnique primitive, peu ou point relevée par l'alliage blanc. Et ceci est pour Gobineau une nouvelle occasion d'affirmer ses opinions sur l'esclavage, sujet particulièrement brûlant à la veille de la guerre de Sécession. L'esclavage, dit-il, de même que toutes les institutions humaines, repose sur d'autres conditions encore que le fait de la contrainte. Une civilisation avancée peut avoir des raisons philosophiques à apporter *au secours des raisons ethniques*, les seules profondes et agissantes, afin de supprimer cette institution. Il n'est pas moins incontestable que l'esclavage a parfois sa légitimité, et on serait presque autorisé à affirmer qu'en ce cas il résulte tout autant du *consentement* de celui qui le subit que de la prédominance *morale et physique*

(1) L'*Histoire des Perses* abandonnera, d'ailleurs, de bonne grâce cette restriction tout à fait insoutenable et nous montrera les Arians pratiquant de toute antiquité le meurtre rituel.

de celui qui l'impose. On le voit, c'est toujours, avec moins d'exagération pourtant, la conception du blanc accepté comme un dieu par les races inférieures, *homo homini deus*. Mais, poursuit notre auteur, la servitude ne se maintient jamais dans une société dont les éléments divers se sont tant soit peu fondus; longtemps avant que l'amalgame approche de sa perfection, cette institution se modifie, puis s'abolit. Bien moins encore est-il possible que la moitié d'une race homogène dise à son autre moitié : « Tu me serviras, » et que l'autre obéisse. Ce que le poids des armes pourrait consacrer un moment n'étant jamais ratifié par la conscience des opprimés, le fragile et vacillant édifice s'anéantirait bientôt. On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'y asseoir, disait le prince de Talleyrand, et l'on voit que Gobineau est de son avis. En d'autres termes, l'esclavage n'existe qu'en conséquence de grandes inégalités dans le sang ou dans la valeur ethnique, qu'à la condition que l'esclave soit véritablement d'une autre espèce que le maître. Hardie et séduisante hypothèse, qui est le fondement théorique et qui serait la justification pratique de l'aryanisme et de l'impérialisme arien!

Quoi qu'il en soit, voici une application immédiate de ce principe par où s'éclairent à la fois les origines féodalistes et les tendances impérialistes de la thèse gobinienne. De ces esclaves jaunes, de plus en plus alliés de blanc, est sortie la population actuelle de nos campagnes; et Broca baptisera en effet du nom de celtiques les bruns moyens du plateau central de la France et des régions alpines, si différents des Celtes de César. Or, par un phénomène de substitution que viendront nous expliquer dans la suite d'autres aryanistes mieux armés des instruments de la science contemporaine, la psychologie jaune de Gobineau, défectueuse pour le Celte remuant du temps de la guerre des Gaules, va se trouver remarquablement exacte pour les groupes paisibles qui en portent aujourd'hui le nom, à tort ou à raison. Ses séjours en Bretagne lui avaient appris déjà que « certains Bas-Bretons, avec leur taille courte et ramassée, leur tête grosse, leur face carrée et sérieuse, généralement triste, leurs yeux souvent bridés et relevés à

l'angle extrême, trahissent, pour l'observateur le moins exercé, la présence irrécusable du sang finnique à forte dose ». Il généralisa ces appréciations par la suite et vit dès lors dans la population des campagnes françaises une race très particulière, surtout mongolique, et fermée *par son extraction même* à la civilisation contemporaine, dont l'origine est surtout germanique aux yeux du comte. L'âme du paysan est autrement façonnée que celle des classes supérieures, impénétrable à leur culture, en sorte que quelques civilisés vivent aujourd'hui campés au sein d'une masse barbare (1). Cet homme qui laboure son champ sous votre regard a son horizon moral particulier, sa religion secrète, faite de superstitions héritées du lointain paganisme, religion qu'il nie d'ailleurs en toutes circonstances, sur laquelle il refuse obstinément la discussion, mais qui garde sa confiance inébranlable. De là l'attitude taciturne des paysans vis-à-vis du bourgeois des villes. « Ils se regardent comme d'une autre espèce, à les en croire opprimée, faible, qui doit avoir recours à la ruse, mais qui garde aussi son orgueil, très tenace, très méprisant... Les événements les plus tragiques ont ensanglanté le pays sans que la nation agricole y ait cherché une autre part que celle qu'on la forçait d'y prendre. Là où son intérêt personnel et direct ne s'est pas trouvé en jeu, elle a laissé passer les orages sans s'y mêler, même par la sympathie. Effrayées et scandalisées à ce spectacle, beaucoup de personnes ont prononcé que les paysans étaient essentiellement pervers. C'est à la fois une injustice et une très fausse appréciation. Les paysans nous regardent presque comme des ennemis; ils n'entendent rien à notre civilisation, ils n'y contribuent pas de leur gré, et, tant qu'ils le peuvent, ils se croient autorisés à profiter de ses désastres. Si on les considère en dehors de cet antagonisme, quelquefois actif, on ne révoque plus en doute que de hautes qualités morales, quoique souvent très singulièrement appliquées, ne résident chez eux. » En résumé, si on disait qu'en France dix

(1) Le crime de Brierre à Corancez et son attitude ultérieure fourniraient des arguments à quelque continuateur de Gobineau sur ce point.

millions d'âmes « agissent dans notre sphère de sociabilité » et que vingt-six millions restent en dehors, on serait au-dessous de la vérité. De ces considérations pessimistes, il convient toutefois d'excepter nos populations du nord-ouest, qui tiennent de beaucoup plus près que toutes les autres à la race germanique. On fera prudemment de ne pas traiter avec dédain une thèse si saugrenue, car certaine école savante du temps présent y voit, comme nous le dirons, un pressentiment génial de l'une des découvertes capitales de l'anthropologie moderne.

Il est même possible que dans le mélange blanc-jaune celtique l'élément finnois tienne une place plus prépondérante que l'apport mélanien dans le mariage blanc-noir, parce que le rôle masculin lui appartient. En effet, entraîné peut-être par son concept d'une race jaune mâle, opposée à une espèce nègre féminine, Gobineau établit une singulière distinction entre les préliminaires de ces deux sortes d'unions. Tandis que les Chamites, Sémites et Arians, chassés de leur patrie par les hordes mongoles, venaient, « fugitifs heureux, » s'allier en conquérants et en maîtres aux négresses du sud, les Celtes et les Slaves blancs, demeurés plus longtemps sur les hauts plateaux de l'Asie, au contact de leurs ennemis mongols, en furent assaillis, tourmentés, et « commencèrent l'hymen en opprimés ». Ce fut bon gré, mal gré, qu'ils s'unirent, d'abord aux petits hommes venus d'Amérique avant l'époque de leurs migrations européennes. « Il est douteux que les nègres, maîtres de choisir, eussent beaucoup envié l'alliance du blanc ; il ne l'est pas que les jaunes l'aient ardemment souhaitée (1). » La première partie de cette phrase est absolument contredite par les faits ; nous avons vu l'amour de la noire sœur du Rakchasa pour les héros blancs dans le *Mahâbhârata*, tandis qu'au sud des États-Unis, là où noirs et blancs vivent aujourd'hui sur un pied d'égalité au moins légale, ce sont aussi les nègres masculins qui mettent souvent en défaut, et aux risques de subir la brutale loi de

(1) T. II, p. 554. L'origine jaune des classes rurales a plus d'un partisan dans l'ethnographie contemporaine. On retrouve cette idée jusque dans les notes de M. Paul Bourget sur l'Angleterre ; mais il la tient sans doute directement de Gobineau.

Lynch, cette remarque psychologique du comte. Quant à la seconde proposition, elle est plus vraie, parce que la limite entre jaunes et blancs demeure profondément incertaine dans l'*Essai*, comme nous le verrons, et qu'on a pu nous y montrer déjà de façon symbolique les nains des légendes volant des enfants blancs pour améliorer leur propre sang. Au total la traduction précise de ces confuses indications de Gobineau paraît être que, dans les deux grands mélanges primordiaux, ce fut surtout l'homme blanc qui s'unit à la femme noire, et l'homme jaune à la femme blanche ; la race noble offrant une fois de plus ici l'aspect d'une sorte d'intermédiaire et de juste milieu entre tempérament mâle et instincts féminins. Quoi qu'il en soit, déjà contaminés de jaune, en opprimés, dans leur patrie asiatique par leurs assaillants finnois, les Celtes et les Slaves eurent d'autant moins de raison en Europe de répugner à la promiscuité des premiers occupants qu'un ancien degré de parenté les liait préalablement.

Consacrons ici quelques lignes à ces Slaves, qui, en compagnie des Celtes, servent de base à nos sociétés modernes, à ce point que l'anthropologie naissante les unit tout d'abord dans la communauté d'une famille celto-slave. Les Slaves ne se distinguent, dans l'*Essai*, de leurs voisins de l'ouest que par une proportion plus forte encore de sang jaune, sans cesse accru dans leurs veines par leur séjour oriental et par leur contact ininterrompu avec l'Asie mongole, dont le voisinage dégradant les a faits ce qu'ils sont. Vers 1850, la russophobie florissait en France, et les ancêtres des Moscovites vont, sous la plume de Gobineau, se ressentir des dispositions défavorables de l'opinion publique à leur égard. Leurs tendances, nous dit-il, furent utilitaires, commerciales, agricoles surtout. Spéculateurs moins intelligents que les Chananéens, ils devinrent tout aussi riches dans l'antiquité, quoique « d'une façon plus terne », et ils se résignèrent sans peine à subir des conquérants qui étendaient les relations d'affaires de leurs vaincus à mesure qu'ils poussaient plus loin leurs exploits. De la sorte, l'instinct commercial « devient l'apôtre le plus ardent de cette *fraternité* universelle que des sentiments *un peu plus nobles*,

des opinions plus clairvoyantes, repoussent comme n'étant autre chose que la mise en commun de tous les vices et l'avènement de toutes les servitudes ». Par de telles dispositions, les Slaves ont tenu dans l'Europe orientale le même emploi d'influence muette et latente, mais irrésistible, que remplissaient en Asie les masses sémitiques. Comme ces dernières, ils ont formé le marais stagnant où s'engloutissaient après quelques heures de triomphe toutes les supériorités ethniques. « Immobile comme la mort, actif comme elle, ce marais dévorait dans ses eaux dormantes les principes les plus chauds et les plus généreux, sans en éprouver d'autre modification, quant à lui-même, que çà et là une élévation relative du fond, mais pour en revenir finalement à une corruption générale plus compliquée (1). » C'est ainsi que, dans les mélanges dont il avait paru d'abord juger plus équitablement les conséquences, le sentiment aristocratique de Gobineau persiste en somme à ne rien voir que diminution pour les bons; et bien rarement prêtera-t-il quelque attention au perfectionnement relatif que les médiocres y doivent pourtant puiser en revanche.

Laissons comme lui les Slaves à « leurs humbles travaux » et jetons un dernier coup d'œil d'ensemble sur les conséquences morales pour l'humanité des deux grands mélanges de races, le blanc-noir et le blanc-jaune. C'est encore là une page brillante, sinon parfaitement raisonnée, et dont il faut goûter la saveur psychologique. Si l'on consulte, dit Gobineau, les moralistes pratiques les mieux écoutés par les deux catégories, on est frappé de l'éloignement de leurs points de vue. Pour les penseurs de l'Asie sémitique et mélanisée, la sagesse véritable est de se soumettre au plus fort, de ne pas contredire qui peut vous perdre, de se contenter à bon marché pour braver en sécurité la mauvaise fortune. L'homme vivra dans sa tête ou dans son cœur, touchera la terre comme une ombre, y passera sans attaches, la quittera sans regrets. L'ascétisme : brahmanique, bouddhique, stoïque, chrétien peut-être, est

(1) T. II, p. 180.

donc ici nettement rapporté à l'alliage nègre, et il importe de retenir cet aveu.

Les guides de la pensée occidentale, celtique et finnisée ne donnent pas à leurs disciples de pareilles leçons. Ils les engagent à savourer l'existence le mieux et le plus longtemps possible. La haine de la pauvreté est le premier article de leur foi, tandis que le travail et l'activité en forment le second; se défier des entraînements du cœur et de la tête est la maxime dominante, jouir, l'initial et suprême mot d'ordre. Si, moyennant l'enseignement sémitique, on fait du plus beau pays un désert, en suivant le conseil finnois on couvre le sol de charrues et la mer de vaisseaux. Mais un jour, méprisant l'esprit et ses jouissances impalpables, on tend à mettre le paradis ici-bas, et finalement à s'avilir (1).

Ainsi, l'aboutissement de l'alliage noir serait l'ascétisme mystique, tandis que celui du mélange jaune serait le matérialisme économique. Il reste pour l'instinct blanc le paradis dans l'au-delà, l'esprit « avec ses jouissances impalpables ». Impalpable à plus juste titre nous apparaît cette première ébauche de la psychologie blanche, et la suite de l'*Essai* ne nous renseignera pas beaucoup davantage. Résumons-en les leçons actuelles. Après avoir englouti Chamites et Sémites dans le noir, Gobineau a impitoyablement submergé dans le jaune une partie des Japhétides, les Celtes et les Slaves, réservant par là aux seuls Arians la représentation désormais exclusive de la pure énergie blanche. Encore la plupart de ces héros se sont-ils enlizés déjà, soit dans le jaune en gagnant la Chine, soit dans le noir en touchant l'Inde, l'Iran, l'Égypte, la Hellade. Les Germains, descendants des Sarmates, vont enfin demeurer l'unique aristocratie du monde, jusqu'à l'heure où ils s'enfonceront à leur tour dans les boues du celtisme jauni et de la romanité noircie.

(1) Sémites rêveurs contre Celtes utilitaires, voilà qui nous embarrasserait si nous songions pour fixer nos idées à Israël et à Armor. Il faudrait mettre en jeu bien des causes secondes pour expliquer de pareilles exceptions aux règles ethniques de l'*Essai*.

CHAPITRE VIII

ROME ITALIOTE ET ROME SÉMITIQUE

Mais avant de venir à ces héros de l'*Essai* il reste à écarter de leur chemin glorieux une concurrence déloyale, dont notre éducation classique ne nous porte que trop à écouter les réclames insidieuses. Il faut éclairer le rôle de Rome et de son empire dans l'histoire de l'humanité.

Ayant préparé le terrain ethnique dans l'Europe occidentale par l'étude des destinées celto-jaunes, Gobineau aborde, en effet, le récit de l'expansion latine, qui étendit ses alluvions conquérantes sur cette base primordiale. Et, tout d'abord, il semble que l'absence d'Arians nettement caractérisés dans cette région géographique humanise un peu l'exclusivisme aristocratique du comte : la mésalliance n'est-elle pas plus excusable chez de petits gentilshommes que chez de très grands seigneurs? Par un retour imprévu vers les thèses conciliantes de son premier livre, il avoue pour un instant, sans répugnance trop visible, l'utilité des mélanges et les bienfaits du sémitisme. Tant qu'un groupe de peuples demeure réduit à l'élément blanc-jaune, il ne cesse de « tourner dans cette spirale de perfectionnements limités dont la Chine a atteint le sommet». Bien plus, les nations occidentales, bornées à leurs premiers composants, n'eussent même pas atteint cette altitude relative : parvenues peut-être à une civilisation voisine de celle du Céleste-Empire, elles n'auraient pas connu le même calme. Trop d'affluents divers se confondaient déjà dans leur essence, et surtout trop d'apports blancs y avaient trouvé place. Les passions militaires devaient à chaque instant bouleverser une telle société, vouée par sa constitution ethnique à une culture

médiocre, à de longs et inutiles conflits. Par fortune, les invasions du sud apportèrent aux peuples européens ce qui leur manquait. Sans détruire tout d'abord leur originalité, cette *heureuse immixtion* alluma « l'âme qui les fit marcher et le flambeau qui, en les éclairant, les conduisit à associer leur existence au reste du monde (1) ».

Retenons ces aveux, car ils contrastent étrangement avec les imprécations qu'inspire quelques pages plus loin à leur auteur l'afflux bientôt trop rapide à son gré du sang sémitique dans les veines latines. Difficile problème, en vérité, pour la race blanche, quand même elle eût été de bonne heure consciente de ses destinées futures, que de satisfaire par le choix et la proportion précise de ses alliances aux préceptes de cet exigeant mentor.

A l'aurore de l'histoire, on distingue dans la péninsule italique des peuples fort divers : Ibères, Illyriens, Étrusques, Celtes et Slaves : tous blancs mélangés de jaune, quelques-uns peut-être de base ariane; on peut tout au moins le présumer pour les Illyriens. Mais, en fin de compte, pas une de ces physionomies véritablement pures et majestueuses, telles qu'en offraient les Hellènes mythiques; et surtout rien d'homogène, de nettement délimité. « Il n'a jamais existé au monde de nation romaine, de race romaine (2). » En revanche, des aptitudes sérieuses à une civilisation estimable, quoique sans éclat : par exemple, cette qualité finnoise qui sera la source de la vertu romaine, le respect accordé à la personne du magistrat et capable de le suivre hors de sa charge. Tandis que les Sémites ne vénèrent que la fonction abstraite et revêtue des prérogatives de la force, les Italiotes n'acceptent pas « qu'il soit loisible d'ouvrir même respectueusement la robe du juge pour frotter de boue le cœur de celui qui la porte ».

A ces blancs-jaunes assez ternes, les Tyrrhéniens, Pélasges sémitisés de la côte ionienne, apportèrent l'élément noir, qui

(1) T. II, p. 206.
(2) T. II, p. 262.

manquait encore au mélange ; et, dès lors, Gobineau dispose des trois cordes de l'instrument complaisant sur lequel il va nous jouer sa mélodie ethnique ordinaire ; refrain que certains esprits chagrins pourraient traiter de rengaine, mais qui ne saurait lasser des oreilles vraiment arianes.

Rome se crée d'exilés et de fugitifs sortis de toutes les cités de l'Italie moyenne ; en sorte qu'on ne peut imaginer, au point de vue de l'homogénéité du sang, une plus médiocre extraction. Et, appuyé sur Niebuhr (1) et O. Müller, notre historien développe à propos des origines latines un roman politique fort habilement composé. Un peu confus et fastidieux cependant, par la faute de l'ingrate matière qu'il s'agit de pétrir ; car Rome italiote ne rend vraiment rien au point de vue ethnique, et de plus son peintre lui est trop peu sympathique pour en saisir la ressemblance. Quelle ironie sarcastique dans cette interprétation de la fière pauvreté des premiers sages de la République! « Après s'être félicité de la liberté acquise (lors de l'expulsion des Tarquins), on n'eut d'autre ressource que de s'accommoder de la misere qui en fut la conséquence, et d'en faire l'éloge sous le nom de vertu austère : on se loua judicieusement d'une pareille vie, faute de pouvoir l'échanger contre une meilleure. »

Cette situation, qui « ne valait pas grand'chose », était meilleure tout compte fait que celle de la Grèce de ce temps, grâce à l'esprit utilitaire jaune de la population. Ainsi, à côté de la Patrie, qui fut également divinisée, quoique conçue de façon moins concrète, on révéra la Loi, en la considérant non plus comme une émanation actuelle de la Patrie, faite et défaite chaque jour au gré de cette fiction, mais comme ne s'abrogeant pour ainsi dire jamais, toujours vivante, toujours agissante. C'est un peu le droit coutumier cher aux féodaux, et la Patrie, demeurant dès lors dans un état d'effacement calculé, « n'eut pas le droit de s'engouer tous les matins de quelque mauvais révolutionnaire nouveau. » A cette sagesse politique

(1) Nous avons dit (Introduction) que Niebuhr avait mis en relief la lutte de deux races antagonistes dans les dissensions qui opposèrent le patriciat à la plèbe au sein de la Rome primitive.

relative, les Romains joignaient incontestablement le courage militaire; néanmoins, afin de n'avoir pas à trop admirer la valeur des premiers légionnaires, Gobineau insinue que les Celtes gaulois vinrent fort à propos aider la ville à vaincre le Latium, en occupant les Étrusques tyrrhéniens par d'incessantes diversions sur leurs derrières. Une fois l'Étrurie annexée, Rome n'eut plus devant elle que Celtes, Grecs, Siciliens, Carthaginois, tous peuples moins blancs qu'elle-même. Elle dut ses victoires à cette supériorité relative sur son entourage immédiat, et plus encore à son éloignement fortuit des grandes civilisations arianes; car elle n'aurait pu perdre la prépondérance que « si son territoire, au lieu d'être situé dans l'occident du monde, l'avait faite voisine de la civilisation brahmanique », ou encore si les Germains se fussent montrés dès lors à l'horizon. Cette confiance dans la vertu du sang n'est-elle pas merveilleuse?

Cependant, une fois de plus, les flots perfides de la Méditerranée, sans cesse en contact plus intime avec la république grandissante, accompliront leur œuvre. De la Rome sabine ou italiote se dégage rapidement par les mélanges la Rome sémitique; le goût du luxe et des arts fait son apparition : le vainqueur prend dès lors et pour toujours dans ses rapports intellectuels avec la Grèce dédaigneuse « cette humble et niaise attitude du provincial devenu riche qui veut passer pour connaisseur ». Mummius, vainqueur des Corinthiens, expédiait tableaux et statues vers ses villas, en signifiant aux voituriers qu'ils auraient à remplacer les chefs-d'œuvre endommagés sur la route; « Saluons ce digne et vigoureux descendant des confédérés d'Amiternum. Il n'était pas dilettante, mais avait la vertu romaine, et l'on ne riait que tout bas dans les villes grecques, qu'il savait si bien prendre. » La civilisation hellénistique étendit donc sur l'Italie son manteau rapiécé, ses oripeaux de charlatan; et la tentative du patricien Sylla pour reconstituer l'aristocratie romaine échoua non pas devant l'antagonisme du « bestial » Marius, mais devant la loi d'airain de la situation ethnique nouvelle. Un symptôme bien frappant de cet état de choses fut la naissance d'une littérature « mar-

quée d'un sceau particulier, et qui mentait à l'instinct italiote déjà par cela seul qu'elle existait ». Et voici des accents de mépris que la Grèce n'avait subis du moins que sur le terrain politique, mais qui ne sont pas épargnés dans le domaine de l'art à sa maladroite élève. « De la plèbe la plus vile ou de la bourgeoisie la plus humble, *exposées surtout à l'action des apports sémitisés*, sortirent les plus beaux génies qui ont fait la gloire de Rome... Ces hommes étaient de grands esprits, mais non pas des Romains *à parler chimie*. Quoi qu'il en soit, la littérature naquit, et avec elle une bonne part, sans contredit, de l'illustration nationale, avec la cause du bruit qu'a fait le reste ; car on ne disconviendra pas que la masse sémitisée d'où sont sortis les poètes et les historiens latins dut à son *impureté* seule le talent d'écrire avec éloquence, de sorte que ce sont *les doctes emphases de bâtards collatéraux* qui nous ont mis sur la voie d'admirer les hauts faits d'ancêtres qui, s'ils avaient pu reviser et *consulter leurs généalogies*, n'auraient rien eu de plus pressé à faire que de renier ces respectueux descendants. » En effet, la richesse, source des mésalliances, avait commencé ses ravages ; après avoir reçu dans ses veines le sang de mères orientales et d'affranchis grecs ou syriens, le marchand, riche de son trafic ou de ses extorsions, montait aux premiers rangs de la société. On ne « savait d'où sortaient tant d'opulents personnages », mais l'on épousait leurs filles, et l'on faisait de leurs fils des chevaliers romains.

Le sud de la Gaule, et il importe de retenir cette leçon pour comprendre les destinées de la France, participa largement à cette recrudescence de la corruption méditerranéenne. Les populations phocéennes, très sémitisées, avaient commencé là l'œuvre néfaste, et « l'homme de la Provincia fut peut-être le *spécimen le plus mauvais* de tous les alliages opérés dans le sein de la fusion romaine ». La fusion, c'est là le caractère propre de la domination latine aux yeux de Gobineau ; c'est son péché originel, pour ainsi dire, puisqu'il s'était exprimé dans sa naissance même : c'est son crime en tout cas que d'avoir hâté l'amalgame ethnique entre les fractions de l'humanité qu'elle avait soumises par les armes et auxquelles elle

assura le dangereux bienfait de la paix romaine. Voyez les municipes gaulois, par exemple, où allaient et venaient à la fois des légionnaires syriens ou égyptiens, de la cavalerie cataphracte recrutée en Thessalie, des troupes légères débarquées de la Numidie et des frondeurs baléares. Tous ces guerriers ou fonctionnaires exotiques, au teint cuivré de mille nuances, ou même coloré jusqu'au noir pur, passaient incessamment du Rhin aux Pyrénées et modifiaient la race à tous les étages de la société.

D'un pareil brassage d'éléments hétéroclites, accompli simultanément dans toutes les provinces de l'Empire, est enfin sorti ce *chaos des peuples*, cet objet du suprême dégoût de Gobineau, dont le vocable injurieux a fait fortune, car nous le retrouverons largement exploité sous la plume d'aryanistes plus récents. Ce terme méprisant est devenu dans le langage spécial de l'école un synonyme de celui de Romanité, qui n'est pas prononcé d'ailleurs avec moins de dédain. Et le comte nous affirme que les faits sociaux traduisirent bientôt clairement cet état de choses. Ainsi l'hérédité monarchique ne régla jamais la succession au trône des Césars, parce qu' « à dix lieues de Rome on n'aurait ni compris ni admis l'illustration d'une race sabine ». Au lieu que dans l'Asie hellénistique, si mélanisée pourtant, on n'oubliait pas, malgré tout, l'ancien prestige des vieilles souches macédoniennes, et on ne leur contestait ni la gloire supérieure ni les prérogatives dominatrices; c'est par *hasard* seulement que les premiers empereurs furent enfants de la Ville. Bientôt se succédèrent dans la pourpre Italiotes, Espagnols, Africains, Syriens, Arabes, Pannoniens... tous les pouvoirs de l'*imperium* furent prodigués à un homme, jamais à une famille ou à une race. Autre argument contre le chaos des peuples : le droit romain, si vanté comme l'œuvre propre du génie latin, est en réalité syrien d'origine : il est né sous le patronage de la « Providence », cette divinité vague et éclectique, commode à des voisins « qui ne veulent pas se disputer (1) ». Les éléments de cette légis-

(1) T. II, p. 266.

lation ayant été réunis chez des nations vieillies et, partant, expérimentées, « il se pourrait à la rigueur qu'ils résumassent une sagesse plus générale que ne faisait chacune des législations antérieures. Mais, loin d'être universel, le droit romain n'a jamais convenu qu'aux peuples romanisés. En Angleterre, en Suisse, dans telle contrée de l'Allemagne, les mœurs le repoussent. Ce n'est pas la raison écrite, comme on l'a dit ambitieusement : c'est la raison d'un temps, d'un lieu, vaste sans doute, mais loin de l'être autant que la terre (1). »

Enfin, le point culminant de cette revanche du monde sémitique engloutissant ses vainqueurs fut atteint le jour où Septime-Sévère commença d'élever un monument pompeux à la mémoire d'Annibal, et où Carthage, « la malheureuse Carthage, une vague de cet Océan sémitique, put savourer aussi son heure de joie dans le triomphe collectif et dans l'outrage posthume appliqué sur la joue de la vieille Rome. »

Convenons qu'il est fort beau dans son amertume, ce chapitre sur la décadence romaine. Gobineau se sent à l'aise dans l'imprécation hautaine et dédaigneuse : cet héritier de Boulainvilliers stigmatise de main de maître en ces pages brûlantes les siècles qui ont préparé la romanisation de la Gaule. C'est bien l'homme qui, au soir de sa vie, relisant les épreuves de son *Essai* pour les rendre au public dans une édition nouvelle, écrira cet aveu : « Je n'ai pas estimé que je pusse me connaître sans savoir quel était le milieu dans lequel je venais vivre, et qui, en partie m'attirait à lui par la sympathie la plus passionnée et la plus tendre, en partie me dégoûtait et me remplissait de haine, de mépris et d'horreur. » Ces parties sont faciles à discerner dès à présent : ce sont les survivances de l'aryanisme, germanisme ou féodalisme d'un côté; celles du sémitisme, romanisme ou égalitarisme de l'autre. Et emporté

(1) Dans son étude magistrale sur Justinien (Paris, Leroux, 1901), M. Diehl apprécie le Digeste en ces termes : « C'est l'idée de l'État constitué par une savante hiérarchie de fonctionnaires obéissant à un chef absolu, qui gouverne sans contrôle, et dont l'autorité est de droit divin. Par là, Justinien était bien l'héritier des Césars, » et aussi, dirait Gobineau, l'héritier de la conception sémitique et théocratique du gouvernement des peuples.

par ses préférences impétueuses, notre auteur ne peut se tenir de rompre une lance contre les historiens trop favorables à la tradition romaine et au tiers état qui en est sorti : il provoque nominativement Augustin et Amédée Thierry. « Les politiques, dit-il, comme les poètes, les historiens comme les moralistes ont déversé leur mépris sur les *immondes populations* auxquelles on ne pouvait faire accepter un autre régime. C'est là un procès que des esprits d'ailleurs éminents, des hommes d'une érudition vaste et solide s'efforcent aujourd'hui de faire reviser. Ils sont emportés à leur insu par une sympathie bien naturelle et que les rapprochements ethniques n'expliquent que trop. » Un État sans noblesse, c'est le rêve de bien des époques. Ne vaut-il pas mieux pour les différents groupes humains perdre tout ce qui peut les séparer, les différencier? A ce titre, en effet, l'âge impérial est une des plus belles périodes que l'humanité ait jamais parcourues! La naissance d'autres érudits explique plus facilement encore leur attitude : tel Raynouard, l'auteur d'une *Histoire du droit municipal en France :* homme de cabinet, et d'origine provençale, son sang le prédispose de façon irrésistible à se montrer l'admirateur des procédés romains; tel Leber, qui a touché le même sujet, mais qui, né dans une province moins complètement latinisée, se montre beaucoup plus prudent dans l'apologie de la Romanité.

Enfin, avant de quitter ce terrain fécond en beautés d'ordre satirique, il faut goûter le passage exquis où Gobineau signale en moraliste clairvoyant l'un des dangers propres aux cultures avancées : la profusion des demi-grands hommes, la naissance d'une foule d'individualités « fortuitement pourvues de trop de forces ». C'est un problème qui revient fréquemment dans les considérations aryanistes ou impérialistes en général, que celui du rôle des grands hommes, de la signification des héros à la façon de Carlyle et de l'estime qui leur est due. Nous apprenons ici à les différencier nettement dans une civilisation homogène et dans une civilisation mélangée.

Dans la première l'individu ne peut se distinguer de la masse que par « l'opulence plus grande » dans laquelle il en

possède les mérites ordinaires. C'est donc là une grandeur bien réelle, fort rare, pas toujours brillante, mais utile en tout cas. Démêlant mieux que les autres la voie naturelle du peuple qui les entoure, de telles personnalités sont comprises, suivies sans trop de résistance, résument leur époque et leur nation. Même, si l'on est encore dans l'âge de l'épopée, à l'heure propice aux créations mythiques, le chef se confondra si bien avec ses soldats que les analystes ne pourront dégager plus tard sa physionomie propre de celle de son clan tout entier.

Quand les mélanges ont altéré l'homogénéité du type, les grands hommes fourmillent au contraire, parce qu'on reconnaît comme tel aussi bien le guerrier qui étend les bornes d'un empire que le joueur de violon qui « réussit à faire grincer d'une manière acceptable deux notes jusque-là ennemies ». Des légions de gens acquièrent la renommée, et toute cette cohue s'élance au-dessus d'une multitude en perpétuelle fermentation, pour la tirer tantôt à droite, tantôt à gauche, et faire pulluler les causes de désordre. « Chacun, ne sachant plus que croire, ni qu'admirer, ni que penser, écoute volontiers celui qui l'interpelle, et ce n'est même plus ce que dit l'histrion qui plaît, c'est comme il le dit; et non pas s'il le dit bien, mais s'il le présente d'une manière nouvelle; et pas même nouvelle, mais bizarre; et pas toujours bizarre, seulement inattendue. De sorte que, pour obtenir les bénéfices du mérite, il n'est pas nécessaire d'en avoir, il suffit de l'affirmer, tant on à affaire à des esprits appauvris, engourdis, hébétés, dépravés. » Sortie virulente, qui rappelle le mot profond d'un auteur dramatique contemporain (1), mettant en scène un artiste vieux jeu dont l'expérience se résume par ce conseil à la jeunesse : « Ayez d'abord du talent : le succès viendra toujours à son heure. — Non, reprend un Méridional exubérant en qui Gobineau reconnaîtrait le sang mélanien à haute dose, ayez d'abord du succès : il y aura toujours des imbéciles pour vous trouver du talent. »

(1) Édouard PAILLERON dans *Cabotins*.

Encore une fois, le rôle de Rome fut d'éparpiller dans son empire les notions et les croyances nées de chacune de ses parties, de *hâter puissamment l'amalgame des fractions de l'humanité tombées dans son orbite,* de préparer enfin une première période d'égalité ethnique dans le bassin méditerranéen.

CHAPITRE IX

LES ARIANS GERMAINS — ROME GERMANIQUE

Il est temps de détourner nos regards de ce spectacle crépusculaire, pour les porter vers le côté de l'aurore, vers les Arians germains, si indignement calomniés par l'école latine. « Ces malheureux barbares, on les fait apparaître au cinquième siècle comme des monstres en délire qui, se précipitant en loups affamés sur l'admirable organisation romaine, la déchirent pour la déchirer, la brisent pour la briser, la ruinent uniquement pour en faire des décombres. » Que la vérité est différente! Les Germains furent les seules forces vives, les soutiens dissimulés de l'Empire durant la plus grande partie de son existence. Seuls ils sauvèrent du sein des débris accumulés par sa chute pitoyable ce qui méritait de durer.

Mais avant de le démontrer, faisons bonne justice d'insinuations odieuses, en rapprochant pour un instant, en comparant de sang-froid les deux êtres dont on voudrait faire, d'une part, une intéressante victime, et de l'autre, un brutal destructeur. Qu'était donc au physique et au moral un Romain du troisième ou du cinquième siècle? « Un homme de taille moyenne, faible de constitution et d'apparence, généralement basané, ayant dans les veines un peu du sang de toutes les races imaginables, » se croyant le premier personnage de l'univers et, pour le prouver, insolent, rampant, ignorant, voleur, dépravé...

En face de cet être méprisable, qu'était le barbare? Un homme à blonde chevelure, au teint blanc et rosé, large d'épaules, grand de stature, vigoureux comme Alcide, téméraire comme Thésée, adroit, souple, ne craignant rien au

monde et la mort moins que le reste. « Ce Léviathan possédait sur toutes choses des idées justes ou fausses, mais raisonnées, intelligentes et ne demandant qu'à s'étendre. Ce n'était nullement l'enfant tapageur que l'on s'imagine d'ordinaire, mais un adolescent bien éveillé sur ses intérêts positifs. » Il est impossible de ne pas noter une fois de plus combien Gobineau est au fond embarrassé dans le portrait moral de l'Arian : des traits vagues, parfois presque dignes de M. de La Palisse, voilà ce qu'il nous offrira plus d'une fois encore : seule surnage dans ce fatras la nuance utilitaire, qu'il accentuera par la suite, et qu'il nous a pourtant appris à considérer comme jaune, à moins que ce ne soit par instants la force physique toute pure, comme dans le développement que voici. Quand le Romain vaniteux et misérable opposait sa fourberie à l'*astuce rivale* du barbare, qui décidait de la victoire? Le poing du second. En tombant comme une masse de fer sur le crâne du pauvre neveu de Rémus, ce poing musculeux lui apprenait de quel côté était passée la force. Et comment se défendait alors le Romain écrasé? Il pleurait et criait d'avance aux siècles futurs de venger la civilisation opprimée en sa personne. Pauvre vermisseau!... Il *mentait*, et ceux qui, dans le monde moderne, *par haine de nos origines germaniques* et de leurs conséquences sociales au moyen âge, ont amplifié ces hâbleries n'ont pas été plus véridiques. Eh quoi? parce que la littérature à la mode, les traités de grammaire, la rhétorique, les poèmes lippogrammatiques et toutes les gentillesses de même sorte qui faisaient les délices des beaux esprits du temps trouvaient sans exception les rudes guerriers du Nord plus froids que leurs glaces polaires, il faudrait proclamer ces héros sans âme? Certes, ils étaient barbares, ces frustes dominateurs, qui, nourris des chants nerveux de la Germanie, restaient insensibles à la lecture comme à l'aspect de ces madrigaux écrits en forme de lyre ou de vase, devant lesquels se pâmaient d'admiration les gens bien élevés d'Alexandrie ou de Rome. Les classes lettrées ou soi-disant telles se sentaient en quelque sorte fondées à déclarer que leur César rhénan manquait de goût. Pour *la postérité, elle aurait pu en juger autrement et*

prononcer que le barbare existait en effet, mais non pas sous la cuirasse du Germain.

En réalité, loin de détruire la civilisation, l'homme du Nord a sauvé le peu qui en survivait; et ce fut pour préserver la société civile et religieuse d'une ruine totale que Dieu donna au monde ancien des « nations de tuteurs ». L'origine de ces groupes élus va nous occuper tout d'abord, avant que nous les contemplions à l'œuvre dans la régénération temporaire de la Romanité.

A côté des Aryas proprement dits, des Iraniens et des Hellènes, on distingue dans la patrie primitive de la race pure un quatrième groupe de nations apparentées aux précédentes, et dont les noms se retrouvent dans les anciens monuments chinois et hindous. Les Khou-te chinois ou Khetas védiques furent les ancêtres des Gètes et plus tard des Goths. Les Szou ou Sakas, avant de baptiser la Scandinavie, engendrèrent les Scythes, que Gobineau a cru d'abord jaunes, sur la foi de Ritter et de Humboldt, mais qu'il préfère reconnaître pour arians après avoir bien examiné le problème ; nous le verrons tirer un parti surprenant de ces peuplades dans l'*Histoire des Perses*. Enfin, auprès des Gètes et des Scythes, on aperçoit dans les sources grecques les Sarmates, nés d'une alliance entre les Sakas ou Scythes, et les Amazones, mot qui signifie mère des Ases ou des Arians. Ces Sarmates, qui « ressemblaient assez bien déjà aux paladins du moyen âge germanique, dont ils étaient les lointains ancêtres », habitèrent quelque temps la région du Caucase, dont ils régénérèrent les tribus, laissant chez les Circassiens la trace impérissable de leur passage; car le nom de caucasique, proposé d'abord par la science moderne pour toute la famille européenne, a son origine dans l'admiration universellement suscitée par le beau type blanc de ces montagnards. Puis, poursuivant leur route, sous le nom d'Alains ou de Roxolans, ces émigrants fondèrent au huitième siècle avant notre ère, dans la Russie centrale, « un État stable et régulier, dont la mémoire, dont les dernières splendeurs projettent encore à travers l'obscurité des temps un éclat vif et glorieux sur l'aurore des nations scandinaves. » Il s'agit du

Gardarike, dont la capitale se nomma Asgard, la ville des Ases ou des Arians. « C'était probablement un grand village orné de palais à la façon des anciennes résidences des premiers conquérants de l'Inde et de la Bactriane. Dans cette royale cité, les pères des dieux, les dieux eux-mêmes exerçaient avec grandeur la plénitude de leur puissance souveraine, rendant la justice, décidant la paix ou la guerre, traitant avec une hospitalité splendide et leurs guerriers et leurs hôtes. » Tous traits un peu vagues, on en conviendra, et justifiant mal l'admiration passionnée que professe Gobineau pour le premier empire arian germain, perdu dans son brouillard de légende. Il en est ainsi chaque fois que le comte prône la race élue. Mais dans le cas particulier d'Asgard cette admiration s'appuie tout à la fois sur des motifs théoriques que nous pressentons assez, et sur des raisons personnelles que nous apprendrons à connaître; il importait donc d'en noter avec soin la première et naïve expression.

Ce n'est pas qu'un aveu inquiétant ne se glisse déjà sous les fleurs de ces louanges hyperboliques : des « alliances ethniques » furent dès lors contractées, et elles étaient « inévitables » (1). Mais, tout à l'ivresse de la contemplation esthétique qui nous est proposée, nous aurions tort de nous appesantir pour le moment sur ce détail. Au quatrième siècle avant Jésus-Christ ce merveilleux royaume fut renversé, malgré le courage et l'énergie de ses fondateurs, probablement par les Scythes, leurs cousins. Les nobles nations roxolanes remontèrent donc dans leurs lourds chariots d'émigrants et se dirigèrent vers le nord-ouest, seule voie ouverte sans trop de difficultés à leur passage, car elles n'y rencontraient pas d'autres Arians capables de les arrêter en chemin. Parvenues à un certain point de la route, elles se divisèrent en deux groupes : l'un s'établit dans la Poméranie et la Suède méridionale, pour y reprendre le nom antique de Khetas ou de Goths. L'autre se rendit par terre en Norvège et y reprit la dénomination de Sakas, baptisant ainsi la Scandinavie. Pour

(1) T. II, p. 342.

le mot Germain, il vient d'Ariman ou homme arian; celui de Teuton ou de Teusch, qui désigne l'Allemagne contemporaine, est purement celtique et fut accepté par les générations ultérieures des Arians à la suite d'un emprunt, assez justifié d'ailleurs au point de vue ethnique, comme nous le verrons.

La proximité de si nobles voisins se fit bientôt sentir aux Celtes plus ou moins finnisés répandus dans la région qui fut plus tard la Germanie. Les Cimbres et les Teutons en furent d'abord touchés et en devinrent capables de vaincre Rome, car « cette première alluvion fit grand bien aux nations qu'elle pénétra ». Vercingétorix était un de ces Celtes arianisés, et dans Arioviste, dont le nom signifie « hôte des Arians », simple titre générique des chefs d'expédition, il faut reconnaître un Arian plus pur encore, puisque, noble, intelligent, courageux, l'adversaire de César se révèle comme « un conquérant politique de la plus haute espèce ». Néanmoins, tous ces brillants guerriers, les premiers parvenus aux frontières de l'Empire, furent rapidement celtisés ou slavisés et disparurent en régénérant légèrement les masses alourdies qu'ils atteignirent. Mais ils ne formaient que l'avant-garde des Arians germains. La vraie source des grandes invasions est scandinave et gothique, et sa cause doit être cherchée dans les agressions des Huns, d'ailleurs assez arians eux-mêmes, car les troupes d'Attila et des conquérants inconnus qui furent ses prédécesseurs ont dû contenir de nombreux éléments blancs, probablement scythiques : sinon, leurs victoires initiales sur les Germains ne sauraient s'expliquer dans le système arianiste. Qu'importe, au surplus, l'aspect de ces vainqueurs asiatiques, puisque Gobineau n'a de tendresse que pour les vaincus, et nous assure que ses favoris ont conservé sous l'orage « leur grandeur entière », que leurs rois « ne dégénèrent pas de la souche divine à laquelle remontait leur maison ». Nous acceptons volontiers ses affirmations bienveillantes; mais si l'Orient européen, vidé de Germains, retourna aux Slaves, qui s'y finnisèrent à loisir; si l'Occident, voire les îles Britanniques, concentrèrent de plus en plus les forces de l'essence pure, il faut avouer que la cause de cette accumulation n'est pas

précisément martiale, et qu'un ennemi des Arians l'interpréterait malignement de la sorte. Après avoir cédé devant les jaunes en Asie, les Scythes à Asgard, les Huns vers la Baltique, ils peuplèrent les rives de l'Atlantique parce qu'ils ne purent pas fuir plus loin.

Sans nous arrêter à une si perfide insinuation, énumérons les branches principales de ces fuyards, envahisseurs de l'Empire. On distinguait parmi eux les Goths proprement dits, qui, « par les derniers tressaillements de leur énergie, inspirèrent l'orgueil de la noblesse espagnole; » les Vandales, qui allaient se mélaniser dans l'Afrique du Nord, mais préparer quelques qualités à ces Kabyles (1) (que l'*Essai* trouvait aux prises avec nos troupes d'Algérie); les Lombards, restés plus purs quoique un peu celtisés; les Burgundes, dont le sort fut analogue à celui des précédents, mais qui eurent du moins l'avantage de se trouver voisins des Francs. Noble race que ces derniers barbares, dont la tribu royale, les Mérowings, descendait certainement d'Odin, bien que les généalogies ne mentionnent pas cette origine; mais c'est omission pure, sans aucun doute, et les titres authentiques existaient s'ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous, car l'extraction divine est une circonstance essentielle, aux regards des nations germaniques, pour fonder des droits à la royauté. Enfin, les Saxons demeurèrent les plus purs des Germains, grâce à leur situation orientale isolée, qui les préserva du contact de la Romanité. Ils eurent moins d'éclat que les Francs, plus tôt civilisés par l'Empire, mais en revanche plus de longévité; et leurs descendants, les Anglo-Saxons, représentent, parmi les peuples sortis de la péninsule scandinave, le seul qui, dans les temps modernes, ait conservé une certaine « portion apparente » de l'essence ariane. C'est l'*unique nation de ce sang* qui, à proprement parler, vive encore de nos jours.

Par malheur, la confusion qui présida à l'invasion fut fatale aux destinées germaniques, car si à la surface « apparaissaient

(1) Gobineau reconnaissait sans doute plus d'un trait arian chez ces montagnards (voir l'étude de Renan sur la société berbère).

de grandes causes de régénération, dans les *profondeurs tombaient* de nouveaux éléments ethniques d'abaissement et de ruine que *l'avenir allait avoir beau jeu à développer* ». Pour parler plus clairement, le « chaos des peuples » réduit en servage, mais non détruit par les conquérants, préparait les revanches contemporaines de la Romanité. Retenons ce jugement, qui résume toute la philosophie aryaniste de l'histoire moderne.

Il importe à présent de pénétrer dans l'intimité morale des peuples germains afin de mieux comprendre leur rôle au sein de la société européenne. C'est, de plus, un beau chapitre que nous avons à parcourir, et l'une des réussites de la plume de Gobineau. Soutenu par son enthousiasme sincère, il nous a donné de ceux qu'il regarde comme ses ancêtres une image non exempte sans doute de prévention et d'excès, mais dont les proportions outrées ont du moins le mérite de graver mieux dans la mémoire des traits véritablement empruntés à la réalité. Par exemple, l'individualisme germanique est loin d'être une découverte de sa perspicacité : il donne en revanche un relief singulier à son expression. Dans le monde barbare, dit-il, l'homme est tout et la nation peu de chose : on y aperçoit l'individu avant de voir la masse associée. Circonstance fondamentale, qui excitera d'autant plus d'intérêt qu'on prendra soin de la comparer avec le spectacle offert par les agrégations de métis sémitiques, helléniques, romains, celtes, slaves. Chez ceux-là, l'on ne voit guère que les multitudes : l'homme ne compte pour rien, et il s'efface d'autant plus que, le mélange ethnique auquel il appartient étant plus compliqué, la confusion y est devenue plus considérable. L'Arian germain, cette « créature puissante », attire d'abord l'examen sur lui-même avant de permettre de le porter sur le milieu qui l'entoure. Voyez à quel point ses idées religieuses reflètent l'indépendance de son caractère. Pour lui la nature est éternelle, la matière infinie : les dieux n'ont que des fonctions d'organisateurs ici-bas. Nés après la matière vivante et intelligente, ils devront mourir un jour, ce qui les rapproche des humains et encourage les plus braves d'entre ces derniers à se dire les descendants

des dieux. Les Germains pourtant rejettent un anthropomorphisme trop précis : ils aiment à se figurer les êtres célestes « planant à demi cachés au sein des nuages rougis par les lueurs du couchant », ou révélant leur présence dans le bruit mystérieux des forêts. Ils ignorent, en conséquence, l'adoration des images, et si les Lombards honorent un serpent d'or, les Saxons quelque chimère composite, c'est, nous assure leur avocat empressé, « qu'ils vénèrent une émanation de la nature des dieux dans certains objets précieux pour eux. » Qui donc oserait encore les accuser d'idolâtrie après une explication si satisfaisante? En général, tout ce qui est bas et grossier dans le Panthéon et dans le culte scandinave vient des Celtes et des Finnois. Tels les sorciers et les devins, qui firent peu à peu dévier le culte de sa pureté primitive; tel l'usage des sacrifices humains. Encore cette dernière pratique ne fut-elle chez les Germains qu'une mesure de défense sociale, les arrêts de la justice criminelle étant de la sorte exécutés par les prêtres. Nous avons déjà dit que Gobineau fera plus tard amende honorable sur ce point, et qu'après avoir rejeté avec horreur dans l'*Essai* la possibilité de telles abominations parmi les Arians purs, il l'avouera sans ambages dans l'*Histoire des Perses*.

On s'est demandé, avec plus ou moins de raison, poursuit-il, si les nations sémitiques avaient eu à l'origine une idée bien nette de l'autre vie? Pour les Arians, cela n'est pas douteux; la mort ne fut jamais à leurs yeux qu'un passage étroit à la vérité, mais insignifiant, ouvert sur un autre monde. Quant au sort qui attend l'homme dans l'au-delà, nous retrouvons encore chez les Germains cette notion si ariane : la défiance des mérites purement personnels et la propension à fonder la morale sur l'ontologie, qui nous ont été signalées chez les Aryas hindous avant le bouddhisme. « L'homme de noble race, le véritable Arian arrivait par la seule puissance de son origine à tous les honneurs du Walhalla, tandis que les *pauvres*, les captifs, les esclaves, *en un mot les métis*, et les êtres d'une naissance inférieure tombaient indistinctement dans les ténèbres glaciales du Niflheimz. » Les destinées de l'autre vie

n'étaient donc pas le moins du monde déterminées *par les mérites de la vertu ou le châtiment qu'aurait dû recevoir le vice.* Toutefois, et cette réserve aurait été applaudie par l'école du matérialisme historique, une telle doctrine ne fut évidemment de mise que pendant les époques où toute gloire, toute puissance, toute richesse se trouvèrent concentrées entre les mains des Arians, où nul Arian ne fut pauvre, en même temps que nul métis ne fut riche. Par la suite, on accepta des opinions plus conformes à la distribution contemporaine des qualités morales dans les individus.

Non moins intéressante que la religion, non moins riche en révélations psychologiques et en conséquences d'avenir était la constitution de la propriété chez les Germains. On y distingue deux modes principaux qui, répondant à des besoins divers, portèrent chacun des fruits caractéristiques de leur origine. Le plus ancien incontestablement est celui dont l'idée constitutive avait été apportée de la Haute Asie : c'était l'odel (1), « qui implique les idées de noblesse et de possession si intimement combinées que l'on est fort embarrassé de découvrir si l'homme était propriétaire parce qu'il était noble, ou inversement. » En effet, au début, l'Arian étant seul un homme au sens propre du mot, on ne voyait de propriété régulière et légale qu'entre ses mains, et, d'autre part, on n'imaginait pas d'Arian privé de cet avantage. Le domaine, ainsi constitué en odel, appartenait sans restriction *aucune* à son maître : il formait une véritable souveraineté où la nue propriété, l'usufruit et le haut domaine se confondaient absolument. Le sacerdoce en était inséparable, et inséparable aussi la juridiction à tous ses degrés, au civil comme au criminel. En d'autres termes, et cette conviction transparaîtra souvent chez Gobineau, dans une telle organisation sociale, le chef de famille est roi au sens absolu du mot. « Femmes, enfants, serviteurs, esclaves, ne reconnaissaient que lui, ne vivaient que par lui, ne rendaient compte qu'à lui seul, *qui n'en rendait à personne.* »

(1) Telle est l'orthographe de Gobineau : OEdel serait plus exact.

La nation est donc une fédération de rois; c'est ce dernier titre que se donneront les pirates normands embarqués avec les seules forces de leur odel : ils seront les rois de la mer. Et, quand l'organisation féodale dont nous allons parler aura définitivement triomphé au moyen âge, les alleux, anciens odels, sembleront si bien des souverainetés que telle sera l'origine de la légendaire et symbolique royauté d'Yvetot. Les rapports de pareils potentats avec leur tribu se réduisaient, comme on le conçoit, à peu de chose. Un magistrat élu sous le nom de *drottinn* ou *graff*, mais choisi d'ordinaire dans les races les plus anciennes, dont la généalogie remontait aux dieux, exerçait une autorité des plus précaires, analogue à celle *vic-pati* des Aryas; et chaque guerrier possesseur d'odel n'était guère mieux lié à son voisin d'une même nation « que ne le sont entre eux les différents États formant un gouvernement fédératif ».

Le défaut d'une telle constitution est bien aperçu dès lors par son apologiste : c'est sa faiblesse défensive; elle exalte l'héroïsme individuel, mais les forces humaines ont des limites, et les descendants des dieux succombent eux-mêmes devant le nombre et la discipline d'adversaires chez qui l'union fait la force. Pour laisser régner en paix cette brillante poussière de héros, il fallait des populations esclaves numériquement faibles, ou encore « complètement subjuguées par la conscience de leur infériorité », état d'esprit que notre auteur aime à imaginer, du moins au début, chez les races inférieures, promptes à accueillir comme des dieux leurs conquérants de souche plus noble, mais qu'il sait aussi peu durable, ne serait-ce que par la conséquence des mélanges, relevant rapidement le niveau des vaincus.

C'est pourquoi, dans l'état de guerre ou de conquête, il fallait trouver d'autres cadres sociaux, et l'Arian avait trop de bon sens pratique pour ne pas résoudre le problème en conciliant la puissance de l'association avec les idées d'indépendance personnelle, qui, avant toutes choses, lui tenaient à cœur. De là naquit, à côté de l'odel, le féod, père de l'organisation féodale. Ici, Gobineau, un peu embarrassé pour expliquer

un état social si différent du précédent, sans trop diminuer son individualiste Arian, nous présente cette innovation avec toutes sortes de ménagements. Un guerrier connu, dit-il, mais non pas nécessairement très noble (il suffisait qu'il eût fait ses preuves dans des expéditions antérieures), se présentait à l'assemblée des chefs et proposait une nouvelle campagne. Pour réussir à en faire décider l'entreprise, il lui fallait, « outre un passé quelque peu digne d'estime, » un véritable don d'éloquence. Il s'agissait en effet de s'assurer l'avantage du commandement dans cette sorte de débat ou de surenchère bientôt établie entre les candidats au titre de général et des guerriers qui demeuraient absolument libres de prêter ou de refuser à volonté leur concours. Il fallait surtout une libéralité sans limites, une réputation de générosité bien reconnue, car un contrat personnel devait se conclure entre le chef de guerre et chacun de ses compagnons; or ceux-ci avaient, nous le savons déjà, « les yeux bien ouverts sur leur intérêt personnel. » Aussi, pour symboliser cette grandeur d'âme vis-à-vis de ses soldats, le général prenait-il volontiers le surnom d' « ennemi de l'or » ou d' « hôte des Arians ». Si quelque privilégié réunissait de pareilles qualités, alors, l'Arian libre, l'Arian souverain absolu dans son odel, abdiquant pour un temps donné l'usage de la plupart de ses prérogatives, devenait, sauf le respect des engagements réciproques, l'*homme de son chef*, dont l'autorité pouvait aller jusqu'à disposer de sa vie s'il manquait aux engagements qu'il avait contractés. On sent percer en tout ce développement un certain éloignement pour le chef de guerre, une méfiance d'aristocrate pour le « soldat parvenu, sans ancêtres (1) », que cet aventurier était trop souvent; et sans cesse, en Gobineau, nous constaterons ce singulier mélange d'admiration de la force et de dédain pour ses dépositaires, quand ils ne possèdent pas, par surcroît, la noblesse du sang.

Lorsque l'expédition était heureuse, le général d'armée devenait le konungr du pays conquis, qui se nommait le Rik (Reich), dénomination dégradante, que la Norvège, pays d'odels,

(1) Voir le Théophraste de son poème d'*Amadis* que nous analyserons.

repoussa aussi longtemps que la suprématie d'un konungr. Ce dernier, une fois installé dans sa dignité nouvelle, concédait des biens-fonds à ses compagnons, mais, par une nécessité militaire dirimante en territoire ennemi, ceux-ci n'en jouissaient qu'aussi longtemps qu'ils demeuraient *fidèles* à leur conducteur. Le domaine ainsi possédé *à condition* s'appelait *féod*. Il offrait plus d'avantages que l'odel pour le développement de la puissance germanique, parce qu'il contraignait l'humeur indépendante de l'Arian à laisser au pouvoir dirigeant une autorité plus grande. Il préparait même l'avènement d'institutions propres à mettre d'accord les droits du citoyen et ceux de l'Etat sans détruire les uns au profit des autres. On reconnaît dans tout ce développement que l'auteur est partagé entre les deux sentiments antagonistes qui se combattaient alors dans son cœur en attendant que le premier triomphât décidément du second : d'une part, un individualisme ombrageux qui se complaît aux infinies libertés de l'odel; de l'autre, une claire vue des nécessités de la vie des grands États modernes, au moins à titre de développement prudent des institutions féodales du moyen âge.

Mais il est évident que les liens de cette dernière organisation, si habilement pondérés qu'ils soient, imposent malgré tout un lourd sacrifice à l'esprit d'indépendance de l'Arian. Le féod fut peu recherché tout d'abord; le service militaire à la solde d'un chef continua de répugner à nombre d'hommes libres, et surtout à ceux de haute naissance.

Ces âmes arrogantes trouvaient de l'humiliation à recevoir des dons de la main de leurs égaux et quelquefois même de ceux qu'ils considéraient comme leurs inférieurs en pureté d'origine. Ils préféraient garder l'action plénière de leur indépendance et combattre avec les seules forces de leur odel. Ce furent donc surtout des tribus demi-germaniques qui virent, au début de l'ère chrétienne, sortir de leurs rangs d'innombrables chefs, riches, vaillants, éloquents, populaires, promoteurs d'expéditions heureuses. Ceux-là seulement furent konungrs, ou rois au sens vulgaire du mot; encore n'étaient-ils pas reconnus pour tels par d'autres que par leurs compagnons.

C'est pourquoi la monarchie militaire, qui est la monarchie moderne, issue des chefs de guerre germaniques, s'établit très difficilement dans les pays scandinaves, où les jarls, descendants des dieux, croissaient en considération à mesure que diminuait la race pure, exposée surtout au hasard des batailles. Dans les riks, au contraire, le jarl se vit rapidement abaissé sous le faix de la royauté grandissante et bientôt « tomba à rien ». Bien plus, les odels en ces régions furent des domaines fictifs, constitués suivant l'ancienne forme, mais dépendant de la volonté du souverain.

En présence de cette répugnance instinctive devant l'organisation féodale, qui lui semble le premier pas de l'Arian sur la voie des concessions à la vie communautaire, il est temps de souligner un des traits saillants du caractère de Gobineau. Sur son compte, on débute presque nécessairement par une erreur; son attitude dédaigneuse vis-à-vis de son temps, sa partialité pour les castes, sa prédilection pour les termes significatifs de « mésalliance », de « parvenus », d' « exclusivisme chapitral », éveillent l'idée d'un talon rouge impénitent, d'un contemporain intellectuel de l'émigration. En fait, il est tout autre chose, et serait rangé parmi les républicains extrêmes plus congrûment que parmi les chevau-légers de l'ancien regime. Réactionnaire assurément, il retarde de trois mille ans, et non pas de cent, ou même de cinq cents, car il n'est féodal que par résignation. Son idéal, c'est l'individualisme extrême, les droits souverains du possesseur d'odel dans le Gardarike. Ajoutons que ce point de vue fait son originalité relative et parfois son attrait réel. De semblables préférences sont en effet si peu pratiques, elles touchent de façon si lointaine les questions à l'ordre du jour, qu'elles n'apparaissent nullement inquiétantes au premier abord pour notre organisation sociale présente ou pour quelque opinion politique que ce soit. Leur intérêt demeure tout philosophique. On a devant soi un fantaisiste intrépide, un utopiste amusant dont les vues excessives ne manquent ni de piquant dans la critique, ni de force dans le précepte moral. Pourquoi ne pas le dire, on trouve dans sa fréquentation quelque chose du plaisir que les hommes du

dix-huitième siècle éprouvaient à vivre en imagination près des bons sauvages décrits par les missionnaires, désireux d'édifier, ou par les voyageurs soucieux d'étonner leur auditoire. Oui, l'enthousiasme de Gobineau pour les charmes de l'odel nous transporte de façon assez imprévue dans cette atmosphère philosophique des lecteurs de l'*Emile* contre laquelle il semble en réaction tout d'abord, mais où nous avons montré déjà singulièrement à l'aise son instinctive défiance contre la civilisation, née du mélange des races. Et c'est ici le lieu de le rapprocher, en quelques traits sommaires, d'un précurseur plus illustre que lui-même, dont il évoque invinciblement la mémoire; il n'est guère autre chose, en effet, qu'un Rousseau aristocrate, qui raisonne pour un groupe restreint, la race blanche, comme le philosophe de Genève argumente pour l'humanité en général. L'auteur du discours sur les sciences et les arts, ce véritable père du romantisme, n'a-t-il pas débuté, lui aussi, en prônant les Scythes, les premiers Perses, les Germains de Tacite; en condamnant la corruption athénienne, la décadence romaine, la renaissance perfide du seizième siècle. Au total, l'horreur du mélange ressemble étrangement à l'exécration de la société. Les conséquences de ces périlleuses nouveautés sont exactement les mêmes aux regards de nos deux utopistes : d'une part la vie sociale, de l'autre la mésalliance, sont rendues responsables de la naissance des sciences et des arts perfides. Aucun d'entre eux, il est vrai, n'ose proscrire entièrement l'ingrédient dangereux qui l'inquiète; par une flagrante contradiction, il faut un peu de société à Rousseau comme un peu de mélange à Gobineau. Mais à dose homéopathique pour Dieu; sinon voici l'Arian qui dégénère dans l'*Essai sur l'inégalité des races*, aussi bien que l'homme bon et heureux de la forêt primordiale dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*. Enfin mélange et société ont encore ce point commun de ne révéler leur action délétère que par l'usage et par l'expérience, c'est-à-dire quand il est trop tard pour en arrêter les ravages. Si Gobineau aperçoit plutôt comme mélange le phénomène que son précurseur appelle association pure, c'est que, disciple de Boulainvilliers,

il est en conséquence mieux éclairé sur le rôle joué par la force et par la conquête dans les origines sociales. Mais, au sein de l'humanité vraie qui est la race blanche, il répugne tout autant que Rousseau à accepter la lutte, et surtout l'esclavage, qu'il y proclame interdit par droit naturel. Bien plus, dans ce cercle restreint il va réintroduire à son tour un contrat social restreint et limité il est vrai; telle est précisément l'origine qu'il donne au féod, cette convention entre égaux, non sans verser quelques larmes sur une première dégénérescence, comme le fit jadis son maître.

Citoyen d'Asgard, au fond de son cœur, Gobineau sent en effet vivement que l'hommage lige est une déchéance : il y trouve néanmoins un reste de grandeur et défend de son mieux ses héros, par exemple contre la haine « consciencieuse et sans exemple » dont l'éditeur savant du *Polyptique* d'Irminon, Guérard, poursuit les nations germaniques, se fondant principalement sur les conditions du service militaire pour refuser aux Goths d'Hermanrik comme aux Francs des premiers Mérovingiens *toute notion véritable de liberté politique*. Ne voit-on pas, riposte notre auteur, en Amérique, dans le Kentucky ou dans l'Alabama, les Anglo-Saxons, ce dernier rameau, « bien défiguré il est vrai, mais encore quelque peu authentique, » de l'ancienne souche germaine, sans croire porter la moindre atteinte à « leurs principes de sauvage républicanisme », s'engager à la solde des pionniers qui s'offrent à leur faire tenter fortune vers l'ouest? En toute situation, le barbare resta du moins étranger au sens municipal du Slave, du Celte et du Romain, par la haute idée qu'il avait de sa valeur personnelle et le goût d'isolement qui en est la suite : il continua de haïr les villes et leurs prétendues libertés parce qu'il redoutait les associations trop étroites. Il sut échapper à l'asservissement jusque dans la vie militaire, grâce aux stipulations du contrat passé entre chaque soldat et son général. Il conserva jalousement l'institution du wehrgeld, de l'amende payée pour meurtre, « née des difficultés dirimantes qui hérissent toujours le redressement des torts d'un souverain *envers son égal*. »

La tolérance naquit chez lui de l'excès même de son indépendance. Comme il considère tous les étrangers, « *fussent-ils de son peuple,* sous un jour *à peu près égal.* » il est assez libre de préjugés natifs contre qui l'aborde. Il sera doux aux Celtes et aux Slaves de son féod et les laissera devenir riches, ouvrant ainsi la voie à sa propre décadence. Car les conquêtes germaniques, malgré les excès des premiers moments, d'ailleurs « un peu exagérés par l'éloquence latine des écrivains de l'Histoire auguste », furent en définitive assez bénignes, médiocrement redoutées des peuples et, sans nulle comparaison, infiniment plus humaines et moins ruineuses que les colonisations brutales des légionnaires et l'administration féroce des proconsuls.

Contemplons un instant ces conquérants généreux dans l'intimité de leur vie privée. Ici le romantique parle plus haut que le puritain dans le cœur de Gobineau, et pour ne pas ternir l'éclat de sa palette il se gardera d'emprunter ses couleurs au pamphlet de circonstance qui naquit de la mauvaise humeur de Tacite contre ses concitoyens.

Il se méfie des « bandits philosophes », dessinés de fantaisie, dans le style stoïcien, par le gendre d'Agricola, uniquement désireux de présenter à la corruption romaine une sorte de morale en action. La maison de l'odel ne ressemblait guère aux sordides demeures, à demi-enfouies dans la terre, que l'auteur de la *Germanie* se plaît à décrire : ces tristes chaumières existaient sans doute, mais pour servir d'abri aux races celtiques à peine germanisées. Les hommes libres, les guerriers arians, « étaient mieux logés, et surtout moins à l'étroit. » Nous ne reproduirons pas les descriptions somptueuses qui se placent en ce lieu, mirant le *palais* de l'odel dans les eaux du Sund et plus tard dans celles de la Somme (1), tel que l'avaient reflété jadis les flots de l'Euphrate ou ceux de la Caspienne; nous glisserons sur la peinture haute en couleurs du festin des braves, où les assistants, s'exaltant jusqu'à

(1) Où Gobineau crut le reconstituer un jour par l'acquisition du château de Trye (Oise).

la folie (ce qui est un peu mélanien), entre-choquaient leurs armes pour mieux célébrer leur allégresse : ce sont là des « délassements de lions ». Ce banquet, assez peu platonicien, est pourtant présidé de la façon la plus aimable par l'épouse germanique, dont la situation privilégiée forme un trait propre à la chevalerie ariane. Modèle de grâce imposante et de majesté, noble créature, « charmante femme » même, telle apparaît dans l'*Essai* celle que Renan nommait vers la même époque une « furie scandinave » en songeant à Gudruna et à Chrimhilde. Elle se retire après le repas proprement dit et avant le commencement de l'orgie, comme c'est encore l'usage en Angleterre, ce pays qui a le mieux conservé les débris des usages germaniques.

Et un détail amusant nous permet ici de souligner la partialité trop évidente de notre auteur, captivé par les charmes du spectacle qui se déroule devant sa vive imagination. Il nous a parlé ailleurs avec dégoût des prophétesses celtiques, telles que la Velléda druidique. Leurs « manifestations populacières » lui semblaient un héritage évident de la race jaune, car les hordes mongoliques, tout en « repoussant leurs femmes et leurs filles dans un profond état d'abjection et de servilité, les emploient volontiers aujourd'hui encore aux œuvres magiques ». L'extrême irritabilité nerveuse de ces créatures les rend propres à cet usage. « Elles sont en effet, des trois races qui composent l'humanité, les femmes les plus soumises aux influences et aux maladies hystériques (1). » Or, après que nous avons pris notre parti de cette appréciation sévère, quelle n'est pas notre stupéfaction à constater que la « charmante femme » de tout à l'heure n'en est pas moins à l'occasion une « sibylle de famille » qui rend « dans le séjour particulièrement intime de la chambre nuptiale » des oracles écoutés du mari, en qui on « admet l'esprit divinatoire ». L'auteur semble avoir entièrement oublié ses précédents dégoûts. C'est là ce qui s'appelle avoir deux poids et deux mesures; mais, parvenus en ce point de notre étude, nous estimons que

(1) T. II, p. 176.

nul de nos lecteurs ne s'en étonnera plus que nous-même.

Cet intéressant chapitre se termine par un fort habile paragraphe sur le rôle de l'Église vis-à-vis de la religion et de la civilisation germaniques. Gobineau, placé entre deux puissances dont il entend ménager l'une et dont il veut exalter l'autre, fait des prodiges de conciliation, révèle des trésors de larges sympathies. Sans doute, des « nécessités d'un ordre supérieur » contraignirent d'abord le clergé à se montrer hostile à l'odinisme; mais, la victoire étant restée à la bonne cause, nul ne s'occupa mieux que l'Église à sauver les précieux débris du passé païen. « Avec cette tendre considération qu'elle a toujours montrée pour les œuvres de l'intelligence, même les plus opposées à ses sentiments, noble générosité dont on ne lui sait pas assez de gré, elle fit pour les livres germaniques exactement ce qu'elle faisait pour les livres profanes des Grecs ou des Romains, » elle arracha ces trésors à l'oubli.

Non moins magnanime vis-à-vis des femmes barbares, qui, assure Gobineau, se montrèrent particulièrement attachées aux antiques superstitions et opposées aux nouveautés chrétiennes, l'Église sut jouer un rôle de modération et d'indulgence. « Le christianisme, qui, fidèle à son désintéressement de toutes formes et de toutes combinaisons temporelles, avait su ennoblir cette situation en y faisant entrer l'esprit de sacrifice; le christianisme, qui avait appris à sainte Monique à se faire de l'obéissance conjugale un échelon de plus vers le ciel, *était loin de répugner aux notions nouvelles et évidemment beaucoup plus pures* que les Arians germains introduisaient dans son sein... Il ne perdit rien de sa bienveillance pour des conceptions très nobles : en les épurant, il s'y prêta et ne contribua pas peu à les conserver dans les générations successives où désormais les mélanges ethniques tendent à les faire disparaître, surtout chez les peuples du midi de l'Europe. »

Nous voici donc amenés sur le terrain de la fusion entre les notions romaines, chrétiennes et barbares sous les murs de la Rome germanique. A partir de l'an 250, tout est germain dans l'Empire. L'invasion des barbares, qu'on s'imagine trop facilement violente et dévastatrice, avait été et allait être de plus

en plus une sorte de colonisation extensive, qui parut toujours à peu près légale et fut régularisée juridiquement là où elle résulta de la conquête armée. De tels « revirements de propriété » n'étaient-ils pas d'ailleurs parfaitement légitimes suivant les notions romaines. L'État et l'empereur, qui le représentait, avaient le droit de tout faire au monde : il n'existait pas de moralité pour eux. *C'était le principe sémitique.* De leur côté, les Germains eurent l'habileté de laisser à l'élément civil et romain une prépondérance au moins fictive : les chefs barbares, demeurant konungrs vis-à-vis de leurs compagnons, devinrent consuls ou patrices pour leurs nouveaux sujets, et firent par là subsister côte à côte les deux nationalités, persistant dans le rôle conservateur inauguré par les empereurs d'origine barbare. On organisa un système de tenures où féods et odels (alleux) prirent un aspect légèrement latin. Et l'Empire ne sembla pas défait par la disparition de l'empereur de Rome après Augustule. Le Basileus de Constantinople en tint provisoirement le sceptre, et quand les Germains furent assez justifiés par leurs services aux yeux de la Romanité, Charlemagne releva sans peine la couronne d'Occident, d'après la loi salique de sa race, parce que le trône tombait alors en quenouille sur le Bosphore. Les Francs, récemment régénérés par l'invasion austrasienne, tenaient à cette heure le premier rang parmi les Barbares, et l'empereur universel ne pouvait être autre, ethniquement parlant, que le roi des Austrasiens, l'Austrasie étant bien réellement alors le cœur du monde. Voilà une ethnologie qui est levée de bon matin, comme les métaphores de M. van Buck! Et loin d'être le cœur du monde de ce temps, l'Austrasie était tout au plus le germe d'un monde futur. Mais revenons à l'organisation sociale romano-germanique. Il y eut bien quelques excès dans la prise de possession barbare. Toutefois, si l'on songe aux difficultés que les nouveaux venus rencontraient à chaque pas dans cette Babel ethnique où ils s'étaient fourvoyés, *on n'accuse plus, on admire.* Grâce à leurs ménagements généreux, le droit germanique développa sans heurt les bienfaits de ses conceptions hautaines. Les droits de l'homme libre pris individuellement y

furent ce qu'avaient été les droits de la cité dans le monde romain. Et l'âme de ce statut personnel resta le mouvement, l'indépendance, la vie, l'appropriation facile à toutes les circonstances ambiantes (1), tandis que l'âme du droit civique s'appelait Servitude, comme sa suprême vertu, Abnégation. Cette infusion d'idées nouvelles a engendré notre civilisation contemporaine, qui ne fût jamais née sans leur concours, et que n'eût pu produire par ses propres forces la romanité passive, dominée, contrainte, *jamais sympathique*. Voilà le cri du cœur, l'exclamation caractéristique sous la plume de Gobineau : on y reconnaît assez que ses objections à la Romanité sont d'ordre passionnel et sentimental bien plutôt que rationnel et politique.

Supposons un instant, dit-il, que les Germains n'eussent pas été ébranlés vers cette époque par les troupes à demi arianes elles-mêmes des conquérants hunniques. Aujourd'hui, l'Europe aurait peine à maintenir une sociabilité quelconque et en serait à peu près au point de *décomposition pulvérulente* où sont arrivées les provinces méridionales du royaume de Naples et la plupart des territoires de l'Asie antérieure. Ou plutôt, puisque les Barbares cantonnés au delà du Rhin seraient entrés tôt ou tard en contact avec l'Empire, ils y auraient trouvé une civilisation plus énervée encore, dont l'influence morale et physique les eût moins touchés : le sang germain se

(1) Ces distinctions d'apparence subtile peuvent à l'occasion reprendre vie et actualité. Lors de la discussion de la loi sur les associations (1901), nous nous souvenons avoir entendu exposer par un parlementaire distingué ce qui avait été appelé à la Chambre la conception romaine et la conception germaine du droit de l'État vis-à-vis des associations. La première, considérant l'individu comme rien, la cité comme tout, faisait dépendre l'existence d'un groupe de l'autorisation accordée par l'État, et jugeait que les associations non autorisées n'étant pas nées juridiquement, leurs biens étaient *res nullius*, confiscables au profit de la République. Tandis que la seconde considérait l'individu et les personnes morales comme existant au même titre légitime. Toutefois, reconnaissant que dix personnes associées sont plus fortes que les dix mêmes prises isolément, elle accordait à l'État un droit de surveillance spécial, à la rigueur celui de dissolution ; mais en tout cas les biens revenaient en cette hypothèse aux sociétaires, comme ayant vécu légalement par le fait même de leur constitution en société et par la seule expression de leur volonté personnelle en ce sens.

fût mieux défendu; on aurait vu un moyen âge prolongé; un genre de culture comparable à celui qui a régné du dixième au treizième siècle environ aurait commencé beaucoup plus tôt et duré beaucoup plus longtemps. Néanmoins, telle est l'action inéluctable des lois du mélange ethnique que tout se serait passé de même à la longue, que le Germain se fût usé au contact du chaos des peuples et que, « bref, par un autre chemin, l'humanité serait arrivée identiquement au résultat qu'elle a obtenu. » Si, en effet, on avait demandé aux sages de la décadence romaine laquelle survivrait, de la barbarie envahissante ou de la Romanité fière de sa culture supérieure en apparence, ils eussent répondu que la seconde triompherait après une passagère éclipse. Eh bien! ils ne se seraient trompés que sur le temps nécessaire, en l'estimant trop court; car, à la longue, la Romanité allait en réalité « user sa dominatrice comme les flots usent le rocher » et, finalement, lui survivre. Les nations germaniques ne devaient pas éviter de se dissoudre un jour dans les *détritus accumulés et puissants* des races qui les enserraient de toutes parts. Seulement, par un reste de fortune, « cette révolution ne pouvait jamais être si radicale que de ramener la société européenne à son point de départ sémitisé, » et la trace ne disparut pas entièrement de la suprême infusion du sang arian.

CHAPITRE X

LES NATIONS MODERNES

La lente absorption des Germains par les couches ethniques sous-jacentes fournit la raison d'être de tous les mouvements importants des sociétés européennes. Néanmoins, à cette hardie et suggestive philosophie de l'histoire moderne, Gobineau accole tout d'abord une habile restriction qui témoigne en faveur de sa clairvoyance d'une part, de sa confiance opiniâtre en ses principes d'autre part. « Je ne me dissimule pas non plus, dit-il, que la libre action des lois organiques, auxquelles je borne mes recherches, est souvent retardée par l'immixtion d'autres mécanismes qui lui sont étrangers. Il faut passer sans étonnement par-dessus ces perturbations momentanées qui ne sauraient changer le fond des choses. A travers les détours où les causes secondes peuvent entraîner les conséquences ethniques, *ces dernières finissent toujours par retrouver leurs voies.* »

Un auteur aussi averti ne s'est pas aventuré à entreprendre un tableau achevé du moyen âge et des temps modernes. Il a senti combien ces causes secondes qu'il affecte de traiter dédaigneusement jouent aux époques contemporaines un rôle prépondérant. Le mélange est trop complet ou les événements trop proches encore et trop peu classés par le temps pour que son système donne ici de bons résultats de détail. Il a cependant laissé transparaître plus d'une fois au cours de l'*Essai* son opinion sur les différentes nationalités qui composent aujourd'hui l'Europe, et il a jeté çà et là des traits de lumière qu'il est utile de réunir en faisceau. Unis aux leçons plus précises de ses derniers chapitres, ils ne contribueront pas peu à éclai-

rer les sentiments de son âge mûr et les thèses de ses successeurs en aryanisme.

Il faut nous rappeler tout d'abord la loi générale dont nous avons rencontré déjà de frappantes applications. Toute société se fonde sur trois classes primitives, représentant chacune une variété ethnique : la noblesse, image *plus ou moins* ressemblante de la nation conquérante; la bourgeoisie, composée de *métis* qui présentent quelques-unes des qualités de la race dominante; le peuple, esclave ou, du moins, fort déprimé, en tant qu'issu d'une variété humaine inférieure, nègre dans le sud, finnoise dans le nord. Ces « notions radicales » se sont brouillées de bonne heure dans les intelligences européennes, mais l'esprit de sagesse qui avait fait d'elles la base de l'organisation sociale existante demeura vivant. Il l'est *encore;* il ne s'est *jamais donné de démenti à lui-même,* et il se montre aujourd'hui aussi sévèrement logique que jamais, là du moins où il a encore sa raison d'être.

Par contre, là où les supériorités ethniques disparaissent par le mélange, la société nouvelle ne tolère pas longtemps *l'existence des institutions faite pour l'ancienne et qui lui survivent.* Cette phrase ne pourrait-elle résumer toute la première partie des *Origines de la France contemporaine?* On n'admet pas de façon durable la fiction en politique : après avoir abrogé le nom distinctif des vaincus, on met à néant l'aristocratie et, par contre-coup l'esclavage. Abaisser les sommets, exhausser les fonds, voilà l'œuvre des siècles dans l'humanité comme dans la nature. Aujourd'hui, *l'âge de l'égalité est revenu* pour *la plus grande partie* des populations de l'Europe. Formule significative et énergique. Et nous allons constater avec surprise qu'aux yeux de ce légitimiste et de ce catholique d'éducation le trône et l'autel portent en grande partie la responsabilité de la rapide évolution ethnique qui se révèle dans le spectacle de l'Europe moderne.

Avouons pourtant que le jugement de Gobineau sur l'institution royale, dont il paraît condamner souvent les résultats, est assez difficile à dégager nettement. Si son idéal s'incarne dans la république égalitaire des Arians primitifs, il reconnaît

néanmoins qu'après la conquête du monde par la race blanche le sens de l'ordre, qui est propre à ce sang, devait l'amener à faire aboutir l'exercice du droit de suffrage à la fondation d'une monarchie régulière, appuyée sur le principe d'hérédité, mais équilibrée par une grande liberté individuelle. Le sceptre, donné en principe à l'élection, trouva, « par le respect dont on entourait les grands lignages, une forte cause de se perpétuer dans quelques descendances, » sans qu'il y eût pourtant tout d'abord rien d'absolu dans cette règle : l'absolu en ce sens étant nègre ou chananéen. Livré à lui-même, l'Arian n'a jamais admis que « les vénérables distinctions de la naissance constituassent un droit exclusif au gouvernement des citoyens ». Ainsi nulle trace de droit divin dans cette conception, car on pourrait dire que chez Gobineau, comme chez Rousseau, le droit divin n'appartient qu'à la race pure dans son ensemble et dans chacun de ses membres. Son idéal est la monarchie déléguée, constitutionnelle, à l'anglaise en un mot : maintenue avec soin dans une même famille, mais non pas assurée à une individualité déterminée, comme on l'a vu dans les révolutions modernes de la Grande-Bretagne. Si la royauté est acceptable quand elle est conçue de la sorte, les mélanges empêchèrent qu'elle ne fût adoptée sous cette forme par toute l'Europe et que ces règles prudentes ne dirigeassent les destinées du continent. Là, la monarchie joua le plus souvent un rôle néfaste. Car, dans leurs riks nouvellement subjugués, les konungs d'origine pure se souillèrent et « comprirent la Romanité ». Ils n'aperçurent que trop bien les avantages de l'autocratie sémitique. L'incertitude de leur autorité germaine, précaire, difficile et fatigante à maintenir, par la nécessité constante de flatter l'opinion et de la persuader avec peine, les amena bien vite à préférer leur magistrature romaine, si commode, leur préparant de si dociles esclaves, grâce à la théorie mélanienne de l'autocratie et au devoir de conscience qui s'imposait à tout bon citoyen d'obéir à la loi émanée du pouvoir régulier.

Les rois sont donc les premiers coupables! toutefois la monarchie n'est peut-être pas seule responsable de l'abaisse-

ment des grands lignages, et, parvenu en ce point, Gobineau ne peut s'empêcher de faire une courte allusion aux conséquences de l'idée chrétienne quant à la fusion des races et des rangs (1). Sujet brûlant qu'il évite avec soin d'ordinaire, mais qu'il aborde ici pour constater que la dignité épiscopale, si éminente et qui fut bientôt recherchée par les conquérants germains, se donnait par l'élection *même à des serfs*. Ceux-ci « s'en trouvèrent fort relevés ». Et, d'autre part, les évêques, gallo-romains par le sang le plus souvent, plaidèrent auprès des souverains de sang germanique la cause des municipalités urbaines de leur ville métropolitaine. Par là, ces sénats de riches marchands devinrent infiniment plus importants qu'ils ne l'avaient jamais été : et comme, dans les villes, la religion et les études avaient leur siège, les sanctuaires les plus vénérés attiraient et fixaient une foule dévote, les criminels se réunissaient par centaines pour profiter du droit d'asile des églises et monastères ; on vit les Arimans se complaire dans les cités, y prendre pied, s'y fixer, parachever enfin ce changement d'idées et d'humeur qui aurait tant indigné leurs aïeux. Voilà un réquisitoire détourné, qui en dit long sur les conflits nés dans le cœur du comte entre la religion égalitaire de son enfance et le culte aristocratique de son âge viril.

Mais, sans nous attarder davantage à déterminer des responsabilités attristantes, satisfaits d'avoir défini l'atmosphère saturée de germes de corruption où se sont développées les grandes nations modernes, il nous reste à caractériser de notre mieux ces dernières, telles qu'elles apparaissent au miroir de l'*Essai*, dans une revue rapide de leurs vicissitudes passées comme de leurs destinées probables.

La Scandinavie, vidée de ses éléments nobles par l'émigration conquérante, réduite en quelque sorte à son fond finnois, celte et slave, dut renoncer à jouer dans l'histoire le rôle prépondérant que semblait lui assigner, à l'aurore du moyen âge, la multiplicité de ses éléments arians. Toutefois, quelques Germains y revinrent après leurs courses aventureuses ; ceux

(1) T. II, p. 438 et suivantes.

qui étaient demeurés défendirent bien leur sang. C'est donc encore en Suède, et surtout en Norvège, qu'on peut trouver aujourd'hui le plus de traces physiologiques, linguistiques et politiques de l'existence disparue de la race élue par excellence. Gustave-Adolphe, Charles XII, en ont, à l'occasion, dignement représenté le souvenir, et si les habitants de ces régions étaient plus nombreux, l'esprit d'initiative qui ne les a pas abandonnés pourrait n'être pas sans conséquences dans le monde.

La Russie, par contre, est fort dédaigneusement appréciée dans l'*Essai*. Ce pays n'avait alors en France aucune popularité, et les théories de Gobineau ne le portaient guère à en réhabiliter les dociles populations. Nous avons laissé avec lui les Slaves de l'antiquité à « leurs humbles travaux » ; nous les retrouvons dans les temps modernes formant un empire doué de quelque cohésion uniquement par la grâce des dynasties varègues normandes du haut moyen âge, par l'effet de l'acquisition plus récente des provinces germano-baltiques, de l'avènement au trône de princes allemands, enfin par le concours d'un ensemble de cadres administratifs et militaires allemands ou français. Il faudrait être aveugle pour redouter en Europe un péril russe (1), les Slaves étant « une des familles les plus vieillies, les plus usées, les plus mélangées, les plus dégénérées. *Ils étaient épuisés avant les Celtes* ». Les cadres étrangers que nous venons de signaler ne pourront d'ailleurs modifier les destinées du pays, parce qu'ils valent au fond peu de chose, et que, riches d'expérience, *rompus à la routine de la civilisation*, mais dépourvus d'inspiration et d'*initiative*, ils ne sauraient donner à leurs élèves ce qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes. Le rôle véritable des Slaves sera de servir d'intermédiaires entre les jaunes et les Européens. Ils maintiennent cette chaîne *ininterrompue* d'alliances ethniques qui fait *le tour de l'hémisphère boréal*. Et nous verrons plus tard que,

(1) Nouveau point de contact avec Rousseau, car tel est aussi, dans le *Contrat social* (liv. II, chap. VIII), son jugement sur l'œuvre de Pierre le Grand, mais pour une raison précisément inverse : loin d'être usés, les Russes n'étaient pas mûrs pour la « police ».

dans la pensée de Gobineau, cet emploi passif d'intermédiaires intellectuels menacera quelque jour de redevenir actif, les Russes devant à son avis conduire l'Asie jaune à l'assaut de l'Europe épuisée.

L'Espagne, après avoir longtemps gardé, comme nous l'avons dit, quelque chose de la valeur gothique, posséda en propre une dose d'énergie et d'enflure toute sémitique, « une espèce de délire africain, » qui produisit encore de très grandes choses, sans approcher de la « force musculeuse » concentrée dans la barbarie germanique.

Dans l'Italie du nord, le sang lombard céda peu à peu devant l'ascension lente de la romanité. Mais, bien qu'à l'état évanouissant, il fournit précisément sa sève et sa vitalité à la *Renaissance,* comme on a appelé avec tant de raison la résurrection du fond romain. Origine germanique latente de l'ingrate Renaissance classique; nous retrouverons la thèse ailleurs avec plus de développement. Toutefois, l'apport romain fut prépondérant dans ce soulèvement de l'écorce ethnique. Instincts politiques plus assouplis, concentration plus grande des forces gouvernementales, préoccupation exclusive du bien-être et du luxe : ce sont des caractères qui ne trompent pas. L'Italie remonta donc au premier rang : on ne jura plus que par les Latins et les Grecs, « ces derniers compris bien entendu à la façon latine. » On redoubla de haine pour tout ce qui sortait de ce cercle : on ne voulut reconnaître ni dans la philosophie, ni dans la poésie, ni dans les arts, les apports de la culture germanique. Ce fut une croisade impitoyable et frénétique contre l'œuvre accomplie durant un millier d'années : on « pardonna à peine au christianisme ». Telle est la conception aryaniste, ou plutôt germaniste, de la Renaissance dans toute sa pureté.

Cependant quand il s'agit de passer de l'abstraction à la pratique sociale, il fallut reconnaître la nécessité d'un reste d'inspiration germanique pour équilibrer la tendance foncièrement anarchiste du chaos des peuples. Par une formule d'une magnifique ironie, Gobineau assure que l'Italie se trouva bientôt *trop romaine pour servir la cause romaine* et dut

« passer la main à la France », sa plus proche parente. Celle-ci, qui gardait quelque cohésion par la vigueur de ses éléments francs, tout en se montrant facilement entraînée dans l'orbite de la Renaissance par la portion latine de son sang, « poursuivit l'œuvre avec une vivacité de procédés qu'elle seule pouvait employer. » Véritable héritière de ce don d'amalgamer qu'avait possédé l'Empire, elle « dirigea et exécuta en chef l'absorption des hautes positions sociales au sein d'une vaste confusion de tous les éléments ethniques ». C'est là une conception du rôle de notre pays que nous retrouverons, recueillie et développée par d'autres penseurs.

Et voici que reparaît, de façon assez singulière, et trop évidemment pour les besoins actuels de la cause, l'aspect mélanien que nous avions reconnu dans le caractère gaulois, et qui avait été nié forcément d'abord, puisque jaunes et blancs seuls se trouvaient en présence dans l'Europe préhistorique. Faut-il donc supposer quelque obscure infiltration sémitique parmi les compagnons de Vercingétorix? En tout cas c'est le spectacle de *Tyr* qu'évoque maintenant dans l'esprit de Gobineau la légèreté inconsistante, les tendances à la fois démocratiques et serviles de nos premiers ancêtres. Incapables d'indépendance, préférant à tout un maître étranger (trait de caractère qui reparaîtra dans leur engouement pour le méditerranéen Bonaparte), ils *n'avaient que des qualités martiales,* mais il faut avouer qu'ils les possédaient à un degré supérieur. Acceptant pour eux-mêmes le joug et l'aiguillon, ils servirent donc à y façonner les autres, « ne sollicitant, en retour de leurs complaisances, que *les honneurs soldatesques et les émotions de la caserne!* On leur prodigua ces biens par surcroît. » Dédaigneuse condescendance pour les traîneurs de sabre, les officiers en demi-solde, où l'on croirait percevoir l'écho de rancunes mal assoupies chez le fils de l'officier de Gand.

Sur ce sang gaulois mal équilibré déjà, l'invasion barbare n'agit guère que dans le Nord et dans la Normandie, où la supériorité ethnique, après s'être conservée longtemps, transparaît encore quelque peu (nous avons dit que cette province est celle où le comte croit retrouver l'origine de sa famille). Le Midi de-

meura sans principes sérieux, pénétré d'universelle indifférence, de scepticisme, d'esprit railleur, peuplé en un mot des dignes fils de ce citoyen de la *Provincia* dont nous savons qu'il fut peut-être le spécimen le plus odieux du chaos des peuples. Dans ces régions, naquit l'hérésie albigeoise, manichéisme licencieux, dénué de valeur morale, profondément antisocial, ce qui lui vaut d'ailleurs la sympathie des écrivains révolutionnaires contemporains, surtout en Allemagne (1). Pourtant, tant que le nord de la France demeura prépondérant dans la direction politique du pays, la féodalité domina. Mais les croisades firent une première saignée à l'élément noble; et ce recours au facteur de la « sélection sociale » est un intéressant pressentiment de théories largement épanouies depuis lors. Bientôt, le quatorzième siècle vit commencer la grande bataille qui, « sous le couvert des guerres anglaises, fut de nouveau livrée aux éléments germanisés. » Le pays d'outre-Loire ayant restauré l'indépendance nationale sous Charles VII, la prépondérance appartint dès lors à ses inspirations gallo-romaines. De là ce goût de la vie militaire et des conquêtes extérieures, bien particulier à la race celtique, joint à l'amour de l'autorité, héritage direct de Rome. On vit naître à ce moment une nouvelle conception de l'honneur. Chez les nations arianes primitives, plus tard dans le Saint-Empire, et jusqu'à nos jours en Angleterre, l'honneur était « une théorie du devoir qui s'accordait assez bien avec la dignité du guerrier libre ». Elle enfermait en effet « la haute obligation de maintenir ses prérogatives personnelles au-dessus des plus puissantes attaques (2) ». Sentiment digne du Roxolan, souve-

(1) T. I, p. 207. Allusion à Lenau, probablement.

(2) Cette doctrine prit, on le sait, en Espagne une couleur toute particulière. M. Martinenche a écrit (*Comédie espagnole*, Paris, 1901), à propos des lois du « Pundonor » : « L'exaltation de la volonté aboutit ainsi à une manière de fanatisme forcené. A force de vouloir se dresser au-dessus de la nature humaine, on finit par en sortir. L'honneur espagnol devient une sorte de théologie froide et repoussante, dont tous les dogmes demandent du sang, encore du sang, toujours du sang. » Ne croirait-on pas lire une page de Gobineau sur les héritiers des sacrificateurs du Chanaan. Et de Corneille, plus germanique assurément comme bourgeois rouennais, M. Martinenche dira : « L'homme de son époque n'est pas en proie à quelque mystérieuse Némésis. Il n'obéit pas

rain dans son odel! « Le gentilhomme français fut au contraire *sommé* de reconnaître que les obligations strictes de l'honneur l'astreignaient à tout sacrifier à son roi : ses biens, sa liberté, ses membres, sa vie... Cette doctrine, comme toutes celles qui s'élèvent à l'absolu, ne manquait certainement pas de beauté ni de grandeur... Elle était embellie par le plus brillant courage; mais ce n'était réellement qu'un *placage germanique sur des idées impériales (romaines)*. Sa source, si l'on veut la chercher à fond, n'était pas loin *des inspirations sémitiques*, et la noblesse française, en l'acceptant, devait tomber à la fin dans des habitudes bien voisines de la servilité. » Voilà un fier langage, et digne d'un *jarl* scandinave. Combien pâlissent en comparaison les velléités d'indépendance féodale, les vagues souvenirs des pairs de Charlemagne qui hantent la mémoire d'un Saint-Simon, humilié aux pieds du maître dans son petit appartement de Versailles!

Pendant le seizième siècle, les progrès de ces idées nouvelles préparèrent le terrain sur lequel les compagnons aquitains de Henri IV, moins celtiques et plus sémitisés, vinrent en 1599 « placer une autre et plus grosse pierre du pouvoir absolu » (1). Enfin Gobineau pourrait ici mentionner l'apport de conceptions gouvernementales absolutistes, dont la régente espagnole Anne d'Autriche porte la responsabilité. La monarchie du Roi-Soleil fut la fleur de cette évolution vers la tyrannie chananéenne, et elle n'échappa pas d'ailleurs à sa destinée

aveuglément à la loi terrible qui lui impose un incessant enchaînement de meurtres. Sa personnalité, plus consciente d'elle-même, ne se résout à la vengeance qu'après l'avoir discutée et acceptée. Elle n'y voit plus un ordre divin, mais une revendication de sa propre dignité. » L'auteur de l'*Essai* n'eût pas analysé d'autre manière les sentiments d'un héros arian. Et peut-être eût-il expliqué la recrudescence des folies du pundonor aux seizième et dix-septième siècles par les alliances mauresques ou même juives que presque toutes les grandes maisons castillanes contractèrent vers cette époque.

(1) L'intéressant ouvrage du vicomte d'Avenel sur la noblesse au temps de Richelieu apporterait plus d'une confirmation de détail à ces vues d'ensemble. On y retrouve la rapide extinction des survivances féodales, les mésalliances, la servilité grandissante à la cour. L'auteur, avec une prudence bien légitime chez un historien scrupuleux, ne donne pas à ces transformations d'autre origine que « l'esprit du temps ». Gobineau prononcerait plus énergiquement : réapparition du sang romain sémitisé.

nécessaire. La prépondérance de Paris, mélangeant, comme jadis Babylone ou Rome, dans les bas-fonds de ses faubourgs le sang venu de tous les points de l'horizon, a parachevé la préparation démagogique et préparé le 14 Juillet 1789. Tels sont les traits suggestifs qu'il est permis de tirer des pages de l'*Essai* sur la philosophie de l'histoire de France. Nous en retrouverons les éléments essentiels sous la plume d'autres penseurs, plus ou moins directement inspirés de Gobineau ou de ses propres sources. Ajoutons que, malgré ces prévisions peu favorables, le pays situé au nord de la Seine est encore enfermé par le comte dans cet îlot privilégié qu'il dessine sur la carte au nord de l'Europe, et dans les limites duquel se concentrent aujourd'hui l'activité du sang arian et les restes de son énergie (1).

Quant aux chapitres qui traitent de l'Allemagne, les suggestions en sont, il faut l'avouer, moins actuelles, et il est même surprenant de voir ce pays s'enthousiasmer, comme nous l'avons dit, et comme nous le dirons mieux encore, pour un homme dont l'œuvre maîtresse l'a si cavalièrement traité. C'est que le familier de Wahnfried répara si bien plus tard, tout au moins par des paroles, les égratignures de sa plume, qu'on ne lui en garde pas rancune au delà du Rhin, où sa partialité pour les ancêtres gothiques a fait oublier son dédain pour les grands-pères de 1850. Il est certain que le spectacle de l'Allemagne n'était guère imposant au lendemain de l'avortement du Parlement de Francfort; mais, cette fois, notre représentant près du Bundestag n'a pas su s'élever au-dessus des impressions du moment présent pour prévoir les destinées, si prochaines cependant, de ses hôtes. Nous avons vu qu'il ne pense pas grand bien de la France moderne ; or, à ses yeux, l'Allemagne est encore bien au-dessous de ce niveau si médiocre déjà. Les forces physiques de ses fils sont moindres que celles des populations françaises, douées de qualités « supérieures à celles de la famille allemande, qui leur permettent de braver sans mourir les neiges de la Russie comme les sables brûlants

(1) T. II, p. 491.

de l'Egypte ». La langue de Gœthe, si vanté, par un Herder ou un Fichte pour son originalité, sa sincérité, exceptionnelles, n'est pour le comte qu'une métisse sans pureté, faite de celtique et de gothique, trahissant la présence d'une *épaisse population kymrique* sous le *petit nombre d'éléments germaniques demeurés au delà du Rhin*. Et Nietzsche refusera de même à ses compatriotes le titre d'héritiers des Germains parce que ces derniers ont fui presque en totalité leurs forêts, leurs sables et leurs marécages. Déjà bien longtemps avant cet exode, les Barbares « avaient dû prendre énormément des Celtes (1) » ; puis, lorsque les Slaves, poussés par les compatriotes d'Attila, vinrent à leur tour imposer leur alliance aux Teutons, ils les trouvaient dès lors « peu germaniques (2) ». Tout en porte témoignage : « les institutions commerciales, les habitudes rurales, les superstitions populaires, la physionomie des dialectes, les variétés physiologiques... Le naturel doux et peu actif de l'Autrichien et du Bavarois n'a rien de cet esprit de feu qui animait le Frank ou le Longobard. » Vers la fin du moyen âge, l'élément celtique reparut plus particulièrement dans l'élément romain composite au centre de l'Europe : et ce fut sous cette influence médiocre que l'Allemagne tout entière « se chercha et maria plus étroitement ses intérêts autrefois si sporadiques ». L'unité germaine repose donc sur un fondement qui n'est pas arian. Quelque chose de *grossier, de commun* s'infiltra partout, qui n'appartenait ni à *l'élément barbare* ni *au sang hellénisé*. Retenons bien cette classification qui oppose dès lors le Celte finnisé du plateau central au Germain resté pur et au Méditerranéen sémitisé : nous la verrons saluer chez Gobineau par ces disciples comme le pressentiment génial des plus importantes conquêtes de la science contemporaine

En conséquence de ce changement d'orientation morale, les chansons de geste du haut moyen âge furent remplacées sur les bords du Rhin par les compositions railleuses, bassement obscènes, lourdement grotesques de la bourgeoisie des villes.

(1) T. II p. 161.
(2) T. II, p. 449.

« Les populations se complurent aux trivialités de Hans Sachs. » Appréciation sévère que le fervent de Richard Wagner dut regretter plus tard, en applaudissant, dans *les Maîtres Chanteurs*, le cordonnier-poète comme un prototype de la saine bourgeoisie allemande! La gaieté de cet artisan, dit l'*Essai*, ressemblait à celle que nous appelons « si justement la gaieté gauloise, et dont la France produisit à la même époque le plus parfait spécimen, *comme elle en avait en effet le droit inné* ».

Enfin, en signalant la haute culture intellectuelle que possédaient à son avis les anciens Germains, en faisant remarquer que tous les mots de leur langue originelle qui se rapportent à l'écriture sont purement gothiques, Gobineau résume dans une formule lapidaire son impression sur leurs prétendus descendants (1). « Si l'allemand moderne a emprunté au latin l'expression *schreiben*, écrire, *c'est que les Allemands ne sont pas d'essence germanique.* » Il changera d'avis sans doute, mais sous l'influence du succès, et les vainqueurs de 1870, moins enivrés par la fumée de son encens arianiste, auraient quelques raisons de juger cet amoureux bien tardif à reconnaître les mérites éminents de la dame de ses pensées, et ce théoricien bien facilement égaré par ses principes, puisqu'il fallut un événement foudroyant pour l'amener à corriger de son mieux des dédains peu prophétiques.

Tandis que l'Allemagne est à peine germanique dans l'*Essai*, en revanche l'Angleterre l'est au plus haut degré. Si l'auteur a montré d'abord une certaine réserve dans son admiration pour la Grande-Bretagne, s'il a raillé finement Guizot pour s'être vu conduit par sa définition de la civilisation à « ne considérer comme vraiment civilisée dans le passé et dans le présent que la seule nation anglaise (2) », c'était en ces premières pages du livre dont nous avons dit l'arianisme encore hésitant et timide. « Certainement, écrit alors le prudent historien, je suis plein de respect et d'admiration pour le grand peuple dont la victoire, l'industrie, le commerce, racontent en tous

(1) T. II, p. 387 (note).
(2) T. I, p. 80.

lieux la puissance et les prodiges; mais je ne me sens pas disposé à ne respecter et à n'admirer que lui seul. » Plus tard, il aura moins de scrupules; il se laissera entraîner, après Guizot, à invoquer « le génie radieux de la Grande-Bretagne » ; il proclamera qu'elle est « à proprement parler *la seule nation ariane* qui vive encore de nos jours (1) » : et c'est là le plus haut témoignage d'estime qu'il soit en possession d'accorder.

Néanmoins, par le satisfecit qu'il concède au présent britannique, il n'entend pas s'engager pour l'avenir, et les réserves vont venir après les compliments. C'est qu'à la différence d'anglophiles plus déterminés que nous apprendrons à connaître il n'a pas hésité à étendre sur les îles bretonnes comme sur le reste de l'Europe aux temps préhistoriques une couche primitive de populations finnoises et de nations celtiques très dégradées; plus tard, un peu de romanité s'y superposa par endroits, et il faudrait même voir dans cette circonstance l'*origine du titre impérial* donné par les Anglais modernes à leur État et à leur Parlement. Dès lors, le danger ethnique sera toujours présent, n'attendant qu'une occasion favorable pour se révéler au grand jour. Par bonheur ces assises pernicieuses furent ensevelies d'abord sous d'incessantes alluvions germaines, danoises ou saxonnes. Aussi, « le goût de la vie agricole, l'abandon graduel de *la plupart des villes,* l'accroissement du nombre des villages, surtout des métairies isolées; le maintien solide des franchises de l'homme libre, l'influence soutenue des conseils représentatifs, furent-ils autant de traits par lesquels l'esprit arian se donna à reconnaître et témoigna de sa persistance. » Toutefois, l'absence presque totale de l'élément romanisé laissait cette nation sans éclat et l'éloignait de ce que « nous appelons notre civilisation » ; tandis que les groupes finnois-celtes du fond lui imposaient un esprit très utilitaire et une « honteuse pauvreté » dans le domaine de l'intelligence. Ce furent les Normands, déjà modifiés par le contact gallo-romain, qui apportèrent le grain de sel de l'inspiration latine et suscitèrent une brillante période chevale-

(1) T. II, p. 360.

resque, sans que cet apport se fît cependant à ce moment dans des proportions dangereuses. Les couches supérieures seules en subirent l'action, et, là comme ailleurs, elles étaient soumises d'autre part à d'innombrables causes d'étiolement et de disparition, circonstance qui tint encore une fois en bride le principe périlleux. Or, il en est de l'infiltration d'une race civilisée, bien que corrompue au milieu de masses énergiques, mais grossières, comme de l'emploi des poisons à faible dose dans la médecine : le résultat n'en saurait être que salutaire. Amusante illusion, que nous avons signalée déjà chez l'auteur de l'*Essai :* c'est à dose homéopathique qu'il eût souhaité partout l'action de sang nègre dans les veines des blancs; à cette condition le monde aurait été sauvé peut-être. Mais, toujours, le mélange a dépassé la limite que ce conseiller avisé lui permettrait à la rigueur d'atteindre. Seule au monde l'Angleterre donna pour un temps l'exemple d'une si heureuse proportion. D'ordinaire, les éléments nobles s'infiltrent dans les gâtés et s'y perdent sans bénéfice appréciable pour ces derniers, du moins devant le regard prévenu d'un aryaniste. C'est à la procédure inverse, à l'introduction d'éléments excitants dans un milieu sain et pondéré par ailleurs, qu'Albion a dû, avec la lenteur de son évolution sociale, la solidité de son empire. Elle resta surtout germanique et ne donna jamais à la féodalité la *direction servile* qui lui fut imprimée sur le continent.

Malgré tout, cette situation privilégiée ne devait pas se prolonger sans fin. A partir du seizième siècle, les guerres religieuses et bientôt la révocation de l'édit de Nantes apportèrent dans le Royaume-Uni un nouvel afflux d'éléments français qui, cette fois, n'*osèrent* plus rentrer dans les classes aristocratiques, sans doute retenus par le sentiment de leur propre dégénérescence, et jetèrent une forte proportion de sang romanisé au sein des masses plébéiennes, où le terrain anglo-saxon fut dès lors fortement entamé. Les progrès de la grande industrie donnèrent des alliés à ces intrus dans les Irlandais, les Italiens, les Allemands celtisés ou slavisés qui accoururent en foule sur le sol insulaire. En conséquence, les Anglais, jadis portés vers la Hollande et les Flandres par leurs affinités ethniques, com-

mencèrent à mieux comprendre la France, cultivèrent la littérature, prirent le goût des statues, des tableaux, de la musique. Ils recueillirent même « une certaine gloire en ce genre, bien qu'avec une sorte de rudesse et de barbarie ». Voilà qui est dédaigneusement parler de Fielding et de Gainsborough, sinon de Dickens et de Turner. Au temps de ces derniers, il est vrai, le mal avait crû prodigieusement, et Gobineau songe surtout dans ses anathèmes à un homme dont les préférences méridionales, peut-être aussi les boutades révolutionnaires, le remplissent d'une aversion instinctive. « Cette société, jadis si compacte, si logique, si forte, n'aurait pu naguère assister sans horreur à la naissance d'un Byron, » d'un fils des jarls capable de nommer ses propres vers :

Harsh runic copy of the south's sublim !
(Dédicace de la *Prophétie de Dante.*)

Aussi, le système des lois anglaises a-t-il perdu depuis deux siècles une grande partie de sa solidité première. Des réformateurs ne sont pas loin dont les Pandectes forment l'idéal. « La démocratie jadis inconnue proclame des prétentions qui n'ont pas été inventées sur le sol anglo-saxon... Tout révèle la présence d'une cause de transformation apportée du continent; *l'Angleterre est en marche pour entrer à son tour dans le milieu de la romanité!* » L'avenir dira si cette audacieuse prophétie doit se réaliser : les courants présents en semblent contrarier jusqu'à un certain point l'événement; mais des indices sensibles se montrent encore en sa faveur et pourraient bien quelque jour lui donner enfin raison.

Vers le temps de la rédaction de l'*Essai,* on discernait à côté des anglophiles de l'école de Guizot, si nombreux autour de Gobineau, un autre groupe, encore plus familier peut-être au protégé de Tocqueville, celui des américanistes, qui, détournant les yeux de la vieille Europe, les portaient pleins d'espoir vers les jeunes démocraties transatlantiques. Voyons jusqu'à quel point notre penseur s'est laissé entraîner à partager leurs rêves.

Gobineau professe sur les origines américaines une convic-

tion fort arbitraire et qui fut nettement repoussée dès son apparition par les ethnologistes de son temps. Nous l'avons dit, il fait sortir la race jaune du nouveau monde par le détroit de Behring et les mers boréales, pour l'envoyer peupler l'Asie et l'Europe aux temps préhistoriques. Dans les savanes et les pampas ne demeurèrent donc que des « traînards jaunes », comme l'Allemagne des invasions n'avait conservé que des traînards germains. Les alliances que des nègres venus par le Pacifique contractèrent avec ces attardés créèrent la race rouge, qui sort ainsi des mêmes éléments que la malaise, bien que les proportions en soient probablement différentes. Pourtant des empires durables et susceptibles de quelque éclat se sont formés, au Mexique, au Pérou et ailleurs peut-être, sur cet immense continent. Or on sait, *à priori,* que l'élément blanc est seul capable de fournir la force de cohésion nécessaire à un tel résultat. Il le faut donc trouver à tout prix, et la chose n'est pas impossible, grâce aux traditions scandinaves. Ce furent les Normands de l'Islande et du mystérieux Winland qui, plus ou moins directement, par leurs descendants purs ou par leurs métis aventureux, créèrent les trois grandes civilisations que les conquérants espagnols ont rencontrées sur le sol de l'Amérique : celles des Alléghaniens, des Mexicains et des Incas. Le nouveau monde fut ainsi fécondé préalablement par les rois de la mer, comme si la Providence avait voulu qu'aucune gloire ne manquât à la plus noble des races. A quel point pourtant cet élément blanc, en quelque sorte évanouissant dès son origine, si nous employons une expression chimique chère à Gobineau, avait été dilué par l'action du temps vers le début du seizième siècle, c'est ce que démontre avec évidence le peu de solidité de ces royaumes mystérieux. Il a suffi de l'apparition et du séjour d'une poignée de métis ibériques sur leur terrain pour les « précipiter immédiatement au sein du néant ». Néant relatif, à vrai dire, car, ainsi qu'il arrive après toute conquête, la race inférieure vaincue continua de vivre pour se venger plus tard, en corrompant lentement ses vainqueurs. Et, des mélanges ainsi préparés par les événements du seizième siècle sont nées les républiques sud-américaines, dont le

compte sera réglé en peu de mots dans l'*Essai*. Les Espagnols, sémitisés pour la plus grande part de leurs personnes, légèrement jaunes aussi par quelques côtés, se marièrent volontiers à ces sortes de Malais qu'ils trouvaient dans leurs nouvelles provinces. N'avaient-ils pas eux-mêmes, grâce à leur origine, *une certaine portée malaise?* De même les Français du Canada, Bretons et Normands pour la plupart, rencontrant des sauvages plutôt jaunes d'extraction vers le nord de l'Amérique et se souvenant eux-mêmes, sans en avoir nettement conscience, de leurs ancêtres finnois, ne s'étaient pas montrés trop rebelles aux unions indiennes, alors que, moins sémitisés que les Espagnols, ils s'y refusèrent absolument vis-à-vis des populations plus nègres du midi. Et voici comment Gobineau résume en termes énergiques le résultat obtenu par les complaisances des compagnons de Cortez ou de Pizarre. Dans l'Amérique du Sud, dit-il, le général improvisé qui vise à la présidence et le Botocndo anthropophage ne sont pas identiques peut-être, mais *à coup sûr ils sont cousins*. Ces gens « se comprennent donc à merveille et peuvent vivre ensemble », au prix de quelques petits massacres périodiques et sans conséquence (1). Aussi, de tels gouvernements ne sont guère comparables qu'à la monarchie d'un Soulouque, et leur avenir est certain. Puisqu'il faut nécessairement un joug à cet amas de métis, quelques esprits clairvoyants enfin désabusés des illusions égalitaires « indiquent déjà du doigt avec un sourire satisfait le point de l'horizon d'où viennent les envahisseurs prédestinés; ils montrent les Anglo-Saxons des États-Unis d'Amérique ». Avouons que les faits ont singulièrement confirmé, surtout au cours de ces dernières années, les vues prophétiques de Gobineau sur une partie du monde en voie d'évolution si rapide, où les contrastes de races sont plus saisissants, plus efficaces aussi que dans l'ancien continent. La conquête des Philippines et de Cuba, la conduite de l'Union vis-à-vis de ses nouveaux sujets, son attitude dans la mer des Antilles,

(1) Le *Temps* du 21 février 1902 (dans son supplément du soir) a publié un spirituel récit du dernier coup d'État au Paraguay qui aura fait tressaillir d'aise les mânes du comte de Gobineau.

autant d'événements qui donnent pleinement raison aux pronostics du comte. Nous reviendrons sur ce point en suivant les traces d'autres théoriciens de l'aryanisme. Il faut à présent compléter la carte ethnique de l'Amérique par le dessin de cette constellation aux étoiles éclatantes, qui semble prédestinée à tout entraîner dans son orbite; et peut-être l'*Essai* n'aura-t-il pas tiré un horoscope moins exact en s'attachant cette fois à prévoir les destinées intérieures du peuple nouveau qui grandit sous ce signe ambitieux.

« Anglo-Saxons des États-Unis, » disions-nous en terminant notre dernière citation; admettons d'abord qu'ils le soient en effet, ces Yankees, au même titre que les colons anglais qui formèrent le noyau de leur république, et examinons les dispositions morales qui résultent pour eux de cette origine. Observons en particulier leur attitude vis-à-vis des Peaux-Rouges, si différente de celle qu'adoptèrent leurs voisins espagnols ou français. Le sang de ces squatters est aussi éloigné que possible de celui des aborigènes. « Ce n'est pas qu'on ne pût trouver dans leur essence quelques traces d'affinités finniques; mais elles sont contre-balancées par la nature germanique, à la vérité *ossifiée, un peu flétrie, dépouillée* de ses côtés grandioses, toutefois rigide encore et vigoureuse, qui survit en leur organisme. » C'est pourquoi, bien que ce dernier représentant soit déjà légèrement déchu, *il anéantit nécessairement l'indien*. « Sa nature raisonnante et amie des formes légales lui a fait trouver mille subterfuges pour concilier le cri de l'équité et le cri plus impérieux encore d'une rapacité sans bornes. Il a inventé des mots, des théories, des déclamations pour innocenter sa conduite. Peut-être a-t-il reconnu au fond du dernier retrait de sa conscience l'impropriété de ces tristes excuses. Il n'en a pas moins persévéré dans l'exercice du *droit de tout envahir* qui est sa première loi et la plus *nettement gravée dans son cœur*. » *Raptores orbis*, c'est la devise des Arians acclamés par leurs plus récents admirateurs, c'est là le fond de l'impérialisme germanique.

Sur le terrain spirituel, les Américains de l'Union ne se montrent pas moins les fils de la grande race; s'ils sont religieux

par essence, ils n'acceptent ni « les terreurs, ni le despotisme de la foi » ; ils discutent librement la divinité sans la nier jamais; semblables encore en ceci à leurs aïeux arians, ils savent demeurer dans « ce remarquable milieu qui, touchant à la superstition d'une part, à l'athéisme de l'autre, se maintient avec un égal dégoût, une horreur égale, au-dessus de ces deux abîmes ». Ils sont de préférence agriculteurs et guerriers comme leurs pères. *Je dis guerriers et non pas militaires, leur goût d'indépendance s'y oppose,* spécifie Gobineau, toujours préoccupé de sa distinction fondamentale entre le champion arian autonome et le légionnaire courbé sous le bâton du centurion. Leurs magistratures électives et temporaires, leur jalouse surveillance du chef de l'État, leur goût pour le fractionnement fédératif, rappellent fort bien les rapports des Hindous primitifs avec leurs viç-paitis. Il n'est pas jusqu'à la constitution de la propriété foncière qui n'ait encore chez eux plus d'un trait de la théorie de l'odel. En un mot, si l'on veut jeter les yeux sur tous les commencements d'État créés par la race blanche, on aura identiquement le même spectacle qu'à New-York, où le *self-government* n'est pas aujourd'hui plus triomphant qu'il ne le fut jadis à Paris, au temps des Francs (1). On attache donc d'ordinaire une importance inconsidérée à la crise où brilla Washington; cette répétition générale de la Révolution française ne dit rien qui vaille à Gobineau et inspire peut-être aujourd'hui les mêmes méfiances à quelques impérialistes transatlantiques. Aussi bien que les événements de 1789 d'ailleurs, l'émancipation des colonies britanniques ne fut pas une fondation, mais une consécration des résultats ethniques, et « la véritable année climatérique des États-Unis n'est pas encore arrivée ».

Pourtant, cette « démocratie », si ariane qu'on nous la dépeigne, ne risque-t-elle pas de nous rappeler par son nom seul ces constitutions chananéennes ou helléniques si fort abhorrées par notre auteur? Non, et la distinction est ici *capitale*. Deux traits caractérisent ce peuple républicain, qui tranchent

(1) T. I, p. 164.

d'une manière complète avec les tendances naturelles à toutes les démocraties issues de l'excès des mélanges. Ce sont, d'une part, le goût pour la tradition ; de l'autre, la soif des distinctions sociales que tous veulent posséder : « le nom de citoyen n'est pas plus popularisé parmi eux que le titre chevaleresque de *squire*, » et cette disposition à se rehausser fait un contraste bien complet avec les goûts tout opposés des révolutionnaires de l'ancien monde. Bien des objections pourraient être présentées sans doute à une antithèse que l'on prétend fonder sur des détails si insignifiants, et d'ailleurs si inexactement conservés, mais la conclusion tirée par Gobineau est du moins révélatrice. Le groupe anglo-saxon ne représente donc pas *parfaitement* ce qu'on entend de ce côté de l'Atlantique par le mot démocratie. *C'est plutôt un état-major sans troupes.* Ce sont des hommes propres à la domination qui ne peuvent exercer cette faculté sur leurs égaux, mais qui la feraient volontiers *sentir à leurs inférieurs.* Ils sont sous ce rapport dans une situation analogue à celle des nations germaniques peu de temps avant le cinquième siècle. Ce sont des aspirants *à la royauté, à la noblesse,* armés des moyens intellectuels de légitimer leurs vues. « Veut-on aujourd'hui considérer en face et examiner à son aise l'homme redouté qui s'appelle le Barbare dans le langage des peuples dégénérés qui le craignent? *Qu'on se place à côté du Mexicain,* qu'on l'écoute parler, et, *suivant la direction de son regard effrayé,* on contemplera le chasseur du Kentucky. » Celui-là est la dernière expression du Germain ; c'est le Franc, le Longobard de nos jours, et le Mexicain peut avoir raison à son point de vue en le qualifiant de Barbare sans héroïsme ou sans générosité ; mais « il ne faut pas sans doute qu'il soit sans énergie et sans puissance ». Cette prévision à longue échéance de l'actuel impérialisme américain est véritablement remarquable ; et de ces considérations se dégagent d'elles-mêmes les probabilités brillantes d'un avenir prochain pour les États-Unis.

Cependant, si, pour un instant, nous nous prenons à regarder plus loin dans le futur, y verrons-nous les lois ethniques renonçant à suivre leur cours inexorable devant cette suprême

et grandiose apparition ariane? Non pas, dit Gobineau; Dieu n'agit point ici-bas par des volontés particulières, et, loin qu'ils nous permettent un moment d'espérer, les destins du Yankee sont dès à présent « scellés ». Nous l'avons supposé jusqu'ici anglo-saxon. Pure concession à l'opinion vulgaire, car, s'il en fut ainsi dans le passé, pour le présent rien n'est plus fictif. Le dix-neuvième siècle a vu sur ces rivages un afflux incessant d'émigration européenne : des Irlandais par essaims faméliques, des *Allemands, tant de fois métis;* des Français qui ne le sont pas moins, des Italiens, pires que tout le reste. Dans ces divers apports, pas un élément fécond à dégager, et bien plutôt l'assurance d'un désordre certain, qui n'ira pas jusqu'à abaisser l'Union au niveau des autres républiques américaines, mais qui *l'égalisera vis-à-vis de l'Europe*. Acceptons-en l'augure pour nous consoler sur notre vieux monde d'une inégalité qui s'accentue encore chaque jour dans la période actuelle. Gobineau, dans une attitude d'impassibilité attristée qui a sa grandeur, « assiste avec intérêt, bien qu'avec une sympathie médiocre, au grand mouvement des instincts utilitaires en Amérique. » Il en connaît trop bien la source mongole : il sait qu'une humanité rajeunie n'en peut naître, comme les optimistes se l'imaginent. Carthage a jeté un éclat qui sera difficilement égalé par New-York : elle avait été plus favorisée à sa naissance que la colonie des puritains d'Angleterre, car ses fondateurs étaient « les rejetons des familles les plus pures du Chanaan ». Et pourtant « elle n'a pas ajouté la valeur d'un grain à la civilisation sémitique, ni empêché sa décadence d'un jour. » A peine les États-Unis auront-ils le loisir de réaliser la conquête des pays qui les entourent. Quant au renouvellement de la société humaine, quant à la création d'une civilisation supérieure, ou du moins différente, « ce qui, au jugement des masses intéressées, revient toujours au même, » ce sont là des phénomènes qui ne sont produits que par la présence d'une race relativement jeune et pure; *cette condition n'existe pas en Amérique*, et le simple transfert d'un point ne régénère pas les familles humaines plus qu'à demi épuisées!

Le protégé de Tocqueville a-t-il vu plus juste que son chef

hiérarchique, si peu favorable quant à lui aux explications tirées de la race, et si plein de confiance au total dans ses amis du nouveau monde? Nous croyons pour nous que, dans son symbolisme inconscient, Gobineau a probablement exprimé, ici comme d'ordinaire, par des allégories de mélange, par la coloration future des épidermes physiques ou moraux, l'avenir imposé véritablement au monde saxon par l'évolution économique. Rien d'ailleurs n'irrite davantage les fervents de l'impérialisme nordique qu'une philosophie de l'histoire qui montre les Saxons attardés seulement sur la voie fatale où les Latins se sont engagés avant eux. Rudyard Kipling, incarnant les Français dans les singes menteurs et vantards de la jungle, leur fait tenir ce même langage, à ses yeux souverainement ridicule : « Un jour tous les habitants de la jungle seront semblables à nous. » Prophétie excessive peut-être, car les différences de tempérament et de caractère, héritages de passés distincts, donneront sans doute des reliefs et des nuances variées à deux évolutions dont les directions fondamentales resteront cependant parallèles. Mais ce progressif resserrement du lien social, que Gobineau interprète par l'égalisation ethnique, paraît bien devoir être d'un côté de l'Atlantique comme de l'autre l'avenir assuré du genre humain.

CHAPITRE XI

CONCLUSION ET ENSEIGNEMENTS DE L'« ESSAI »

Il y aurait encore bien des suggestions frappantes à glaner çà et là dans l'*Essai,* mais il faut laisser quelque chose au lecteur désireux d'explorer en personne cette construction historique qui joint une indiscutable ampleur à une surprenante finesse de détail. Abordons, en conséquence, la conclusion du livre, qui, à la ressemblance de son début, affaiblit malheureusement quelque peu l'impression d'ensemble et l'estime méritée sans conteste par ce puissant et consciencieux effort.

Elle reflète, en effet, un pessimisme peu familier aux esprits du dix-neuvième siècle, si facilement éblouis par les conquêtes matérielles de cette période privilégiée, et trop généralement portés à admettre comme probable la continuité ininterrompue du progrès. Elle présente la conclusion impitoyablement logique de thèses que les ingénieux arguments de leur inventeur avaient établies peu à peu dans la conviction du lecteur, mais qui, conduites à leurs dernières conséquences, révoltent enfin notre vanité européenne de maîtres du monde. Au lendemain de 1848, l'aryanisme historique, tourné d'un air chagrin vers le passé, n'osait encore formuler pour l'avenir les espoirs impérialistes de régénération que suscita 1870, et le noir tableau que l'auteur de l'*Essai* a tracé de l'avenir du globe a grandement fait tort à sa réputation de clairvoyance et de sérieux. Après n'avoir pas su ou voulu annoncer clairement, au début de son œuvre, ses préjugés contre la mésalliance, ses préférences secrètes pour la pureté sans alliage de l'espèce blanche, il leur a donné en revanche une expression outrée vers le terme de son plaidoyer. En annonçant que le mélange,

non content d'abaisser l'humanité, la mettra quelque jour au tombeau, il a rebuté des néophytes atterrés par les sombres doctrines d'une religion à ce point désespérante.

Une comparaison pittoresque et brillante annonce mal tout d'abord les voiles crépusculaires qui vont descendre sur le monde à la voix de ce prophète de malheur. Les deux variétés inférieures de notre espèce, dit-il, la race noire et la race jaune, forment le fond grossier, le coton et la laine que les familles secondaires de la race blanche assouplissent au préalable, en y mêlant la trame de leur soie; tandis que bientôt le groupe arian, faisant circuler ses filets plus minces à travers les générations ennoblies, applique à leur surface en éblouissant chef-d'œuvre les arabesques d'or et d'argent. Mais ce merveilleux travail de la nature est depuis longtemps interrompu : désormais les fils précieux font défaut pour le pousser davantage, et l'avenir, qui commence à le faner, ne pourra qu'en ternir chaque jour les chatoyantes couleurs. Les Germains étaient les derniers des Arians. Ils *se le tinrent pour dit :* ils achevèrent la découverte du globe et sa mise en valeur. Leur tâche est terminée, l'amalgame va se continuer à leurs dépens, en accentuant leur décadence. On aura vu se succéder l'âge des dieux, où l'espèce blanche fut absolument pure; l'âge des héros, où les mélanges furent modérés de force et de nombre; l'âge des noblesses, où des facultés grandes encore n'étaient plus renouvelées par des sources taries. Nous marchons vers l'âge de l'*égalité universelle,* de l'unité définitive. Alors le sang blanc représentera bien un tiers du mélange dans les veines de chacun, mais il aura passé préalablement par d'innombrables et dégradants métissages. En ce temps-là, « les troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, vivront engourdis dans leur nullité comme les buffles qui ruminent dans les flaques stagnantes des marais Pontins. » Peut-être, malgré tout, se jugeront-ils plus sages et plus habiles que leurs devanciers. Nous-mêmes, lorsque nous contemplons ces grands monuments de l'Inde et de l'Égypte que nous serions si incapables d'imiter, ne sommes-nous pas convaincus que notre impuissance même établit notre supériorité?

Nos *honteux descendants* n'auront pas de peine à trouver quelque argument analogue « au nom duquel ils nous dispenseront leur pitié et s'honoreront de leur barbarie ». A cette heure, la vigoureuse nature reconquerra l'universelle domination de la terre, et la créature humaine ne sera plus devant elle un maître, mais seulement un hôte, comme les habitants des forêts et des eaux. Gobineau s'efforce même de préciser le terme assigné par le destin pour ces événements lamentables. Sept mille ans s'étant écoulés à son avis entre la formation actuelle du globe et la naissance du Christ, qui marque à peu près l'apogée des siècles purs pour la race ariane, on peut admettre que le même temps sera nécessaire à l'achèvement de sa décadence. C'est donc environ cinq mille ans qui demeurent à notre espèce avant d'exhaler son dernier soupir. Bien plus, n'est-on pas en droit d'appeler fin du monde cette époque moins lointaine qui verra déjà l'abaissement complet de l'humanité! Ici, toutefois, un souvenir religieux effleure pour un instant la pensée de ce désespéré, mais combien fugitif et dénué de vertu consolatrice! Je n'affirmerai pas, dit-il, qu'il fût bien facile de s'intéresser avec un reste d'amour aux destinées de quelques poignées d'êtres dépouillés de beauté, de force, d'intelligence, « si l'on ne *se rappelait qu'il leur restera du moins la foi religieuse, dernier lien, unique souvenir, héritage précieux des jours meilleurs.* » Enfin, voici que cette suprême lueur s'éteint et que le trépas de l'espèce, déjà artificiellement rapproché de nous tout à l'heure, semble apparaître maintenant tout proche à cette imagination frappée, à cette âme ulcérée par ses propres chimères. « La prévision attristante, ce n'est pas la mort, c'est la certitude de n'y arriver que dégradés; et peut-être cette honte, réservée à nos descendants, nous pourrait-elle laisser insensibles si nous n'éprouvions, *par une secrète horreur,* que les mains *rapaces* de la destinée sont déjà posées sur nous. »

Appréhension vraiment maladive; et, si nous voulions marquer le danger de ce pessimisme excessif, il nous suffirait de recourir aux leçons mêmes de l'*Essai* en y découpant ce passage où l'auteur signale, parmi les symptômes les plus

frappants de la déchéance morale des métis sémitisés, *ce dégoût effrayé de l'avenir,* qui est *un malheur avilissant pour les sociétés* (1).

La plupart des disciples de Gobineau lui ont, en effet, tout emprunté, sauf ces prévisions déplorables, et sans cesse ils ont trouvé quelque échappatoire pour se dérober à de si navrantes conclusions.

Parvenus de la sorte au terme de notre analyse, nous jetterons derrière nous un coup d'œil d'ensemble sur l'ouvrage dont nous avons tenté de résumer la pensée, et nous avouerons que, tout paradoxal, partial et subjectif qu'il soit sans conteste, il abonde en vue originales et profondes, comme en pages pénétrées de vie. Nous n'hésitons pas à proclamer sur ce point notre jugement : si intéressante que nous paraisse à quelques titres l'œuvre ultérieure de Gobineau, nous estimons qu'il n'a pas tenu les promesses de son début et que l'*Essai* demeure son coup de maître. Le style, on a pu s'en apercevoir par les nombreux emprunts que nous avons faits au texte du livre, offre une saveur piquante et particulière. Le caractère en est la passion contenue : à le lire on évoque parfois un Saint-Simon (2) moins grand seigneur, obligé à plus de ménagements, mais capable lui aussi « d'asséner une prunelle étincelante » sur quelque démocrate chananéen, comme le duc et pair la dardait sur les robins, humiliés à ses pieds par le cérémonial du lit de justice. Gobineau se permet des négligences incessantes, des répétitions à deux ou trois mots d'intervalle, des incorrections véritables, dont l'une des plus particulières, et qui témoigne le mieux du bouillonnement de la passion intérieure, consiste dans l'interversion de l'épithète, appliquée soudain à un substantif différent de celui qu'elle devrait qualifier. Par exemple, il dira que les traits des jaunes furent tracés par le Créateur avec « un dédain tout à fait rudimentaire » ; or, évidemment, ce sont ici les traits, et non pas le dédain, qui méritent cet adjectif; et l'on retrouve plus

(1) T. II, p. 275.

(2) Nous verrons dans *Ottar Jarl* que Gobineau s'est découvert une lointaine parenté de sang avec l'auteur des *Mémoires*.

d'une fois chez le comte cet emportement dans le mépris qui lui fait adresser à faux ses invectives.

S'agit-il ailleurs de récuser un témoignage qui le gêne, voyez de quelle ardeur il se porte à la rencontre de son adversaire. Quelques voyageurs ont admiré au Mexique d'imposants édifices dont les ruines dorment ensevelies dans les forêts du Yucatan. Or le sang nègre a bien pu préparer là quelque disposition artistique, mais l'apport blanc n'y fut pas assez large pour que notre homme soit disposé à concéder une grande valeur à ces manifestations incomplètes. « Le voyageur, dit-il (1), qui, après plusieurs jours de marche à travers les forêts vierges de Chiapa, le corps fatigué par les difficultés de la route, l'âme émue par la conscience de mille dangers, l'esprit exalté par cette *interminable succession d'arbres séculaires*, les uns debout, les autres tombés, d'autres encore cachant la poussière de leur vétusté sous des monceaux de lianes, de verdures et de fleurs étincelantes; l'oreille remplie du cri des bêtes de proie et du *frissonnement des reptiles,* ce voyageur, qui, à travers *tant de causes d'excitation diverses,* arrive à ces débris inespérés de la pensée humaine *ne mériterait pas sa fortune si son enthousiasme ne lui jurait qu'il a sous les yeux des beautés incomparables.* » Ne dirait-on pas qu'il s'agit ici de se préparer un auditeur étourdi, comme l'explorateur le fut sans aucun doute pour avoir jugé si favorablement un produit jaune-noir? Le style, qui est « l'homme même », établit donc à lui seul que la faculté maîtresse de Gobineau s'appelle l'imagination passionnée, et une fois de plus cet Aquitain trahit peut-être par là plus de sang sémitique qu'il ne serait disposé à en avouer.

Après avoir ainsi rendu une exacte justice à la forme de l'*Essai,* revenons au fond pour nous efforcer d'en conserver une impression d'ensemble. Et remarquons d'abord que, par d'habiles préparations ethniques, Gobineau se fit en vérité la tâche assez facile; car toute civilisation, ainsi que tout individu qui ne réalise pas une impossible perfection, pêchera d'ordi-

(1) T. II, p. 509.

naire par deux vices opposés : tantôt par un excès de passion, d'imagination, de rêve, d'enthousiasme hasardeux, qui conduit à l'utopie périlleuse; tantôt, au contraire, par une outrance de raison, de sang-froid et de méthode, qui engendre l'indifférence vis-à-vis des idées élevées, des conceptions progressives, et restreint tout effort à la satisfaction présente des instincts matériels.

Si donc, avec Gobineau, nous convenons de dire que le premier inconvénient, la passion sans frein, dont les résultats politiques s'appellent l'anarchie ou le despotisme, soit le résultat de la présence du sang noir: que le second défaut, la raison sans idéal, apparaisse la conséquence de l'action du sang jaune; enfin que l'heureux mélange de la passion stimulante et de la raison régulatrice, la perfection en un mot, demeure le privilège du sang blanc; si, de plus, ayant pris la précaution de mettre, au sud, du noir à la base, avec du jaune comme alluvion première; au nord, du jaune uniforme bientôt recouvert par des migrations noires, enfin de jeter sur le tout quelque apport blanc plus ou moins compact, nous admettons que, durant les âges historiques au moins, il n'existe nul peuple de la zone moyenne et civilisatrice qui n'ait porté dans ses veines un peu des trois liquides composants, en proportions variables, l'interprétation de l'histoire en sera tout à fait simplifiée vraiment; et il faudra que d'ingénieuses remarques de détail viennent sans cesse réveiller notre attention sous la plume qui entreprit cette tâche philosophique pour qu'elle ne semble pas, dans de pareilles conditions, une occupation assez puérile. Afin d'expliquer, en effet, toutes les révolutions du passé, on nous assurera imperturbablement que telle ou telle de ces trois hérédités parle, pour l'heure, sur le ton le plus haut, au sein de la société qui les unit dans son essence, et il n'y aura là désormais qu'une sorte de symbolisme commode, appliquant des noms de races assez arbitrairement choisis aux tendances communes en leur fond à l'humanité tout entière, et dont elles dirigent tour à tour les destinées. Les Chinois primitifs avaient-ils quelque grandeur? Sang blanc venu de l'Inde! Les Grecs montrent-ils une période artistique brillante jointe à

une foncière incapacité politique? Sang noir venu par les Sémites méditerranéens! Les Macédoniens du Nord se révèlent plus pratiques dans la conduite de leurs affaires : sang jaune autochtone! Les Romains furent des utilitaires : il importe donc que leurs ancêtres étrusques aient été finnois, et Gobineau, avec le regard de la foi, leur trouve en effet les yeux bridés dans leurs monuments, bien qu'une simple promenade au Louvre suffise à nous convaincre de la gratuité de cette assertion. Enfin, s'il eût pu contempler, à l'Exposition universelle de 1900, l'antique art japonais, admirable de largeur et de gravité noble, il n'eût montré sans doute aucun embarras : là aussi le sang nègre n'est-il pas tout proche dans les îles malaises? Et les Kchattryas qui ont créé la Chine n'ont-ils pas envoyé des détachements de reproducteurs dans l'archipel Nippon? Par là le génie blanc-noir se justifie dans ce milieu jaune. Tel est le secret des triomphes contemporains de l'*Essai*. Ce livre offre une traduction habile dans le langage à la mode du jour, celui de la science ethnique, des ressorts moraux de l'histoire universelle. Par là, nous le verrons, il apparaît à certains comme une révélation miraculeuse (1); et en ajoutant que le fondement solide de cette allégorie réside dans une remarque aussi judicieuse que banale : la prédominance, au nord, de la raison froide et de l'épiderme clair; au sud, de la passion brûlante et du teint bronzé, nous aurons toute l'explication de la vérité relative du gobinisme.

Il est une confirmation assez frappante de l'interprétation que nous venons de proposer : c'est que, si la psychologie noire et la jaune sont bien nettement définies dans l'*Essai*, par le contraste moral de la raison et de la passion, il n'en est pas de même de la psychologie blanche, qui en devrait être cependant le sujet principal. Juste milieu, avons-nous dit, en ce sens que la famille noble évite les tendances extrêmes signalées dans les groupes inférieurs. Mais telle n'est pas la conclusion de Gobineau, qui jugerait une supériorité de ce genre tout à

(1) Voyez les effusions de Schemann, de Leusse, Kretzer, Hentschell, sans parler des disciples inavoués que nous signalerons.

fait insuffisante à fonder la gloire presque surhumaine des Arians. Seulement, sa conception des mérites de la race blanche n'est pas fort claire : on le reconnaît déjà par l'insistance avec laquelle il croit devoir revenir sur ce sujet délicat, sans cesse atténuant une touche pour en hasarder une autre, reprenant et corrigeant son ouvrage. Rien ici de la belle assurance avec laquelle il a campé sous nos yeux les silhouettes de la brute nègre et du magot jaune. Essayons pourtant de réunir quelques-unes de ses indications. Sera-ce le courage guerrier, qui est proprement blanc, ainsi que l'a cru l'un des premiers lecteurs (1)? Mais Gobineau a des pages entières pour écarter cette hypothèse (2). Le courage, dit-il, ne prouve rien en faveur de la virilité d'une race. Le paysan de Beauce, plein d'aversion pour le service militaire et d'amour pour sa charrue, n'est certes pas le rejeton d'une souche héroïque, mais il est à coup sûr bien plus réellement brave que l'Arabe guerrier des environs du Jourdain. On l'amènera facilement, ou plutôt il « s'amènera lui-même en un besoin à faire des actions d'une intrépidité admirable pour défendre ses foyers et, une fois enrégimenté, son drapeau ». Au lieu que tel Oriental dont la guerre est l'unique métier « n'affrontera que le danger le plus petit », en répétant à part lui l'adage favori du guerrier asiatique : Se battre n'est pas se faire tuer. En un mot, tous les peuples sont braves sous une direction appropriée à leur instinct.

Aussi, la supériorité du blanc est-elle ailleurs, et réside-t-elle dans l'énergie, qualité essentiellement distincte du courage. « Ce n'est pas que l'énergie ne le produise aussi, mais d'une façon bien reconnaissable. Fondamentalement, il n'y a que l'espèce blanche qui soit énergique. On ne rencontre que chez elle la source de cette fermeté de la volonté produite par la sûreté du jugement... Tout aussi obstinée quand elle attend du travail intellectuel ou matériel un résultat précieux... elle est surtout pratiquement intelligente et perçoit plus distincte-

(1) Quatrefages, dans l'article analysé plus loin.
(2) T. II, p. 319.

ment son but. Une nature énergique veut fortement par la raison qu'elle a fortement saisi le point de vue le plus avantageux et le plus nécessaire. Dans les arts de la paix, sa vertu s'exerce aussi naturellement que dans la fatigue d'une existence belliqueuse (1). » Voilà qui est plus précis; mais, bien que ce caractère ait une certaine valeur distinctive, il y a quelque partialité à réserver au blanc le monopole de l'énergie et de l'intelligence pratique, et nous ne saurions accepter ces traits pour un caractère bien précis de la race : tout au plus est-il vrai de dire que ses succès témoignent qu'elle fut mieux pourvue que les autres à ce double point de vue.

Si nous passons à l'examen des mœurs, nous apprendrons qu'ici la supériorité blanche n'est pas davantage dans un développement exceptionnel et constant de qualités morales qui n'appartiendraient qu'à elle seule. Sa prééminence réside seulement dans « une plus grande provision des principes d'où ces qualités découlent (2) ». C'est donc encore un privilège de degré. L'arian est toujours, sinon le meilleur des hommes dans la pratique, au moins « le plus éclairé sur la valeur intrinsèque en ce genre des actes qu'il commet ». Faible mérite, et qui prépare une condamnation plutôt qu'un éloge, s'il est vrai que l'injustice tient partout grande place dans les mouvements des sociétés humaines, et que nous devrons dès lors la supposer consciente et voulue chez le blanc.

Enfin, si nous en croyons son avocat, il faudrait lui attribuer dès l'origine, outre l'intelligence pratique, une « ardente curiosité intellectuelle ». Ces Germains, que Tacite a le défaut de juger d'après des tribus pauvres et mélangées, en écrivant : *Litterarum secreta viri pariter ac feminæ ignorant,* furent au contraire habiles à lire les runes, à les écrire, préoccupés des plus hauts problèmes et passionnés pour les émotions esthétiques de la poésie. C'est là une des convictions les plus fermes de leur descendant, homme de lettres. Ainsi, particu-

(1) Notons cette définition de l'énergie gobinienne, qui est l'opposé de celle de Stendhal, les éléments en étant la sûreté du jugement, la persévérance de la volonté, l'utilitarisme du but, l'atmosphère pacifique autant que belliqueuse.

(2) T. II, p. 363.

larités vagues, discutables, insignifiantes ou notoirement imaginaires, voilà tout ce que l'*Essai* nous offre sur nos grands parents arians.

En réalité, Gobineau ne pouvait tracer une psychologie spéciale de la race blanche à ses origines, par la raison dirimante que cette psychologie-là n'existe pas, toutes les familles humaines ayant débuté à peu de chose près par les mêmes appétits et les mêmes tendances et leurs différences s'étant marquées au cours des âges soit en vertu de facultés évolutives plus réelles, soit par l'action de quelques hasards heureux. C'est surtout en cette question délicate des origines que le comte fut entravé, comme la plupart de ses contemporains, par le trop court recul de sa préhistoire. De nos jours, la géologie calcule par millions d'années l'âge actuel de l'humanité; l'archéologie elle-même, rencontrant dans la Chaldée vers l'an 4500 une civilisation remarquable, doit avouer qu' « à cette distance nous sommes encore à une distance infinie des origines (1) ». N'acceptant que six à sept mille ans avant l'ère chrétienne pour la formation actuelle du globe, l'auteur de l'*Essai* est amené non seulement à refuser à l'action d'un temps si bref le pouvoir de façonner l'âme des peuples, mais encore à repousser pour les blancs toute période de sauvagerie primitive, toute « aurore privée des clartés de l'intelligence (2) » ; à les faire naître en quelque manière égaux aux dieux; en un mot à leur attribuer par une sorte d'opération de la grâce des qualités qui se sont développées chez eux graduellement, comme conséquence d'une supériorité faible au début, mais appuyée de circonstances favorables. Aussi par la suite a-t-il reculé devant une rétractation meurtrière à son enseignement, et récusé sans examen, raillé même avec amertume les découvertes de l'archéologie préhistorique, qui, sur ce point, renversait en effet complètement son système (3).

Mais, en dépit de ses préventions assez excusables pour leur temps, nous allons démontrer que l'acuité de son observation,

(1) M. Maspéro, *Journal des Débats*, 28 septembre 1901.
(2) T. I, p. 464.
(3) Préface de la 2e édition de l'*Essai*.

la clarté de son coup d'œil psychologique, l'ont amené à rendre, malgré lui, un hommage éclatant à la probable vérité historique; à montrer, en dépit de ses efforts, dans ses blancs, prétendus fils des dieux, des noirs ou des jaunes perfectibles et perfectionnés; puis à peindre enfin, avec une belle inconscience, des peuplades auxquelles il refuse toute parenté noble, les Peaux-Rouges, d'origine noire-jaune, comme de véritables frères de l'Arian germain.

Parce que Gobineau s'était pénétré à cette époque de sentiments septentrionaux, la parenté des instincts originels entre noirs et blancs primitifs est, à vrai dire, la moins sensible dans l'*Essai*. Le nègre y demeure en général à une distance incalculable du blanc et semble un être à peine dégagé de l'animalité. Néanmoins nous avons vu le comte fort embarrassé à expliquer la grandeur des Chamites noirs par leur prétendue blancheur primitive; et sa théorie de l'art demi-nègre est un monument de sa gêne en présence des origines méridionales de l'art et de la médiocrité des habitants du Pamir, pères des Hellènes, dans le domaine de l'imagination (1).

Si pourtant le nègre demeure après tout suffisamment distingué du blanc nordique, qui est le héros de l'*Essai*, la race jaune, antithèse morale de la noire, va se trouver rapprochée d'autant de la famille germanique, au point de se confondre fréquemment avec elle dans notre esprit. Toutes deux nous sont données comme à peu près également utilitaires (2), et l'ariane

(1) On pourrait noter qu'après avoir donné l'héroïsme en face de la souffrance et le mépris de la mort comme un trait de la famille noble, après avoir assuré que cette disposition heureuse est « toujours et partout corrélative à la plus ou moins grande abondance de sang arian dans les veines d'un peuple », le comte débutera dans la psychologie du nègre par cette assertion « qu'il tient également à sa vie et à celle d'autrui », et que, devant la souffrance, il est « tantôt d'une lâcheté qui se réfugie volontiers dans la mort, tantôt d'*une impassibilité monstrueuse* ». Monstrueuse est ici surtout la prévention de l'observateur. (Voir t. I, p. 215 et 432.)

(2) Il faut même avouer que les civilisations chamo-sémitiques de tendances prétendues mélaniennes furent aussi fort « utilitaires », et que Renan avait quelques raisons de réunir dans le même temps sous cette commune rubrique Couschites et Chinois (*Langues sémitiques*, p. 502). Il est vrai que quelques savants contemporains voient jaunes les Suméro-Accadiens, que Gobineau nommait Chamites.

ne conserve guère que l'avantage de posséder « un sens plus élevé de l'utile », d'adopter cette tendance « avec plus de réserve (1) », la finnoise l'appliquant de préférence à des desseins « terre à terre ou ridicules (2) ». Faut-il rappeler l'amusante confusion que nous avons signalée dans le pouvoir magique et divinatoire attribué aux femmes de part et d'autre, bien que si diversement interprété par la passion germaniste de l'auteur, qui se contente ici une fois de plus de faire jaune au nord, comme au midi noir, tout le préhistorique blanc. Plus suggestive encore est la difficulté qu'il rencontre pour distinguer les tribus finnoises des arianes à leurs débuts dans l'histoire, difficulté que trahissent clairement ses variations au sujet des Scythes. Il les a d'abord proclamés jaunes, sur les témoignages de l'antiquité, déjà interprétés en ce sens par Humboldt et Ritter, et, durant les premiers chapitres de l'*Essai*, il a raisonné «dans ce sens routinier» (3). Mieux éclairé dans les derniers, il oppose quelques passages d'Hérodote aux dires d'Hippocrate; il reconnaît sur les médailles des rois scythes le pur type arian, et, convaincu par ces vagues indices, il n'hésite plus à identifier les vaillants cavaliers du Nord hellénique aux Sakas des frontières de l'Inde et aux futurs Scandinaves, les plus purs des Arians. Il fallait véritablement que les traits initiaux, distinctifs, fondamentaux des deux races fussent bien peu déterminés dans son propre esprit pour lui imposer ces hésitations regrettables et, quand il eut pris une fois son parti, ces confusions amusantes que nous retrouverons bien plus marquées dans son *Histoire des Perses*.

En un mot, nous résumerons toutes les précédentes remarques par cette unique observation que le noir au sud, le jaune au nord, sont à la fois dans Gobineau le passé du blanc et son avenir. Son passé, puisque le comte se montre aussi embarrassé à distinguer au midi les Chamites blancs de son utopie des Chamites nègres de la Bible, qu'au septentrion les Scythes pères des Germains, des tribus mongoles de la Caspienne. Son

(1) T. I, p. 533.
(2) T. I, p. 454.
(3) T. II, p. 329.

avenir, puisque, éliminant le sang blanc par la progression constante des mélanges, il prédit tantôt aux nations blanches du nord (Angleterre, Russie, États-Unis) le destin qu'ont obtenu les races jaunes livrées à peu près à elles-mêmes, celui de la Chine; tantôt aux peuples blancs du sud (républiques sud-américaines, royaume bourbonien de Naples ou musulmans de l'Asie Antérieure) le sort des nègres devenus maîtres de leur gouvernement, c'est-à-dire celui de l'empire de Soulouque ou du royaume dahoméen (1). Encore une fois, le blanc est bien de la sorte un pur idéal philosophique, et son règne apparaît comme un bref intermède, accordé par le ciel à la terre indigne, ici, entre deux utilitarismes jaunes; là, entre deux anarchies noires.

On pourrait encore dire qu'entre l'individualisme outré du méridional, qui le force d'osciller de l'anarchie à l'esclavage sous des despotes plus ou moins conquérants, et l'instinct social du nordique, développé par les difficultés de son climat au point de l'amener à la vie de ruche ou de fourmilière comme en Chine, le blanc idéal interpose son libéralisme foncier, heureuse pondération des indépendances individuelles associées à des concessions sociales restreintes et déterminées; et le comte aurait seulement le tort comme méridional et comme nerveux d'insister outre mesure sur l'aspect individualiste de cette belle harmonie, de prôner l'odel de préférence au féod, le Parthe plus volontiers que le Spartiate, les origines égrénées plutôt que l'avenir possible des nations fortifiées par leur cohésion.

C'est ainsi que dans ces délicats problèmes de morale et

(1) Un des systèmes ethniques les plus singuliers qui aient été récemment édifiés sur les assises gobiniennes, celui du docteur W. Hentschell (*Varuna*, Leipzig, 1901), semble inconsciemment pénétré des vérités que nous venons de mettre en évidence. Ce savant n'admet, en effet, que deux races primordiales, l'éthiopique noire et la touranienne jaune. Il les mêle après son inspirateur pour en former la race malaise; et c'est de cette dernière que, sous l'influence du climat nordique, il fait naître par sélection, vers la Baltique, le groupe conquérant des Aryens. Puis, au cours de l'histoire, ceux-ci deviennent, comme dans l'*Essai*, les victimes de l'éthiopisation au sud et de la touranisation au nord, retournant, suivant les latitudes, à l'un des composants du mélange initial dont ils sont sortis.

d'organisation sociale on pourrait se divertir à constituer une série de triades hégéliennes, présentant thèse, antithèse et synthèse, et auxquelles nous donnerions volontiers la forme suivante : noir, jaune, blanc; sud brûlant, nord glacé, zone tempérée; passion, raison, conciliées par énergie, générosité ou encore opportunisme; individualisme ou anarchisme, instinct social outré ou socialisme, libéralisme; despotisme de la conquête, communisme de la ruche, féodalité ou parlementarisme; monarchie absolue, démocratie, aristocratie héréditaire ou élective; égotisme, humanitarisme, impérialisme. Enfin, comme on le voit dans l'école anthroposociologique, dolichonoirs, brachycéphales bruns, dolicho-blonds. Mais revenons à des développements moins abstraits.

Pour comble d'étourderie, Gobineau fournit encore à son insu un décisif témoignage en faveur de la ressemblance originaire qui se montre entre toutes les races primitives, dominées par les mêmes instincts vitaux, façonnées par des nécessités analogues; et cela, dans sa psychologie de l'Indien d'Amérique, que nous avons négligée à dessein tout à l'heure, afin d'en souligner ici les enseignements.

Après nous avoir donné les Peaux-Rouges comme des jaunes mâtinés de noir, « au type finnois bien reconnaissable, » notre auteur se trouve tout à coup dans un embarras comique devant la noble attitude des vieux sachems, célébrée depuis tant d'années par la littérature des voyageurs ou des romanciers, popularisée en dernier lieu par la plume magique de Chateaubriand. « Je voudrais, écrit-il, restant dans la vérité stricte, ne dire ni trop de bien ni trop de mal des indigènes américains. Certains observateurs les représentent comme des modèles de fierté et d'indépendance, et leur pardonnent à ce titre *quelque peu d'anthropophagie*. D'autres, au contraire, en faisant sonner bien haut des déclamations contre ce vice, reprochent à la race qui en est atteinte un développement monstrueux de l'égoïsme, d'où résultent les habitudes les plus follement féroces. » En fait, Gobineau se décide sans effort pour le second point de vue. L'opinion sévère, poursuit-il, a l'appui des plus anciens historiens de l'Amérique, qui sentaient ses habitants

« plus profondément mauvais que les autres hommes », et n'avaient pas tort en cela, la férocité de l'Américain ayant pour caractère « l'impassibilité qui en fait la base et la durée du paroxysme, aussi long que sa vie ». Mais, ici, l'aryaniste se laisse évidemment égarer une fois de plus par ses préventions. C'est à peu près le contraire de son opinion qui est la vérité, et Quatrefages lui reprochait à bon droit, peu après l'apparition de l'*Essai*, d'avoir suivi le sentiment d'auteurs tels que Martius et Spix, par exemple, qui, dans leurs voyages au Brésil, n'ont guère vu que les débris de tribus traquées depuis la conquête, ou encore de malheureux sauvages abrutis par la persécution et par un véritable esclavage. Autant vaudrait, ajoutait l'éminent naturaliste, juger la race celtique d'après les écrits de certains organistes et les exploits nocturnes des white-boys irlandais. C'est aux premiers voyageurs européens, aux anciens missionnaires, qu'il fallait s'adresser, en lisant par exemple sur les Séminoles l'histoire de l'expédition de Sotto, ou sur la Floride les souvenirs de Bartram. Ajoutons qu'au temps même de la rédaction de l'*Essai* débutait la publication de la grande enquête officielle dirigée par Schoolcraft sur les indigènes des États-Unis (imprimée à Philadelphie à partir de 1851), qui en eût rectifié plus d'une assertion hasardeuse; enfin, le code noir des provinces méridionales de l'Union, si dur aux nègres à cette époque, accordait expressément à l'Indien une certaine égalité vis-à-vis du blanc en faveur de son courage : précieux témoignage d'estime pour cette race vaincue, que le suffrage de son vainqueur anglo-saxon.

Les observateurs d'origine anglaise, bien loin de partager le dédain de Gobineau, avaient au contraire rapproché depuis longtemps le caractère et la civilisation des Peaux-Rouges de celle des Germains de Tacite; et c'est en marchant sur les traces de Roberts et de Gibbons que Guizot s'était complu, au début de son *Histoire de la civilisation en France* (1), à accoler en vingt et un paragraphes numérotés des citations choisies d'une part dans Tacite, de l'autre dans les voyageurs et mis-

(1) 1er vol., p. 195.

sionnaires du nouveau monde, afin d'établir que l'état social des Germains du premier siècle et celui des sauvages rouges de notre temps présentaient de grandes analogies. Bien qu'il dût être averti par ces précédents, Gobineau n'a pas laissé de tracer en toute bonne foi un portrait méprisant du guerrier des savanes; mais, ce qui fait le piquant de cette tentative, c'est qu'en dépit des préventions du peintre on croirait presque revoir la silhouette de l'Arian dans son odel. Écoutons en effet : « Son grand principe politique, c'est l'indépendance : non pas celle de sa nation ou de sa tribu, mais la sienne propre, celle de l'*individu* même. Obéir le moins possible pour avoir peu à céder de *sa fainéantise* et de ses goûts, c'est la grande préoccupation du Guarani comme du Chinook. » Sans doute un motif bas est ici substitué au noble désir de l'indépendance morale, mais il ne faut pas oublier que, dans le camp adverse, Thierry avait de son côté stigmatisé l'*oisiveté du Germain* (1), qui se trouverait ainsi rapproché du Peau-Rouge par une commune paresse. Poursuivons : « Tout ce qu'on prétend démêler de noble dans le caractère indien vient de là. Cependant, plusieurs causes locales ont, dans quelques tribus, rendu la présence d'un chef nécessaire, indispensable. On a donc accepté le chef, mais on ne lui accorde que la *mesure de soumission la plus petite possible*, et *c'est le subordonné qui la fixe*. On lui dispute jusqu'aux bribes d'une autorité si mince : on ne la confère que pour un temps; on la reprend quand on veut. Les sauvages d'Amérique sont *des républicains extrêmes*. »

Eh! voilà précisément le spectacle qui fut offert à notre admiration dans les colonies initiales de la race blanche : c'est l'autorité élective, révocable, précaire toujours du viç-pati; seulement, nulle épithète laudative ne vient ici nous avertir

(1) Et l'on pourrait ajouter l'anecdote caractéristique de Plutarque (*Vie de Lycurgue*) sur ce Lacédémonien qui, accoutumé à « vivre noblement », c'est-à-dire à ne rien faire, s'étonnait à Athènes de voir un citoyen condamné pour oisiveté, et accordait le tribut de son admiration à ce gentilhomme méconnu par ses plats compatriotes. Il est vrai que Sparte n'est pas très ariane aux yeux de Gobineau, mais cette cité est le type même de l'aryanisme pour quelques-uns de ses successeurs, moins prévenus et plus soucieux des faits.

d'une sympathie qui demeure en effet loin du cœur de l'écrivain.

Évoquons enfin pour un instant dans notre mémoire cette habile analyse de la situation du chef de guerre germain, souvent soldat sans ancêtres, mais éloquent, persuasif, généreux, et devenant par ces mérites le « konungr » du « rik » après la conquête. Et lisons ensuite ces lignes qui semblent s'appliquer si parfaitement à son cas (1) : « Dans cette situation, les hommes à talents, ou qui croient l'être, les ambitieux de toute volée, emploient l'intelligence qu'ils possèdent, et j'ai dit qu'ils en avaient, à persuader leur peuplade d'abord de l'indignité de leurs concurrents, ensuite de leur propre mérite... il leur faut user d'un perpétuel recours à la persuasion et à l'éloquence pour maintenir cette influence si faible et si précaire, seul résultat pourtant auquel il leur soit permis d'aspirer. De là cette manie de discourir et de pérorer qui possède les sauvages ... (2). » Il convient d'ajouter que Gobineau croit pouvoir distinguer entre l'indépendance apache, d'origine jaune, et l'indépendance roxolane, de source blanche : la première

(1) T. II, p. 500.

(2) Les idées de Gobineau sur l'éloquence sont caractéristiques de sa tournure d'esprit. Chez les Arians, elle est, à son avis, l'instrument de la liberté et de la sagesse : tel *debatter* anglais pratique et précis en fournirait encore aujourd'hui le type. « Mais l'éloquence politique ornée, verbeuse, cultivée comme un talent spécial, élevée à la hauteur d'un art, c'est toute autre chose. On ne saurait la considérer que comme un résultat direct du fractionnement des idées chez une race, et de l'isolement moral où sont tombés tous les esprits... Le talent de la parole, cette puissance en définitive grossière puisque ses œuvres ne peuvent être conservées qu'à la condition rigoureuse de passer dans une forme supérieure à celle où elles ont produit leurs effets, qui a pour but de séduire, d'entraîner, de tromper, beaucoup plus que de convaincre, ne saurait naître et vivre que chez des peuples égrenés, *qui n'ont plus de volonté commune*, de but défini, et qui se tiennent, tant ils sont incertains de leurs voies, à la *disposition du dernier qui parle*. » (T. II, p. 512.)

Ces traits assez piquants, bien qu'excessifs, visent évidemment les races sémitisées du midi. Au lieu qu'un parlementaire anglais se vante de voter à l'occasion contre son opinion pour toujours marcher avec son parti, et qu'un des plus célèbres de ce siècle résumait ainsi son expérience des effets permis à l'éloquence politique dans une enceinte où elle a pourtant rencontré ses modernes classiques : « A la Chambre des communes, j'ai entendu dans ma vie bien des discours : il n'y en a pas trois qui aient changé mon sentiment, et pas un qui ait changé mon vote. »

ne tendant qu'à satisfaire des penchants purement matériels : le besoin de manger, de lutter contre les intempéries; la seconde se proposant, nous l'avons vu, des « buts intellectuels ». Mais c'est là une preuve nouvelle de son incapacité à délimiter les domaines blanc et jaune dans le nord, et quiconque ne se sent pas absolument convaincu que les runes fussent la principale préoccupation des jarls refusera peut-être d'accepter cette distinction trop subtile. En reconnaissant ici une curieuse analogie de mœurs issue de modes d'existence analogues, l'on cherchera tout au plus, avec la précise école contemporaine des milieux, la raison de certaines différences qui subsistent, même en ces stades inférieurs de la civilisation, dans la vie pastorale d'une part, dans la pratique exclusive de la chasse d'autre part (1).

Les remarques précédentes auront donné, nous l'espérons, la clef du symbolisme si persuasif de l'*Essai :* c'est un poème allégorique, bâti avec une constance et une ingéniosité remarquable, relevé par de véritables réussites dans les détails psychologiques, qui retiennent et qui font penser.

(1) Le docteur Hentschell, tirant, nous l'avons dit, les Arians des Malais, expliquerait sans peine l'analogie des sachems noirs-jaunes et des jarls scandinaves.

CHAPITRE XII

L'« ESSAI » DEVANT SES PREMIERS CRITIQUES

Il faut reconnaître que l'*Essai* ne sollicita pas grandement l'attention publique lors de son apparition. Néanmoins quelques savants français et surtout allemands entreprirent d'en discuter les leçons; et un rapide examen de leurs sentiments éclaircira mieux encore l'importance symptomatique de la réaction qui s'est produite depuis lors en faveur de cette œuvre originale.

Paul de Résumat, ami de l'auteur, le cite en passant dans une étude publiée par la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1854, alors que la première partie de l'*Essai* avait seule paru; mais il consacre à peine quelques mots à cet ouvrage « plein de sagacité et d'instruction », et il se garde d'en reparler le 1er août 1856, lorsqu'il analyse au même lieu *l'Ancien Régime,* de Tocqueville, et rappelle pourtant l'origine germanique de toute l'aristocratie européenne. La seconde partie de l'ouvrage l'avait-elle étonné et déconcerté par son ardeur germanophile?

Remarquons encore que, le 15 novembre 1860, Littré, discutant dans le même recueil périodique l'œuvre d'un celtomane écossais sur Shakespeare considéré comme un Celte, écrit quelques phrases caractéristiques, d'où l'on peut conclure ou qu'il n'a pas lu l'*Essai,* ou qu'il le juge indigne d'une réfutation. Il semblerait même que les polémiques de la Restauration, rafraîchies par le résumé d'Augustin Thierry, fussent bien oubliées vingt ans plus tard, à lire les lignes que voici : « Pendant que M. O'Connell attribue aux Celtes et aux Français une supériorité de race, il semble curieux de rappeler qu'à la

fin du premier Empire... il fut, *dans quelque recoin de l'érudition allemande,* question de nous comme d'une race inférieure, brutale, indigne d'être européenne... Byron a raillé ceux qui, dans la nation anglaise, s'inquiéteraient de savoir s'ils sont de descendance normande ou saxonne: à peu près comme si quelqu'un de nous s'inquiétait en France de savoir s'il est d'origine gauloise, ou latine, ou franque, ou burgunde, ou wisigothe : depuis longtemps, tous ces éléments sont confondus dans un seul corps, la nation française. »

Enfin Gobineau a insinué plus tard que Renan, sinon Taine, avait puisé dans l'arsenal de ses idées et de ses arguments. Mais il serait difficile de démontrer un pareil emprunt, bien que les deux penseurs aient assurément interprété parfois de façon analogue les mêmes documents français et allemands qui passèrent pour la plupart entre leurs mains.

Si, dans la patrie de l'auteur, l'*Essai* ne fixa pas d'abord l'attention des historiens et des philosophes, il intéressa en revanche un des naturalistes les plus en vue de l'époque. Quatrefages, qui lui consacra un article entier dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1857 sous ce titre plutôt scientifique : *Du croisement des races humaines.* Or, nous l'avons indiqué déjà, c'est précisément le côté faible de l'*Essai* que son aspect anthropologique, Gobineau n'ayant aucune préparation en ce sens et possédant de plus des raisons toutes personnelles pour esquiver ce point de vue. Les objections de Quatrefages sont donc, en ces matières, assez topiques et méritent d'être relevées. La question, alors très discutée, du monogénisme ou du polygénisme de l'humanité l'arrête tout d'abord : ayant, quant à lui, défini de son mieux, à cette heure prédarwinienne, les notions d'espèce et de race, il se déclare monogéniste, c'est-à-dire partisan de l'unité d'origine pour tout le genre humain, et il constate que Gobineau l'imite en somme, puisque le mot de « races » humaines est employé dans le titre même de l'*Essai.* Seulement, faute d'avoir une idée claire du sens de ce terme de « race », l'auteur, dit-il, a paru trop souvent partager l'humanité en espèces distinctes. Dans sa conception des mélanges, il fait encore preuve d'une

véritable ignorance physiologique : on dirait à le lire que le fruit d'une union mixte soit une moyenne exacte entre les participants, quelque chose comme le produit d'une addition d'eau dans de l'alcool. Et, en effet, nous avons constaté que Gobineau écrit volontiers : « à parler chimie, » lorsqu'il analyse les éléments ethniques du chaos des peuples, par exemple (1) ; or, les lois du métissage sont infiniment plus complexes et plus mystérieuses que celle des réactions atomiques. Et tout ceci est exact. Mais Quatrefages, passant dès à présent sur le terrain sociologique, où nous dirons son insuffisance, croit devoir prendre en cet endroit la défense des mulâtres, dont il admire l'œuvre à la Jamaïque, aux Philippines, au Brésil; tandis que, sur ces derniers points, les événements semblent avoir donné grandement raison, malgré tout, au théoricien de l'*Essai*.

Une réclamation en faveur de l'influence du milieu est présentée avec modération et justesse par le naturaliste, car Gobineau concède en réalité plus qu'il ne veut bien le dire à ce facteur de l'histoire, surtout vers cette époque, vaguement entrevue par lui, des grands cataclysmes géologiques qui auraient agi avec une intensité et une rapidité inconnues depuis lors sur les êtres vivants soumis à leur influence. C'étaient les vues de son temps sur nos origines; mais, par là, il se rapproche des probabilités actuellement admises; s'il est exact, en effet, que le milieu ait façonné les races, comme le pense la science contemporaine, ce fut précisément durant les périodes préhistoriques, qu'on les suppose d'ailleurs brèves ou prolongées. Et cette dernière hypothèse restreint en quelque sorte le pouvoir du milieu tout en lui rendant justice, car elle établit que l'action en est trop lente pour modifier radicalement en quelques siècles une famille humaine, pour détruire en un instant un ouvrage de longue haleine sorti des mains patientes de la nature ; en un mot, que la race demeure un facteur essentiel dans les prévisions sociales à brève, à pratique échéance.

(1) T. II, p. 251.

Et malgré ses réserves Quatrefages accorde que, dans un domaine scientifique à peine exploré, comme l'était l'ethnologie de son temps, de vastes essais de synthèse, fussent-ils prématurés, ont toujours une valeur réelle, parce que leur mérite est d'orienter les explorateurs. L'*Essai* de Gobineau témoigne d'un savoir étendu comme d'une grande hardiesse de spéculation, bien que, faute de préparation physiologique suffisante, l'auteur dût nécessairement s'égarer en chemin. Jusque-là, le spécialiste est dans les limites de son territoire et reste digne d'être écouté. Ici toutefois s'arrête la valeur de sa critique. Sur le terrain purement historique, il se montre à son tour mal armé pour combattre les vues de Gobineau, et entièrement ignorant de ses précurseurs. Il s'étonne devant un mépris de la Romanité et de la Renaissance qui lui apparaît comme une lubie singulière, devant une admiration bizarre pour ces *squatters* anglo-saxons « que la haine de tout frein exile au fond des forêts ». Il a beau jeu d'ailleurs pour signaler « ces opinions absolues qui sont amendées quelques pages plus loin, au point que la correction va jusqu'à la contradiction » ; pour réclamer en faveur de la Grèce artistique, de la Gaule celtique, enfin et surtout pour railler le pessimisme outré de la conclusion de l'*Essai*. Car ces faiblesses choqueront toujours à la lecture d'une œuvre dont elles ne doivent pas masquer pourtant les mérites réels.

Si la critique de Quatrefages demeure assez étroite en somme, par la faute de son inspiration purement scientifique, il faut avouer que l'Allemagne, sans avoir la même excuse, parut d'abord comprendre moins encore une œuvre plutôt sévère à son présent, et dans laquelle elle n'était pas suffisamment préparée par la faveur des événements à considérer l'apothéose de son passé comme un présage de son avenir, plutôt que comme un reproche de déchéance. En outre, par une conséquence naturelle de l'intervalle assez long qui sépara la publication des deux premiers volumes (1853) de l'apparition des deux derniers (1855), les appréciations principales ne portèrent, au delà du Rhin, que sur le début de l'œuvre.

Dans ces conditions fut rédigée celle d'Ewald, dont Gobineau écrira dans l'avant-propos de la deuxième édition du livre, en 1882 : « Le savant Ewald émettait l'avis que cet ouvrage était une inspiration des catholiques extrêmes. » Allusion au compte rendu qui fut inséré dans les *Goettingische Gelehrte Anzeigen* (1854, 1er et 4 mai) par l'érudit historien du peuple d'Israël, peu après l'apparition de la première moitié de l'ouvrage. Ewald ne put en effet se sentir séduit par le germanisme de l'auteur, qui apparaît moins nettement dans ces chapitres que dans les suivants, et il fut choqué avec quelque raison, à la lecture du premier livre, par ces considérations théoriques à la fois hésitantes et négligées qui sont la partie la plus faible de l'*Essai*. Excuses insuffisantes cependant pour n'avoir porté dans sa critique ni la largeur de vues désirable, ni même la simple intelligence du sujet traité et des intentions de l'auteur qu'on serait en droit d'attendre d'un érudit de cette envergure. Il voit à juste titre dans l'*Essai* une intention réactionnaire, un écho des événements de 1848, mais il assure n'avoir pas trouvé cette intention nettement exprimée, tandis qu'elle l'est plusieurs fois, en termes énergiques. Or, à son avis, on peut éviter les excès des théoriciens égalitaires sans cesser de tendre à une raisonnable égalité, et son vœu personnel serait que l'humanité tout entière formât dans l'avenir un peuple unique en acceptant le culte du vrai Dieu. Ce désir donne la notion exacte de son état d'esprit : c'est une étroite logique de prédicateur protestant (1), qui égare la discussion entreprise et la conduit vers la ridicule erreur que Gobineau ne signala pas, gageons-le, sans un secret sourire d'ironie. Ewald aurait dû voir, en effet, dans l'auteur de l'*Essai,* avec tout homme qui sait lire entre les lignes, un catholique de tradition et de raison plus que de sentiment, un chercheur audacieux, s'efforçant à se couvrir de son mieux, sur le terrain scientifique, contre les scrupules d'une orthodoxie trop exigeante, bien plutôt qu'« un de ces nombreux Parisiens qui, depuis 1848, montrant une

(1) Renan signale dans ses *Études d'histoire religieuse* (78) le « fanatisme chrétien » de l'historien du peuple d'Israël, sa « polémique acerbe », ses façons de « prédicant et de sectaire ».

foi inébranlable dans le catholicisme romain », se font les esclaves du pape, « les valets de l'Église » et les admirateurs des jésuites au Paraguay ou partout ailleurs. La raison de ces reproches, c'est que, dans son évidente partialité pour le polygénisme, Gobineau, qui voudrait bien ne faire descendre d'Adam que la race blanche, se résigne cependant, sur l'autorité de la Bible interprétée par Rome, à accepter une origine commune pour tout le genre humain. Mais c'est là pure concession de forme. Il suffit de le lire pour s'en convaincre, et Quatrefages ne s'y était pas trompé. « Je n'insiste pas *en ce moment* sur cette idée (polygéniste)... Je ne veux pas entrer en lutte *apparente* même avec de simples interprétations, du moment qu'elles sont accréditées (1), » voilà son style plein de réticences en ces matières. Malgré tout, une telle faiblesse devant l'autorité dogmatique, un péché de cette importance contre le droit de libre examen, suffisent à fâcher le professeur de Goettingen, sans que d'ailleurs l'interprétation qu'il fournit lui-même du récit biblique sur le couple primitif nous paraisse beaucoup plus large, puisque, à son avis, l'Écriture veut enseigner par l'exemple des habitants de l'Éden « la vertu primordiale de la monogamie ». Au total, malgré le ton courtois dont il ne se départit pas vis-à-vis de Gobineau, réservant ses injures directes aux jésuites et à leurs suppôts, il montre assez combien l'Allemagne de 1850 comprit mal l'homme qui rencontre aujourd'hui chez ses nationaux de si dévoués partisans.

Une œuvre de polémique beaucoup plus étendue, que suscita peu après, chez nos voisins, l'apparition de l'*Essai*, n'est pas faite pour modifier notre opinion à cet égard. Nous voulons parler du livre de Pott, professeur de philologie générale à l'Université de Halle, savant estimé que Renan cite fréquemment dans ses œuvres d'érudition pure. Le titre, un peu développé, à l'allemande, en est le suivant : « l'Inégalité des races humaines, principalement au point de vue de la science linguistique, avec examen spécial de l'œuvre du même nom

(1) T. I, p. 121.

par le comte de Gobineau (1). » Cet ouvrage fut écrit, lui aussi, après la lecture des deux premiers volumes de l'*Essai* seulement; le troisième et le quatrième ne sont discutés que sommairement dans une introduction peu développée, et la hâte de toute cette critique nuit sensiblement à sa portée. L'épigraphe, tirée de l'étude de Guillaume de Humboldt sur la langue kawi, dit à elle seule l'inspiration du volume. « Il faut traiter l'Humanité comme un grand Tout, sans distinction de religion, de nation et de couleur. » Après une telle profession de foi, il est inutile de chercher dans ces pages une véritable intelligence de la pensée de Gobineau. Elles offrent une discussion décousue et prolixe, écrite sur un ton à la fois grondeur, pompeux et légèrement prudhommesque : le philologue s'attarde volontiers aux détails les plus insignifiants, comme en ce passage où, désireux d'établir la supériorité de notre civilisation actuelle, il célèbre les merveilles du télégraphe et croit devoir nous donner en note les caractères de l'alphabet Morse. Les rectifications linguistiques présentent seules quelque intérêt sous la plume de ce spécialiste autorisé. Encore a-t-il trop beau jeu sur ce terrain, car, à vrai dire, on ne réfute pas Gobineau par des arguties d'érudition. Sa philosophie de l'histoire est un « schéma », comme le disait récemment un critique allemand, ou plutôt un poème dont il faut comprendre et goûter l'inspiration d'ensemble. L'*Essai* n'a rien d'une monographie précise qui viserait à l'exactitude de l'information. C'est un drame symbolique, portant à la scène trois types humains distingués par la couleur de leur épiderme et la tournure de leur esprit, afin de leur faire jouer sous nos yeux une tragédie ingénieuse et passionnante. C'est, si l'on veut, par quelques côtés, une épopée moderne en l'honneur de l'Arian, poème adapté au goût scientifique du jour, mais soutenu par endroits d'un élan d'enthousiasme sincère, égal à celui des aèdes homériques. Livre bien français, dit Pott ironiquement, malgré les autorités allemandes dont il s'étaye et qui lui méritent seules l'attention! Livre catholique aussi, aux yeux

(1) Lemgo et Detmold, 1856.

du professeur de Halle, mais, cette fois, pour avoir attaqué le bouddhisme, ce protestantisme de l'Inde ; pour vouloir défendre la théocratie brahmanique, si fort analogue à la hiérarchie romaine ; en un mot pour persécuter Luther en Bouddha ! Nous renonçons à nous appesantir davantage sur une réfutation, qui peut bien offrir quelque intérêt à l'érudition philologique, mais qui n'en conserve aucun pour l'historien des idées.

Il est juste d'ajouter que Gobineau rencontra dès lors en Allemagne des lecteurs mieux disposés. Schopenhauer a connu l'*Essai* dans ses dernières années, puisqu'il le cite (1), pour une phrase insignifiante, il est vrai, tout incidente dans le livre, qui y surprend même et n'en résume nullement les leçons, mais dont la couleur pessimiste l'avait séduit. « Gobineau, dit-il *(Des Races humaines)*, a nommé l'homme l'animal méchant par excellence (2), ce que les gens prennent mal parce qu'ils se sentent atteints au bon endroit ; mais il a raison. »

Fallmerayer de son côté rendait justice à la valeur de l'ouvrage, assurant « qu'on s'en servait plus souvent et plus largement qu'on n'était disposé à en convenir (3) ».

Enfin, le préfacier d'*Amadis* nous raconte que, peu après la publication de la première partie de l'*Essai*, Gobineau, envoyé à Francfort, fut présenté au comte Prokesch-Osten, président de la Confédération germanique *(Bundestag)*. Cet homme, éminemment distingué et versé dans les sciences, lui demanda aussitôt : « Ce monsieur de Gobineau qui a écrit sur les races humaines est-il de vos parents ? — C'est moi, monsieur. — Vous ? et si jeune ! » Ce dialogue fut le point de départ d'une de ces liaisons qui résistent à l'éloignement et ne finissent qu'avec la vie.

En revanche, Drouyn de Lhuys, comme chef et comme ami, n'avait pas caché son sentiment à l'imprudent écrivain. « Un livre scientifique de cette portée, lui dit-il, ne vous sera pas

(1) Parerga, t. I, p. 181. *Sur l'éthique*.
(2) *Essai*, t. II, p. 363.
(3) 2e édition de l'*Essai*. Avant-propos. Pas plus que le dernier biographe de Gobineau, le docteur Kretzer, nous n'avons retrouvé le passage de Fallmerayer ici indiqué.

utile pour votre carrière ; il peut au contraire vous faire beaucoup d'ennemis (1). » En sorte que ces deux diplomates, mieux que les critiques de profession, ont pressenti et incarné l'attitude de leurs deux nations respectives vis-à-vis de l'œuvre étrange, incomplète, téméraire, mais non pas indifférente à coup sûr, qui venait de voir le jour.

(1) Biographie en tête de la 2e édition de l'*Essai*.

LIVRE II

LA PÉRIODE ASIATIQUE

Le comte de Gobineau n'était plus en Europe lorsque parurent les deux derniers volumes de la première édition de l'*Essai* (1855). Après ses postes de Berne, de Hanovre et de Francfort, il avait reçu, dès 1854, sa nomination de premier secrétaire en Perse et s'était acheminé, à la fin de l'année, vers sa destination nouvelle. Il ne revit sa patrie qu'au printemps de 1858; puis, après trois années de séjour en France, encore interrompues par une mission spéciale à Terre-Neuve, notre diplomate reprit le chemin de Téhéran à l'automne de 1861, cette fois comme ministre plénipotentiaire et chef de mission. A son retour, on l'envoya au même titre à Athènes, en 1864, et, durant les quatre années qu'il nous représenta en Grèce, il s'occupa principalement d'achever la mise en œuvre des matériaux de toute espèce qu'il avait rapportés d'Orient. En sorte que ces quinze années de sa vie méritent bien le nom de période asiatique par lequel nous en résumons la pensée dominante et la préoccupation presque ininterrompue.

Elles offrent un intérêt d'un autre ordre que les heures qui virent la préparation, puis la rédaction de l'*Essai*, et qu'on peut nommer la période théorique, livresque, utopique même, dans la vie intellectuelle de Gobineau. Cet intérêt, moins direct pour la sociologie, est en effet plus considérable pour l'observateur du cœur humain. Que deviennent, au contact des faits,

à l'épreuve de la vie, au voisinage de cet Orient où fut décidé le sort de l'humanité ariane, les convictions tranchantes et les dogmes entiers qui s'étalent dans le livre de jeunesse dont nous avons feuilleté les pages, si rayonnantes d'assurance provoquante. Problème attachant par son énoncé même, à lui seul capable de rendre attentif aux solutions éveillées par l'observation personnelle et directe dans l'esprit si bien préparé qui en abordait l'étude.

Gobineau a renfermé ses premières et fraîches impressions de l'Orient dans un volume intitulé : *Trois ans en Asie* (1), dont son ami Prokesch-Osten lui écrivait le 20 novembre 1859 : « C'est une promenade sous les sycomores de Schoubra; c'est la marche à travers une prairie parsemée de roses comme un tapis de Perse, où les parfums et les couleurs, frères jumeaux d'une jeune mère, vous enguirlandent tout joyeux. » Sans mériter peut-être de se voir couronnées par ces fleurs de rhétorique orientale, les pages de ces souvenirs de route sont remplies de gracieuses et fines sensations pittoresques et intellectuelles. Nous nous servirons donc de leur contenu pour caractériser l'état d'esprit du jeune diplomate durant cette période de son existence et sa vision de l'Orient.

Nous compléterons les renseignements que nous fourniront ses *Trois ans en Asie* par quelques traits empruntés à deux autres écrits asiatiques du comte : le *Traité des écritures cunéiformes* (1864) et *les Religions et philosophies dans l'Asie centrale* (1865): ce dernier ouvrage, qui est le moins discutable et fut le mieux accueilli de tous ses livres, a été réédité en 1900 par M. Schemann. Mais nous n'entreprendrons pas d'analyser et d'étudier en détail ces pages érudites. Elles ne touchent pas en effet à l'aryanisme politique, qui surtout nous intéresse par ses tendances impérialistes; et, de plus, pour les apprécier, il nous faudrait aborder l'étude de l'aryanisme religieux. Or, si peut-être nous devons trouver l'occasion de revenir accessoirement à ce sujet, nous avouerons que cet aryanisme-là nous semble infiniment moins intéressant que son congénère, car

(1) Paris, Hachette, 1859.

l'opposition des races aryennes aux sémitiques dans le domaine moral nous paraît une des spéculations les plus infécondes et les moins rémunératrices où se soit laissé entraîner trop souvent l'érudition contemporaine. Gobineau pourrait servir mieux que tout autre penseur à établir cette vérité, car l'étude attentive des religions orientales l'amène au total à en noyer plus ou moins consciemment les origines dans un chaldéisme, ou même dans un asiatisme commun, qui laisse fort peu de place aux distinctions et aux oppositions instructives. Les communications intellectuelles ont été trop faciles et trop fréquentes de toute antiquité dans cette immense bassine sud-asiatique, où furent brassées et triturées vingt races préhistoriques, pour qu'il ne s'y soit pas formé de temps immémorial une sorte de fonds commun de conceptions métaphysiques et morales dans lequel chaque peuple, chaque individualité puisa par la suite à sa fantaisie. Bien qu'il se soit judicieusement approché de cette vue d'ensemble, Gobineau n'a pas laissé d'apporter dans le détail quelques pierres à l'édifice capricieux des oppositions sémitiques et aryennes en philosophie; il l'a fait sans succès, comme ses prédécesseurs et ses successeurs, et nous ne le suivrons pas dans des tâtonnements sans résultat possible.

L'*Histoire des Perses* (1869) nous fournira, en revanche, la pensée mûrie de son auteur sur le passé politique des peuples qu'il a si consciencieusement observés. Enfin les *Nouvelles asiatiques* (1876) apporteront l'impression d'une sorte de coup d'œil rétrospectif jeté par ce mobile esprit sur la période orientale de son existence, alors qu'il sera fort engagé déjà dans une troisième époque de sa carrière, dont l'inspiration est assez différente.

CHAPITRE PREMIER

LES IMPRESSIONS ORIENTALES DU COMTE DE GOBINEAU

C'était, vers 1854, une assez rude expédition qu'un voyage en Perse, et le comte de Gobineau l'ayant entrepris en compagnie de sa femme et de sa petite fille, âgée de cinq ans, il faut saluer un véritable courage, une réelle énergie dans la bonne humeur philosophique qu'il déploya pour supporter des incidents, fâcheux souvent, parfois tragiques, dont le souvenir ne jeta nul voile sur son regard, ne mêla nulle amertume en ses jugements.

Et d'abord, par une sorte de présage d'effrayant augure, ce fut la nuit même de son départ de Marseille qu'eut lieu, dans ces parages, le célèbre naufrage de *la Sémillante*, immortalisé par un conte de Daudet; puis le climat torride de la mer Rouge éprouva, comme il arrive d'ordinaire, les passagers du *Victoria*. Mais surtout le chemin de terre entre le golfe Persique et la ville de Téhéran montra des difficultés capables de rebuter un voyageur assez novice en somme. Le comte en a retracé les multiples péripéties d'un crayon fin et spirituel qui ne vise pas aux effets de lumière rendus par le pinceau prestigieux d'un Fromentin, mais qui mêle agréablement les croquis humoristiques aux scènes émouvantes. Depuis cette punaise indigène, dont une seule morsure peut être fatale, jusqu'à la rencontre de ces tribus nomades, qui, lorsqu'elles n'attaquent pas directement le voyageur, échangent du moins des coups de fusil par-dessus sa tête et vident leurs différends sans égards pour les passants éventuels, tout est danger sur ces routes primitives. Leur but atteint, nos compatriotes trouvèrent d'autres périls, car, durant leur séjour dans la capitale persane, sévit une épi-

démie de choléra qui exerça des ravages terribles; cinq Français de la mission, et parmi eux le deuxième secrétaire de la légation, furent emportés par le fléau. Il fallut, afin d'échapper à la contagion, camper de longs mois dans le désert, à vingt lieues de toute agglomération humaine. Enfin le retour en Europe ne devait pas laisser des souvenirs plus favorables au jeune père de famille, car, s'étant décidé à mettre tout d'abord les siens, sinon lui-même, à l'abri de la mortalité grandissante, il vit sa petite fille tomber dangereusement malade durant la route, dans une bourgade du nord de la Perse, et dut s'y arrêter un mois, loin de tout secours, sans garder presque aucun espoir de sauver l'enfant. Le comte ne se souvenait pas sans « un frisson secret » de ces « heures funèbres » où sa famille ne fut préservée que par la faveur de la Providence et par une inspiration de l'amitié, l'amiral lord Lyons ayant envoyé tout exprès de Constantinople dans la mer Noire une frégate britannique, le *Vultur*, qui arriva juste à temps pour recueillir ce petit groupe de désespérés perdu dans des contrées fiévreuses et désolées.

Eh bien! malgré ces impressions d'angoisse si intimement mêlées, semble-t-il, à ses sensations d'Orient, nous allons trouver sous la plume de cet observateur magnanime un éloge ininterrompu, parfois de véritables dithyrambes en l'honneur de ce peuple et de ce pays peu hospitaliers. En Gobineau, l'orientaliste d'instinct reprend soudain le pas sur l'aryaniste utopique, au seul aspect du décor prestigieux des *Mille et une nuits* qu'il aima tant; et, à vrai dire, jusqu'à l'apparition de l'*Histoire des Perses* tout au moins, on soupçonnerait difficilement que le même homme qui signa l'*Essai* porte la parole dans ses écrits asiatiques. Ne séjourne-t-il pas, en effet, dans cette région du monde où, suivant ses leçons, le mélange des races fut le plus incessant, le plus radical; c'est l'antique territoire des grands empires sémitiques, le théâtre de toutes les invasions anarchiques, de la grande mêlée des peuples. N'en devrait-il pas condamner à plus juste titre que dans le sud-italien la « décomposition pulvérulente »? Il l'a peint jadis en termes précis, ce sol corrompu sur lequel marchent triomphalement les envahis-

seurs successifs, « n'enfonçant tout d'abord dans la boue que jusqu'aux chevilles (1), » mais pour connaître sans retard une immersion qui dépassera la tête. N'importe, il nous faut oublier tout cela, car notre diplomate en belle humeur semble d'abord n'en avoir gardé nulle mémoire. Le souvenir lui reviendra plus tard, il est vrai, fragmentaire et intermittent; mais l'utopie de jeunesse ne reprendra jamais dans son esprit la belle assurance et l'imposante unité de jadis. L'observation personnelle, l'intuition directe, comme dit Schopenhauer, a pris la place du raisonnement abstrait, qui pourra relever la tête, mais ne retrouvera plus un pouvoir incontesté.

Quoi de plus singulier en premier lieu, chez un analyste si délicat de la race que cette sorte de parti pris qui, dès ses premiers pas vers l'Orient, l'engage à juger en bloc les vertus et les défauts des habitants de toute l'Asie, à oublier les nuances marquées par l'*Essai* entre des peuples si profondément divers, comme s'il préférait s'abandonner sans effort au charme de l'impression du môment, à la paresse de la jouissance sensuelle, à la caresse brûlante du soleil méridional? « Voilà comment les *Asiatiques* aiment leurs enfants, et cela *depuis l'Adriatique jusqu'à la mer de Chine* (2), » proclament les premières pages de *Trois ans en Asie* par une définition géographique singulièrement large. Et, résumant en 1865 les expériences de ses voyages dans le premier chapitre des *Religions dans l'Asie centrale*, intitulé : « Caractère moral et religieux des Asiatiques, » l'auteur insistera encore pour comprendre dans une même esquisse psychologique « tous » les habitants de l'Asie (3).

Nous n'aurons donc pas à nous étonner si un concept à ce point élastique dissimule en son sein quelques contrastes, soudainement révélés par surprise. Mais ils sont singulièrement atténués par ce fait que notre aryaniste farouche de l'*Essai* se montre, sous le costume de touriste, entièrement sémitisé de goûts, sinon de raison. Son ânier du Caire a d'abord emporté

(1) *Essai*, t. I, p. 294.
(2) P. 11.
(3) P. 5.

d'assaut tous ses préjugés, car c'était « un gamin exquis, fin et joli dans ses membres comme une petite fille », dont les yeux pétillants d'intelligence disaient assez « qu'il avait dix fois plus d'esprit que vous quel que vous fussiez ». Non moins séduisante lui paraît en Égypte la courtoisie condescendante et parfaite des marchands du bazar, hommes de bonne compagnie qui savent exercer le commerce sans déroger, ou encore la dignité naturelle des Arabes nomades, soudards brutaux à l'occasion, mais plus estimables au fond que les Turcs, qui semblent de vulgaires parvenus auprès de ces nobles du désert. Il est vrai qu'en ce dernier cas il salue peut-être inconsciemment le Sémite originaire, sans mélange, frère de l'Arian. Enfin, rappelant avec complaisance qu'un Parsi de l'Inde a été récemment élevé à la dignité de baronnet du Royaume-Uni, il ajoutera (1) : « C'est beaucoup assurément que de voir la noblesse anglaise conférée à un étranger, à un Asiatique : c'est *prodigieux*, *honorable des deux parts*, mais bien propre à donner une haute estime pour les Parsis. »

Ce sont là les notations fugitives d'un rapide passage : voyons les jugements mûris d'une longue familiarité. Le diplomate français a contemplé sans doute la Perse de très haut, dans une situation éminente et flatteuse à ses petites vanités aristocratiques, situation relevée encore vers ce temps par le prestige de la France napoléonienne en Orient, aux jours brillants de la Crimée, de la Syrie, bientôt de la Chine. De plus, il fut certainement sympathique à ses hôtes non seulement par la connaissance qu'il possédait, dès son arrivée, de leur langue et de leur civilisation, mais encore par cette curiosité, plus rare en somme qu'on ne pense chez les diplomates européens, même finement cultivés, pour la vie sociale et morale de leur entourage exotique. L'accueil qu'il rencontra le disposa donc à l'indulgence; il ne s'interrogea pas sur la sincérité des sentiments chez un peuple dont il définira pourtant si bien les habitudes de dissimulation raffinée (2) : ce fut

(1) *Essai*, t. I, p. 86.

(2) Voir dans *les Religions* sa définition du Ketmân : c'est œuvre pie que de

franchement et sans réserves qu'il alla vers eux, et qu'il leur donna tout d'abord sa confiance.

Examinons avant les autres ses appréciations sur les classes dirigeantes, avec qui ses fonctions officielles le mirent principalement en rapports, et qu'il eut l'occasion d'observer de près. Déjà, durant son voyage d'aller, le vizir de l'iman de Mascate lui paraît un « homme exquis » dont les rapports idylliques et patriarcaux avec son maître n'ont rien de la bassesse obséquieuse qu'on attendrait peut-être du favori d'un despote sans contrôle. Il voit devant lui des amis éprouvés, de vieux camarades, rapprochés par la dignité grave comme par les égards réciproques (1). « Évidemment, cet homme d'État était le confident de son souverain, et l'était devenu par une grande similitude d'intelligence. Tous deux, sans doute, devaient voir les choses de la vie et de la nature humaine sous le même aspect et avaient tiré de leur expérience des affaires des conclusions à peu près pareilles. » Touchante unité morale dans les rapports d'un tyran oriental avec son esclave.

Les ministres gouvernants de la Perse ne seront pas moins favorisés par son crayon bienveillant. On trouve dans *les Religions* une silhouette charmante de l'un d'entre eux, que Gobineau n'a connu pourtant que par tradition. Hadjy-Mirza-Aghassy, le vieux précepteur de Mohammed-Shah, que ce souverain vénérait à l'égal d'un dieu, est une véritable figure des *Mille et une nuits*. « Son plaisir particulier était de passer des revues de cavaliers, où il réunissait, dans leurs plus somptueux équipages, tous les khans nomades de la Perse. Quand ces belliqueuses tribus étaient rassemblées dans la plaine, on voyait arriver le hadjy, vêtu comme un pauvre, avec un vieux bonnet pelé et disloqué, un sabre attaché de travers sur sa robe et monté sur un petit âne. Alors, il faisait ranger les assistants autour de lui, les traitait d'imbéciles, tournait en ridicule leur attirail, leur prouvait qu'ils n'étaient bons à rien et les renvoyait chez eux avec des cadeaux, car son humeur

mentir à l'infidèle, de le tromper sur ses propres convictions et de le maintenir dans son erreur en ayant l'air de la partager (p. 15).

(1) *Trois ans en Asie*, p. 101.

sarcastique s'assaisonnait de générosité. » A la mort de son élève royal, « chassé d'un pouvoir dont il avait passé son temps à se moquer, il employait ses derniers jours à faire des niches aux moullahs et un peu aussi à la mémoire des saints martyrs. »

Ce bouffon spirituel fut donc remplacé, lors de l'avènement du roi Nasr-Eddin-Shah, dont Paris a gardé le souvenir populaire, par « un des hommes de valeur que l'Asie a produits dans ce siècle », Mirza-Taghi-Khan, caractère énergique, qui, désireux de réprimer quelques désordres dans les rues de la capitale, fit maçonner les coupables jusqu'aux épaules dans la muraille de la mosquée, après quoi on leur arracha la tête à l'aide de cordes tirées par des chevaux au galop. Cet homme à poigne périt lui-même de mort violente, destinée fréquente en Orient et que traduit la menace évangélique : Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée; il dut s'ouvrir les veines dans un bain par ordre du shah. Ce fut le successeur de ces deux vizirs, Mirza-Agha-Khan, qui entra en rapports diplomatiques avec le comte et lui inspira une véritable admiration pour son profond sentiment du devoir, sa grande loyauté politique, son sincère désir du bien et du juste. « J'ai conçu, dit Gobineau, et conserverai toujours pour lui une affection très particulière. »

Cette affection s'étendit encore à beaucoup d'autres Persans de marque. Il faut lire dans *Trois ans en Asie* certaine peinture d'un repas assaisonné de conversations philosophiques, qui, avec quelque bonne volonté, ferait songer au délicieux raffinement intellectuel du *Banquet* de Platon. Les assistants étaient tombés d'accord avant toutes choses afin de donner pleine licence à quiconque voudrait manger avec ses doigts; faculté précieuse pour la grande majorité des convives, qui n'avaient jamais vu d'instruments pareils à nos fourchettes. Autour de la table avaient pris place, entre autres personnages de distinction : Riza-Khouli-Khan, ambassadeur à Bokhara, « un des hommes les plus spirituels et les plus aimables que j'aie jamais rencontrés dans aucune partie du monde, » dit Gobineau; puis Mirza-Thaghy, sorte de poète lauréat de la Perse, un savant dont la mémoire invraisemblable retrouvait à volonté les dates du règne de Dagobert ou le poids exact,

d'après la Bible, des armes de Goliath ; enfin le prince afghan Myr-Mohammed-Elem-Khan, délicieux jeune homme de vingt-quatre ans, d'une beauté remarquable, d'une rare distinction de formes et d'esprit et sachant beaucoup. L'autorité de ce dernier servira plus tard à son ami d'Europe pour asseoir la thèse fondamentale de l'*Histoire des Perses*, c'est-à-dire la qualité ariane des Touraniens (1) ; et le jeune héros méritera dans le même ouvrage une touchante oraison funèbre : afin de ne pas avoir la honte d'hésiter devant une cinquantaine de pillards turcomans, il partit avec trois hommes pour aller les combattre et laissa sa tête dans cette lutte folle, mais tout à fait digne d'un chevalier du moyen âge et d'un guerrier parthe (2). De même que dans les portraits des convives, il règne peut-être une légère ironie dans le récit des conversations qui furent échangées entre ces esprits délicats et fiers, mais c'est une moquerie toute souriante, indulgente, bienveillante même. Les grands seigneurs de l'Orient ont souvent conquis de la sorte le suffrage des aristocraties moins raffinées de l'Occident, et la cour de Louis XIV se laissa séduire dès 1699 par les propos parfumés à l'eau de rose qu'on prêtait à l'ambassadeur extraordinaire du sultan du Maroc, Abdallah ben Aischa, venu à Versailles pour demander au nom de son maître la main de la princesse de Conti. En Perse, dès l'âge de six ans, les enfants de bonne maison se montrent capables de remplir une mission de courtoisie, car c'était l'âge du fils du gouverneur de Kaschan, envoyé en 1854 au-devant de la légation de France pour porter les compliments de son père. Le bambin parlait comme un sage sur tous les sujets et ne finissait pas ses phrases sans y ajouter une formule obligeante (3).

Voilà pour le milieu politique : la partialité de Gobineau est plus marquée, plus surprenante encore lorsqu'il traite de la science orientale, et nous constaterons plus d'une fois qu'il lui attribue même une importance dont elle n'a pas droit de se targuer. Ne trouve-t-on pas dans *les Religions en Asie cen-*

(1) *Histoire des Perses*, t. I, p. 322.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 622.
(3) *Trois ans en Asie*, p. 233.

trale une longue énumération des philosophes qui honorèrent la Perse depuis deux cents ans, et qui méritent tous quelque épithète laudative; l'un d'entre eux se voit même comparer à Kant pour ses habitudes de vie, et le plus jeune de la lignée, le savant rabbin Mulla-Lalazâr, Hamadany, devint le collaborateur assidu du diplomate français dans ses travaux sur la pensée orientale. D'ailleurs les classes moyennes dans leur ensemble ne l'ont pas moins favorablement impressionné que l'aristocratie. Traçons d'abord à sa suite les frontières morales des races parmi cette mosaïque de peuples. Voici les Turcs, à demi nomades, un peu lourds, mais seuls doués de qualités gouvernementales, et capables en conséquence de fournir et de soutenir toutes les dynasties de la Perse; d'une moralité supérieure, ils ont le dessous dans les discussions de mots avec ces gavroches, presque parisiens, que sont volontiers leurs voisins ou sujets, les Farsis. Ceux-là, profondément sémitisés, quoique ayant reçu parfois des alluvions de sang arian, comme nous le verrons dans l'*Histoire des Perses,* se partagent eux-mêmes en deux groupes : d'abord les montagnards, hommes splendides, intrépides, intelligents, fournissant à l'occasion au monde asiatique des chefs admirables, tels que Saladin et Nadir; en revanche indisciplinables, doués d'une imagination de feu, de nerfs excitables au plus haut degré, professant un culte du point d'honneur qui rappelle l'Espagne du dix-septième siècle : au total incapables de s'appliquer sérieusement à quelque chose que ce soit et peu disposés à quitter l'abri de leurs montagnes. Puis, ce sont les Farsis urbains, des fainéants, tous gens d'esprit, sceptiques, spirituels, artistes, plutôt malhonnêtes, et sans cesse gouvernés par des étrangers en conséquence de leur défaut de cohésion. Ces Turcs et ces Farsis composent par leur juxtaposition la nation iranienne, « comme nous appelons nation française le groupe des populations néo-latines et gallo-germaniques vivant entre les Pyrénées et la frontière belge. » Ici, il semble bien que l'aryaniste assoupi entr'ouvre un instant la paupière, tandis qu'en sa compagnie se réveille à l'occasion le critique de la démocratie européenne, dont le reflet fallacieux ou même l'image frap-

pante surgissent parfois sous ses yeux comme des fantômes dans les ruelles boueuses de Téhéran. Mais notre diplomate juge plus volontiers avec une pleine indulgence les types caractéristiques de cette société vieillie. Bien souvent on croirait entendre Henri Beyle chantant les louanges de ses chers Milanais, car les analogies sont frappantes entre tous Méridionaux, qu'ils soient transalpins et transcaucasiques, et n'avons-nous pas dit tout à l'heure que, pour le Gobineau de *Trois ans en Asie,* cette partie du monde commence à l'Adriatique?

Voyez les mirzas, ces gentlemen en quête d'emploi, ayant les vices et les vertus des solliciteurs de tous pays, beaucoup de patience, de la souplesse, infiniment d'amabilité, de la disposition à prendre le temps comme il vient, un grand scepticisme pratique, de la gaieté, de la finesse, de l'esprit d'à-propos. Véritables Gil Blas, « ils aiment le plaisir à la rage, ont des mœurs telles quelles et se croiraient dupes s'ils n'étaient un peu perfides, un peu fripons. » Quel joli portrait fait de clairvoyance et de sympathie, qui caresse en dévoilant et s'empresse à fournir l'excuse presque aussitôt que le reproche! Près des mirzas, dans leurs rangs même, se rencontrent les courtiers d'affaires, innombrables en ce pays, où tout le monde a fait ce métier ou le fera. Il y faut « de la finesse, de la ruse, une sorte d'éloquence et de force persuasive *de bon aloi* (1). *C'est une école d'expérience et partant de sagesse* ». L'aimable secrétaire de la légation française recourut plus souvent qu'un autre aux bons offices de ces intermédiaires, indispensables aux amateurs de curiosités archéologiques, et il ne laisse pas de s'en louer, bien que la critique historique (2) et même son propre aveu démontrent qu'il fut parfois leur victime et qu'ils abusèrent sans scrupule de sa naïveté occidentale. « Je désire, écrit-il (3), que deux membres de cette corporation, qui d'ailleurs ne liront jamais ces pages, trouvent ici l'expression de ma reconnaissance pour les bons moments qu'ils m'ont fait passer. Que Nasroullah puisse toujours ren-

(1) *Trois ans en Asie*, p. 391.
(2) Voir *Archiv für Religionswissenschaft*, t. IV, p. 1.
(3) *Trois ans en Asie*, p. 400.

contrer des acheteurs complaisants et Oustad-Aga, son compère, des vendeurs peu exigeants. » Une tolérance charmante règne en effet là-bas dans les questions d'argent, si fort âprement réglées sous nos climats qu'elles effacent relations d'amitié ou parenté de sang. A Téhéran, « un homme criblé de dettes est très loin de se trouver dans la situation difficile et malheureuse où serait son pareil à Paris. Ses amis et voisins le plaignent; ceux à qui il doit cherchent à améliorer sa position pour qu'il puisse gagner quelque chose et leur en faire part; en somme, il porte assez gaiement le poids du jour. » Les négociants sont d'ailleurs aussi honnêtes que riches. Les artisans, pleins de goût, et même d'ardeur au travail quand la tâche amuse leur imagination, n'ont que le tort de n'y pas persévérer plus qu'il n'est immédiatement nécessaire à leurs besoins. Et Gobineau montre enfin une intelligence surprenante de la justice et de la sécurité réelles qui s'allient, au fond des choses, avec un désordre et une iniquité incroyables à la surface, en ce pays où la ruse équilibre si exactement la violence. Il faut lire, pour apprécier cette finesse de vues, le tableau chatoyant qu'il a tracé de la perception des impôts au village : menaces, cris, coups, désespoirs, imprécations; puis tout s'arrangeant bientôt au mieux des intérêts des parties, et chacun trouvant son compte à ces singuliers procédés de finance.

Pour achever de souligner la nuance d'ironie presque tendre qui caractérise les rapports de Gobineau avec les classes dirigeantes de la Perse, nous citerons cette étonnante description du cérémonial usité dans les visites de politesse entre gens bien élevés (1). On se met en route avec un cortège imposant de serviteurs, et l'on pénètre, non sans formalités prolongées, jusque dans l'appartement de réception. « Quant chacun est casé, vous vous tournez d'un air aimable vers votre hôte, et vous lui demandez si, grâce à Dieu, *son nez est gras?* Il vous répond : Gloire à Dieu, il l'est, par l'effet de votre bonté. — Gloire à Dieu, répliquez-vous! Cette cérémonie, qui se répète à l'égard de toutes les personnes de la maison amie, ne laisse

(1) *Trois ans en Asie*, p. 449 et suivantes.

pas de durer quelque temps. Quand elle est finie, vous revenez à votre hôte, et il n'est pas mal de lui redire, avec un air de tête tout à fait caressant, et comme si vous ne l'aviez pas vu depuis quinze jours : Votre nez est-il gras, s'il plaît à Dieu? J'ai vu répéter la même question trois ou quatre fois de suite par des gens très polis, et j'ai entendu citer avec éloge l'exemple du feu Imam Djumé, ou chef de la religion à Téhéran, qui, lorsqu'il allait chez quelques grands seigneurs, ne remontait pas à cheval sans s'être assuré de la façon la plus aimable que le nez du soldat en faction à la porte était tel qu'on devait le désirer. » Cette scène longuement développée est assurément d'un haut comique et dépasse en ridicule toutes les bouffonneries turquoises de Molière pour nos sentiments européens. Elle inspire pourtant à son témoin édifié les surprenantes conclusions que voici et dont la manière demi-ironique et adroitement railleuse ne voile pas l'accent convaincu : « Je ne veux pas absolument faire l'éloge de cette manière excessive de comprendre la politesse. Mais j'ai cru m'apercevoir que, spirituels comme sont les Persans, ils savaient facilement donner à tous ces compliments un peu exubérants une tournure qui allait à la plaisanterie; que, de proche en proche, de ce terrain d'exagération il sortait assez souvent des saillies et des mots qui ne manquaient ni de finesse ni d'agrément; qu'à force de subtiliser sur des absurdités on rencontrait parfois des choses très spirituelles, et enfin que, dans des occasions et avec des gens qui rendaient difficile ou impossible un entretien raisonnable, toutes ces conversations-là étaient en définitive moins plates, beaucoup plus animées et plus gaies que la conversation qu'on appelle chez nous de la pluie et du beau temps. » On sent, il est vrai, que Gobineau apporte ici une certaine coquetterie à nous prouver jusqu'à quel point il a pénétré les raffinements de l'âme orientale; mais le passage est caractéristique de tout ce qu'il y a cru trouver de rare et d'exquis sous des apparences puériles et sous des formules risibles. Et il a poussé si loin l'intelligence des méthodes logiques de ces esprits trop raffinés qu'on le soupçonne enfin d'avoir introduit à leur exemple,

sous les formes banales et sous les mots fortuits, des pensées compliquées et des vues étranges que ces paroles ne recouvrirent nullement dans l'intention de leur auteur.

Deux classes de personnes restent en dehors du cercle hospitalier de sa bienveillance : ce sont les femmes d'abord, qu'il n'a pu connaître par lui-même, puisque l'usage laisse ignorer à l'étranger jusqu'à l'aspect de leur visage, mais que, sur les dires du sexe fort, il juge frivoles, violentes, et d'ailleurs infiniment plus indépendantes et influentes que nous ne l'imaginons d'ordinaire, dans nos illusions sur les lois sévères du harem. Ce sont, en second lieu, les chrétiens d'Orient qui ont eu également la mauvaise fortune de s'attirer son mépris. « Le mieux est de n'en pas parler : dans l'abjection complète où ils sont tombés, eux et leur clergé, il serait bien à désirer *pour l'honneur du nom qu'ils souillent* qu'on les vît disparaître (1). » Leur orthodoxie ne court d'ailleurs aucun risque au milieu des sectes innombrables de la Perse, car leur esprit n'est pas même assez éveillé pour leur permettre aujourd'hui d' « errer en matière de foi ». Et ce dernier jugement ne fait-il pas rêver sous la plume du catholique extrême que croyait discerner en Gobineau le perspicace Ewald? Enfin (2), « leur dégradation est si réelle et si générale, la morale même, chose à peine croyable, se montre chez ces malheureux si inférieure de tous points à celle des musulmans, qu'on ne sait comment *s'expliquer des vérités si tristes*. Pour moi, après y avoir longuement réfléchi, je serais tenté de croire que la cause en est dans la bassesse originelle des classes sociales auxquelles appartiennent primitivement les chrétiens... Ce qui est demeuré chrétien, c'est ce qui *ne valait pas la peine d'être converti*. » Voilà du moins une confirmation éclatante de cette thèse fondamentale de l'*Essai* que le christianisme n'est pas civilisateur. Aux Juifs, en revanche, coreligionnaires de son savant ami Mulla Lalajas, le comte se montre en général assez favorable, et il constate chez eux avec « ce laisser aller extérieur, ce délabre-

(1) *Religions*, p. 309.
(2) *Ibid.*, p. 64.

ment de visage et de vêtements, qui ne leur ont valu nulle part ni beaucoup de sympathie ni beaucoup d'estime », quelque chose encore de « cette énergie morale, de cet orgueil religieux qui les élève et les fait surnager sur tant de catastrophes ».

Il nous reste à parler des relations du diplomate avec les gens du bas peuple, dont il observe attentivement le caractère. Nous avons dit déjà son admiration pour les hommes des tribus nomades : ceux-là montrent du reste des sentiments de grands seigneurs, quelle que soit leur misère apparente, car ils ont ces façons généreuses qui ne découlent que de bonne source. Écoutez cette anecdote : lorsque, dans les bagages d'une caravane qu'ils ont pillée se trouve par exemple du sucre ou de l'indigo, ils le transportent sur le bord d'un ruisseau et envoient un des leurs au prochain village. Celui-ci rassemble les paysans pour leur dire : « Par la générosité de tels et tels, Bakthyarys, vous allez voir couler de la couleur bleue ou du sorbet à flots ; c'est à vous qu'on le donne : admirez la bravoure et la magnanimité de ces hommes terribles. » Et durant tout le jour le ruisseau se teinte d'azur ou apporte de l'eau sucrée aux cruches des paysannes.

Nomades aussi d'une autre sorte sont ces voyageurs de profession qui parcourent en tous sens les pays d'Orient, vivant sans peine et sans efforts de la charité publique et s'arrêtant scrupuleusement aux frontières des territoires administrés à l'européenne, car ce sont des régions barbares, où les agents de l'autorité exigent papiers ou passeport, où l'hospitalité n'est pas gratuite, où le sage et le saint ne se sentent plus estimés à leur valeur. En effet l'on voit principalement des derviches s'adonner à ces pérégrinations aventureuses dont le but avoué est quelque lointain pèlerinage : le tombeau des Imans ou le temple du Feu de Bakou. Austères et dignes personnages, qui, admis en présence du Padischah lui-même, auront le courage de le traiter pour ce qu'il est aux yeux des bons musulmans, c'est-à-dire pour un simple usurpateur sur le trône des Imans Alides. On l'accepte comme un maître et comme un protecteur imposé par le droit du sabre, mais on le

tient pour un intrus dans l'héritage des monarques légitimes, pour un usufruitier sans titre, à qui rien n'appartient en propre dans son palais, pas même le tapis sur lequel il vous offre de vous asseoir et dont il convient d'éviter soigneusement le contact. Voici le portrait de l'un de ces derviches, qui frappa particulièrement Gobineau (1) : « J'ai rencontré, dans une masure en ruine, aux environs de Rei, l'ancienne Rhagès, un derviche venu de Lahore qui passa là plusieurs jours. Le lieu lui avait semblé agréable : un matin, il disparut et je ne le revis jamais. C'était un homme d'une *rare instruction*, d'un langage recherché et fleuri, connaissant beaucoup de livres, ayant au moins soixante ans et l'expérience de beaucoup de catastrophes qu'il avait heureusement traversées. Son élégance était tout intellectuelle. Il était vêtu d'une robe de coton blanc tombant en lambeaux, les pieds, la tête nus, les cheveux flamboyants, la barbe grise en désordre, la peau calcinée et sillonnée de rides, mais l'air souriant et les yeux pleins de feu. » Et l'observateur sympathique de ces personnages mystérieux discerne fort clairement le grand rôle politique et surtout religieux qu'ils jouent dans l'ombre, alimentant ce continuel travail d'hérésie religieuse et de fermentation sociale dont le monde musulman est tourmenté tout comme la vieille Europe. Ce sont les journalistes de l'Orient, dirions-nous volontiers, et ce terme de comparaison ne s'imposait-il pas à Renan lorsqu'il parlait des prophètes, ancêtres lointains des derviches persans.

Les voyageurs qui montrent plus d'exigences et réclament plus de confort que ces pieux pèlerins doivent s'adresser aux muletiers, organisateurs de caravanes; et Gobineau de s'extasier devant ce nouveau type populaire. Cet homme, que ses services indispensables pourraient rendre exigeant et rapace, en un pays où les routes tracées sont inconnues, où c'est œuvre pie de ménager les ponts et de passer à côté pour ne pas les user quand leur secours n'est pas indispensable, où la police des chemins n'existe pas, même à l'état embryonnaire, cet

(1) *Trois ans*, p. 417.

homme est le plus souvent un modèle de droiture, d'énergie et de tact. En route, il a les qualités d'un bon capitaine à son bord : il est despotique, il commande, il veut être obéi, mais c'est pour le bien de ses clients. Au gîte d'étape, nul n'est plus modeste, plus serviable et plus patient.

Enfin, pour le commun du peuple, notre auteur n'a pas des regards moins favorables. Il ne se lasse jamais d'admirer chez les Persans « leur air de bonne santé et de bonne humeur (1) », « leur discrétion enjouée et respectueuse (2). » Dans les villes ce sont des paresseux sans doute, mais en revanche des gens d'esprit, et « les sots sont si rares en Asie qu'on ne saurait faire une catégorie de leurs contraires ». Il n'est pas permis peut-être de leur accorder beaucoup de bon sens, mais « il est certain que cette faculté morale *nous déprime pour le moins aussi souvent qu'elle nous guide* (3) ». Et voilà qui nous entraîne bien loin de l'Arian utilitaire que nous avions appris à admirer jadis. « Je ne dirai pas que rien n'y est vulgaire, lisons-nous à propos du théâtre persan, car *en aucune chose je n'ai jamais aperçu la vulgarité en Asie* (4). » Enfin, un trait frappant du caractère iranien, c'est le goût de l'histoire nationale chez les gens du commun. En Perse, on ne rencontre jamais un homme de la plus humble condition qui ne connaisse au moins les traits principaux de ces interminables annales, commençant avec le monde et se ramifiant jusqu'au souverain actuel; le passé de la nation est pour la populace elle-même un thème favori d'entretien, et, « dans sa pensée, c'est à la fois bien employer ses loisirs, et en même temps d'une manière agréable, que d'écouter soit la lecture d'un livre, soit, et ceci paraît encore supérieur, les récits de quelque personne instruite. » C'est ainsi qu'à ce « camp du choléra », qui fut longtemps le séjour de la légation française, fuyant la capitale empestée, les serviteurs indigènes se réunissaient le soir sous la tente d'un des pichkhedmets ou maîtres d'hôtel. On y faisait

(1) *Trois ans*, p. 187.
(2) *Ibid.*, p. 232.
(3) *Religions*, p. 5.
(4) *Ibid.*, p. 392.

des lectures, on y discutait sur tel ou tel événement de l'histoire ancienne. Les habitants du camp étaient fort assidus à ces réunions, où les plus habiles parlaient, tandis que les ignorants écoutaient et tâchaient de retenir. « Il n'était pas jusqu'aux soldats qui ne voulussent avoir leur part de ces graves délassements. Bien souvent, on est venu me prendre pour arbitre d'une discussion. » Suffrage flatteur, et qui témoigne assez de la réputation éminente du Français sans morgue que l'on savait versé comme un moullah dans les antiquités nationales. Aussi, comme il regrette, quand il va les quitter, ces aimables compagnons! Pour rentrer en Europe, il traverse le territoire turc. « Nous ne trouvions plus désormais cet air jovial et poli auquel nous étions habitué, mais un aspect sombre et des figures patibulaires, ignobles dans leur déférence... J'eus l'honneur de contempler dans le caïd du lieu une des figures les plus bassement ignobles que j'aie observées de ma vie. » Sévérité soudaine éveillée à quelques lieues de distance par un contraste qui fait honneur à ceux dont il confirme le charme.

Sans doute nous avons négligé les ombres en ce portrait éclatant des hôtes de Gobineau : il en met quelques-unes à l'occasion, mais comme pour faire mieux ressortir les points lumineux placés en évidence.

Et seule une véritable conquête opérée par les charmes magiques de l'Asie est capable d'expliquer ces phrases échappées, après si peu d'années, de la même plume qui traça les pages de l'*Essai*, qui tracera celles d'Ottar Jarl. « Non, rien qui ressemblât aux *tristes impressions des climats du nord,* rien qui rappelât *ces navigateurs sauvages et terribles* des mers septentrionales, dont les navires ne fendirent les flots *que pour courir au pillage et au massacre...* Ici, la mémoire évoquait sans peine les flottes de *Tyr* et de *Sidon,* celles des royaumes hindous, qui, *montées par de pieux bouddhistes* (1), » s'en allaient commercer avec l'Occident. Pas un mot en tout cela qui ne doive faire bondir un adepte de l'aryanisme ethnique; il en est de même

(1) *Trois ans*, p. 90.

de ces invectives inattendues à l'adresse des Européens conquérants et coloniaux : « Pour ce genre d'esprits l'Europe représente l'ombilic de l'univers, et ce qui n'en est pas existe sans droits et vole sa part d'air et de soleil. Dans leur ignorance superbe, ce sont ces gens-là qui applaudissent à tous les abus de la force, sans en comprendre l'odieux, et qui couronnent des victoires dont ils n'aperçoivent pas l'inanité. Cruels comme l'enfance imbécile, tout Asiatique ruiné, fusillé ou pendu est à leurs yeux une hostie légitimement placée sur l'autel de l'avenir.... Aux yeux d'un juge qui déciderait de l'importance et de la valeur des races par *leur fécondité, ils l'emporteraient de beaucoup sur nous.* »

Décidément, c'est un autre homme, c'est un Hercule scandinave, filant, aux pieds d'une Omphale à la paupière allongée de kohl, un fuseau de sentences libérales et d'objurgations humanitaires. Ajoutons qu'il a gardé d'Ispahan un « tendre souvenir », et qu'entendant les Persans proclamer leur admiration pour leur pays, le prôner comme de beaucoup le plus agréable, le plus fertile, le plus sain de tous, répéter à satiété : « L'Iran est un *bon pays* (Iran khoub memleket est), » l'homme qui faillit perdre femme et enfants sous ce ciel enchanteur note dans l'accent de ces patriotes « *un certain attendrissement par lequel on se laisse gagner*, car leur opinion *a beaucoup de vrai* ». Larme discrète, qui pourrait provenir du regret des calomnies passées aussi bien que du sentiment des jouissances présentes. Et nous verrons qu'à certaines heures de sa vieillesse, souhaitant de terminer ses jours dans ce féerique Orient, il aurait peut-être dicté lui aussi une épitaphe analogue à celle de Stendhal : « Arthur de Gobineau, Iranien (1). »

(1) Il faut lire, dans l'*Histoire des Perses* (t. II, p. 391), cette jolie description du paysage de l'Iran : « Le ciel n'est pas bleu comme dans le midi de l'Europe; il n'est pas de ce blanc de fournaise teinté de gris qui appartient à l'atmosphère égyptienne; le firmament qui s'étend sur l'Attique y ressemble seul dans les jours particulièrement clairs et sereins; encore ne peut-on établir de similitude parfaite, attendu que le voisinage de la mer dissout constamment dans le plus pur éther athénien une légère mais visible vapeur, tandis que le climat sec de la Perside laisse au ciel toute sa pureté, n'y souffre que le coloris de la turquoise la plus limpide et, dans la nuit, entoure la lune, les constella-

Aussi, les conclusions des deux ouvrages auxquels nous avons emprunté surtout ces traits caractéristiques sont-elles également indulgentes. *Trois ans en Asie* se termine par un rapprochement entre les méthodes intellectuelles de l'Occident et celles de l'Orient, rapprochement qui tourne, sans ambages, à l'avantage des pays du soleil. On y manque de critique sans doute, mais c'est peut-être là précisément une condition de la fécondité perpétuelle par où ces régions furent la source et le réservoir des grands systèmes philosophiques et religieux qui ont guidé l'humanité noble. Si nous autres Occidentaux avons raison à notre point de vue sur ces sujets, les Asiatiques n'ont pas tort, et « leur façon d'être semble également avoir droit au respect ». Pour conclure, une symbolique anecdote résume avec bonheur le sentiment de notre compatriote sur les mérites de ses hôtes d'un temps. C'était dans le camp du choléra, qui a laissé à Gobineau de si vifs souvenirs; des tribus nomades passaient de temps à autre à proximité des abris européens. « Un jour, des Alavends, tribu turque, vinrent planter trois ou quatre de leurs tentes noires de l'autre côté du ruisseau. Tandis que les hommes allaient chasser et que les femmes s'occupaient de leurs travaux domestiques, un enfant de dix à douze ans, maigre, noirci par le soleil, à demi nu, ayant la figure la plus intéressante et la plus triste, s'approchait de la rive opposée à la nôtre. Il ne nous regardait pas, et tous les jours il revenait de même et ne nous regarda jamais. Il ramassait des pierres sur le bord, les tenait dans sa main et les considérait avec attention, puis les rejetait dans l'eau loin de lui. Quelquefois, il examinait plus longtemps un de ces cailloux, et, le mettant à part, il reprenait son travail et continuait à chercher... Ce petit infortuné avait été frappé du soleil et avait perdu la raison... Il ne songeait plus qu'à chercher un trésor, de la nature duquel il ne pouvait rendre compte, mais pour lequel il oubliait tout ce qui au monde est réel. »

tions, les étoiles, d'une profondeur si merveilleuse que l'on voit les clartés célestes se dégager et se mouvoir suspendues comme d'innombrables lampes au milieu de l'espace sans bornes, sans taches, sans mystères. »

Or l'enfant turc représentait à ce voisin raffiné que le hasard lui avait donné pour un moment le génie dominant de l'Asie. « Il a sans doute ramassé dans les ruisseaux bien des cailloux sans valeur, quelques-uns, par fortune, d'une merveilleuse beauté... il a persévéré toujours, et toujours il persévère; c'est là une puissance dont le reste du monde devrait être reconnaissant, puisqu'il lui doit en somme tout ce qu'il possède et a possédé jamais du haut domaine intellectuel. »

Puis, en achevant son volume sur les religions dans l'Asie centrale par une description enthousiaste du théâtre persan, il se pose enfin ce problème : une nation, dans sa vieillesse, peut-elle produire de pareilles œuvres? Elle est vieille pourtant, usée en apparence. « J'ai posé la difficulté, conclut-il, mais comme je ne sais absolument que dire pour la résoudre, et que je ne pourrais me livrer là-dessus qu'à d'assez pauvres raisonnements, je laisse la question *à un plus sagace.* »

Quelle est donc cette subite timidité spéculative? Ainsi l'homme qui, dans la conclusion de l'*Essai*, se voyait à la veille de la déchéance irrémédiable de l'humanité tout entière et sentait avec un frisson d'horreur les mains rapaces de la destinée posées déjà sur les races arianes elles-mêmes, cet homme, à peine vieilli de quelques années, n'ose même plus conclure à la déchéance définitive d'une des nations les plus sémitisées qui soient au monde. Nous le verrons suivi dans cette voie nouvelle, comme s'il devait avoir l'honneur de les ouvrir toutes à l'aryanisme contemporain. Et telle fut l'action, presque incroyable sur un esprit à ce point systématique, d'un contact intime et prolongé avec les peuples de l'Asie antérieure.

Si nous voulions faire saillir davantage cette étonnante partialité, il nous suffirait de jeter les yeux sur les sensations contemporaines de diplomates britanniques qui, aux côtés de Gobineau, rédigèrent pour leur part les impressions suscitées dans leur âme saxonne par le spectacle de la Perse de Nasr-Eddin-Shah. Le *Journal of a Diplomate's three years' Residence in Persia* (1860-1863), par M. Eastwick (1), et aussi

(1 London, 1864, 2 vol.

des souvenirs anonymes publiés sous le titre de « Persian Papers » dans la revue *Dickens's All the year round* (1) vers le même temps vont nous fournir une note bien différente de celle qui résonna si mélodieuse en somme à notre oreille charmée. Combien Eastwick se montre moins sympathique à ses hôtes d'un temps! Les dispositions d'esprit qui inspirent ses croquis de voyageur forment à elles seules un parfait contraste avec cette bonne humeur devant les difficultés, avec ce parti pris de bienveillance légèrement ironique qui nous a séduit chez notre compatriote. C'est ici une mauvaise humeur évidente, mal contenue par une rigide tension du sentiment du devoir : c'est le ton d'une bouderie maussade sans cesse exaspérée par le climat odieux et les horizons désolés de ce « bon pays » d'Iran. Le gentleman exilé soulignera par exemple la tristesse des campagnes désertes que son confrère nous montrait si joliment peuplées de joyeux compagnons; il stigmatisera ces ruines accumulées dans les vieilles cités par la négligence orientale, mais que Gobineau savait excuser avec un si vif sentiment artistique (2). « Il ne faut pas non plus se plaindre trop amèrement des ruines, disait ce dernier... leur présence fait partie nécessaire de la physionomie d'une cité persane... Je le confesse encore, il ne m'ennuie pas de voir, auprès d'un édifice scintillant d'émaux de toutes couleurs et étalant la plus coquette magnificence, un écroulement de briques crues, couvertes de poussière, au milieu desquelles dorment pêle-mêle les chiens du bazar avec leurs petits. » Misères inouïes dans les villes, s'exclame encore l'Anglais; la vraie misère est inconnue sous ce ciel clément, nous assure pour sa part le Français (3), car la vie à bon marché, la charité universellement exercée, ne lui laissent pas de prise : et l'on ne remarque en Perse ni haines de classes ni exaspération du pauvre contre le riche. Gobineau jugeait que la liberté politique demeure considérable en une constitution qui limite

(1) Volumes VII, IX et X. Ces deux publications ont été analysées par Forgues (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1864).

(2) *Trois ans*, p. 219.

(3) *Ibid.*, p. 412.

légalement l'action de l'autorité sur tous les points (1), « où les privilèges des moullahs, ceux des nomades, ceux des marchands, ceux des corporations arrêtent sans cesse aussi bien la volonté du roi que celle des gouverneurs de province. » Eastwick ne met, pour sa part, en évidence que le côté brutal du despotisme oriental, le droit du monarque à faire couper les têtes sur un signe. Après s'être fait expliquer, raconte-t-il, les droits constitutionnels du roi d'Angleterre, Nasr-Eddin lui repartit un jour : « Peut-être un pareil pouvoir est-il durable, mais il n'offre pas de grandes jouissances. Le mien n'a de limites que ma volonté... Je puis faire couper la tête à tous ces personnages, même aux plus éminents, continuait-il en désignant ses principaux officiers; n'est-ce pas vrai, ce que je dis là? » Et celui qu'il interrogeait répondit prosterné : « Idole du monde, rien de plus facile si cela peut vous être agréable. » Les deux points de vue sont exacts bien qu'antithétiques en apparence (2), mais le choix particulier qu'en font les deux témoins demeure révélateur.

Contemplez, dans le miroir anglo-saxon, ces derviches que Gobineau juge si pittoresques et si sages : pour Eastwick, ce sont des drôles faméliques et impudents, contre qui tout est permis quand il s'agit de se soustraire à leurs importunités odieuses. L'un d'eux, confiant dans les privilèges de sa profession, n'eut-il pas un jour l'audace de se venir loger, en plein air, au milieu des jardins de la légation de Sa Gracieuse Majesté! Et, en effet, ses hôtes forcés n'osèrent le jeter brutalement à la rue; mais le ministre imagina cet aimable stratagème d'emmurer l'intrus durant son sommeil, en sorte que l'infortuné, terrifié au réveil par l'aspect de la prison déjà presque refermée sur lui, s'échappa comme il put de ce petit

(1) *Trois ans*, p. 411.

(2) Gobineau raconte aussi bien qu'Eastwick la brutale exécution du kalantar ou maire de Téhéran à la suite des émeutes de mars 1861. Mais, dans l'*Histoire des Perses* (t. II, p. 41), il explique ainsi cette antinomie apparente : arbitraire complet du souverain, privilèges assurés des sujets. Le monarque persan, dit-il, a des droits absolus sur ses « domestiques », premier ministre compris. Il ne peut toucher, en dehors des prescriptions légales, à un marchand, un artisan, à plus forte raison à un homme de tribu.

territoire européen, si reconnaissable aux aventures qu'y rencontraient les pieux voyageurs. L'Anglais nous assure pourtant qu'il eut de son côté les rieurs de Téhéran dans cette occasion (1).

Il stigmatise encore aigrement l'ignorance des classes inférieures, que l'auteur de *Trois ans en Asie* nous peignait si délicatement lettrées. Il se sent derrière les murs de sa demeure comme un prisonnier d'État livré sans cesse au caprice possible d'une foule bestiale, à la même heure peut-être où son confrère français présidait gravement, au milieu d'un cercle populaire, une soirée de discussions historiques et de controverses philosophiques. Il éprouve un morne ennui faute de s'intéresser à ce qui l'entoure; enfin, pour résumer ses impressions, il ne reconnait chez ses hôtes que deux mobiles moraux : la crainte des coups et l'espoir du lucre. Voilà la Perse aux yeux de ce fils d'Albion; et si, comparant à ce mépris glacial les chaudes appréciations que nous avons lues tout à l'heure, nous nous avisions d'appliquer à ces symptômes intellectuels les théories de l'*Essai*, ne faudrait-il pas avouer que le gentilhomme français trahit peut-être son origine gasconne et ses antécédents sémitiques par ses imprudentes sympathies?

Chose singulière, on retrouverait sous la plume d'un observateur tout récent, de nationalité allemande, une vision très proche de celle de notre compatriote, dont il apparait comme le disciple. M. Hermann Franck, dans son ouvrage sur l'Orient et l'Occident (2), souligne à son tour tout ce que l'Europe

(1) Ces deux conceptions opposées du derviche sont peut-être, d'ailleurs, également défendables, de même que l'étaient tout à l'heure celles de l'autorité royale chez nos deux écrivains. Renan les unissait vers le même temps dans son appréciation des *Séances de Hariri* éditées en arabe par Sacy (*Essais de morale et de critique*). Culture intellectuelle et bassesse morale sont les traits du pèlerin mendiant qui est le héros de cette œuvre classique du onzième siècle, toujours populaire en Orient, et à laquelle l'édition critique du savant français venait d'apporter un regain d'actualité dans son propre pays d'origine. Ce sont les Croisés, grands-pères d'Eastwick, qui ont réduit Abou-Zeid à demander son pain à la ruse, et ses coreligionnaires, à l'exemple de Gobineau, sont pleins d'indulgence pour ses friponneries colorées de rhétorique.

(2) Leipzig, Seemann, 1901.

devrait, à l'en croire, retenir des enseignements de l'Asie. La force brutale nous y donne une temporaire prépondérance, mais il faut nous garder de dédaigner pour cela les mérites d'une conception de la vie si différente de la nôtre. Et M. Franck reconnaît de nouveau chez les Persans la dignité, l'empire sur soi-même, la patience dans la poursuite d'un dessein une fois formé, la modération dans les désirs, le don des langues. L'homme du peuple, dit-il, goûte davantage Hafis ou Saadi que le paysan allemand n'apprécie Gœthe et Schiller. Enfin, il voudrait nous mettre à l'école des soufis, afin de résoudre chez nous la question sociale, de même que Gobineau nous eût volontiers conduits pour le même objet vers les disciples du Bâb (1). Une fois de plus, la pensée allemande, celtisée ou romanisée si l'on veut, se montre donc ici bien plus proche de la française que celle des Arians d'Outre-Manche.

(1) *Religions*, p. 356.

CHAPITRE II

L'HISTOIRE DES PERSES

I

RETOUR A L'ARYANISME

Après tous les témoignages que nous avons fournis dans ce sens, on pourrait donc croire Gobineau oublieux pour jamais des théories de la race, converti par son séjour en Orient à une plus large conception de l'humanité progressive, se livrant en un mot sans arrière-pensée aux molles séductions des jardins d'Ispahan. On commettrait pourtant une erreur, et ce serait mal juger un esprit à ce point complexe et imaginatif. Il faudra peu de chose pour réveiller dans l'orientaliste le germaniste qui sommeille. Bien plus, certains indices font supposer que ce dernier s'agitait dans son sommeil narcotique, vers la fin de la mission du ministre de France à Téhéran. Déjà, dans l'ivresse de ses premières impressions asiatiques, alors qu'il évoque sans pudeur, sur les flots qui le portent, les galères tyriennes pour les préférer aux barques normandes, il a des retours sur lui-même : il contemple quelques spectacles qui l'avertissent de se tenir sur ses gardes, de ne pas se laisser emporter par les ardeurs d'un enthousiasme prématuré, de ne pas étouffer imprudemment l'impérialiste en son cœur. L'équipage anglais du *Victoria*, ce bateau de la Compagnie des Indes qui l'emporte de Suez vers le golfe Persique, fait contraste avec les lascars de Bombay qui sont employés aux gros ouvrages du navire, sous le soleil de feu de la mer Rouge. « En face

d'un pareil effet, il semble difficile de croire à l'égalité des races... Vingt générations de lascars poussés sur les bords de la Tamise n'en feront rien de comparable à ces gaillards anglais, doubles par la hauteur comme par la grosseur : autant penser que la postérité d'une grenouille pourra égaler celle d'un bœuf. » Mais c'est principalement vers la fin du séjour du comte que la bonne entente semble se troubler peu à peu entre les deux moitiés de ce ménage si singulièrement appareillé : nation sémitisée et théoricien aryaniste. Ce dernier est trop impressionnable, trop nerveux, comme il le dit lui-même, pour supporter longtemps la vie commune. Après les galanteries de la lune de miel, résumées dans *Trois ans en Asie*, non sans se prolonger encore à plusieurs reprises dans les *Religions*, comme nous l'avons assez démontré, quelle surprise de rencontrer tout à coup, en feuilletant ce dernier ouvrage, des appréciations telles que celles-ci : non seulement le contact des idées européennes est incapable de régénérer l'Asie, mais il en naîtra probablement « des dangers qui ne seront pas médiocres pour nous ». Il se produira « dans ce grand marécage intellectuel quelque combustion nouvelle de principes, d'idées, de théories pestilentielles, et l'*infection* qui s'en exhalera se communiquera par le contact d'une manière plus ou moins prompte, mais certainement assurée. L'histoire entière nous en répond ». Sont-ce donc là les trésors que trouvait tout à l'heure l'enfant symbolique dans le torrent du Demawend? Cependant, poursuit le comte, comme la chose est inévitable, on doit en prendre son parti et n'en pas faire un sujet de gémissements inutiles, mais un objet d'études curieuses. Il nous avait confié déjà que, dans sa sympathie pour la pensée orientale, il avait traduit et publié en langue persane, avec l'aide de son savant ami le rabbin Mulla Lalazar et la haute approbation de S. M. Nasr-Eddin-Shah, le *Discours sur la méthode* de Descartes. Intention bienveillante, avons-nous songé d'abord à ce récit; service utilement rendu, tentative méritoire pour introduire dans le désordre de l'imagination iranienne quelque chose de la pondération systématique du père de la philosophie moderne en Europe;

en un mot, intelligent et rare emploi des loisirs d'un jeune diplomate qui s'efforce à faire rayonner, dans le lieu de son exil momentané, l'influence de la pensée française. Non pas, nous répond brusquement l'auteur des *Religions dans l'Asie centrale :* mauvaise plaisanterie froidement combinée, ironie cruelle d'humoriste impitoyable, jouissance satanique ou baudelairienne à égarer un voyageur sous prétexte de le guider vers la lumière. Lisez ces lignes singulières (1) : « Rien ne saurait faire concevoir l'anarchie de pensée et d'opinions que les croisements incessants des théories les plus antipathiques engendrent en Asie, et cela tous les jours; ce sont des pensées, ce sont des opinions d'où rien d'heureusement pratique ne saurait sortir, et qui frappent l'observateur désintéressé d'une sorte d'étonnement voisin de l'admiration par leur hardiesse et par leur nombre, par leur fécondité et leur vitalité terrible... Il est intéressant de voir s'augmenter *sans cesse ou du moins se soutenir ce désordre, et l'on y prend un certain plaisir nerveux...* Dans certaines situations données, où l'on peut soi-même compliquer le nœud qu'ils cherchent à résoudre, il *y a du plaisir à la faire.* Cet antique et mystérieux pontife qui s'amusa jadis à attacher le joug de Gordes au timon d'un char d'une telle façon que peu de gens assez subtils pour défaire le nœud pouvaient être supposés, ce vénérable prêtre, j'imagine, ne laissa pas que d'avoir dans sa vie *un moment de malice bien satisfaite...* Il m'a paru qu'il y aurait un intérêt de *curiosité* à fournir aux gens de l'Asie centrale quelque nouvelle pâture intellectuelle pour redoubler leur activité et produire de nouvelles combinaisons philosophiques, n'importe lesquelles. J'ai donc procuré aux Persans le *Discours sur la méthode.* Il m'a paru que, dans toute notre philosophie, rien *ne pouvait avoir chance de produire des résultats plus singuliers parmi eux.* En réalité, il est impossible de deviner ce qu'ils en feront, mais ils en feront probablement quelque chose. » Le choix seul du livre en question proteste contre cette interprétation bizarre et presque maladive d'un effort qui fut certainement bienveillant

(1) *Les Religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, p. 138.

dans son principe, et la pensée d'une mystification possible n'a sans doute germé qu'ultérieurement dans le cerveau du fantasque traducteur.

Quoi qu'il en soit, ce sont là les premiers mouvements, à peine conscients, par où se manifestent à nouveau des sentiments aryanistes qu'on pouvait croire à jamais terrassés sous le rude assaut des séductions iraniennes, et qui se relevèrent pourtant à peu près intacts, quoique peut-être différemment nuancés. Toute cette période du second Empire, la plus brillante, au moins par les apparences, qu'ait connue la France du dix-neuvième siècle (après 1815), Gobineau la passa dans un rêve de haschisch, amusé par ses voyages, rassuré par le triomphe de l'ordre, délivré des préoccupations financières qui assombrirent le début comme le terme de sa carrière : l'esprit libre en somme, sans craintes et sans haines. Il se réveille aux approches de 1870, comme s'il entendait gronder l'orage intérieur et extérieur sur la France impériale et pressentait pour lui-même les approches d'une crise morale aussi rude que celle de 1848 le fut à sa studieuse jeunesse. L'*Histoire des Perses* (1869) est un effort pour se ressaisir enfin, pour rapporter tant bien que mal à la source ariane tout ce qu'il avait connu de bon, de sympathique en Asie, pour justifier en un mot devant sa propre conscience ses trop peu conséquents accès d'orientalisme. Et cela, en dépit de contradictions évidentes, de dislocations périlleuses du sens logique et d'impossibilités matérielles de plus en plus frappantes à mesure qu'il avancera dans sa tâche historique et se rapprochera des âges modernes. Aussi l'ouvrage sorti de cette préoccupation est-il au total un roman beaucoup plus paradoxal encore que l'*Essai*, dont il n'a ni la portée ni la valeur; et on le considérerait à bon droit comme une simple fantaisie de dilettante, presque de maniaque, si la séduction exercée malgré tout par la personnalité de Gobineau n'appelait l'attention sur la totalité de son œuvre, si surtout certains chapitres n'en devenaient symptomatiques par leurs excès même, par l'imprévu de leurs rapprochements comme de leurs distinctions, de leurs ferveurs comme de leurs colères.

Peut-être Gobineau fut-il aussi ramené vers ses premières amours par la fréquentation d'un véritable aryaniste persan, dont il a esquissé à deux reprises (1) la curieuse silhouette. Hussein-Kouly-Agha avait fait ses études militaires à Saint-Cyr; ce fut sous l'uniforme populaire de notre école spéciale militaire qu'il assista aux événements de 1848, et mit sous les verroux de ses propres mains quelques émeutiers parisiens; en sorte qu'il possédait « sur l'état de notre société française des vues plus complètes qu'il n'aurait pu en acquérir en temps de calme ».

De retour en Perse, il se sentit beaucoup plus choqué que le ministre de France par le spectacle de son propre pays et se prit d'une belle passion pour les antiquités de sa nation. « Sa haine pour l'islamisme n'avait pas de bornes : il voyait dans cette religion l'importation et la marque de l'oppression arabe dans son pays; et toute sa sympathie, tout son amour était pour la foi des Guèbres, sous laquelle la Perse à été si grande... Quant au christianisme, il *ne s'en occupait en aucune manière.* En somme, il ne voyait d'avenir et de salut pour sa patrie que dans le retour aussi complet que possible aux choses du passé le plus *ancien* et ce qu'il imaginait, *dans ses théories archéologiques fort approximatives*, avoir été la religion et la philosophie de ses plus anciens aïeux. » Les réserves de ces lignes atteignent en plein leur auteur, moins clairvoyant vis-à-vis de lui-même que devant les faiblesses du Persan réformateur, et nous estimons que Hussein était digne d'écrire l'*Histoire des Perses,* digne au moins d'inspirer à son émule occidental en archéologie ethnique la pensée de l'écrire. Si nous en jugeons par certaines allusions des *Nouvelles asiatiques*, l'existence de cet utopiste fut d'ailleurs lamentable, et il rencontra chez ses compatriotes un accueil plus dur incontestablement que celui dont Gobineau vieilli se plaignait de la part des siens. Qu'on nous excuse d'avoir évoqué sa mémoire au moment d'entrer dans une atmosphère intellectuelle telle que dut être à peu près celle où il se complut.

(1) *Religions*, p. 133. *Nouvelles asiatiques. Guerre des Turcomans.*

II

LES SOURCES

Dès 1858, l'actif secrétaire d'ambassade, qui revenait de son premier voyage en Perse, publiait chez Didot le résultat de ses études sommaires sur la *Lecture des textes cunéiformes :* résumé fort technique, que devaient compléter quelques années après les deux gros volumes du *Traité des écritures cunéiformes*, dont nous parlerons plus loin. L'envers de la brochure portait cependant : pour paraître prochainement : *Histoire généalogique des nations iraniennes.* Or, cette promesse prématurée ne fut réalisée que onze ans plus tard par la publication de l'*Histoire des Perses*, où les généalogies de personnes tiennent une grande place, comme dans la conception aryaniste et nobiliaire en général, et dont les généalogies de peuples forment, en effet, l'objet principal.

Cette histoire fut écrite, si nous en croyons les indications de son sous-titre, « d'après les auteurs orientaux, grecs et latins, et particulièrement d'après les manuscrits orientaux inédits, les monuments figurés, les médailles, les pierres gravées, etc. » Donnons un instant à l'examen de ces diverses sources, afin d'apprécier au préalable la portée possible de l'œuvre qui prétend tirer son autorité de la leur.

Nous pourrions négliger sans trop d'injustice les médailles et les pierres gravées, dont Gobineau avait recueilli toute une collection qu'il nomme d'ordinaire son « cabinet » à la mode du dix-huitième siècle. Car, outre qu'il avoue lui-même avoir été souvent trompé par ses vendeurs (et la critique confirme cet aveu), il n'a vraiment tiré qu'un parti insignifiant de ce genre de documents. Qu'il prétende fournir par la description de trois cylindres artistiques en jaspe vert « la preuve matérielle d'une accession des populations helléniques aux dogmes orientaux (1) », c'est là un argument qu'un Roeth n'aurait

(1) *Histoire des Perses*, t. II, p. 46.

peut-être pas coté très haut parmi les témoignages à l'appui de ses théories helléno-levantines. Que plus tard il trouve dans cette précieuse collection, parmi les innombrables pièces qu'il rapporte à l'époque arsacide (1), le reflet des conflits d'influences étrangères au sein du royaume parthe, on peut lui accorder ce délicat plaisir d'archéologue, mais non sans constater que, d'ordinaire, il voit dans les vagues sujets de ses cornalines exactement ce qu'il lui plaît d'y voir. Enfin, si cette sorte de documents convient à merveille, de même que les mythes primordiaux, à sa tournure d'esprit imaginative et partiale, leur emploi ne saurait porter dans l'âme du lecteur une conviction aussi complaisante que dans la sienne.

Les « monuments figurés » l'inspirent moins bien encore ; il pourrait peut-être tirer quelque chose des plaques de marbre sculpté qui décorent les palais en ruine dont la vallée du Tigre « est encombrée » ; un Maspéro ne s'en est pas fait faute. Mais, toujours préoccupé, comme dans l'*Essai*, de raccourcir le passé historique du monde, afin de maintenir intactes ses théories de races, de mélange, et sa chronologie ariane, il se refuse à voir dans ces débris l'œuvre des temps antérieurs à Cyrus : il faudrait à son avis les reporter vers une date postérieure au cinquième siècle avant Jésus-Christ, et cela pour cette raison capitale qu'ils représentent des machines de siège. Or les historiens ne disent pas que Cyrus ait employé béliers ou tortues pour réduire Sardes. Et comment ce grand roi eût-il ignoré des moyens connus de ses prédécesseurs sémitiques? La poliorcétique est, de toutes les sciences humaines, celle qui résiste le mieux aux vicissitudes des conquêtes et des révolutions (2). Par cette argumentation victorieuse, voilà toute une catégorie de précieux témoignages récusés sans appel, rejetés en un siècle où ils n'ont plus de sens possible et privés ainsi de leur signification normale au cours de l'exposé de Gobineau. Ces méthodes de critique lui sont si ordinaires qu'il était bon d'en signaler ici un exemple frappant.

(1) T. II, p. 511.
(2) T. I, p. 395, et t. II, p. 266.

Venons aux « auteurs grecs et romains » : ils lui ont fourni au total la trame et le fond de son récit, tout ce qui en est solide et réel, mais il ne laisse pas de les dédaigner et de les morigéner en mainte occasion. Hérodote a paru lui inspirer d'abord quelque sympathie, parce qu'il est un Grec d'Ionie, demi-asiatique à ce titre, et fort propre à servir d'introducteur dans l'étude des annalistes orientaux. N'a-t-il pas comme eux l'absolu désintéressement, l'absence de passion, la capacité d'enregistrer froidement les versions les plus opposées, la franchise d'accepter pour incontestable cette débilité fondamentale qui s'attache à tout témoignage humain. Et des sentiments qui laissent tant de latitude à l'imagination chez les historiens de seconde main ne sont pas à dédaigner. Mais, en fait, l'écrivain de l'*Histoire des Perses* tantôt néglige l'auteur des « Muses », tantôt le réfute dédaigneusement. Cambyse épouse-t-il ses deux sœurs, fidèle à une vieille coutume ariane d'adelphogamie pour laquelle Gobineau a toujours montré une complaisance évidente, Hérodote prouve deux fois son « absurdité », et en prétendant que c'était là une nouveauté dans l'Iran, et en assurant que les juges royaux tournèrent la loi en faveur du souverain dans cette circonstance, ce qui est impossible en pays arian (1).

Un grand seigneur coupable de conspiration contre Darius se voit-il condamner à mort avec tous les mâles de sa famille, et sa femme, ayant obtenu pourtant par ses supplications de sauver l'un des siens, choisit-elle son frère plutôt que son enfant : « Hérodote ne voit là qu'un jeu d'esprit, il en est frappé comme devait l'être l'*imagination puérile* d'un Grec. Mais l'Iranienne ne subtilisait pas : elle considérait que la maison dont elle était issue allait s'éteindre, et ce malheur, le plus grand qui puisse frapper cette existence collective représentée par une race noble, lui était si insupportable à envisager qu'elle lui préférait encore le sacrifice de ses affections les plus naturelles et même la lignée de son mari. » C'est ainsi que, du haut de ses sentiments nobiliaires, Gobineau défend

(1) T. I, p. 558.

ses lointains parents arians contre l'inintelligence vulgaire des Hellènes sémitisés. Enfin, Hérodote raconte-t-il la guerre scythique de Darius, là encore, il passe à côté de la vérité puisqu'il fait des Perses d'avides barbares, et des Scythes une race de philosophes contents de peu. Nous serons surabondamment édifiés tout à l'heure sur le ridicule d'une pareille bévue.

Nous verrons aussi comment sont traités les témoignages de Thucydide et ceux de Xénophon, car la *Retraite des dix mille* sera l'objet d'une diatribe particulière, tandis que la *Cyropédie* est jugée tout simplement comme un « ennuyeux roman ». C'est qu'en général on ne saurait se fier aux écrivains grecs lorsqu'ils apprécient les choses de la Perse. Leur parti est pris là-dessus. « Ils raconteront froidement que ces peuples condamnaient avant tout le mensonge, regardaient comme déshonorés leurs débiteurs incorrigibles, croyaient devoir épargner leurs ennemis vaincus, n'accordaient à personne, pas même au souverain, le droit de mettre à mort qui que ce fût pour une seule faute, ni de traiter rudement les esclaves. Tout cela, si différent de leur manière d'agir, *leur semble insignifiant :* ils ne s'arrêtent pas à y réfléchir, et les Perses restent pour eux des Barbares (1). » Aussi de semblables témoignages ne méritent-ils pas moins de défiance que ceux de Tacite sur les Germains, comme pareillement émanés d'observateurs sémitisés qui se mêlent d'apprécier les notions arianes sans les comprendre. Enfin, nous ne dirons rien des documents romains sur les Parthes, car ils tiennent une place infime dans l'*Histoire des Perses.*

Bien au contraire, les « auteurs orientaux », dernière source indiquée par son titre, sont évidemment les favoris de Gobineau. Parmi ceux qui sont le plus généralement connus, le *Vendidad,* pour les origines iraniennes, et le *Shah-Nameh* ou *Poème des Rois* de Ferdousy, pour l'apogée de la puissance persane, lui servent fréquemment de guides. Mais les conseillers qui possèdent toutes ses complaisances, ce sont les « manus-

(1) T. I, p. 403.

crits orientaux inédits », fruits de ses recherches propres, contribution personnelle de son activité érudite aux renseignements jusque-là possédés par l'Occident. A ce titre, la tradition orale, de toutes la plus inédite, est aussi la plus précieuse, et nous avons dit que le chevaleresque prince afghan Mir-Elem-Khan fournit à son ami un renseignement capital que nous retrouverons tout à l'heure. Gobineau écrira aussi à l'occasion : « La première fois que cette anomalie me fut signalée (il s'agit d'une tradition favorable à la domination sémitique dans l'Iran antéhistorique), ce fut par un cavalier nomade de la tribu des Kourdbatjehs, appelé Mohammed-Taghy. » Voilà du moins une source pittoresque, et ce document-là possédait sans doute des procédés de persuasion qui ne laissaient pas mettre ostensiblement en doute son autorité historique. Mais les monuments écrits fournissent, on le conçoit, des résultats plus étendus : ils entrent donc en ligne à leur tour, et l'on demeure stupéfait de voir quelle portée notre voyageur reconnaît à ces divagations musulmanes; il y admire beaucoup d'art, une réelle impartialité, car les flatteries obligées à l'égard du souverain actuel disparaissent après sa mort; et dans les *Namehs*, véritables chansons de geste, l'aspect seul est islamique, tandis que le fond demeure nettement iranien. Ce sont ces qualités qui lui font goûter par exemple un annaliste du treizième siècle de notre ère, « l'humble Abdoullah-Mohammed, fils de Hassan, fils d'Isfendyar, » dont les notes sur son temps pourraient en effet présenter quelque intérêt (1), mais dont les renseignements sur le lointain passé de sa race ont à peu près, à notre avis, la valeur qu'il faudrait attribuer à ceux de son contemporain Joinville, si, non content de nous peindre en traits exquis son souverain, le sénéchal de Champagne nous eût exposé les origines de la monarchie franque. Il est trop probable que Francion, fils d'Hector, tout au plus les douze pairs de Charlemagne, eussent fait les frais du récit; et Abou-Taher ne nous éclairera pas plus utilement sur la généalogie d'Alexandre, qu'il s'empresse de faire proche parent de Darius.

(1) T. I, p. 263.

Toutefois, le plus singulier des engouements de Gobineau porte sur un poème qu'il eut l'honneur de découvrir, et que, dans ses dernières années, séparé de ses souvenirs persans par bien des vicissitudes intellectuelles, il songeait encore à traduire et à publier *in extenso* (1). Nous voulons parler du *Koush-Nameh*, dont il raconte en termes émus la précieuse conquête. Ce trésor fut découvert à Tabriz, entre les mains d'un juif, et défendu à grand'peine contre les convoitises des amateurs indigènes d'antiquités nationales. C'est un des plus beaux manuscrits qu'on ait jamais vus (2), copié sur « ce gros papier de soie épais comme du parchemin qu'on nomme papier de Kambalow et qui ne se fabrique plus nulle part en Asie avec la même perfection. Ce papier est jaune nankin, d'un grain serré et si fin qu'il est naturellement lustré et que la plume de roseau y court sans peine ». L'écriture est admirablement lisible, les frontispices furent peints avec l'amour le plus minutieux et le mieux inspiré : il est impossible de voir « plus de goût, un goût plus sévère », et les ex-libris, dont l'un semble royal, ajoutent à la valeur de ce morceau de choix. Mais la perfection de son extérieur paraît avoir malheureusement trompé Gobineau sur les qualités historiques de son contenu. Les satisfactions du bibliophile et celles du critique ne vont pas toujours de pair. Ici, le héros, qui n'est autre que Cyrus, porte le nom significatif de Koush Pyldendan, c'est-à-dire Koush aux dents d'éléphant. Il est, en effet, doté de dents énormes et proéminentes, d'oreilles larges et tombantes, de poil et de cheveux rouges. Ses yeux pourtant sont bleus, mais parce qu'à l'avis de l'auteur musulman du poème c'est une monstruosité de plus; les populations sémitiques ou sémitisées professent, en effet, pour cette particularité une répugnance marquée, à ce point qu'un pareil trait fut toujours considéré parmi elles comme « le signe infaillible d'une incurable perversité ». Ajoutons que les Chinois reconnaissent de leur côté dans l'azur de l'iris une preuve de l'origine diabolique des

(1) Biographie en tête d'*Amadis*.
(2) T. I, p. 354.

Européens, et qu'à leur exemple un spirituel critique français (1), peu flatteur d'ordinaire aux Anglo-Saxons, sans doute parce qu'il les voit de trop près, nous l'assurait récemment : nul regard ne peut contenir plus de méchanceté froide que celui de certains yeux bleus d'outre-Manche. Quoi qu'il en soit, à part cet unique trait arian, tout le reste de la personne de Koush incarne le nègre féroce et terrible qui s'opposa aux premières conquêtes blanches, le dyw de la légende iranienne dont nous connaîtrons tout à l'heure les particularités repoussantes. Et c'est à un poète qui aperçoit sous cette forme odieuse le héros des siècles purs, l'homme le plus décisif de l'histoire du monde, comme nous le verrons, que notre aryaniste s'en va demander, sans scrupules, de précieux, d'« inestimables matériaux » pour une construction purement ariane! Est-il permis de pousser aussi loin la légèreté du jugement, l'auto-suggestion même? Et la possibilité d'une semblable erreur, commise en parfaite bonne foi, n'éclaire-t-elle pas d'un jour éclatant certains traits passés et futurs de la physionomie morale de Gobineau? En fait, il ne tire rien du *Koush-Nameh*, sinon de vagues scènes de féeries orientales et, à propos de la mort apocalyptique du héros Cyrus, une démonstration du grand souvenir laissé par ce monarque dans la mémoire des hommes. Résultat de mince intérêt pour lequel nous n'avions pas besoin des fumeuses fantaisies et des « moments de délire (2) » avoués par son admirateur lui-même chez l'auteur de cette épopée fantastique.

III

LA MÉTHODE

A mesure qu'il avance dans son œuvre, l'historien des Perses se permet d'ailleurs un usage de plus en plus bizarre et

(1) M. Augustin Filon.
(2) T. I, p. 502.

forcé des légendes musulmanes (1), et finit par en faire passer jusqu'à la méthode dans les pages de son livre érudit. Comment donc expliquer autrement que par la familiarité de ces dangereux conseillers les déclarations de principe que nous allons lire? Sommes-nous tentés, par exemple, d'attribuer quelque valeur à une exacte chronologie, voici de quoi nous guérir de ce préjugé septentrional (2). « Le caractère précis, *arrogant*, rigoureusement déterminé qui est propre à un chiffre, ne paraît que l'*insolence de l'erreur*, et, en vérité, n'est pas autre chose. » Nous autres Occidentaux, « nous voulons de la précision, fût-elle factice, et des assertions directes et rigoureuses, fussent-elles fausses. » N'a-t-on pas vu un archéologue français placer précisément en 1885 avant Jésus-Christ le tremblement de terre qui sépara l'Ossa de l'Olympe, ajoute le comte d'un air vainqueur? Exagération sans doute, lui répondront les esprits conciliants, mais combien moins périlleuse après tout que la disposition contraire : l'*Histoire des Perses* suffirait à l'établir au besoin.

Quant à l'appréciation morale des faits, ainsi ordonnés au préalable d'une main indulgente, Gobineau sait trop bien qu'on écrit toujours l'histoire sous l'empire de la passion pour essayer de réagir contre un mal inévitable. Tite-Live et Tacite offrent de frappants exemples de partialité : les moines du moyen âge péchèrent par un dangereux mépris des choses de ce monde, tandis qu'ils dénigraient cette active société féodale, qui incarnait la vie sous leurs yeux, en demeurant aveugles pour ses mérites, et forgeaient de leurs mains « les armes cruelles dont les historiens du dix-huitième siècle ont meurtri la mémoire des chevaliers (3) ». Si Boulainvilliers fut peut-être un penseur inexact en « invectivant pour la noblesse », Augustin Thierry, de son côté, en voyant « matière à pamphlet dans l'héroïsme normand vainqueur de l'Angleterre, n'a produit que des plaidoyers en faveur du tiers état ». En

(1) Voir t. II, p. 232, note, l'extraordinaire analyse des éléments prétendus historiques renfermés dans le *Bahman-Nameh*.

(2) T. I, p. 336.

(3) T. I, p. 244.

général, *l'homme ne ment pas;* il ne cherche pas volontairement, sciemment, à travestir les faits : seulement il s'abuse aisément sur leur caractère, sur leur nature, sur leur portée, et « il introduit ainsi cet élément réfractaire que ni les écrivains philosophes, ni les conteurs, ni même les chroniqueurs ne réussissent à dompter ». Bien plus, pour les Arians, c'est une sorte de fatalité intellectuelle qui les conduit dans cette voie toute subjective, car l'histoire n'est à leurs yeux qu'une matière première, et on ne la traite comme elle doit l'être (1) « qu'en l'employant à toute autre chose qu'elle-même ».

C'est trop évidemment là un plaidoyer *pro domo sua* chez Gobineau, à qui l'on accorderait peut-être qu'il est permis de se résigner à la partialité comme à un inconvénient inévitable, mais non sans maintenir, contre son avis, qu'il est dangereux d'en accepter délibérément l'influence et de l'ériger pour ainsi dire en principe d'action, comme il l'a fait dans les lignes suivantes : « Puisque l'homme n'est jamais assuré de bien voir, alors, dit-il (2), je *prends mon parti,* je me préoccupe avec assez peu d'exigence de la réalité matérielle des faits, je me contente de la réalité relative dont il m'est impossible de douter, et, dès lors, *je me sens maître d'écrire* une histoire qui, ne dédaignant rien, prenant tout, *enregistrant avec la conscience de son droit les assertions les plus invraisemblables et, si l'on veut, les plus folles*, sera beaucoup moins celle des faits que celle de l'impression produite par ces faits sur l'esprit des hommes. » Il résultera de cette nouvelle conception quelque chose de semblable à une statue « de proportions en vérité assez grandes et assez nobles, bien que d'attitude peut-être un peu étrange, et qui méritera sans doute d'occuper une place dans *un coin quelconque* de l'arc triomphal de l'humanité ». Voilà qui est peu sérieux, et pourtant, avouons-le, la discussion de principes qui accompagne cette caractéristique profession de foi est en vérité du meilleur Gobineau ; il s'y montre à la fois fin et spécieux, pénétrant et excessif, modéré par endroit et

(1) T. II, p. 299.
(2) T. I, p. 265.

soudain tranchant : c'est un grand seigneur qui expose au public le plan de ses nobles récréations intellectuelles, l'invitant à s'y associer sans chicanes mesquines s'il est vraiment digne d'en prendre sa part. Nous n'aurons plus le droit de nous étonner, après de tels avertissements, si l'on nous insinue que, « même en maniant les éléments de la légende avec la plus grande discrétion, il serait prudent *d'en extraire tout le contraire* de ce qu'elle affirme (1) ; » ou encore si nous voyons un personnage féminin de la chronique iranienne dépouillé soudain de son sexe pour devenir « évidemment » (2) le chef d'une des grandes divisions de l'armée d'Alexandre !

IV

LA FÉODALITÉ EN ORIENT

Oui, l'*Histoire des Perses* est bien un roman aussi capricieux et peu cohérent dans le détail que hasardeux par son inspiration fondamentale, on pourrait dire par son *leitmotiv*, pour emprunter un terme technique cher au fondateur de la renommée de Gobineau, Richard Wagner. Ce thème est l'incessante assimilation de la constitution iranienne antique à l'organisation féodale du moyen âge germanique. Sans doute, tout n'est pas illusion dans ce rapprochement inattendu (3),

(1) T. I, p. 328.

(2) T. II, p. 448.

(3) Renan le reprenait quelques années plus tard dans son étude sur le *Shanameh* (*Mélanges d'histoire et de voyages*). « L'ancienne Perse... ressemblait singulièrement à notre époque carlovingienne. » De tout temps une classe de dikhan, restes d'une noblesse féodale, conserva les souvenirs, le génie de la Perse et son antique idiome. Une véritable réaction persane se produisit encore sous les Sassanides et les Gaznévides, vers le onzième siècle de notre ère, et produisit le poème de Ferdousy, qui n'est pas un Arabe, conclut Renan, mais « un des nôtres », témoignant de la persistance obstinée du génie indo-européen au travers des plus tristes aventures de l'histoire asiatique.

Il faut observer ici que bien des traits que Renan signale comme indo-européens dans le poète du *Shanameh* sont antiarabes à ses yeux, sans doute, mais non antisémitiques à la façon de Gobineau. Et l'on ne peut s'empêcher de soupçonner, dans ces lignes un peu excessives, une influence cachée de l'*Histoire des*

car une réelle quoique lointaine parenté de race et surtout des conditions d'existence analogues en justifient plus d'une fois les tendances générales. L'esprit allemand ressentit peut-être quelque intuition de ce cousinage, puisqu'on l'a vu, vers le temps du romantisme, se délecter aux aromes enivrants de la poésie orientale (1), qui inspira à Gœthe quelques-uns de ses plus délicats morceaux; à moins qu'on ne préfère apercevoir dans cet engouement une preuve de ce fait d'expérience que les contrastes s'attirent dans les caractères, et que le soleil du Midi ou de l'Orient a toujours séduit l'homme du Nord. Quoi qu'il en soit, au lecteur de Gobineau telle aventure de Roustem avec un dragon rappellera certainement les vieux romans de la *Table ronde;* et l'on retrouverait jusqu'aux moments de frayeur du héros çamide, que le comte juge indigne d'un Arian pur, dans les naïfs récits de nos trouvères, où les preux chevaliers ne se montrent pas mieux à l'abri de la panique, surtout en présence des trahisons de la magie. Peut-être les impressions rapportées des croisades pourraient-elles expliquer, mieux que toute communauté de sang, certaines analogies littéraires de cette espèce.

Qu'il en ait ou non le droit bien établi, l'historien des Perses se plaît à tracer un incessant parallèle entre les deux civilisations, iranienne et germanique, et quand cette préoccupation ne se traduit pas dans les mots, on la sent cependant présente en sa pensée, ressort caché de l'entreprise et raison d'être de l'ouvrage tout entier. Dès ses premières pages, il rapprochera la cité des antiques Persans, le bouloug, du borough anglais, et, en décrivant minutieusement les dispositions, il ajoutera (2) : « J'insiste avec d'autant plus de plaisir sur ces détails qu'ils rappellent vivement les demeures des Arians germains, nos ancêtres. Les grandes métairies mérovingiennes des bords

Perses, qui, pas plus que les *Religions dans l'Asie centrale*, n'est sans doute demeurée inconnue au membre actif de la Société asiatique que fut l'auteur de la *Vie de Jésus*.

(1) Voir Remy, *Influence of India and Persia on the poetry of Germany*. New-York, 1902.

(2) T. 1, p. 28.

de la Somme et de l'Oise étaient encore bâties à peu de choses près sur le plan inventé jadis par les ancêtres de la haute Asie (1). » L'existence, principalement agricole, n'était pas moins semblable de part et d'autre, et, tandis que les Iraniens tenaient cet emploi de l'activité humaine pour le plus noble, le plus digne du guerrier et de l'homme de haute naissance, tous les « gentilshommes de l'Europe occidentale jusqu'au jour présent ont reçu un pareil préjugé de leurs ancêtres issus de la souche ariane, ou *fiers de le faire croire* ». Le comte songe-t-il à lui-même dans cette dernière réserve? En tout cas, il retrouve facilement sur les armes des compagnons de Cyrus le blason héréditaire (2), nomme volontiers manoirs (3) leurs retraites montagneuses de l'Elbourz, reconnaît le combat des Trente (4) dans la lutte de onze paladins persans contre autant de guerriers scythes, et dira des sujets iraniens de Darius, en style du dix-septième siècle, que « ces jeunes gentilshommes ne suivaient guère que le parti des armes (5) ». Cyrus lui apparaît comme un autre Charlemagne, entouré de ses pairs (6) : Roustem en est Roland; Shegad, le Ganelon. Ces chefs arians n'étaient pas, dit-il, par un de ces euphémismes un peu naïfs dont il est coutumier, « plus disposés à la mièvrerie que ne le furent plus tard leurs arrière-neveux Geoffroy Grise-Gonelle, comte d'Anjou, et Hugues Pille-Avoine, seigneur de Chaumont en Vexin. » Enfin, décrivant d'après une de ses pierres gravées le « noble faucon arsacide », il ajoutera que ce mélék-è-tayfeh, successeur légitime, de l'antique vic ampati, et roi héréditaire de son domaine, était bien « de toutes pièces, de sentiment comme de position, de droits comme de volonté, un *vrai baron* de notre moyen âge (7) ». Ces rapprochements sou-

(1) Gobineau songe sans doute ici avec une certaine complaisance à son château de Trye, près de Gournay, dans le pays de Bray, dont nous verrons les vicissitudes dans *Ottar Jarl*.

(2) T. I, p. 296 et 446.

(3) T. I, p. 257

(4) T. I, p. 453.

(5) T. II, p. 20.

(6) T. I, p. 376.

(7) T. II, p 486

vent arbitraires le plongent d'ailleurs dans une sorte d'attendrissement assez semblable aux émotions touchantes que lui procura parfois ce bon pays de la Perse moderne. Remarquant en effet dans les Nameh un amour de l'aventure analogue à celui d'où sortirent les romans de la *Table ronde*, il poursuit : « Cette tournure bien particulière de l'intelligence iranienne est précisément celle des nations germaniques, et il en ressort une preuve de plus, bien frappante, bien imposante, j'ajouterai *bien séduisante et bien chère*, de la parenté antique des feudataires de Cyrus avec les vainqueurs du monde romain (1). »

La familiarité de ces paladins orientaux a produit une conséquence plus importante dans la pensée théorique de Gobineau. Elle l'a réconcilié pleinement avec la féodalité, qui nous était apparue dans l'*Essai* comme une déviation de l'odel, comme un mal nécessaire, comme une adaptation forcée de la conception ariane au gouvernement de vastes conquêtes, les résultats heureux qui en purent résulter provenant encore de la source plus pure dont elle n'avait pas entièrement souillé les flots bienfaisants. En Orient, l'odel semble oublié dès l'origine, et avant toute extension de territoire (2), dans un état de société aussi absolument militaire et agricole que l'était celui de l'Iran jusqu'à Cyrus, « l'unique forme de liberté possible était la féodalité, » qui met l'homme et tout ce qu'il possède, tout ce qui le complète et lui donne le sentiment de sa valeur, au-dessus des caprices despotiques des majorités. Cette organisation accordait en somme à chaque guerrier arian, sous des règles fixes, immuables, « échappant à la pression de toute volonté » et que « personne n'avait qualité pour changer (3) », ce qui se pouvait maintenir par l'emploi incessant du courage. Situation violente sans aucun doute, mais un peuple sous les armes « ne hait pas et surtout ne méprise pas » une pareille situation : il éprouve un grand plaisir à faire ce qu'il veut, « une tendance flatteuse à rester à perpétuité en contemplation de ses droits personnels, plus disposé *à les exagérer* qu'à les

(1) T. I, p. 439.
(2) T. I, p. 480.
(3) T. I, p. 585.

laisser abaisser. » Amusante transcription en beau, en idéal, n'est-il pas vrai, d'un état social dans la réalité fort précaire et troublé, comme nous verrons Gobineau contraint d'en convenir lui-même vers la fin de son œuvre, en présence de l'exagération féodale des Arsacides.

Bien plus, l'existence de la féodalité iranienne une fois proclamée, Gobineau lui applique avec une logique intrépide jusqu'aux institutions de détail du code chevaleresque de notre moyen âge. L'aurore de cette période brillante lui fournit déjà plus d'un point de comparaison ; car, en présence des dispositions dernières de Cyrus, on pense « assister au testament de quelque roi mérovingien faisant la part d'un de ses fils (1) ». Un monarque perse, nous affirme-t-on plus loin, n'eût pas eu meilleure grâce à réclamer d'un de ses vassaux ce que ce dernier considérait comme son bien légitime, que Clovis à chicaner sur sa part de butin le possesseur du vase de Soissons (2). Enfin, dans telle intervention politique d'un grand seigneur çamide, on croirait voir « les Mérovingiens abâtardis ne soutenant plus l'empire et le héros de la maison d'Austrasie violentant à la fois les bras et le sceptre de ses suzerains (3) ».

Sur l'extraction des grandes maisons féodales de l'Orient, Gobineau montre des susceptibilités nobiliaires vraiment risibles. L'une des plus populaires dans la légende persane est celle des Gawides : or, ces seigneurs avouaient tirer leur origine de Gaweh, simple forgeron d'Ispahan, qui, ayant aidé Férydoun, le premier roi national, à secouer le joug sémitique de l'Assyrien Zohak, devint l'un des principaux feudataires de la monarchie restaurée par son bras. Le tablier de cuir de l'artisan avait été le drapeau du soulèvement patriotique des Iraniens de la Bonne Loi et demeura le symbole de l'indépendance reconquise. Cette origine roturière indigne d'abord le comte, qui la révoque nettement en doute (4). « Qu'un homme du bas peuple se soit trouvé à la tête d'une insurrec-

(1) T. I, p. 482.
(2) T. I, p. 402.
(3) T. I, p. 317.
(4) T. I, p. 280.

tion iranienne et s'y soit maintenu, que ce même homme ait réussi à s'élever au rang de puissant vassal de Férydoun et à devenir le chef et l'ancêtre de la maison la plus considérable de l'Iran occidental... de pareilles fortunes sont communes dans l'Asie moderne et dans les pays où les races sont très mélangées... *Mais elles sont invraisemblables dans l'Iran de Férydoun, où un homme ne valait que par sa généalogie.* » Gobineau convient pourtant ailleurs qu'on a toujours créé après coup de brillants aïeux à quiconque avait eu l'audace heureuse de révéler quelque valeur personnelle en dehors des races antiques. Et cette regrettable coutume le porte, après un moment de révolte, à enregistrer avec résignation l'humble condition de Gaweh, « faute de moyens suffisants pour l'attaquer (1). » Ajoutons à sa décharge qu'il est revenu plus tard sur cette appréciation puérile, et qu'il a fait amende honorable au héros de l'Iran sous la forme la plus éclatante. Fut-ce les pages brillantes du premier acte de Siegfried et la noblesse évidente de l'art du forgeron dans la légende odinique qui réconcilièrent le wagnérien, l'hôte de Wahnfried, avec l'ancêtre des Gawides? Toujours est-il qu'il lui a donné place dans son poème d'*Amadis*, sur le Parnasse symbolique où sont divinisés les plus grands des héros arians (2). Aux côtés d'Indra, d'Apollon et de Thor, seul humain cité par son nom près de cette trinité céleste, on admirera

Kaweh, forgeron invincible!

Le métier plébéien se trouve ainsi mentionné dans la charte d'apothéose : la réparation est vraiment complète.

D'ailleurs, par une de ces inconséquences qui lui sont fami-

(1) Il eût pu citer à l'appui de son scepticisme cette curieuse légende du bas moyen âge recueillie par Dante lors de son séjour à Paris, et qui faisait d'Hugues Capet, fondateur de la dynastie régnante, le fils d'un boucher de la capitale française.

Figliuol fui d'un beccajo di Parigi (*Purgatoire*, ch. XX).

Cette tradition venait de la puissance de cette corporation, de son dévouement à la royauté et de l'union déjà dessinée de cette dernière avec le tiers contre la féodalité, hostile à son agrandissement.

(2) P. 357.

lières, Gobineau nous affirme d'autre part que la noblesse iranienne de la grande époque, celle de Cyrus et de Darius, s'était constituée seulement du temps de Férydoun, aussi bien que la maison gawide, mais qu'elle cherchait à se rattacher à l'aristocratie plus antique de l'empire djemshydite, comme « la chevalerie française du douzième siècle aux leudes de Clovis (1) ». C'eût donc été pure mauvaise foi, véritable snobisme chez les autres seigneurs persans, s'ils avaient cru devoir dédaigner, à l'exemple de leur historien, les fils d'un homme qui fut une sorte de Jeanne d'Arc masculin dans son pays.

Malgré des mésaventures et des palinodies inévitables avec un tel parti pris, le comte persiste du reste à apercevoir au travers de lunettes tout européennes la hiérarchie féodale de l'Iran. Au sommet sont les grands feudataires, souverains, rois ou shahs dans leur domaine, et possédant le droit de battre monnaie. Le monarque est seulement le premier d'entre eux, de même que Louis XIV sera contraint, malgré ses tendances absolutistes, de s'avouer le premier gentilhomme de son royaume; et c'est simplement ce fait qu'exprime à l'origine le titre officiel de padishah, maître des rois, ou shahinshah, roi des rois, dans lesquels notre ignorance démocratique persiste à voir des formules d'orgueil, alors qu'ils exprimeraient plutôt un rappel à l'humilité (2). Au-dessous de ces shahs viennent les ratous ou grands gentilshommes, parmi lesquels se recrutent souvent ces maîtres de la cavalerie, acpapaitis, qui deviennent généraux, satrapes, ministres. Puis ce sont les hommes libres, les Iraniens proprement dits, car tous les Iraniens sont nobles : imaginez les hommes d'armes du moyen âge, les « lances » qui marchaient au combat entourées de leurs tenanciers, ou encore, pour mieux dire, les chevaliers immédiats du Saint-Empire germanique, et leur héros Franz de Sickingen. N'aperçoit-on pas nettement dans cette esquisse sociale la constitution que le duc de Saint-Simon prétendait restaurer en France (tout en sacrifiant trop pour sa part à la servilité du jour) et

(1) T. I, p. 486.
(2) T. I, p. 464.

qui eût mis l'État aux mains des seigneurs, dominant les gentilshommes, placés eux-mêmes au-dessus des simples nobles. Le duc de Bourgogne ne fut empêché que par la mort de satisfaire en quelque chose les ambitions archéologiques de son conseiller écouté.

Gobineau recourt encore maintes fois aux usages féodaux pour éclaircir à sa façon certains points des annales iraniennes. Par exemple, à ses yeux, la Perside, province d'importance médiocre, sous-fief de la Médie et fort sémitisée, n'a donné son nom à l'empire de Cyrus dans les documents grecs que pour avoir été le fief propre de la famille de ce prince avant son élévation. D'autre part, Cyrus n'y résida pourtant pas et fixa sa capitale à Suse ou à Ecbatane parce que « son père, encore vivant, avait le droit de garder le fief de la maison (1) ». Plus tard, Darius ne débuta au contraire que comme gouverneur de la Perside pour les Grands Rois, « dont c'était le fief personnel (2). » Notre auteur aime surtout à faire parade de sa « courtoisie » aux dépens des historiens helléniques et à les humilier par la démonstration de leur ignorance de manants en matière de droit féodal. Ainsi, Ctésias raconte (3) que Crésus, vaincu par Cyrus, fut humainement traité et reçut pour résidence la ville de Barène ou Varéna : indication trop peu précise, qui laisserait supposer une petite souveraineté concédée au roi de Lydie à titre de consolation. Or il fut évidemment interné dans ce canton, sans aucun droit d'y commander, car le pays faisait partie des fiefs du seigneur de Ragha, et « en conséquence le roi ne pouvait en aucune façon en disposer ». Hérodote est encore plus maltraité pour ses commérages ridicules sur les débuts de Cyrus. « Je suis moins révolté de l'histoire du lièvre (4) que je ne le suis de voir Cyrus, du vivant de son père, se faire passer aux yeux des Perses pour leur gouverneur, institué par Astyage. *Ni Astyage*

(1) T. I, p. 428.
(2) T. II, p. 8.
(3) T. I, p. 397.
(4) Dans les entrailles duquel Harpage fit passer un message de révolte à Cyrus, t. I, p. 370.

n'avait le droit d'intervenir dans les questions de souveraineté chez ses vassaux, ni Cyrus la possibilité de se substituer à son père avant la mort de celui-ci. *Je conçois que les Grecs aient mal apprécié* cette condition de l'existence féodale, *mais nous ne pouvons la traiter aussi légèrement qu'eux.* » Cette confiance dans la bonne règle chevaleresque est admirable après le récit de tous les passe-droits bizarres que nous a déjà contés l'historien des Perses parvenu en ce point de son œuvre; car les coups de force furent toujours plus fréquents en Orient que partout ailleurs, même entre parents unis par les liens les plus étroits du sang.

Jusqu'au bout notre homme persistera néanmoins dans ses appréciations fantaisistes. Xerxès convoque « une cour des pairs en règle et suivant l'*idéal des assises de Jérusalem* (1) ». Alexandre réunit à son tour à Zariaspe un « Parlement » afin de prendre l'opinion de la haute noblesse iranienne, d'agir en conformité de vues avec elle; et l'on y vit arriver « avec leur maison particulière et leurs troupes tous les grands gentilshommes de l'Est (2) ». Enfin, si les satrapes, d'origine sémitique pour la plupart, s'affublent néanmoins de noms iraniens lors de leur entrée en place, ils ne réussissent pas à donner le change par ce subterfuge. C'est absolument comme chez nous, où les ministres bourgeois de la monarchie dévoyée, un Colbert, un Le Tellier, « n'ont pas manqué de se faire agréger à la noblesse (3). » Dernier écho des sentiments d'un Saint-Simon dans ce drame oriental qui, par ses sous-entendus satiriques à l'adresse de la société moderne comme par sa couleur locale affectée, prend parfois, contre le gré de l'auteur, l'aspect d'une bouffonnerie renouvelée de Molière, où des Européens grimés se promèneraient sous le cafetan pour l'ébahissement de quelque lecteur proche parent de M. Jourdain.

(1) T. II, p. 159.
(2) T. II, p. 418.
(3) T. II, p. 300.

V

LES IRANIENS DE LA BONNE LOI

Pourtant, la préoccupation germaniste ne fournit guère que le costume extérieur dans l'*Histoire des Perses*, qui contient en son fond maints renseignements utiles à recueillir comme contribution à la connaissance parfaite de son auteur. Afin de tirer quelques clartés de ce chaos de faits assez confusément présentés, nous tracerons d'abord la silhouette sommaire de l'Iranien pur, lors de son apparition sur le seuil de l'histoire, puis nous compléterons son portrait en l'opposant aux six races qui se présentèrent à peu près successivement à son contact : nègres autochtones, Scythes touraniens, Sémites babyloniens, Grecs, Macédoniens et Romains. Aussi bien, nous l'avons reconnu déjà, la négative et, à l'occasion, l'invective sont plus favorables à l'aryanisme gobinien que la description positive et directe des mérites du héros blanc.

Lorsqu'il se retrouve en face de l'homme prédestiné, à peine sorti de ce paradis qui fut le séjour primitif de la race blanche, les dithyrambes de l'*Essai* reviennent d'eux-mêmes se placer sur les lèvres de notre enthousiaste. L'Iranien est un Arian sans conteste puisque son langage est si voisin du sanscrit que certains philologues estiment la différence de ces deux idiomes à peu près égale à celle qui sépare le français de l'italien. Il suffit au surplus de contempler le mode d'existence de cette famille d'élite pour prendre une idée exacte de sa fierté, de sa moralité supérieure. C'est avec « une gravité singulière, une espèce d'étonnement admiratif », qu'Hérodote parle de ces anciens Perses, déjà bien morts de son temps, qui estimaient avant tout la bravoure et la sincérité. Au centre de leurs villes fortifiées s'élevait l'autel du feu sacré, le Pyrée, perpétuellement entretenu et d'où l'on tirait la flamme des foyers particuliers. Car l'instrument ingénieux nommé

pramantha, qui donna naissance au mythe de Prométhée (1), permettait sans doute de rallumer le brasier éteint, mais, pour plus de sureté, on préférait garder sans cesse une étincelle de la source divine de lumière et de chaleur. A côté du Pyrée, l'on creusait un bassin protégé contre la malpropreté par des lois sévères, et les prescriptions les plus rigoureuses sont encore édictées en Perse afin d'éviter toute souillure à l'eau potable. La sécurité générale était assurée par les chiens, animaux qui tiennent une grande place dans la vie iranienne antique et ont mérité par les services rendus à leurs maîtres une sorte de consécration mystique.

La religion de ces peuples, par certains côtés pourtant si grossière, si proche de l'animisme sauvage et si pénétrée de naïve barbarie, n'en inspire pas moins à Gobineau de véritables transports. L'âme de leur société, dit-il, et le pivot de toutes leurs actions était de se tenir dans une communion incessante avec tout ce qui nous semblera être le monde surnaturel, et qui n'était pour eux que le monde même dans lequel ils croyaient vivre. Et nous retrouvons ici les euphémismes si plaisants quelquefois par lesquels la plume passionnée de notre auteur, conduite avec une sorte d'habile négligence, métamorphose insensiblement les défauts en vertus dans les objets de son amour aveugle. Voyez comment il transfigure les vestiges trop évidents de terreur magique ou d'appréhension superstitieuse devant les fantômes des morts, qu'il est facile de signaler dans la Bonne Loi. « S'estimant comme des créatures d'ordre décidément supérieur, il ne *leur coûtait pas* d'avouer qu'au-dessus d'eux il existait encore d'autres forces; et d'autant moins que, s'imaginant leurs ancêtres au milieu de celles-ci, ils ne doutaient pas de pouvoir s'élever à leur tour à une telle égalité; et dès lors ils considéraient *avec respect* sans doute, mais non pas avec crainte, non pas avec servilité, *ces dieux, leurs futurs compagnons*. S'ils les *rabaissaient* par de telles opinions, c'était en cela seulement qu'ils s'exal-

(1) Voir dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1862 une étude de M. Béville sur ce sujet.

taient eux-mêmes sans mesure. Ils se *rangeaient sans scrupule* dans les *limites du monde supérieur* (1). » Cette interprétation a pour objet de justifier et d'anoblir par avance l'exclusivisme non seulement hautain, mais encore haineux, qui est demeuré au fond de l'aryanisme impérialiste et se montre à cru chez les premiers Aryans : non pas du tout comme un trait particulier de cette race, ainsi que l'insinue son apologiste, mais comme une survivance universelle de l'état de nature et de l'égoïsme violent du sauvage. « La foi qu'ils portaient à ce monde supérieur était aussi le résultat de leur mépris et de leur haine pour tout ce qui n'était pas eux dans l'humanité ou pour les formes de la création qu'ils reconnaissaient comme impures ou haïssables. » Cette doctrine par laquelle l'univers et son contenu sont séparés en deux parties « antagonistiques » nécessairement odieuses l'une à l'autre est « le point le plus capital, le plus saillant, le plus vital, de la religion primitive des peuples blancs ». En supprimant l'inutile épithète de blanc et en avouant que le cœur de l'homme ne change guère au cours des siècles, on serait, croyons-nous, assez près de la vérité et l'on pourrait juger à la fois le fort et le faible de certain impérialisme excessif. « Aimer ce qui est pur, détester ce qui ne l'est pas, voilà le premier principe, je dis le plus ancien : voilà la base sur laquelle s'est développée *toute la morale humaine.* » Remarque singulièrement profonde, si l'on s'empresse d'y ajouter cependant que chaque peuple, sans en excepter les plus jaunes et les plus noirs, s'estime parfaitement pur et considère volontiers l'étranger comme un démon vomi par l'enfer. Le Chinois d'aujourd'hui ne le cède nullement sur ce point à l'Iranien du temps jadis, car les diables européens, à l'œil infernalement bleu, provoquent chez le Céleste les mêmes réactions de dégoût et d'horreur que nous verrons suscitées par le nègre bestial dans l'âme du guerrier de la Bonne Loi.

Et pourtant, malgré la tenacité de préventions favorables que nous retrouverons encore plus marquées quand il opposera les Perses à leurs rivaux, Gobineau a fait quelques découvertes

(1) T. I, p. 38.

et consenti quelques concessions depuis l'*Essai*. Sur certains points de détail tout d'abord : ainsi il considérait jadis comme un caractère propre aux Khorréens, ces nègres dégradés que mentionne l'Écriture, le fait d'habiter dans des cavernes, dans les trous de la terre et des rochers, comme les animaux farouches. Mais il a cru reconnaître en Perse que les Arians pratiquaient ce mode d'habitation, et tout aussitôt il se souvient que les hommes du moyen âge germanique ont bâti « presque autant sous la terre qu'à la surface » ; il juge ces demeures souterraines « vastes, aérées, chaudes l'hiver et fraîches l'été », et, entraîné par son ardeur, transformant sa précédente invective en acclamation enthousiaste, il ajoute fièrement : « Les Sémites n'ont jamais rien fait de semblable (1). » De même, le travail obscur des mines, jadis réservé aux seuls Finnois, est ici ennobli, comme ayant été autorisé par les sévères lois arianes dès la plus haute antiquité. Une correction plus importante est celle qui concerne les sacrifices humains. L'*Essai* les considérait comme inconnus des Arians; tout au plus, quand on ne pouvait les nier, les devait-on regarder comme des exécutions judiciaires remises au ministère des prêtres : au pis aller, comme des emprunts malheureux faits à quelque race inférieure. Dès à présent (2), voilà ces abominations pourvues du droit de cité chez les anciens peuples arians « dans les stages (*sic*) les plus purs de leur existence (3) ». Bien mieux, cette dévotion redoutable a été reconnue « par l'universalité de la race comme étant la plus vénérable », à ce point qu'on y voulait des victimes de choix, kchattryas, brahmanes, membres de la famille des Atri même, parce que cette maison était particulièrement sacrée.

Enfin, nous allons voir que la thèse des mélanges elle-même, cette forteresse du théoricien de l'*Essai*, a subi insensiblement quelques brèches et laissé passage à de traîtresses restrictions.

(1) T. I, p. 26.
(2) T. I, p. 46.
(3) T. I, p. 43-46.

VI

LES NÈGRES DYWS

Il est temps en effet de considérer en présence des Iraniens leurs premiers adversaires, les nègres, qui couvraient alors, nous le savons, toute l'Asie occidentale (1). Ce sont, dans les documents antiques, les dyws ou djinns, qui, plus tard seulement, devinrent par une déformation légendaire ces génies de l'air, ces « impurs démons des soirs » chantés dans *les Orientales* de Victor Hugo. Au début, ils n'ont rien de surhumain et ne sont terrifiants que parce qu'ils ont le type nègre. « Tout homme étranger à la race ariane était à la vérité un monstre qui n'avait de notre espèce que la ressemblance. Encore se sentait-on disposé à la nier pour s'attacher de préférence, et *avec tout l'emportement de la haine, aux traits divergents.* » Cette créature odieuse qu'est le dyw apparaît « dans une stature qui dépasse la mesure commune du corps humain : elle a les dents longues et saillantes; plus tard on a dit que ses oreilles étaient grandes et détachées de la tête : c'est pourquoi on lui a donné le titre d'Oreilles d'éléphants ». Avec de pareils traits, « le portrait du nègre est complet et la ressemblance absolue. » Quand on songe que Gobineau a prêté une grande autorité à cette source musulmane, le *Koush-Nameh*, dont nous avons dit le sujet et qui peint précisément sous la forme hideuse du dyw le plus grand roi arian qui ait vécu, Cyrus, on ne saurait assez admirer la confusion d'idées que fit naître dans le cerveau du comte la recherche de l'aryanisme en Orient. Et voici qu'il nous peint en effet les Iraniens tellement frappés par la laideur de leurs antagonistes, par leur aspect différent de celui de la race blanche, par leurs *vices*, par leur résistance *emportée et obstinée* à la conquête, par les dangers et les péri-

(1) Sous le nom de *négritos*, la science contemporaine leur laisse encore un rôle dans cette lointaine histoire. (Voir les travaux de M. Maspero.)

péties de la lutte, que, loin d'oublier ces dernières, ils en exagèrent continuellement le souvenir (1). En sorte que la créature effroyable et haïe *finit par l'apothéose,* ce qui explique le déguisement noir de Cyrus peut-être. Mais dans l'*Essai* c'était le blanc qui éprouvait une telle destinée, et cette interversion inattendue des rôles est vraiment surprenante de la part de guerriers si dédaigneux de ce qui n'était pas eux-mêmes. Nous y verrions volontiers, plus conséquent que Gobineau lui-même avec ses propres principes, le résultat de la prédominance rapide du sang noir dans les veines de l'Iranien comme jadis du Chamite : il aurait alors glorifié bientôt, avec une sorte de terreur sacrée, son plus direct ancêtre ; mais en ce cas l'histoire ariane des Perses se clorait à son premier chapitre, et nous devons nous empresser de rejeter une telle supposition. Quelle que soit la raison de leur fortune surnaturelle, les djinns des *Mille et une nuits* sont bien les nègres autochtones, et, à qui en douterait, Gobineau offrirait de contempler les « cornalines de son cabinet ». Sur ces gemmes, les génies dyws sont toujours figurés dansant, « les jambes pliées, les bras avancés, les mains pendantes, dans l'attitude bestiale *que réclament la plupart des danses africaines* (2). » Voilà qui est convaincant.

Au total, nous n'avons fait qu'exagérer tout à l'heure, dans notre supposition irrévérencieuse sur la divinisation du djinn, des événements ethniques que Gobineau s'empresse d'avouer. Comme il arrive après toutes conquêtes, dit-il, les dyws ne furent pas le moins du monde exterminés, mais se mélangèrent rapidement à leurs vainqueurs. Une fois de plus se révéla la terrible faiblesse du blanc pour la femme de couleur, qui est la cause réelle de la dégénérescence humaine. Car, chose singulière, les femelles de ces dyws repoussants *n'étaient pas toujours laides,* mais au contraire se signalaient souvent par un charme séducteur, ainsi qu'on le reconnut à vivre ensemble.

(1) T. I, p. 19.

(2) Qu'eût dit le comte s'il avait appris que vingt ans après sa mort la bamboula nègre ferait fureur dans les salons de New-York et de Londres sous le nom de *Cake Walk,* ses attitudes bestiales à peine corrigées par les bienséances.

De plus, nous l'avons annoncé tout à l'heure, voici qu'à l'action jadis omnipotente du mélange s'associe maintenant à titre d'éclaircissement historique une influence purement sociale des races inférieures qui en diffère sensiblement. Les dyws, nous laisse entendre Gobineau, agirent dans l'Iran non seulement par leur sang, mais par les habitudes de paresse et de mollesse dont ils favorisèrent le développement chez leurs maîtres : il accepte donc ici un nouveau ressort dans la philosophie de l'histoire, qui ressemble de façon frappante à l'action du milieu et ne touche plus directement à la race. En effet, nous apprenons qu'entouré désormais d'esclaves empressés le guerrier de la Bonne Loi négligea sans scrupules une quantité de soins matériels qui jadis ne lui semblaient pas au-dessous de sa dignité. La « fille » de la maison ne fut plus, selon l'étymologie ariane du mot, « celle qui trait les vaches (1), » mais au contraire « la jeune héritière iranienne se fit gloire de laisser des soins fatigants, communs ou vulgaires au travail des filles dyws... On cultiva plus de terre, on obtint plus de produit; de la richesse, *on passa à l'opulence*, et on employa ces ressources à augmenter le nombre des dépendants afin d'accroître l'ancien pouvoir et les respects qui s'y attachaient ». Ne croyons-nous pas lire inopinément un chapitre de Marx sur les origines du Capital, et l'action toute puissante des facteurs économiques dans l'évolution humaine? Bien plus, la religion, devenant, par ses prescriptions étroites sur les professions défendues, un obstacle à l'industrie, on s'avisa d'apprendre les métiers dégradants aux dyws, déjà impurs sans cela, en sorte que le progrès matériel fut aussi rapide que la décadence morale. Enfin, et c'est là une observation qui, cette fois, rappelle bien la manière habituelle de Gobineau, on vit les rois, comme cela *a toujours lieu en pareilles circonstances*, constater que les gens de demi-sang étaient des serviteurs plus soumis, plus dévoués et surtout plus dépendants que les feudataires d'origine pure; ils cherchèrent donc et réussirent à en tirer un certain nombre de

(1) T. I, p. 93.

l'abjection. C'est encore le reproche de l'*Essai* aux Konungrs germains devenus patrices ou consuls, et celui d'un Saint-Simon ou d'un Boulainvilliers à la monarchie d'un Louis XIV : s'appuyer sur la roture pour asseoir l'absolutisme.

VII

LES SCYTHES TOURANIENS

Ces dangers étaient fort menaçants pour l'avenir. Toutefois si, devant leurs pas, les Iraniens rencontrèrent les dyws, et bientôt, comme nous le verrons, les bâtards des dyws, les Sémites noircis, ils laissaient en revanche derrière eux, mais non pas tout à fait hors de leur portée, une source inépuisable de rajeunissement et de vigueur : véritable fontaine de Jouvence, dont Gobineau nous assure qu'ils usèrent durant tout le cours de leur histoire et dont la vertu miraculeuse manqua rarement de répondre à leur attente. Nous voulons dire l'ensemble des tribus arianes demeurées plus proches de la patrie originelle et mieux protégées contre les contacts dégradants, en un mot les Scythes, qui représentaient à cette heure lointaine le groupement, encore asiatique, des futures nations germaniques. Cette conviction est la raison d'être de l'aryanisme oriental de Gobineau et la clef de l'*Histoire des Perses*. Sans doute, il a fallu quelques sacrifices logiques pour l'asseoir. Nous avons lu dans l'*Essai* que, sur la foi d'autorités scientifiques éminentes, l'auteur avait d'abord considéré les Scythes comme des jaunes apparentés aux tribus mongoles, mais qu'il avait trouvé dès lors quelque commodité à les blanchir, trahissant même, par la facilité de cette opération, l'analogie foncière de la psychologie blanche et de la jaune à l'heure des origines. Dans l'histoire iranienne, une difficulté nouvelle vient compliquer cette assimilation indispensable pourtant : c'est la tradition invétérée qui pousse les historiens perses à opposer brutalement le Touran scythique à l'Iran pur, comme si ces deux régions étaient peuplées de créatures plus étrangères

encore les unes aux autres que pouvaient l'être dyws et guerriers de la Bonne Loi. Cette distinction a passé jusque dans la science européenne, où le Touranien fut longtemps considéré comme l'ancêtre des bruns enfants de Bohême (1). Nous savons d'avance que Gobineau ne s'embarrassera pas pour si peu. Il tient du chevaleresque serdar afghan Kandahary, Mir-Elem khan, que le mot « touranien » veut dire dans sa patrie homme de race noire, et non pas de race jaune (2). Il n'en faut pas davantage : cette divergence avec les autorités grecques suffit pour enlever au terme en litige tout caractère d'une désignation de race; il est évident dès lors aux yeux de notre historien que l'Iran l'appliquait tout simplement à ses *ennemis du nord-ouest,* remuants et gênants sans aucun doute, mais en somme frères par le sang des guerriers perses et demeurés, grâce à la faveur des circonstances, plus purs que les conquérants blancs déjà gâtés par leurs victoires.

Cette découverte de Gobineau, qui flatta singulièrement ses complaisances orientales et fut probablement l'origine de son entreprise d'histoire généalogique, se trouva fortement appuyée dans son esprit par certaines descriptions du *Koush-Nameh*, ce poème du treizième siècle de notre ère qui représente Cyrus sous l'apparence d'un dyw, mais qui est devenu néanmoins bien cher au diplomate français pour l'indication précieuse que nous allons reproduire.

Après une longue et assez confuse énumération géographique des contrées voisines de l'Iran antique, dans laquelle Gobineau découvre néanmoins toutes sortes d'analogies, ingénieusement déduites, avec le mythe eschylien du voyage d'Io, le poète du *Koush-Nameh* conduit son lecteur vers un royaume scythique du voisinage de la Caspienne, dont la capitale, Bésila, est « un des séjours les plus brillants, une des places les plus fortes du monde »; et c'est là un renseignement que, seul, il fournit parmi les annalistes persans.

(1) Et c'est encore le nom qu'un disciple de Gobineau dont nous avons parlé, le docteur Hentschell, dans *Varuna*, emploie pour désigner la race jaune.

(2) T. I, p. 322.

Ici, le traducteur passionné du *Koush-Nameh* s'efforce d'abord d'atténuer dans notre esprit l'étonnement qui y pourrait naître à la mention de ces splendeurs et de cette civilisation raffinée au sein de la froide Hyrcanie (1). D'après les « idées » que les « modernes » se sont faites des Scythes et de leur prétendue barbarie, une pareille description d'une ville de l'extrême Nord, à des époques aussi éloignées que celles dont il s'agit dans le *Koush-Nameh,* « a tout sujet de choquer la vraisemblance. » Mais le témoignage persan est confirmé de bien des manières. En premier lieu, les Grecs ne pensaient pas des Scythes *autant de mal que nous;* et cette insinuation est amusante, car elle suppose que nous possédons sur les Scythes des préjugés personnels et des données différentes de celles que nous ont fournies les historiens helléniques. Mais voilà qui est plus spécieux encore : Hérodote parle de ces peuples avec une estime respectueuse et vante leur justice, ce qui, *dans le langage du temps, s'applique mieux « à la régularité des institutions qu'on remarquait chez ces peuples* qu'à des notions générales et naturelles d'équité ». Cet argument est un pur jeu de mots.

Quoi qu'il en soit de la civilisation de Bésila, le *Koush-Nameh* nous apprend qu'on y professait la même religion que dans l'Iran, c'est-à-dire, conclut le comte, celle de la patrie commune des premiers Arians, et ce fait est « l'un des plus importants de l'histoire du monde », car il explique l'*identité (?)* des opinions de nos aïeux germains, descendants des Scythes touraniens, avec les doctrines premières de la Perse et de l'Inde. Dans ces conditions, Bésila ou quelque ville voisine ne serait-elle pas *la cité d'Asgard* (2), forteresse des futurs Scandinaves, séjour radieux où, nous le verrons plus tard, Gobineau aimait à placer ses propres ancêtres directs en ligne paternelle? Quelle surprise et quelle joie, quelle « image séduisante », que de trouver ces demi-dieux germaniques, les Ases, en relation avec l'Iran chevaleresque, fournissant à plusieurs reprises des épouses aux Grands Rois et, d'après le

(1) T. I, p. 198.
(2) T. I, p. 528.

Shah-Nameh, engendrant la mère de Férydoun aussi bien que celle de Cyrus (1), que le *Koush-Nameh* a, par contre, la malheureuse inspiration de donner pour une dyw; mais Gobineau néglige ce trait de son auteur favori. La psychologie de ce dernier conquérant va nous renseigner, d'ailleurs, sur l'estime respective que son historien accorde aux deux races dont il est issu, la scythique et l'iranienne (2). Hérodote raconte qu'un des chevaux blancs sacrés qui couraient libres dans les rangs de l'armée s'étant noyé dans le Gyndès, affluent du Tigre, Cyrus jura de châtier la rivière coupable et de l'humilier pour jamais : il la fit, en effet, détourner par un système de canaux qui n'y laissa qu'un étiage insignifiant. Plus tard, quand Xerxès en marche pour son expédition hellénique fera corriger l'Hellespont de trois cents coups de fouet, Gobineau révoquera en doute la véracité de cette anecdote, « qui ressemble à une calomnie grecque (3). » Par une de ces contradictions dont il est coutumier, il fait pourtant à Cyrus, d'une action tout à fait analogue, un mérite religieux et un titre de noblesse. Sans doute, dit-il, rien n'était moins conforme aux notions de la théologie mazdéenne (irano-sémitique), même *la plus ancienne* (4), qu'une telle vénération du cheval et surtout qu'une offense à l'eau, élément sacré par excellence : l'Iran devait y voir une impiété au premier chef. « Mais, *si l'on se place dans l'ordre des notions scythiques*, il n'en est plus ainsi, et Cyrus venge noblement et justement un des êtres les plus vénérables du monde. Le cheval de guerre mérite toute attention, tout respect : on ne saurait trop faire pour lui. En outre, l'honneur du chef a le droit de s'en prendre à qui que ce soit au monde : il se sent à la *hauteur du respect et de la vénération universelle.* » Loin de faire tort à ce héros, son acte puéril doit nous fournir, au contraire, une induction de plus en faveur de son origine à demi scythique, et, en tout cas, l'on voit nettement par ces

(1) T. I, p. 352.

(2) Qu'il fût un métis, c'est ce qui est certain : un « mulet », disaient avant sa naissance les présages rapportés par les auteurs grecs.

(3) T. II, p. 184.

(4) T. I, p. 423.

lignes que Gobineau met les Scythes bien au-dessus des Iraniens pour la pureté de leurs notions arianes, qu'il préfère encore leur religion à cette « Bonne Loi » du Vendidad dont il dit, d'ailleurs, tant de bien quand il la compare aux idées sémitiques. A ses yeux, les Touraniens sont à peu près aux Perses ce que les Normands rois de la mer du neuvième siècle seront aux Germains déjà mélangés de l'empire carlovingien. Et, lorsqu'il nous parlera de la plus grande maison féodale de l'Iran, celle des Çamides, princes du Seystan, il nous la présentera comme *d'origine scythique* et *s'en vantant* (1), et le prouvant par sa résistance aux empiétements des prêtres du mazdéisme et aux prétentions des satrapes, ces créatures d'un parvenu tel que Darius.

En conséquence, notre auteur aura souvent recours à ce voisinage précieux. Pour régénérer le sang des rois ou des peuples iraniens, il tire à l'occasion du Touran quelque princesse (2) ou quelque tribu ariane, peu embarrassé, on le sait, dans ce genre de déduction et capable au besoin de changer le sexe d'un personnage pour le faire servir à ses desseins ethniques. Peut-être même les Ases auraient-ils exercé une action plus directe et plus considérable encore sur les destinées de l'Orient s'ils n'avaient rencontré devant eux ce grand homme, issu en partie de leur sang et dont nous venons de dire les nobles sentiments. Cyrus, par ses guerres scythiques et la terreur de son nom, ferma pour jamais aux Touraniens le chemin du sud, et, pour ce fait, il faut voir en lui *la plus grande figure du monde*. « Dans les Hébrides, sous les chaumes de la plus lointaine Thulé et depuis qu'il existe une Amérique, tout ce qui a appartenu aux races européennes n'a pas manqué de répéter ce même nom d'un monarque asiatique

(1) T. II, p. 121.

(2) M. Faguet a écrit de Phèdre (*Débats*, 27 juillet 1902) : « Phèdre est, entre nous, d'une assez vilaine famille. Hippolyte est d'une race très pure : il est fils d'une amazone. Il y a quelque chose dans Phèdre de l'amour d'une Méridionale, d'une... mettons d'une quarteronne pour un jeune Anglo-Saxon. » Gobineau eût signé volontiers ce spirituel couplet. On sait que Phèdre dit de la mère de son beau-fils :

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

avec lequel il semblait pourtant qu'on n'avait rien à démêler » Argument exquisement gobinien, car il est trop clair qu'on en peut dire autant de tout personnage classique, de Nabuchodonosor ou de Caligula. N'importe, ici la renommée est en tout cas plus justifiée qu'ailleurs, car l'histoire de l'humanité civilisée fut transformée par l'intervention victorieuse du héros métis. Au lieu de descendre indéfiniment vers le Sud, comme ils avaient commencé de le faire, poussant déjà jusqu'en Égypte leurs colonnes volantes, les Arians, effrayés, *prirent la route de l'Ouest*, chassèrent vers le Nord leurs frères, les Ases scandinaves, dès lors établis sur la basse Volga. Ceux-ci, au lieu de s'absorber, comme ils en étaient menacés, dans le sein des masses slaves environnantes, remontèrent vers le pôle et créèrent dans la Suède, la Norvège et le Jutland cette féconde agglomération qu'on put nommer à bon droit au cinquième siècle de notre ère la *vagina gentium*. Sans Cyrus, il n'y aurait pas eu de Germains, ni de Rome germanique, ni de société barbare, et l'Europe actuelle n'eût jamais existé. A sa place, on n'aurait contemplé qu'une prolongation continuée jusqu'à nos jours de la *putridité impériale*. En revanche, les Arians eussent régénéré les bords du Nil, les rivages de l'océan Indien. Nous pouvons à peine apercevoir les impulsions inattendues que l'humanité pensante aurait eu à subir, car le centre du monde fût resté dans la Mésopotamie, et Londres et Paris n'auraient pas connu leur gloire. « Il n'y a rien d'un intérêt aussi intense dans toutes les annales du passé. » En d'autres termes, ce que nous sommes, nous, Européens du dix-neuvième siècle, c'est à Cyrus que nous le devons. Voyez Alexandre, qui a hâté la fusion hellénico-orientale, il n'a rien changé d'essentiel, non plus qu'Auguste ou Charlemagne. *Cyrus n'eut jamais son égal ici-bas,* et l'on ne peut qu'applaudir quand on voit nos livres saints déclarer qu'il est le Christ (1). Sans doute, ce grand roi ne se rendit pas compte de son rôle, mais il en est toujours ainsi, et « c'est un privilège des têtes

(1) T. I, p. 514. On sait que c'est là une expression figurée d'Isaïe dans sa reconnaissance pour le monarque qui mit fin à la captivité de Babylone.

pensantes de mettre au jour de ces productions grosses de mérites inaperçus même de ceux qui les donnent au monde », qu'ils soient, ajouterons-nous, écrivains comme Gobineau ou hommes d'État comme *Koush* aux dents d'éléphant. En somme, le héros perse se voit reconnaître un « mérite » dans son intervention victorieuse et le germanisme de son historien l'emporte donc en cette circonstance, puisqu'il paraît savoir gré à Cyrus pour avoir septentrionalisé les Arians. Toutefois, une sorte de regret, à peine conscient, se trahit dans l'hypothèse que « ce sang vigoureux, généreux, régénérateur, eût pu affluer vers le Midi », et dans l'assurance qu'en ce cas les Germains, porteurs peut-être d'un autre nom, « n'eussent pas plus fait défaut à leur mission divine » au fond du golfe d'Oman qu'aux rives de la Baltique. Par là, les deux préférences du comte, son germanisme de raison et son orientalisme d'imagination (qui n'est qu'un méridionalisme déguisé), se fussent mariés sans désaccord : il n'aurait pas souffert des incertitudes et des tiraillements que le séjour de la Perse réveilla dans son esprit, partagé entre une hérédité gasconne et des prétentions nordiques. Ou plutôt, pourquoi lui supposer d'impossibles satisfactions? L'action du milieu eût-elle donc cessé en sa faveur de se faire sentir? Non! Ces Germains devenus Méridionaux n'auraient bientôt offert à ses yeux qu'une seconde édition de l'empire chamite ou de la civilisation hellénistique. Il lui faudrait chercher de nouveau vers le Nord, auprès d'autres tribus baptisées par lui arianes, c'est-à-dire nobles, la raison énergique et la pondération froide qui le séduisent dans le gouvernement des peuples, sans parvenir à satisfaire l'instinct secret de ses préférences artistiques. Quoi qu'il en soit, Cyrus lui ravit cette bonne fortune ou cet embarras, et c'est pourquoi il va continuer à rouler de son mieux ce rocher de Sisyphe, l'aryanisme scythique, sur la pente de plus en plus glissante que lui prépare le sémitisme sans cesse accru de l'Iran.

VIII

LES SÉMITES

Déjà, dans les pages purement descriptives qu'il a consacrées à la Perse contemporaine, nous avons signalé l'embarras du diplomate observateur en présence des mélanges trop évidents du sang chez des gens qui lui sont malgré tout sympathiques et qu'il voudrait trouver plus dignes en tous points de leurs ancêtres arians. Même dans une œuvre historique restreinte à l'antiquité, il était difficile de demeurer fidèle aux préférences de l'*Essai* et de nier la part prépondérante de la collaboration sémitique dans l'efflorescence de ces civilisations grandioses de l'Asie antérieure, éducatrices de l'Occident moderne. Gobineau l'a tenté d'abord avec courage, puis il a paru se fatiguer de son effort, lâcher pied insensiblement, céder du terrain à l'adversaire blanc-noir pour arriver enfin à lui rendre les armes; quitte à les reprendre, d'ailleurs, avec une belle absence de mémoire, quand il en aura la fantaisie. Donnons-nous, comme jadis Bossuet, le spectacle de ces variations d'un protestant en matière ethnique, qui a le tort de s'abandonner beaucoup trop à l'inspiration individuelle et actuelle, négligeant les avertissements de l'histoire et les routines souvent utiles de l'opinion.

Dès leurs premiers pas vers l'Ouest, aussitôt les dyws soumis à leur empire, les guerriers de la Bonne Loi se trouvèrent en présence des masses sémitiques de la Mésopotamie. Et, devant cette antithèse vivante, Gobineau retrouve d'abord les sentiments exclusifs et les distinctions puériles de l'*Essai*. Écoutons-le célébrer les nobles agriculteurs iraniens, fiers de remuer la terre, mais dédaignant les métiers qui font déroger. Jamais préoccupation semblable n'a existé dans les sociétés *sémitiques, sémitisées* ou *romanisées,* ni par suite *dans les basses classes* des sociétés modernes, qui ont constamment approuvé, considéré avec faveur et admiration les moyens d'augmenter la richesse et le bien-être de l'homme, sans distinguer aucunement la

valeur morale respective des moyens. Les industries les plus notoirement avilissantes pour ceux qui s'y livrent, les genres de commerce les moins propres à relever l'homme, toutes les façons de spéculer sur les passions, les vices et les faiblesses des multitudes ont plu à l'esprit de lucre, à la soif de bien-être et de faste de ces populations abâtardies; la *seule et unique* fraction de l'humanité qui ait considéré le travail comme une vertu ennoblissante, comme un acte religieux, et flétri la paresse comme un vice dégradant fut la race ariane (1), la partie sémitique ou *finnique* n'ayant jamais accepté la contention d'esprit et de corps que comme la vengeance la plus terrible dont le ciel ait pu s'aviser pour châtier les crimes des humains, et ayant tiré de cette doctrine « le droit d'appliquer indifféremment des efforts toujours regrettés à n'importe quel genre d'occupation ». Cette fraction-là, « de beaucoup la plus nombreuse, *est tombée d'accord avec elle-même qu'elle était le plus digne d'éloges et de sympathie* (2) ». Voilà de l'excellent Gobineau; jamais son style n'a montré tant de hauteur mordante, ni sa pensée tant de prévention aveugle. Plus monstrueuse encore est cette formule qui résume l'impression du comte sur les religions primitives des deux races qu'il se plaît à opposer : la prière est ariane et les enchantements, sémitiques! Non pas, s'il vous plaît : les Arians furent d'abord fort préoccupés des enchantements aussi bien que tous les peuples primitifs, dont les initiales notions religieuses ont partout un air de famille (3) ;

(1) C'est à peu près une contre-vérité. Voyez Lacédémone et l'anecdote que nous avons déjà citée sur l'oisiveté obligatoire du guerrier spartiate.

(2) T I, p. 31.

(3) Il est curieux de noter que quelques années plus tard, et, par une singulière coïncidence, à propos de la littérature persane (le *Shanameh* dans ses *Mélanges d'histoire et de voyages*), Renan écrivit précisément le contraire. « La magie, si antipathique aux peuples monothéistes (c'est-à-dire à ses yeux sémitiques), qui y voient non sans raison une impiété, une façon de disposer de la nature sans l'aveu de Dieu, est au fond de toute la théologie *indo-européenne*. Lisez les *Tantras* de l'Inde, les *Tables eugubines*. Ces singulières recettes pour forcer Dieu viennent toutes d'une même idée, c'est que l'homme commande à la nature et réussit par certains procédés à prendre le rôle que le monothéisme attribue à Dieu seul... En tout cas, les deux antipodes du monothéisme sont bien la science et la magie, toutes deux rendant la prière inutile. »

l'on ne saurait en aucun cas distinguer, lors de ces débuts pénibles de la pensée métaphysique, d'une part un trésor de poésie, de l'autre un abîme de perversion, sous peine d'en venir à des sophismes de ce genre : « Dans le culte arian, les sacrifices et les cérémonies rituelles constituaient des hommages et des marques d'adoration dont les dieux avaient *le droit de se montrer jaloux.* » Dans le culte sémitique, « ces mêmes sacrifices exerçaient sur les puissances célestes une action savamment combinée à laquelle celles-ci n'échappaient pas. » Ici un Dieu *bon*, là un Dieu *fort* et *capricieux*. Et, à l'image de leur dieu, les Arians seraient, en effet, beaucoup plus doux, plus modérés que les Sémites, à ce point qu'après la révolte de Babylone contre Darius ils crucifièrent seulement trois mille hommes (1) : ce n'est vraiment pas la peine d'en parler et la « douceur iranienne » demeure un des thèmes favoris de l'*Histoire des Perses*. Aussi, de si ingénieuses oppositions alimentant ses antipathies théoriques, notre auteur est amené à retirer en définitive l'une des concessions de l'*Essai* vers laquelle il ne laisse pas de pencher encore parfois (2), l'origine commune des Sémites et des Arians. Il serait *peut-être dangereux*, conclut-il, d'admettre que cette identité ait été entière au début, et que le mélange survenu dans les veines des descendants de Sem par l'action des populations noires autochtones ait suffi à lui seul « pour donner à leur intelligence une direction si complètement étrangère à celle qui paraît avoir été naturelle aux Arians (3) ».

Quoi qu'il en soit de la supériorité de ces derniers, presque à leur premier pas dans le monde, aussitôt après le fabuleux empire des Djemshidites, les Iraniens de la Bonne Création commencèrent par subir pour *mille ans* (moins un jour) la domination sémitique personnifiée dans leurs traditions légendaires par le règne du chef assyrien Zohak. Il faut même noter ici que, si Gobineau n'avait pas l'intention de poursuivre à

(1) T. II, p. 98. L'antisémitisme de notre temps ne célèbre-t-il pas, lui aussi, l'Aryen « bon garçon » et trop indulgent à ses exploiteurs ?

(2) T. I, p. 122.

(3) T. I, p. 119.

tout prix et pour longtemps encore son roman aryaniste sur le sol de l'Iran, il devrait de bonne foi en interrompre dès à présent le développement. A quel autre peuple accorderait-il que mille ans d'une domination étrangère et antagoniste lui ont laissé le sang assez pur pour être susceptible encore de quelque réveil? Un argument spécieux vient pourtant le tirer d'embarras : si les Iraniens réduits en esclavage ont conservé la mémoire des débauches monstrueuses de Zohak, le roi sémite, s'ils le représentent les épaules dévorées par deux serpents bourgeonneant de sa propre chair, d'autre part, ils n'ont pas gardé mauvais souvenir de ses ménagements pour l'honneur conjugal de ses sujets de la Bonne Loi. Zohak « a toujours respecté la vertu des femmes iraniennes (1) », et c'est ce renseignement précieux qui fut transmis à Gobineau par un cavalier nomade de la tribu des Kourbatjehs, Mohammed-Taghy. Admettons donc que les dames de la Perse n'eurent point trop à souffrir des empressements de leurs vainqueurs, mais il est un fait avoué par notre auteur lui-même, c'est que l'Iran se laissa tenter de bonne heure par le grandiose spectacle de la civilisation sémitique (2), choquante par sa démoralisation profonde, autant que séduisante par sa force redoutable, par la discipline et la cohésion des populations assyriennes. Les armées permanentes et obéissantes de Zohak avaient vaincu les paladins des premiers empereurs de l'Iran, les Djems, comme plus tard les légionnaires trappus subjugèrent d'abord les Germains trop amis du combat en ordre dispersé. L'Iranien « dut penser que l'organisation inventée par ses aïeux était loin de donner les beaux résultats dont il admirait les fruits chez ses voisins de l'Ouest ». A distance, il n'apercevait pas l'impiété fondamentale, le pouvoir absolu de la force sans autre contrepoids que la force elle-même, l'absence de droits chez le gouverné, la discipline de fer. Il ne réfléchissait pas à la noblesse des institutions qu'il allait perdre : il ne se souvenait plus que, chez lui, le roi avait à respecter à la fois les droits des

(1) T. I, p. 277.
(2) T. I, p. 145.

dieux et ceux de son peuple; que la puissance souveraine, contrôlée par les grands, était partout limitée, et par le pouvoir féodal, et par les lois religieuses; que le père de famille était un personnage si vénérable qu'il était lui même son prêtre, et que, dans cette société libre, la moralité était si haute, la notion de l'indépendance, du droit personnel, si vaste, que rien ne pouvait les embrasser ni les contenir! Voilà un bel hymne à la société ariane, en attendant que Gobineau accorde sa lyre pour célébrer l'organisation sémitique, comme nous le lui verrons faire tout à l'heure, quand il aura un peu oublié cette précédente inspiration de sa muse. Pour l'instant il est encore tout entier au regret de voir les Arians séduits par le vice et désertant la vertu : c'est que, dira-t-il plus tard (1), s'ils tenaient à l'immutabilité de leurs institutions politiques, *par une inconséquence naturelle chez des hommes libres*, ils aimaient et recherchaient les nouveautés dans les idées, dans les mœurs, dans les habitudes, sans apercevoir les dangers auxquels les exposait cette imprudence. Plaintes trop justifiées par le spectacle de l'histoire et que nous verrons plus d'un disciple de Gobineau reprendre à son compte pour pleurer sur les Germains égarés par le voisinage latin.

Une première réaction se produisit cependant dans les rangs du peuple pur après mille ans (moins un jour) de patience, et la cause principale en aurait été l'impiété sémitique. « La population d'Ispahan ne supportait qu'avec colère les sacrifices humains, imposés par Zohak (2), » écrit imperturbablement Gobineau, qui paraît avoir oublié déjà tout ce qu'il a concédé quelques pages auparavant sur l'origine essentiellement ariane de cette institution. En général, l'antagonisme des deux religions était trop marqué : l'Iranien, mazdéen, voulait exposer ses morts, et il les offrait en pâture aux animaux des champs et aux oiseaux de l'air. Au contraire, l'Assyrien, prêt à souiller sans scrupules le sein vénérable de la terre, inhumait les siens. Il faisait pis : il pratiquait les embaumements, sources de mille

(1) T. II, p. 47.
(2) T. I, p. 274.

profanations. Ce qui était plus impie et plus effroyable encore, il « s'en prenait au feu de bien des manières », ainsi qu'à l'eau : en un mot, il ne montrait aux éléments purs aucun respect. Enfin, grief particulier aux féodaux iraniens, ceux-ci se révoltaient devant les « hommes de rien » que l'omnipotence royale assyrienne plaçait sans cesse au-dessus d'eux. Les Sémites, de leur côté, considéraient leurs voisins et sujets de l'Est comme des barbares pauvres, ignorants, à peine différents des Scythes, avec lesquels ils les confondaient dans un mépris égal, et tempéré seulement par une crainte salutaire devant les possibles retours offensifs de ces montagnards remuants.

C'est sous l'empire de ces rancunes, accrues de part et d'autre au cours des siècles, que se produisit la grande insurrection iranienne où s'illustra le forgeron Gaweh et qui fut suivie de la restauration du pouvoir des Grands Rois par Abtyn et Férydoun, les héros de l'épopée nationale. L'Iran ne devait plus dès lors être soumis par les armes sémitiques, tout au contraire, mais il allait l'être à nouveau par l'influence de ces voisins insinuants. En effet, à dater des victoires de Cyrus, qui étendent démesurément les frontières du royaume perse, les vaincus assyriens commencent à conquérir leurs vainqueurs, appuyés qu'ils sont par des nécessités sociales de plus en plus évidentes avec le temps (1). Car ces provinces sémitisées, arrachées à Crésus par le Grand Roi iranien, ne seront pas soumises par lui au régime féodal, qu'elles sont incapables de comprendre : il va les gouverner par des satrapes, simples représentants de sa personne, révocables d'un geste, véritables domestiques dont on nous a dit que, dans les monarchies orientales, ils étaient plus esclaves du caprice du maître que le moindre artisan ou le plus humble commerçant, défendu par la coutume et la coalition des intérêts analogues au sien. La satrapie fut dès lors le régime de toute l'Asie antérieure, et les Grecs, qui n'ont guère aperçu que cet aspect de l'empire perse, se sont en conséquence

(1) Voir t. I, p. 278.

trompés radicalement sur ses origines, sa constitution fondamentale et sa véritable force, l'organisation administrative qu'ils voyaient de près n'ayant été d'abord qu'une infidélité nécessaire à la conception gouvernementale ariane. Il faut le reconnaître pourtant, les Grands Rois l'adoptèrent d'autant plus volontiers qu'ils en aperçurent bien vite les avantages : c'était la prépondérance désormais assurée à leur volonté vis-à-vis des grands feudataires; c'était l'absolutisme remplaçant la monarchie limitée de l'institution féodale, et ces conquêtes dangereuses devaient avoir des conséquences vitales pour l'empire. Voilà qui est assez plausiblement déduit par un bon disciple de Boulainvilliers, mais, en chargeant le sémitisme de toute la responsabilité morale dans le développement du despotisme centralisateur, Gobineau oublie qu'il a découvert lui-même une autre origine à ce phénomène social, origine purement ariane, celle-là, et fondée seulement sur la nécessité toute militaire de la cohésion et de la discipline, au sein d'une race désireuse de conquêtes et d'agrandissements. Comme on nous l'a prouvé dans l'*Essai* pour les Germains, les Iraniens ont dû connaître dès leurs premières campagnes deux formes d'autorité : celle du magistrat ou roi élu, gouvernant avec les pouvoirs limités que lui accordent les chefs de famille; mais aussi celle du général d'armée menant despotiquement ses bandes, au nom des exigences mêmes du salut commun. « De là, dit en propres termes l'historien des Perses, découleront plus tard les principes contendants de la liberté des hommes et du « despotisme des princes ». C'est par une évolution analogue que, chez les Barbares germains, le féod, né du rik, deviendra la mort de l'odel et de ses libertés souveraines. Tout au plus est-il donc permis d'accepter le sémitisme comme un auxiliaire du despotisme grandissant, grâce à la prédisposition supposée de ses représentants pour les acceptations serviles. Et ces deux principes, individualisme et centralisation, qui se combattront chez les Arians avec des fortunes diverses suivant les lieux et les temps, finiront par donner la victoire à l'absolutisme, car « ainsi le voudront les mélanges du sang et l'oblitération généalogique des races fortes », dit Gobineau, mais aussi,

ajouterait un spectateur moins prévenu, les conséquences économiques et sociales de la civilisation matérielle grandissante.

Né sous Cyrus, ce fut principalement sous les Achéménides que se développa le système administratif des satrapies. Hérodote nous raconte le conseil délibératif tenu, au lendemain même de l'élévation de Darius, par les sept seigneurs perses vainqueurs de Smerdis le Mage, afin de déterminer la forme du futur gouvernement de l'empire; et Gobineau donne une interprétation caractéristique de cette mémorable discussion constitutionnelle. On se trouvait, dit-il, à un tournant de l'histoire iranienne, car il s'agissait de concilier autant que possible Arians et Sémites. L'isonomie (égalité des droits), motion d'Otanès, était-elle à admettre? Sans aucun doute pour une partie des intéressés; les Iraniens de vieille souche, ou mieux encore ceux qui se réclamaient parmi eux d'une origine scythique devaient la comprendre dans tous ses avantages et la préférer, bien qu'ils fussent loin de la concevoir à la manière grecque, les villes n'étant rien chez eux, et les campagnes, tout. Il ne s'agissait pas, comme à Athènes ou à Argos, d'une communauté de citoyens décidant de tout sur un agora, en présence de métèques et d'esclaves impuissants, mais d'un peuple de propriétaires ruraux, de seigneurs féodaux, maîtres chez eux à différents degrés et obéissant à des lois coutumières *que personne n'avait qualité pour changer;* l'isonomie toute ariane qu'ils concevaient ne pouvait donc convenir à la majorité sémitisée des sujets de l'empire.

Quant à l'oligarchie, amendement de Mégabyze, c'était manifestement le gouvernement par les grands feudataires réunis en conseil, quelque chose comme cette cour des pairs que rêvait encore le duc de Saint-Simon; et il faut admirer ici combien Gobineau se montre plus indépendant, plus égalitaire au sens arian du mot, que le grand seigneur de Versailles. Évidemment, dit-il, cette doctrine n'avait aucune chance de succès; les hommes libres, Iraniens et Scythes, devaient la repousser *avec horreur,* tandis que d'autre part les Occidentaux sémitiques, désireux d'un maître unique, n'y pouvaient rien comprendre.

La monarchie fut donc préférée, mais il est à remarquer que, dans l'extension qu'on allait lui donner, *extension que l'état des choses rendait inévitable*, chacun des membres du conseil délibératif, Darius lui-même, qui en profitait, *savait tout ce qu'un Arian y trouvait de répugnance*, et que, suivant la tradition, le roi n'avait droit qu'à une sorte de présidence au milieu des autres chefs (1). Aussi, des exemptions, des privilèges, des garanties de dignité et d'indépendance furent-elles stipulées en faveur de ceux qui avaient délivré l'Iran de la domination des Mages chaldéens.

A part ces concessions légères, imposées à la monarchie des Achéménides par les débris des grands lignages arians, affaiblis au cours des siècles, le gouvernement passa dès lors aux mains des satrapes, délégués directs du roi, qui développa tant qu'il put leurs attributions. La société iranienne faisait peu de chose pour ses rois et *ne trouvait pas en elle les moyens de faire davantage*. Une fidélité militaire exacte, mais limitée aux courtes périodes de service actif; une obéissance conditionnelle, que restreignait le prestige de ces lois *immuables* auxquelles les souverains devaient être les premiers soumis, et qui constituaient l'autorité suprême dans la nation; un respect qui s'adressait *plus au sang et à la famille du monarque qu'à lui-même*, voilà ce que le vassal iranien pouvait et, bien plus, « ce qu'il voulait donner (2). » Les populations sémitiques, au contraire, plus savantes, plus intelligentes des choses de la vie, plus industrieuses et plus riches que les nobles militaires de l'Est et que les vassaux agriculteurs de ces derniers, offraient une *soumission complète, absolue*, au libre arbitre du souverain et ne demandaient en retour que la protection, la paix et le moins possible d'occupations guerrières. De son côté, le Grand Roi, devenu souverain de l'Occident sémitique, voulait plus d'obéissance, et *elle était évidemment devenue nécessaire*, dit Gobineau, par une concession aux exigences du milieu et du moment qu'il n'eût peut-être pas consenti dans l'*Essai*. Aussi les sujets

(1) T. II, p. 17.
(2) T. II, p. 39.

disposés à accorder sous ces conditions cette obéissance fournirent-ils des administrés dociles aux satrapes, parvenus sans dignité qui sont admis comme Haman aux plus intimes faveurs de la familiarité du maître, « mais pour se laisser attacher sans résistance à la potence qui les attend au dehors en sortant du banquet de la reine. » Il ne se peut rien de plus commode pour l'autocratie; de tels hommes « plaisent par leur néant même» (1). On songe en souriant, à la lecture de ces lignes, que Haman, devenu le favori de certains antisémites, tels que le docteur Duehring, pour son attitude décidée vis-à-vis des Israélites, est ici replacé par le regard averti de notre aryaniste au rang qu'il mérite dans les bas-fonds de la servilité sémitique. Gobineau a cru reconnaître au sein de la Perse contemporaine les successeurs des satrapes dans ces gouverneurs de province, périodiquement destitués et restitués après avoir rendu gorge; il a noté qu'aujourd'hui encore cette vie d'incertitude, de hasards, d'intrigues dénoncées et brusquement tranchées, de succès extraordinaires et de chutes subites convient à la mobilité de l'esprit asiatique et forme « l'élément où ces imaginations travailleuses aiment à vivre ». Par là en effet, il n'est pas d'ambition interdite à qui que ce soit; le plus mince des vagabonds peut prétendre à tout s'il a le courage de tout tenter, s'il a confiance en son étoile.

La réforme religieuse de Zoroastre (2) vint hâter la fusion des deux races, jadis antagonistes; tout au moins dans le centre de l'empire, l'Orient demeurant toujours le réservoir de l'énergie scythique, et le sanctuaire des vieux cultes. Car Gobineau voit avec raison dans la doctrine de l'Avesta une tentative de conciliation entre les idées iraniennes et babyloniennes. Ainsi, le prophète refit, pour commencer, l'ancienne théorie géographique, devenue trop étroite; autrefois tout ce qui était en dehors des contrées primitivement iraniennes demeurait voué aux influences du mauvais esprit, et cette interprétation violente ne convenait évidemment plus dans l'em-

(1) T. II, p. 40.

(2) Ce nom, dit Gobineau, signifie astre d'or et n'est qu'un titre d'honneur, ou pour mieux dire « une caresse dévote ». (T. II, p. 52.)

pire agrandi. Le dualisme apparut en revanche dans la métaphysique par l'opposition tranchée entre le principe du bien et celui du mal, car, jusque-là, la nature, essentiellement bonne, était tourmentée *par accident* seulement d'influences malfaisantes qui *ne méritaient pas une personnification*. On en vint de plus à accepter les images des dieux, « excès abhorrant à l'ancienne notion religieuse ; » puis le ministère des prêtres ou mages, intrusion évidente dans les droits de chef de famille. On songea aux rémunérations et aux châtiments éternels, tandis qu'auparavant le fait seul de cesser d'être Iranien, c'est-à-dire d'avoir commis tel manquement que cette qualité fût en quelque sorte effacée, livrait le coupable au destin qui attendait sûrement les créatures étrangères à la Bonne Création, « dans lesquelles les vertus ne se supposaient même pas. » Toutes ces innovations égalitaires, poursuit Gobineau, l'ensemble de cette tentative conciliatrice ne cessa d'ailleurs de répugner aux principes exclusifs de la race ariane, qui fait tout reposer sur le droit de la naissance, tandis que le prosélytisme est un des caractères du sémitisme. L'on vit les grands feudataires du Seystan, les Çamides, descendants du Roland iranien Roustem, après avoir été un instant contraints par Darius à une conversion apparente, reprendre bientôt les armes en faveur de la religion du passé (1). Ces protestations demeurèrent isolées toutefois, aussi bien que les survivants de la race pure, et la doctrine zoroastrienne servit fort bien en général les intentions gouvernementales des Achéménides, par l'unification morale qu'elle assura.

A l'imitation de ces politiques, leur historien lui-même semble dès lors effacer de son mieux les traits dont il s'était efforcé jusqu'ici de souligner le contraste. Cette attitude devient en effet indispensable à ce peintre prévenu pour se donner et pour nous procurer l'illusion qu'il a devant les yeux un modèle encore quelque peu arian ; il importe de nier dorénavant un sémitisme par trop débordant dans les faits. Voyez ce que les sculptures de Persépolis, interprétées sans précaution, nous

(1) T. II, p. 121.

apprendraient sur les rois et généraux achéménides issus de sang noble quoique mélangé. Les physionomies présentent « un type *très sémitisé, d'une grande beauté*, il est vrai, mais d'une beauté qui a surtout *conservé de l'extraction septentrionale la vigueur des membres* et emprunté aux hymens méridionaux la chevelure abondante et bouclée, les yeux allongés, le nez très aquilin et la lèvre épaisse et sensuelle (1) ». Ainsi, tout ce qu'on peut noter encore d'arian chez ces malencontreux personnages, c'est la vigueur des membres; trait bien faiblement caractéristique, si l'on songe que les dyws noirs, ancêtres des métis blancs de ces régions, nous furent présentés jadis comme des créatures gigantesques, terrifiantes par leur force et leur vigueur bestiale. Et l'on ne voit pas sans surprise Gobineau frappé et *véritablement émerveillé* en retrouvant chez les nobles cavaliers bakhtyarys du sud de la Perse les traits des héros de pierre de Béhistoun. Voilà un émerveillement bien peu arian dans ses causes; nous avons dit l'indifférence du comte pour les caractères anthropologiques de la race, mais c'est vraiment dépasser la mesure que de s'enthousiasmer à l'improviste pour l'apparence physique de gens qu'on a si souvent injuriés. Nous allons constater que cette émotion agréable n'est pas éveillée par le seul aspect corporel de Sémites baptisés Arians.

Déjà, lors des premières campagnes de Cyrus contre Babylone, nous avions appris à connaître l' « admirable agriculture » de la Mésopotamie, la puissance des fortifications et la splendeur des monuments de la capitale assyrienne; l'avilissement moral de ses habitants sans doute, mais aussi l'éclat de leur science et de leurs arts; leur panthéisme « non pas grossier, mais transcendant, leur philosophie, source de toute la sagesse occidentale ». Il faut les évoquer peut-être avec l'appareil entier de leurs petits intérêts, de leurs petites suffisances, de leurs petits vices, mais après tout, c'est le « bagage ordinaire des gens très cultivés ».

Tout à l'heure, la majorité sémitique introduite dans l'Em-

(1) T. II, p. 1.

pire par les progrès de la conquête menacera d'engloutir dans ses masses profondes les représentants de la civilisation iranienne. Et, au lieu des accents d'indignation que nous attendons, c'est un hymne de dévotion (1) qui retentit. Contemplons la race araméenne, *si forte en matière de civilisation*, si *supérieure* à ses conquérants, la famille sémitique *toute-puissante par son rare développement intellectuel*, représentant la seule création artistique qui fût alors au monde, ayant acquis une telle influence sur les guerriers féodaux de l'Est que non seulement elle bâtissait et ordonnait leurs demeures, mais encore leur prescrivait leur costume et façonnait le luxe de leurs armes. Enfin nous trouverons l'achèvement inattendu et frappant de cette inconsciente conversion sémitique quand nous en viendrons au récit des aventures d'Alexandre.

Ainsi, jamais Gobineau ne s'est plus désespérément débattu entre ses deux tendances maîtresses, d'une part son individualisme exclusif qui en fait un utopiste à la Rousseau, prêt à condamner la civilisation pour les sacrifices qu'elle impose à la dignité humaine, pour ses maux et ses excès inévitables; d'autre part ses goûts artistiques si développés, qui l'inclinent malgré lui devant les triomphes de la pensée et de l'imagination créatrice. Où tracer avec sécurité la ligne de démarcation entre la « culture » permise à l'humanité noble et la « civilisation » corruptrice qui lui demeure interdite? Nous verrons plus d'une fois encore ces frontières artificielles fléchir et varier capricieusement dans l'œuvre d'un esprit sincère, tout entier livré à l'impulsion du moment.

Vers la fin de l'*Histoire des Perses*, en effet, Gobineau retrouve avec satisfaction le cliché sémitique pour expliquer la chute définitive de l'Iran : on pourrait lui faire observer là, comme en présence de la conclusion pessimiste de l'*Essai*, que la couche sombre qu'il étendit tout d'abord à plaisir sur le monde méridional fut trop épaisse, qu'elle transparaîtra jusqu'à la fin des siècles sous les glacis blancs incapables de la dissimuler plus d'un moment : après cette préparation impru-

(1) T. II, p. 48.

dente vers le Sud, l'humanité blanche qu'il nous y peint ressemble à ces vieilles toiles de maîtres qui poussent au noir malgré les soins pieux de leur possesseur, parce que l'artiste abusa, pour faciliter ses effets, des bitumes aux renaissances traîtresses. Ce sont les Sassanides qui reçoivent l'investiture de cet Iran décidément dégradé, *où l'influence sémitique*, celle des races *secondaires* (?), devint à jamais prépondérante (1) : et l'auteur s'arrête au moment où la proche parenté cesse enfin d'exister à ses yeux entre les Européens et les dominateurs de la Perse. Il fut longtemps pour ces derniers un cousin complaisant, peu sévère à leurs mésalliances flagrantes, à leurs splendeurs de douteux aloi, et il ne les renie officiellement qu'à l'heure où ils cessent de jeter dans le monde quelque éclat susceptible de flatter sa vanité familiale.

Pour compléter cette esquisse instructive des rapports entre primitifs et civilisés, entre Iraniens et Sémites, il nous reste à dire quelques mots des Juifs, qui, rarement touchés par Gobineau, tiennent cependant une petite place dans l'*Histoire des Perses*. Et les quelques traits qui se rapportent à leur caractère méritent d'être relevés, car ils sont révélateurs de l'attitude future des aryanistes les plus éclairés en cette matière, où Gobineau ne s'est pas montré moins précurseur qu'en tant d'autres sujets. Il apparaît un sentiment très juste et très pénétrant de la vérité historique dans cette remarque que les idées des premiers Hébreux « paraissent avoir eu beaucoup plus d'analogies *avec celles des Arians qu'avec celles des autres Sémites* (2) ». Leur religion initiale, non moins que celle de la famille noble, est un pur naturalisme, un peu plus philosophique seulement, « plus tourmenté, plus inquiet, plus compliqué, plus sombre, allant aux profondeurs et ne se contentant pas des surfaces, moins sympathique, moins affectueux, moins confiant, moins pittoresque. » Et, dans la partialité qu'il conserve malgré tout pour les adeptes de la Bonne Loi, Gobineau se laisse aller à écrire (3) : « Le Dieu de la Bible est assu-

(1) T. II, p. 637.
(2) T. II, p. 121.
(3) T. I, p. 27.

rément bien grand, mais son peuple, en comparaison des gens que l'on voit ici écoutant de pareilles leçons, est bien humble, et je ne sais quel *ressentiment d'honneur* s'aperçoit dans ces passages du *Vendidad* qui n'ont rien de commun sans doute avec les combinaisons cauteleuses, les calculs *étroits et égoïstes*, les mensonges, les perfidies et les bassesses rampants sous la tente des patriarches. » Étroitesse et égoïsme, voilà pourtant des défauts dont ne nous parurent pas fort éloignés ces Arians, pour qui tout être étranger à leur race était un monstre « n'ayant de notre espèce que la ressemblance, qu'encore se sentait-on disposé à nier, pour s'attacher *avec tout l'emportement de la haine* aux traits divergents ». La sévérité de Gobineau s'accroît au cours des siècles vis-à-vis de l'enfant d'Israël, dont il pressent l'évolution ethnique vers le Juif, mûri dans la captivité; évolution que nous verrons minutieusement étudiée par certains de ses successeurs. Quand Cyrus permit aux exilés de revoir Jérusalem, les plus pauvres, sous la conduite des plus exaltés, retournèrent seuls vers le pays des ancêtres. Les meilleurs restèrent à Babylone; les Israélites riches ne bougèrent pas de leurs belles maisons de Suze, car, pour beaucoup d'entre eux sans doute, une somme raisonnable d'indifférence pratique se mêlait à une grande effervescence cérébrale quand il s'agissait de religion : et c'est là « un état d'esprit très ordinaire chez les Sémites » ! Puis, racontant la reconstruction du temple par Esra et Néhémie sur un ton plus léger et plus ironique que celui d'un Renan, qui fait du moins profession de respecter ce qu'il critique, Gobineau se montre fort opposé à cette première tentative de sionisme dont les conséquences morales furent si grandes pour le monde. Qu'une nation agissant dans la plénitude de sa vie, dit-il, se choisisse un territoire et s'y établisse par la force des armes ou le droit du premier occupant, ce génie d'une race qui parle et qui opère, cette existence collective qui se réalise mérite la plus profonde attention et la plus entière sympathie. Mais qu'un « groupe de théoriciens, s'inspirant non de ce qui est, mais de ce qui a été, s'armant non de forces vives, mais de théorèmes, prétende au moyen de la faveur des rois ou de celles des peuples établir un

corps politique, fonder un État, *rien n'est plus méprisable* » : il ne peut sortir d'un tel effort qu'un monstre comparable à ceux que les sorciers du moyen âge tiraient du fond de leurs alambics. Et on ne lira pas sans stupeur sous la plume d'un catholique avoué les lignes suivantes : « Si la seconde Jérusalem n'avait pas existé, il n'y aurait rien eu *de moins* dans le monde, sinon une de ces *excroissances maladives* dont il paraît pourtant que la nullité pratique a son genre d'utilité par cela seul qu'elle est (1). » Bien mieux, « l'amas de pédants, de prêtres hypocrites et ignorants et la longue queue de mendiants qui les entouraient *ne fût pas venue se donner pour centre au monde futur.* » Cela est profondément arian, mais peu chrétien, il faut l'avouer ; et pourtant le même homme écrira à quelques pages de distance : « S'il m'est permis de comparer un pareil dogme (celui du dualisme des Parsis), qui ne me touche en rien, avec un autre dogme auquel je porte toute vénération, l'Immaculée Conception... » Ces contrastes étonnent notre logique? Pourquoi tant de respect vis-à-vis des enseignements actuels de l'Église, et tant d'animosité pour les origines chrétiennes? Sans doute un croyant n'est pas obligé d'admettre que la venue du fils de Dieu fût en rien liée aux circonstances qui entourèrent la vie terrestre de Jésus; mais, tout de même, il y a quelque singularité à juger si sévèrement le milieu d'où jaillit la lumière évangélique : et le « catholique extrême » d'Ewald apparaît en ce lieu sous un jour remarquablement hétérodoxe. C'est ici d'ailleurs l'apogée de son antijudaïsme, et il ne reviendra plus dès lors sur une opposition qui fait tout l'aryanisme de certains de ses successeurs.

IX

LES GRECS

Il faut maintenant le suivre auprès de certains personnages, qui lui sont plus antipathiques encore que les fils d'Israël :

(1) T. II, p. 265.

nous voulons dire les enfants dégénérés de Deucalion; et là du moins il a le privilège de l'originalité entière et de l'isolement parfait. Car nous ne croyons pas qu'on puisse trouver ailleurs (sauf chez Duehring peut-être) des accents qui présentent une analogie même lointaine avec ceux que nous allons noter sur sa lyre ariane, les germanistes s'étant d'ordinaire rattachés de leur mieux à l'hellénisme, bien loin de le répudier.

Une seule période des annales grecques ne saurait provoquer ses brocards : ce sont les siècles antéhistoriques qu'il a déclarés purement arians dans l'*Essai* et persiste à voir tels dans l'*Histoire des Perses*. Mais il a trouvé un ingénieux procédé pour en ravir du moins la gloire à la péninsule hellénique. C'est en effet avant l'émigration des Arians Hellènes, c'est dans la « très lointaine » Asie qu'il faut placer toute la légende grecque; on doit renvoyer bien loin dans l'Est et les dynasties, et les champions, et même les montagnes, les fleuves, les villes qui figurent dans les récits des temps fabuleux (1). Notre homme cherche à le prouver, principalement par l'interprétation du voyage d'Io dans le *Prométhée* d'Eschyle, qui lui a déjà rendu quelques services pour établir l'aryanisme des Scythes; et l'on sait son adresse à manier les mythes brumeux des origines.

Ceci fait, entre l'époque héroïque et les âges historiques, il constate une « immense lacune » que des généalogies visiblement fausses ne sauraient combler et qui fut en réalité remplie par les mélanges et la dégénérescence. Les Hellènes méditerranéens tiennent donc à ces anciennes races pures dont ils ont conservé la mémoire obscure, mais à titre de collatéraux tout au plus; il ne faut ni surfaire leur sang, ni se tromper sur leur mérite : des Celtes mâtinés de Finnois, c'est ainsi qu'il convient de se figurer le peuple d'Orchomène et du Copaïs.

Considérons Lacédémone, par exemple, en qui certains aryanistes plus récents que Gobineau aiment à voir la cité

(1) T. I, p. 518, et t. II, p. 239.

aryenne par excellence : leur précurseur n'en pense guère que du mal. De l'organisation féodale, ce trait essentiel de la famille ariane, les Spartiates ne « se sont jamais doutés (1) ». Lorsqu'on expliqua à Cyrus la constitution de ce peuple, il n'en conçut pas une haute estime, et se retournant du côté des députés, il leur dit : « Je n'ai jamais eu grand souci de cette sorte de gens qui ont au milieu de leur ville une place publique *où ils se réunissent afin de se mentir et de se parjurer* (2). » En effet, bien qu'à Sparte on se fût piqué de garder le plus longtemps possible le sang dorien à l'abri des pollutions du sang indigène, les sémitisés n'avaient pas tardé à dominer. Nous nous en apercevons assez à écouter le jugement de notre auteur sur les grands hommes des rives du Taygète. Lysandre seul trouve grâce devant ses yeux; il faut noter avec soin cette distinction unique dans toute l'histoire grecque, et singulièrement flatteuse en conséquence pour celui qui en est l'objet (3). L'amiral héraclide était pauvre, et, « par une exception presque inouïe chez les siens, » son désintéressement était complet : excellent officier au surplus, car Cyrus le Jeune lui confia une sorte de régence lors de son absence de Sardes. « C'était une situation matérielle irrésistible, et moralement si grande qu'aucun Grec n'avait jamais rien rêvé de pareil. » Ne croirait-on pas lire une phrase des *Mémoires* de Saint-Simon sur une soudaine fortune de cour échue à quelque petit gentilhomme étranger et justifiée peut-être par les services rendus, mais malgré tout presque choquante par sa grandeur inusitée. C'est évidemment ce témoignage décisif de la part du Grand Roi qui vaut à Lysandre l'estime de l'ennemi de sa race; et peut-être aussi cette particularité que les armes du chef lacédémonien abattirent pour toujours la puissance d'Athènes, ce qui, nous allons

(1) T. I, p. 239.

(2) T. I, p. 407.

(3) Encore, par une sorte de dilettantisme de la contradiction, Lysandre figurera-t-il dans l'avant-propos de la 2e édition de l'*Essai* (1882) en compagnie de Caton, comme un duo « d'assez méchantes gens », incarnant le « bandit spartiate » à côté de « l'usurier romain ». Véritablement, un autre nom aurait pu venir ici sous la plume de Gobineau afin de ménager un peu le sens logique de ses lecteurs.

le voir, doit être véritablement considéré comme une œuvre pie. Examinons d'abord de quelle manière sont traités ceux des compatriotes de Lysandre qui ne peuvent fournir de semblables références. Pausanias, Héraclide pourtant lui aussi, mais « toujours acheté ce qu'on veut le payer, ressemble aussi peu que possible à un honnête homme et encore moins à un héros » ; et le vainqueur de Platée, devenu traître à sa patrie, prendra le costume perse et imitera la vie fastueuse des chefs asiatiques, autant que « pouvait le faire un soudard de son espèce ». Ne parlons pas d'Agésilas; ce « vieux pillard » est devenu un grand homme à bon compte par l'unique puissance des phrases bien cadencées de Xénophon : en sorte que, transportant à sa valeur morale l'épigramme tournée par Boileau sur la valeur littéraire de la tragédie de Corneille, nous pourrions soupirer au sens propre du mot :

Après l' « Agésilas »,
Hélas !

Si Lacédémone rencontre peu d'indulgence chez Gobineau, Athènes est bien autrement maltraitée par lui. Car, au total, la rudesse soldatesque des Spartiates, leurs « grandes prétentions nobiliaires », leur gravité, leur silence, laissaient des illusions plus avantageuses sur leur caractère que la hâblerie, les effusions démocratiques et l'étalage de cynisme ordinaire aux protégés de Minerve. Aussi Cyrus méprisait-il tout particulièrement ces derniers. Au temps d'Hérodote leur cité n'était qu'un village, habité par des gens dont la « crédulité rustique » étonne l'homme d'Halicarnasse lui-même : une misérable bourgade, réunion imparfaite d'habitations éparses au milieu des plantations d'oliviers. Il est vrai que, plus tard, à l'aide de mensonges et d'interpolations qui ne respectaient pas plus le texte d'Homère que les oreilles de toutes les classes d'auditeurs, Athènes tenta de se créer une légende à laquelle sa population ancienne, faite de laboureurs grossiers et de désœuvrés sans conscience, n'avait jamais prétendu. Mais « un mensonge monstrueux, rehaussé d'autres mensonges » tels que ceux qui forment la trame de l'histoire attique, ne saurait

tromper le regard avisé d'un aryaniste. Et si, comme nous le fîmes pour Sparte, nous voulons juger la cité de Minerve par le caractère de ses grands hommes, nous apprendrons que Miltiade fut une « espèce de *condottiere*, transfuge du service perse » ; Thémistocle, un renégat encore plus avéré qui entretenait des intelligences avec les envahisseurs de sa patrie et finit par se donner à eux. On sait même qu'après une odyssée lamentable de proscrit rejeté par tous ses hôtes grecs, l'homme de Salamine en vint à se réfugier dans les États du Grand Roi. Une fois sur le sol persan, « se trouvant en pays civilisé, » il vécut paisiblement et se fit bientôt asiatique et courtisan de la tête aux pieds. Il se maria même avant de mourir en exil; mais ce fut avec quelque métisse syrienne sans aucun doute, car *un Iranien de sang noble n'aurait jamais donné sa fille à un pareil aventurier* (1).

Cette admirable réflexion montre assez les sentiments de Gobineau sur la grandeur respective de la Perse et de la Grèce ; c'est l'antithèse des impressions que nos études classiques ont laissées dans notre mémoire. Pour lui, la Grèce est tout au plus vis-à-vis de Suse une province médiocre et imitatrice, une lune argentée, tirant son pâle éclat des rayons du soleil persan : quelque chose comme Jérusalem comparée à Babylone. Lisons ce rapprochement si instructif entre les troubles suscités aux deux extrémités de l'empire de Darius, d'un côté par les grands vassaux à demi scythiques de l'Est, de l'autre par les démocrates sémitisés de l'Ouest. Les premiers avaient contre les Achéménides des griefs respectables et très définis. Les principes auxquels ils se référaient, les lois dont ils déploraient l'abrogation tacite ou déclarée, n'étaient pas le produit d'une *convention fortuite :* c'était le chef-d'œuvre de l'esprit national élaboré par le temps. Comme *pour la constitution anglaise*, il ne s'agissait pas de savoir si les droits et les devoirs étaient inscrits quelque part; tout le monde les connaissait, tout le monde s'y rattachait (2). Peut-être les mécontents féodaux ne

(1) T. II, p. 250.

(2) Si, d'une part, les préférences du comte pour l'individualisme absolu de l'odel nous faisaient songer à Rousseau dans l'*Essai*, d'autre part son goût,

tenaient-ils pas un compte suffisant des nécessités de l'époque, des convenances de tant de nations étrangères à leur sang et forcées de vivre dans l'enceinte commune. Ils avaient tort, nous le voulons, mais du moins n'étaient-ils ni des séditieux, ni des faiseurs d'utopies. Un long passé leur affirmait que *la pratique de leurs idées, ayant eu lieu pendant les siècles*, était réalisable, et, « tandis que le point de départ de toutes les théories iraniennes était de ne pas mentir, de ne pas voler, de travailler la terre, de respecter les femmes et de se respecter soi-même, celui des doctrines ioniennes (grecques) était de prendre ce qu'on pouvait prendre, de chercher uniquement le profit et par n'importe quelle voie. *Il est donc évident que les uns étaient d'honnêtes gens qui pouvaient avoir tort,* tandis que *les autres étaient des aventuriers bien dignes du sort qui les a poursuivis.* » Cette analyse est le chef-d'œuvre de l'aveuglement volontaire et du parti pris enfantin ; et il en faut dire autant des longs développements auquel se complaît Gobineau sur la « douceur systématique » (1) des Perses, leur indulgence infatigable, leur régime gouvernemental le plus sage et le plus éclairé qu'ait connu l'antiquité. Cyrus le Jeune incarne un instant aux yeux de notre enthousiaste le noble Iranien, antithèse du vil Hellène. C'était pourtant un Arsacide assez sémitisé vraisemblablement que ce frère d'Artaxerxès Memnon et ce fils de Darius ; son portrait physique rappellerait sans doute les sculptures murales de Béhistoun. N'importe, Cyrus fut

plus sensible dans l'*Histoire des Perses* pour les lois coutumières immuables de la féodalité, ce lien social si puissant par ses restrictions mêmes que *nul n'avait qualité pour changer,* qui exclut la « liberté de conscience » à son égard et, par suite, l'anarchie intellectuelle des démocraties sémitisées, ce goût rapproche Gobineau d'Auguste Comte, avec qui il partage l'estime du moyen âge hiérarchisé et la méfiance de la Renaissance, comme de ses conséquences révolutionnaires. Et, en effet, la constitution anglaise, qui sert de prototype à la constitution ariane supposée dans le passé, demeure forte par la conciliation de l'individualisme avec la discipline sociale, acceptée une fois pour toutes sur certains points bien définis. Notre penseur, qui sent davantage la nécessité des notions sociales quand il lui faut expliquer les grandes civilisations de l'Orient, avec les traits qui le charment malgré tout dans leur aspect, arrête du moins ses préférences à celles de ces notions qui offrent un point d'appui stable et des chances de durée à une organisation politique.

(1) T. II, p. 144.

avant tout un homme qui avait de l'honneur, ce qui ne se trouvait alors dans le monde entier que chez les Scythes et chez les Perses. Ce trait seul le rend admirable, et non pas d'avoir été sobre et de passions contenues comme les Spartiates et Xénophon l'en ont tant loué; car nombre de soi-disant héros grecs « ont eu ces qualités et n'en ont pas mieux valu pour cela ».

A l'exemple de ce preux, tous les Iraniens nobles n'éprouvaient que mépris pour « le flux de paroles et la parcimonie d'actions raisonnables dont les Grecs s'accommodaient ». Et Gobineau, frère par le cœur de ces gentilshommes, n'entend pas demeurer en arrière; il ne se lasse pas d'accumuler les injures sur les têtes odieuses des Hellènes, stigmatisant tour à tour et leur soif inextinguible d'intrigues, et la « niaiserie » dont leur imagination est si souvent entachée (1), et leur soigneuse recherche de toutes les occasions propres à faire des phrases. En général, le moindre Grec était désireux d'aller à Suse, dans l'espoir d'y tromper quelqu'un, de prendre de l'argent et, au retour, de se faire passer dans les bavardages de l'agora pour un ami personnel et intime des Grands Rois (2).

Les guerres helléno-perses sont cependant propres à causer quelque embarras au fanatique de l'Iran, penseront volontiers parmi nous ceux qui ont gardé quelques souvenirs de leurs humanités. C'est bien mal connaître les ressources de son imagination complaisante! Les campagnes les plus célèbres des Grecs ne sont à l'en croire que des excursions de maraude, dont les Grands Rois laissaient le soin aux satrapes de la frontière. « Rien de plus semblable aux expéditions actuelles des Gourkhas et des Népalais sur les limites nord de l'Inde britannique; aux attaques de telles bandes d'Arabes insoumis sur des tribus algériennes du Sahara français. Sans doute, vers les régions de l'Himalaya et dans quelques douars africains, on *parle de pareils exploits avec exaltation*, mais Londres et Paris les ignorent (3). » Voilà le cas qu'il convient de faire des récits d'Eschyle ou de Xénophon, et les plus illustres parmi

(1) T. I, p. 485.
(2) T. II, p. 288.
(3) T. II, p. 289

les prétendues victoires helléniques ne troublent pas un instant l'ami des Perses dans sa sérénité. Marathon fut « une échauffourée et rien de plus ». Tout ce qu'on peut affirmer de mieux en faveur des Grecs, c'est qu'il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus. Aux Thermopyles, le passage fut, après tout, forcé par les envahisseurs. Salamine est plus embarrassant par cette raison que Thémistocle resta ferme pour une fois dans sa fidélité à la cause nationale, parce qu'il avait reçu trente talents des Eubéens, à la condition de leur donner le temps de se mettre en sûreté; on sait quel fut le résultat de dispositions exceptionnelles chez ce traître. Mais, aux yeux de Xerxès, *cette affaire ne put raisonnablement passer pour un échec :* s'il recula, c'est qu'il se dégoûtait précisément à la même heure d'une guerre sans intérêt. Après le départ de sa flotte seulement, les Athéniens prirent d'eux-mêmes l'opinion que la poésie a si heureusement mise en œuvre : ils se hasardèrent timidement à sortir de leur abri, et c'est ce qu'ils appelèrent plus tard avoir poursuivi les Perses. Enfin, Platée est une de ces affaires *qui ne font honneur à personne :* la victoire des Grecs doit être attribuée *à des causes tout accidentelles,* et quant à la gloire, « la forfanterie hellénique en décida plus tard (1). »

Tout cela est bien amusant; mais le triomphe de Gobineau dans le genre dénigrant, c'est son interprétation de la *Retraite des dix mille.* Il commence par récuser le témoignage récent de Grote en faveur des compagnons de Xénophon, car « la partialité pédantesque pour le grec et le latin a toujours enlevé aux plus grands esprits jusqu'à la possibilité du discernement ». Puis il taille sa meilleure plume, et voici le spectacle auquel nous assistons. Les Dix Mille sont des « routiers pillards » qui ne se battent qu'à la dernière extrémité; une tourbe qui passe le temps à se tromper, à se trahir, à se quereller, ne

(1) On peut comparer ces appréciations à celles de M. Paul Bourget, familier de Gobineau pourtant, et si averti des données de la sociologie contemporaine, si finement préoccupé des nuances de races. Il célèbre à l'occasion (*Idylle tragique*) « la Grèce primitive et héroïque, celle qui arrêta l'invasion de l'Asie par la seule vertu de l'élite, de la race supérieure mise en présence des races inférieures et de leurs hordes innombrables ».

se mettant d'accord que pour mal faire ou se tirer d'un mauvais pas. Le voisinage des Perses, leurs alliés, les affole d'abord de terreurs « entièrement imaginaires ». Car vit-on jamais compagnon plus débonnaire que l'excellent Tissapherne, qui va fournir une frappante illustration de la fameuse « douceur iranienne » ? Le chef asiatique, « avec sa bonhomie habituelle (1), » et même « plus affable que jamais (2) », fait bien mettre à mort quatre généraux grecs, vingt capitaines et deux cents soldats qui avaient répondu à une invitation amicale de sa part. Mais cela ne compte pas aux yeux de Gobineau ; il persiste à nous affirmer que son Iranien n'en voulait pas aux autres Hellènes, et que ceux-ci avaient le plus grand tort de s'effrayer. Ainsi Venise punit plus tard le seul Carmagnola et n'inquiéta pas ses subordonnés. Sans doute, objecterons-nous, mais on ne peut vraiment reprocher à Xénophon d'avoir ignoré ce précédent futur. En tout cas, il se trompait dans ses alarmes ridicules : « ce coup frappé, l'harmonie la plus parfaite se serait rétablie sans peine entre les satrapes et les bandes, si la *peur dont celles-ci étaient travaillées depuis Cunaxa* ne les avait poussées à des extravagances qui *les couvrirent d'une gloire immortelle* (3). » En effet, se croyant menacés sans aucun sujet, les malheureux, « toujours préoccupés non d'un danger présent assez petit, mais d'un danger futur qu'ils se représentaient comme accablant, » s'enfuirent vers leur patrie sans regarder derrière eux. Tissapherne, charmé d'en être débarrassé, les poursuivit mollement, et ils ne trouvèrent de périls à courir que quelques rencontres avec les intrépides tribus du Kurdistan, arianes pour la plupart. Encore n'eurent-ils jamais sérieusement affaire qu'à des montagnards surpris et fâchés de les voir, mais satisfaits dès qu'ils avaient quitté les limites de leur territoire. Et ils étaient dix mille parfaitement armés, et tous homme de guerre par profession! Voilà une caricature bien plaisamment tracée, et Gobineau persistera jusqu'au bout dans son parti pris sur la bravoure ionienne. Car il voit des héros

(1) T. II, p. 319.
(2) T. II, p. 320.
(3) T. II, p. 322.

du même genre que ceux de *l'Anabase* dans ces stipendiés grecs qui prennent avec le temps une place de plus en plus grande sur les rôles des armées persanes. La presque totalité de ces capitaines étrangers étaient « des butors effrontés, des pillards sans conscience et sans entrailles » ; mais « on avait admis à l'état de lieu commun que ces gens avaient appris un métier fort difficile et qu'eux seuls le pouvaient exercer, parce qu'ils avaient grand soin de ne pas savoir autre chose ».

Arrêtons ici la peinture de l'ignominie grecque, en remarquant que ces lignes ont été écrites peut-être, publiées en tout cas sans modification par Gobineau après sa mission à Athènes (1864-1868). Il est même vraisemblable qu'il dut retarder par prudence jusqu'à la fin de son séjour près de l'Acropole l'apparition de l'*Histoire des Perses* (1869). Car, offenser les héros de Plutarque, c'est déjà toucher au point sensible les sujets du roi Georges, qui n'auraient pas pardonné ses sarcasmes à notre ministre plénipotentiaire; et, de plus, les Grecs modernes ne sont pas moins maltraités à l'occasion dans son ouvrage que leurs prédécesseurs sur le sol balkanique. Ce n'est pas à Constantinople seulement que Gobineau retrouve maint écho des traditions iraniennes d'étiquette et de gouvernement. « Dans le royaume hellénique, tout chrétien qu'il est, tout européen qu'il aspire à devenir, des traces vraiment persanes se font encore apercevoir dans les noms, dans les mots, dans les choses et même dans les mœurs. » Il est vrai que, de la part de son auteur, si fort indécis sur les apports sémitiques et sur les survivances arianes dans la psychologie iranienne, ce rapprochement pourrait passer à la rigueur pour un compliment. Mais voici qui est plus nettement ironique; il s'agit d'établir que les Orientaux, gênés par leur imagination grossissante, n'ont aucune capacité de calcul précis ou d'appréciation de sang-froid. J'ai vu, dit notre représentant (1), se former à Athènes un corps de volontaires destiné à Candie, sans que personne ait jamais pu savoir si ce corps qui paradait sous les yeux de tout le monde était fort de six cents hommes ou de

(1) T. II, p. 111.

quatre-vingts. « Les témoignages officiels pas plus que les récits particuliers ne sont parvenus à donner sur ce sujet, en apparence si facile, un résultat positif. » C'est le ton d'About dans *le Roi des montagnes*. Enfin, en soulageant sa bile échauffée par la reconstruction du temple de Jérusalem, il écrit sans sourciller : « Ainsi, nous avons imaginé les républiques du Sud de l'Amérique et la renaissance du peuple hellène; nous avons voulu faire sortir une Hellade de fantaisie *du détritus des Paléologues !* (1) » Que nous voilà loin de la sage étude de la *Revue des Deux Mondes* sur Capodistrias, dont l'auteur souhaitait l'entrée d'un citoyen de la Hellade, « chef d'autres citoyens, dans Constantinople *régénérée !* »

Pour comble d'animosité, Gobineau revient encore sur la question de l'art grec, qui semblait tranchée dans l'*Essai* en faveur d'Athènes, et il se montre cette fois beaucoup moins indulgent (2). Lorsque, dit-il, après les guerres médiques, *le sang se mêla de plus en plus*, à Athènes principalement, un fait se produisit qui a *fait illusion au monde :* des artistes excellents apparurent. Cet âge d'or ne régna pas longtemps : *il ne fut pas non plus très fécond.* Incontestablement, il « atteignit au suprême degré de la perfection dans ce qu'il sut faire » ; mais l'art égyptien est plus profond et plus fort, l'art assyrien plus majestueux, l'art du moyen âge et celui de la renaissance donne une conception plus haute du génie humain. Et personne n'hésitera à placer *Dante, Michel-Ange, Shakespeare et Gœthe sur des trônes dont Phidias et Pindare ne touchent pas le marchepied.* Voilà une prière sur l'Acropole qui est assez germaniste (3), n'est-il pas vrai, et ne rappelle guère le ton de Renan. Les historiens, les philosophes classiques, excepté Aristote, né dans une ville barbare, ont été des artistes, et seulement des artistes. Tout ce que Platon enseigna de sérieux *eut son prototype dans l'Asie occidentale* (4). Et laissant parler

(1) T. II, p. 265.
(2) T. II, p. 239.
(3) Nous verrons qu'aux yeux des aryanistes esthéticiens, Dante et Michel-Ange sont incontestablement des Germains.
(4) T. II, p. 143.

en exclamations alternées tantôt la passion trop écoutée de son cœur, tantôt la protestation désespérée de son bon sens et de sa raison, notre fougueux jouteur poursuit. « Encore une fois cette gloire ne vécut pas longtemps, mais elle fut... Impossible d'imaginer une nation plus vile... mais encore une fois, elle a eu un siècle de génie... Il eût dû suffire de l'admirer comme on admire un grand acteur (1)... »

Ce qu'il y a de stupéfiant dans une pareille diatribe, c'est qu'elle vit le jour de la publicité après que d'autres écrits avaient déjà indiqué la réconciliation de l'aryaniste adouci par l'âge avec la beauté grecque, qui fut la consolation de sa vieillesse. De son séjour à Athènes, de la familiarité des chefs-d'œuvre antiques datent ses premiers essais de sculpture, occupation qui tiendra la plus grande place dans la dernière partie de sa vie. La même année que l'*Histoire des Perses*, mais avant cet ouvrage, parut un recueil de vers du comte, placé sous l'invocation de la sainte « Aphroessa », le navire qui portait d'Athènes à Délos les offrandes du peuple de Minerve : et, dans l'introduction de ce volume on ne perçoit pas autre chose que l'accent ému d'un fervent de l'antiquité plastique. Le préfacier d'*Amadis* écrira de l'auteur du poème : « Il ne pouvait se détacher de cette terre classique. La plaine de l'Attique, l'Acropole, étaient devenues nécessaires à son existence. » Et en effet, son épopée symbolique fait du Parnasse, cette cime méditerranéenne, le séjour d'élection des héros arians divinisés en compagnie d'Amadis. Pourquoi donc cette contradiction gratuite et cette imprudente coïncidence que fut, en 1869, la publication des pages antihelléniques que nous venons de résumer? Ce sont là les sautes de vent imprévues de la passion qui ne raisonne pas.

(1) T. II, p. 240.

X

LES MACÉDONIENS

Nous allons rencontrer d'ailleurs une plus surprenante palinodie en abordant la période macédonnienne de l'Iran. L'appréciation du rôle d'Alexandre, telle que nous l'offre l'*Histoire des Perses,* est le plus beau monument de l'incohérence gobinienne, l'éclatante illustration des dangers de l'inspiration personnelle, en matière de psychologie rétrospective.

L'*Essai* nous avait appris que les Macédoniens demeurèrent très arians, qu'ils n'étaient *nullement des Grecs*, qu'ils tenaient surtout, par le sang, aux Illyriens et aux Thraces. Leurs rois se disaient Héraclides, il est vrai, et ce serait là un fâcheux cousinage entre Alexandre et Agésilas, si le héros du Nord, en quelque sorte conscient de ce danger pour sa mémoire, n'avait préféré se proclamer « Æacide par sa mère ». Nous avouons d'ailleurs que la différence ne nous semble pas grande au point de vue de l'hellénisme de ses origines. Quoi qu'il en soit, il demeura toujours, d'une part, odieux aux Grecs, incapables de comprendre sa grandeur; de l'autre, cher seulement à ses sujets naturels et plus encore aux Iraniens, qui l'adoptèrent d'enthousiasme et l'ont de mille manières rattaché à leurs propres rois dans leurs annales.

Suivons donc le jeune capitaine dans son héroïque équipée. Et, tout d'abord, l'*Histoire des Perses* n'ajoute rien de nouveau au récit traditionnel des conquêtes macédoniennes, sauf une évidente partialité pour Alexandre, qui va jusqu'à le décharger de l'incendie de Persépolis. Pure légende que cette catastrophe, car Gobineau, explorant les ruines de la cité, rebâtie de son propre aveu par les Sassanides, « chercha avec soin les traces du feu et n'en trouva nulle part. » Allez donc retrouver les vestiges de l'incendie de Rome par Néron en vous promenant sur le Forum !

Mais ceci n'est qu'un détail : l'inattendu dans les apprécia-

tions du comte débute avec le séjour de l'armée d'invasion à Hécatompylos des Parthes. C'est là qu'Alexandre se transforma en Grand Roi perse, qu'il prit l'habit oriental, s'entoura de mélophores et ressuscita à son profit tout l'appareil fastueux de la cour achéménide. Qu'une telle métamorphose ait eu son utilité politique, comme celle qui fit de Darius un souverain tout sémitique, on le peut soutenir, à la condition de la présenter comme une habile et prudente concession à des nécessités ethniques, nées de la conquête. Mais c'était le décor de la vie d'Alexandre qui devait seul changer en ce cas, et non pas son âme ariane. On sait, au contraire, qu'il prit fort au sérieux son autocratie et, peu après, sa divinité. Comment donc Gobineau va-t-il nous raconter les épisodes caractéristiques qui marquent la scission morale entre les généraux macédoniens et leur capitaine asiatisé, c'est-à-dire les conspirations de Philotas, de Parménion et bientôt le meurtre de Clitus, interprète imprudent de la pensée nationale? Si nous essayions d'en supposer les termes d'après les enseignements tant de fois répétés du comte, voici quel serait le schéma de son récit probable. Les chefs macédoniens, arians de tendance, plus ou moins imbus de la pensée féodale, seront profondément choqués par les allures despotiques, les façons efféminées de leur suzerain, qui tourne de manière si patente au despote sémitique. Tout, plutôt que de subir la honte « d'être fouetté par les verges des Perses » et de s'adresser à ces vaincus pour obtenir accès auprès de leur frère d'armes, tandis qu'il s'enferme dans son harem et repousse ses compagnons naturels! Et pourquoi donc les Arians de l'Ouest eussent-ils accepté des usages qui choquaient à bon droit un Çamide ou un Gawide de l'Est? Alexandre va donc être condamné sans ménagement, et rappelé par son juge à ses fonctions précaires de président couronné d'une république ariane.

Eh bien, nous lisons tout le contraire. Avec une éloquence foudroyante, Gobineau prend le parti du nouveau Grand Roi et accable d'invectives ses téméraires subordonnés. Voici d'abord l'argument politique que nous avons accepté en principe, mais qui est ici présenté sur un ton significatif. On a

blâmé Alexandre du changement de son attitude et les « rhéteurs de tous les temps » ont considéré cette façon d'agir comme une preuve que les grands esprits succombent à l'ivresse de la fortune. Mais il eut raison de se montrer « l'homme de la fusion ». Fallait-il donc imposer à l'Iran les « lois brutales de Lycurgue avec leur pratique éhontée » ou « les lois sentimentales de Solon avec leurs applications démagogiques ». Pourquoi introduire de pareils ferments d'anarchie dans la *populeuse*, *florissante*, *savante et vieille Asie* (1)? Qui ne verrait que l'antihellénisme de Gobineau lui fait oublier en ce lieu jusqu'à son antisémitisme, et qu'ayant jadis montré à satiété la vieille et savante Asie corruptrice de la Grèce, il nous présente soudain l'exemple de la Grèce comme dangereux pour la florissante Asie.

Mais écoutez la scène du meurtre de Clitus. Ce frère de la nourrice d'Alexandre était particulièrement aimé du roi et commandait l'une des deux divisions des hétaires. Il avait pourtant de longue main l'habitude, quand il se trouvait avec les autres chefs, de dénigrer son bienfaiteur à cœur joie. *C'était la maladie grecque* (2). Un jour, à la table du souverain, se trouvant « plus ivre que de coutume », il prétendit démontrer que les exploits accomplis en Asie appartenaient bien moins à Alexandre qu'aux Macédoniens, dont le courage avait tout fait. Et s'exaltant de plus en plus il poursuivit : « Voilà cette main qui t'a sauvé du Granique. Dis ce qui te plaît, mais n'invite plus désormais d'hommes libres à ta table. Contente-toi de barbares et d'esclaves pour baiser le bord de ton habit et adorer ta ceinture. » On sait le reste, et qu'Alexandre, fou de colère, arracha la lance des mains d'un garde du corps pour en percer l'audacieux protestataire. N'importe, c'était là une belle scène d'indépendance ariane, et Gobineau devrait frémir d'aise à de si nobles accents, qu'il n'a pas même l'excuse de croire sincèrement helléno-démocratiques, puisque les Macédoniens sont des Arians à ses yeux. Malgré tout

(1) T. II, p. 406.
(2) T. II, p. 421.

il les dira maintenant Grecs, c'est-à-dire méprisables, et plaindra l'infortuné despote. « Être un héros, le plus grand des hommes, avoir soumis et réglé l'Europe et l'Asie... et *se voir harcelé comme une bête fauve* par les injures, les grossièretés et les opprobres d'un soldat ivre, interprète maladroit *mais sincère* de l'esprit d'*envie et de basse opposition* répandu dans le camp, ce n'était pas possible... En principe Alexandre était dans *son droit*, dans la justice : c'était une fois par hasard la grandeur *mettant le pied sur la bassesse*, et, pour la rareté du fait, *il n'y a rien là que de très beau* (1) ! » Les pareils de Clitus méritaient-ils donc quelque ménagement pour leurs *prétentions soldatesques* et *pour ce qu'il leur plaisait de nommer la liberté grecque*. Le sophisme est vraiment ici trop visible : écrire partout « soldatesque » au lieu de « féodal », « grec » au lieu de « macédonien », voilà le secret pour transformer la noblesse blanche en abjection nègre, l'aryanisme en sémitisme, et un preux du Nord de l'Hellade en un condottiere du Sud.

Plus puéril encore sera le plaidoyer de Gobineau en faveur des prétentions divines de son favori. Car il nous déclare tout d'abord qu'Alexandre *se croyait sincèrement dieu* (2), et trouvait en se contemplant lui-même des raisons si fortes et si personnelles de penser ainsi, que nul être au monde ne pouvait en avoir de pareilles. Si nous songeons que ce privilège était accordé volontiers dans l'*Essai* aux héros arians des premiers âges, nous concéderons que le roi de Macédoine semble bien digne, en effet, d'hériter d'une pareille fortune, même après l'heure des mélanges, et cette appréciation aura du moins à nos yeux le mérite de la franchise. Pourquoi donc, un peu plus loin, oubliant, selon son habitude, ses précédentes déclarations, notre homme va-t-il soudain plaider les circonstances atténuantes et assimiler de son mieux les honneurs divins réclamés par le « fils d'Ammon » à une simple formule de politesse? Avec quelle amusante mauvaise foi d'enfant pris en défaut et niant contre l'évidence, que l'on en juge par ce qui

(1) T. II, p. 423-424.
(2) T. II, p. 387.

suit! Il insinue tout d'abord qu'Alexandre « désirait » ces hommages religieux, mais ne les « imposa pas » ; que d'ailleurs les Grecs l'eussent satisfait plus volontiers sur ce point que les Perses, puisqu'ils rendaient sans scrupules de tels honneurs aux morts illustres, aux athlètes défunts du stade même, et que toute la question était pour eux de savoir si on pouvait faire une exception en faveur d'Alexandre vivant; tandis que chez les Perses une telle profanation répugnait également aux partisans de l'antique doctrine de l'Iran et aux mazdéens de religion modernisée. Aussi bien, tout ce qu'Alexandre réclama de ses sujets, Grecs ou autres, ce fut, non pas un culte véritable comme le crurent les premiers dans leur orgueil, mais simplement la « prosternation » (1). Or, la prosternation n'était qu'une formule d'urbanité en Asie, n'y avait pas d'autre sens que « je suis à vos pieds », ou encore « votre serviteur », et constituait en un mot le salut usité dans la bonne compagnie. Les Assyriens en avaient répandu l'habitude, et comme ils avaient *longtemps passé pour les arbitres des belles manières*, on leur avait emprunté autour d'eux cette coutume. Quant aux faits que les Assyriens étaient des Sémites, à l'âme rampante, il vaut mieux n'y pas songer pour le moment; nous sommes tout à la joie d'avoir expliqué un malentendu regrettable. Ce sont les Grecs qui ont mal compris leur héros, et ce qui n'était chez lui que simple exigence de maître de maison sachant vivre. « En voyant les Macédoniens et les Grecs lui refuser un acte de déférence *devenu d'ailleurs assez banal*, les Asiatiques pouvaient en induire que le Grand Roi n'exerçait pas sur tous ses alentours indistinctement une égale autorité (2). » Tournons quelques pages, et voici pourtant de nouveau l'aveu sans ambages des aberrations du prétendu fils d'Ammon. Il avait « le sens du divin » et voulait qu'on le crût dieu, « parce qu'il était convaincu de l'être. » Les devins l'entouraient; nuit et jour avaient accès dans sa tente quelques-unes de ces femmes prophètes, dont l'*Essai* nous a dit l'hystérie finnoise ou méla-

(1) T. II, p. 425 et suivantes.
(2) T. II, p. 465.

nienne. En un mot, Alexandre était *ivre de Dieu*, et les Asiatiques, « toujours préoccupés de cet ordre d'idées, l'ont reconnu pour un des leurs. » Triste honneur qu'une telle naturalisation pour un héros de l'aryanisme (1)!

C'est un curieux problème psychologique que cette approbation obstinée des faits et gestes d'un grand homme évidemment déséquilibré. En cette circonstance plus encore qu'en toute autre, notre fantaisiste écrivain perd de vue la logique et se complaît dans l'incohérence. Douze ans avant l'apparition de l'*Histoire des Perses*, appréciant l'*Histoire grecque* de ce même Grote que Gobineau récuse pour ses sentiments philhelléniques, Mérimée le trouvait plutôt sévère, mais juste malgré tout, envers la mémoire d'Alexandre. « A ses yeux, il fut seulement un grand destructeur, comme Attila, Gengiskhan et Tamerlan; et, si nous le mettons au-dessus de ces terribles fléaux de l'humanité, c'est peut-être parce que notre éducation occidentale nous a laissé une admiration traditionnelle pour les *vertus chevaleresques*. Dans Alexandre, nous voyons le type accompli de *ces preux du moyen âge* à qui nous passons tout en faveur de leurs beaux coups de sabre. » Il y a certainement quelque chose de ce sentiment au point de départ de l'enthousiasme de Gobineau, qui, tout jeune encore, avait fait d'Alexandre le héros d'une tragédie en cinq actes dont nous reparlerons. Plus tard, malgré le progrès de ses théories ethniques, la seconde partie de la vie du Macédonien ne lui parut pas inconciliable avec la première, surtout en conséquence de cette illusion d'optique, née de son séjour en Asie, dans laquelle il s'est complu jusqu'à se fausser le regard, et qui lui montre à présent la Grèce odieuse jusque dans ses

(1) Par un assez singulier contraste, un penseur que Gobineau jugerait à bon droit fort sémisé, Spinoza, s'est servi précisément de l'exemple d'Alexandre pour condamner cette inspiration politique familière aux tyrans usurpateurs et qui les porte à se donner pour enfants des dieux. Alexandre, dit-il, le fit surtout pour les Perses et les Indiens, tandis qu'il cherchait à s'en excuser auprès de ses Macédoniens. « Mais ceux-ci étaient trop éclairés pour être dupes, et il n'est pas d'hommes (à moins qu'ils ne soient entièrement barbares) qui se laissent tromper si grossièrement et qui, de sujets, consentent à devenir esclaves et à renoncer à eux-mêmes. » (*Tractatus theologico-politicus*, ch. XVII.)

faubourgs macédoniens, la Perse aimable jusque dans sa décadence sémitique. Il paye donc par une évidente et presque ridicule palinodie l'excès de ses préventions irréfléchies. Rien ne fait mieux connaître que cette aventure malencontreuse le point faible en une intelligence par certains côtés si brillante, le défaut de la cuirasse en une armure scientifique de si belle apparence parfois.

Et les conséquences mêmes de l'œuvre politique d'Alexandre n'auraient-elles pas dû avertir l'avocat intransigeant de ce dieu néfaste qu'il faisait fausse route dans son panégyrique. Rien ici d'une action favorable sur l'avenir de l'humanité ariane, la seule digne d'intérêt comme chacun sait; rien qui rappelle, par exemple, la grandiose mission de Cyrus. Bien au contraire, Alexandre, de l'aveu de Gobineau, hellénisa définitivement l'Asie, souda le monde araméen à la société ionienne, jeta sur tout l'Orient la teinte uniforme d'une administration grecque; mince vernis d'ailleurs et dissimulant mal les matériaux assyriens qui lui servaient de support. Qu'y a-t-il donc là de glorieux ou de providentiel? Et n'est-ce pas plutôt, à l'égard des rares vestiges de l'aryanisme iranien, si affaibli déjà, une déplorable et presque satanique besogne? Sans doute le vainqueur du dernier des Achéménides trouva plus tard l'approbation des Parthes féodaux, dont nous allons voir l'entrée en scène; mais ce fut de son courage juvénile qu'ils se réclamèrent, et non pas des faiblesses maladives de ses derniers jours. Ainsi, nul sophisme, nul témoignage spécieux ne lavera Gobineau du reproche d'inconséquence en ce lieu; et sans compromettre peut-être sa réputation d'intuitif, que certains de ses fidèles trouvent plus justifiée que jamais dans l'*Histoire des Perses*, il est évident qu'il y laisse en route les restes de sa bonne renommée de logicien.

XI

ROMAINS ET PARTHES

Les annales de la Perse ariane pourraient une fois de plus s'arrêter à ce chapitre qui nous apprend l'entière hellénisation de l'Asie antérieure. Elles sont continuées néanmoins avec une nouvelle ardeur parce qu'au contact des Romains conquérants l'Iran pur paraît se retrouver un instant debout dans le royaume tout féodal des Parthes et sous leurs souverains, fils d'Aresh. Ce fut là une de ces réactions salutaires, suscitées par les montagnards de l'Elbourz et les paladins scythisés de l'Est, comme on nous en a déjà donné plusieurs fois le spectacle. Gobineau atténue de son mieux ce fait que l'insurrection des Arsacides contre les rois macédoniens, descendants des compagnons d'Alexandre, s'appuya principalement sur l'appel aux souvenirs de l'hellénisme; car ce serait avouer une déchéance de l'idée féodale et faire une pénible concession à la soi-disant liberté grecque. Non, en réalité, l'hellénisme des Parthes « était fort court », et nous pouvons même nous remémorer tout à point, après l'avoir si profondément oublié au temps de Clitus, que les soldats macédoniens, établis en colons dans l'Iran et principaux artisans du soulèvement contre leurs dynasties nationales, « avaient vu quelque chose d'analogue au système féodal dans leur pays (1). » De plus, au bout de trois générations, ces nouveaux venus étaient déjà pénétrés de sang scythe. En sorte qu'il faut voir une fois de plus la main de ces frères des Ases dans la restauration des coutumes féodales par les Parthes. Ces dispositions d'esprit leur assurent *a priori*, comme bien on pense, la partialité de Gobineau, qui ne cache pas sa sympathie pour le « noble faucon arsacide ». Précisément il possède dans son cabinet une pierre gravée où l'on voit un cavalier parthe portant sur un poing un gerfaut

(1) T. II, p. 473.

« L'oiseau semble appartenir à cette race forte, à dos gris, à ventre blanc, avec l'iris de l'œil jaune, que l'on tire aujourd'hui des pays orientaux de la Caspienne. » Les possesseurs de ces rapaces avaient quelque chose de leurs instincts de proie. Les rois arsacides ne jouirent parmi leurs sujets que d'une autorité précaire, due à la seule valeur de leur bras; le gouvernement demeura toujours entre les mains du « Sénat des Parthes », comme disaient les Romains, incapables de comprendre le fonctionnement de la constitution féodale. Ces réactionnaires retournèrent aussi à l'antique doctrine religieuse, par la suppression du prêtre, par la restitution au chef de famille de ses droits de sacrificateur.

Tout cela est bien séduisant pour un aryaniste. Et cependant Gobineau a vu se dérouler sous ses yeux attentifs des spectacles trop différents de cette barbarie guerrière pour goûter maintenant sans arrière-pensée un romantisme si chèrement payé. Nous lui trouvons, ô surprise, l'oreille ouverte et le cœur pitoyable aux doléances du bourgeois des bonnes villes. En effet, les cités de l'Iran eurent « horreur de ce gouvernement *brutal* ». Il est vrai, jusqu'à nos jours, sans cohésion, sans idées communes, elles demeureront malgré elles dans la main des tribus nomades, homogènes et plus capables d'enthousiasme; ne se laissent-elles pas opprimer à l'heure actuelle par une dynastie de Turcs Kadjars, issus précisément des environs d'Asterabad, qui est situé en plein pays parthe? Mais les victimes de ce régime violent ne s'y sont jamais résignées sans protestations; déjà les lois votées par les grands vassaux des Arsacides « ne convenaient nullement à une société devenue très complexe et très cultivée, à ces villes magnifiques, de grandeur *surhumaine* ».

Et voici que les restrictions se pressent à présent sous une plume jadis si habile à innocenter la hiérarchie nobiliaire de ses plus évidents méfaits. Tout d'abord, les rois fils d'Aresh eurent le tort d'adopter par anticipation le système politique des Capétiens et surtout des Valois, en substituant des princes de leur famille aux grands feudataires, étrangers à leur parenté. Or, si les vassaux avaient pratiqué la résistance, les cousins

s'élevèrent jusqu'à la compétition. Ainsi l'on verra plus tard en France les princes de la fleur de lys aspirer à toutes les usurpations et ne trouver rien de trop haut pour leurs prétentions ou leurs espérances. Dans l'Iran, les mêmes causes affaiblirent à l'excès la maison royale, et, *comme la faiblesse se montre volontiers disposée à la violence*, la seconde dynastie arsacide, iranienne par une femme, scythe par ses autres attaches, accentua les défauts de ce système *anarchique* et restaura *avec une vigueur malheureuse* le génie guerrier, l'esprit d'indépendance personnelle, le goût de la résistance au pouvoir supérieur! Appliquer l'épithète de « malheureux » à de tels sentiments, quel progrès cela révèle dans l'instruction politique de notre aryaniste! Bientôt on atteignit à « l'idéal » du fractionnement de l'autorité, à l'apogée du désordre; on restitua les anciennes institutions avec *une passion en définitive aveugle*, et le terme de comparaison qui revient à plusieurs reprises dans ces pages découragées est celui de République polonaise. Oui, l'analogie se poursuit jusque dans l'existence auprès de chaque seigneur d'un officier héréditaire, commandant l'armée par droit de naissance, et qui, aux côtés du Grand Roi, sous le nom de souréna, n'était « pas autre chose que le grand maréchal des diètes de Pologne ». Un disciple de Gobineau pourra résumer plus tard cette clairvoyante appréciation par une phrase significative. L'excès de l'acclamation gothique, c'est le *liberum veto!*

En résumé, « on n'a jamais vu se présenter dans le monde et se balancer sur une aussi grande échelle et avec tant de ressources, de puissance et d'éclat, les avantages et les inconvénients du régime féodal. » Poussé jusqu'aux dernières limites, il créa le *désordre et l'anarchie;* sous ce rapport, la monarchie parthe ressemble assez à ce que fut le royaume de Jérusalem sous les princes croisés : *le mal qu'on en peut citer est patent, et les reproches sont sans réplique!* Sans réplique? Un instant, car ici se réveille, sous sa propre injure, le Gobineau de l'*Essai* tout prêt à riposter. « Est-on bien malheureux quand on est si vivace? » Et il s'empresse à répliquer, malgré son aveu momentané d'impuissance. Oui, la liberté excessive

et le dogme de l'*individualité* portèrent du moins tous leurs fruits « bons et mauvais » durant cette période énergique. Concédons qu'il n'y eut pas d'ordre, pas de repos, que les petits pâtirent cruellement. En revanche, la force de l'indépendance fut si immense qu'elle suffit à tout, même à corriger *quelquefois* ses propres excès. Et puis « le mal dura cinq cents ans » (toujours le *critérium* laudatif de la durée, même en mal) et n'empêcha, comme on l'a vu, ni la richesse exubérante de se développer, ni l'esprit de tout embrasser. L'*anarchie fut partout, la médiocrité* nulle part. La mort frappa souvent, mais en pleine floraison de la vie, et il n'y eut pas de langueur jusqu'à la fin. *Ce fut l'excès même de leur mérite qui tua les Arsacides.* Ainsi ce médecin philosophe se console de la mort d'un patient chéri par l'assurance que le malade succombe à une pléthore de santé.

Voilà certes une belle oraison funèbre, et l'on conçoit que les pâles adversaires de pareils héros, les Romains soient traités sans plus de façon que les soldats de Thémistocle. Triompher des Arsacides, c'était l'objectif constant des empereurs de Rome, tout aussi bien que recueillir l'héritage de Valentine de Milan, prendre pied en Italie fut le rêve désastreux des Valois. Les armes des Césars ne recueillirent sur ce terrain ingrat que « des triomphes d'apparat », et les entreprises de Crassus, de Marc-Antoine, de Césennius Pœtus, tournèrent à la honte de ces généraux, quand même elles n'empiétèrent pas sur l'Iran proprement dit, mais se bornèrent à l'Arménie, ce champ restreint des ambitions latines.

Gobineau retrouve aujourd'hui avec sympathie les traits des Parthes chez les guerriers afghans, sans s'arrêter à cette particularité gênante qu'à l'exemple des Arsacides, se donnant pour les descendants d'Abraham, les gentilshommes de Kandahar prétendent à des origines sémitiques et se considèrent comme une tribu juive. Mais leur organisation est restée celle « de la plus pure et de la plus orgueilleuse féodalité », et c'en est assez, avec le souvenir du chevaleresque Mir-Elem-Khan, pour leur mériter un brevet d'aryanisme patent, que nous retrouverons dûment contresigné, au bout de quinze ans, dans les *Nouvelles asiatiques*.

Les dernières pages de l'*Histoire des Perses* sont consacrées à la réaction sassanide. Entreprise au nom du mazdéisme et de ses prêtres hiérarchisés, elle eut à satisfaire au besoin d'ordre et de repos des populations non iraniennes ou à demi iraniennes, fatiguées de subir le contre-coup de discordes féodales où elles ne prenaient nul intérêt. A beaucoup d'égards, ce fut une jacquerie; les nobles furent massacrés ou se retirèrent du côté de l'Inde, vers les régions scythiques d'où ils étaient sortis. Et, sur l'antique conquête de Zohak, le sémitisme règne enfin de façon définitive aux yeux de Gobineau, tenu seulement en échec par quelques restes du passé arian, « ce qui a lieu encore aujourd'hui d'une manière assez curieuse. » Ces prétendues survivances scythiques forment la spécieuse excuse que se ménage cet aryaniste inconstant pour répondre aux scrupules éveillés dans sa propre conscience par ses irrésistibles sympathies orientales.

La conclusion de l'*Histoire des Perses* était difficile à formuler, elle le fut pourtant, mais non sans garder quelque reflet de l'incohérence qui caractérise ses prémisses. Le rôle de l'Iran, assure Gobineau en terminant, a été de mettre en contact l'Inde avec la Grèce, et de préparer par là un échange fécond de notions, d'impressions, de croyances, d'idées qui opéra un incomparable *élargissement des esprits* et ne permit plus désormais aux nations « d'en revenir aux étroits et grossiers berceaux où Phocion et Publicola les auraient à jamais tenues assoupies ». Ceci n'est-il pas l'efflorescence la plus outrecuidante du sémitisme qui végétait à l'état latent, durant tout le cours de l'ouvrage, sous les futaies, de plus en plus éclaircies par le temps, de la féodalité ariane? Oui, ce rôle d'intermédiaire intellectuel, si inévitablement lié à celui d'entremetteuse ethnique, fut sans cesse attribué par l'*Essai* à l'Asie mélanisée, par l'*Histoire des Perses* elle-même à l'Assyrie servile. Comment donc coudre ce jugement à celui qui l'accompagne immédiatement. « C'est une nécessité de faire figurer dans la liste de nos aïeux les Parthes, qui nous ressemblent si fort par la façon dont ils ont compris la dignité personnelle de l'homme, notion très étran-

gère aux Grecs comme aux Romains; ces Parthes qui avaient pris une si haute conception dans l'héritage de nos aïeux communs, les Arians du Nord. » Aucun lien entre ces deux actions parallèlement exercées sur l'humanité; la première appartient à une race, la seconde à l'autre. Gobineau prétend faire honneur aux Iraniens d'une fusion morale qui prépara pourtant la naissance d'un chaos oriental des peuples, source empoisonnée du chaos occidental, dont il reproche si durement aux Romains la paternité. Puis, d'une même haleine, il vante ces hommes pour leur dignité rigide, leur exclusivisme aristocratique, par où nous voyons trop que la fusion finale se fit en effet malgré eux et contre eux.

Il est donc impossible de méconnaître une fatigue de plus en plus sensible de la faculté logique vers la fin de l'*Histoire des Perses;* lassitude attribuable en partie aux difficultés du sujet, à cette sorte de gageure qui consiste à montrer un prétendu triomphe de la féodalité ariane au foyer même des grandes civilisations sémitiques et urbaines de l'antiquité, une inspiration nordique dans le méridionalisme le plus flagrant; en partie peut-être à l'état de santé de l'auteur, qui traversa précisément vers 1869 une crise de maladie et de découragement, causée par son ambassade à Rio-de-Janeiro. Aussi bien, par la suite, semble-t-il n'avoir plus compris lui-même le sens et la portée de l'*Histoire des Perses* et préféré de nouveau le schéma préconçu que lui fournissaient les théories de l'*Essai* aux conclusions formelles que lui avait enfin imposées le spectacle des faits d'Orient. En effet, on ne lit pas sans stupéfaction, dans l'avant-propos de la deuxième édition de son grand ouvrage, ces lignes, les dernières peut-être qui soient sorties de sa plume (1882) : « J'ai écrit l'*Histoire des Perses* pour montrer par l'exemple de la nation ariane, la *plus* isolée de ses congénères, combien sont *impuissantes* pour changer ou brider le génie d'une race les différences de climat, *de voisinage*, *et les circonstances de temps*. » Il oublie donc à la fois, et ce réservoir inépuisable d'énergie ariane si complaisamment disposé par lui au contact de l'Iran dans les tribus scythiques, et l'action, puissante toujours, victorieuse enfin, du sémitisme urbain sur

la féodalité montagnarde, en un mot, l'influence du milieu social, tellement plus évidente en cette évolution que celle de la race. Nous proposerions en conséquence cette restitution du texte trompeur de l'avant-propos : « J'ai écrit l'*Histoire des Perses* pour montrer, malgré moi peut-être, par l'exemple de la nation ariane, la *moins* isolée de ses congénères, combien sont *puissantes* pour changer ou brider le génie d'une race les différences de voisinage et les circonstances de temps. »

XII

DE LA PORTÉE DE L'HISTOIRE DES PERSES

Demi-roman encore une fois, œuvre de l'imagination constructive, travaillant sur une idée fixe et ne cédant que de façon intermittente aux représentations du bon sens, tel est le résultat de ce grand effort d'interprétation historique. Il était dans la nature de Gobineau de juger arian tout ce qui lui paraissait noble et sympathique dans l'humanité; et c'est d'ailleurs un trait commun à toute l'école aryaniste. Or l'*Essai* avait assez largement semé par le monde les germes de la race élue pour permettre à l'auteur de moissonner au besoin à toutes les extrémités du globe le bon grain de ses féodales moissons. Nous nous sommes plu quelquefois à supposer notre diplomate envoyé vers 1855 à Pékin par son ministre, et à prévoir l'ouvrage qui en ce cas serait probablement sorti de ses études ethniques sur son entourage; un esprit à ce point systématique devant partout se plaire à placer de gré ou de force dans le cadre de ses principes théoriques ses croquis de la civilisation ambiante. Et les peaux couleur de safran n'eussent pas été, après tout, plus réfractaires aux opérations de la chimie ariane que les épidermes basanés de l'Iran.

Le laboratoire était mieux préparé même, plus richement doté peut-être de cornues baroques, d'alambics complaisants et de réactifs ingénieux que les régions montagneuses du vague Caucase eschylien. Ne nous avait-on pas énuméré avec soin

dans l'*Essai* ces tribus arianes de l'Ouest, que les vieux Célestes nommaient Szou ou Khou-te, en réalité les ancêtres des Scandinaves et des Goths (1)? Ajoutons les Kschattryas réfractaires en politique et protestants en religion à l'égal des premiers Iraniens, qui vinrent fonder la civilisation jaune. Par la même opération qui éclaircit pour d'autres fins le teint des Huns et des Scythes, il eût suffi de blanchir intrépidement ces Touraniens de l'Ouest, du Nord ou du Sud pour que chacune des incursions barbares en Chine pût donner le signal d'un rajeunissement ethnique, d'une vaccination nobiliaire, d'une réaction ariane. Cependant que la noblesse, le luxe et les tendances platement utilitaires auraient afflué sans cesse du réservoir jaune oriental.

Dans ce programme, l'époque toute féodale des Chao Tartares (2) (1200-255 avant Jésus-Christ) eût remplacé la période iranienne héroïque qui court de Férydoun à Cyrus, en succédant, par un nouveau trait de parallélisme, au règne de huit cents ans d'un Zohak jaune. En ce temps-là, le noble conduit son char de guerre, dont les quatre chevaux sont garnis de cottes de mailles et de caparaçons; lui-même est vêtu de peau de buffle, une cotte de mailles sur la poitrine, une fourrure de tigre sur les épaules, l'épée au flanc, le trident à la main, la tête abritée par un casque orné de coquilles et surmonté d'une aigrette. Quoi de plus arian? Ce paladin montre d'ailleurs la valeur impétueuse, l'amour des aventures, l'esprit chevaleresque, et tout à la fois le respect des rites, la politesse raffinée, le goût éclairé des lettres, qui en font incontestablement un grand-oncle des jarls nordiques. Son dévouement au suzerain, père du clan, est sans bornes : et la jolie légende de l'orphelin de Chao nous montre un groupe de vassaux sacrifiant leur vie et celle de leurs enfants pour assurer le salut du rejeton de leur seigneur.

(1) M. d'Ujfalvi, le savant historien des Aryens actuels de l'Hindou-Koush, a récemment confirmé ces vues (*Mémoires sur les Huns blancs*. Dans l'*Anthropologie*, 1898), ainsi que d'autres spécialistes.

(2) Voir en particulier les excellentes notes du marquis de La Mazelière sur l'*Histoire de la Chine* (Plon, 1901).

On trouverait facilement une tendance plus jaune sous la dynastie des Hans qui voit s'établir l'influence de Confucius : bientôt une action noire avec le bouddhisme mystique qui gagne alors le sud de la Chine. Puis, comme les sujets des Arsacides, ceux des Thangs retrouvent quelque chose de la vertu ariane des ancêtres. L'empire jouit alors d'une paix relative, grâce à la terreur de ses armes, et d'incessantes expéditions contiennent victorieusement les barbares du Nord. Voici un fragment d'un poète de cette époque, Li-tai-pé (1), en qui l'on reconnaîtra sans peine un cousin authentique de nos trouvères. On dirait le portrait du sire châtelain de Victor Hugo :

Sa main digne
Quand il signe
Égratigne
Le vélin.

« L'homme des frontières en toute sa vie n'ouvre pas même un livre. Mais il sait courir à la chasse : il est adroit, fort et hardi... Quel air superbe et dédaigneux! Son fouet sonore frappe la neige ou résonne dans l'étui doré. Animé par un vin généreux, il appelle son faucon et sort au loin dans la campagne. Son arc, arrondi par un effort puissant, ne se détend jamais dans le vide. Deux oiseaux tombent souvent ensemble abattus par la flèche sifflante. Les gens au bord de la mer se rangent tous pour lui faire place, car sa vaillance et son humeur guerrière sont bien connues dans le Kobi. Combien nos lettrés diffèrent de ces promeneurs intrépides, eux qui blanchissent sur les livres derrière leurs rideaux tirés! Et, en vérité, pourquoi faire? »

C'est pourtant la culture finnique de ces lettrés superficiels qui prend peu à peu le dessus comme la civilisation sémitique dans l'Iran. Elle amène à la longue l'énervement des courages, le triomphe du sensualisme, jusqu'à ce que la conquête des Mongols, descendants des Huns blancs, régénère pour quelques siècles encore le Céleste-Empire. Par la lente usure du

(1) Hervey-Saint-Denys, *Poésies de l'époque des Thangs*, Paris, 1862.

sang noble, la Chine tombe enfin dans la décadence dont nous avons actuellement le spectacle, à peine interrompue un instant par l'énergie des premiers conquérants mandchous, dont les règlements de caste ont encore aujourd'hui quelque chose de très arian (1).

Et voilà le plan sommaire d'une *Histoire des Chinois* que nous nous permettons de recommander à quelque jeune diplomate qui serait un disciple fervent de notre ancien ministre en Perse, tel qu'on affirme qu'il en trouva de son vivant (2).

XIII

CABBALE ET MYSTICISME

Afin d'établir mieux encore à quelle puissance d'illusion volontaire atteignit parfois cette intelligence de tournure si particulière, et pour apprendre à excuser à l'occasion les erreurs de bonne foi auxquelles le put entraîner un parti pris d'abord arrêté dans son esprit, ce serait peut-être ici le lieu de consacrer quelques lignes au plus important ouvrage de sa période asiatique, après l'*Histoire des Perses*, le *Traité des écritures cunéiformes* (en deux gros volumes in-octavo). Il le publia après avoir dit à l'Orient un adieu définitif, en 1864; mais il l'avait annoncé dès la fin de son premier séjour en Perse par une brochure préliminaire : *la Lecture des textes cunéiformes* (1858). Nous aurons peut-être l'occasion de revenir aux thèses d'histoire religieuse que renferment ces livres (ainsi que *les Religions dans l'Asie centrale*). Indiquons seulement que le projet principal de l'auteur était de recommander un nouveau mode d'interprétation de monuments jusque-là fort discutés.

(1) C'est par une réforme toute récente (1902) que l'impératrice douairière vient de permettre aux « gens des bannières », descendants plus ou moins authentiques des conquérants mandchous, de s'unir aux Chinois proprement dits.

(2) (Biographie de l'*Essai*, p. XXIV). M. de Rochechouart, dont il est question en ce lieu pour son ouvrage : *Pékin et l'intérieur de la Chine* (1878), ne nous paraît pas avoir subi de façon bien apparente l'influence de Gobineau.

En s'appuyant sur l'étude de la « talismanique », et guidé dans cette voie dangereuse par son savant ami le rabbin Moulla Lalazar Hamadany, il confondit trop évidemment les commentaires raffinés et puérils d'une érudition pour ainsi dire séchée dans sa racine par les préoccupations purement verbales de l'Orient moderne avec une interprétation originale et solide de ces lointains documents du passé : il crut tenir dans quelques formules magiques de bienveillance ou de haine la clef si longtemps cherchée en vain de l'épigraphie mésopotamienne. Et, en conséquence de cette erreur, le plus grand effort peut-être de sa vie érudite a mérité d'être apprécié comme nous allons le dire par un des maîtres de la science, aujourd'hui fixée, des écritures cunéiformes. Dans son article *Cunéiformes* de la *Grande Encyclopédie*, M. J. Oppert (contre qui Gobineau polémiquait dès 1858) raconte les doutes qui accueillirent à la première heure les efforts consciencieux des Rawlinson et des Grotefend sur ce terrain ardu. Renan lui-même ne niait-il pas en 1858, dans le *Journal des savants*, les résultats positifs déjà obtenus à cette époque? Les choses paraissent aujourd'hui si claires, ajoute le vétéran de l'érudition orientale, que les jeunes assyriologues ne veulent même plus admettre qu'il ait jamais plané sur ces questions quelque mystère, et ignorent de parti pris les luttes soutenues par leurs ainés pour le triomphe de la vérité. Puis il ajoute en propres termes : « Dans ce temps d'incrédulité au sujet de découvertes réelles, il se produisit des essais d'interprétations oubliés depuis à juste titre, mais qui, dans le temps, n'en contribuèrent pas moins à *retarder l'heure de la justice*. Nous citons les travaux de M. de Gobineau, qui déchiffra quatre fois de suite les mêmes textes cunéiformes, chaque fois d'une manière toute différente, mais toujours avec un égal succès, et qui lut le même texte de sept manières différentes de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas, de bas en haut, diagonalement de droite à gauche, diagonalement de gauche à droite, et enfin symboliquement (1). » On ne peut

(1) Les lettres de Mérimée à Gobineau nous apprennent l'accueil peu favorable que les professionnels firent dès le premier abord (1859) aux fantaisies du comte sur la lecture des textes cunéiformes.

nier que ces lignes sévères ne contiennent une critique justifiée des méthodes trop souvent appliquées par notre aryaniste aux sujets les plus divers. A ses yeux, comme à ceux de ses professeurs orientaux, la contradiction logique n'existe pas, la passion seule voit juste, et c'est le secret de bien des traits de caractère que nous aurons encore à découvrir dans sa complexe personnalité. Ajoutons, pour être juste, que ces défauts réels ne devaient nulle part saillir davantage que sur le terrain de l'érudition exacte. Il perd là tous ses avantages, tandis que, dans les études psychologiques, la méthode passionnelle et intuitive peut donner parfois des résultats au moins curieux et suggestifs, dévoiler des horizons que la raison serait plus paresseuse à entrevoir et plus lente à explorer.

Enfin, nous pensons qu'il est à propos de joindre à ses écrits d'inspiration asiatique un *Essai philosophique* que notre ministre à Athènes rédigea en allemand, durant l'année 1867, et publia en 1868 dans la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* (volumes 52 et 53) sous ce titre : *Recherches sur différents phénomènes de la vie sporadique*. Il donne expressément ces pages comme un appendice nécessaire à l'épilogue de l'*Essai sur l'inégalité des races*, qui n'a jamais été bien compris par les lecteurs. Nous avons vu en effet que les considérations apocalyptiques qui terminent son ouvrage de jeunesse firent grand tort à l'impression d'ensemble laissée par cette vaste synthèse : elles furent raillées et facilement réfutées. Or l'auteur avait eu, dit-il, l'intention d'y établir (1) l'existence d'une âme véritable de la race, vivant de sa vie propre et possédant une individualité définie. Ainsi Fechner rajeunissait alors pour l'Allemagne philosophique la vieille doctrine babylonienne qui attribue des âmes aux planètes et aux corps célestes. Par une sorte de réalisme, renouvelé du moyen âge mystique, qui fut disciple lui-même de l'Orient par Alexandrie et les Arabes, le comte prête expressément la vie aux concepts abstraits que le nominalisme de la philosophie moderne a ramenés à leur juste portée. *Omne concipiendum vivit*, et la vie « sporadique » est cette sorte d'exis-

(1) Voir *Essai*, t. II, p. 546.

tence spiritique, dégagée des liens de la matière, que mènent dans l'azur les créations de l'intelligence humaine. Car si elles apparaissent en effet vers la fin de l'*Essai*, il faut constater que Gobineau a singulièrement précisé et développé ces idées fumeuses par le commerce des sages de Téhéran et les conversations de Mulla Lalazar, sinon par la lecture de cet Hegel, qu'il a nommé lui-même un pur Asiatique. A ses yeux, ce ne sont pas seulement les idées qui mènent une vie propre et indépendante de celle de l'esprit humain, mais ce sont surtout les langues, expressions directes des races. Et par là il marie avec délices ses vues favorites en ethnographie aux antiques spéculations orientales sur le Logos. Les langues sont des habitants vivants, constitués par leur propre activité, de ce milieu spirituel qui est l'esprit humain, propice, selon les individus et les races, à la naissance et à la prospérité de tels concepts, de tels mots particuliers. Transformé profondément dans sa constitution par le mélange des races, un pareil milieu spirituel ne pourra plus nourrir les mêmes conceptions intellectuelles et les mêmes existences sporadiques. Voyez le français des nègres de Haïti, le jargon allemand des Juifs alsaciens. Car l'esprit n'a pas d'action directe sur cet Être-Langage et ne peut s'efforcer de l'adapter à ses besoins, comme il le fait des animaux domestiques, incapable qu'il est de le modifier dans son essence. Et, en présence de cette suggestive comparaison, l'on songe involontairement à ces contemporains de Sénèque qui discutaient gravement sur ce problème : les Vertus sont-elles des animaux? Tel est l'aboutissement du réalisme alexandrin. Poursuivant ses ingénieuses déductions, Gobineau accepte non seulement la survie et l'immortalité des âmes, humaines ou idéelles, en possession de leur pleine conscience; mais encore il suppose que dans l'au-delà elle mèneront une existence plus heureuse et plus parfaite, en sorte que la Langue, le Logos, nourri dans l'empyrée par un plus puissant afflux d'idées, prendra lui-même une ampleur et une perfection suprême au sein d'un milieu amélioré et désormais si bien adapté à sa prospérité. Ce sera sans doute le règne glorieux du Verbe-Race.

Les disciples du dix-huitième siècle français raillaient déjà au début de dix-neuvième le mysticisme allemand mis à la mode par les Ancillon et les Cousin avec ces génies volant entre ciel et terre qui « magnétisent nos âmes (1) ». Les voilà ressuscités pour une revue d'outre-Rhin par un Français qui est retourné s'abreuver à la source levantine de ces rêves. Ces pages sont précieuses pour nous faire comprendre mieux encore à quel point cette plastique intelligence subit, pour un temps, l'influence du milieu oriental où elle se plongeait avec délices. Ajoutons qu'on ne passe pas impunément par des écarts de température morale aussi excessifs. Nous retrouverons dans plusieurs des écrits ultérieurs du comte quelques traces d'égarement mystique.

(1) Voir Stendhal, *Armance*.

CHAPITRE III

LES « NOUVELLES ASIATIQUES »

Après quelques années d'infidélité à l'Orient, Gobineau y transporta une dernière fois sa pensée vers 1876, par la rédaction des *Nouvelles asiatiques*. Le plus accompli peut-être de ses ouvrages, au point de vue littéraire (c'est du moins l'opinion d'un bon juge, celle de M. André Hallays) (1), ce livre porte la marque d'une évolution sensible dans la pensée de son auteur; évolution que nous étudierons tout à l'heure plus à loisir. Gobineau, qui écrit maintenant à Stockholm, est entré dans cette période de sa vie que nous nommerons ascétique, et durant laquelle son impérialisme de jeunesse reparaît pour s'exaspérer jusqu'à prendre le ton d'un individualisme hautain. Aussi, ne voit-il plus du même œil ses gracieux amis persans; non qu'il leur soit tout à fait infidèle, puisque, dans les tristesses de ses dernières années, il songera de nouveau à s'en aller terminer ses jours au milieu d'eux; mais il se montre du moins plus sévère à leur égard et réserve maintenant ses faveurs à ce qu'il croit purement arian dans l'Asie occidentale.

Examinons en effet les trois nouvelles qui ont l'Iran pour théâtre, et les sujets de Nasr-Eddin-Shah pour acteurs. En chacune d'elles, nous retrouvons quelque figure de connaissance, et plus d'un trait de mœurs rencontré jadis dans les pages de *Trois ans en Asie*. *L'Illustre magicien* est certainement inspiré par l'aventure véridique d'un prince de la famille royale qui fut berné par un charlatan sans scrupules. *Gamber Aly* n'incarne pas un personnage moins réel, car nous avions

(1) Voir son étude sur Gobineau dans le *Journal des Débats* (6 octobre 1899).

lu dans les souvenirs de voyage du comte une partie de ses aventures. Enfin *la Guerre des Turcomans* est une page de l'histoire persane contemporaine, et nous y reconnaissons, à peine déguisé, cet aryaniste iranien, qui fut d'abord élève de Saint-Cyr, ne récolta dans sa patrie que disgrâces ou tribulations et devint la victime d'acquisitions morales tout à fait déplacées dans son milieu ethnique. Seulement, une nuance indéfinissable frappe bientôt un spectateur attentif de ces tableaux, tracés maintenant de mémoire, où les concours s'estompent par l'effet de la distance et du temps écoulé. La physionomie des personnages, leurs tendances dominantes, leurs faiblesses plus ou moins vénielles, sont ici tout autrement traitées que dans les notes au jour le jour du jeune diplomate. Le ton s'est fait plus ironique, l'appréciation plus dénigrante; une certaine indulgence dédaigneuse se joue encore à la surface de ces récits humoristiques; l'âme du narrateur n'est plus la même.

Au cours de sa préface, il nous donne son livre comme un complément à l'œuvre d'un de ses collègues de la légation britannique, Morier, qui, dans l'excellent roman *Hadjy-Baba*, a peint surtout la légèreté, l'inconsistance d'esprit, la ténuité des idées morales chez les Persans; qui, en un mot, à l'exemple d'Eastwick, dont nous avons dit la sévère appréciation de ses hôtes, s'est montré de parti pris ironique et mordant. Gobineau entend bien mettre en relief le même aspect des âmes asiatiques, car il en reconnaît expressément la vérité, mais il veut souligner aussi « la bravoure des uns, l'esprit sincèrement romanesque des autres, la bonté native de ceux-ci, la probité foncière de ceux-là; chez tels, la passion patriotique poussée au dernier excès; chez tels, la générosité complète, le dévouement, l'affection; chez tous un laisser aller incomparable et la tyrannie du premier mouvement ». Excellente intention, et qui ferait revivre les indulgences de sa jeunesse si, par malheur, elle ne s'appliquait bien qu'à l'ensemble du livre. En fait, nous y verrons réellement héroïques, probes et chevaleresques cette fois parmi les Asiatiques, non pas des Persans, mais des Arians supposés plus authentiques : Caucasiens dans *la Danseuse de*

Shamaka ou Afghans dans *les Amants de Kandahar :* L'Iran proprement dit apparaît au contraire intellectuellement ridicule dans *l'Illustre Magicien*, moralement dégradé dans *Gamber Aly*, menant une véritable parodie militaire dans *la Guerre des Turcomans*. En un mot, par l'effet du recul et du temps, la distinction s'est faite plus nettement devant le regard du comte entre les éléments ethniques qu'il se plaisait jadis à évoquer dans une aimable confusion, et les Persans ne sont plus parmi les élus de son cœur. Examinons par exemple *la Guerre des Turcomans :* l'impression qui s'en dégage, malgré quelques traits d'indulgence relative, est certes celle d'une cruelle satire de la défense nationale en Perse. Et dans *Trois ans en Asie* on lisait cette appréciation du soldat persan, précisément à propos de cette même expédition désastreuse (1) : « Il est admirable d'intelligence, et je dirai aussi de courage, car il me paraît beau que des hommes ainsi traités, marchant pieds nus, ayant des fusils sans chiens, et conduits par des officiers comme ceux qui les mènent, aient cependant attaqué les Anglais à la baïonnette dans la dernière guerre. » Ou ailleurs (2) : « On aurait grand tort de croire que le courage militaire manque à ce peuple ; il en a beaucoup, mais il lui faut une raison pour se battre et repousser une invasion étrangère. » On dira qu'entre les deux jugements les différences sont surtout dans le ton et dans l'impression finale qu'ils nous laissent, puisque les éléments du procès sont demeurés les mêmes. Mais cette dissonance-là est du moins sensible ; à la lune de miel a succédé l'heure des clairvoyances amicales.

Les heureux objets des sympathies orientales demeurées intactes chez Gobineau habitent, nous l'avons dit, hors des frontières de l'Iran. C'est, tout d'abord, une jeune fille lesghy, la danseuse de Shamaka, dont les compatriotes forment une peuplade montagnarde du Caucase oriental, et pourraient élever en effet quelques prétentions arianes. Nous avons lu dans l'*Essai* (3) que, vers le dixième siècle avant notre ère, les Sarmates, der-

(1) P. 408.
(2) P. 289.
(3) T. II, p. 338.

niers venus des Arians et demeurés les plus purs, gardèrent longtemps pour point d'appui de leurs opérations conquérantes les deux abrupts versants du Caucase. Les populations de cette région durent à cette circonstance l'origine de leur intégrité ethnique, et à l'âpreté de leur territoire sa persistance à travers les âges ainsi que l'honneur d'avoir été choisies d'abord par la science anthropologique pour représenter le type le plus accompli de la famille blanche, baptisée dans son ensemble du nom de race caucasique. Les habitants actuels de ces montagnes continuent d'être célèbres pour leur beauté corporelle, leur génie guerrier; loin de dégénérer, ils ont par leur alliance plus ou moins forcée « réchauffé » à plusieurs reprises le sang des Osmanlis comme celui des Persans, et fourni sans relâche des hommes éminents à l'Islam, entre autres ces beys circassiens de l'Égypte dont l'existence se déroula si romantique en plein dix-neuvième siècle. Les belles populations de la vallée du Phase sont encore douées d'une distinction et d'une grâce extrêmes; « leurs mains sont charmantes, leurs pieds sont adorables; la forme, les attaches, tout en est parfait. »

En visitant le Caucase, qu'il traversa ainsi que la Russie tout entière lors de son second retour de Perse, Gobineau pouvait donc croire à bon droit contempler l'un des points du globe où la race chère à son cœur a le plus puissamment marqué son empreinte. Un voyageur qui parcourait ces territoires vers la même époque, Dulaurier, a écrit ces lignes caractéristiques (1) : « Le privilège de la noblesse du sang est maintenu avec une rigueur extrême chez les Tcherkesses; aussi chacun de ceux à qui le titre de pché (roi) est légitimement acquis se montre-t-il très sévère dans le choix de ses alliances matrimoniales et dans le soin de conserver intact son arbre généalogique. Un mariage contracté dans une classe inférieure serait une tache dégradante, et qui lui attirerait le mépris général. » Régis par des coutumes non écrites (adat), ils sont légalement *égaux entre eux;* toutefois, les plus influents sont les princes qui ont le plus grand nombre de parents, d'amis, de vassaux

(1) La Russie dans le Caucase.

prêts à prendre les armes. Jadis, chaque cavalier avait à ses côtés un compagnon appartenant à la noblesse inférieure et équipé comme lui, à l'exception de la cotte de mailles. Ce compagnon, comme les écuyers de nos preux du moyen âge, où l'auxiliaire placé aux côtés de l'Arya sur son char de guerre, devait suivre partout son seigneur, le défendre, et mourir s'il le fallait pour lui et avec lui, sous peine d'un déshonneur éternel. Enfin, tout prince ou noble *peut* être appelé à la tête d'une expédition guerrière, et ce choix, décidé dans un congrès général, tombe sur le plus renommé par sa bravoure et son expérience, son hégémonie demeurant d'ailleurs strictement limitée au temps que dure l'expédition. Et, ajoute Dulaurier, c'est précisément cette constitution égalitaire et féodale qui, entravant la concentration de leurs forces, les a soumis aux armes russes. Rien de plus arian qu'un tel spectacle; on conçoit qu'il ait frappé Gobineau, qui, toutefois, choisit pour héroïne de sa nouvelle caucasienne, non pas une Tcherkesse, mais une Lesghy, fille de ces tribus montagnardes reléguées vers l'Est, que Dulaurier considère comme plus sauvages, moins brillantes et moins chevaleresques que leurs voisins occidentaux. Plus sémitisés, dirons-nous, car il semble qu'Omm-Djéhane, malgré ses yeux bleus, professe l'aversion du Nord et subisse la nostalgie du Midi. Cette fille ariane pourrait être la compagne d'un brigand des Calabres. Pénétrée de haine pour la tyrannie russe, déchirant à coups de couteau le visage des petites filles moscovites avec lesquelles elle est élevée, prête à poignarder sur la place tout Européen dont elle se croit offensée, la sauvage enfant finit par aimer éperdument un Espagnol, un Catalan « descendant des Almogavares », parce qu'il comprend mieux son tempérament qu'un homme du Nord. L'origine gasconne de Gobineau transparaît ainsi de manière assez plaisante dans ses préférences quand il cesse de se surveiller, et cette tendance est certes plus visible encore dans la nouvelle qui a pour objet l'apothéose des Afghans, un des morceaux les plus accomplis d'ailleurs qui soient sortis de sa plume, *les Amants de Kandahar*.

Les tribus caucasiques englobées par le grand empire slave

dans son expansion asiatique sont désormais sans avenir politique. Ce fut donc vers les Arians voisins des frontières orientales de la Perse que, dans ses combinaisons de politique contemporaine, comme dans les spéculations ethniques de l'*Histoire des Perses*, Gobineau reporta ses espoirs, rêvant à un renouveau de l'énergie ancestrale. Son biographe de l'*Essai* (1) raconte qu'il avait projeté de faire équilibre par l'action de l'influence française aux compétitions alors naissantes de la Russie et de l'Angleterre dans l'Asie centrale, et comptait sur ses rapports exceptionnellement amicaux avec les dépositaires de la science asiatique pour ouvrir à nos émissaires le chemin difficile des khanats afghans. Il fut méconnu pourtant, éconduit par des chefs qui le jugeaient « chimérique », non sans de bonnes raisons peut-être, et il dut épancher dans le domaine de la fiction littéraire le trop-plein de ses sympathies afghanes. Nous l'avons vu vers la fin de l'*Histoire des Perses* s'efforcer de nous faire reconnaître dans ces féodaux contemporains les descendants authentiques des Parthes. Cette conviction chère à sa fantaisie soutient ici son inspiration créatrice et le héros des *Amants de Kandahar*, sans doute issu du souvenir de Mir-Elem-Khan, nous apparaît comme le type masculin le plus accompli qu'ait façonné l'imagination du comte, aussi bien qu'Akrivie Phrangopoulo, avec qui nous lierons bientôt connaissance, sera le portrait féminin le mieux venu qu'ait tracé notre aryaniste.

Pas plus que d'ordinaire, il ne faudrait toutefois rechercher trop scrupuleusement en Mohsen les caractères anthropologiques de la race indo-européenne. Il a le teint un peu foncé, mais non pas de « cette teinte sombre et terreuse, résultat certain d'une origine métisse ». Ses joues se montrent « chaudement basanées comme un fruit mûri au soleil », tandis que ses cheveux sont noirs, ses regards doux et profonds. Ce fils de noble race vit dévoué tout entier aux vendettas de sa famille; il a le culte farouche de l'honneur, et la « fierté brillante » qui éclate sur son visage est « le reflet des exigences de son âme ». Il passe donc son existence à se surveiller, lui et les autres, tou-

(1) T. I, p. xxv.

jours en soupçon, « tenant son honneur devant lui » pour ne pas le perdre de vue. Susceptible à l'excès, et jaloux d'une ombre, le jeune preux sait d'avance combien ses jours seront peu nombreux, car « ils sont rares, les hommes de cette race qui, avant quarante ans, n'ont pas reçu le coup mortel, à force d'avoir atteint et menacé les autres ». En une scène charmante, l'indomptable Mohsen succombe pourtant devant la toute-puissance de l'amour, et s'incline jusque sous le pied vainqueur de sa petite cousine Djémylèh. Mais, par cette faiblesse qui l'enchaîne à la fille d'un ennemi de son père, il a trahi l'héritage de haines et de rancunes dont sa naissance lui imposa le fardeau. A compter de cette heure, il est pour ainsi dire hors la loi dans sa patrie, rejeté à la fois par deux partis irréconciliables, et en révolte contre toutes les conceptions morales de sa race. Il tombera donc aux côtés de son amante dans une lutte héroïque et inégale; et, certes la peinture de sa défense épique offre un spectacle imposant; l'état d'âme du jeune héros dans le fort de la bataille n'a rien de banal. « Les sentiments les plus forts qui puissent occuper un cœur régnaient là sans partage; aucune sensation mesquine ne se tenait à leur côté. Aimer, haïr, et cela dans une atmosphère d'intrépidité héroïque, avec l'oubli le plus absolu des avantages de la vie et des amertumes supposées de la mort, il n'y avait pas autre chose qui planât sur les têtes. »

Combien vils au regard de ses paladins apparaissent les bourgeois pusillanimes qu'on nous laisse entrevoir poussant des gémissements lamentables au spectacle des coups qui s'échangent de toutes parts, se terrant dans leur boutique, assurant que « le commerce est perdu pour jamais ». Ainsi firent jadis les sujets impatientés des Parthes, et Gobineau semblait leur avoir donné raison. Ici, il n'exprime que dédain pour ces descendants des « colons persans, dont on n'estime pas la naissance, bien qu'on fasse cas de leur richesse et, à l'occasion, de leurs talents ».

Oui, Mohsen apparaît dans une auréole de valeur surhumaine; mais c'est précisément l'humanité qui manque un peu dans tout cela; on y sent trop bien l' « enflure sémitique » que

l'auteur devait nécessairement rencontrer chez un peuple qui se proclame lui-même issu des patriarches bibliques. L'inspiration de Mohsen, c'est le pundonor espagnol, dont nous avons dit l'absurde code de violence froide et de sauvagerie calculée. L'atmosphère qu'il respire est celle de l'Italie de la Renaissance, chère à l'individualisme et au romantisme méridional d'un Stendhal.

Arrêtons-nous un instant pour souligner dès à présent chez ces Afghans une sorte d'ascétisme, d'ordre très particulier, qui se trahit dans cette conception outrée du devoir à laquelle Gobineau s'arrête avec tant de complaisance. Nous montrerons en effet qu'à l'heure de la rédaction des *Nouvelles asiatiques* son esprit s'était engagé dans une voie nouvelle, dont tous ses écrits de ce temps portent l'empreinte. Et nous appellerons ascétique cette période de son activité intellectuelle. Nous parlions ici tout à l'heure de point d'honneur à l'espagnole. Schopenhauer, qui aimait tant les compatriotes de don Balthazar Gracian, semble avoir voulu donner dans *le Monde comme volonté* (1) la théorie des principes que les frères de caste de Mohsen mettent si bien en pratique. Il prétend en effet nous montrer un premier degré de l'ascétisme, une sorte d'appel intérieur à la justice immanente, dans le cas, *si fréquent en Espagne*, d'un homme qui se résigne à mourir sûrement lui-même pour assurer sa vengeance. N'étant guidé désormais par nul intérêt terrestre, un tel exalté paraît vouloir seulement qu'un forfait semblable à celui qu'il punit ne se puisse plus perpétrer après l'exemple qu'il va donner. Il a le désir que l'Idée (platonicienne) de l'homme demeure pure à l'avenir d'une pareille souillure morale, et c'est là une inspiration par quelques côtés transcendante, un beau trait de caractère. Sans doute, mais assez inattendu chez un Arian de la façon de Gobineau, qui nous a peint jadis des conquérants trop avisés, trop avertis sur leurs intérêts bien entendus, trop normands en un mot, pour entrer dans ces farouches considérations. C'est que le Gobineau de l'*Essai*, jeune et vibrant dans le pré-

(1) T. I, p. 424 (édition Reclam).

sent, en dépit de son pessimisme d'avenir, a fait place en 1876 à un penseur assombri et fatigué de la vie. *Les Amants de Kandahar* rappellent les légendes de Roméo et Juliette, ou de Tristan et Iseult, et nous verrons que certaine école aryaniste proclame d'ailleurs très germanique la conception du triomphe dans la mort. Comme si le comte avait été prédestiné à ouvrir de sa main toutes les sources de ce mouvement contemporain des esprits.

Par la même fortune qui nous est échue au sujet de l'Iran, nous possédons à propos de l'Afghanistan deux témoignages anglais, l'un antérieur au séjour de Gobineau en Asie, l'autre contemporain de sa mission, qui pourront nous éclairer sur la valeur de ses appréciations et sur le degré d'aryanisme de ses favoris (1). Le premier document vient d'Elphinstone, qui fut au début du dix-neuvième siècle l'un des promoteurs de l'influence anglaise sur les frontières de l'Inde. L'autre émane d'un médecin militaire, H. W. Bellew, qui accompagna en 1857 une mission britannique envoyée pour soutenir l'émir de Kandahar dans sa lutte contre la Perse et préparer la répartition des subsides qui lui fournissait l'Angleterre, déjà préoccupée à cette époque de combattre l'influence russe au voisinage de sa grande colonie asiatique.

Elphinstone avait trouvé avant Gobineau quelque chose de sympathique à son tempérament dans l'esprit guerrier de ces tribus indomptables, qui évoquaient dans son imagination les vieux clans de l'Écosse. L'émir exerce, dit-il, un pouvoir presque illimité sur les villes et sur les territoires urbains : il tient encore dans une sujétion plutôt précaire les clans très voisins des cités, mais les plus éloignés jouissent d'une indépendance presque absolue. Cet ordre de choses, poursuit l'Anglais, a ses inconvénients, il faut l'avouer, et l'on peut se demander s'il engendre la même somme de bon ordre, de tranquillité, de bonheur par conséquent, que peut fournir une monarchie absolue, même constituée à l'asiatique; mais en posant ainsi la question, on se placerait à un point de vue

(1) Voir l'étude de Forgues, *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1863.

erroné. Les Afghans aiment leur constitution populaire, l'intérêt qu'elle apporte dans leur existence agitée, les notions d'indépendance et de dignité personnelle qu'elle aide à maintenir parmi eux : le courage, l'intelligence qu'elle les oblige à déployer et l'élévation de caractère que cette activité noble ne peut manquer de leur procurer. Peut-être un tel état de chose engendre-t-il maint désordre secondaire, mais il met un peuple à l'abri des révolutions générales, de ces irrémédiables calamités auxquelles en Asie les pays de despotisme sont si fréquemment exposés. Dans la Perse ou dans l'Inde, les passions d'un souverain vicieux se font sentir à chaque portion de ses États; au contraire, un certain nombre de petites républiques, solidement organisées et animées d'une ardeur soigneusement entretenue, se trouvent toujours prêtes à défendre contre les entreprises d'un tyran leur territoire naturellement fortifié. Et le voyageur britannique, interrogeant un vieillard sur les inconvénients de la constitution nationale, en obtenait cette réponse : « La discorde, nous l'acceptons, les alarmes de même; le sang versé, nous y pouvons souscrire... Ce dont nous ne voudrons jamais, c'est d'un maître. »

Toutefois, si Elphinstone nous fait ainsi pressentir Gobineau et le fier Mohsen, il en est de Bellew en Afghanistan comme d'Eastwick dans l'Iran, et la peinture qu'il a donnée de ses hôtes d'un temps les montre sous un jour déplorable (1). Il décrit ces prétendus gentilshommes « hérissés de préjugés, vindicatifs à l'excès, avares jusqu'à la parcimonie », masquant seulement ces vices du caractère national par des dehors affables, un empressement de commande, une franchise apparente qui sont autant de pièges pour la confiance de l'étranger. Les spectacles qu'il assure avoir contemplés de ses yeux confirment assez bien, il faut l'avouer, cette appréciation sévère. Il a vu des dissensions sanglantes fomentées à dessein par l'autorité entre l'élément civil et le parti militaire afin de mieux contenir l'un par l'autre; il a entendu les gémissements des malades et des pauvres, ostensiblement pillés par les gardes du prince

(1) *Journal of a political Mission to Afghanistan*. London, 1862.

héritier, et surtout il a noté des pratiques odieuses de faux monnayage officiel, répétées jusqu'à cinq fois au cours de sa brève mission. Pourtant, à son tour, il ne laisse pas d'admirer la sauvage indépendance, le patriotisme ombrageux, l'orgueil national qui maintiennent quelque cohésion parmi ses bandits. Mais il attribue en partie ces qualités à un motif peu flatteur, qui avait été souligné par Gobineau dans le caractère persan malgré sa partialité pour l'Iran. Ces gens préfèrent, dit Bellew, souffrir le dommage qui leur est infligé par une force supérieure, pourvu qu'ils conservent l'espoir de se trouver quelque jour en situation de dominer à leur tour et d'*écraser un plus faible qu'eux-mêmes*. C'est en somme le véritable état de nature, et un pèlerinage hygiénique sur les plateaux afghans eût été salutaire à Rousseau. Ajoutons que l'importance de plus en plus considérable qui est échue dans la politique de l'Extrême-Orient à cet État tampon interposé entre les colosses moscovites et britanniques a rappelé souvent depuis lors l'attention de l'Europe sur la psychologie de ses habitants. L'émir Abdour-Rahman a fait publier avec un plein succès une traduction anglaise de son journal intime, et ses lecteurs se sont généralement trouvés d'accord pour voir en ce monarque non pas précisément un preux des anciens âges, mais plutôt un habile et rusé diplomate, prêt à prendre de toutes mains, en accordant le moins possible en retour (1).

Les *Nouvelles asiatiques* se terminent par la *Vie de voyage*, qui, nous ignorons pour quelle raison, n'a pas trouvé place dans la traduction allemande de M. Schemann (2). Ces pages sont cependant d'un intérêt singulier pour l'étude du caractère de leur auteur et forment, avec leurs contradictions subtiles, leurs élans de sympathie, leurs reculs pleins de frayeur vague, la véritable conclusion de sa période asiatique.

Il conduit, dans ces régions qu'il a tant parcourues lui-même, un jeune ménage napolitain. Pourquoi napolitain?

(1) Ses instructions à son fils, envoyé par lui en mission auprès de la reine Victoria, sont aussi un morceau de haut goût. (*Monthly Review*, juillet 1901.)

(2) Non plus que *la Danseuse de Shamaka*.

L'opposition qu'il va souligner tout à l'heure entre âmes européennes et caractères asiatiques en sera moins justifiée, si nous nous souvenons de ses leçons, car c'est précisément à l'état social de l'Asie antérieure qu'il a comparé dans l'*Essai* la « décomposition pulvérulente » du royaume bourbonnien de l'Italie méridionale. Et, à en juger par son enseignement théorique, les cerveaux seraient faits pour s'entendre aux deux extrémités du bassin méditerranéen, étant nourris par un sang mélangé de part et d'autre dans des proportions analogues (1). Mais l'auteur a besoin de donner à son héros et à son héroïne un tempérament « fin, pénétrant, impressionnable et rare », tel que le sien propre, et, par une sorte d'instinct irrésistible, il a choisi des méridionaux (2). C'est que savoir voyager est un art délicat qui n'est pas l'affaire de tout le monde : il y faut la connaissance du passé, le sentiment juste du présent et le goût de la flânerie délicieuse, sans souci matériel, sans but tyrannique. « J'ai connu cette vie, soupire le narrateur, et je la *pleure éternellement;* c'est la seule et unique qui soit digne d'un être pensant. »

Valerio Conti et son épouse voyagent de la sorte à travers l'Asie Mineure et retrouvent au passage toutes les impressions de leur devancier, l'auteur de *Trois ans en Asie*. C'est le muletier autoritaire, mais honnête, et les pèlerins orientaux singuliers, et les non moins étranges aventuriers européens, échoués dans ces régions lointaines, et les dangers de maladie que le diplomate français avait si tragiquement éprouvés dans les siens, et les incidents guerriers ou humoristiques du chemin. Toutefois, ces épisodes ne fournissent que le décor du drame

(1) Cette parenté n'est pas sans transparaître parfois dans les portraits orientaux tracés par Gobineau. Le khan Abbas-Khouly (*Trois ans*, p. 497), dont la mendicité effrontée se drape si plaisamment de gentilhommerie, est tout à fait une figure piearesque, et Gamber Ali a, dit-on, des cousins sur la Canebière. « Il croyait plus qu'à moitié ce qu'il venait d'inventer à la minute même. » (*Nouvelles asiatiques*, p. 179.)

(2) Peut-être faut-il voir aussi dans le choix de Moreno au Caucase et des Conti en Anatolie pour représenter l'Europe ariane, comme dans d'autres traits analogues des écrits contemporains du comte, la conséquence d'une amitié précieuse qui entoura sa vieillesse, et dont le foyer était italien : celle de Mme la comtesse de la Tour, née Brimont.

psychologique qui fait le sujet de la nouvelle et se joue dans l'esprit de la jeune femme européenne. D'abord amusée par la superficie changeante et bariolée des choses et des hommes, Lucie ressent bientôt une impression d'isolement terrifiant, une sorte de vertige d'effroi à se sentir environnée de personnes morales si profondément différentes d'elle-même. Elle ignore quels mécanismes font mouvoir, sur ses pas, les intelligences et les volontés, quels incendies subitement éclos pourraient embraser les imaginations bizarres de ces créatures étrangères; elle redoute en ses compagnons de hasard de soudains réveils des férocités ancestrales, quand même ils apparaîtraient inoffensifs et pitoyables, quand même ils pratiqueraient sous ses yeux les plus délicates vertus du cœur. Elle est en proie à « une réaction qui se produit assez souvent en Asie chez les gens peu ou mal trempés ». S'ils s'abandonnent alors, c'est la panique incessante, l'hallucination de l'assassinat menaçant, prochain; ils entendent des pas suspects dans les corridors; ils discernent des poignards entre des doigts inoffensifs; leurs membres se couvrent d'une sueur froide, et ils devront fuir à tout prix pour s'arracher à la démence imminente.

On ne peint pas de traits aussi précis une crise à ce point surprenante sans en avoir éprouvé quelque chose. Dès ses premiers pas vers l'Orient, Gobineau ne voyait-il pas dans ses lascars embarqués sur le *Victoria* « une masse silencieuse et d'apparence très douce », mais perfide comme la femme de Shakespeare et fort capable de massacrer un équipage européen pour le jeter par-dessus bord jusqu'au dernier mousse (1)? Et nous avons encore indiqué que, vers la fin de ses études philosophiques persanes, il éprouvait une invincible sensation d'effroi devant les exhalaisons pestilentielles du marécage asiatique, un plaisir « nerveux » à en augmenter le désordre. A force de subtiliser sur la race, aux lieux les moins favorables de tous à des classifications précises en cette matière, il est arrivé, comme dans ses spéculations sur la talismanique, à une

(1) *Trois ans en Asie*, p. 51.

sorte d'affolement final, et il a sagement fait de détourner dorénavant ses regards de spectacles pernicieux à sa santé morale; non sans avoir donné toutefois par la bouche de Lucie un dernier témoignage de tendresse à cet Orient « qui éveille au milieu de ses souvenirs les sensations les plus heureuses, les plus brillantes, les plus inoubliables qu'il ait jamais éprouvées ».

— Hélas! objecte Valério, vous oubliez, ma chère, que ces sensations vous tuaient, et que la fin n'en est pas venue trop tôt.

— Madame, ajoute un autre personnage de la nouvelle, l'organisme humain garde aussi bien l'empreinte d'un plaisir qui lui faisait mal que celui d'une maladie grave qui pouvait le briser.

LIVRE III

PÉRIODE ASCÉTIQUE

CHAPITRE PREMIER

ÉCRITS DE TRANSITION

Lorsqu'il se fut éloigné sans retour de cet Orient perfide et charmant, le comte de Gobineau, tout en mettant la dernière main aux ouvrages qu'il y avait préparés, donna quelques écrits d'une inspiration différente. Ce fut, en 1861, un *Voyage à Terre-Neuve*, car l'intervalle entre ses deux séjours persans avait été rempli par une mission diplomatique sur le French Shore. Nous aurons l'occasion d'étudier tout à l'heure de façon plus opportune ces nouvelles impressions de route.

Puis, en 1867, un roman historique vit le jour; c'est *l'Abbaye de Typhaines*, étude assez dramatique, mais sans grande valeur littéraire, sur la formation des communes au temps des premiers Capétiens. Nous avons même conçu, pour expliquer l'insignifiancè trop évidente de ce livre, une hypothèse peut-être audacieuse à formuler sans preuves, mais que nous allons appuyer du moins par quelques indices. Ce doit être, à notre avis, une œuvre de la jeunesse du comte, d'une inspiration antérieure à la conception mûrie des thèses de l'*Essai*, que son état d'accalmie aryaniste lui permit, aux belles heures du second Empire, de relire, de remanier peut-être sans trop de

modifications et de publier sans scrupules (sans doute pour l'éducation de ses enfants, alors en âge de s'y plaire). En effet, le mouvement communal n'est pas présenté sous de riantes couleurs dans ces pages, mais pourtant l'auteur ne charge pas outre mesure ces bourgeois avides d'obtenir une charte libérale. Ils lui apparaissent avec « l'air probe et résolu », les yeux « brillants du désir de comprendre, de s'expliquer clairement », et ils nous font songer parfois sous sa plume aux héros girondins de cet autre roman historique échafaudé par Lamartine. D'autre part, si la noblesse garde bien dans ces pages les traits de courage aveugle, de franchise outrée, que Gobineau aime à mettre en relief, mais qui sont surtout des souvenirs de son éducation légitimiste et n'appartiennent pas en propre à sa conception de l'histoire, en revanche, rien n'est ici tenté pour nous convaincre des bienfaits du régime féodal et de l'heureuse condition des petites gens au moyen âge : cette thèse de l'*Essai* que nous retrouverons dans *Ottar-Jarl*. Car les seigneurs du voisinage de Typhaines traitent leurs serfs avec une excessive barbarie, allant jusqu'à les accrocher vivants aux bois de leurs daims de chasse, cependant que Philippe de Cornehaut, le héros du récit, « ressemble à un génie fatal à cette race misérable. » On lit encore avec surprise des phrases telles que celle-ci :

« Né dans la noblesse, Payen aurait rivalisé avec Philippe, mais jeté par sa naissance dans les rangs de la bourgeoisie... » C'est donc qu'il n'y aurait plus d'inégalité de sang et de vertu native entre conquérants et conquis? Bien mieux, par une négligence que l'on retrouve il est vrai dans l'œuvre entière de Gobineau, et que nous avons rapportée à l'aspect peu germanique de sa propre personne, il risque ce véritable paradoxe anthropologique de donner au chevalier Philippe de Cornehaut des cheveux bruns et des « yeux noirs bien fendus », tandis que la femme et la fille du marchand Simon, sorte d'Étienne Marcel avant la lettre, et chef reconnu des roturiers communaux, nous offriront des pupilles d'azur (1). Enfin, si le roman se

(1) Il est vrai que nous verrons Gobineau revenir sur le tard, par un détour

termine par la rude répression des manants qui ont attaqué d'abord avec succès les moines de Typhaines et leurs alliés seigneuriaux, il associe pourtant le tiers état à la noblesse dans une commune apothéose, car Philippe de Cornehaut devient commandeur du Temple, tandis que Payen, un des meneurs bourgeois, sera son écuyer et le compagnon de ses exploits, comme de sa mort héroïque en pays sarrasin. En un mot, le sujet et le ton nous ramènent au Gobineau de 1840, lecteur encore docile de Thierry et de Guizot, admirateur de l'insurrection hellénique. L'œuvre n'aurait sa place en 1867 que par une inconséquence de jugement et de sentiment dont notre indulgence se refuse à charger l'auteur, malgré les bonnes raisons que, par ailleurs, il peut nous avoir données de mettre en doute sa fermeté logique (1).

Que dire de l'*Aphroessa* (1869), sinon y relever la nuance philhellénique de l'introduction qui annonce le Gobineau artiste et athénien des dernières années? C'est un volume de vers ; or, il semble que notre penseur devienne un autre homme quand il enfourche Pégase, et que la platitude de son style le conduise alors sans remède à l'insignifiance de l'idée (2). N'est-il pas tout à fait singulier qu'en parlant de Brennus, ce

inattendu, à ce dénigrement de la noblesse et à cette apologie de la roture (dans son *Ottar-Jarl*), mais ce sera pour une période et dans des circonstances ethniques bien différentes.

(1) Le docteur Kretzer nous apprend que ce roman fut traduit en anglais en 1869, et il reproduit la lettre à Gobineau qui sert d'introduction à ce volume et qui est signée Ch. D. Meigs, *Emeritus Professor at Jefferson College. Philadelphia.* Le préfacier se déclare un admirateur passionné de l'*Essai* sur l'inégalité des races, qu'il a lu dix fois et compte lire ainsi jusqu'à la fin de ses jours, mais il ne fait pas la moindre tentative pour rapporter aux théories de cet ouvrage le contenu de l'abbaye de Typhaines.

(2) On trouve dans les lettres de Mérimée à Gobineau (*Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1902) son jugement sur l'*Aphroessa*, jugement assez sévère si l'on songe qu'il est adressé directement à l'auteur; il n'approuve guère que la composition, la simplicité du plan dans ces petits poèmes; en revanche il reproche au versificateur de nombreuses négligences, des rimes insuffisamment riches, des expressions à la fois recherchées et conventionnelles, en somme trop peu de sévérité pour lui-même ; et la justification qu'essaya le comte ne modifia pas le sentiment de son correspondant.

Celte; de Samson, ce Sémite; d'Achille, cet Arian, le poète ne révèle pas un instant ses ordinaires préoccupations de race, ne mette jamais à profit les excessives, mais fines et plastiques observations morales de l'*Essai?* Brennus recule devant Camille; il rend les armes à la fortune de ce Romain.

> Moi, je l'admire et j'en ai peur;
> Je le hais, ma sœur... et je l'aime.

Voilà des sentiments d'esclave et qui préparent bien la fin du chef gaulois, terminant ses jours dans une vie d'inaction et de contemplation.

Un peu plus heureuses sont les peintures d'époques moins reculées, telles que le *Cartulaire de Saint-Avit*, où l'apparition du sire Hugues III de Gournay annonce la naissance des préoccupations d'où sortira l'*Histoire d'Ottar-Jarl*. Serait-ce encore là une édition d'œuvres de jeunesse, ou plutôt un témoignage frappant de cette relative éclipse intellectuelle qui marqua le milieu de la carrière de Gobineau (1), car, après le *Traité des écritures cunéiformes*, l'*Histoire des Perses*, et même en dépit des bonnes pages que renferment *les Religions dans l'Asie centrale*, il va se relever incontestablement avec les *Souvenirs de voyage*, les *Pléiades* et les *Nouvelles asiatiques*, sans toutefois retrouver jamais la verdeur de jeunesse qui brillait dans les audaces de l'*Essai*. Crise de santé peut-être, car on nous apprend qu'il devint tout à fait malade à la veille de 1870. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas davantage à glaner dans ces écrits de transition, qui remplissent tant bien que mal un entr'acte dans la production littéraire du comte.

(1) Ce fut pourtant le moment qu'il choisit, Mérimée nous l'apprend, pour préparer sa candidature à l'Académie française (avril 1870). L'auteur de *Colomba* promit sa voix à son ami, mais ne lui dissimula pas l'insinuation que lui présenteraient sans doute la plupart de ses collègues. « Votre place est marquée à l'Académie des inscriptions. »

CHAPITRE II

LA CRISE DE 1870 — LES « SOUVENIRS DE VOYAGE »

Notre ministre plénipotentiaire représenta la France durant les dernières années de l'Empire à Rio-de-Janeiro, où il fut fort éprouvé par le climat et par la privation des aliments intellectuels nécessaires à l'activité de sa pensée. Pour tenter son esprit investigateur, le continent américain du sud lui apparaissait ou trop récemment, trop défavorablement peuplé par ses conquérants européens, ou trop impénétrable dans ses civilisations disparues. Les splendeurs de la nature tropicale n'avaient d'ailleurs nul attrait pour ce psychologue-né, avide de matériaux humains, et qui « nommait ces paysages sans histoire des paysages inédits (1) ». L'amitié délicate, le commerce séduisant de l'empereur dom Pedro d'Alcantara, qui demeura plus tard son correspondant fidèle, n'offrirent que des distractions insuffisantes à son moral éprouvé. Il prit un congé au printemps de 1870 et vint le passer dans son château de Trye-en-Vexin. Ce fut là que le surprit l'orage de la guerre franco-allemande.

Quels sentiments suscita dans son âme ce duel meurtrier entre le pays de sa naissance et celui de ses complaisances, au moins scientifiques? Ses biographes nous affirment qu'il avait prévu le choc; que, sympathique à l'Empire lors de ses débuts, il s'en était peu à peu détaché et voyait clairement l'abîme vers lequel « une politique d'aventures et de caprices conduisait la France ». Nos défaites le désolèrent donc sans l'étonner et sa sévérité pour certaines tendances de ses compatriotes

(1) *Essai*, t. I, p. XXVI.

s'augmenta au spectacle du mauvais succès si évident de leur politique inconsistante. Un écrivain de beaucoup d'esprit le nommait alors, nous assure-t-on, l'Alceste du patriotisme. Mais ceci n'est pas à dire qu'il se soit montré inférieur à ses devoirs de Français; bien au contraire. Maire de sa commune, conseiller général de l'Oise, il obtint du vainqueur des concessions qui lui valurent après l'armistice les remerciements publics de la ville de Beauvais.

Toutefois cette crise, terrible à tous les vaincus, le fut particulièrement, on le conçoit, dans un esprit disposé de la sorte : un véritable fossé se creusa dès cette heure entre son passé, maintenant scellé dans la tombe, et les années qui lui restaient à vivre. Tous ses écrits postérieurs à 1870 portent ainsi la marque d'un état d'âme renouvelé que nous caractérisons de notre mieux en nommant ce temps la période ascétique de son existence. L'auteur de la préface d'*Amadis*, si aveuglément admirateur de son poète, avoue néanmoins qu'à cette époque il commença de vieillir, de cette vieillesse saine, dit-il pourtant, « qui nous détache peu à peu de toutes les illusions, de toutes les ambitions, qui amène l'esprit à la contemplation de la vérité pure et rajeunit le cœur en lui donnant la gaieté, l'épanouissement de la vie intérieure. » Nous ne saurions souscrire entièrement à cette appréciation amicale : la gaieté n'apparaît guère dans les derniers livres de Gobineau ou s'y montre quelque peu fébrile et forcée. On ne peut même prétendre qu'il acquit l'indulgence avec l'expérience agrandie : tout au contraire. — Non, l'ascétisme personnel, une certaine sérénité intermittente, alternant avec l'acceptation de la souffrance inévitable et le culte du travail consolateur, tels furent pour cette âme, malgré tout rare et haute, les fruits des épreuves de son existence. Nous retrouverons sous des formes analogues cet ascétisme aryaniste qui a joué un grand rôle dans la pensée philosophique du temps présent. Il n'est pas autre chose qu'un aspect de la réaction individualiste de l'esprit moderne, que nous allons voir s'accentuer dans les écrits du comte, et c'est une tendance qu'il est intéressant de signaler dès à présent chez Gobineau, ce précurseur aux multiples aspects, ce véri-

table enfant du siècle ou plutôt du demi-siècle qui vient de se clore.

Cependant un rayon d'espoir nouveau éclaire parfois de lueurs au moins passagères une pensée qui s'assombrit si fort à d'autres instants. Il semble que le triomphe de la force, même dirigée contre son pays, ressuscita plus ou moins consciemment dans cette âme vibrante des espérances à peine avouées pour l'avenir de la race, comme de l'individualité ariane. Gobineau, à l'exemple de tant de ses contemporains éclairés par les événements de 1870 (Taine et Renan à leur tête), parut vouloir alors reporter du passé dans l'avenir quelque reflet de son impérialisme latent et se plaire à des prévisions auxquelles il n'avait pas arrêté jusque-là sa pensée, mais que nous retrouverons épanouies chez plus d'un de ses continuateurs. L'Allemagne purement celtique, l'Angleterre bientôt celtisée ou romanisée de l'*Essai*, sont souvent oubliées maintenant. A leur place surgissent de puissantes nations arianes, capables d'offrir au moins une résistance de quelque durée à la dégénération menaçante, et la rechute dans le pessimisme sombre ne viendra qu'aux derniers jours de la vie du comte. Nous avons montré déjà un symptôme de cette évolution néo-impérialiste dans le ton des *Nouvelles asiatiques* : elle apparaîtra bien plus sensible encore par le rapprochement que nous ferons bientôt entre le *Voyage à Terre-Neuve* de 1861 et le dernier récit des *Souvenirs de voyage* (1872).

Les *Souvenirs de voyage* portent en sous-titre : *Céphalonie, Naxie et Terre-Neuve*, pour indiquer les théâtres successifs des trois nouvelles que l'auteur a réunies dans ce petit volume. Ce sont des productions d'inégale valeur qui nous arrêteront pour un temps fort inégal aussi, et proportionnel à leur intérêt.

La première, *le Mouchoir rouge*, fait songer par le ton du récit à Mérimée, l'ami de l'auteur, et surtout à About, dont l'influence est toujours sensible dans la technique de Gobineau nouvelliste. L'aventure met en relief les mœurs violentes à peine dissimulées sous un vernis de civilisation trompeuse, l'énergie sémitique, à la Stendhal, des gentilshommes grecs

mâtinés de sang vénitien, qu'on rencontre dans les îles de la mer Ionienne. Le comte Lanza a réputation de galant homme quoiqu'on le sache quelque peu usurier à l'occasion : il fait assassiner froidement un amoureux trop empressé auprès de sa maîtresse, et sera tué lui-même par les ordres d'un soupirant de sa fille adoptive, tandis qu'il le menaçait d'un semblable sort. Gobineau montre pour ces fantoches sanguinaires un dédain demi-narquois, demi-indulgent, qui rappelle les plus mordants chapitres du *Roi des montagnes*.

Bien autrement intéressant nous paraît le second morceau du livre, *Akrivie Phrangopoulo*, dans lequel il est même permis de voir l'ouvrage littéraire le plus achevé du comte. C'est aussi l'avis de M. le professeur Schemann (1), et nous sommes trop heureux de cet accord entre nos appréciations pour ne pas le signaler avec d'autant plus d'empressement qu'il est plus exceptionnel. Les pages de cette nouvelle sont véritablement charmantes de couleur simple, d'exécution achevée, d'originalité sans recherche, de délicatesse de touche. Rien d'ailleurs mieux que cette réussite si complète ne démontre que l'auteur était au fond un méditerranéen, malgré ses préjugés d'origine. Car il a trouvé dans le paysage tout provençal des rivages helléniques le cadre propre à son talent; et les intentions un peu forcées de germanisme qui vont se glisser dans la trame de son récit ne serviront ici qu'à montrer une fois de plus sa belle insouciance des probabilités de l'anthropologie. Entre ses mains, l'aryanisme se fait sans cesse plus purement idéal et, il faut bien le dire, plus arbitraire et plus imaginatif.

Voici en effet les traits essentiels du récit. Une avarie contraint l'*Aurora*, navire de guerre anglais, à relâcher dans le port de Naxie, l'une des plus importantes parmi ces îles Cyclades qui dressent leurs rochers pittoresques sur la mer de l'Archipel. Le capitaine, Henri Norton, a trente-trois ans, « une jolie figure blonde et douce, » et montre ce mélange, si commun chez ses compatriotes, d'esprit positif, d'esprit roma-

(1) Préface de sa traduction des *Nouvelles asiatiques*, p. 16.

nesque et d'énergie. Norton occupe le premier rang dans cette galerie de portraits britanniques que nous allons voir s'offrir désormais à nos regards dans l'œuvre de Gobineau, si variés de physionomie, et toujours peints de si radieuses et de si délicates couleurs. On dirait que son aryanisme, rajeuni par les progrès des nations saxonnes, mais gêné par les événements du côté de l'Allemagne, se soulage délicieusement dans les hommages qu'il peut du moins rendre sans arrière-pensée à nos voisins d'outre-Manche. Et nous trouvons dès à présent aux côtés de son commandant un petit aspirant écossais qui est bien gentiment esquissé et que son angélique aspect d'adolescent naïf et sincère n'empêche pas d'échanger, à l'occasion d'une futile querelle d'amoureux, quelques vigoureux coups de poing avec un camarade. Cependant, la frégate de Norton est bientôt accostée dans le port de Naxie par une barque qui porte deux indigènes fort originaux. Ils se présentent comme agents consulaires non rétribués, mais honoraires et héréditaires, l'un du royaume britannique, l'autre des villes hanséatiques. Ce sont des descendants authentiques des chevaliers croisés : M. de Moncade se donne encore des parents dans le sud de la France, et le nom de M. Phrangopoulo signifie précisément « fils des Francs ». Cependant ces vieux débris de la noblesse européenne, qui n'ont pas oublié l'ancien duché français des Cyclades, ne parlent que le grec et vivent pauvrement dans un pays perdu que nul service postal régulier ne soude à la civilisation moderne : véritables Robinsons, prospérant dans des conditions d'anarchie pacifique et digne, « dans une sorte d'état paradisiaque » bien propre à séduire l'esprit utopique de Gobineau. Les prétentions franques de ces gentilshommes naxiotes ont pourtant de quoi nous faire sourire ; on les voit confier leurs enfants à des nourrices syriennes, et certes, depuis huit siècles, leurs alliances sont avec l'Asie plutôt qu'avec les nations germanisées. Qu'importe ! à notre homme, la ligne paternelle suffit, et pour cause, comme nous le verrons. C'est donc de cette source vraisemblablement assez contaminée qu'il va faire jaillir sous nos yeux une perle exquise d'aristocratie naturelle, la femme ariane de pur sang.

En effet, Norton est conduit par ses deux nouvelles connaissances à la maison de campagne de M. Phrangopoulo, pittoresque castel posé sur la pointe des rochers dorés, et dont les tourelles défensives se découpent dans l'azur presque noir du ciel; car c'est aussi une petite forteresse, destinée jadis à déjouer à l'occasion une tentative de coup de main de la part des pirates barbaresques. L'accueil du maître de céans est cordial et digne : la distinction vraie, la noblesse native des manières de ce patriarche, sont peintes en traits excellents par l'homme du monde raffiné qu'était notre ministre à Athènes. L'amphitryon présente sa famille à ses hôtes : sa femme a « les grands yeux noirs du pays », sa belle-fille possède une profondeur de regard qui provoque l'admiration, mais peut-être n'y avait-il rien au fond; c'est là un mystère à laisser à l'écart, écrit le nouvelliste, qui semble se souvenir un instant que Naxie n'est pas si fort éloignée de Céphalonie, théâtre du *Mouchoir rouge*, patrie d'âmes inconscientes et impulsives. Mais laissons ce rapprochement injurieux, car voici paraître la déesse du lieu, la fille de la maison, Akrivie. « Une taille élancée, forte, ferme, saine; la carnation d'une des Néréides de Rubens, des yeux merveilleux, brillants comme des saphirs bleus et de la même transparence que ses pierres; une chevelure mordorée épaisse, abondante, tordue, et, semblait-il, avec quelque impatience de la peine qu'elle donnait pour la soumettre. » Cette description physique, qui s'étend encore davantage, et le portrait moral qui va la suivre sont fort séduisants. On y croit sentir la joie d'un amoureux du temps jadis retrouvant pour une fois, derrière le présent si prosaïque à ses yeux, le reflet, la réincarnation d'un passé adoré; ou encore le plaisir d'un collectionneur aristocratique de bibelots précieux, qui apercevrait soudain, égaré dans quelque chaumière par les hasards des révolutions, un objet d'art accompli portant les armes de sa maison.

Norton est profondément impressionné, comme bien on pense, par le charme pénétrant de la beauté d'Akrivie; mais il attend avec angoisse une désillusion assurée dès que cette petite sauvage ouvrira la bouche; n'en jaillira-t-il pas, comme

dans le conte de fées, quelque crapaud vulgaire, capable de mettre en fuite l'admirateur trop vite séduit par une apparence trompeuse? La première conversation des deux jeunes gens est un chef-d'œuvre d'analyse spirituelle; la belle Grecque y montre un si singulier mélange de simplicité enfantine, de superstition gracieuse, de spontanéité parfaite, que Norton ne peut parvenir « à la trouver sotte ». « Il arriva même tout le contraire. Des éclairs du jugement le plus droit, de la conviction la plus imperturbable et la plus absolue; une vigueur, une santé certaine dans cet esprit quasi sauvage... L'entretien le promenait non dans une plaine stérile, mais sur une terre inculte, ce qui est fort différent pour celui qui cherche à se rendre compte des ressources d'un pays. »

Aussi, revenu vers son bateau, le marin entame-t-il un examen de conscience approfondi sur l'origine et la portée de son amour naissant. Cet entraînement n'a pas la beauté pour unique cause, car « on n'aime plus aujourd'hui une femme uniquement parce qu'elle est belle; cela arrivait autrefois, dans les temps antiques, dans les temps barbares... Il mit du temps à découvrir le secret, à la fin il y réussit, et cela lui faisait honneur... Les conditions d'existence réunies autour d'Akrivie étaient exactement celles *où se trouvaient les femmes d'il y a trois mille ans* ». Isolement presque complet, cercle d'affections limité, ignorance absolue du monde extérieur; par là, les qualités natives de la jeune fille n'avaient pas été supprimées, mais concentrées; rien de ce qu'elle possédait d'énergies pensantes n'avait été distrait de ce qu'elle devait aimer. Encore une fois, Akrivie « était la femme *des temps homériques*, ne vivant, n'existant, n'ayant de raison d'être que par le milieu où elle se trouvait; fille, sœur, exclusivement, en attendant qu'elle devînt d'une manière non moins absolue épouse et mère ». L'être indépendant se retrouve peu dans de telles natures; ce sont des reflets, et la comparaison qui vient ici à la mémoire de l'auteur, c'est (tout à l'heure il a dit Bethsabée) « une de ces belles jeunes filles peintes sur les *vases athéniens*, puisant l'eau dans leur amphore à la fontaine de la cité ». Son Akrivie nous paraît en effet bien différente des viriles matrones germaniques de

l'*Essai*, en dépit du sang franc qui coule dans ses veines, et nous la croyons plus proche parente des canéphores sémitisées de Phidias.

Pourtant Norton se prépare à épouser, sans scrupules étroits, cette fille saine et dénuée d'artifices, si parfaitement digne d'être son initiatrice à une vie meilleure et plus libre, plus logique et plus vraiment mâle que celle dont il a jusqu'alors suivi les pratiques. L'entente des deux cœurs se parachève au cours d'une excursion marine que le capitaine de l'*Aurora* offre à ses hôtes, et qui les amène devant le volcan de Santorin. Les sentiments d'Akrivie en présence de ce grand spectacle de la nature sont encore pour Gobineau l'occasion d'une page bien finement pensée. « Elle ne savait rien, mais elle sentait bien, et avec justesse. Elle n'allait pas chercher de petites choses, elle courait au-devant des grandes, et, ne les comprenant pas toujours, elle les regardait volontiers... Akrivie parut grandir devant la merveille offerte à sa vue. Rien de mesquin, aucune curiosité banale, aucune prétention maladroite d'émotion factice, aucune exclamation niaisement admiratrice ne sortit de ses belles lèvres serrées. Tout fut sincère, franc, comme la cause de l'émotion était elle-même digne de l'inspirer. » Cependant, Norton lui explique de son mieux le phénomène physique dont ils sont les témoins; mais « il s'aperçut bientôt qu'Akrivie accueillait avec quelque dédain l'exposition des causes trop misérablement disproportionnées, *trop humbles*, pour convenir aux impressions extrêmes dont son âme était possédée. Il démêla sans peine qu'elle aurait cru beaucoup plus volontiers à ses discours s'il lui avait parlé de géants coupables, ensevelis sous les eaux afin d'expier leurs crimes, et soufflant leur désespoir; ou de dieux en travail pour étonner l'univers. Probablement, comme bonne chrétienne, elle eût préféré encore que tout cet appareil fût provenu de la puissance de saint Georges, ou de saint Dimitri... Le résultat obligé de ce désaccord entre les sentiments et les explications fut que la belle enthousiaste oublia les dernières à mesure qu'elle les entendait, et se composa pour son propre usage, dans le fond de sa pensée, une *sorte d'idée vague, obscure, mais très convenable*

et très poétique de ce qu'était un volcan ». Quant à Norton, il fut « en réalité enchanté de voir qu'elle ne se démentait pas. Les caractères logiques aiment leurs pareils, et l'absurde leur cause moins de peine que l'inconséquence ».

Pages charmantes encore une fois, et nous devons remercier les préjugés de Gobineau de nous les avoir données; mais combien elles mettent en relief l'aspect singulièrement rétrograde et préhistorique en quelque sorte de son aryanisme. Les sentiments de la délicieuse Akrivie rassemblent à l'animisme instinctif du sauvage, et Chateaubriand ne peindrait pas autrement une exquise Natchez, ou M. Pierre Loti une ravissante Maori. A la suite de ces illustres voyageurs, Norton éprouve pour la fille des Ases un entraînement d'ordre plutôt littéraire. C'est le robinsonisme ou le florianisme du dix-huitième siècle, c'est le culte des vierges énergies populaires prêché par le romantisme du dix-neuvième; il n'est pas besoin d'une intime parenté de race pour l'expliquer. Le capitaine saxon épousera donc la jeune Franque de Naxie, après avoir toutefois préalablement convaincu Phrangopoulo qu'il est bien gentilhomme authentique et figure dans le *Peerage*. Pour Akrivie, elle avait rêvé d'un Hellène aux cheveux couleur de l'aile du corbeau, d'un fils de Miaoulis sans aucun doute, car elle ignore que vers le temps même où il dut faire sa connaissance au cours de quelque voyage, son peintre enthousiaste appliquait à de tels héros l'aimable épithète des « détritus des Paléologues ». Mais, probablement en vertu de l'inspiration secrète de ce conseiller d'aryanisme, son esprit s'habitue sans retard à sa destinée inattendue, et bientôt elle sera fière de se suspendre au bras du blond Norton.

Dans ce suggestif récit apparaît aussi pour la première fois une idée nouvelle chez Gobineau, et qui, nous l'avons dit, caractérisera en partie sa dernière période littéraire. C'est celle de l'ascétisme considérée comme une tendance ariane en général, et anglo-saxonne en particulier. Idée nouvelle, disons-nous, ou plutôt peu à peu développée jusqu'à l'épanouissement complet dans un esprit qui l'eût d'abord écartée avec quelque dédain; et tout à la fois problème important dans l'aryanisme,

où nous le retrouverons ailleurs bien plus vivement débattu. Car l'*Essai* se montrait plutôt sévère à l'ascétisme, que l'histoire voit naître chez les Aryas de l'Inde avec le développement du brahmanisme. Déjà les premiers peintres de ces époques reculées, Lassen ou Pavie, l'attribuent à un certain accablement devant les peines de l'existence, à l'action d'une nature trop forte, trop difficile à dompter, à l'influence d'un climat dévorant; le pessimisme qui conduit à ces renoncements extrêmes traduit « de l'ennui mêlé à de l'irritation ». C'est en somme une sorte de dégénérescence, déjà sensible en des races trop raffinées pour avoir les premières abusé de la pensée. Ajoutons-y cet orgueil et cette supercherie du magicien prétendu, qu'on retrouve à l'origine de tous les sacerdoces orientaux, et qui s'efforce de frapper les imaginations crédules par un genre de vie en quelque façon surnaturel. Le succès de tels imposteurs est d'ailleurs favorisé par cette conviction si fortement ancrée dans les âmes asiatiques, persanes ou indoues, que le penseur, méditant, inlassable et solitaire, sur l'essence de la divinité, soutire à lui les rayons de la puissance céleste et leur emprunte une énergie irrésistible, une force surhumaine. En tout cela, plus ou moins consciemment senti par Gobineau, il y a peu des qualités arianes telles qu'il aimait à les imaginer, car l'action est évidemment rejetée au second plan, et remplacée par une contemplation de douteuse efficacité. C'est même certainement pour avoir envisagé ces aspects inquiétants du brahmanisme que l'*Essai* reconnaissait plusieurs des facultés de la race noire commençant de déteindre sur les prêtres géniaux des Aryas, et, dans la grandeur même de leurs plans, condamnait la passion mélanienne, désormais prépondérante aux dépens de la raison blanche diminuée. Ne voit-on pas peu après les précurseurs du bouddhisme, cette doctrine si condamnable, enseigner la pratique d'un ascétisme « individuel et arbitraire (1) ». Ne lit-on pas que les Abyssins, foncièrement mélanisés par le voisinage du Soudan, appréciaient pour cette raison le christianisme des Pères du désert, « ces terribles

(1) T. I, p. 436.

anachorètes, rompus aux plus rudes austérités, aux macérations les plus effrayantes, voire enclins aux mutilations les plus énergiques (1). » Excès de nature à frapper les imaginations de ces peuples, qui se seraient montrés bien incapables de comprendre « les douces et sublimes vertus d'un saint Hilaire de Poitiers ».

Dans ses écrits asiatiques, et surtout dans le *Traité des écritures cunéiformes*, Gobineau commence à se réconcilier avec une disposition d'esprit qu'il rencontre si souvent autour de lui, dans le passé comme dans le présent des nations orientales. Pourtant, ce qui est remarquable et assez en accord avec les leçons de l'*Essai*, l'ascétisme lui apparaît d'abord sous un aspect sémitique, c'est-à-dire encore blanc noir, « à la mode araméenne (2). » Et, comme l'avait fait Schopenhauer, il ne se refuse même pas absolument à accepter les miracles de ses adeptes. « On peut se demander si l'ascète *assyrien*, nourri d'une forte conviction, agissant d'après des données singulières, mais profondes, n'a pas atteint en certaines occasions à des résultats dont l'analyse nous est difficile et donne ainsi tout sujet de croire qu'il disposait d'une puissance *surnaturelle*, dont il est convaincu lui-même. » Voilà une demi-conversion, et le don des miracles ferait vraiment bonne figure dans l'écrin des vertus arianes.

Et en effet dans l'*Histoire des Perses*, où le sémitisme latent du comte s'épanouit davantage encore, l'ascétisme vient se ranger de lui-même parmi les joyaux de la Bonne Création. Ne tient-il pas une place prépondérante dans le *Koush-Nameh*, l'épopée du Cyrus noir aux dents proéminentes, le poème qui inspire tant de confiance à l'heureux possesseur de son unique exemplaire. « Les peuples héroïques, écrit-il (3) en conséquence, ont aisément admis qu'au-dessus du guerrier fameux il y avait encore un degré sublime à franchir, celui de l'anachorète. Chez les Hellènes avant Homère, c'était une sorte d'ascétisme qu'avait pratiqué Chiron et qui avait fait sa grandeur... De même les

(1) T. I, p. 332.
(2) *Cunéiformes*, p. 317.
(3) *Histoire des Perses*, t. I, p. 497.

Scandinaves trouvaient l'apothéose dans la mort. » Nous avons signalé déjà chez Mohsen ce dernier trait d'ascétisme guerrier. Toutefois, en dépit de cette adhésion de principe, il est visible que Gobineau insiste le moins possible sur les prodiges de macérations exagérées qu'il rencontre dans ses sources persanes : par exemple sur cet ancêtre de Darius qui habita durant quarante ans dans un souterrain, voué à une immobilité absolue (1). Il sent trop bien que c'est là une inspiration plus intelligible à des fakirs basanés qu'à des guerriers arians.

Quand ses voyages et le cours des événements du dix-neuvième siècle développèrent ses sympathies anglaises, Gobineau vieillissant, amené lui-même par les injures du sort et l'affaiblissement de sa santé à l'acceptation stoïcienne des renoncements nécessaires, crut reconnaître une propension ascétique dans ces originalités insulaires, célèbres en effet dans le monde entier, et que le vieux vaudeville de nos pères caractérise si bien par son titre : *l'Anglais ou le Fou raisonnable*. Sous les latitudes les plus diverses, dit-il dans *Akrivie Phrangopoulo*, on rencontre des Anglais voués à la vie d'ermite, et dont la culture raffinée, les habitudes d'élégance et de confort se sont résumées soudain « en un besoin de simplicité presque barbare, mais jamais vulgaire ». Lui-même vit de semblables anachorètes dans la Nouvelle-Écosse, dans les forêts voisines de Sydney, dans les montagnes de la Mingrélie, sur la frontière gréco-turque ; et ce goût pour la retraite, cette soif de renoncement, sont si prononcés dans une race à la personnalité puissante qu'on les retrouve même chez les femmes, telles que lady Stanhope et Zanthe. L'avouerons-nous, ces précédents, en partie destinés d'ailleurs à nous faire accepter sans protestations le mariage d'un aristocratique officier de la marine britannique avec une petite sauvage de l'Archipel, ne nous ont guère convaincu. Tous ces gens-là ne sont pas plus des pénitents que Norton lui-même, dont l'ascétisme consiste à épouser une jolie fille ; ce sont des fantaisistes, des déséquilibrés même ; ils cherchent tout au plus à satisfaire leurs penchants ances-

(1) T. II, p. 6.

traux, bien loin de les combattre, lorsqu'ils reprennent la vie isolée, mais active, de leurs grands-parents saxons. Et ce trait-là ne fait pas non plus défaut dans Rousseau (1). Nous montrerons qu'à leur exemple Gobineau fut un stoïcien inconscient, acceptant les renoncements prudents et hautains du Portique, mais glissant parfois, comme plus d'un sage de cette dernière école, sur la pente insidieuse de ses tendances méridionales, vers l'ascétisme mystique et passionné des tropiques.

En attendant, c'est du côté du Nord que se reportent, au lendemain de 1870, ses regards admiratifs, et nous allons trouver une fois de plus, dans le dernier des *Souvenirs de voyage*, l'occasion de mettre en relief des erreurs de perspective incessantes chez un peintre qui place trop près de lui son point de vue et prête de plus en plus volontiers ses propres dispositions d'esprit aux modèles favorisés de sa sympathie.

La Chasse au caribou a pour théâtre l'île de Terre-Neuve et fut composée avec des réminiscences du voyage de 1861, comme les *Nouvelles asiatiques* le seront un peu plus tard avec les lointaines impressions de *Trois ans en Asie*. Déjà la comparaison du ton de ces deux derniers ouvrages nous fut instructive et précieuse pour entrevoir l'évolution de la pensée de leur auteur. Un rapprochement analogue va nous édifier ici bien davantage encore. Feuilletons donc au préalable, en cet instant propice, les pages légères du *Voyage à Terre-Neuve*.

Nous sommes dans l'entr'acte de la période asiatique : récemment éloigné de Téhéran, notre diplomate y retournera bientôt, mais il s'est vu charger, pour occuper son temps, d'une enquête sur les difficultés toujours renaissantes le long de cette côte poissonneuse du French Shore dont le traité d'Utrecht nous assure la jouissance, en stipulant que les Français ne s'y doivent pas établir à demeure, mais que nul Anglais n'y peut jeter ses filets. Enquête de pure forme, semble-t-il,

(1) Voir *Émile*, liv. V. « Tous les hommes qui se retirent de la grande société sont utiles, lorsqu'ils peuvent ramener dans les lieux déserts la vie, la culture et l'amour de leur premier état. » Voir aussi chez Tolstoï, ce disciple de Rousseau, et chez Rosegger, le nouvelliste styrien récemment étudié par nous (*Revue des Deux Mondes*, 1902), des utopies agricoles du même genre.

et destinée seulement à endormir pour quelque temps les avidités conquérantes des habitants de la grande île américaine. Car l'entente est en ce moment parfaite entre l'empereur Napoléon III et le gouvernement de Saint-James : de part et d'autre, on est déterminé à la tolérance et empressé à la courtoisie.

Ajoutons que, pas plus le long des rivages de l'Atlantique que sur les plateaux de l'Iran, le brillant secrétaire d'ambassade ne semble avoir emporté son bagage d'érudition ethnique, et que, cette fois encore, nous allons trouver bien peu de survivances apparentes des théories de l'*Essai*. Les conseils pratiques de Drouyn de Lhuys ont pour un moment porté leurs fruits, et plus d'un collègue du plénipotentiaire, moins préparé par de profondes études, aurait pu signer comme lui, sans nul danger pour son avancement, cet ouvrage badin le plus souvent, fin, agréable, mais d'ordinaire peu pénétrant.

Voyons cependant de quels traits il nous peint la race anglo-saxonne, qu'il contemple pour la première fois de près, dans une de ses variétés coloniales les plus énergiques et les plus caractéristiques. Le paysage de ces régions brumeuses à lui seul, ces collines basses sans lignes précises ni relief plastique, semblent déplaire au voyageur, hier encore ébloui par l'aspect du ciel radieux de la Perse, par le cône éclatant du Demawend. En Amérique, la nature matérielle conserve « un air d'enfance » ; tous ces cantons paraissent « nés d'hier » ; ils manquent de vigueur, et la « brume du chaos » les environne encore. Ce sont les impressions que l'auteur retrouvera plus tard dans la magnifique baie de Rio-de-Janeiro, mais elles nous étonnent davantage devant ces horizons nordiques, ces sites du Winland scandinave qui, réveillant les secrets instincts ataviques en son cœur, auraient dû mériter plus d'indulgence de la part du descendant d'Ottar. Quant aux habitants de Terre-Neuve, tout en leur accordant certains témoignages d'estime et d'approbation, il apporte beaucoup de réserve et mêle à l'occasion un peu d'aigreur dans ses appréciations sur leur compte. La population, dit-il, n'a rien de rustique ni d'agreste ; il n'y a là que des spéculateurs : on serait tenté de prendre

« tous ces prétendus cultivateurs pour des masques et de les renvoyer dans les fabriques, leur séjour naturel ». C'est que ses goûts d'individualisme rural hésitent à l'aspect d'une démocratie urbaine et industrielle dans laquelle il ne reconnaît plus le trait arian, et qu'à ses yeux cette façon de comprendre le travail et d'exploiter les forces de la nature n'a « rien de noble, ni rien surtout qui relève le sens moral » (1).

L'aspect physique de ces insulaires s'harmonise bien avec leur âme étroite (2). « De longs habits noirs ou bruns mal taillés, de vastes chapeaux où ils s'enterrent, des mines pâles, renfrognées, un langage de la plus sèche austérité, ils ont tout cela, et l'affectent tant qu'ils peuvent. C'est un uniforme qui convient d'ailleurs à d'heureux mortels dont le credo favori est de damner tout le monde et, de peur d'y rien oublier, de se damner un peu avec. » Dans les rues d'Halifax, l'impression des étrangers est mauvaise, car ils constatent une assez ridicule affectation à ne pas rendre le salut, une sorte de démarche guindée, un sourcil froncé, « l'air menaçant et agressif sans aucune cause, » et ils comprennent difficilement à quoi ces manières peuvent servir chez des gens de profession paisible après tout. Quant à ouvrir un livre, c'est ce que les colons ne font jamais, car leur personne représente à leurs propres yeux la Sagesse incrée, et ils croient n'avoir besoin de rien apprendre, sachant « tout et mieux que tout ». En cela, conclut ironiquement leur détracteur, ils se montrent très supérieurs aux marquis de Molière, dont les prétentions n'allaient pas si loin, et qui daignaient encore feuilleter quelquefois le volume à la mode.

Après de telles constatations, l'on conçoit que notre observateur se refuse à voir dans l'Amérique le futur centre du monde : il se reporte, en son for intérieur, sans vouloir y faire nettement allusion, aux théories de l'*Essai*, qui ne place pas la composition ethnique de l'Angleterre et surtout de l'Amérique saxonne beaucoup au-dessus de cet odieux mélange, par où

(1) P. 63.
(2) P. 92.

l'Europe continentale est condamnée à un si noir avenir. Tout au plus, vers cette époque, accorderait-il une fois de plus à ces nations privilégiées un certain retard dans la corruption du sang, capable de faire illusion à quelques esprits superficiels. Mais, pour une foule de motifs « qu'il serait trop long de déduire », les idées qui créent les grands peuples ont manqué, manquent et manqueront toujours à ces contrées de nouvelle découverte, « où se porte le flot bourbeux, et plus turbulent que vivant, et plus enivré que fort (1), » des émigrations européennes. En sorte que l'esprit britannique tournera de toute nécessité vers le même pôle *utilitaire* que l'esprit américain.

Notre diplomate visite-t-il une école normale fondée par les puritains de l'endroit, le ton ironique et dénigrant de sa narration se soutient avec une verve merveilleuse : il ne voit dans les méthodes pratiques et mathématiques de ces éducateurs audacieux que des « machines à calcul, dont le seul énoncé donne le frisson » ; que « la voie d'une érudition purement verbale ». Il ne fut pas question une seule fois de rien qui ressemblât à une idée, s'écrie le spectateur impatienté de cette classe modèle : de pareils procédés n'ont d'autre but que de tuer dans l'enfance et dans la jeunesse toutes les facultés de l'âme et de l'esprit inutiles à la vie mercantile, et de développer au contraire autant que possible les ressources de cette dernière. Erreur évidente du jugement, conclut-il, car « une population uniquement marchande ne fera jamais que des courtiers de commerce, et point une nation ». Et c'est encore une fois le souvenir de Stendhal qui effleure ici notre mémoire, avec toute son antipathie pour l'anglisme morose et l'industrialisme envahissant.

Les équipages des navires anglais avec lesquels le comte se trouve longuement en contact pendant ses allées et venues sur la côte française n'échappent même pas à sa malveillante vision. Sans doute, on y trouve de beaux hommes appartenant à la vraie race saxonne, mais aussi d'évidents métis, contaminés

(1) P. 109.

par un sang plus pauvre, chétifs, pâles, flétris. Et, en général, le matelot anglais n'est pas « un citoyen qui sert pour obéir aux lois de son pays, qui, contrarié peut-être de porter l'uniforme, est pourtant relevé à ses propres yeux par l'idée d'un devoir honorablement accompli ». Non, c'est un stipendié, qui est venu s'offrir au joug de la discipline navale parce qu'il n'a pas trouvé d'occupation plus lucrative ou plus convenable. Et si le libéralisme *plus apparent que réel* jusqu'ici en Angleterre venait à *détendre les ressorts de fer* qui seuls constituent sa puissance, le recrutement de la marine britannique deviendrait insuffisant. Voilà qui est bien vu, sinon sympathiquement déduit, et cette conception de la fragilité des idées libérales au delà de la Manche, de la possible saillie des charpentes métalliques montrant soudain l'appareil rigide sous le revêtement de fleurs du riant cottage anglo-saxon, n'est pas d'un esprit banal.

Enfin, le spectacle des empiétements effrontés de l'indigène sur les territoires à nous reconnus par le traité qu'il a mission de sauvegarder font notre homme singulièrement moins indulgent aux velléités conquérantes de ces Arians, *raptores orbis*. Les voilà devenus des « ambitieux et des brouillons », de « fougueux personnages » qui rêvent de se couvrir de gloire en augmentant les possessions de la Grande-Bretagne au mépris des droits français et se montrent d'ailleurs tout aussi hostiles à leurs frères de race, à leurs trop proches concurrents, à leurs voisins des États-Unis; car, nulle part, on n'entend dire autant de mal de ce dernier pays.

En comparaison de ces êtres déplaisants, les Irlandais, que l'*Essai* nous montrait corrupteurs à la fois de la Grande-Bretagne et de l'Union américaine, reprennent quelque avantage dans l'esprit de Gobineau. A vrai dire, ils ressemblent par certains traits aux lazzaroni napolitains; leur nature, séduisante à l'extrême, est quelquefois médiocrement estimable, et ils forment l'antipode de l'Anglais (1). N'importe! il y a plaisir à rencontrer, même établis en fraude sur le French Shore, ces

(1) P. 246.

gars bien découplés (1), roses et blonds, de grande taille, un peu lourds peut-être, mais pourvus de toute la vigueur saine et robuste de leurs ancêtres celtiques. Les missionnaires européens accompliraient une œuvre plus utile en s'occupant de ces braves gens, si avides des consolations du ministère sacré qui leur font trop souvent défaut, qu'en allant évangéliser des Orientaux et des Chinois. Il faut admirer surtout les Irlandais catholiques dans leur ville la plus importante, Saint-Georges, où la monnaie est inconnue, où le curé, unique autorité à la fois civile et religieuse, est payé en poisson pour ses services; ce lieu idyllique réconcilie décidément l'observateur français avec les inconvénients du pays et lui apparaît comme une aimable Salente, comme une délicieuse Utopie. « Un climat sauvage et odieux, un paysage rébarbatif, pas de distractions, pas de plaisirs, pas d'argent; la fortune et l'ambition également impossibles et, pour toute perspective riante, une sorte de bien-être domestique de l'espèce la plus rude et la plus simple; voilà, à ce qu'il semblerait, ce qui réussit le mieux à rendre les hommes habiles à user de la liberté absolue sans excès et à se tolérer entre eux. » Ainsi, c'est parmi des Celtes plus ou moins fénians que l'auteur de l'*Essai* retrouve l'idéal arian de l'odel et du viç-pati, qui se confond d'ailleurs si bien, comme nous l'avons dit, avec le programme social de Rousseau et le retour à la nature.

Si les Celtes ont ici beau jeu, en dépit de leurs compromissions finnoises d'autrefois, c'est que, devant des caractères aussi rébarbatifs que ceux des colons anglais de Terre-Neuve, le sentiment patriotique, les sympathies françaises fleurissent dans le cœur chaleureux de Gobineau plus qu'en toute autre période de sa carrière. Nulle comparaison pénible à son amour-propre national, nulle impression d'infériorité ou de décadence n'effleure en ce moment son âme. C'est l'heure la plus brillante du second Empire; les souvenirs glorieux de la Crimée, ceux de la fraternité des armes franco-anglaises dans la tranchée de Sébastopol, sont tout proches; et c'est au cours d'une

(1) P. 199.

des croisières de la commission mixte dont le comte faisait partie que parvint en ces parages la nouvelle de la victoire de Solferino. Les officiers de la marine impériale se voient partout choyés et fêtés; ils gâtent les enfants et charment les femmes : à l'approche du stationnaire français, toutes les portes s'ouvrent, tous les visages s'éclairent d'un rayonnant sourire; tandis qu'un bal donné à bord du *Gassendi* met en relief les qualités de bonne grâce et de mâle courtoisie chez nos compatriotes. Aussi, après avoir médit comme nous l'avons vu des équipages britanniques, Gobineau ajoutera encore qu'ils ne sont « comparables en rien au point de vue moral avec nos bons matelots ». Nos tendances intellectuelles lui sembleront plus hautes, parce qu'elles nous permettent d'accepter des institutions donnant plus d'honneur que d'argent. L'élément français et normand de l'ancienne colonisation acadienne sera par lui proclamé bien supérieur aux gens sans aveu de l'émigration américaine. Enfin, à la ridicule école normale de Truro, il préfère hautement le Sacré-Cœur d'Halifax et les « sages pratiques des anciennes méthodes françaises ».

Nous devons nous arrêter un moment pour exposer plus en détail les vues du comte sur cette dernière question. Elle va tenir en effet une place prépondérante dans *la Chasse au caribou*, dont nous révélons en ce moment les apprêts, sur la toile complaisante où le fantasque artiste brossera bientôt devant nos yeux un tableau d'atelier, tout différent de l'esquisse exécutée d'après nature.

Oui, la femme de Terre-Neuve eut tout d'abord le malheur de lui déplaire. Déjà, visitant Halifax, où la société l'accueillit si gracieusement qu'« il n'en veut dire que du bien », il eut l'occasion d'exprimer sa confiance dans la moralité supérieure de ses hôtes devant deux dames indigènes. Aussitôt « deux regards qui se croisèrent (1), un double sourire plein de doute et d'ironie, un double mouvement d'épaules » fort significatif, donnèrent à l'imprudent complimenteur une ample matière à réflexion. Et le fruit de ses méditations fut singulière-

(1) P. 121.

ment amer, si l'on en juge par les pages de la fin du volume. Pour la jeune fille de ce pays, conclut le comte, *il s'agit de conquérir à tout prix un mari,* ce prix fût-il l'exercice d'une coquetterie, qui, il faut bien le reconnaître, *n'a pas de limites.* On a dit avec raison que les femmes orientales, se jugeant propres à un unique usage, ne portent guère ailleurs leurs pensées ordinaires. A *certains égards*, les jeunes filles américaines de Terre-Neuve ne sont pas *fort dissemblables de ce portrait.* S'il n'en existait qu'une au monde, avec cette âpreté au mariage, elle réussirait « à se faire épouser par une grande partie du genre humain ». Du reste, à pareil jeu, ce n'est pas seulement la grâce, les qualités purement aimables qui s'effacent et disparaissent, c'est aussi le *sentiment d'estime* qu'un homme conserve difficilement devant de semblables efforts. Retenons ces appréciations, la chose en vaut la peine, comme nous l'allons voir. On prétend quelquefois, poursuit cependant l'impitoyable censeur, qu'il ne résulte pas d'inconvénients matériels de ces façons d'agir, car les filles prudemment instruites n'ignorent pas les conséquences d'un faux pas sur ce terrain. « J'ai vu, poursuit-il, des personnes de bonne foi ne point partager à cet égard l'optimisme de leurs compatriotes, et secouer la tête d'un air très significatif. » Toutes spéculations sont « de leur nature chanceuses », et il se produit inévitablement quelques krachs dans une bourse matrimoniale si fort agitée.

Quant à l'épouse anglo-saxonne, il est de mode en France d'affirmer qu'ayant goûté avant le mariage toutes les ivresses de la liberté elle se range pour jamais au lendemain du sacrement, sans plus songer désormais à ses amusements passés. Or Gobineau « n'a rien vu de semblable » : les jeunes femmes montrent un goût aussi passionné pour la dissipation que les filles; elles ne s'occupent de leurs enfants qu'autant que l'exige leur situation de fortune, sans préjudice, bien entendu, de ces attendrissements exaltés, de « ces phrases interminables dont *toutes les femmes du Nord* ont le secret, sans se croire pour cela le moins du monde obligées de les mettre en pratique ».

Tels sont les enseignements du *Voyage à Terre-Neuve;* ils n'ont certes ni le ton du panégyrique, ni le dessin du modèle à copier. Dix années s'écoulent cependant; puis, au lendemain de 1870, notre diplomate repasse ses impressions transatlantiques dans sa complaisante mémoire. Et voici qu'elle lui fournit une image tellement différente de celle dont il a tout d'abord tracé les contours, qu'il n'est peut-être pas de plus bel exemple de ce travail inconscient et sourd que notre intelligence accomplit sans relâche sur les données du souvenir. La mémoire, a dit cet observateur pénétrant que fut Schopenhauer, n'est pas un réservoir clos ou un sûr coffre-fort nous livrant à volonté les données qui leur furent une fois confiées. C'est une simple capacité à rappeler dans la conscience certaines impressions du passé, capacité qui doit être sans cesse entretenue par l'exercice. Or, à chaque appel nouveau d'une image ancienne sur le seuil de la conscience, le fantôme évoqué subit une déformation corrélative à notre actuel état d'esprit. A la longue, il pourra n'être plus en quoi que ce soit reconnaissable; tels ces récits qui, passant de bouche en bouche, finissent par perdre toute exactitude, parfois même tout sens logique.

Nous allons vérifier sur pièces authentiques cette ingénieuse analyse psychologique. *La Chasse au caribou* nous présente, en effet, un jeune Français du nom de Charles Cabert, pour qui son créateur nourrit les sentiments les plus ironiques et les moins bienveillants. C'est le fils d'un bourgeois, « devenu passablement riche dans des affaires où il était question de zinc, » comme l'écrit dédaigneusement notre gentilhomme. Cabert traîne cependant sur le pavé de Paris une existence inutile, vide et malsaine, se propose bientôt d'épouser une figurante de quelque petit théâtre et, sur l'opposition irréductible de son père, entreprend de guérir par un voyage ce ridicule chagrin d'amour. Il fera voile vers Terre-Neuve pour y chasser le *caribou*, sorte de mouflon particulière à l'île, dont un Anglais boulevardier lui a dit des merveilles. Il se commande en conséquence un costume de chasse resplendissant, se procure les armes les plus perfectionnées et s'embarque,

muni d'une lettre de recommandation pour un négociant de Saint-Jean, nommé Harrison.

Ce Harrison, ses huit fils, ses six filles, ses amis et tout son entourage sont des géants aux allures à la fois joviales et brutales, bien qu'ils se montrent aussi capables à l'occasion de tendresse et de sensibilité. Bousculé par les effusions herculéennes de ses hôtes, sans cesse enlevé de terre entre leurs bras puissants, le poignet disloqué par leurs shakehands énergiques, Cabert fait ici figure d'un Gulliver égaré dans le pays de Brodingnag. « Il éprouvait l'instinct secret de sa faiblesse, honorable, flatteuse même, puisqu'elle provenait de la distinction exquise de sa nature, mais enfin de sa faiblesse, et, partant, de son infériorité vis-à-vis de ces natures brutales; *on peut imaginer* que, dans le temps où *les barbares du Nord* envahissaient l'*Italie* et, de gré ou de force, s'asseyaient dans toutes les chaises curules de l'empire, les Romains élégants, qui, réellement, ne pouvaient prendre au sérieux des gens pareils, devaient éprouver des sentiments analogues. »

Cependant, sous les regards ahuris du jeune Français défilent quelques types déjà esquissés dans le *Voyage à Terre-Neuve;* mais, par un phénomène analogue à celui que nous avons signalé dans les *Nouvelles asiatiques*, ces figures sont déformées, métamorphosées comme des objets contemplés à travers quelque lentille asymétrique, par l'interposition de sentiments tout nouveaux chez leur peintre. Celui-ci nous avait signalé, par exemple, dans la ville de Saint-Jean, la puissance prépondérante des intrigants politiciens, « en état de faire beaucoup de mal un jour (1). » Ces hommes, disait-il, sans grandes ressources, d'esprit turbulent et vaniteux, tourmentés d'ambitions un peu maladives, recherchent à tout prix des places, et s'efforcent pour cela de parler aux masses populaires le seul langage qui puisse les émouvoir, c'est-à-dire celui de la violence religieuse et politique. Or, voici paraître dans *la Chasse au caribou* un certain O'Lary qui joue précisément ce rôle, en même temps que celui de fiancé d'une des nombreuses

(1) *Voyage à Terre-Neuve*, p. 242.

misses Harrison. Seulement, en dépit de son exubérance plus que méridionale, et malgré son cynisme de polémiste impudemment versatile, il est évident par le ton du portrait que nous devons le juger maintenant digne de toutes nos sympathies, l'admirer de tout cœur et le prendre jusqu'à un certain point pour modèle.

Le *Voyage à Terre-Neuve* nous avait encore appris que la femme, vieillie, est délaissée par son mari, qui se montre même tout à fait étonné quand on s'avise de lui demander des nouvelles de cette antiquaille ; de sorte que les visiteurs ne jugent pas nécessaire de la saluer en entrant et en sortant. Cette particularité se retrouve dans le ménage Harrison, mais adroitement présentée maintenant comme un trait de cordiale désinvolture, et destinée seulement à augmenter notre estime pour une activité qui sait si bien éviter toute inutile dépense de temps et de sensiblerie.

Nous avions rencontré vers 1860, aux environs de Sydney, des Anglais qui, venus là tout d'abord *par passion de la chasse et de la pêche*, y étaient retournés plus tard afin d'y vivre en solitaires, et d'y retrouver les mêmes émotions sportives, sans renoncer pour cela aux habitudes de la vie élégante. L'un d'entre eux consacrait ses loisirs à l'éducation des jeunes enfants du voisinage. C'est celui-là qui reparaît sous les yeux de Cabert, transformé en ascète anglo-saxon, et offrant, il faut l'avouer, des titres plus sérieux que le capitaine Norton à cette qualification. Sir Hector Latimer, dont l'aspect est « d'une distinction saisissante », fut jadis trompé par sa femme ; égaré par le chagrin, il se laissa alors glisser lui-même sur la pente des habitudes immorales, jusqu'au jour où il trouva la force de se reprendre et, gardant une faible pension, se retira dans la solitude de ces rivages transatlantiques pour y faire du bien. « En somme, sir Hector Latimer, protestant, rendait parfaitement témoignage, sans y songer, que l'esprit d'ascétisme et de rude pénitence est profondément empreint chez certaines âmes anglaises, quel que soit leur culte. »

Enfin, Gobineau avait visité sur le French Shore un Anglais, ancien pêcheur comme les autres habitants de ces parages,

mais parvenu à la fortune par la vertu d'une intelligence beaucoup plus active, d'une ambition supérieure et d'une énergie qui, autre part que dans la solitude, aurait peut-être produit d'assez grands résultats (1). « Sa tête se relevait avec une sorte de fierté conquérante, et bien qu'il sût à merveille qu'il n'était pas chez lui sur ce territoire, il ne paraissait pas très disposé à en convenir. » Toutefois, dans le cas d'une expulsion violente, il se sentait assez riche pour exister partout ailleurs et assez habile pour se créer une nouvelle fortune s'il le jugeait à propos. Des individualités pareilles, concluait son visiteur, peuvent ne pas sembler *très aimables,* mais sont toujours sûres d'exciter l'estime, même chez un adversaire.

Ce personnage est introduit dans *la Chasse au caribou* sous le nom de Barton. Seulement, tout à fait idéalisé cette fois, il apparaît comme un Harrison plus fruste encore s'il est possible, et plus souverainement énergique. C'est lui qui hébergera Cabert sur la côte inhospitalière où l'on rencontre le précieux gibier que le jeune Français a l'ambition d'abattre. Or, Barton a une fille, la belle Lucy, qui semble une « Walkyrie » descendue du Walhall, et qui, par une assez singulière dépravation du goût, s'éprend pourtant d'amour pour le grotesque, le niais, le vaurien qu'on nous a montré dans le Parisien *globe-trotter*. Cabert, aussi surpris que charmé d'une pareille aubaine, s'imagine pouvoir jouer sans péril avec des sentiments qu'il interprète selon sa fatuité coutumière, et il laisse Lucy s'avancer assez loin dans la voie des aveux. Mal lui en prend. Comme il n'a prétendu que distraire sa solitude et qu'il n'a jamais envisagé sérieusement un mariage à ce point disparate, il proteste quand la famille de la Walkyrie lui met le marché à la main; il avoue ingénument qu'il n'a jamais songé au sacrement, et risque alors d'être broyé entre les deux figures cyclopéennes que sont le père et le frère de Lucy. Aussi se hâte-t-il de faire retraite en désordre sur Saint-Jean, puis, de là, sur Paris, sa digne patrie.

Tout cela est fort piquant; mais il est une objection qui

(1) *Voyage à Terre-Neuve,* p. 214.

s'impose au témoin réfléchi de cette aventure. Cabert n'agirait pas autrement qu'il ne fait vis-à-vis des tentatives matrimoniales de miss Barton, s'il avait emporté dans sa valise, à titre de bréviaire, le *Voyage à Terre-Neuve* de son distingué compatriote et réglé sa conduite par les sûrs conseils de cette expérience avisée. Un lecteur docile de Gobineau n'aurait vu, en effet, dans les ardeurs soi-disant ingénues de son hôtesse qu'une de ces effrontées chasses au mari, capable d'entraîner à l'autel « une grande partie du genre humain ». Il aurait difficilement conservé « un sentiment d'estime » devant ces efforts intéressés. En allant un peu trop loin peut-être, il aurait songé que « toutes spéculations sont, de leur nature, chanceuses », et joué la contre-partie de sa Walkyrie. Enfin, après sa piteuse retraite, il ne pouvait vraiment s'attendre à être, pour comble d'infortune, si durement malmené par son cicérone bénévole.

Avions-nous raison de prétendre qu'ici l'aryanisme de Gobineau tourne au germanisme aveugle, à la prosternation devant la supériorité des Anglo-Saxons? En 1861, une impartialité un peu froide, capable de rendre justice à des qualités solides sinon séduisantes, mais aussi une franche sévérité pour des travers et des excès finement observés. En 1872, un enthousiasme désormais sans mélange et un évident parti pris de tout admirer chez les insulaires de Terre-Neuve. Tels sont les jeux d'une imagination complaisante et d'une mémoire vraiment trop infidèle.

CHAPITRE III

SÉJOUR A STOCKHOLM — « LES PLÉIADES »

Prenons à regret congé de ces *Souvenirs de voyage* qui nous ont fourni de si précieuses données sur l'état moral de leur auteur, et, avant de passer à l'étude des ouvrages ultérieurs de Gobineau, traçons, afin de les mieux comprendre, une rapide esquisse de son existence au cours de ses dernières années d'activité diplomatique. Nous le ferons d'ailleurs d'après des documents offerts dès longtemps au public, et sans crainte par conséquent de commettre quelque indiscrétion ou indélicatesse qui seraient particulièrement sensibles, il faut l'avouer, touchant une personnalité si récemment disparue de la scène du monde, en laissant derrière elle parents et amis.

Le comte accepta en 1872 le poste de ministre à Stockholm, qui fut le dernier de sa carrière, et il demeura jusqu'en 1877 dans la capitale scandinave, « avec assez de calme, se remettant doucement de beaucoup d'ennuis et de souffrances physiques. » C'est de ce séjour que datent la plupart des productions qu'il nous reste à examiner. Or nous possédons sur cette période de sa vie deux sources d'indications précieuses que nous avons signalées au début de cette étude, toutes deux d'origine wagnérienne d'ailleurs, et publiées après sa mort dans les *Bayreuther Blætter*. Le récit de M. Philippe de Hertefeld (1) surtout fournit une vivante image du milieu où mûrirent les fruits suprêmes d'une si féconde intelligence. Ce

(1) D'après le docteur Kretzer (*Gobineau*, p. 34), ce nom serait le pseudonyme du prince Philippe d'Eulenburg, ancien ambassadeur d'Allemagne à Vienne, qui est l'un des membres les plus en vue de l'Association Gobineau.

fut en effet à Stockholm que les deux hommes se rencontrèrent pour la première fois, dans une maison amie et, tout d'abord, sans avoir été présentés l'un à l'autre. « Un front élevé et noble, une impériale grise, à la française, un regard spirituel et bon, » tels furent les traits de physionomie qui frappèrent avant les autres le visiteur allemand chez le personnage étranger dont il ignorait le nom et la situation sociale. Bientôt, une discussion s'étant engagée sur l'art romain de l'époque adrienne, comparé aux productions du siècle de Praxitèle, Gobineau, devenu sculpteur passionné depuis son séjour en Grèce, se sentit sur son terrain et développa toutes les séductions de sa verve érudite et prime-sautière : il se montra « vif, ardent, parfois peu renseigné, parfois profond », ainsi qu'en juge finement le témoin attentif de cette passe d'armes esthétique. La sympathie s'éveilla aussitôt entre ces deux esprits distingués, et peu après M. de Hertefeld s'en alla voir chez lui notre ministre. Le comte était alors logé près de l'un des ports de Stockholm, dans un quartier peu aristocratique, occupant le second étage d'une maison de la Nybrogatan, et menant un train de vie fort modeste pour sa qualité. Les jeunes attachés de la légation de France parlaient en souriant de la patte de lièvre qui terminait le cordon de la sonnette à la porte de leur chef; mais M. de Hertefeld assure que c'était là pure légende et mauvaise plaisanterie d'écervelés, incapables de comprendre la dignité d'une vie toute stoïcienne. Les affaires du comte étaient à ce moment assez embarrassées : il avait montré, dans la gestion de sa propre fortune, cette libéralité, cette prodigalité même que les Arians prisaient tant chez leurs chefs de paix ou de guerre; il s'était vu en conséquence exploité par des intermédiaires indignes de sa confiance, et il vivait alors en garçon, se réduisant courageusement au strict nécessaire, afin de pouvoir soutenir de loin sa famille, demeurée sous un climat plus tempéré.

Son intérieur conservait un aspect tout oriental, reflet de ses plus heureuses années : le tchibouk, le narghileh, le pilaw y jouaient un rôle éminent, et son factotum, Honoré Michon, était un chrétien de Syrie, qui avait accompagné le comte en

Europe après lui avoir d'abord servi de drogman. Enfin de nombreux animaux domestiques : perruches, perroquets, moineaux, animaient la solitude de cet original logis.

La sculpture et la littérature trompaient les soucis et remplissaient les loisirs du maître de la maison. M. Schemann a donné (1) une énumération assez complète de ses travaux plastiques de ce temps : ils se rapportent souvent à ses préoccupations historiques et philosophiques. C'est ainsi qu'il exécuta successivement un buste de Walkyrie, écho de ses préoccupations odiniques; le bouclier d'Amadis, par analogie avec celui d'Achille, et à titre d'illustration de son grand poème sur ce héros; des personnages de Dante, inspiration de ses amitiés italiennes sans doute; un Bouddha même et un « Bouddha s'avançant vers le *Nirwana!* » *Quantum mutatus!* Et combien l'ascétisme noir devait avoir fait de progrès dans le cœur de l'ancien partisan des brahmanes! Son talent lui obtint aussi la commande d'un monument destiné à perpétuer la mémoire de la duchesse de Melzi, commande qui lui échut à la suite d'un concours public, où son projet fut couronné. Mais les professionnels évincés l'auraient ensuite chicané sur l'exécution de son ébauche, transformant pour lui ce triomphe en amertume.

Il croyait maintenant trouver la même malveillance de la part des hommes de métier sur le terrain littéraire. Après avoir supporté avec une belle indifférence le peu de retentissement de ses œuvres de jeunesse, il devenait agressif vers la fin de sa carrière contre ceux qu'il accusait de lui barrer le chemin de la renommée, et il en vint à imaginer une sorte de conspiration du silence ourdie contre sa personne : tel Schopenhauer reprochant aux « professeurs de philosophie » d'avoir ignoré d'abord à dessein ses ouvrages, puis dissimulé craintivement la connaissance qu'ils en avaient acquise en secret. Le comte assura même un jour devant quelques intimes qu'un savant de son pays écrivit son livre sur les langues sémitiques en s'inspirant de l'*Essai*, mais en évitant avec soin d'en nommer l'auteur. Évidente allusion à Renan, mais non moins évidente illusion

(1) Dans la préface de sa traduction des *Nouvelles asiatiques*.

d'inventeur! La vérité est que Renan, orientaliste de goût comme Gobineau, ayant de plus puisé aux mêmes sources allemandes et passé sa vie à réfléchir aux mêmes problèmes, est arrivé parfois à des conclusions analogues. Cette commune préparation explique surabondamment quelques concordances d'ensemble et n'exclut pas d'ailleurs certains emprunts de détail. C'est là un sujet auquel nous reviendrons.

Ses admirateurs les plus convaincus avouent que son entourage ne le prenait guère au sérieux vers la fin de sa vie. C'est que, nous l'avons fait observer nous-même, autant l'*Essai,* cette œuvre si réfléchie d'un si jeune homme, autorisait de sérieuses espérances, autant, dans son âge mûr, le précoce penseur avait lâché chaque jour davantage la bride à son dilettantisme fantaisiste. Il eût fallu beaucoup d'attention et une sympathie qu'il ne trouva qu'à Bayreuth, dans les deux dernières années de sa vie, pour discerner les germes durables et féconds dans le fatras de sa trop vaste production littéraire. « De vieux amis savaient à peine qu'il eût écrit, rapporte l'anonyme des *Bayreuther Blætter*, et considéraient en tout cas ses productions comme des bizarreries d'original. M. de Gobineau voudrait nous ramener au moyen âge, disait devant lui un ancien ministre italien qui se vit relever vertement par cette réponse spirituelle. — Oh! pas vous, monsieur! Moi, c'est autre chose. » Mlle Malvida de Meysenbug, qui a communiqué au docteur Kretzer ses impressions sur le comte à Rome, vers 1878, ne lui accorde que beaucoup d'esprit « à la française ». Et il constatait lui-même avec une philosophie un peu attristée cette ordinaire attitude de l'opinion vis-à-vis de sa personnalité. Un jour il rencontra dans un salon ami, après de longues années de séparation, un de ses anciens collègues, jadis plénipotentiaire d'une petite cour allemande, et la maîtressse de maison demanda à ce dernier s'il connaissait le gentilhomme français. « Ah! le *bon* Gobineau; je crois bien, que je le connais, » répondit à peu près le visiteur. Voilà comme on me juge, chuchota le comte en souriant à l'oreille de ses voisins.

Malgré le silence décourageant de la critique à son égard, l'activité littéraire de Gobineau était loin de se ralentir durant

ses dernières années. Outre les œuvres publiées que nous analyserons, il mena de front la préparation d'un grand nombre de travaux qu'il ne put achever, depuis une traduction de son cher *Koush-Nameh* et une étude sur la politique russe en Asie, jusqu'à un roman, *le Voile noir*, qui devait être la contre-partie obscure des lumineuses *Pléiades*, et une autobiographie, couronnement de son édifice historique, dont la lecture eût été bien intéressante. Ses lettres de ce temps, publiées par M. de Hertefeld, sont l'expression fidèle de son état d'esprit : on y lit d'abord un sentiment d'opposition de plus en plus marqué aux préférences gouvernementales de son pays. Comment, dit-il, serait-on patriote quand le mot patrie ne représente plus que Gambetta, Grévy, les orléanistes, les impérialistes et surtout le besoin universel de gagner de l'argent ? Puis on y remarque une tendance croissante vers cet ascétisme volontaire, ce stoïcisme hautain dont nous avons signalé les premiers indices dans les *Souvenirs de voyage*. La plupart des pages de cette correspondance traitent de l'utilité de la douleur, de la manière d'en mettre dignement à profit pour notre progrès moral les sévères leçons. Elle est l'épreuve d'élection pour les nobles âmes, la pierre de touche des hommes de valeur. Chez ceux-là, elle est *innée*. « Rien ne crée autant de bien que la douleur, » écrit-il le 27 septembre 1874; et encore, de son château de Trye, le 20 août 1878 : « Chacun souffre, a souffert ou souffrira jusqu'à l'extrême limite de ses forces. » Il est bon d'avoir présentes à la mémoire les dispositions de sa pensée avant d'entreprendre l'étude de ceux de ses écrits qui sont datés de cette époque et nous prépareraient, sans une telle précaution, des surprises plus grandes encore que celles dont il nous a faits coutumiers.

Les *Pléiades* ouvrent brillamment la série dernière dont nous entamons l'examen, car ce roman (édité à la fois à Stockholm et à Paris en 1874) renferme des morceaux de premier ordre. Il demeure inégal et incomplet sans aucun doute, Gobineau n'étant pas l'homme des besognes achevées, ni des ouvrages fouillés dans leurs détails, mais plutôt le prophète

aux inspirations irrésistibles, le voyant des nuits d'orage, illuminées d'intermittents éclairs. Toutefois, proclamons qu'il n'a jamais atteint autre part à la finesse d'observation, à la vérité d'analyse dont il fait montre en maint passage de ce livre bizarre, qu'on nommerait à bon droit un tiers de chef d'œuvre.

Et d'abord, une philosophie renouvelée, une interprétation inattendue de l'aryanisme se fait jour dans les premières pages du volume, qui ont surtout pour objet d'en éclaircir le titre mystérieux. Cet aryanisme, qui pourrait être nommé individuel et intellectuel, ne réclame plus de ses élus nul diplôme généalogique, nulle attestation bien en règle d'origine aristocratique, mais seulement des titres spirituels et moraux qui leur soient personnels. Éclairé sans doute par la mise au point de son *Ottar-Jarl*, qu'il s'occupait de rédiger vers cette époque, Gobineau renonce à chercher les supériorités contemporaines ou futures dans la descendance authentique et sans mélange des Arians. Les croisements ethniques ont été décidément trop étendus pour permettre encore une semblable exigence. Seulement, par un dernier témoignage de pitié que la Providence accorde au genre humain fourvoyé, par un miracle inexpliqué d'atavisme, les grandeurs ancestrales reparaissent quelquefois en de certaines natures privilégiées, qu'on pourra dès lors rencontrer aussi bien au dernier degré de l'échelle sociale que vers son faîte, envahi désormais par une impure cohue de vilains. Ce n'est pas qu'il soit nécessaire de répudier pour ces héros toute prétention nobiliaire, ou de renoncer à établir de son mieux sur des titres précis leur descendance divine: et nous verrons en effet les adeptes de cette foi, à commencer par son inventeur, ne se refuser nulle complaisance généalogique pour leur compte. L'on sait que les romantiques aimaient déjà à faire de leurs héros des bâtards de grands seigneurs. Mais il est permis désormais de se montrer plus coulant qu'un d'Hozier sur la qualité des preuves, et d'attribuer volontiers à autrui comme à soi-même une illustration d'origine qui sera suffisamment démontrée *a priori* par le caractère éminent du rejeton. C'est ainsi que Richard Wagner pourra bientôt prendre place sans trop de peine au panthéon

de l'aryanisme intellectuel, en dépit de son humble extraction (1).

Le début des *Pléiades* nous présente trois voyageurs de distinction, l'un Anglais, le second Français, le troisième Allemand, attablés coude à coude devant le panorama du lac Majeur, et mettant en commun les conclusions philosophiques que leur inspira le spectacle de la vie. L'Anglais, à qui sa nationalité permet évidemment de faire montre d'une bizarrerie toute insulaire, inaugure ses confidences par ces mots énigmatiques : « Nous sommes trois calenders, fils de roi... » et justifie bientôt en ces termes l'exorde inattendu que lui ont fourni les *Mille et une nuits*.

« Quand le conteur arabe, prêtant la parole à son héros, débute dans ses récits par lui faire prononcer ces mots sacramentels : Je suis fils de roi..., il ne se trouve pas une seule fois sur plus de cent où le personnage ainsi présenté soit autre chose, quant à son aspect intérieur, qu'un pauvre diable fort maltraité de la fortune. » C'est en effet d'ordinaire un derviche en guenilles, un naufragé mourant de faim, un estropié réduit à vivre de la charité publique, mais jamais, en tout cas, soit que l'affaire tourne bien, soit qu'elle se termine mal, il n'est davantage question de la Majesté inconnue à laquelle le personnage prétendit devoir la naissance. Pourquoi donc le conteur sémitique fait-il ainsi de son porte-parole un prince voyageant incognito? C'est parce qu'en prononçant cette parole magique : « Je suis fils de roi, » le calender établit du premier mot, et sans avoir besoin de détailler sa pensée, qu'il est doué de qualités particulières, précieuses, en vertu desquelles il s'élève naturellement au-dessus du vulgaire. « Je suis fils de roi... ne veut donc nullement dire : mon père n'est pas

(1) Dans la « Renaissance » de Gobineau, dont nous parlerons bientôt, il fait pourtant tenir un langage plus strictement aristocratique à son Michel-Ange, en qui les disciples de Wagner aimaient à reconnaître un portrait accompli de leur maître. « As-tu jamais remarqué, dit Buonarotti à son ami Granacci, qu'un homme sorti de rien soit devenu un bon artiste?... Si ma famille n'était pas issue des comtes de Canossa, je ne serais pas ce que je suis, et je voudrais qu'il fût interdit sous peine de mort à ces *parvenus* d'oser jamais placer un doigt sur un ciseau ou sur un crayon. » (P. 243.)

négociant, militaire, écrivain, artiste, banquier, chaudronnier, ou chef de gare. Qu'est-ce qui lui demande des nouvelles de son père, dont nul ne se soucie dans l'auditoire, intéressé uniquement parce qu'il est lui-même? Cela signifie : Je suis d'un tempérament hardi et généreux, étranger aux suggestions ordinaires des naturels communs. Mes goûts ne sont pas ceux de la mode : je sens par moi-même et n'aime ni ne hais d'après les indications du journal. L'indépendance de mon esprit, la liberté la plus absolue dans mes opinions, sont des privilèges inébranlables de ma noble origine; le ciel me les a conférés dans mon berceau, à la façon dont les Fils de France recevaient le cordon bleu du Saint-Esprit...

« D'où me viennent tant de distinctions si fortes, si marquées, qui me mettent tellement à part de l'entourage, que cet entourage assurément me sent étranger à lui et ne m'en porte qu'une bienveillance des plus médiocres? Évidemment, de ce que je suis fils de roi, puisque la qualité royale a surtout cet effet de placer celui qui la possède et en dehors et au-dessus du gros des subordonnés, des sujets, des esclaves. »

Ici, l'interlocuteur allemand vient appuyer les vues du premier orateur et préciser en ces termes les conditions physiologiques qui font les fils de roi : « Celui qui a trouvé les qualités que vous avez dites pendues à son cou dès le jour de sa naissance, celui-là, incontestablement, *par un lignage quelconque*, a reçu *du sang infusé dans ses veines* les vertus supérieures, les mérites sacrés que l'on voit exister en lui... Quel lait de nourrice les lui eût donnés? Existe-t-il des nourrices si sublimes? Non, c'est qu'il sort d'une combinaison mystérieuse et *native :* c'est une réunion complète en sa personne des éléments *nobles, divins, si vous voulez, que des aïeux anciens possédaient en toute plénitude*, et que les *mélanges* des générations suivantes avec d'indignes alliances avaient pour un temps déguisés, voilés, affaiblis, atténués, dissimulés, fait disparaître, mais qui, *jamais morts*, reparaissent soudain dans le fils de roi dont nous parlons. »

Soit, mais c'est pourtant là de l'aryanisme à bon marché, songera tout lecteur attentif de l'*Essai*, et Bouddha mérita

bien, à titre d'ex-voto, une statue modelée par ce converti de la dernière heure, qui vient à son tour tenir des discours d'artiste, sinon de moraliste, « être aussitôt tenu pour dieu, et quitte du reste (1). »

Le voyageur français ne manque pas de placer son mot dans cet intéressant dialogue : « Ainsi, à votre gré, et pour préciser les choses, il y aurait aujourd'hui de par le monde un certain nombre de personnes, hommes, femmes, enfants, de *toutes nations possibles*, dans l'individualité desquelles les atomes les plus précieux de leurs plus précieux ancêtres auraient réussi à se réunir (2) en expulsant ce que des intrusions fâcheuses y auraient apporté de mélanges stupéfiants ou énervants, pendant des séries plus ou moins longues de générations précédentes; et il en résulterait qu'en fait ces gens-là, dans *quelque* situation sociale que le ciel les ait fait naître, seraient les *vrais* fils survivants des hommes de Rollon, et voire des *Amâles et des Mérowings ?* »

Évidemment, répond l'Anglais : bien des siècles ont passé depuis que les *esclaves et fils d'esclaves* relevant la tête, la société moderne a « commencé son sabbat ». Pourtant, les « braves gens » ne sont pas tous morts, beaucoup ont vécu tant bien que mal. « Quelques-uns se sont rattrapés lentement, lentement, aux anfractuosités du roc, aux touffes d'herbes, aux branches des buissons (3). » Ils sont enfin revenus à la surface du sol, souillés, meurtris, gardant parfois quelques stigmates de leur boueux séjour, car c'est précisément pour symboliser cette imperfection persistante que les trois calenders, fils de roi, sont borgnes de l'œil droit. Il est même permis d'évaluer à peu près le nombre de ces aristocrates du caractère, dont on compterait en Europe trois mille, ou trois mille cinq cents. Singulière hardiesse de statistique! c'est une

(1) *Essai*, t. I, p. 440.

(2) Est-ce l'éternel retour qui serait pressenti dans ces considérations par quelques côtés si nietzschéennes ?

(3) On verra que ces lignes résument certainement les conclusions auxquelles le comte fut amené vers ce temps par l'étude de sa propre famille présentée au public dans l'*Histoire d'Ottar*.

expression courante dans la littérature socialiste que de désigner la bourgeoisie par cette épithète : les dix mille d'en haut, parce qu'elle a l'avantage de donner aux compagnons l'assurance de former une majorité écrasante dans l'État. On voit que l'aryanisme des *Pléiades* est aussi précis et plus exclusif encore, dans sa conception aristocratique, au point de ne reconnaître dans le vieux monde qu'un nombre si restreint de « cerveaux bien faits et de cœurs bien battants ». Ajoutons que le voyageur allemand du lac Majeur considère même cette évaluation comme « fort exagérée ».

Pour le surplus du genre humain, voici ce qu'en font les trois philosophes improvisés. L'ensemble de leurs contemporains leur apparait comme « une barbarie sauvage, louche, maussade, hargneuse, laide, qui tuera tout et ne créera rien ». Dans ses rangs, on distingue les « Drôles », qui conduisent le tout, et pour qui l'auteur du roman, en cela précurseur encore de certain aryanisme contemporain, montre une visible complaisance. Ceux-là ont leur utilité, car ils préparent au monde moderne le sort dont il est digne ; et, sans assurer qu'ils soient le sel de la terre, on peut prétendre qu'ils en sont du moins la « saumure ». Derrière eux viennent les « Imbéciles », prêts à faciliter, sans y rien comprendre, la tâche des démolisseurs conscients ; ils s'occupent des détails, « portent les clefs, ouvrent les portes, inventent les phrases, pleurent de s'être trompés, assurent qu'ils n'auraient jamais cru. » Et la suite du roman nous en offrira un vivant exemplaire. Enfin, au-dessous de ses aimables personnages, déchaînés par les seconds, exploités par les premiers, grouillent les « Brutes », la foule, la grande masse populaire, ruée en troupeaux éperdus vers des destins ignorés.

Pour résumer ces vues sur le temps présent, nous dirons que les « fils de roi » sont comparables à des astres, seuls étincelants et radieux dans un ciel abondamment peuplé d'êtres malfaisants et obscurs ; bolides éteints « qui sillonnent le silence et vont porter dans quelque recoin des abîmes inconnus un reste de matière, un souffle impur de soufre et de gaz délétères » ; animalcules propagateurs de la peste et du typhus,

nuages de sauterelles, meurtriers des moissons. Au sein de ce chaos innomé, les trois mille élus de la naissance se groupent en « Pléiades » lumineuses et sereines, se cherchent et se joignent par des attractions puissantes, par quelques nouvelles affinités électives, et sont seules dignes d'occuper une âme pensante. Tel est le préambule du récit.

Il faut reconnaître qu'on trouverait difficilement une transition satisfaisante entre ce dialogue philosophique et l'action du roman proprement dit, si ce n'est qu'un grand nombre de couples y nouent et dénouent tour à tour sous nos yeux leurs liaisons sentimentales. Toutefois une préoccupation apparaît très évidente dans les complexités de l'intrigue. C'est celle de nous fournir tous les éléments d'une psychologie comparée des trois grands peuples de l'Europe occidentale, dont les représentants de choix seront ici les interprètes de la pensée de Gobineau renouvelée après 1870. Aussi, pour donner quelque aperçu de ce piquant tableau de mœurs et pour en tirer quelque enseignement, sera-t-il convenable de ranger d'abord par nationalités les nombreux personnages du récit, puis de contempler un instant leur visage à la lueur capricieuse du fanal tantôt éblouissant, tantôt fumeux, que tient en main leur créateur.

Voici la France d'abord, et nous soupçonnons *a priori* que son enfant lui sera maintenant sévère. Elle est le plus souvent représentée par le sémillant Louis de Laudon, l'un des trois calenders du dialogue initial, dont l'entrée en scène est bien ironiquement spirituelle. « Vous avez l'un et l'autre, dit-il à ses compagnons, un grand malheur : vous êtes *étrangers*. » Étrangers à quoi? interrompt l'Anglais. « Dans tous les pays du monde, quand on n'est pas Français, on est étranger, » continue Laudon sans se troubler. Voilà qui est plaisant, mais l'on pourrait objecter à Gobineau qu'il lui sied mal de railler un pareil trait de caractère; les Anglais le possèdent sans lui donner cette expression risible; en soi, il est l'indice de la force et fit jadis la grandeur de la France. Un observateur tel que Nietzsche ne s'y est pas trompé, quand il a proclamé aristocratique dans le vrai sens du mot le dédain tranquille des cul-

tures étrangères. Seulement, Laudon n'applique cette vanité nationale qu'à des avantages mièvres et ténus. Être étranger en ce sens, poursuit-il en effet, « cela rend inapte à posséder jamais une foule de délicatesses, de perfections petites, mais charmantes, de raffinements particuliers auxquels l'esprit français seul peut prétendre. » Quant à lui, il serait désolé de manquer de distinction, de tact, d'à-propos, de mesure et, dans l'acception la plus élevée de ce mot, de ce que nous appelons le bon sens. Nous verrons que le bon sens, entendu à la française, est d'ordinaire la bête noire de l'aryanisme : Gobineau ne manque pas de condamner en termes excellents d'ailleurs cette bourgeoise qualité. Quand son ami anglais exprimait une idée (1), « rarement Louis en apercevait la source et en voyait la portée ; généralement cette idée lui paraissait plus étrange que juste ; car ce qu'il appelait justesse devait nécessairement être court, commencer *dans le connu et finir dans le banal.* Cette stérilité, que les Français décorent du nom de précision, indignait Wilfrid, mais ne le rendait pas aveugle pour le fonds de droiture et de loyauté qu'une triste éducation et une fausse pratique de la vie n'avaient pas entamé chez son compagnon de route. » Laudon est d'autant plus récalcitrant aux aperçus nouveaux, qu'il craint sur toutes choses de passer pour dupe, et qu'il a la résolution bien arrêtée de faire l'impossible pour éviter un pareil malheur. Le baccalauréat et le club des « Moutards » furent les deux objectifs de son adolescence. A ce dernier cercle, il est devenu « quelqu'un » ; son opinion y a du poids, et un cheval dont il parle mal n'est pas coté haut dans les paris. C'est un homme d'honneur, un cœur de substance légère, facile à fêler, aussi facile à raccommoder. Perspicace pour les petites choses, myope pour les grandes, il est surtout curieux, curieux à l'excès des affaires des autres, et l'intérêt vrai, réel, sympathique, qu'il y prend le dédommage du peu de sérieux de ses propres affaires. Car, de sa personne, il n'a rien fait, et il ne lui est jamais rien arrivé depuis qu'il est au monde. Bien plus, il n'avait jamais quitté la France avant

(1) P. 147.

le voyage où nous le surprenons. A quoi bon s'éloigner de Paris? Cette ville ne contient-elle pas l'univers. Toutes ces touches spirituelles forment, en résumé, la silhouette d'un Camors édulcoré, beaucoup moins intelligent et moins dangereux, par conséquent, que son prototype; *un* Français, sans aucun doute, mais seulement l'exemplaire d'une coterie, et combien éloigné d'être *le* Français!

Quant à ses tendances amoureuses, y reconnaisse qui pourra la manière gauloise! Laudon nourrit un sentiment d'un ordre bien particulier pour la femme d'un de ses amis, Henri de Gennevilliers. Il est épris de Lucie, mais, comme il serait très fâché qu'elle le fût de lui, il évite avec le plus grand soin de la voir en tête à tête. Pourvu qu'il aime avec un certain degré de retour et surtout rien d'exagéré, rien de faux, rien d'hypocrite dans ce qu'on lui rend, dans ce qu'on lui offre, dans ce qu'on lui donne, il n'a nulle disposition à demander des extravagances, n'étant pas lui-même propre à en faire. Je serais, dit-il, au désespoir de me créer des torts envers Gennevilliers. « Lucie en mourrait, ou si elle n'en mourait pas, je le paierais un tel prix que je ne veux pas l'y mettre... Encore une fois, ce n'est pas de l'héroïsme, je le sais. Mais pourquoi irais-je m'accabler de travaux que ni les besoins de mon cœur, ni les volontés d'aucun Eurysthée ne m'imposent?... La sincérité personnelle est une vertu plus rare que l'intempérance amoureuse, et plus virile, et plus mâle assurément, et celle-là, je me rends cette justice, je la possède. » Devant cette description, son ami anglais lui fait observer avec pleine raison que ce qu'il nomme amour, par fatuité sans doute, est tout simplement de l'amitié. Mais un pareil trait serait-il donc chez nous national? Non, toute cette psychologie nous paraît encore du Feuillet subtilisé, l'essence d'une quintessence, et la vérité en doit être singulièrement limitée dans le temps comme dans l'espace. Ajoutons que, malgré ses débuts ridicules, ce Laudon a de l'étoffe, car la fin du roman le montrera transformé, fortifié, virilisé par la fréquentation de ses amis étrangers, et en bonne voie pour prendre place à juste titre parmi les constellations des *Pléiades*.

Gennevilliers, le mari de Lucie, si peu menacé dans son honneur par la double flamme qui brûle discrètement à ses côtés, offre une amusante caricature d'économiste mondain ; il pourrait compter parmi les « Imbéciles » que les fils de rois stigmatisaient tout à l'heure : c'est un doctrinaire bavard, un pédant de libéralisme, digne précurseur des personnages du *Monde où l'on s'ennuie*. Les réformes sociales, qu'il avait sans cesse à la bouche, dit son créateur, « il y *tendait :* c'est encore un mot moderne pour exprimer qu'on veut une chose, sans la vouloir, parce qu'elle est impossible. » Et tout son édifice bénévole d'améliorations administratives « reposait sur un fond de sable, composé d'une grande douceur d'âme, d'une honnêteté timide, du culte pieux de la phrase, de beaucoup de faiblesse, de quelques doutes mal enterrés sous une couche de dogmatisme tranchant ». Au bras de ce sot, qu'on ne peut même pas dire inoffensif, Lucie est chargée d'incarner la femme française, et s'en acquitte assez piètrement, selon la volonté bien arrêtée de son créateur (1). Jolie, délicate, sincère, candide, elle est aussi très élégante, avec un ordre merveilleux dans la conduite de sa maison ; ses enfants, doux, paisibles, bien élevés, n'ont jamais besoin d'être grondés ; et ces résultats ne seraient pas à dédaigner vraiment, malgré les intentions perfides du portraitiste ; mais Mme de Gennevilliers est en même temps superficielle, futile et sans âme. Sa lettre à Laudon (2) est un modèle de la convention mondaine dans toute sa maigreur. Elle paraît d'ailleurs répondre aux intentions de son platonique adorateur en l'aimant moins encore qu'il ne l'aime : et voici une bien fine indiscrétion sur la nuance de son sentiment vis-à-vis de Louis. Dans le fond de son cœur « s'amusait d'une manière innocemment ironique, ou mieux ironiquement innocente, un tout petit instinct, dont les traits, comme ceux d'un bébé char-

(1) Nous entrevoyons aussi Mlle de Blanchefort, qui n'apparaît un instant que pour être ainsi accoutrée : « une bonne petite personne, peu jolie, peu spirituelle, bien née, riche, sachant lire, écrire, compter, ayant appris par cœur une Histoire sainte arrangée, une Histoire de France composée, quelques extraits châtiés de littérature, etc.

(2) P. 170.

mant, n'étaient pas nettement formés. Ce petit instinct, gracieux, un peu cruel, mais si jeune, si faible en vérité, ne méritait pour ces raisons aucune réprimande. Puisqu'il faut s'expliquer, Lucie souriait en elle-même de ce qu'Henri (son époux) ne s'apercevait pas de l'amour qu'elle inspirait. Lucie jouissait surtout de cette imperceptible perfidie quand elle entendait son mari ordonner à l'avance ce que ferait ou ne ferait pas Laudon d'après ses sages avis. « Si je le veux, » murmurait-elle bien bas.

Voilà Gobineau devenu l'émule de Marivaux, et non sans succès, n'est-il pas vrai? N'importe, à la fin du volume, Laudon converti verra Mme de Gennevilliers telle que les lecteurs des *Pléiades* n'ont pas attendu si longtemps pour la voir : froide, composée, despotique. Quelle poupée, quelle créature impérieuse et maussade! s'écriera-t-il, dépassant les bornes de la justice dans son désenchantement, comme dans sa complaisance. Mais Lucie n'est pas plus l'incarnation de la femme française que son amoureux n'est le représentant du sexe fort en sa patrie; c'est un exemplaire finement étudié d'un état d'âme aussi vraisemblable, en tout pays, qu'il est heureusement exceptionnel.

Il est temps de quitter ces marionnettes aux gestes convenus pour leur opposer le groupe triomphant et privilégié des Anglo-Saxons du roman. En tête s'avance Wilfrid Nore, tout à l'heure le principal théoricien des rives du lac Majeur. Petit-fils de lord, il a vu le jour en Orient, par suite des hasards de la carrière paternelle, mais surtout pour faire un effet de style en débutant dans le récit de ses aventures par les paroles mêmes des calenders qu'il évoqua. « Je suis né à Bagdad... » car cette origine exotique ne joue pas un grand rôle dans la suite de son existence. Après Norton, le brillant capitaine de la mer de l'Archipel, Nore est évidemment le héros de prédilection du romancier des *Pléiades*, le fils en qui son père littéraire a placé toutes ses complaisances. Ce véritable enfant d'Albion s'est pénétré dès son enfance de la conviction inébranlable que la Grande-Bretagne est supérieure à toutes les

nations du monde ; mais, élevé loin de la métropole, il a rêvé d'une Angleterre féodale, qu'il bâtissait de toutes pièces à la lecture de sir Walter Scott. Plus tard, le spectacle de sa patrie l'a singulièrement désabusé, parce que sans doute il n'avait pas lu l'*Essai sur l'inégalité des races* et n'était nullement préparé à contempler « les décrépitudes dont il découvrit au bout de peu de temps les traces répugnantes ». Sans qu'il y vît bien clairement les progrès du sang noir romain, ou du sang jaune celtique, l'aspect des choses dans sa patrie le repoussa et le décida à la vie de voyages qu'il mène tout le long du récit. Mais devenu méfiant après cette première méprise, Nore donne parfois dans le paradoxe, et rectifiera les idées de Laudon sur l'Angleterre en lui affirmant qu'à l'inverse de ce qu'on imagine en France les Anglais sont extrêmement passionnés dans leurs sentiments intimes, prompts à l'insurrection sur le terrain politique, artistes et amis du beau par-dessus toutes choses, enfin fort peu faits pour la vie de famille. Il y a du reste bien de la vérité finement observée en tout cela, et Gobineau, agité de pressentiments impérialistes, se refusait, non sans raison, à reconnaître ses Arians d'outre-Manche dans les images à l'eau de rose qu'en fournissaient les Gennevilliers anglomanes de son temps.

C'est, comme il convient, la volonté raisonnée et l'énergie ariane qui fournissent le trait dominant du caractère de Nore. « Surtout il se dominait ; une force supérieure à tout, sa raison, subissait sans doute les poussées du combat, mais y résistait fortement et poursuivait sa route. » La franchise n'est pas en lui moins vigoureuse, car on le voit, vers la fin du roman, imposer à une fiancée, pour laquelle il devrait professer une reconnaissance infinie, l'épreuve de la faire confidente d'un entraînement passager de sa sensualité, où l'infortunée croit voir sombrer à jamais son bonheur. Tout s'arrange en fin de compte, et Wilfrid revient à des sentiments meilleurs, purifié par son passage à travers la fournaise de la passion. Mais un lecteur français ne pourra s'empêcher de le trouver cruellement impassible, tandis que son excessive sincérité laisse de sang-froid son amie dans le doute sur l'avenir de toute leur

commune existence. Quelques légers ménagements, une discrétion au moins provisoire, n'auraient pas nui dans cette circonstance à sa réputation de gentleman. A côté de Nore, Gobineau s'est encore complu à idéaliser le beau-père de son héros, le prédicant anglais Coxe, missionnaire aux colonies, dans lequel, en une autre disposition d'esprit, il n'aurait vu vraisemblablement qu'un paresseux distributeur de Bibles, vivant de la folle manie de prosélytisme germée dans le cerveau étroit de quelques vieilles filles britanniques.

Si nous venons au personnel féminin parmi les enfants de la Grande-Bretagne, nous rencontrerons en passant lady Gwendoline Nore, apparue à l'horizon du roman pour incarner la jeune fille sportive, aux allures garçonnières et dégagées, qui sera l'égale de son mari dans le ménage et y semblera du même sexe que lui. Mais, surtout, nous admirerons la véritable héroïne du livre, Harriet Coxe, fille du distributeur de Bibles ruiné, et qui, plus âgée que Nore, lui inspire pourtant dès leur première rencontre un amour ineffaçable. Remplie du sentiment de son infériorité sociale vis-à-vis du jeune aristocrate, elle a l'héroïsme de refuser son engagement, de le tenir longtemps dans l'erreur sur ses dispositions personnelles et de ne céder aux instances de Wilfrid que poussée dans ses derniers retranchements. Au prix de quelles tortures morales elle réalise ce prodige de vertu, nous allons nous en rendre compte en contemplant dans sa personne l'exemplaire le plus achevé de l'ascétisme anglo-saxon. Lorsque Wilfrid la rencontre, Harriet lui offre un type admirable de femme mûrie par les difficultés de la vie, épanouie par l'exercice de la responsabilité. Elle n'est pas précisément jolie, mais d'une grâce délicieuse et d'une extrême distinction ; toutefois, fidèle à nos préoccupations anthropologiques, nous remarquerons que ses yeux sont noirs. Dans les matières les plus délicates et les plus essentielles, sa conversation fournit des lumières qui laissent voir, juger, décider pour toujours, et, en conséquence de cette maturité, de cette rectitude du jugement, elle prendra bientôt sur son jeune compatriote un ascendant irrésistible. Cependant, lorsque, décidée à dissimuler pour le bien de Nore

l'amour par lequel elle répond au sien, miss Coxe est parvenue à l'éloigner d'elle, à l'envoyer dans le vaste monde où il trouvera plus sûrement son bonheur, une transformation ascétique de nature particulière s'opère dans toute sa personne (1). « Elle ne perdit rien de sa dignité; les tumultes de son âme ne purent soulever d'une ligne dans leur plus extrême violence le poids de sa sagesse; et, ainsi, elle n'était pas une fille de *Minos* et ne ressemblait en aucune façon aux femmes *turbulentes, violentes, expansives*, qui, dans les temps passés, ont fait retentir des lamentations de leur amour, tantôt les bois, tantôt les sommets, les gorges du Cithéron ou de l'Hémus, tantôt les voûtes encaustiquées d'arabesques des palais de Sardes ou de Milet. *C'était une fille saxonne, faite pour se vaincre elle-même et les autres*, et elle le faisait... sans faiblir une seconde dans sa résolution de ne pas rendre autrui témoin de ses défaillances. » L'apparence extérieure de la jeune fille n'est pas moins profondément modifié que son âme par ce viril effort, dont l'analyse rappelle la peinture morale du Saxon, au début de l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine. Elle nous montre à présent « de beaux yeux, une *blancheur de cire*, une expression de douceur céleste, quelque chose de noble ou *de divin* dans sa personne. *C'était le sceau de la victoire posé sur celle qui avait bien combattu* ». Ainsi, la qualification divine est appliquée dans l'élan d'un aryanisme renouvelé, non plus à la fraîcheur physique, à la beauté saine d'un héros d'Asgard, d'une Omm-Djéhane ou d'une Akrivie, ses descendantes, mais à la pâleur mate, aux yeux noirs agrandis par les veilles, à la sérénité lasse qui naît de l'effort moral, à la noblesse issue de l'énergie dans le renoncement. Cette évolution est bien intéressante. Et son admiration pour de beaux yeux anglais cernés par le souci amoureux ramène encore une fois Gobineau aux jugements esthétiques de l'*Essai* et de l'*Histoire des Perses*, c'est-à-dire à une appréciation quelque peu dédaigneuse de la beauté grecque incarnée dans les filles expansives et turbulentes de Minos. L'art athénien, ajoute-t-il en effet, à cette

(1) P. 151.

occasion, fut assez restreint dans ses ambitions; cherchant peu, il atteignit en ce peu la perfection; mais « ni les passions, ni les sentiments, ni les besoins, ni les instincts, ni les désirs, ni les craintes ne sont demeurés *accroupis* sur l'humble degré où la philosophie de Platon les trouva jadis. Tout a monté, tout a multiplié... Phidias et Praxitèle n'auraient point regardé la physionomie d'Harriet si elle avait passé devant eux; pour eux, ce n'eût pas été la Beauté... C'était la Beauté pourtant; la beauté d'une ère qui n'est pas celle de la joie, mais celle de la vie doublée et redoublée ».

Un long cri d'espérance a traversé la terre.

Et cette espérance est celle « d'échapper triomphalement aux atteintes du mal en s'enfermant dans les murs solidement construits d'une volonté dominatrice ». Voilà ce que faisait Harriet, et voilà pourquoi, « n'étant plus jeune, n'ayant jamais été belle dans le sens classique de ce mot, elle était devenue, par *l'exercice de la pensée,* par l'effet de la souffrance, par la vigueur de la résolution, voilà pourquoi elle était devenue plus que belle. » On ne saurait trop souligner l'importance de ces lignes; elles marquent le point d'inflexion d'une thèse prête à passer à son antithèse, par une sorte d'identification des contradictoires à la manière hégélienne. La Volonté, point central de la philosophie contemporaine, est la transition entre l'aryanisme brutal et l'aryanisme attendri; on voit ici le Gobineau conquérant de l'*Essai* se rapprocher, au moins sur ce point, du wagnérisme schopenhauerien, assoupli comme il l'est alors par l'expérience, les revers et l'approche de la vieillesse. Nous aurons l'occasion d'éclairer ces problèmes.

Vers le terme du roman, le lecteur éprouve la satisfaction de voir Harriet céder aux instances de Nore, en couronnant sa flamme, et résister victorieusement à la dernière épreuve que lui fait subir une inconstance momentanée, un passager entraînement de son fiancé. Si même elle souffre par là un peu plus encore, c'est tant mieux; sans cela elle ne *vaudrait pas ce qu'elle vaut.* Pour aimer, il faut avoir souffert; pour être grand aussi, il faut avoir souffert : « la faculté de souffrir est la *plus*

merveilleuse couronne de ceux qui occupent le premier rang parmi les humains. »

Nous devons enfin donner un coup d'œil au bataillon des personnages allemands, de beaucoup le plus nombreux dans les *Pléiades*, puisque le lieu de l'action est d'ordinaire la petite cour de Burbach, dessinée probablement d'après les souvenirs de la mission de Gobineau à Francfort (1855). Le personnage principal y devrait être le jeune sculpteur Conrad Lanze, car c'est celui qui représente sa patrie dans le dialogue des trois fils de roi. Mais la bonne physionomie de cet honnête garçon positif et tranquille n'a rien de romanesque et se montre rebelle aux analyses ingénieuses. Allemand bourgeois et celtique, dans toute sa solide vertu, il semble conçu avant 1870, aux temps de Nodier et de Nerval, et il est loin d'offrir le relief plastique d'un Laudon ou d'un Nore. L'auteur n'en trouverait vraisemblablement rien à dire si ce blond fumeur de pipe n'avait la tête un instant tournée par une grande dame polonaise, la comtesse Tonska, qui incarne à elle seule le monde slave dans le récit, et y tient une assez grande place, sans utilité bien évidente. Elle nous rappelle surtout les personnages des romans de Cherbuliez, car l'on retrouverait la sœur de l'aventureuse intrigante dans l'histoire de *Ladislas Bolski*, par exemple. Cette déséquilibrée, après avoir troublé la cour de Burbach, s'amuse à affoler par une comédie de trépas et de conversion *in extremis* le paisible ménage Gennevilliers, qui passera, grâce à son talent de mime, par des émotions qu'il n'a jamais éprouvées : épisode qui ne conduit à rien d'ailleurs, sinon peut-être à mettre en évidence, chez la Polonaise, le besoin de se donner en spectacle, d'occuper d'elle à tout prix jusqu'à des comparses qu'elle méprise, et à souligner du même coup chez le couple français la légèreté de l'intelligence et la facile duperie du sentiment. La comtesse Tonska parvient à égarer de façon plus durable et plus malfaisante l'excellent Conrad Lanze, et à le conduire à une sorte de neurasthénie qu'il se croyait épargnée pour toujours par l'équilibre excellent de son tempérament. Puis, soudain, grâce à une conversion bien improbable, par une transformation radicale du caractère que rien ne prépare, la fan-

tasque personne se dispose à rendre pour jamais parfaitement heureux son admirateur germain. Gobineau se fait vis-à-vis de ce dernier, comme vis-à-vis de nous, le garant de sa grande dame exotique. Puisse l'honnête sculpteur ne pas se repentir d'une union qui associe évidemment l'eau et le feu!

Aussi faut-il chercher ailleurs dans le roman le véritable amour allemand, tel que Max Müller le peignit au temps de sa jeunesse, et capable, en complétant les révélations promises par les trois fils de roi, de former un contraste instructif avec le sentiment de Mme de Gennevilliers pour Laudon et d'Harriet pour Wilfrid. Il s'y trouve décrit, en effet, de façon épisodique, mais fort plaisante, dans la personne de Liliane, sœur de Conrad Lanze. Cet amour-là, dans sa puérilité romanesque, ne sait trop à qui se prendre; il égare pour une heure sur des sentiers dangereux l'imprudent Wilfrid Nore, sans rien perdre d'ailleurs de son innocence bêlante, et finit par couronner bourgeoisement la flamme constante et pacifique du bon capitaine de Schorn. Voici un bien joli persillage de ces sentiments mal mûris (1). « Sans qu'elle s'en rendît aucunement compte, Mlle Liliane avait un idéal de héros irréprochable qui ressemblait assez aux chevaliers en sucre candi exposés dans la boutique du confiseur de la cour... Il paraît qu'autrefois il y a eu réellement de pareils êtres. M. de Florian a constaté leur existence sous le règne de Numa Pompilius, et même à une époque assez rapprochée de nous, au temps de Gonsalve de Cordoue. Malheureusement, Niebuhr et Prescott ne se sont pas mis d'accord avec lui pour des questions si intéressantes, et il y aura toujours un doute flottant sur la ressemblance des portraits tracés par l'ancien page du duc de Penthièvre. » La victime de cette ironie pourrait, il est vrai, riposter sur le même ton au futur artisan d'un Amadis qui est tout au plus en fer-blanc, s'il n'est pas en pâte de nougat. Mais écoutons encore cette berceuse piquante : c'est le sommeil de Liliane, traversé par ses songes candides. « Elle s'endormit profondément, et, en voyant comment allaient les choses, son ange gardien descendit du ciel, la

(1 P. 145.

regarda quelque temps avec un sourire, tira un peu plus les rideaux sur elle, se pencha, l'embrassa au front et s'envola chez lui, n'ayant rien à faire. »

Après ce gracieux pastel, il semble que l'artiste n'ait plus gardé de couleurs pour peindre les compatriotes de la jeune fille. Il se contente de faire défiler sous nos yeux tous les membres de la famille régnante de Burbach, dans une lumière qui rappelle trop souvent celle de la rampe des Variétés, tombant à cru sur la grande-duchesse de Gérolstein. Seul un cadet envieux, qui professe des opinions anarchistes, offre quelque originalité et fait songer à l'une des créations les plus frappantes de M. Paul Bourget, l' « Archiduc rouge » de son *Idylle tragique*. Cette fâcheuse maison souveraine gâte entièrement les dernières pages du récit, malgré les bonnes intentions dont ses membres se montrent pénétrés pour la plupart. C'est que, comme s'il n'avait pas fait défiler déjà sous nos yeux assez de couples amoureux, de nationalité différente, ou de provenance homogène, l'auteur imagine d'utiliser ces fantoches princiers pour introduire vers la fin du livre une nouvelle intrigue galante, à laquelle il faut nous arrêter un moment.

Les premières lignes des *Pléiades* avaient annoncé une sorte de réhabilitation ariane du Midi méditerranéen, conséquence probable d'amitiés et d'influences nouvelles dans la vie du comte. On y lit : « Notre postillon, un gros et vigoureux Helvétien, taillé à coups de hache, avec un visage rouge et carré, accommodait lourdement de ses grosses pattes le harnais de ses chevaux... Un colporteur le regardait faire, et c'était un Lombard, grand, svelte, élancé, à la large poitrine, à la taille serrée, belle figure, dents d'ivoire, cheveux bouclés, ondoyants et magnifiques, un Bacchus, un Apollon, un *Mercure*. » Ainsi, le dieu sémitisé par excellence, le patron des ergoteurs et des larrons, servant de terme de comparaison admirative en présence d'un blond Germain, voilà ce que n'eût pas montré l'*Essai !* Mais il est plus surprenant de retrouver l'âme du Midi chez l'héroïne des dernières pages des *Pléiades*, chez l'intruse qui semble détrôner jusqu'à la noble Harriet dans les complaisances

de l'auteur (1). Aurore est la fille d'un cadet de la maison de Burbach, brave et digne soldat, qui épousa morganatiquement une *Dalmate* de bonne famille, et par là introduisit dans sa descendance un sang à la fois bourgeois et méditerranéen. Comme il est d'usage en ce cas dans les cours allemandes, le fruit de cette union porte seulement le nom de sa mère; on l'appelle la comtesse Aurore Pamina, et cet écho, volontaire ou non, du livret de *la Flûte enchantée* achève d'italianiser le personnage. Son charme aristocratique est tout à fait en désaccord avec ce que l'*Essai* nous apprit des suites certaines de toute mésalliance, mais assez en harmonie, il faut l'avouer, avec l'aryanisme fantaisiste et romantique des trois fils de roi. Pourtant, nous avons entendu, tout à l'heure encore, un savant tel que le docteur Lanze, père de Conrad, parler en ces termes du prince révolutionnaire qui déshonore la maison de Burbach : « Il ressemble, dans la colère, à sa quadrisaïeule, Philippine Hartmann, la fille du cordonnier, si *lamentablement épousée par amour*, et dont son mari ne légitima les enfants qu'à force d'argent prodigué aux conseillers auliques, » et aussi « à son infâme trisaïeul maternel, Jérôme Weiss, devenu landgrave de Huetten pendant la guerre de Trente ans, mais qui n'était qu'un pandour ». Après avoir ainsi souligné une fois de plus à nos yeux les terribles conséquences de la dérogation, pourquoi placer sous nos yeux un contraste aussi troublant que celui que nous allons dire? Pourquoi, d'une part, laisser dire avec pleine raison à cette écervelée de comtesse Tonska que le duchesse régnante de Burbach, malgré l'arbre généalogique sans tache de ses nobles aïeux, n'est pourtant qu'une « portière bien née »? Première anomalie de la naissance, qui est d'un fort mauvais exemple sous la plume d'un fervent de la race. Pourquoi, d'autre part, idéaliser sans mesure l'enfant de l'amour indiscipliné, Aurore Pamina, et lui faire épouser au

(1) C'est encore une longue histoire d'amour espagnol, où la passion s'exaspère jusqu'à la folie, dont Harriet elle-même s'avise de soulager les chagrins de Conrad Lanze torturé par sa comtesse. Et Gobineau projetait à la fin de sa vie d'écrire sur l'Espagne un ouvrage analogue à sa « Renaissance », dans laquelle nous montrerons bientôt l'apogée de sa palinodie méditerranéenne.

dénouement son cousin, le souverain régnant de Burbach? Un futur lecteur de l'almanach de Gotha ne pourra-t-il redire sur son compte à nos arrière-petits-enfants ce que nous avons entendu de Philippine Hartmann?

Et, chose singulière, il semble que de cette infidélité à ses principes ethniques, de cette chute dans la convention des romans ordinaires, où les rois épousent des bergères sans dommage apparent pour leur postérité, notre auteur ait porté la peine. Aurore montre une perfection d'une banalité désespérante; il n'existe aucun moyen de fixer dans notre esprit les traits d'une sylphide à ce point impalpable. Une fois de plus, Gobineau n'a pas su conclure, il nous déconcerte à la fin des *Pléiades* par les caprices de son imagination fantasque, et l'on ferme le livre sous une impression de réserve et de désappointement.

Avant de prendre congé de ce roman, malgré tout captivant dans son ensemble, il nous faut encore mentionner un personnage remarquable, dont nous n'avons pas eu un mot à dire jusqu'ici, parce qu'il demeure constamment en dehors de l'action; mais il s'y ingère pourtant de son mieux, il s'y rattache à tout moment par des ficelles à ce point apparentes que son importunité même finit par attirer sur lui l'attention du lecteur et que la lumière jaillit précisément de cette obsession mystérieuse. Casimir Bullet, c'est Gobineau; il est permis de le supposer sans témérité, croyons-nous. Comme certains peintres du temps jadis, l'artiste a cédé à la tentation de se représenter lui-même, assis à son chevalet, dans un coin de son tableau ethnique. Et, si notre conjecture était justifiée, nous aurions là une inestimable confidence sur son état d'âme vers cette époque de sa vie : une légère compensation pour l'avortement de cette autobiographie qu'il rêvait d'écrire afin de couronner son œuvre, et qui eût été si précieuse à l'historien de sa pensée. Qu'on en juge!

Casimir Bullet est un Français qui s'appelle en réalité le marquis de Candeul. Il a dédaigné un titre qui « n'est plus aujourd'hui une valeur, mais uniquement une vanité » ; s'il a choisi ce pseudonyme vulgaire, c'est qu' « après l'avoir con-

sidéré longtemps il l'a trouvé ridicule », et, s'il vit en exil à Wilna (1), c'est pour avoir « tiré cette ville au sort parmi toutes celles de l'Europe ». Il avait ou *n'avait pas* reçu de la nature un esprit droit et judicieux; c'est un point difficile à décider; en tout cas, il était certainement doué d'une puissance d'obstination singulière et pouvait plier sa personne morale à tout ce qu'il projetait. Il avait d'assez grandes lumières, ayant constamment lu, surtout l'histoire, et, à force d'examiner les séries des faits humains, il s'était dégoûté de ceux qui les fabriquent. Quand une chose lui apparaissait sous un jour *vrai ou faux*, mais admirable pour lui, il avait ce pouvoir, cette vertu de ne pas dévier, pour quelque séduction que ce fût, des conclusions qu'il en tirait et de la ligne de conduite à laquelle il s'attachait. Que d'illusions flatteuses entravent les examens de conscience les plus sincères! Bullet admire de bonne foi la logique invariable de sa pensée, et Gobineau croit évidemment pouvoir se faire le même compliment. N'est-ce pas lui qui signe encore ces paroles hardies : « J'ai eu le malheur, prévu par Montaigne, qui sans doute en savait quelque chose par expérience, de *prendre en méfiance* ma religion naturelle? Je reste bon catholique, mais persuadé que cette doctrine, opinion plus vraie que toutes les autres, est tout aussi impuissante à modifier les sentiments et les actes des hommes. »

Voilà donc où est venu le « catholique extrême » jadis stigmatisé par Ewald : à réclamer pour ses opinions religieuses le patronage de son compatriote bordelais Montaigne, qui ne fut certes pas conseiller de fanatisme, et qu'on dit d'origine sémitique par sa mère. Décidément, M. H. S. Chamberlain n'a pas eu tort d'écrire de son confrère en wagnérisme : « Catholique par la croyance, il reste payen par la pensée (2), » et c'est une appréciation dont l'histoire d'*Ottar-Jarl* nous confirmera tout à l'heure l'exactitude.

(1) Il est singulier que la retraite lointaine indiquée par le destin à ce fils des Arians soit précisément la ville lointaine que les publicistes antisémites nomment la *vagina Judæorum*.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1896. « Richard Wagner et le Génie français. »

Bullet poursuit cependant : « J'ai encore ce malheur, ce grand malheur, de porter le mépris le plus absolu et la haine la plus franche à cette partie de l'Europe où je suis né : il ne m'agrée pas de voir un peuple jadis si grand, désormais couché sur le sol, impotent, paralysé, à moitié pourri, se décomposant, livré aux niaiseries, aux misères, aux méchancetés, aux férocités, aux lâchetés, aux défaillances d'une enfance sénile, sauf à mourir, ce que je lui souhaite sincèrement, afin de tomber hors du déshonneur où il se vautre en ricanant d'imbécillité! » Parvenu en ce point, nous renoncerions volontiers à notre rapprochement pour proclamer que, dans ce paroxysme de dégoût maladif, dans ce spasme inquiétant de l'imagination surexcitée, Bullet n'est plus Gobineau, mais seulement un exemple des aberrations d'une logique trop implacable; et nous n'oserions porter au crédit du comte les invectives de sa créature si la noire conclusion de l'*Essai* ou les hallucinations de la *Vie de voyage* en Asie ne nous avaient donné quelque avant-goût de semblables crises morales. Bullet veut bien reconnaître lui-même que ces idées sont « fâcheuses », mais elles le « tiennent », et après avoir renié encore la gloire militaire et l'amour, il répond à la comtesse Tonska, qui assiste ébahie à ce massacre des sentiments nobles du cœur et demande enfin : « Que concluez-vous? » « Je conclus qu'il reste *l'homme* (1). S'il a eu la force de regarder en face sa propre volonté et de la trouver solide, on est en droit d'affirmer qu'il possède quelque peu. »

Ce dernier et consolant résidu moral, c'est le stoïcisme, et « les temps comme celui-ci ont toujours produit cette autorité sévère ». Toutefois le stoïcisme de Bullet n'est pas cet eudémonisme serein qu'enseigna le Portique : il ne se contente pas de rechercher le bonheur par l'élimination des désirs à l'exemple d'un Marc-Aurèle : sa philosophie se teinte plus nettement d'ascétisme, arian ou non. « Je vénère les brahmanes, dit-il, accoutumés à mener leur existence sous les ombrages

(1) Il faudrait dire déjà le « surhomme », car il y a beaucoup de l'extrême individualisme nietzschéen dans Bullet, comme dans tout le roman des *Pléiades*.

d'une forêt perdue, en se passant de tout. J'irais même les rejoindre si je n'éprouvais une invincible horreur pour les imitations et les pastiches. *Mais j'observerai l'essentiel de leur doctrine.* » En effet, il se prend à vivre comme un ermite dans sa retraite de Wilna, lisant, écrivant, puis déchirant ses manuscrits; mangeant le strict nécessaire, se servant lui-même ; en un mot, évoquant dans notre esprit le modeste appartement de Nybrogatan et la vie du plénipotentiaire philosophe.

Un paradoxe à la fois historique et artistique, auquel s'arrête avec complaisance l'auteur des *Pléiades*, peut servir à compléter le portrait psychologique de son sosie. Conrad Lanze, le sculpteur, rêvait, nous dit-on, de modeler une statue d'Ossian, non pas, d'accord avec la tradition, sous les traits d'un vieillard pleurant l'héroïque passé de sa race, mais comme « un homme dans la force de l'âge, *ayant encore beaucoup à souffrir,* le sachant, l'acceptant, et inébranlable ». Cet Ossian-là aurait la grandeur, la noblessse et l'invincible fidélité. « Il aime, et il perd tout; il aime, et il va rester seul; il aime, et il n'oubliera jamais; il aime, et il ne s'attachera pas à ce qui triomphe, il aime, et ne veut rien savoir des qualités, des vertus, des mérites, des grâces, des séductions de ce qui va régner, parce que le nouveau maître aura pris la place de ce qu'il a servi. » Bullet est de cette lignée et pourrait poser pour la figure rêvée par son rival auprès de la comtesse Tonska : lui aussi refuse de s'intéresser à l'avenir de l'humanité, quand cet avenir devrait être éclatant. « Je me soucie peu de ce qui sortira de vos ravages, *surtout si c'est du neuf*. Je ne connais pas les mœurs futures pour les approuver, les costumes futurs pour les admirer, les institutions futures pour les respecter; et je m'en tiens à savoir que ce que j'approuve, ce que j'admire, ce que j'aime est parti. Je n'ai rien à faire avec ce qui succédera. En conséquence, vous ne me consolez pas en m'annonçant le triomphe de *parvenus* que je ne veux point connaître. » Malgré les intentions symboliques de Conrad Lanze, décidé à façonner un Ossian « viril », nous n'hésitons pas à déclarer qu'un pareil, volontaire et obstiné radotage des berceuses d'une enfance lointaine ne saurait se traduire en

plastique par la figure d'un homme dans la force de l'âge. Il y faut bien plutôt celle de la vieillesse épuisée, qui n'a d'autre droit que d'achever à l'écart, sans entraver la marche du monde, une existence désormais inutile et à peine excusable.

Mais cette préoccupation de voiler la faiblesse sous l'apparence de la force, le stérile regret sous le masque de l'anathème héroïque, est caractéristique de l'ascétisme arian, et nous la retrouverons sous d'autre formes chez les adeptes de cette philosophie ambiguë.

Bullet d'ailleurs se voit enfin presque désavoué par son propre créateur, car il s'adoucit sensiblement vis-à-vis de sa patrie ; et c'est un progrès de la part d'un tel misanthrope que cette maxime découragée : « Il faut aimer son pays sobrement, afin de pouvoir lui pardonner beaucoup. » Aphorisme dont il est permis de conclure que l'amour seul, un amour clairvoyant et prévoyant tout ensemble, l'emportait tantôt aux violences exaspérées de la haine. Acceptons-en l'excuse, et laissons le marquis de Candeul mourir en anachorète, tué par « ce goût de l'absolu, ce besoin du parfait qui prouve que nous sommes des immortels parce que nous sentons l'infini ». Versons même une larme sur ce fils attardé du romantisme à qui les temps du réalisme furent sèvères, et l'auteur des *Pléiades* en définitive à peine indulgent.

CHAPITRE IV

LA « RENAISSANCE » — RELATIONS ENTRE GOBINEAU ET RICHARD WAGNER

I

LA RENAISSANCE, SCÈNES HISTORIQUES

Les *Pléiades* furent suivies en 1876 des *Nouvelles asiatiques*, dont nous avons anticipé l'examen ; puis, en 1877, de la *Renaissance, scènes historiques*, datées de Stockholm, et dédiées à Mme la comtesse de La Tour, née Brimont. « Parler de la gloire de Florence, de Rome, de Milan, de Venise, on ne pouvait mieux choisir pour être écouté à la légation d'Italie. » Or ce livre a préparé un bien curieux épisode de l'histoire des idées contemporaines. C'est lui qui a surtout fondé le culte de Gobineau en Allemagne. Par lui, nous assure-t-on, Richard Wagner se serait épris de la pensée de l'auteur ; et certainement il a inspiré une partie de l'œuvre d'Henri de Stein, le plus typique parmi les philosophes wagnériens. Enfin M. Schemann, celui des fidèles de Bayreuth qui s'est donné pour mission de prêcher à ses compatriotes la foi en Gobineau, a traduit la *Renaissance* avant l'*Essai sur l'inégalité des races*, aussitôt après les *Nouvelles asiatiques*, qu'il eut soin de donner expressément comme une première introduction dans la sphère intellectuelle de l'auteur, comme un prologue destiné à préparer l'intelligence des dialogues géniaux dont ses compatriotes allaient goûter peu après, dans leur langue, les déduc-

tions irrésistibles. La *Renaissance* (1), assurait-il à cette occasion, est la plus puissante des créations artistiques du grand Français après *Amadis*. Remettant à plus tard la discussion de la seconde partie de ce jugement, nous avouerons franchement, quant à la première, que la *Renaissance* est, au contraire, à notre avis, le moins significatif des ouvrages de Gobineau, et nous apparaît même comme une anomalie, une saute de vent dans la pensée de l'auteur.

Écoutons d'abord M. Schemann vanter ce qu'il n'a pu faire passer dans son interprétation, c'est-à-dire le style de l'œuvre originale. A l'en croire, la langue en serait véritablement classique et tout à fait propre à servir de modèle dans les gymnases germaniques, où la lecture de la *Renaissance* a déjà été fort goûtée. La puissance dramatique n'en est pas moins exceptionnelle : portés à la scène, ces tableaux dialogués produiraient une « impression foudroyante » ; le seul terme de comparaison digne de leur mérite paraît être l'ensemble des drames royaux de Shakespeare. Mais il convient de nous souvenir en cet endroit que le grand Will est quelque peu usé en Allemagne pour avoir servi de patron depuis un siècle à plus d'un débutant de belle espérance ; néanmoins nous ne savons s'il avait jusqu'ici délivré passeport au delà du Rhin à un auteur de nationalité française, au risque de faire tressaillir dans le tombeau les mânes gallophobes de l'auteur de *Minna de Barnhelm*. Schiller et Klopstock viennent d'ailleurs à la rescousse pour appuyer les audacieux pronostics de M. Schemann sur les triomphes qui attendent quelque jour au théâtre les dialogues de la *Renaissance ;* et nous quittons enfin le préfacier enivré d'enthousiasme avec cette assurance qu'entre ses mains les délassements d'un dilettante français sont devenus des chefs-d'œuvre de la littérature universelle. Car, dans notre résistance à un entraînement injustifié, nous pouvons heureusement nous appuyer du sentiment d'un des rares lecteurs de la *Renaissance* parmi nos compatriotes, mais d'un

(1) L'ouvrage se compose de cinq morceaux dialogués : *Savonarole*, *César Borgia*, *Jules II*, *Léon X*, *Michel-Ange*. M. Schemann vient d'en donner encore une édition allemande de luxe (1903).

lecteur qui, par fortune, est un esprit aussi libre et fin qu'éclairé sur l'histoire générale. M. André Hallays juge (1) « que l'auteur, avec une vive intelligence des passions et des mœurs de l'Italie du seizième siècle, prête à tous ses personnages un style uniforme et *terne* qui convient mal au dramatique du sujet. Ce sont de beaux croquis, et, seul, un coloriste peut nous donner l'image de la Renaissance italienne. Puis, ce genre, la scène historique, qui n'est ni le roman, ni d'histoire, ni le théâtre, a toujours un peu l'air d'un exercice de composition scolaire ». On ne saurait mieux dire, et nous ajouterons que la *Renaissance* nous a rappelé souvent les pages les plus vieillies du théâtre historique dans le romantisme français, par exemple certains drames d'Alfred de Vigny.

Quant au fond de l'ouvrage, nous ne saurions croire que nos voisins d'outre-Rhin, malgré leur Burckhardt, leur Treitschke et tant d'autres, demeurent, sur une période historique à ce point capitale, si pauvres en vues personnelles que l'amusement d'un Français, fatigué par l'âge et pur amateur en ces matières, leur soit une occasion de s'approvisionner d'idées nouvelles et fécondes. C'est pourtant ce qu'affirme et prétend démontrer M. Schemann ; mais il faut ajouter dès à présent à sa décharge que l'engouement excessif dont il vient de nous donner des preuves trouve son excuse dans une conviction profonde où se complaît ce wagnérien fanatique. A son avis, Gobineau aurait exercé sur le maître de Bayreuth une influence considérable, précisément à l'heure où mûrissait dans l'âme géniale du musicien philosophe le suprême enseignement que ses dernières années réservaient à son école. Le professeur de Fribourg a cru trouver maint reflet de la pensée du comte dans les oracles les plus écoutés du prophète de Wahnfried ; et c'est ce mirage qui l'a conduit à exalter sans mesure un astre assez éclatant pour prêter un instant sa lumière à un pareil satellite. C'est là l'origine et en partie le secret du gobinisme

(1) Article des *Débats*, déjà cité. Gobineau écrivait à son ami Prokesch, le 25 avril 1873 : « Je tente une chose nouvelle... une grande fresque murale. » Sa fresque est une grisaille.

en Allemagne. Il nous faut donc à présent examiner de plus près, dans les écrits de Richard Wagner, les traces de l'action gobinienne, afin d'en délimiter exactement l'étendue et les conséquences.

II

ACTION DE LA « RENAISSANCE » SUR LA PENSÉE DE WAGNER

L'interprète le plus éclairé de la pensée théorique du maître de Bayreuth, M. Houston Steward Chamberlain, a écrit dans la *Revue des Deux Mondes* (1) : « Tout autres furent les rapports entre Wagner et le comte de Gobineau. Ce fut, si je ne me trompe, dans l'un de ses nombreux séjours en Italie que Wagner rencontra le savant auteur de *Religions et philosophies dans l'Asie centrale* et de l'*Histoire des Perses* (2). Ils se lièrent bientôt d'amitié, et Gobineau fut plus d'une fois l'hôte bienvenu de la maison de Wahnfried. Je crois même qu'avec Liszt, le roi Louis II et Heinrich von Stein Gobineau est le seul homme qui ait mérité la qualification d'ami de Wagner pendant les dernières années de la vie du maître. Mais Stein était trop jeune pour être autre chose qu'un disciple, et ni Liszt ni le roi de Bavière n'exercèrent la moindre influence sur la pensée de Wagner. *Gobineau, tout au contraire, n'a pas peu contribué à la formule définitive que devait prendre cette doctrine*, cet idéal que Wagner poursuivit pendant sa vie entière : le rêve d'une régénération possible de l'humanité par l'alliance de l'*art* et de la *religion*. Les idées de l'écrivain français et celles du penseur allemand avaient de nombreux points de contact, et la thèse soutenue par Gobineau dans son magistral *Essai sur l'inégalité des races humaines* jetait une vive lumière sur diverses questions restées indécises dans les écrits de Wagner. Si j'en avais le loisir, je montrerais d'ailleurs sans

(1) 15 juillet 1896. « Richard Wagner et le génie français. »

(2) Remarquons que le choix de ces deux ouvrages est assez singulier, car il nous paraît douteux que Wagner les ait jamais lus, surtout le second.

trop de peine combien la pensée de Wagner a conservé son indépendance aussi bien vis-à-vis de Gobineau que vis-à-vis de Schopenhauer. Si ce dernier enseigne l'immutabilité du genre humain en face de l'absolu, Gobineau affirme son irrémédiable décadence, et Wagner, lui, ne conteste pas cette décadence, mais il a foi dans la régénération. Dans un passage admirable de l'un de ses tout derniers écrits, *Héroïsme et Christianisme*, il revendique pour le sang divin versé sur la croix le pouvoir de racheter, ou de *transmuer* plutôt, le sang des races inférieures ou abâtardies. Et, en effet, il est toujours resté malgré tout profondément chrétien : c'est là ce qui le distingue non seulement de Schopenhauer, mais encore de Gobineau, qui, *catholique par la croyance, reste païen par la pensée.* »

Voilà un témoignage précis et explicite ; il est complété par la préface à la traduction de la *Renaissance*, où M. Schemann expose à peu près en ces termes l'action que le livre aurait exercée sur la conception de *Religion et Art*, le plus important des écrits théoriques de Wagner en ses dernières années (1) : La préoccupation qui se fait jour dans *Religion et Art* est celle de la possibilité, de la nécessité d'une régénération de l'espèce humaine à laquelle l'art en général et celui de Bayreuth en particulier doivent coopérer surtout. Or la période de la Renaissance, qui apparaît dans l'histoire comme une semblable tentative, ne laissa en Italie que des ruines morales et prépara le long abaissement de ce pays. Comment expliquer, écarter aussi ce précédent si décourageant, si capable de paralyser toute aspiration élevée chez l'artiste contemporain? C'est ici que Gobineau aurait mis dans la main de Wagner l'arme de combat qui lui permit de réduire à néant ce dangereux fantôme du passé. Il fit comprendre à son génial lecteur que la Renaissance a été trop admirée jusqu'ici en Allemagne et sans discernement suffisant, car « l'aspect moral en est affreux ». Si les grands hommes du *cinquecento* ont échoué dans leur mission régénératrice, c'est pour avoir sacrifié dès leurs pre-

(1) *Héroïsme et Christianisme* n'est qu'un post-scriptum à ce manifeste esthétique.

miers pas aux appétits de lucre, pour s'être subordonnés volontairement à l'immoralité aristocratique qui fleurissait sur les sommets d'une société tourmentée, héritière de siècles « farouches et pervers » (1). L'art « lucullien » de ce temps a glorifié des scélérats, des condottieri, des bourreaux, et, en expiation de ce crime, il n'a pas inspiré l'âme de son temps, il n'en a fourni que le « costume ». Pour avoir accepté le rôle dégradant de serviteur du luxe, cet art laissa croire qu'un lien indiscutable l'attachait à la pourriture morale si complaisamment voilée par lui. Seuls Michel-Ange et son protecteur Jules II surent distinguer la plante sacrée du fumier sur lequel elle grandit à cette heure. Et, à leur exemple, Richard Wagner, héritier de leur pensée, voulut non pas une Renaissance, mais une Régénération. Il a conçu l'artiste comme un prêtre pénétré du sentiment de sa responsabilité, l'art comme intimement lié à la religion, et Gobineau l'a précédé, puis soutenu dans la voie salutaire qu'il indiquait par là à l'humanité fourvoyée. Telle est, autant que nous pouvons en juger, la thèse de M. Schemann, réduite à son essence et débarrassée des effusions qui l'obscurcissent.

Que les scènes historiques de la Renaissance soient une peinture de l'immoralité foncière du seizième siècle italien et des violents contrastes qui caractérisent cet âge à la fois barbare et raffiné, c'est une nécessité que le choix même du sujet devait imposer à l'auteur. Mais elles impliquent si peu une condamnation de principe qu'elles annoncent d'abord l'intention de chanter des « gloires » et expriment l'espoir d'être écoutées par là plus favorablement à la légation d'Italie. Pour y trouver la conception régénératrice de Wagner, il faut certainement les lire avec des yeux prévenus. Non qu'on n'y puisse apercevoir au début, dans la prédication de Savonarole, un appel à la religion régénératrice (2) (quand donc un sermonaire a-t-il autrement parlé?) ou, vers la conclusion, dans

(1) Voir aussi l'article de H. de Stein sur le livre de Gobineau (*Bayreuther Blætter*, janvier 1881). Il y déchiffre également la condamnation de la Renaissance « comme civilisation ».

(2) P. 7.

les confidences suprêmes de Michel-Ange expirant, un regret sur l'Italie, désormais déchue pour avoir quitté le chemin de la religion et de la vertu, pour être demeurée dans les mains du vice (1) (et c'est là le ton ordinaire des vieillards). Mais rendre justice aux droites intentions des débuts de Savonarole, ou blâmer, non sans une invincible indulgence pour leurs attraits esthétiques, les héros peu scrupuleux de l'époque des Borgia, ce ne sont pas là des vues bien originales, et on les trouverait partout ailleurs que chez Gobineau. Elles n'apparaissent même dans son œuvre qu'à titre accessoire, comme des lieux communs d'expression, noyées dans la peinture objective du milieu ambiant, dans les larges teintes plates de la fresque voulue par l'auteur.

Et comment seraient-elles davantage? Faire de la religion du Christ, unie à la morale et à l'art, le principe d'une régénération, ainsi que Wagner le proposa sur la fin de ses jours, rien de plus étranger en 1877, non seulement au Gobineau de la veille, mais encore à celui du lendemain, quoi qu'en pense M. Chamberlain. Il écrivait jadis du christianisme : « Son royaume n'est pas de ce monde, » et il nous montrera dans *Ottar-Jarl* le caractère chrétien « bien pâle, bien effacé », là où survit dans les âmes l'« antique et divin » paganisme du Nord; tandis que les héros scandinaves, fils des dieux, nous apparaîtront fort excusables et fort excusés pour avoir hésité devant une conversion qui leur proposait de « s'asseoir dans la cendre » et d'y demeurer enfouis. La morale est-elle mieux partagée? Le comte avait pris pour titre d'un chapitre, dès les toutes premières pages de l'*Essai* : « Le fanatisme, le *luxe*, les *mauvaises mœurs* et l'*irréligion* n'amènent pas nécessairement la chute des sociétés (2), » et il dira dans *Ottar* (3) : « La constitution anglaise, ce monument miraculeux de grandeur et de solidité, reste et restera inimitable pour les peuples dont *le sang* n'est pas composé de la même façon. La *vertu* et la *morale* entrent pour *fort peu* dans l'alliage qui l'a rendue pos-

(1) P. 537.
(2) Mérimée l'en félicita même.
(3) P. 118.

sible. Mais la longue expérience de ce qu'il faut admettre ou repousser pour que des natures vigoureuses vivent ensemble sans user leur valeur à s'entre-détruire n'en a pas moins créé un ordre social plein de *vérité et de droiture.* » Seul l'art, autrefois demi-nègre à ses yeux, a maintenant son adhésion sans rechute, au moins pour ses branches les plus nobles (car la dangereuse Diamante d'*Amadis* ne possède un tempérament d'artiste que par la grâce de son sang corrompu). Mais, sur ce dernier point, Wagner n'avait pas besoin d'un inspirateur nouveau pour attribuer une portée infinie à ses créations musicales (1), et Schopenhauer lui avait dès longtemps fourni une théorie esthétique tout à fait adéquate à ses ambitions démesurées. Un jour, dit le docteur Kretzer (2), et cet aveu est bien précieux sous la plume d'un homme qui pense comme M. Schlemann de l'influence de Gobineau sur Wagner, un jour, la conversation de Wahnfried ayant touché les questions sociales, qui, au début des années quatre-vingt, occupaient singulièrement l'opinion, Wagner défendit la conception du monde de son maître Schopenhauer et la morale de la compassion. Gobineau n'en voulut rien savoir. Préférer dans ce monde de misère le pauvre au riche, le sot au sage, l'estropié à l'homme de santé, c'était à son avis une erreur. D'ailleurs, une nature élevée se montre d'elle-même, et indépendamment de tout précepte, pitoyable, prête au sacrifice et sans souci des conjonctures matérielles. A la résignation chrétienne, il opposait la dignité païenne; à celui qui pardonne tendrement, celui qui accepte sans une plainte et sans une faiblesse; au renoncement passionné, le renoncement dédaigneux. En tout cas, sous aucune forme, il ne voulait entendre parler de l'égalité des hommes! Ce trait est profondément caractéristique; voilà le néostoïcisme de l'impérialisme véritable, en face du mysticisme fade de l'égalité transcendante: l'ascétisme arian,

(1) Nietzsche a écrit ironiquement (*le Cas Wagner*, traduction française, p. 30.) : « L'homme est perdu ! Qui le sauvera ? Comment sera-t-il sauvé? Ne répondons pas, soyons circonspects... mais personne ne doit douter que *nous* ne le sauvions, que notre musique seule ne le sauve ! »

(2) P. 53.

fils de la raison orgueilleuse, toujours en méfiance devant l'ascétisme demi-nègre d'un Bouddha ou d'un Schopenhauer. Voilà l'antithèse évidente entre l'inspiration d'un Wagner et celle d'un Gobineau, sur le point même qui les rapproche, c'est-à-dire la tendance ascétique du système nerveux fatigué par l'hérédité, par la pensée et par l'âge.

Quel champ reste-t-il, après ces constatations, pour une prétendue collaboration du comte dans l'édifice philosophique de Bayreuth?

Quoi qu'il en soit, et bien que la Renaissance ne se trouve nulle part mentionnée, même par allusion, dans *Religion et Art*, admettons que les idées qu'y déchiffre M. Schemann aient frappé, en effet, Richard Wagner, sous la forme vivante que son nouvel ami avait su donner à leur expression. Acceptons des deux wagnériens éminents que nous avons cités l'assurance d'une inspiration flatteuse après tout pour notre amour-propre national; non sans répéter encore que ces suggestions inattendues ne sont aucunement dans le sens de la doctrine gobinienne en son ensemble. Comme d'ailleurs elles ne touchent pas l'aryanisme, qui surtout nous intéresse dans cette étude, nous reviendrons à notre sujet en quittant la « Renaissance » pour passer à l'examen de l'influence exercée sur Wagner par les théories ethniques de l'*Essai*, et, en conséquence, par les convictions réelles et fondamentales de Gobineau. Car cette influence-là existe à coup sûr, bien qu'à l'état évanouissant, comme nous allons le démontrer; et elle se montre bien plus facile à percevoir de façon précise que l'écho problématique d'une fantaisie passagère, telle que fut chez le comte la rédaction de ses *Scènes historiques*.

III

LA « RÉGÉNÉRATION » AVANT LA LECTURE DE L' « ESSAI » PAR WAGNER

Parcourons, en effet, dans cette intention maintenant bien déterminée, les pages de *Religion et Art*, ce monument capital

de la philosophie des dernières années de Wagner. Tout d'abord, l'auteur y avoue très nettement son désir ardent de pouvoir admettre une *dégénérescence*, car il aurait droit d'en conclure que, loin d'être en progrès, comme l'estime l'école matérialiste, l'humanité a sans cesse suivi une voie descendante depuis ses origines, comme préfère le croire l'école mystique. Il souhaiterait de plus que la cause initiale de la dégénérescence fût, pour l'humanité, une erreur accidentelle, accessoire, une folie de jeunesse, le résultat d'un manque d'expérience, afin qu'elle en semblât plus facilement réparable, afin qu'on pût espérer de voir nos contemporains rentrer dans le droit chemin à la voix de quelques sages inspirés et s'adonner plus volontiers aux jouissances réparatrices de l'art, sans préjudice de remèdes moins éthérés. Car Wagner paraît se résoudre à chercher maintenant des auxiliaires thérapeutiques à sa panacée musicale, jadis sans rivale. Or, de pareilles aspirations sonnent précisément comme un appel à un Gobineau qui, fidèle à lui-même dans son appréciation du passé, c'est-à-dire au regret de la mésalliance corruptrice, serait en revanche dépouillé de son pessimisme d'avenir, pour avoir découvert un antidote efficace contre le poison du mélange; comme nous verrons que plusieurs de ses continuateurs y sont en effet parvenus, et comme Wagner lui-même va le tenter aussitôt qu'il admettra la réalité du diagnostic gobinien (1).

Toutefois, et c'est là une preuve que (du moins avant d'écrire ce dernier complément de *Religion et Art* intitulé *Héroïsme et Christianisme*, auquel nous viendrons tout à l'heure) Wagner ignorait l'*Essai* et les théories maîtresses de son ami, toutefois, il recourt d'abord à un autre médecin, dont la coopération et le droit de priorité sont même un peu fâcheux pour Gobineau. Nous voulons dire, comme on le sait peut-être, un de nos compatriotes encore, Gleizès, mort septuagénaire en 1842, après avoir vécu longtemps suivant les principes végétariens sur les pentes des Pyrénées et écrit un ouvrage enthousiaste à l'honneur de cette théorie : *Thalysia*

(1) Voir *Werke*, t. X, p. 236 et suivantes.

ou le Salut de l'humanité, qui fut traduit en allemand par R. Springer en 1873.

Avec la soudaineté d'engouement que ses biographes signalent dès son premier contact avec Schopenhauer en 1856, et que seule égalait la superficielle légèreté de sa lecture, Wagner s'empare de la théorie du doux maniaque français et en tire tout aussitôt l'esquisse d'une philosophie végétarienne (1) de l'*Histoire universelle*, le schéma d'un *Essai* où le poison du mélange serait remplacé par le venin des ptomaïnes enfermées dans la chair animale (2).

C'est ainsi que le judaïsme lui demeure odieux, même à ce point de vue si spécial, parce que la Genèse fait consister la chute d'Adam dans la dégustation d'un fruit, dont la pulpe devait être au contraire si favorable à sa santé, et parce que le Dieu de l'Écriture préfère l'agneau sanglant d'Abel aux honnêtes céréales de Caïn. C'est ainsi qu'admettant, sur le témoignage des belles religions de l'Inde, une humanité primitivement végétarienne, il ne s'explique que par des catastrophes géologiques, bouleversant la région fortunée des tropiques et chassant les malheureux humains vers les climats inhospitaliers du Nord, le triste courage qui leur conseilla de préférer enfin le meurtre à la famine et de porter la main sur leurs frères animaux. Ne voit-on pas, dit-il, que, sur les bords riants des lacs canadiens, des fauves parents de la panthère et du tigre vivent encore aujourd'hui de fruits et de racines. Ne constate-t-on pas aux États-Unis que des criminels, soumis dans les prisons au régime végétal, deviennent en peu de temps des citoyens exemplaires. N'est-ce pas enfin l'usage de la viande qui prépare toutes nos infirmités, et jusqu'à notre mort pénible et prématurée que la Nature aurait amenée comme le soir d'un beau jour. Que si les intempéries septen-

(1) Le traducteur de Gleizès s'empressa de donner quelque développement à cette tentative apocalyptique dans les *Bayreuther Blætter* (avril-juillet 1881).

(2) Rousseau n'a pas fait défaut sur ce point à son rôle de précurseur. On se souvient du passage violent de l'*Émile* sur l'usage de la chair (liv. II). « Les grands mangeurs de viande sont en général cruels et féroces. La barbarie anglaise est connue... Tous les sauvages sont cruels et *leurs mœurs ne les portent point à l'être*; cette cruauté vient de leurs aliments, etc. »

trionales nécessitent réellement une alimentation plus azotée, il suffirait d'amener l'humanité à une *émigration rationnelle* vers le Midi pour mettre un terme aux massacres odieux des chasseurs, école et préparation des boucheries belliqueuses du champ de bataille.

Telle est, dans ses grands traits, la première conception de la dégénérescence et de la régénération chez Wagner. Il reprit bientôt la plume sur ce sujet dans ses *Bayreuther Blætter*, d'abord pour une invocation fervente à la philosophie rédemptrice de Schopenhauer (*A quoi sert cette constatation?*), puis pour un nouvel accès de son antisémitisme intermittent (*Connais-toi toi-même!*), et enfin, dans le dernier des compléments qui se rattachent à *Religion et Art* (*Héroïsme et Christianisme*), pour une confidence soudaine de ses impressions toutes fraîches à la lecture de l'*Essai sur l'inégalité des races*. Car la *Renaissance* peut-être, les conversations de Gobineau certainement, l'ont assez tardivement amené à prendre connaissance de l'œuvre fondamentale de son ami.

IV

ACTION DE L'« ESSAI » SUR LA PENSÉE DE WAGNER

Les premières lignes d'*Héroïsme et Christianisme* jettent, en effet, le lecteur au cœur du gobinisme, en même temps qu'elles apprenaient au cénacle wagnérien le nom de son auteur. Non qu'elles renient la thèse végétarienne, qui s'y trouve, au contraire, résumée d'abord en quelques mots; mais elles annoncent qu'une *autre* voie de la dégénération a été indiquée par un des hommes les plus *spirituels* de notre temps. Cette épithète est même assez caractéristique, accompagnant la présentation du comte aux fidèles de Bayreuth; elle précise à la fois et la nature des relations entre le penseur allemand et le diplomate français, relations plus sociales que philosophiques; et la nuance de l'opinion du premier sur le second, opinion identique à celle de leur amie commune, Mlle de Meysenbug. Wagner

expose alors, très brièvement d'ailleurs, la théorie de l'*Essai* sur le poison du mélange, parce qu'elle répond, exactement pour moitié, à ces vœux plus ou moins conscients que nous avons dit tout à l'heure présents dans son esprit, avide de régénération et de rédemption. En effet, d'une part, la dégénérescence issue du mélange résulte bien d'une erreur initiale de l'humanité, dénuée d'expérience en ses jeunes années. Mais, d'autre part, Gobineau proclame cette erreur irréparable; et *aussitôt, dès ces premiers pas de marche commune,* le nouveau disciple se *sépare* de son guide. Car, s'il veut croire à la dégénérescence, c'est uniquement, nous l'avons dit, pour pouvoir préparer une régénération dans laquelle l'art de Bayreuth se réserve en toute occurrence une part prépondérante. La conclusion pessimiste de l'*Essai* doit donc être tout d'abord écartée, afin que l'humanité malade puisse entrevoir une perspective de convalescence.

Toutefois, avant de proposer *son propre remède* au poison du mélange, Wagner, sans cesse poursuivi par des préoccupations schopenhaueriennes de plus en plus tyranniques avec les progrès de l'âge, va tirer de son mieux du livre de Gobineau une théorie ascétique et héroïque à la fois, que l'auteur n'y avait certainement pas mise de façon consciente, mais que peut-être il n'était pas éloigné, nous l'avons dit, d'y découvrir lui-même vers la fin de sa vie, et qui mérite à ce titre d'être ici résumée. Quel serait, d'après l'*Ess i*, le privilège original de la race blanche, se demande Wagner, et c'est une question délicate en effet, sur laquelle nous serons heureux d'avoir son sentiment. « Avec une belle sûreté de vue, Gobineau le reconnaît non pas dans un développement exceptionnel des qualités morales elles-mêmes, mais dans une plus grande provision des principes d'où ces qualités découlent (1). » Il faut attribuer la supériorité ariane à une sensibilité plus vive et tout à la fois plus fine de la volonté, appuyée de cette acuité plus pénétrante de l'intellect qui est nécessaire au parfait exercice du vouloir. Chez le blanc, l'intelligence, sous l'impulsion d'une volonté

(1) Voir en effet *Essai*, t. II, p. 363.

aux innombrables désirs, s'élève à une clairvoyance qui rejette quelque lumière sur la volonté elle-même et, devenue capable de la contenir, prépare une tendance morale (1). Au contraire, la subordination de l'intelligence à la volonté caractérise, pour le schopenhauerien qu'est Wagner, les natures et les races inférieures. Chez celles-ci la souffrance, en dépit de manifestations extérieures plus violentes parfois, est proportionnellement moins consciente, moins sentie parce que l'intellect est dominé par la passion aveugle. Au lieu que chez les natures et les peuples supérieurs, une conscience plus nette de la souffrance amène l'intelligence à pénétrer enfin la triste énigme de ce monde mauvais. Ces natures-là, que nous nommons héroïques, ayant pris conscience d'elles-mêmes dans la souffrance, triomphent dans la mort comme un Tristan, une Élisabeth; leur type primitif fut Hercule, humblement soumis aux travaux imposés par la jalouse Junon au fils de son infidèle époux. Or, la race blanche tout entière a participé à de rudes, à de salutaires travaux, et mérité par là dans son ensemble la couronne de l'héroïsme; car l'âpre climat dont elle est sortie pour entrer dans l'histoire lui imposa d'indicibles efforts contre les éléments adverses. De là cette fière conviction de leur valeur personnelle qui donne à un Hercule, à un Siegfried le sentiment de leur origine divine; de là cet orgueil allemand contemporain, source féconde d'actions viriles. Et voici poindre l'ascétisme arian, unique et équivoque lien entre Wagner et Gobineau, que nous avons vu surgir dans l'âme mûrie du comte, qui préoccupera les dernières années de Nietzsche et qui amène le penseur de Bayreuth à préférer dans Schopenhauer, au quiétisme lénitif du renoncement graduel, la conversion violente et soudaine, effort suprême de la volonté. Le héros arian, se redressant avec effroi devant la corruption enfin reconnue de sa race, de ses coutumes traditionnelles, de son honneur, deviendrait, par une conversion merveilleuse de sa volonté jusqu'alors égarée, le *saint*.

(1) Ces déductions sont fort difficiles à suivre pour qui n'est pas familiarisé avec la pensée de Schopenhauer et de l'école wagnérienne, mais il est difficile de les développer davantage en peu de mots.

Traduits tant bien que mal dans le jargon schopenhauerien familier à la pensée de Wagner, ces extraits de l'*Essai* sont encore traités jusqu'à un certain point dans le sens des idées de Gobineau, puisque le désir de leur interprète est en ce moment de concilier autant que possible les doctrines, antithétiques à notre avis, de son maître en philosophie et de son ami français. L'héroïsme en est le point de contact, bien que l'auteur de l'*Essai* le reconnaisse dans la lutte pour la vie, tandis que les élèves de Schopenhauer le voient instinctivement dans l'anéantissement volontaire, dans le trépas joyeux, et chantent le « triomphe dans la mort ». C'était aussi le thème des *Amants de Kandahar*, car le découragement s'associe maintenant à l'exaltation dans la pensée du comte. Et le mot d'héroïsme, le culte des héros, ne s'appliquent-ils pas au vaillant Siegfried et au preux féodal, comme à l'ascète brahmanique, au pur Simple Parsifal ou au Christ expirant sur la croix? Seulement, pour le blanc de l'*Essai*, le courage devant la mort n'était qu'une condition nécessaire des succès temporels, et, inversement, l'énergie dans l'action fut, en principe, antipathique au quiétisme schopenhauerien et n'y trouva sa place que de façon tardive, accessoire, contradictoire même. Mais le stoïcisme foncier d'un Gobineau peut faire illusion aux deux partis, celui de la mort et celui de la vie, parce qu'il se tient sur leur frontière, prêt à glisser aussi bien vers l'ascétisme négateur de l'action que vers la loi de l'activité, au moins intellectuelle.

Cependant, voilà que, quittant son attitude conciliatrice et accentuant soudain l'expression de ses propres préférences, Wagner va nous entraîner à cent lieues du négateur de la vertu sociale du christianisme qu'est toujours demeuré notre compatriote, pour nous plonger sans transition dans l'atmosphère mystique et brumeuse des cimes du Montsalvat, pour nous apparaître lui-même tel que Nietzsche le vit après 1876, « effondré d'un seul coup, irrémédiablement anéanti devant la sainte Croix (1). » Qu'est-ce, poursuit en effet l'auteur d'*Hé-*

(1) *Nietzsche contre Wagner*, traduction Albert, p. 90.

roïsme et Christianisme, qui produit d'ordinaire cette conversion d'où naît le saint? C'est la *contemplation du Sauveur sur la croix*, suscitant un effroi irrésistible à l'aspect des résultats produits dans le monde par le gouvernement de la volonté aveugle! Entraînée par ce spectacle, la volonté individuelle, dans sa plus haute énergie, sa plus violente expansion de force contre elle-même, devient capable d'opérer la métamorphose héroïque dont nous parlions tout à l'heure.

Or, de quelle valeur est le sang, la race, pour préparer un tel miracle. Précédemment, il semblait que la famille blanche possédât en ce sens un privilège qui flottait devant la pensée de Wagner comme un reflet des enseignements impérialistes de l'*Essai*. Mais nous sommes obligés de constater ici qu'à ses yeux ce privilège, s'il exista jamais, a été en tout cas abrogé par la venue du Sauveur. Car remarquons d'abord avec lui que le Christ est sorti de ce chaos oriental des peuples sémitisés, qui avait corrompu successivement la Grèce et la latinité; observons encore que l'Église romaine, avec ses saints admirables, est « la propriété de la race latine ». Sans doute, le culte des bienheureux y a subi des déviations blâmables ; sans doute, une corruption grandissante empêche aujourd'hui cette Église de produire encore des saints véritables. N'importe, comment supposer que le sang de la chrétienté soit gâté sans retour, puisque c'est le *sang du Sauveur lui-même*. Et qui serait assez sacrilège pour se demander si le sang du Christ appartient à la race blanche ou à toute autre, puisqu'il symbolise précisément l'*unité de l'espèce humaine*, parvenue à ce point de développement qui est la « faculté de la souffrance consciente ». Si le sang de la race blanche a possédé tout d'abord de façon privilégiée cette faculté suprême, le sang du Sauveur coulant dans sa compassion divine *pour l'humanité tout entière* lui en a transmis la vertu, sans exception de personnes.

Bien mieux, revenant à l'une des hypothèses les plus arriérées, les plus dépassées de son maître en philosophie, sur l'origine des espèces, Wagner imagine que le genre humain, après avoir constaté instinctivement la décadence de ses familles les plus favorisées, se concentra soudain, vers l'an 1er

de notre ère, dans un effort suprême, dicté par la nécessité de sa conservation, pour produire non pas une surespèce (comme dans Schopenhauer), mais *le sang du sauveur,* sorte de quintessence, de sublimation de l'humanité souffrante. Et le maître aperçoit dans une apothéose finale le monde régénéré par son adhésion au *vrai* christianisme, celui de Parsifal sans aucun doute; tandis qu'on sait assez combien son ami français attachait peu d'importance au fait que le christianisme régnerait un jour sur les ruminants humains de l'avenir.

Que reste-t-il donc de l'enseignement gobinien dans ces fumeuses rêveries, où se croisent les souvenirs du Graal et ceux du *Monde comme volonté* (1)?

V

LA COLLABORATION DE GOBINEAU AUX « BAYREUTHER BLÆTTER »

Si l'on voulait trouver encore un témoignage de l'opposition foncière entre les vues de ces deux vieillards fatigués par la vie, qui se plurent à unir durant leurs derniers jours les effusions de leurs sentiments artistiques et de leur commune résignation devant le fardeau des années, il suffirait de lire l'unique article écrit par Gobineau à l'intention des *Bayreuther Blætter,* et préfacié par le maître de la maison (2). On trouve dans cet examen de l'état présent du monde d'abord une sorte de résumé de l'*Essai* complété, à l'égard de la latinité, par une nouvelle bordée d'injures, qui sont le fruit d'un quart de siècle de malveillante observation. Nous apprenons, par exemple,

(1) Les dernières lignes d'*Héroïsme et Christianisme* sont encore plus incompréhensibles et l'auteur s'arrête brusquement, promettant une suite qui n'est jamais venue éclairer la lanterne de l'éminent illusionniste. Ajoutons que *Das Weibliche im Menschlichen,* exquisse commencée deux jours avant la mort du maître, signalait une troisième source de la dégénération dans les mariages sans amour : digne fruit de la lecture de quelque roman sentimental.

(2) « Un jugement sur l'état actuel du monde. » Mai-juin 1881. La feuille de Bayreuth n'a publié, en outre, que des traductions de fragments ou des analyses d'ouvrages antérieurs du comte.

que certains Brésiliens, assez osés pour proclamer devant notre ministre à Rio leur confiance dans les destinées de la race latine, et sans doute assez naïfs pour s'imaginer lui plaire par une telle profession de foi, portaient pourtant dans leurs veines, par parties égales, du sang portugais, guarani et nègre; le premier se décomposant en ibérien, romain, arabe et autres; le second participant de toutes les familles préhistoriques du nouveau monde; le troisième, de toutes celles du continent africain. Allez donc appeler « race » l'hérédité d'une pareille mixture! Ce sang latin paraît d'ailleurs à Gobineau plus répandu dans l'Europe entière qu'il ne l'estimait jadis; il a pu constater ses étonnants développements jusqu'en Norvège; et partout on en voit sortir l'esprit *revolutionnaire,* qui est sa marque propre aux yeux du comte. Pour les fils du chaos des peuples, le moyen âge est non avenu; le dix-neuvième siècle se soude directement au quatrième, en restaurant ce concept de la décomposition, de la « fin », qui est l'inspiration propre du romanisme. Mais voici qui est à la fois consolant comme manifestation de la justice immanente et terrifiant par les perspectives d'avenir qui s'ouvrent aujourd'hui devant l'humanité : depuis l'*Essai,* le comte a vu de près l'Asie, et il en a suivi durant un quart de siècle l'évolution diplomatique et économique. En passant, une anecdote sur le président Dupin caractérise la frivolité que l'esprit public apporte en France au jugement de ces graves questions; car le spirituel parlementaire se serait un jour étonné que la prise par le shah (chat) de la ville d'Hérat (des rats) pût provoquer les souris (sourires) de l'Assemblée législative. Il faut un incurable aveuglement pour hasarder ces pantalonnades en présence de l'angoissante réalité; la Russie, par ses progrès et ses travaux dans le Turkestan, par ses chemins de fer et par ses canaux, est en train de rouvrir les vieux chemins d'invasions qui demeuraient fermés depuis des siècles, grâce à la désolation de régions devenues meurtrières à toute armée conquérante. Nous retrouverons dans le poeme d'*Amadis* ces vues plus que pessimistes sur notre prochain avenir; c'est le péril jaune, c'est l'inondation mongole imminente que dénonce le diplo-

mate, et qu'il montre préparée par la complicité inconsciente des Slaves, ces portiers de l'Europe, prêts à en livrer les clefs à leurs demi-frères asiatiques (1). Par là, en dix années seulement, le monde peut être radicalement transformé! Et ces choses étaient bien annoncées dans l'*Essai;* le seul tort que l'auteur se reproche dans sa vieillesse, c'est d'en avoir prévu jadis la réalisation trop lente, en raison d'un excusable optimisme de jeunesse. Nous sommes, en effet, *sur le point* de contempler ces misères et ces ruines, et il convient donc d'avancer d'environ sept mille ans le crépuscule du monde arian.

Telles sont les perspectives réellement affolées que Richard Wagner, en préfacier serein et détaché, annonce paisiblement à ses fidèles. Sa belle placidité s'explique cependant : c'est, dit-il, que si du pessimisme de Schopenhauer nous avons pu tirer, dans *Religion et Art*, l'espoir d'une rédemption pour ce monde pervers, au milieu du chaos d'impuissance et de folie que nous découvre notre nouvel ami, nous apercevons un indice qui nous permet aussi l'espoir. Indice invisible, mais perceptible à l'ouïe. *Quelque chose comme un soupir de la plus profonde compassion, tel que nous l'entendîmes jadis sur le Golgotha, et qui sort cette fois du plus profond de notre cœur.* Allez donc parler histoire à un semblable mystique! La peine de Gobineau est, en effet, totalement perdue, et, à l'avis de son interprète imperturbable, toute la conséquence de son amertume sera d'inspirer une salutaire frayeur à notre époque irréfléchie et de secouer cet optimisme de commande qui nous arrête encore sur une voie de salut si clairement indiquée pourtant par le soupir de tout à l'heure. Est-il possible, en vérité, de se plus aimer et de se moins comprendre que ne firent cet introducteur et ce préfacié?

(1) Au même ordre d'idées se rapporte un petit écrit du comte intitulé : « Ce qui se passe en Asie, » qui parut après sa mort en 1885 dans la *Revue du Monde latin*.

VI

LE THÉATRE PERSAN ET L'ART DE BAYREUTH

La plus réellement wagnérienne à notre avis des productions de notre compatriote, c'est un chapitre, tout à fait épisodique d'ailleurs, des *Religions dans l'Asie centrale*, qui traite du théâtre persan. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que ces pages méritaient surtout l'attention du réformateur de la scène contemporaine, bien plutôt que les lieux communs de la *Renaissance* et les théories de l'*Essai*, aussi inassimilables pour son intellect que le rostbif pour son estomac. Elles furent, en effet, traduites en allemand parmi les premières dans l'œuvre du comte, et parurent de son vivant dans les *Bayreuther Blætter*. Par une rencontre singulière, vingt ans avant les débuts de son amitié wagnérienne, Gobineau avait contemplé dans l'Iran une renaissance spontanée de l'art dramatique qui fait songer aux origines grecques ou médiévales du théâtre, à la naissance de la tragédie d'Eschyle et des mystères sortis de nos cathédrales gothiques. Aussi, parce que la réforme de Bayreuth fut précisément appuyée sur la conception du théâtre antique primitif, le théâtre en Perse montre une sorte de wagnérisme éclos en Orient presque à la même heure qu'en Bavière. Et, par une prédisposition morale bien flatteuse à l'amour-propre de l'auteur de *Tannhæuser*, à l'instant où il échouait devant les frivoles abonnés de l'Opéra parisien, le ministre de France à Téhéran se sentait pénétré d'admiration par des tendances scéniques qui rappellent de très près les siennes.

Le drame de Kerbéla, où, après Ali assassiné déjà, tout ce qui restait de la famille du Prophète périt sous les coups de Yézid, cette aventure tragique des saints Imans Alides, a fourni de tout temps aux sentiments religieux des Persans un aliment analogue à celui que la tragédie du Calvaire assure à la sensibilité chrétienne; mais ils ne se sont avisés de l'exploiter sur la scène que depuis soixante ans environ. Ils

savent y associer des émotions patriotiques, car ils ont trouvé le moyen d'identifier dans leur légende les Imans arabes avec la nationalité iranienne vaincue, en mariant le saint Houssein à la dernière fille du roi sassanide Yezdedjerd. L'évolution de cet art dramatique né d'hier était déjà fort sensible vers 1862, et les progrès se montraient chaque année très marqués. Gobineau dépeint en traits heureux la réclame préalablement faite pour l'entreprise théâtrale par les respectables Seyds, prétendus descendants des Imans, à la généalogie peu sûre, mais à la belle prestance et à la conviction communicative; puis la ferveur religieuse des acteurs s'identifiant si bien à leur personnage qu'ils improvisent avec bonheur dans le sens du caractère et de l'action, la tension morale extrême de ce public aux allures méridionales qui interrompt sans cesse la représentation par ses gémissements, par ses malédictions, par quelque homélie d'un orateur populaire dressé tout à coup dans ses rangs; la part prise au plaisir de la foule par l'aristocratie qui fournit à ses frais la salle du spectacle et mêle aux acteurs ses propres enfants, enfin l'inimitié sourde du clergé officiel, qui aperçoit une dangereuse concurrence dans ce culte spontané créé par l'âme du peuple (1). Et des réflexions salutaires se présentent alors à l'esprit du sympathique spectateur de ces cérémonies attachantes : notre théâtre moderne n'est, dit-il, qu'un passe-temps de désœuvrés et une fantaisie de petits-maîtres; les masses ne sauraient s'y intéresser fortement et y trouver la satisfaction des instincts supérieurs de notre être. Ce n'est qu'une élégance de l'esprit, une distraction, un jeu; tandis qu'à la ressemblance du théâtre grec, le théâtre persan est une affaire de la plus grande conséquence, l'expression la plus haute de la vie religieuse et nationale. Aussi, ce spectacle,

(1) C'est cette partie si vivante de l'œuvre de Gobineau qui seule (ostensiblement du moins) a attiré l'attention de Renan et inspiré en grande partie son étude sur les « Téaziés de la Perse » (insérée dans les *Nouvelles études d'histoire religieuse*, p. 185). Le rapprochement de ces compositions dramatiques avec les mystères du moyen âge est relevé naturellement par l'historien de notre quatorzième siècle littéraire. « M. de Gobineau, dit-il, en décrivit parfaitement le caractère, et traduisit avec un rare talent une des pièces les plus originales, les *Noces de Cassem*. »

Gobineau l'admire « éperdument » : il a subi lui-même « ces ensorcellements, ces entraînements communs, ce magnétisme d'une foule dans laquelle l'électricité circule ». Et comment nier après cela qu'il ne fût prédestiné à fournir à l'entreprise de Bayreuth une de ses plus précieuses recrues? Il nous sera permis seulement de sourire à cette nouvelle ironie du destin qui dirigea d'abord vers les héros sémitiques de l'Islam l'enthousiasme du futur admirateur des Siegfried et des Parsifal. Gobineau fut donc wagnérien par sa sensibilité artistique raffinée, comme par son ascétisme tardif : il ne le fut pas ou ne le fut qu'artificiellement par ses convictions théoriques.

Nous avons essayé d'esquisser les relations jusqu'ici connues du public entre les deux penseurs; leur correspondance, qu'on assure devoir être publiée quelque jour, nous éclairerait davantage, mais nous doutons qu'elle révèle entre eux une plus intime parenté intellectuelle, car c'est l'affinité sentimentale qui les rapprocha surtout. Le germanisme même, qui leur avait été commun, diminuait précisément chez l'Allemand avec les années, tandis qu'il s'exaspérait chez le Français. Il y eut, de part et d'autre, profondes sympathies personnelles, accord sur les généralités morales, sur les nobles préoccupations de l'art, sur le rôle de l'idéal dans la vie des hommes, sinon dans celle des sociétés. Alors, par une double évolution, assez facile à des âmes « lassées et surchargées de connaissances », ainsi que Wagner le dit de Gobineau, de mutuelles prévenances les amenèrent à se placer instinctivement sur un terrain neutre et moyen où ils jouirent en paix l'un de l'autre. Car il semble que jamais le gentilhomme français ne se soit montré plus séduisant qu'au soir de son existence de réflexion opiniâtre, alors que, presque détourné de la composition littéraire par l'état de sa santé et de ses yeux, il prodiguait dans la conversation les trésors de son expérience d'érudit et de voyageur, les fusées d'une verve semi-méridionale que l'âge n'avait pas éteinte. C'est ainsi qu'il apparut dans le cercle wagnérien, où son trop court passage fut marqué par un sillage éblouissant, tel que celui d'une comète fantasque et fugitive. Après une brève rencontre en Italie dès 1876, ce fut à Rome, dans

l'hiver de 1880, que les deux hommes lièrent une amitié soudaine et enthousiaste, dont l'anonyme à qui nous devons l'oraison funèbre du comte dans les *Bayreuther Blætter* nous a conservé la physionomie aimable. Gobineau fit de longues visites à Wahnfried aux printemps de 1881 et 1882, l'année de sa fin. Outre l'attrait de sa personne, les familiers du lieu appréciaient ses sentiments germanophiles, à ce moment si exceptionnels chez un Français. Il était trop bien élevé pour ne pas les manifester dans une note discrète; mais on les sentait si sincères! Il insistait là sur son attitude conciliatrice de 1870, dont le patriotisme de son pays, exalté par le malheur, n'avait pu comprendre les raisons profondes. En art, il affectait de placer Rembrandt au-dessus de tous les artistes italiens, n'exceptant que Michel-Ange, en qui, dans la *Renaissance* du comte, les fidèles de Wagner aimaient à reconnaître un portrait instinctif et anticipé de leur maître. Le « catholique extrême » d'Ewald, sans renier expressément le credo de son enfance, acceptait avec bonne humeur de boire la bière favorite de Luther, et il affichait son culte pour l'Olympe germanique, son odinisme de Normand, roi de la mer, si bien à sa place dans le sanctuaire de la *Tétralogie* (1). Il proclamait enfin que le Ring avait exprimé la quintessence de ses idées sur la race, les héros et les dieux, et que le compositeur traduisait en musicien ce que lui-même avait de tout temps ressenti en poète. Fleur d'amabilité naturelle encore une fois, mirage d'une illusion amicale peut-être : mais illusion certes, et qui ne saurait égarer les esprits clairvoyants! Il est piquant que Wagner et les siens se soient ainsi faits de bonne foi les promoteurs d'une renommée dont leur doctrine ne peut que souffrir, si le gobinisme est l'antithèse du wagnérisme, comme nous espérons le démontrer mieux encore par la suite de ce travail.

(1) On nous assure encore que Gobineau partageait avec Wagner le mépris de la presse, de la poésie lyrique contemporaine, des dieux ou demi-dieux de la science; mais ces négatives conformités d'esprit semblent assez banales, outre qu'elles sont évidemment le fruit de communes blessures d'amour-propre. (Voir Kretzer, p. 51.)

CHAPITRE V

L'HISTOIRE D'OTTAR-JARL, PIRATE NORVÉGIEN ET DE SA DESCENDANCE

I

LA PORTÉE DE L'OUVRAGE ET SA MÉTHODE

L'ouvrage qui suit chronologiquement la *Renaissance* dans la production de Gobineau est l'*Histoire d'Ottar-Jarl, pirate norvégien, conquérant du pays de Bray en Normandie, et de sa descendance*, cette descendance comprenant la maison de Gobineau. Bien que ce livre n'ait vu le jour de la publicité qu'en 1879, on assure que sa préparation occupa le comte pendant presque toute sa vie, et nous avons en effet rencontré la trace précise des descendants féodaux d'Ottar dans l'*Aphroessa* dès 1869. La mision du diplomate en Scandinavie, son séjour dans la patrie d'Ottar, attachèrent plus encore son esprit à la réalisation de ce projet, qui aboutit peu après son retour en France et le terme de sa carrière officielle. Une retraite prématurée lui fut en effet assez brusquement imposée par ses chefs en 1878.

Ces pages ont une très grande importance pour la psychologie de leur auteur, car elles fournissent des renseignements précis sur son hérédité prochaine, sinon sur sa plus lointaine ascendance, et mieux encore que ce qu'il était, elles indiquent ce qu'il croyait être, c'est-à-dire les raisons profondes de son aryanisme, et par là les sources de son action sur la pensée contemporaine. Il faut avouer par contre qu'en tant qu'historien objectif Gobineau se montre cette fois décidément

inférieur à lui-même. Jamais il n'a déployé de façon plus prodigue les ressources de sa dialectique subtile ; mais les préoccupations qui l'amenèrent à imposer aux faits les mieux établis la tyrannie de ses volontés préconçues sont si évidemment personnelles en cet endroit que le lecteur attentif se cabre malgré lui sous une discipline trop rude au bon sens le moins exigeant. Nous nous excusons par avance de l'analyse peut-être un peu minutieuse en apparence de la discussion sans doute un peu subtile que nous allons entreprendre : c'est ici le nœud du problème que nous avons abordé, la clef du caractère complexe dont nous entreprîmes l'étude ; si les amateurs de psychologie, de qui nous avons exercé déjà la patience, conservent celle de nous accompagner en ces méandres obscurs d'une âme qui se cherche elle-même, ils nous quitteront tout à fait éclairés sur l'esprit étrange et séduisant qui les aura plus d'une fois déconcertés jusqu'ici par ses contrastes inexpliqués. Quant aux scrupules qu'on pourrait ressentir à s'ingérer dans les affaires de famille d'un contemporain, il faut se souvenir, pour en combattre la voix, conseillère de discrétion, que ce passé fut étalé volontairement, à titre d'enseignement, de prédication même, sous les yeux du public. Ces confidences lui appartiennent donc incontestablement, et nous n'aurons rien à lui révéler qu'il ne puisse lire directement dans le volume du comte. Naguère un romancier naturaliste offrit toute sa personne à l'examen approfondi d'un médecin philosophe, afin que ce savant consciencieux pût en exposer au grand jour les particularités physiques et psychiques. Gobineau applique de même la méthode expérimentale à l'étude de ses ancêtres, pour leur aspect moral tout au moins. Il entend faire l'histoire de la famille ariane après avoir écrit celle de la race dans l'*Essai* et celle de la nation dans les *Perses ;* nous avons bien le droit d'examiner de près, au point de vue ethnique, le document humain qui nous est présenté pour cet objet et de profiter de renseignements qui furent livrés à nos méditations pour notre bien.

Enfin, comme nous paraîtrons peut-être soupçonner l'auteur de mauvaise foi, presque de supercherie, nous tenons à

déclarer par avance que nous ne l'en croyons pas capable, au moins de façon consciente. Il aborda les annales de sa famille dans un état d'esprit tout particulier, qui, déposé en germe par l'hérédité dans son caractère, fut développé et pour ainsi dire exaspéré par les expériences de sa vie. A ses yeux, un arbre généalogique est une plante d'espèce rare, qui croît en quelque sorte la tête en bas et renverse les lois immuables du géotropisme, en poussant ses racines dans le vague azuré. N'a-t-il pas établi maintes fois, par des exemples iraniens, que les meilleures généalogies s'établissent à reculons par le mérite des héros et l'assentiment des peuples? La Chine a bien créé la noblesse ascendante pour traduire aux yeux du vulgaire cette vérité que, si bon sang ne peut mentir, ce témoignage sincère doit être écouté en faveur des pères comme en recommandation des enfants. Après le séjour du comte en Orient, ces sortes d'origines futures prirent à ses yeux une valeur positive, aussi bien que les combinaisons séduisantes de la cabalistique : et il applique en toute sincérité ses souvenirs sémitiques à l'éclaircissement de ses origines gasconnes. Rappelons encore dans notre mémoire les déclarations de principe qui ouvrent les *Pléiades :* « Celui qui trouve les qualités que vous avez dites pendues à son cou dès sa naissance, celui-là, *incontestablement,* par un lignage *quelconque,* a reçu du sang infusé dans ses veines les vertus supérieures, les mérites *sacrés* que l'on voit exister en lui. » Il sort d'aïeux nobles, divins même, et si d'indignes mélanges ont pour un temps atténué l'éclat de sa race, la gloire en resplendit de nouveau dans ce « fils de roi » qui vient révéler l'antique illustration de son sang. En un mot, la preuve du lien de parenté qui unit Ottar-Jarl à Arthur de Gobineau réside tout entière en ce dernier, car elle n'est autre chose que la conscience certaine qu'il possède de cette descendance.

Un jour, accompagnant M. de Hertefeld et quelques amis dans une excursion vers les « Skaeren » de la Baltique, ces îlots granitiques qui parsèment la mer au voisinage de Stockholm, notre ministre aborda à celui de Djursholm et escalada un rocher couronné de pins sous l'ombrage desquels se dessi-

naient des ruines d'aspect cyclopéen. *Là était le burg d'Ottar*, s'écria Gobineau! Et comme son ami lui demandait sur quels indices il fondait cette conviction : « *Je le sens*, répondit-il, c'est de ce lieu que je tire mon origine. » Que répliquer à ces révélations impérieuses, écho d'une hérédité si patente qu'elle ressemble à une entière métempsycose? Même revenu au sang-froid, l'homme qui les a une fois entendues leur obéit sans résistance et, à l'exemple de la bergère de Domrémy, se laisse guider aveuglément par ses voix. Le descendant d'Ottar avait en toute sincérité la prétention d'offrir au siècle présent l'image modernisée, mais reconnaissable encore, de son grand ancêtre, de posséder les mêmes vertus adaptées à des circonstances nouvelles; une pareille foi ne raisonne pas sur des objections de chartiste, et sa profession favorite est le *credo quia absurdum*. Rectifions donc à l'occasion, mais sans soupçons injurieux : ils seraient ici déplacés.

L'auteur croit devoir protester d'abord contre toute accusation de vanité nobiliaire. « Il s'agit *peu*, dit-il, de faire ressortir des gloires et d'énumérer des avantages. » Acceptons-en l'assurance, et si ce résultat se produit néanmoins par accident, si l'origine grandiose qu'il se donne vient à propos justifier cette « nuance imperceptible de hauteur », cette attitude ordinaire de « dédain » que ses biographes ont signalées chez le comte, croyons que c'est là une conséquence involontaire de son exactitude historique. Il prétend seulement faire œuvre scientifique, montrer « à quel point les fils ont ressemblé aux pères, les neveux aux oncles, les cousins aux cousins, et ce qu'il faut induire des rapports et des dissemblances ». Examinons-le donc, en compagnie de notre guide.

II

OTTAR-JARL ET LES GOURNAY FÉODAUX

Voici d'abord apparaître dans les chroniques saxonnes et scandinaves le pirate norvégien Ottar. Cet ancêtre des Gobi-

neau est un Vestfolding, descendant direct de la race royale des Ynglingas, eux-mêmes descendants d'Odin. Que ce dernier personnage mythologique soit d'ailleurs un dieu, un héros, ou même un peuple personnifié, peu importe : son nom nous amène en tout cas dans l'enceinte d'Asgard, la ville idéale des Arians purs, admirée dans l'*Essai*, entrevue dans l'*Histoire des Perses* aux confins de la Scythie. C'est bien de ces dieux sur terre que l'auteur d'Ottar entend tirer son origine en ligne *directe et masculine*. « S'il y avait des dieux, comment supporterais-je de n'être pas un dieu ! » s'écriera Nietzsche dans son *Zarathustra*. Cette épreuve intolérable pour un cœur fort est heureusement épargnée à l'amour-propre du comte : il est non seulement fils de roi comme les calenders, mais encore fils d'un dieu, comme son héros de prédilection, comme Alexandre lui-même. Le brouillard qui environne cette lointaine extraction nous interdit toute investigation indiscrète ; mais le récit des merveilleuses aventures d'Ottar nous jette déjà dans l'océan des improbabilités historiques, où nous allons désormais nous débattre. Pour accepter en effet cette épopée, il faudrait admettre que le chef norvégien, ayant accompli avant sa vingtième année, dans le Nord extrême, toute une vie de colonisation, de commerce, d'exploration, que nous allons esquisser tout à l'heure, mourut à quatre-vingt-six ans, en pleine activité guerrière, dans l'Occident soumis par son bras. Soit ! encore une fois. « Les intelligences modernes aiment à détailler les choses : celles de l'antiquité les prenaient en *bloc*, sans nuances, leur maintenant ainsi un caractère de grandeur que l'analyse fait disparaître, sans le remplacer jamais par une certitude absolue. » Et n'est-ce pas là déjà le célèbre argument du bloc, dont le comte pourrait ainsi revendiquer la paternité ? Le bloc, dans ces pages, ce sera l'extraction scandinave des Gobineau.

Ottar fut donc, durant sa prime jeunesse, écoulée sur la côte de Norvège, « un marchand d'une grande opulence ; » il voyagea pour ses intérêts commerciaux et découvrit le cap Nord, la mer Blanche et les indigènes de la Dvina. Gobineau nous fait admirer ici le goût de son grand-père pour « la

science géographique », et il insiste à plusieurs reprises sur le « raffinement intellectuel et littéraire » de ces rois de la mer que nous nous figurons trop volontiers ignorants et brutaux. Dans leur poésie, la recherche du mètre, de l'expression, était portée au dernier point de la délicatesse; pour un peu, nous les verrions composer des madrigaux en forme de lyre comme les Romains de la décadence. Toutefois, nous sommes loyalement avertis qu'un autre enthousiasme que celui de la science pure ou des bonnes lettres poussait Ottar-Jarl sur le flot boréal. Cet homme fut « un héros *intéressé* » ; à son audace sans égale, à son goût des émotions excessives, il associait une « sagacité du gain qui demeure imprimée sur toutes ses actions ». En somme un véritable Yankee, propre à engendrer les milliardaires du pétrole et de la charcuterie; il est même regrettable qu'il ait navigué vers le nord-est au lieu de cingler vers l'ouest, car il eût été digne de découvrir le Winland. L'école socialiste n'a donc pas tort de souligner, après Thierry, chez les Normands conquérants de l'Angleterre, leur mobile principal, qui fut de « gaignier ».

Une si séduisante existence, enrichissant à la fois sa bourse et son intelligence, eût sans doute retenu pour toujours le jarl dans sa patrie, si Harald aux longs cheveux, son souverain légitime, ne se fût avisé de faire de la centralisation administrative aux dépens de ses féaux et au profit de son propre fils, qu'il investissait de leurs domaines. Un véritable Arian ne pouvait accepter ces façons d'agir : Ottar dit pour toujours adieu à la Norvège et vint guerroyer sur les côtes de France, tantôt pour son compte personnel, tantôt à la solde du roi Alfred. Il ravagea les rives de la basse Loire, prit Nantes et Noirmoutiers : enfin il conquit le pays de Bray et s'établit définitivement à Gournay, y fondant la maison féodale de ce nom. Et si nous cherchons, avant de prendre congé de ce preux, à fixer les traits de son caractère « qu'on va retrouver dans sa descendance », il faudra dire qu'Ottar fut *compréhensif*, *indépendant*, *patient*. Dans sa lignée, les anneaux féminins de la chaîne apporteront avec eux « des éléments plus multiples » et les trois qualités primordiales pourront ne pas se maintenir

toujours aussi fermes, mais *elles ne disparaîtront jamais*, car tel est l'aïeul, tels sont les descendants.

Ottar établit sur sa terre ses fils et ses compagnons nordiques dont les noms aux rudes consonances sont habilement retrouvés par Gobineau dans les appellations si françaises des villages picards voisins de Gournay-en-Bray; c'est de leurs fantômes guerriers que le comte aimait à peupler les entours de son château de Trye, dans l'Oise. « Lodincourt, Hardencourt, Haincourt, Rénicourt, Hallecourt, Bezancourt, Fricourt, Brandiancourt, Haucourt, Bierville, Estouteville, Mésangeville, Mathonville, Parduville, Conteville... On voit encore de nos jours, en quelque sorte palpitants de vie, le souvenir, les fantômes, les physionomies belliqueuses de... Lodin, Harding, Haeng, Rekin, Halle, Haegne, Bue, Frey, Brand, Haldulf, Bjorn, Mésang, Mundil, Pardulf, Knut (1). »

Ces nouveaux seigneurs se virent obligés de recourir à la collaboration sociale des moines, afin de mettre en valeur leur héritage, dont les paysans, traqués par leur bras valeureux, étaient devenus de véritables « bêtes farouches ». Peut-être Ottar avait-il reçu lui-même le baptême, mais à l'époque héroïque les conversions de ses pareils étaient passagères, parce que les Ariens ont une « tendance naturelle à trouver le dieu en eux-mêmes » et à croire que ce qui leur sert est par cela même bon et sacré; c'est donc sans y attacher d'importance qu'ils se faisaient chrétiens et sans renoncer pour cela tout d'abord aux divinités du Walhall.

Ici se place sous la plume de Gobineau une bien curieuse interprétation de la légende du « chef de saint Hildevert », relique qui fut honorée durant tout le moyen âge à l'abbaye de Gournay. L'hagiographie raconte que cette tête sainte, apportée dans le pays par des clercs ambulants qui allaient l'offrir en tous lieux à la vénération des fidèles, se montra soudain immobilisée sur l'autel de l'église paroissiale de Gournay, en sorte que tous les efforts des assistants étaient incapables de l'en arracher, et qu'elle paraissait témoigner ainsi son désir d'être désormais

(1) P. 29.

honorée en cette place. Cependant, le petit-fils d'Ottar, Hauk ou Hughes, ayant entendu parler de ce miracle, survint avec sa femme, monta à l'autel et, maniant sans peine la tête de saint Hildevert, probablement impuissante contre des païens, la fit saisir par ses hommes norvégiens et précipiter dans le feu, en un lieu encore aujourd'hui nommé la Rouge-Pierre de Gournay, près du puits principal de la région. Ici, par un nouveau prodige, la relique échappa d'elle-même à la flamme pour aller se poser dans le giron de la châtelaine. C'est là, poursuit Gobineau, un récit vénérable, et, bien que les détails en puissent être discutés, le fonds n'en doit être considéré qu'avec respect. Si l'on examine, en effet, *au point de vue odinique*, ce récit tout chrétien d'apparence, les circonstances diverses qui viennent d'être rapportées prennent un caractère infiniment intéressant, et on arrive sans peine à comprendre le sens véritable des événements. La Pierre-Rouge était un simulacre divin, érigé par les hommes du Nord, fidèles encore à leurs coutumes païennes. L'épreuve judiciaire du feu, tentée près du puits ou de l'eau au milieu des chants et des cris, ne fut pas moins scandinave. En sorte qu'au total Hauk fit ce jour-là « un sacrifice légal d'après le rituel odinique à l'autel sacré, rouge, en présence de l'eau et du feu ». Mais l'Église chrétienne, envisageant de préférence les choses à son point de vue, a commémoré chaque année cet événement jusqu'au dix-huitième siècle par une procession et un feu de joie à la Rouge-Pierre. Pourtant si Hauk, encore étranger à la foi de Jésus, permit l'établissement de cette coutume, c'est qu'il n'en vit pas l'aspect chrétien. Il s'était produit sous les yeux de l'assistance un épisode inéclairci qui parut un prodige à tous, et que chacun interpréta suivant ses préoccupations familières. Pour le seigneur païen du territoire, le chef de saint Hildevert apparut désormais comme *la tête coupée et toujours vivante du sage Mimir*, cette tête prophétique à laquelle Odin doit toute sa science selon la mythologie nordique, qui dirige les pensées du dieu, sans laquelle il ne saurait rien et dont il suit constamment les avis. « Il est clair que Hauk et ses hommes ne voulurent pas se dégager de la vénération qu'ils éprouvaient pour

elle » et que, grâce à l'accord dont cette tête *si sage* devint le moyen, ils se prêtèrent de bon cœur à une cérémonie chrétienne, à un culte qui se rapprochait ainsi du leur. Une sorte de compromis fut conclu entre eux et le clergé de l'époque, et se montra durable, bien que les conquérants y eussent mis de dures conditions, gardant, par exemple, sur le chapitre et l'abbaye de Gournay des droits absolus, indépendants de l'évêque et du pape.

Quoi qu'il en soit de la vérité d'une telle interprétation, n'est-il pas révélateur de voir un catholique de tradition saluer avec une véritable joie l'opportunisme prétendu de son église, consacrant tacitement l'une des superstitions les plus grossières, les plus sanguinaires du paganisme nordique? Rite d'origine celtique sans doute, car les Celtes d'Irlande avaient aussi le culte du Gromm Cruach, la tête sanglante ou le croissant nocturne, affreux fétiche lunaire, conseiller d'odieux sacrifices humains. Oui, parmi tous les germanistes contemporains, au moins depuis les temps du teutonisme romantique, Gobineau est peut-être le seul qui se montra conséquent avec lui-même et glorifia franchement l'odinisme, expression religieuse la plus nette après tout de l'âme germanique. Que d'autres cultivent le bouddhisme ou le brahmanisme, le protestantisme ou le wagnérisme, celui-là va droit au but : il a des accents passionnés pour célébrer les véritables dieux de ses pères (1). « Il n'est pas douteux que le caractère chrétien est bien pâle, bien effacé dans des physionomies chrétiennes comme celle de saint Hildevert de Gournay. Mais ce qui est *profondément assuré, certain, véritable*, c'est le caractère *antique et divin* de pareilles figures. »

Avec une satisfaction non moindre, Gobineau a découvert qu'en 942 on faisait des sacrifices à Odin dans le palais ducal de Rouen, et qu'un siècle plus tard, en 1055, un concile déposait l'archevêque de cette ville, Mauger, oncle de Guillaume le Conquérant, parce qu'il avait des relations avec « un déable privé dont le nom était Toret », en d'autres termes, se

(1) P. 42.

confiait pour ses affaires particulières à la puissance du *dieu Thor*. L'anonyme des *Bayreuther Blætter* nous apprend que l'hôte de Wahnfried revenait avec complaisance sur ces découvertes dans les conversations de Bayreuth, car il était « passionnément attaché aux dieux germaniques ». Et il a expliqué nettement dans *Ottar* les raisons qui retinrent longtemps, jusqu'au douzième siècle peut-être, les conquérants scandinaves dans les convictions de leurs pères. « Il était difficile à des hommes complètement imbus de ce naturalisme, noyau des religions de la *race pure*..., d'y renoncer pour adopter de bonne foi des notions chrétiennes. Celles-ci venaient leur apprendre qu'ils n'étaient *que peu de chose*, chacun en son particulier, dans l'immensité d'une création limitée de toutes parts sous la pression de l'infini de Dieu. Dieu cessait d'être la *source directe* de leur essence, pour devenir leur *créateur* comme il l'était de *tout sans distinction*. Admettre cette doctrine, c'était se soumettre à une grande déchéance. Ils s'étaient considérés jusqu'alors comme le *point culminant de l'être*. On les engageait à s'asseoir dans la cendre; leur instinct s'y refusa longtemps. » A ces orgueilleux Arians, la création biblique enlevait le privilège de l'extraction céleste personnelle et limitée à leur race; ils n'entendaient pas l'abandonner sans combat. Tels furent les hommes véritablement divins dont Gobineau se réclamait sur le burg rocheux de la Baltique; il sentait leur sang couler dans ses veines, et ce n'était pas un mince orgueil qui gonflait alors son cœur ulcéré par les épreuves de la vie. Pourtant ne pourrait-on lui rappeler qu'en ce même lieu un Gascon, devenu roi légitime des petits-neveux d'Ottar par le renom de ses exploits, Bernadotte, soupirait dans sa vieillesse, si l'on en croit la légende, aux échos des acclamations saluant le retour des cendres de son empereur : « Quand je pense que j'ai été maréchal de France, et que je ne suis plus que roi de Suède!... »

Plus ou moins chrétiens, les seigneurs normands de Gournay déroulent alors sous nos yeux leur histoire, non sans quelque incertitude généalogique dès ce temps; car, ainsi qu'il le fera sans cesse, l'auteur nous présente déjà comme parents d'Ottar tous les gens dont les chroniques font suivre le nom de bap-

tème par les mots « de Gournay » ; et c'est alors, de toute évidence, une pure désignation géographique, qui s'applique aussi bien aux sujets qu'aux enfants du seigneur. De là des confusions inextricables. Notons seulement dans ce tableau historique du haut moyen âge quelques traits intéressants pour la psychologie de l'auteur. Les moines y portent une fois de plus la pleine responsabilité des mauvaises querelles cherchées par nos âges révolutionnaires à ces temps idylliques. Ces témoins austères ont critiqué durement les excès dont ils étaient parfois spectateurs, « parce qu'une société jeune est exigeante pour elle-même ; » tandis que les écrivains des heures de décadence sont toujours enchantés de leur temps, vieillards prétendant qu'on les croie capables de ce qu'ils ne font ni ne peuvent. Les opinions de ces spectateurs malveillants furent quelquefois partagées pourtant par ceux qu'ils morigénaient de la sorte, car nous voyons Hugues II de Gournay se faire bénédictin vers la fin du onzième siècle, donnant un nouvel exemple de la tendance ariane vers l'ascétisme, issu de la volonté vigoureuse. « Voilà un homme qui, dans un siècle de violents, fut encore plus violent que les autres, car il eut la force de se mettre au-dessus des habitudes de ses pareils (1). » Digne en un mot du sang de l'énergique Ottar, il rappela ces héros aryas des forêts de l'Inde, qui, pour conquérir le ciel d'Indra par la puissance des austérités, se faisaient ermites.

En ce lieu se place la description minutieuse du château de Trye-en-Vexin, dont le territoire appartint au onzième siècle au beau-frère d'Hugues IV de Gournay, Jean de Dammartin, et qui s'élève à six lieues de la ville de Gournay. Le comte Arthur de Gobineau, ayant hérité en 1855 de son oncle, l'original légitimiste qui fut son mentor à son entrée dans la vie, s'empressa aussitôt d'acheter le domaine de Trye, qui était alors en vente ; et ce fut incontestablement dans la pensée de se rattacher ainsi de façon plus étroite à la maison normande de Gournay. Il dut revendre son acquisition en 1877, pour alléger sa situation obérée ; mais ce fut là que, durant vingt années, il

(1) P. 72.

vint rêver à son roman familial, et qu'il put écrire fièrement : « Comme Trye est venu un jour dans les mains d'une branche des descendants d'Ottar-Jarl, il est à propos de parler de Jean de Dammartin et de son manoir. »

Par malheur, le beau-frère du châtelain médiéval de Trye, Hugues IV de Gournay, est précisément le dernier personnage de cette famille qui garde quelque réalité historique et qui ait occupé les chroniqueurs de son temps. Après lui nous allons plonger pour longtemps dans l'obscurité et dans l'arbitraire. Écrasé entre la France et la Normandie, alors anglaise, il se vit déposséder sans retour de tous ses fiefs par Philippe Auguste ; simple épisode dans la longue série d'*injustices* qui grandit peu à peu la royauté capétienne aux dépens des familles chevaleresques de la conquête. Que d'autres célèbrent donc le rôle de ces valeureux créateurs de l'unité nationale ! Les descendants des féodaux dépouillés ne sauraient voir en ces heureux compétiteurs que de pervers et d'ailleurs imprudents confrères. Car ces monarques déloyaux payeront un jour de leur sang la disparition de leurs pairs et soutiens naturels. Jusqu'au treizième siècle, les nobles d'extraction pure avaient joué un rôle social éminent : agriculteurs éclairés, éleveurs habiles, banquiers de leurs tenanciers à l'occasion, ils s'étaient montrés gens pratiques autant que braves à l'exemple de leurs aïeux norvégiens. Et leur action fut autrement bienfaisante que celle des anoblis créés par le caprice de la royauté grandissante, de ces soudards parvenus, nourris et entretenus aux dépens des petits, qui vont les remplacer dans leur autorité.

III

TRANSITION THÉORIQUE DES GOURNAY AUX GOBINEAU

La noble maison d'Ottar une fois ensevelie dans un panégyrique digne de sa grandeur, il s'agit de préparer au mieux le passage des Gournay, hauts barons normands, aux Gobineau, humbles artisans bordelais, que nous allons contempler trois

siècles plus tard à l'autre extrémité de la France. C'est là le nœud du problème ethnique que le comte s'est proposé de résoudre sous nos yeux. A cet effet, voici d'abord un vague et singulier développement sur la médiocre importance du nom familial dans la noblesse d'origine germanique, dont la négligence à cet égard serait même la marque propre, les Gallo-Romains s'attachant beaucoup au contraire à leur nom de famille roturier. Mais alors, objecterons-nous, pourquoi le seul suffixe « de Gournay » vous suffit-il toujours à caractériser un descendant d'Ottar? Sans s'arrêter à ce détail, le comte nous signale d'une même haleine chez ces ancêtres deux usages antagonistes, appuyés sur deux sentiments absolument contradictoires. Qu'on en juge! d'une part, l'homme du Nord est individualiste à ce point qu'il se refuse à partager avec ses proches même son nom; et voilà qui parle en effet contre la transmission d'un nom de famille défini. D'autre part, on nous affirme au même instant que tous les descendants d'Ottar prirent vers le douzième siècle l'habitude de s'appeler Gauvain (cela sans aucune preuve d'ailleurs), par admiration pour le brillant neveu du roi Arthur, et que ce nom de baptême, devenu dès lors un véritable nom de famille, doit suffire désormais à faire reconnaître par toute la France les survivants de la maison! C'est que, fier de sa race, et persuadé de l'*influence mystique du nom*, de la force latente qui y est infuse, le chevalier germain le *transmet à son fils!* Comprenne qui pourra! Ou plutôt l'on comprend trop bien qu'il s'agit ici de noyer à tout prix le nom patronymique de Gournay et d'introniser solennellement à sa place, dans le sein de la même famille, le qualificatif désormais seul intéressant de Gauvain, ou, par diminutif, Gauvinot, Gobineau.

Plus incohérente encore que l'explication du nom est l'analyse des armoiries prétendues de la maison de Gournay, seul lien visible (et d'ailleurs purement artificiel, comme nous le montrerons) entre cette race féodale et la famille de Gobineau. Les lambels s'inclinent, se redressent, se brisent dans les branches cadettes, et mènent sous les yeux ahuris du lecteur un véritable sabbat. Gobineau est là dans son élément; il a trouvé une écriture symbolique, non moins mystérieuse que

celle des inscriptions cunéiformes, et c'est de plus de sept façons différentes qu'il va l'interpréter cette fois. Il en tire vraiment des résultats surprenants, accentuant le ton d'autorité dans l'expression là où s'accuse le mieux la faiblesse de l'argumentation, jetant sur ces obscures généalogies picardes une lumière à ce point éclatante, que le lecteur en est aveuglé tout à point, au moment critique de la prestidigitation. Il nous donne, d'ailleurs, la raison pour laquelle nous saisissions mal les arguments présentés sur ce sujet; c'est que la religion héraldique, et sans doute la véritable intelligence du blason, demeurait un privilège du sang odinique. Les populations gallo-romaines n'en ont jamais compris la portée et n'en connurent que les apparences décoratives. Notre incapacité dans ces matières provient donc d'un défaut d'origine; il faut nous y résigner.

Les Gobineau étant rattachés autant que possible aux Gournay par le nom et les armes, il s'agit d'unir plus étroitement leurs destinées, en dépit des incalculables différences de situation sociale, d'occupations et de milieu qui les séparent. A cet effet, Gobineau écrit sur la « persistance ethnique » un chapitre qui est une véritable apocalypse, au regard de laquelle celle de Pathmos semblerait presque limpide. On y reconnaît quelques traces de ses convictions sur la « vie sporadique » des concepts abstraits. Après avoir étudié, dit-il, l'*espèce* humaine, la *variété* blanche, la *race* ariane, on ne peut espérer un surcroît de lumière que par l'examen de la *famille* ariane. Car, « dans ses entrailles, dans son cœur, la Race porte et renferme un *être* plus avancé qu'elle-même, comme elle-même l'est plus que la Variété, qui est déjà moins informe que l'Espèce : de sorte que, si, dans cette généalogie des manifestations animées, le Chaos engendre le Titan, le Titan mit au jour le Dieu; et il est arrivé que le Dieu, Odin, la Race a fait sortir de son flanc *la* Famille... Il faut se borner à contempler le noyau de la race aryane, la famille aryane, *une famille* (1). » Ne dirait-on pas qu'il n'y ait que celle-ci au monde; quintessence de l'évolution humaine destinée à porter sa fleur suprême dans

(1) P. 288.

la personne du comte Joseph-Arthur, qui écrira en effet quelques lignes plus loin cet aveu stupéfiant de vanité naïve : « Le livre actuel continue l'*Essai sur l'inégalité des races* et l'*Histoire des Perses*, qui *n'ont été faits que pour lui servir de préface.* » En d'autres termes, il considère sa famille et sa personne comme l'aboutissement de l'histoire universelle; et cette dilatation maladive du moi est un des caractères pathologiques du moderne intellectualisme, qui ne pouvait faire défaut chez le romantique auteur de l'*Essai*. Mais voici qui est bien plus surprenant encore. En faveur de l'illustration constante de cette maison privilégiée, nous apprenons soudain que *la famille est immuable,* comme la race d'où elle sort l'est dans l'*essentiel,* car « la famille, perfectionnement de la race, n'en serait, en vérité, que la négation, elle en démontrerait le néant, elle ne permettrait même pas qu'on l'eût jamais reconnue, bien loin d'en être le couronnement, *si jamais, à aucune de ses générations, elle pouvait changer.* Elle ne change donc pas, elle ne change jamais; ce qu'elle a été au commencement, elle l'est encore à la fin, et, à l'égard de l'Espèce, de la Variété, de la Race, elle est la démonstration de tout l'ensemble, la fleur et le fruit de l'arbre; elle en contient à la fois le *germe et la semence,* le passé et l'avenir ». Cette dernière phrase est incohérente jusque dans l'expression. Et que devient la théorie gobinienne fondamentale, si la famille masculine ne change jamais? En ce cas, la dégénérescence produite par le mélange est impossible. Nous contemplons ici le désarroi mental d'un homme qui reconnaît, par l'examen plus attentif de ses prétendus titres arians, que sa vie s'est passée à édifier un rempart ethnique inexpugnable contre ses prétentions personnelles. Aussi est-il contraint d'atténuer bientôt, en se remémorant ses enseignements de jadis, les affirmations qu'il vient d'élever contre ses principes théoriques en rêvant à sa propre hérédité. Bien qu'il faille admettre, dit-il, que le principe mâle est prépondérant dans le mélange ethnique et que pour ce motif il continue d'exister sur le globe des « Scandinaves et des Saxons, derniers représentants de l'énergie ariane », il convient d'attribuer aussi quelque importance à l'apport féminin,

et on le fera à l'occasion. Mais, pour en savoir davantage sur une question de cette gravité, « *il ne faut pas la presser*, c'est la famille seule qui peut répondre. » Réponse assez obscure, avouons-le, car l'influence des femmes nous égare à sa première intervention plutôt qu'elle ne nous éclaire. Le comte nous a dit en propres termes que les filles nobles de l'île de France, les damoiselles franques ou normandes qui furent les compagnes des Gournay, donnaient à leurs enfants la conviction que porter les armes était la seule occupation convenable à un gentilhomme. Il n'y avait pas moyen vraiment, poursuit-il, que les « Claritie, les Aéline, les Clémence, les Hodierne n'eussent le dégoût du commerce et de ce qui pouvait y ressembler et que, par elles, ce sentiment ne s'infusât jusque *dans la moelle* de tous les Gournay et de *tous* les Gobineau ». Or il va nous montrer maintenant les Gobineau bourgeois et commerçants à Bordeaux durant deux siècles sur trois de leur histoire; et même, à ce propos, songerons-nous que le petit-fils de ces dignes orfèvres, bonnetiers, marchands de velours et de passementerie avait vraiment mauvaise grâce à nous parler, dans *la Chasse au caribou*, d'un Cabert enrichi « dans des affaires où il était question de zinc ». Voilà une singulière façon d'établir la conformité des caractères dans les deux échelons successifs de la descendance d'Ottar.

IV

BORDEAUX ANCIEN ET LES GOURNAY ANGLO-GASCONS

Oui, en dépit de la persistance du principe mâle, ces grand'-mères gasconnes depuis cinq siècles ont quelque chose d'inquiétant; aussi leur petit-fils n'hésite-t-il pas à atténuer, tout d'abord, même au prix d'une nouvelle palinodie, l'impression fâcheuse que pourrait nous apporter leur extraction bourgeoise et méridionale. Il entame à cet effet sur le compte de « Bordeaux ancien » un dithyrambe fort inattendu de la part de ce décidé contradicteur d'Auguste Thierry et de Raynouard. Car

c'est la pure administration du municipe romain qu'il va maintenant porter aux nues en faveur de ses grands-parents maternels. La vieille cité burdigale était, dit-il, une « république » à la façon des villes de Lombardie : elle savait fort bien, à l'occasion, rappeler ses privilèges, même aux rois d'Angleterre, ayant conservé dans toute sa pureté l'*esprit municipal!* Ses citoyens, tels les anciens possesseurs d'odel, ne montraient que mépris pour l'axiome féodal : « Nulle terre sans seigneur; » ils prétendaient posséder, exemptes de tenure, leurs propriétés bourgeoises, et ne rendre obéissance qu'aux magistrats de la ville élus par leurs suffrages. Bordeaux était gouverné par un maire, qui, « suivant la tradition de l'usage romain, donnait son nom aux années » et commandait seul dans la cité, assisté des cinquante jurats, du conseil des trente, de celui des trois cents, enfin de l'assemblée du peuple pour les cas graves. L'élection est le mécanisme indispensable et naturel de tout ce mouvement : la vie publique est intense et la prospérité « analogue à celle de l'époque romaine ». Bourgeoises d'ailleurs, les familles dirigeantes ne le sont guère; et d'abord, elles tirent probablement leur origine des Francs ou des Wisigoths; puis encore elles tiennent « à fief » les tours de la ville; enfin, elles vont jusqu'à s'allier à l'occasion au sang royal (il s'agit d'une demoiselle Pierre de Bordeaux qui épousa un d'Albret, ancêtre des Bourbons). Et voici l'homme qui nous a montré la chute de toutes les aristocraties (à commencer par la phénicienne) préparée par d'indignes alliances avec les filles de marchands enrichis; voilà le même homme qui se prend à nous énumérer, dans sa vanité naïve, toutes les bourgeoisies de Bordeaux casées dans la noblesse gasconne. « Monseigneur le maire » est, dit-il, une puissance, qui traite comme telle avec les souverains de France et d'Angleterre, et « écrit à la demoiselle de Mussida : Très honorable dame, chère et bonne amie! » Quelles belles connaissances a ce magistrat! Enfin le comte salue au passage tous les citoyens bordelais, ancêtres des dames Gobineau de l'avenir. « On les voit traverser la ville en tous sens : ils se rencontrent, *ne sachant pas qu'un jour leur sang sera mêlé* » dans les veines du descendant

d'Ottar, et c'est un grand honneur pour ces braves gens. Leur petit-fils relève avec soin leurs noms dans les listes de garde nationale du temps, dans celles des plantons aux portes de la ville, afin de leur donner quelque tournure militaire, et il a un long chapitre pour établir qu'à cette époque la pratique du commerce ne constituait pas une dérogation dans le midi de la France. Nous le croyons volontiers en voyant les Durfort et les Lansac payer patente; mais le comptoir n'anoblit pas non plus, que nous sachions, et Jacques Guvugnault, orfèvre en 1494, n'est point pour cela grand seigneur. En ce temps « on cherchait à gagner *n'importe combien* », dit Gobineau, qui révèle en ces pages tout au moins une parenté noble, celle de M. de La Palisse. N'a-t-il pas écrit tout à l'heure pour glorifier les descendants d'Ottar (1) : « C'était une race forgée sous les coups; les coups la faisaient tomber, et en les rendant elle se relevait comme elle pouvait! » Voilà qui est particulier! Ou encore : « Elle sent très bien, dans les époques les plus reculées, ce qui la sert, ce qui la gêne. » Tout cela est véritablement spécial à ce sang illustre.

Nous avons un peu perdu de vue les Gournay dans notre excursion méridionale. Pourtant, ce nom fut un moment porté avec éclat en Gascogne, et, bien que le comte ne prétende pas ici à une filiation directe, il faut reproduire, d'après lui, l'épisode qui a probablement joué son rôle dans l'étrange aventure de la greffe des Gobineau sur l'arbre généalogique des fils d'Ottar. Un Gournay anglais fut amené dans le Bordelais, vers la seconde moitié du quatorzième siècle, par les vicissitudes de la guerre de Cent ans. En effet, ce nom normand d'une ville importante, et qui dut fournir plus d'un soldat à l'armée d'invasion de l'Angleterre, se retrouve, comme il est naturel, assez fréquemment signalé outre Manche, après la conquête du duc Guillaume le Bâtard, dans les rangs de la noblesse britannique. Gobineau s'empresse d'en rattacher plus ou moins heureusement les porteurs à la maison d'Ottar; et, grâce au respect du passé qui se traduit dans les soigneuses généalogies anglaises,

(1) P. 246.

il peut suivre avec vraisemblance ces Gournay-là tout au moins jusqu'au dix-neuvième siècle, où leur représentant principal fut un membre du parlement, M. Huson Gurney. Notons que ces Gurney devinrent un moment notaires des Howard, ducs de Norfolk; profession qui ne prouve rien contre l'énergie du sang d'Ottar, car « ils se firent légistes pour rester influents, en même temps qu'ils cherchaient à tirer de leur domaine la meilleure rente possible »! Toujours ces heureux traits, caractéristiques d'une illustre origine! Quoi qu'il en soit, un Gournay d'Angleterre, du nom de Mathieu, devint en 1378 sénéchal des Landes. Il guerroya sans relâche en Gascogne, y acquit de nombreux domaines et y vécut longtemps avant de retourner mourir dans sa patrie en 1406. Influencé sans doute par la conviction qu'il parle d'un de ses cousins à la mode de Bretagne, Gobineau se montre d'une indulgence insolite et excessive pour ce capitaine de routiers, qui nous apparaît, à nous profanes, sous les espèces d'un véritable brigand de grands chemins. On nous le donne comme possédant « au plus haut point le trait militaire, dont les générations modernes voudraient amener l'effacement au profit de l'État. Dépouiller celui-ci ou celui-là, frapper des contributions pour son propre compte, peser d'une main extrêmement légère le droit d'autrui, enfin, pour dire les choses sans euphémisme, brigander, ne lui inspirait pas le moindre scrupule ». Mais d'abord ses victimes étaient-elles si fort à plaindre? En ce temps-là le peuple « montrait de l'insolence », ce qui est sa manière de prouver qu'il n'est pas malheureux. D'autre part, les braves de cette sorte risquaient après tout leur vie pour « l'ébaudissement de leurs passions »; tandis qu'à l'époque présente « la tyrannie indirecte et la spoliation par raison démonstrative s'exercent sans faire courir le moindre risque aux précieuses personnes des maîtres de toutes choses ». Sans doute, cet attrait pour le brigand, cette assimilation de l'État moderne à un écumeur de grandes routes, qui n'aurait même pas l'excuse du courage, est bien dans l'esprit du fervent de l'odel, de l'anarchiste préhistorique que nous avons appris à connaître; comme elle est logiquement dans le sens de certain impéria-

lisme dont nous dirons les tendances. Mais, en ce lieu, une telle apologie du pillage contredit à la fois et tout le bien qu'on nous avait dit des dispositions gouvernementales infuses dans le sang d'Ottar, et les développements qui vont venir sur l'odieuse noblesse d'origine purement « militaire » par qui fut malheureusement remplacée au quatorzième siècle la chevalerie féodale. Retenons seulement que Mathieu de Gournay a laissé un nom connu en Gascogne.

Des souvenirs plus précis et surtout plus durables encore se rattachent à son compagnon d'armes, Robert Knowles, qui fit souche en Bordelais et créa la maison gasconne de Canolle, dont nous verrons l'importance capitale dans la généalogie du comte. Soldat de fortune et *self made man,* bien que Gobineau, poussé par une véritable manie de cousinage, s'efforce de l'apparenter aux nobles Gournay, Robert Canolle devint sénéchal d'Aquitaine; et, parvenu au comble de la fortune, il érigea dans l'église de Harpley, en Angleterre, un monument héraldique dont le sens nous paraît assez mal déterminé, mais qui a joué un rôle prépondérant dans les prétentions féodales des Gobineau. Le comte Joseph-Arthur croit même retrouver dans l'église d'Yarmouth, voisine de celle de Harpley, toute une suite de blasons des descendants d'Ottar. A notre humble avis, cette décoration peinte dont il n'indique d'ailleurs ni l'origine ni la date n'a pas la plus lointaine analogie avec la maison normande de Gournay, et rappelle simplement des maisons anglaises oubliées de la région. Encore une fois, il a trouvé là une nouvelle écriture cunéiforme pour exercer sa sagacité coutumière; et la conviction que lui inspirent ces signes cabalistiques n'a d'égale que l'invraisemblance criante de ses imaginations. Nous reparlerons de ces deux temples, sous les voûtes desquels, si nous ne nous trompons, dut être commencé, au dix-huitième siècle, le rattachement des Gobineau de Bordeaux aux Gournay du Vexin.

V

TRANSITION HISTORIQUE DES GOURNAY AUX GOBINEAU

Si l'éclipse de ces derniers fut si longtemps totale, en dépit des mérites divins de leur sang, la faute en est aux circonstances générales créées par la monarchie capétienne qui les déposséda. En effet, afin de supporter sans excès de douleur le sentiment d'une déchéance sociale trop évidente, leur petit-fils trouve des consolations efficaces dans une thèse historique qui associe à la chute des Gournay toute la noblesse issue de la conquête franque ou normande. A dater du quatorzième siècle, dit-il, les familles féodales ont disparu, ruinées par les empiétements du pouvoir royal, achevées par les désastres de la guerre de Cent ans. Cette aristocratie principalement agricole, aux mœurs pures, aux habitudes parcimonieuses, fait place à une noblesse valeureuse sans doute, mais vaniteuse, prodigue, essentiellement militaire, propre à la vie de cour, et bientôt à la domesticité royale, « ne connaissant que les *rangs*, et faisant plus de cas d'un maréchal de France *sorti du néant*, avec ou *sans* mérite, que du plus vieux sang de la chrétienté. » Sous la Restauration, certains ultras affectaient d'ignorer la noblesse napoléonienne, et la duchesse d'Angoulême continuait de traiter une princesse de l'Empire comme la fille d'une femme de chambre de son auguste mère. C'est pour les compagnons de Duguesclin et de La Hire que le descendant d'Odin se croit en position de montrer d'analogues dédains. Et que n'a-t-il quelques-uns de ces « militaires » à nous signaler dans sa parenté, et dans sa chronique familiale, où Mélac, ce pandour, à peine son cousin (1), occupera plus tard un chapitre entier?

Certain renard gascon, d'autres disent normand,

(1) Leur parenté n'est pas indiquée d'une façon précise; mais Gobineau se montre extrêmement indulgent à ce « soudard cynique, débauché, froidement cruel », écrit M. P. de Ségur dans sa belle histoire du maréchal de Luxembourg, et dont Villars écrivait : « Sa fantaisie était de paraître toujours furieux et de

a écrit un honnête Champenois, qui semblait hésiter d'avance sur la véritable patrie des Gobineau et contait une aventure de raisins trop verts. Le bois de la treille ne serait-il pas celui dont on fait les bâtons de commandement? N'importe, Louis XIV demandant la preuve de noblesse jusqu'en 1399 pour l'honneur de ses carrosses est taxé sans ambages d'« absurdité »; car, à cette époque, un chevalier pouvait être déjà « de la plus basse extraction ». Détournons donc nos regards de ces parvenus et dirigeons-les maintenant vers les réserves du sang des dieux qui se conservent pour un avenir brillant à l'abri des regards indiscrets : en un mot, rapprochons-nous de maître Simon Gobineau, bonnetier à Bordeaux au début du seizième siècle et premier ancêtre authentique du comte Joseph-Arthur.

Entre Hugues IV de Gournay, dépossédé par Philippe Auguste, et ce digne commerçant bâille une lacune de trois siècles environ. Leur descendant apporte naturellement tous ses soins à la combler de son mieux, et voici comment il s'y prend. Tout d'abord, appuyé tant bien que mal sur de vagues indices de nom et d'armes, il nous présente encore après 1200, dans le Beauvoisis, un certain nombre de Gournay. Chose curieuse, il les montre alliés aux Rouvroy, ancêtres de Saint-Simon, ainsi qu'aux Boulainvilliers, et ce serait là assurément une des meilleures preuves de l'origine septentrionale du comte, s'il prenait la peine de la relever. Ensuite, à l'appui de la thèse qui fait substituer par les Gournay le nom de Gauvain (ou Gauvinot, Gobineau) à celui de leur fief, il a découvert trois Gauvain de Gournay. L'un, au quatorzième siècle, est cité dans une charte en Beauvaisis. L'autre répare les fortifications de Brest en 1498 (époque où l'un des grands-pères possibles, sinon certains, de Joseph-Arthur, Jacques Guvugnault, est déjà établi à Bordeaux). Le troisième enfin est nommé une fois dans la *Gallia christiania* pour avoir eu affaire à une abbesse du Berry en 1453. Celle-ci conclut une transaction

coucher avec deux grands loups pour se donner mieux l'air de férocité. » Il est probable que l'hôte de Wahnfried s'en tenait à Odin et à Ottar dans ses souvenirs de famille et passait sous silence l'incendiaire du Palatinat.

« cum Gobino de Gournay, milites ». Remarquons cet ablatif séduisant qui paraît écrire en toutes lettres le nom de famille souhaité au dix-huitième par certains parlementaires bordelais, lecteurs probables de la *Gallia*. Quant à se découvrir des ancêtres Gauvinot, la chose est évidemment bien plus facile, ce diminutif devant être à peu près aussi répandu que celui de Pierret ou de Jeannot. Il existe pour ce genre de recherches peu approfondies une source d'une commodité extrême, dont l'auteur d'*Ottar-Jarl* a usé et abusé. C'est ce catalogue de revues militaires qui s'appelle « les Monstres » de Gaignières. Là sont alignés sans autre renseignement un nombre infini de noms propres dans lesquels il suffit de choisir avec discernement. Beaucoup de ces hommes d'armes, qui firent monstre un jour, pour justifier les dépenses de leur capitaine, portent le suffixe « de Gournay », qui indique leur village natal; or, il existe encore de par la France six communes de ce nom, et peut-être en comptait-on davantage alors. Ceux-là sont naturellement des descendants d'Ottar, mais les Gauvinot ne le sont pas moins. Ainsi, dans les tables du livre de la jurade de Bordeaux, on lit en 1404 « Gobenho, homme d'armes ». C'est « un cinquième *Gauvain de Gournay* », écrit notre historien, sans même atténuer par un adverbe de probabilité la brutalité d'une telle assimilation! Non moins Gournay devait être Macé Gauvigneau, notaire et secrétaire du roi en Poitou vers 1460 (quelque chose comme un ministre d'État de nos jours, remarque notre auteur). Et aussi Michel Gavignon, marin sur les côtes d'Angleterre en 1496. En définitive voici l'interprétation de ces découvertes frappantes. Les Gournay du Beauvoisis, disparus de l'histoire avec Hugues IV, se mettent en marche vers l'Aquitaine, guidés peut-être, au bout de deux siècles d'obscurité, par le renom de leur homonyme Mathieu, sénéchal des Landes; et ils parviennent heureusement vers 1400 avec Gobenho, homme d'armes, dans les rues de la capitale gasconne. Un siècle s'écoule encore sans grande certitude; mais enfin nous abordons de nouveau le terrain solide de l'histoire, délaissé par nous depuis trois cents ans, avec le chapitre intitulé de manière sonore : « Juristes, marchands et soldats. »

VI

LES GOBINEAU COMMERÇANTS

Il semble que la tranche du milieu soit seule substantielle, bien qu'elle se dissimule entre les deux autres, dans cette sandwich de professions, inégalement décoratives, car les juristes se réduisent à deux notaires, mentionnés en 1504 et 1529, mais dont la parenté avec le comte n'est pas établie par un autre indice que l'analogie de nom ; et les soldats sont représentés par une unique confusion de personnes, que nous allons réduire à sa valeur. Restent les marchands. Simon Gobineau l'était sans aucun doute. « Il achetait des draps de laine, dit son petit-fils avec une ironie un peu embarrassée, dans l'intention évidente de les céder à ses amis pour de l'argent, comme plus tard M. Jourdain. » Ce n'est pas nous du moins qui aurons ici évoqué le personnage de Molière ! Cependant, à le voir apparaître si fort à propos, on se demande un instant si notre Gascon ne sourit pas lui-même dans son for intérieur à l'énormité de ses prétentions et à la naïveté qu'elles exigent de la part de ses lecteurs. Mais non, ne nous laissons pas aller à une telle supposition : nous l'avons dit, la conviction seule pouvait bâtir cet édifice capricieux, ce château si congrûment établi sur les frontières de l'Espagne.

D'une même haleine, voici qu'on nous donne le précurseur du Bourgeois gentilhomme pour un guerrier fougueux. Car les *Monstres* du complaisant Gaignières fournissent un nom analogue en quelque chose à celui de Simon Gobineau, et pour faciliter les assimilations les plus hasardeuses, on nous affirme que lui-même écrivait le sien de dix façons différentes. Donc, à Marmande, en Agénois, le 23 septembre 1513, on constate dans la compagnie de M. de Lautrec un militaire de nom approchant, qui « est parvenu au grade d'homme d'armes (1) ».

(1) P. 312.

Ce ne peut être que notre Simon. Soit: mais, objectons-nous timidement, la même année Gobineau le bonnetier apparaît dans un acte notarié à Bordeaux. C'est donc, dit le comte, qu'il avait quitté le service militaire et, « suivant l'exemple de plus d'un héros de ce temps, de soldat s'était fait marchand. » Soit! Mais encore Simon Gobineau se montre commerçant le 14 janvier, et militaire le 23 septembre: comment donc était-il à cent lieues de sa boutique pour la revue de Marmande. C'est, riposte son petit-fils, que, tandis qu'il se livrait à des spéculations sur les draps, il *continuait le métier militaire*. C'en est trop cette fois! N'est-il pas plus simple d'avouer que ces deux fantômes incertains, dont on ne connaît pas autre chose que le nom, n'ayant rien eu de commun ici-bas, sont confondus seulement dans l'imagination du descendant de l'un d'eux, et du moins martial, par malheur?

L'héritier de Simon, Jacques Gobineau, commença d'enrichir la famille et devint jurat de Bordeaux. « Il vendait du velours noir, jaune, violet, cramoisi, du burgau de Paris, du taffetas, du damas, des passementeries, du papier (1). » Il était aussi banquier, prêteur sur gages, et porta sans doute les qualités inébranlables des descendants d'Ottar dans ce genre d'activité; mais nous sommes assurés qu'il ne dépassa jamais le taux légal pour l'intérêt de ses avances, car son petit-fils l'aurait dit sans faute et eût tiré vanité au profit de la race de cette pratique utilitaire; nous le verrons en effet hasarder tout à l'heure des aveux plus délicats. Une des filles de ce Jacques, ayant épousé un Boucault ou « de » Boucault, qui devint un personnage assez important par la suite, s'intitula dans les actes Marie *de* Gobineau. Mais, bien qu'à partir de ce moment le comte dote ses ancêtres du *de* dans son récit, on voit, par les actes qu'il reproduit textuellement, que quelques générations se passèrent encore avant qu'ils prissent en effet la particule. Lui-même constate, du reste, que cette « mode » s'établit au début du seizième siècle (2), et qu'on n'y a mis d'im-

(1) P. 321.

(2) M. le vicomte d'Avenel, dans son livre si vivant sur la noblesse française au temps de Richelieu, signale, au dix-septième siècle, de la Chassaigne, tanneur;

portance qu'au dix-neuvième. Quant à l'anoblissement, il n'y en a nulle part de signalé pour les Gobineau; mais on voit que leur gendre, Boucault, « avait été anobli par Henri III, qui *ne s'informait jamais* si cette mesure était ou non nécessaire, *agréable ou fâcheuse*. » Nous voilà fixés : elle eût été fâcheuse aux descendants d'Ottar, chevaliers de la conquête, et, sans doute, ne se produisit pas pour eux.

Étienne Gobineau maintint à peu près le rang de la famille sans l'augmenter; par suite de son mariage avec une Massip, d'ancienne famille bordelaise, il s'établit à Izon, bourg voisin de la ville, qui sera désormais la résidence d'été des Gobineau et jouera un rôle assez important dans leur histoire. Ils y possédèrent une maison, encore existante, longue, basse, assez modeste, semble-t-il, d'après la description qui nous en est faite; et ils devinrent bientôt syndics, ou plutôt « Grands syndics héréditaires » du bourg, ainsi que notre homme préfère intituler ses pères. Et le voilà portant aux nues cette dignité de maire de village : les Foix Grailly, « captals » de Buch, ne voulaient pas d'autre désignation, et du Cange assimile aux « comtes » ces syndics, donnant ainsi la mesure de l'estime dans laquelle les gens du Bordelais tenaient leurs anciennes libertés (romaines évidemment). Cette assimilation ne serait-elle pas l'origine du titre de comte, qui n'est pas donnée par ailleurs? Quoi qu'il en soit, Étienne Gobineau joua un certain rôle dans la Saint-Barthélemy gasconne, où périrent, disent les protestants, deux cent quatre-vingt-quatorze personnes. Il paraît que tous les meurtriers catholiques étaient voisins, amis, clients ou parents d'Étienne. Quant à lui-même il se réserva pour une occupation plus pratique : « Peut-être pilla-t-il. Ce sont les huguenots qui le disent. Suivant eux, il se fit donner force rançons, et tout ce qu'il y avait en fait de *meubles* et de tapisseries passa des maisons des huguenots dans la *sienne* (1). » Enfin, voilà donc le sang d'Ottar qui se révèle, et l'instinct utilitaire du conquérant du pays de Bray qui refleurit!

A. de Luynes, Ch. de Marigny, barbiers-étuvistes; Mathieu de Moncheny et Simon de Séqueville, apothicaires, etc.

(1) P. 351.

Ajoutons qu'ici, pour comble de satisfaction, nous allons peut-être contempler pour la première fois un Gobineau authentiquement soldat (1). Par malheur, les indications qui se rapportent à ce Bernard Gobineau, frère (?) d'Étienne, sont aussi vagues que contradictoires. Gaignières entre une fois de plus en ligne, avec différents noms plus ou moins propres à s'appliquer au même personnage, et nous avons appris à nous défier des assimilations hardies de son client ordinaire. En outre, on nous indique, en note, qu'en 1577 Bernard n'avait pas encore vingt-cinq ans, et qu'il eut pourtant un filleul dès 1522, « étant encore très jeune garçon (2), » il est vrai. Fort jeune en effet; pour noter un pareil âge, il faudrait employer des quantités négatives comme en algèbre, et dire que ce parrain avait « moins trente ans » tout au plus. Passons cependant, avides que nous sommes de connaître les exploits de ce brave qui porta, dit-on, le titre de capitaine de La Roque-Tombebeuf. Et nous pouvons attendre de lui des aventures dignes d'un Artagnan, car son nom seul, prononcé congrûment à la bordelaise, ferait reculer l'ennemi. Cadédis! Oui, le capitaine « n'était pas d'humeur à entendre *parler* de combats ou d'escarmouches sans en *raconter* aussi sa part ». Il ne s'agit pas tant de la prendre, que tout d'abord de la raconter, notons-le bien, car nous sommes sur les rives de la Gironde. Donc, le 10 août 1577, le capitaine de La Roque-Tombebeuf achète de son frère (?) Étienne, par-devant notaire, deux courtauds, bien harnachés de bons harnais en bon état, pour cent soixante écus d'or. « Ceci fait, Bernard partit pour la guerre. » Et c'est tout; l'épopée finit là; l'on ne sait rien de plus précis sur ce héros. L'imagination n'en est que plus à son aise, en revanche, et, tout à l'heure, retrouvant dans Gaignières quelques paysans natifs des différents Gournay de France, le petit-neveu du capitaine ajoutera avec le plus grand sérieux : « Il est à croire que ces soldats n'étaient pas fort attirés par la grave fréquentation de M. de Massip, ou de M. de Bare (alliés des Gobineau),

(1) P. 353.
(2) P. 353.

mais ils pouvaient s'entendre à merveille avec le capitaine de La Roque-Tombebeuf. » Ils le fréquentèrent donc! La possibilité fait toujours la preuve aux yeux du comte; et ce furent sans doute, dans les corps de garde de l'octroi de Bordeaux, après l'examen de quelques futailles suspectes de fraude, de belles conversations entre cousins sur les hauts faits d'Ottar-Jarl. Étienne Gobineau lui-même devint « capitaine de la garde bourgeoise » de son quartier, et en conséquence « fit tout autant, sinon plus, le soldat que le négociant ».

VII

LES GOBINEAU ENRICHIS

Cependant comme les Gobineau vont bientôt s'élever réellement à l'aisance et à la fortune, il est temps de préparer leur restauration dans le rang qui leur fut toujours dû. Aussi se place en ce lieu une bien curieuse théorie, qui, tandis que celle de la perpétuité des qualités de la race dans la ligne masculine sonnait tout à l'heure la déroute du principe fondamental de l'*Essai*, vient ici, sous prétexte d'en restaurer quelque peu la portée sociale, renverser en revanche tous les préjugés politiques du comte sur le temps présent. Elle fournirait en effet, nous allons le voir, le meilleur moyen de justifier, par raison aryaniste, le triomphe du tiers état dans les derniers siècles de la monarchie française, l'accession de la bourgeoisie aux grandes charges de l'État sous Louis XIV, enfin les réformes sociales de la Révolution française.

Que constatons-nous en effet à partir du seizième siècle, dit notre homme? M. de Guise, M. de Coligny ou M. de Montluc, tout ce qui est gentilhomme de province (?), se met à courtiser un *plus riche* que lui, et les choses arrivent à tel point que, la mode inventant les gentilshommes « domestiques », c'est Madame la Présidente, ou Madame la Conseillère (ce dernier titre sera, au dix-huitième siècle, celui des

dames de Gobineau) qui font faire leurs commissions, porter leur livre d'heures par le gentilhomme payé à cet effet; et ce gentilhomme qui les estime peu, les sert pourtant. Or, tandis que se manifeste cette « rage de la noblesse pour la domesticité », que fait la bourgeoisie? Elle met la main aux plus importantes fonctions, elle crée la puissance des Parlements, elle crée la science, elle crée en vérité *un ordre civil!* Ah! nous permettons-nous d'interrompre en ce point, si Augustin Thierry pouvait revenir à la lumière, quelle joie pour cet ami du tiers que l'éclatante conversion de son ancien adversaire! Il est vrai que celui-ci donne des motifs différents à son enthousiasme. « La raison de cette double anomalie ne doit pas nous surprendre. » La noblesse famélique et pauvre, qui commence au quatorzième, ne *provenait en grande partie que des routiers.* Nous le savions, et que tant qu'ils ne sont pas Gournay ou Mélac, c'est-à-dire parents des Gobineau à quelque titre, ces pillards demeurent dignes de toute exécration. Une telle aristocratie avait pu prendre la première place dans des circonstances calamiteuses, mais elle se montra absolument inhabile à la conserver. Rapidement « le fruit des pillages de l'ancêtre récent » avait été dissipé, et, une pente naturelle la ramenant au niveau de son tempérament héréditaire, elle retournait à la servitude d'où elle venait.

En revanche, la bourgeoisie *factice* produite par les événements (entendons ici les descendants d'Ottar), mêlée à cette autre bourgeoisie ancienne, d'origine germanique ou *aquitaine* (ce sont les citoyens de Bordeaux qui eurent l'honneur de fournir des épouses aux Gobineau), qui n'avait rien de *bien humble,* tout au contraire, *ces vrais descendants des races dominantes* « n'avaient nullement demandé dans leurs jours d'infortune à s'abaisser davantage »! Voilà un sentiment bien particulièrement aristocratique! Ils avaient réagi pour tous les moyens que procure l'activité contre la mauvaise fortune. Et, quand le seizième siècle prit fin, ils étaient en général remontés, sinon à leur rang primitif, du moins vers les confins des premières classes de la société. On a dit que la noblesse française dans sa généralité n'atteignait pas plus haut que le

seizième siècle; c'est qu'on n'y a pas regardé d'assez près. La noblesse qui, à ce moment, commençait à disparaître n'était pas la vraie noblesse, mais une « intrusion, une invention, une institution, non un fait de nature. La vraie noblesse, un moment éclipsée, reparut alors dans son apparence sans avoir jamais perdu sa qualité. Et, *ce qui la pressa de reprendre sa place*, ce fut en partie la vraie et humble classe moyenne *qui la trouva trop brillante pour la conserver dans ses rangs*. Les familles autrefois ruinées, maintenant relevées, n'eurent plus qu'à penser aux honneurs et aux contentements : elles cessèrent de *tenir à s'occuper du commerce*. On renonça enfin à se dire naïvement d'un trait de plume « écuyer, bourgeois et marchand », ce n'eût pas été d'un homme du bel air ». Les Gobineau n'eurent pas du moins à se faire ce reproche, car ils n'avaient jamais été jusqu'à trancher de l' « écuyer » !

Ainsi, s'il entraîna toute la noblesse germanique dans l'aventure des Gournay au douzième siècle, leur héritier fait du moins participer toute la haute bourgeoisie moderne à la secrète illustration du sang des Gobineau enrichis au dix-septième; il éclaire libéralement le tiers état dans son ensemble aux rayons de cette famille « trop brillante ». Et ce qu'il y a de particulier, c'est qu'en cette thèse, dont les motifs personsonnels sont si patents, il a rencontré encore, peut-être créé pour une part, l'un des grands courants de l'aryanisme contemporain; que, là aussi, dans sa risible vanité de parvenu, il s'est montré précurseur et a trouvé, nous le verrons, des héritiers empressés à recueillir cette portion de son bien ou des disciples plus ou moins conscients de leur emprunt.

Deux générations s'écoulent pourtant encore après Étienne Gobineau, sans jeter ce grand éclat que nous attendons toujours. Notons un curé d'Izon, venu fort à propos nous montrer « ce qu'était alors une carrière ecclésiastique qui ne tenait pas à l'épiscopat » ! Et pour cause, sans aucun doute, pense le lecteur à cette précaution oratoire, de même que le capitaine de La Roque-Tombebeuf ne tenait pas au maréchalat. Le bon prêtre de village « voulait concilier le service de Dieu avec le goût des habitudes domestiques ». A ses côtés, voici un certain

Octavien Gobineau qui aurait été au service de Madame comme gentilhomme (?); mais aucune justification sérieuse de ce dire n'est indiquée (1).

L'arrière-petit-fils du Gobineau de la Saint-Barthélemy, Jean, paraît avoir réellement servi dans sa jeunesse, mais il fit mieux pour l'avenir de sa famille en épousant, vers 1651, Isabeau de Jeannet, femme de tête qui a préparé les progrès des Gobineau au dix-huitième siècle. Elle fit décidément prendre le *de* à son mari (1654), s'enrichit par des héritages heureusement préparés sans doute; et elle eut deux fils, dont l'aîné fut le trisaïeul du comte (nous allons y revenir), tandis que l'autre va nous arrêter d'abord un instant pour la destinée fâcheuse de ses descendants. Ce Pierre-Joseph, assez mauvais sujet, semble-t-il, fut le héros de deux aventures malheureuses : il se vit d'abord poursuivi pour chansons impies et blasphématoires au cours d'un tumulte dans les rues de Libourne, puis compromis dans une rixe où il y eut mort d'homme. Néanmoins, en ce bon pays de Gascogne, les arrêts terrifiants du Parlement, qui parlent de pendaison, de langues percées par des fers rouges, paraissent n'avoir pas grandement inquiété ceux qu'ils visaient. Les choses n'allèrent pas si loin que pour le chevalier de La Barre. Pierre-Joseph de Gobineau s'étant tiré d'affaire avec deux années de prison. Et ce casseur de vitres inspire une véritable sympathie à son petit-neveu, qui retrouve en lui quelque reflet des façons d'Ottar; à ce point qu'un brillant couplet des *Pléiades* sur les joyeux soupeurs du dix-huitième siècle fut probablement inspiré par son souvenir. Mais son énergie mal employée prépara un avenir difficile à ses descendants; tandis que leurs cousins s'élevaient au Parlement, ceux-ci tombaient à l'état d'humbles vignerons au bourg d'Izon, ou encore de simples soldats dans les armées du roi. L'un de ceux-ci porta le nom

(1) Cette probabilité n'est guère appuyée par une citation de Tallemant des Réaux, qui nomme incidemment (*Histoire de la Tanier*) une « Mme de Monblin », dont l'auteur d'*Ottar-Jarl* s'empresse de faire une dame de Gobineau, sur une analogie superficielle. Mais, en examinant les dates, on s'aperçoit que cette tante supposée du comte aurait eu un âge négatif comme le capitaine de La Roque-Tombebeuf, à l'époque où Tallemant mentionne en passant Mme de Monblin.

de *Vive l'amour* et fournit peut-être en pays germanique, au cours de ses campagnes, une souche analogue à celle de ces *Brin d'amour*, qui peuplent aujourd'hui la Bavière. Ce rameau desséché de l'arbre odinique s'éteignit en France dans la personne d'un vieux paysan illettré et possesseur de 200 francs de revenu, que le comte Joseph-Arthur paraît avoir encore connu lui-même. Ce parent déchu lui inspire quelques réflexions mélancoliques, et, ainsi que tout à l'heure il releva la bourgeoisie contemporaine des Colbert en considération des syndics du bourg d'Izon, peut-être serait-il disposé, en faveur de ce Gobineau tâcheron, à réhabiliter les paysans demi-finnois si mal traités dans l'*Essai*.

Les cultivateurs de vieille origine, de race chevaleresque, ne sont pas, dit-il, beaucoup plus rares parmi nous que les gens titrés qui ne sont pas de sang noble. Et de là un désordre dont une nation ne saurait jamais se tirer. De plus, le spectacle lamentable de ce descendant d'Ottar tombé à la rusticité ramène encore une fois la pensée de notre philosophe sur l'influence des immixtions féminines, dont il fut si persuadé jadis et qu'il n'abandonna momentanément qu'en présence de l'évident éclat de sa race, surtout de sa personne. Ses aïeules de vieux sang gascon ne semblent pas l'inquiéter outre mesure; nous avons vu qu'avec un peu de bonne volonté on peut les supposer encore germaniques ou du moins « aquitaines ». Mais Françoise de Cosson fut « de provenance incertaine » ; Isabeau de Jeannet « n'est pas non plus d'une souche très facile à reconnaître ». Et l'ingratitude du comte vis-à-vis de cette dernière, dont nous avons dit la conduite avisée, n'a d'égale que celle qu'il témoigne à sa propre grand'mère, Victoire de La Haye, fille d'un fermier général, qui, à la veille de la Révolution, acheva l'élévation de la famille, si heureusement commencée par la précédente aïeule. Gobineau ne trace pourtant pas un portrait bien flatteur de cette dame. Elle s'habillait en homme, faisait de longues courses incognito sous ce costume et montrait toute « la frivolité des gens d'argent » ; elle possédait pourtant, notons-le, une énergie froide dont son petit-fils nous a conservé un trait presque spartiate, qui eût dû lui gagner le cœur du

descendant d'Ottar (1). Mais non, il garde un front sévère à ces mérites dépourvus de parchemins; de là, dit-il, de ces femmes de sang probablement fort mêlé, proviennent les perturbations dans l'unité du type. « Le côté nuisible des situations humbles comme celles où sont tombés les Gournay n'est pas dans le dénuement, ni même dans le défaut de culture qui en est la suite; des tempéraments naturellement vigoureux traversent ces crises sans s'y perdre. Ce qui abaisse toutes les races et finit par mettre à néant les races déchues, ce sont les *mésalliances,* non pas de fortune, mais de sang. Une famille *se perd* en épousant une *fille de rien* qui lui apporte des millions... C'est un alliage fâcheux, pour le sang primitif, qui, bien difficilement, bien rarement, peut en arrêter les effets délétères. »

Bonnes dames de Gobineau du temps jadis, votre petit-fils n'a pas gardé à votre mémoire une piété tout à fait tendre. Et pourtant, du haut de leurs cadres poudreux, vos images effacées, dans leurs atours provinciaux, lui souriaient néanmoins avec indulgence; tandis que vos lèvres où le rouge pâlit, gardant l'expression gaillarde qui sied aux rives de la Gironde, chuchotaient bien bas entre vous : « Pirate norvégien peut-être, mais assurément cadet de Gascogne. Et le second vaut bien le premier, sandis! » Puis, à défaut de sang norvégien, ne reste-t-il pas pour l'illustration de la race qu'un Méridional aura la gloire d'avoir porté au plus haut point de perfection la théologie du septentrionalisme!

Revenons aux derniers ascendants directs du comte. Les deux femmes de tête que nous avons nommées ne travaillèrent pas en vain; le petit-fils d'Isabeau de Jeannet, Pierre-Joseph de Gobineau, qui mourut fort âgé en 1788, devint conseiller à la cour des aides; et il épousa Louise Dumas de Fonbrauge, dont la mère était une Canolle, donnant ainsi pour ancêtre,

(1) Plus clairvoyant que son neveu, Thibault-Joseph de Gobineau, l'oncle original du comte Arthur, dont nous avons dit l'influence sur sa jeunesse, « s'était pris pour sa mère (Victoire de La Haye) d'une passion qui dura autant que sa vie, parce que, l'ayant vu tomber de cheval sur le pavé de la cour, elle lui avait dit froidement : « Vous êtes-vous fait mal, monsieur? — Non, ma mère. — Hé bien, remontez! » (P. 415.)

bien authentique cette fois, au comte Joseph-Arthur le valeureux Robert Knowles. A la génération suivante, Thibault-Joseph fut conseiller au parlement de Bordeaux, et, encore enrichi par sa femme Victoire de La Haye, il bâtit « cette grande maison située à l'extrémité des allées de Tourny, qui porte son nom, aussi bien que la rue qui la touche ».

Enfin, ce Thibault-Joseph eut deux fils. L'un, le père du comte, Louis, dut montrer un de ces tempéraments « doux et lymphatiques », que son fils, après le lui avoir imputé à mots couverts, considère comme le résultat de néfastes immixtions féminines dans la race d'Ottar. L'autre, Thibault-Joseph II, fut l'oncle original dont nous avons dit l'influence sur son neveu; et, contrairement à son frère, il eut l'existence la plus mouvementée. Dans son enfance, il avait tenté de mettre le feu au collège de Guyenne et en avait été renvoyé pour cet exploit; plus tard, grand chasseur, grand ami de tous les contrebandiers pyrénéens, il fit la guerre en Espagne sous Dugommier, sans vouloir accepter aucun grade. Un jour, monté sur une simple barque, il aurait capturé presque seul un brick anglais. On le voit, c'est le capitaine de La Roque-Tombebeuf racontant enfin quelques aventures par la bouche d'un de ses arrière-neveux. Après le 9 Thermidor, il assista et « peut-être prit part » au meurtre d'un des plus méchants jacobins de la ville de Bordeaux, qui fut tué à coups de pistolet sur les marches du théâtre; et, dans sa vieillesse, fort lié avec Talleyrand, il passait tous ses étés à Valençay, jusqu'aux événements de 1830, qui le brouillèrent avec le prince. Cet aventureux chevau-léger, qui tenait de sa mère, n'avait-il pas toutes raisons pour se croire fermement du sang d'Ottar, une fois cette idée éveillée dans son cerveau? Nous considérons comme son œuvre propre la généalogie que nous venons d'esquisser de notre mieux, et qui agit si profondément sur l'esprit impressionnable de son neveu.

VIII

ORIGINE ET FONDEMENT DE LA PRÉTENTION SCANDINAVE

En effet, parvenus au terme de ce long et fastidieux exposé, il faut nous interroger une dernière fois sur l'idée fondamentale qui le gouverne, c'est-à-dire le rattachement des marchands et parlementaires bordelais aux grands barons féodaux du pays de Bray. Cette idée est si inattendue qu'elle en paraît tout d'abord véridique; car la réalité seule offre des combinaisons à ce point bizarres. Mais non, trop d'impossibilités viennent à la traverse, et d'ailleurs il est loisible, au prix de quelque attention, de débrouiller l'écheveau complaisamment emmêlé par des mains intéressées; quitte à présenter comme hypothèse les résultats d'une analyse rendue plus difficile par les obstacles que notre guide unique a soigneusement accumulés sur notre route dans l'inconsciente habileté de la conviction qui ne raisonne plus. Oui, pour l'appréciation même de sa thèse ethnique, le secret du caractère de Gobineau veut être éclairci; est-ce le sang ou l'imagination qui parle en lui? M. Schemann a-t-il bien le droit d'écrire sans hésitation de son protégé le « gentilhomme normand » ? Et Wagner ne s'abusa-t-il pas, comme son ami, le jour où il lui présenta ses œuvres complètes avec cette dédicace (1) :

Normann und Sachse
Das wär ein Bund
Das blühe und wachse
Was noch gesund.

Si l'on pouvait admettre, comme l'historien d'Ottar-Jarl tend sans cesse à l'insinuer, sans jamais d'ailleurs le dire en propre termes (2), qu'il existât une véritable tradition dans sa famille

(1) Citée par M. Schuré : « Wagner intime » (dans la *Revue bleue* du 24 mai 1902). « Normand et Saxon, cela ferait une alliance, pour que fleurisse et prospère ce qui demeure encore en santé. »

(2) A le lire sans grande attention, on croirait bien rencontrer parfois chez les orfèvres et bonnetiers de Bordeaux quelque réminiscence de leur illustre

sur les origines normandes de la race, il serait permis d'y ajouter quelque foi, quand même la preuve palpable ferait défaut sur ce point; moins sévère qu'un d'Hozier, le lecteur accepterait une filiation aujourd'hui sans autre portée qu'une indication psychologique. Mais on n'aperçoit jamais la mention précise d'une pareille tradition, qui eût été pourtant signalée avec un soin jaloux, si elle s'était traduite en paroles ou en actes. Tous ces marchands de la rue Sainte-Colombe, tous ces hobereaux du bourg d'Izon auraient dit quelque jour : « Mon aïeul Ottar ou Gournay; mes armes antiques. » Il n'y a nulle trace de cela. Les armoiries, ces trois corbeaux symboliques, qui tiendront leur place dans le poème d'*Amadis* et semblent croasser sur le cadavre de l'humanité ariane, apparaissent pour la première fois avec Pierre-Joseph de Gobineau, mort en 1788; on ne dit pas qu'elles aient été accordées ou enregistrées; elles sont à la fois le premier symptôme et le fondement ultérieur de la prétention. C'est qu'elles se retrouvent en effet dans l'église d'Yarmouth, où une vague tradition paraît les rapporter à des alliés des Gournay anglais.

Or, à notre avis, voici comment s'explique leur adoption soudaine : Pierre-Joseph de Gobineau avait épousé, nous l'avons dit, une Dumas de Fontbrauge dont la mère était une Canolle. Cette première alliance effective avec la noblesse gasconne ayant monté leur imagination, ces riches bourgeois bordelais, obéissant à une tendance dont il existe des exemples innombrables en ce temps, se cherchèrent des ancêtres au prix des plus grandes invraisemblances. Précisément, sur le portail de l'église paroissiale d'Izon, dont ils étaient syndics de père en fils, on voyait des armes sculptées : un « palé de six pièces », sans couleurs appréciables. Ce très vague blason se trouvait être à peu près celui de Mathieu de Gournay, sénéchal des

origine. On voit par exemple (p. 319) deux Gournay figurer parmi les commensaux de Jacques Gobineau vers 1560, mais ce sont des commensaux supposés. Regardez de plus près, le récit est entièrement dubitatif sous sa forme directe : la source est nulle. Le comte a lu tout simplement ces deux noms de Gournay dans Gaignières, vers la même époque, et d'ailleurs aux deux extrémités de la France. Les relations insinuées demeurent une pure possibilité entre contemporains, un rêve fourni par l'imagination complaisante de l'historien.

Landes, qui avait laissé quelque souvenir dans la région; et certains paysans, de ce nom si répandu, s'éteignirent au voisinage d'Izon vers 1711. Or les Gobineau se considéraient un peu comme les seigneurs du lieu. Si le compagnon de ce Robert Canolle, qui était devenu dès lors leur allié authentique, si Mathieu de Gournay y avait laissé ses armes, sa mémoire, son nom, c'est donc qu'il les avait précédés vraisemblablement dans cette dignité; et pourquoi ne seraient-ils pas alors en quelque façon ses descendants (1)? Pourtant, se rattacher à la maison anglaise encore existante outre-Manche, à Mathieu lui-même, qui avait probablement déjà dans Bordeaux des contemporains dénommés Gobineau, Simon le bonnetier n'étant séparé que par un siècle du brillant sénéchal, cela était fort osé. Au contraire, la famille française de Gournay n'avait pas laissé de traces, même en son lieu d'origine, depuis le treizième siècle; on pouvait s'y relier sans inconvénient. Enfin les relations commerciales entre le Bordelais et l'Angleterre étaient alors incessantes, et, les Canolle possédant dans ce pays leurs titres d'origine, leur cousin Pierre-Joseph de Gobineau put visiter l'église d'Harpley, qui perpétue la gloire de Robert Knowles, et par occasion l'église voisine d'Yarmouth, où la tradition lui montra des armoiries appartenant aux alliés des Gournay anglais. Il prit tout simplement pour son usage les deux derniers écussons de la série d'Yarmouth, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec les Gournay de France, sinon dans l'imagination du comte, nous l'avons dit, et il suffit de lire son développement sur ce point pour s'en convaincre; c'est une pure affirmation sans l'ombre de preuves, et, de plus, une invraisemblance criante, dont son propre inventeur se déclare, à chaque ligne, stupéfié lui-même. Et peut-être le conseiller à la cour des aides n'attacha-t-il pas une grande importance à l'acte de fantaisie qui lui fit graver sur son sceau ces attributs exotiques. Mais le temps et la fortune, croissante encore par l'alliance de Victoire de La Haye, vinrent augmenter les pré-

(1) Ici se placerait peut-être la lecture dans la *Gallia Christiana* de cet ablatif que nous y avons signalé : « Gobino de Gournay, » mention bien séduisante!

tentions de ses enfants. Nous croyons que l'œuvre généalogique à proprement parler, les recherches dans Gaignières et chez les notaires de Bordeaux (où le comte ne résida jamais) doivent être l'œuvre personnelle de l'oncle légitimiste, qui forma la jeunesse de Joseph-Arthur et lui légua sa fortune, ses prétentions et ses papiers. C'était un caractère bizarre, et l'époque de la Restauration a fourni de ces excessifs féodaux, se rattachant d'autant plus passionnément au passé, à leurs origines prétendues germaniques, que ce passé s'éteignait, que ces origines devenaient plus problématiques. Thibault-Joseph de Gobineau comptait parmi ces ultras « dont les ancêtres, comme ceux de M. Jourdain, avaient peut-être vendu du drap à la porte Saint-Innocent, et qui n'en revendiquaient pas moins, au nom de la conquête, leurs privilèges d'ancien régime (1) ». L'*Histoire d'Ottar-Jarl* est bien, dans sa conception, l'œuvre d'un lecteur de Montlosier et de Boulainvilliers. Arthur de Gobineau a été façonné à cette école, sa vie en a reçu une impulsion décisive; orientaliste par goût, il étendit à l'humanité tout entière les conclusions provinciales de son bouillant initiateur, et il lui éleva enfin un monument digne de sa mémoire dans ces annales de famille, bâties des matériaux que ce visionnaire avait rassemblés à la sueur de son front.

Mais la matière s'est ici montrée étrangement rebelle sous les doigts du vaillant ouvrier, pour être trop prochaine, trop tangible, trop soumise au contrôle des faits bien établis. En imagination chevalier de la conquête, en réalité bourgeois d'honnête souche, il a involontairement disculpé, par la seule apologie des siens, tout le mouvement évolutif qui mit depuis six siècles la bourgeoisie à la place de la chevalerie. L'histoire de sa famille devint ainsi, contre son gré, la justification, au point de vue aryaniste, des idées modernes que condamnaient ses prétentions féodales; et c'est un travail que d'autres reprendront plus consciemment à sa suite, sa destinée étant d'ouvrir les voies sur lesquelles il ne pousse qu'une brève reconnaissance de touriste amateur.

(1) M. Brunetière. Étude citée dans notre introduction.

Au vrai, nous l'avons vu renier trois fois, tel le pêcheur galiléen, ses origines philosophiques et les principes fondamentaux de sa doctrine sociale. En premier lieu, la loi qui dominait l'histoire universelle, l'influence empoisonnée du mélange et de la mésalliance, est rejetée par lui et remplacée par la prépondérance du principe mâle, dans l'espoir d'écarter l'hérédité fâcheuse de quelques grand'mères dont la provenance est « incertaine ». Puis, la théorie qui expliquait l'histoire de France, et même d'Europe, par les méfaits de la latinité et de l'administration municipale gallo-romaine disparaît dans l'apothéose de Bordeaux ancien, dont le but est de relever pour plus de sûreté, et en dépit de la thèse précédente, les grands-pères gascons du comte dans la ligne maternelle (1). Enfin, l'affirmation qui donnait la clef de l'histoire moderne, c'est-à-dire le caractère non arian de la bourgeoisie des dix-septième et dix-huitième siècles, d'où sortirent les ministres de Louis XIV et les législateurs de la Constituante, est contredite et retournée vers son contraire dans le dessein d'exalter les Gobineau, demeurés bourgeois de Bordeaux vers 1650. Le ravage est complet, au moins dans le champ de l'aryanisme nobiliaire. Les disciples fidèles, ne sachant plus que croire, suspectent à bon droit l'ensemble d'une doctrine à ce point fragile dans sa vertu de parade et si prompte à faillir sans scrupules, quand les tentations s'adressent à la vanité de son auteur.

(1) Nous avons dit dans notre chapitre sur les origines de l'aryanisme historique que les parlementaires du dix-huitième siècle, collègues des grands-pères du comte, étaient nettement romanistes de tendance contre le germanisme féodal d'un Boulainvilliers. Désireux de les exalter, il a recueilli inconsciemment cette portion de leur héritage moral.

CHAPITRE VI

AMADIS

Si l'*Histoire d'Ottar-Jarl* montre des traces évidentes de fatigue intellectuelle, on en peut dire autant à plus juste titre encore de la dernière des œuvres du comte, le poème d'*Amadis*. La première partie de l'ouvrage fut publiée en 1876 (Paris, in-12); la seconde fut achevée du vivant de l'auteur, mais ne trouva pas d'éditeur, ce qui n'a rien de surprenant, après lecture faite. La troisième est restée à l'état d'ébauche, mais la piété posthume de quelques amis nous a donné une luxueuse édition du livre tout entier (Plon, 1887). On regrette d'être contraint de terminer sur ces pages médiocres la revue d'une œuvre par tant de côtés originale. C'est là du moins notre impression personnelle, que nous allons essayer de soutenir par des preuves. Pour M. Schemann, au contraire, *Amadis*, par la hardiesse des idées, la richesse de l'imagination et la variété de la forme poétique, laisse loin derrière soi toutes les créations précédentes de l'auteur (1); c'est « un hymne sublime à l'idéalisme ». On assure que ce fut le livre favori de Gobineau, et l'Allemagne wagnérienne, toujours amoureuse de ce héros, voudrait encore, sur son propre jugement, nous renvoyer son *Amadis* comme un chef-d'œuvre incompris dans son pays d'origine. Mais nous l'arrêterons une fois de plus dans ses empressements trop chaleureux; l'importance de la forme l'emporte assez sur celle de l'intention, dans la poésie épique, pour que nous y demeurions seuls juges compétents en notre

(1) Préface de la traduction des *Nouvelles asiatiques*.

langue; et notre sentence doit être sévère sur ce point. Gobineau a toujours écrit médiocrement en vers; jamais toutefois il n'avait étalé la négligence, le laisser aller, qui éclatent dans les improvisations d'*Amadis*. Certaines qualités de fond y peuvent être discernées, et nous leur accorderons à l'occasion la justice qui leur est due; mais Gobineau lui-même se rendait fort bien compte de la faible popularité qui attendait son œuvre, puisque, écrivait-il à M. de Hertefeld, quatre personnes seulement la devaient comprendre : son correspondant d'abord, puis la comtesse de La Tour, l'empereur dom Pedro d'Alcantara et enfin son vieil ami de Francfort, M. de Prokesch-Osten.

Arrêtons-nous donc à examiner *Amadis*, non sans doute pour sa valeur intrinsèque, qui ne justifie pas une semblable perte de temps, mais pour mettre la dernière touche au portrait moral du comte, et aussi pour prévenir charitablement ses admirateurs d'outre-Rhin que la réputation de leur goût souffrirait d'une admiration trop obstinée en cet endroit; qu'ils s'égarent à suivre, béants, leur ménestrel sur les croupes brumeuses de son Parnasse de carton peint.

C'est un phénomène intellectuel bien fréquent que celui qui ramène dans la vieillesse les impressions de la petite enfance, non seulement parées de toute leur vivacité première, mais encore auréolées par la poésie de l'irrévocable, éclairées dans notre souvenir aux rayons joyeux d'un matin dont ne sourira plus la grâce discrète. Gobineau retrouva parmi les tristesses de ses dernières années la mémoire de ses plus naïfs enthousiasmes d'adolescent. A l'exemple de Don Quichotte, qu'il aimait, il avait bercé par la lecture des romans de chevalerie son imagination juvénile, en ces heures de la Restauration où les fervents légétimistes de son entourage cultivaient un romantisme de pacotille et élevaient derrière la monarchie chancelante un décor pseudo-gothique et troubadour. C'est donc l'aryanisme encore, mais sous son aspect le plus vieilli, le plus démodé, le plus artificiel, que l'apôtre souvent éloquent de cette doctrine va nous présenter comme le résumé d'une existence d'étude et de réflexion. Il dira ce vieux manoir dans

lequel un « tout jeune homme » s'oubliait au coin du feu à évoquer Amadis, Gauvain, Oriane.

Comme l'enfant tournait la page
Et s'arrêtait, songeait, pensait,
Il entendait sous le bocage
La chevauchée : elle passait.
Il connaissait chaque visage,
Chaque dame il la connaissait.
Il suivait des yeux Oriane,
Voyait sa forme diaphane
Qui dans la vapeur s'effaçait...
Son cœur battait et s'élançait.
A la fin, il n'était plus maître
De sa résistance aux abois
Et, descendant par la fenêtre,
Joignait ses amis dans les bois...

A la tournure, à l'orthographe de leurs noms, on les reconnaît, ces amis, pour les aimables créations de l'excellent comte de Tressan, l'un des plus goûtés parmi les adaptateurs des romans de chevalerie, vers la fin du dix-huitième siècle. Ses œuvres complètes venaient précisément d'être rééditées en 1823, sous le patronage du roi Louis XVIII, et l'on imagine sans peine le jeune Arthur de Gobineau, penché sur le captivant récit des aventures d'Amadis de Gaule, le Donzel de la Mer, apprenant à y connaître Galaor, Gandalin et le roi Lisvart, Oriane et Urgande la Déconnue. Seulement, il est permis de s'étonner que « dans une maison basse » (peut-être celle du bourg d'Izon)

Un homme maigre au front blanchi,
Ayant beaucoup lu, réfléchi...

se soit pris avec une surprenante ardeur à suivre de nouveau le cortège de visions éthérées, la *menestraudie* qui repassait dans son imagination toujours active; et surtout qu'il ait reconnu dans ces fantômes musqués les antiques dieux de la race ariane. Pourtant ces créations du génie celtique et breton, que M. de Tressan avait interprétées fort librement et sans scrupules érudits d'après une version castillane, issue peut-être

même d'une rédaction portugaise, s'étaient chargées au passage de maint élément romanesque, où l'aryanisme n'a rien à démêler. La Harpe en vantait « la galanterie aimable, la décence d'expression », et Ottar-Jarl eût peu goûté sans doute ces fadeurs méridionales. L'*Amadis* de Gobineau en est pourtant sorti, surtout dans sa première partie, qui affiche la prétention de peindre l'humanité ariane dans sa fleur; et l'on ne s'étonnera pas que les héros du poème fassent songer, en bien comme en mal, à ceux de l'Hidalgo de la Manche, ou même aux bergers des rives du Lignon.

J'aurai fait cet exploit de composer ici
La dernière chanson de geste,

dit l'auteur du poème; mais c'est une chanson de geste au goût de 1830; la Muse d'*Amadis* a trop souvent l'aspect d'une jeune châtelaine, sortie tout équipée d'un roman de Mme de Duras, et qui songerait à ses aïeules, accoudée sur une terrasse ogivale moderne, son chapeau bleu ciel aux larges ailes paré d'un flottant panache blanc, sa robe de mousseline immaculée coupée par une vaporeuse écharpe de faille arc-en-ciel; tandis que ses lèvres fredonnent peut-être l'aventure du jeune et beau Dunois partant pour la Syrie, en dépit des souvenirs bonapartistes qui s'attachent à la musique du morceau.

Nous avons médit du style d'*Amadis;* justifions d'abord notre critique par l'indication de ses défauts; ce sont la puérilité inconsciente, la désinvolture affectée et parfois légèrement ridicule, l'impropriété souvent, la négligence partout; négligence qui permet encore d'heureuses trouvailles à un esprit naturellement doué, mais qui le laisse aller en revanche à des chutes soudaines et presque risibles. Nous tirons quelques exemples des toutes premières pages du livre, auxquelles l'auteur a eu le loisir de mettre la dernière main.

... à la forêt prochaine
Demeure un mécréant dont mon père est captif.
Sans pitié pour son âge il retient *ce chétif!*

Amadis et la dame, *ayant pris sur la droite*.
S'engagèrent d'abord dans une sente étroite.

Qu'y a-t-il de coupable à ce que l'on attrape,
Soit par ruse ou par force un prix qui vous convient.

Il atteignit la porte, et, *sans savoir comment*,
Cet obstacle entre eux deux se ferma brusquement

Et la porte massive
Sur ses gonds palpitants
D'elle-même s'ouvrit toute grande, et, moins vive
Que morte, la tourière, allant comme le vent,
Cria : « La fée Urgande envahit le couvent. »

Et ce congé d'une maîtresse à son amant.

Je te vois tout à plein. Assez longtemps moqué
Mon cœur te dévisage et te tient démasqué.
Plus un mot, c'est assez, c'est trop, je te le crie!
Va-t'en, je te l'ordonne, et *même je t'en prie!*

Ou encore cet aimable encouragement de la fée!

A mon aspect est-ce qu'on tremble?
Inspirons-nous chagrin, frayeur?
Vous paraissé-je redoutable?
Ma compagne est épouvantable?
Vous connaissez plus belle ailleurs?

Ces réserves n'indiquent de notre part aucune propension à dénigrer de parti pris un talent pour lequel nous avons assez montré par ailleurs notre estime et notre sympathie. Il s'agit simplement de ramener à de plus justes proportions certains enthousiasmes trop disposés à s'égarer par des chemins hasardeux; car le lecteur, fourvoyé à leur suite, ferait peut-être porter à leur protégé la peine de leur indiscrète partialité et reviendrait précipitamment sur ses pas, sans regarder derrière lui. Ce serait dommage, l'excursion étant agréable et profitable en effet, à la condition d'y porter quelque discernement.

Ce tribut payé à la vérité, nous avouerons même volontiers que la première partie d'*Amadis*, dont l'ambition est de peindre la société ariane, ou plutôt féodale, dans son enfance insoucieuse et dans son éclat sans mélange (1), offre une belle jeunesse

(1) Il semblerait, d'après le biographe B... de l'*Essai*, que cette première partie, écrite à Stockholm, fut considérée d'abord comme un tout par son auteur, qui n'aurait songé que plus tard à lui donner une suite ethnique et satirique.

d'allures, un franc mouvement méridional, une verve de gaieté vraie, à peine un peu forcée parfois : toutes qualités qui plaisent dès qu'on a pris son parti des défauts d'expression que nous avons dits. Galaor a des pétulances d'écolier qui sentent le voisinage de Tarascon. « Faisons du bruit, » clament les amis de Tartarin.

Vivons, mon Gandalin, chantons, faisons la guerre
Bien moins pour le triomphe encor que pour *le bruit !*

Et voici qui rappelle les matamores de la comédie espagnole. Nos héros s'arrêtent un instant dans leurs exploits.

... Pour le coup, nous restâmes,
Il me semble, huit jours avec elle et ses dames.
Non ! deux jours seulement. Encor pour la raison
D'éviter quelque peu le chaud de la saison !

Avouons que l'aurore boréale, complaisamment décrite en souvenir des impressions norvégiennes de l'auteur, doit s'étonner grandement d'avoir à éclairer d'aussi joyeux compagnons. Et il est juste que la Grèce, leur parente ethnique, soit décidément réhabilitée en compagnie des combattants de Salamine, « des morts de ce grand jour, » que l'historien des Perses avait si mal traités.

N'est-ce pas là qu'on voit, à l'entour de l'autel,
Bondir, transfigurés par ses vœux intrépides,
Et le *divin Eschyle*, et ses soldats rapides.

Et toi, divine Athène, Athène, Athène, Athène,
Béni soit le rempart de ta cité hautaine...

L'ensemble des six premiers chants d'*Amadis* forme donc un agréable pastiche où passent des enchanteurs odieux, luttant contre des chevaliers sans peur au moyen d'armes magiques, qui se montrent entre leurs mains, tantôt souverainement efficaces, tantôt piteusement impuissantes, sans aucune autre raison plausible que le gré de l'auteur et le plaisir de l'auditeur, désireux de voir enfin triompher la vertu. Oriane, l'héroïne de sang pur, nous paraît un peu brusque et médio-

crement féminine; mais Briolanie, sa compagne, a une belle explosion d'aryanisme égalitaire.

Je ne suis pas princesse et n'ai pas de couronne,
Mais mon sang vaut le tien et mon nom vaut ton nom.
J'en atteste mes yeux à la flamme implacable,
La blancheur de mon teint et mes cheveux dorés.
C'est là de mes aïeux le don irrévocable.
Nous sommes vos égaux, bien que moins entourés.

Les caractères anthropologiques de l'Arian germain sont ici une fois de plus adroitement atténués; mais les traits moraux qu'aime à lui prêter son fervent n'en sont que plus vigoureusement accentués par contraste. Enfin, nous signalerons quelques allusions wagnériennes qui témoignent des liens affectueux noués avec le maître de Bayreuth. La musique viendra, sinon régénérer le monde, car Amadis ne fait espérer rien de tel, bien au contraire, du moins consoler sa décadence, en compagnie du christianisme sans doute. Et *Tannhauser*, en particulier, se voit venger des dédains de l'Opéra parisien.

Alors mes enfants, c'est la chevalerie (1)
Qui revient et prend soin de la plante flétrie.
Quels sublimes concerts... Les grottes du Taunus
Pressent le ménestrel dans les bras de Vénus.

La seconde partie du poème a pour objet de peindre, après les Arians purs, les métis demi-arians conservant quelques qualités encore, mais près de s'abîmer dans la fange où les précipitent les erreurs ethniques de leurs pères. Ces pages sont certainement supérieures aux précédentes, même au point de vue du style, parce que les thèses sociales de l'auteur y reparaissent, et qu'atténuées, modifiées, contredites enfin au gré de ses impressions du moment, elles apportent pourtant dans l'ensemble un reflet d'originalité tout à l'heure absent; la langue profite pour sa part de ce progrès et, sans jamais s'élever bien haut, rencontre des réussites de détails. Au total, le comte paraît mieux inspiré par sa haine des réalités mo-

(1) P. 70. Ce vers de onze pieds est indigne d'un si noble objet.

dernes que par sa passion pour les fantômes anciens. De même que, dans l'*Essai,* il n'avait pu définir nettement la race blanche, il ne parvient pas, dans *Amadis,* à fixer les traits du véritable chevalier : car son héros n'est pas un homme, c'est une abstraction, souvent incohérente et contradictoire. Mais, en revanche, il peint fort heureusement un parvenu césarien dans Théophraste, empereur de Nicée; une femme orgueilleuse, perfide et sans scrupules, dans Viviane; un amoureux qui se méprise lui-même sans parvenir à rompre la chaîne d'une indigne passion, dans Merlin. Les allusions fréquentes à la politique contemporaine disent assez l'amertume profonde dont l'âme du poète se montrait de plus en plus pénétrée. Voyez l'empereur Théophraste de Nicée, qui a la ressemblance de Napoléon III. Ce « soldat parvenu, sans ancêtres », n'a pas « coupé le cou des anciens rois », parce que d'autres s'en sont occupés pour lui; il prétend n'aimer ni l'orgueil ni le faste et faire bon marché du rang; mais, « en vérité pure, il goûtait la bassesse. »

Un jour on s'en vint le prier,
Puisqu'il était si fort, de sauver les boutiques.
Les truands menaçaient d'y remuer les mains.
Alors par beaux décrets et votes authentiques
Il fut empereur des Romains.

Cette satire montre quelque ingratitude, car, vers 1850, Gobineau fut un des premiers à applaudir aux coups d'État, accepta sans hésitation de servir le nouveau régime et le flatta même dans son *Voyage à Terre-Neuve.* Il est vrai que les événements de 1870 avaient passé depuis lors sur ces acceptations, plutôt résignées.

La République n'est pas mieux traitée naturellement, et l'on pourrait reconnaître son premier président dans

... Un fourbe, un cuistre,
Un avorton au front sinistre
Qui nous mit à bas un beau soir,
Jurant que c'était par devoir.

Enfin, la monarchie légitime elle-même reçoit sa part de

reproches et se voit expressément reniée par ce puriste, dont elle ne satisfait plus les aspirations autocratiques, si peu arianes cependant.

Même ces rois sacrés, comme il s'en trouve encore,
Ces rois, issus des rois qu'un nom divin décore
Et qu'un sang descendu des sommets les plus purs
Pour le maintien constant des *libertés humaines*,
Animerait toujours des *qualités germaines*,
Même ces rois sacrés ne sont pas restés sûrs...

Ils ont dit : C'est au mieux, gouvernez, gens habiles (1),
Nous ne serons que rois : on ne peut tout avoir.

C'est ainsi que notre *ultra* s'insurge encore contre la charte et les garanties constitutionnelles au déclin du dix-neuvième siècle; pourquoi donc tant admirer ailleurs l'autorité précaire du chef arian et les immunités inscrites dans la constitution anglaise?

Aussi les âmes fières
Ont brisé leurs lisières,
Ont rompu les barrières
Qui les attachaient (?) à ces rois,
Et ne reconnaissant personne,
Ne servant trône ni couronne...

Elles ne livrent à pas un
La liberté de leur pensée.

C'est bien l'aryanisme individualiste des *Pléiades,* désormais sans discipline, sans cadres précis, et fort en danger de se perdre tantôt dans le bleu du ciel attique, tantôt dans les brouillards du cercle polaire.

Mais, plutôt que la dernière profession de foi politique de l'auteur, dont la portée est peu considérable, il est intéressant de chercher dans le chaos mal ordonné des parties inachevées d'*Amadis* ses conclusions suprêmes sur les problèmes ethniques et sociaux qui ont occupé son existence entière.

Voici l'art, par l'exemple, sur lequel nous avons toujours eu peine à saisir son jugement véritable : est-il artisan de déca-

(1) P. 473.

dence, en conséquence de l'immixtion nègre, ou instrument de culture morale, en vertu de l'apport blanc prédominant? La question n'est pas encore tranchée cette fois : la musique seule, jadis assez noircie par le penseur de l'*Essai,* au sens propre comme au sens figuré, est, en considération de Wagner, proclamée purement ariane et glorifiée dans le personnage de la fée Urgande. Mais Diamante, fille de l'empereur Théophraste, incarne l'art des métis et brille dans la danse. Nouvelle Salomé, elle aura pour mission de séduire les chevaliers purs par ses grâces perverses, par le fatal attrait de la femme de couleur, toute-puissante sur les sens du blanc sans mélange, et elle hâtera de la sorte la décadence de l'humanité. Un moment, elle parait pourtant pressentir la mission véritable de l'art, au sens wagnérien du mot.

Elle comprenait bien, malgré sa vanité,
Que dans l'air épuré l'art monte s'il doit vivre,
Et qu'à ramper trop bas vers la vulgarité,
Loin du trône imposant où règne la beauté,
Il devient un bouffon, et le ciel l'en délivre!

Voilà qui est peu précis et par trop éthéré; sous la main du comte, les vers se montrent décidément moins favorables encore que la prose à la propriété des termes et à l'éclaircissement de la pensée. D'ailleurs les fatalités du sang ramènent bien vite Diamante à ses sensuelles pratiques, et, une fois de plus, la sentence est ajournée, qui nous fixerait sur la valeur culturale de la beauté plastique.

Nous ne sommes pas beaucoup mieux partagés dans le domaine de la philosophie; nous entendons seulement une longue diatribe contre le positivisme, le darwinisme :

Et le phoque lui-même est issu d'un saumon...
Et le singe vaut mieux qu'un Odin pour ancêtre!

contre le panthéisme prêché par les métis :

... Ne crois qu'au Tout immense
Qu'on ne peut réjouir, qu'on ne saurait fâcher...

et il faut noter ce dernier trait pour l'opposer à certains arya-

nistes égarés qui saluent précisément dans cette doctrine la quintessence de la théologie de la race pure.

Le métissage est demeuré d'ailleurs la source de tous les maux. — Viviane, le mauvais génie de Nicée, se fait épouser par un chevalier de sang mêlé, Ayglain de Circassie, dont un « géant du Kathay » (c'est-à-dire un Mongol ou un Chinois) fut le premier ancêtre, et qui trahit pour elle la cause de ses frères d'armes. Les sujets de l'empereur Théophraste sont encore bien plus corrompus dans leur extraction.

Avorton de bâtards, on peut bien concevoir
Que ta sève mêlée renferme trop d'essences.
Le mulâtre énervé n'a plus le sang du noir...
Troublé comme tu l'es *par tes mille naissances*,
Tu n'es plus arian, tu n'as plus rien d'uni.
De l'instinct du Finnois tu t'éprends, et tu doutes.
A tout tu te reprends, de tout tu te dégoûtes...

Dans ce chaos, les classes sociales sont toujours distinguées par le mérite relatif de leur sang, et la vraie noblesse s'élève plus haut encore que jadis, s'il est possible, dans l'estime de son représentant qualifié. Car, tandis que l'*Essai* s'efforçait à réserver aux seuls blancs la qualité de fils d'Adam, *Amadis* renie nettement ce grand-père sémitique et plutôt compromettant : son poète ne s'est-il pas découvert un plus flatteur ancêtre dans la personne d'Odin?

Tu ne mourras jamais, Amadis, Dieu lui-même,
Dieu qui t'a fait sortir de sa côte (?) et non pas
De la côte d'Adam, déserteur lâche et blême
Qui mentait et rusait et tenait le front bas,
Dieu te couvre du bras!

Pourtant, mieux encore que l'odinisme, un autre culte sourit maintenant au converti wagnérien : culte sanglant toujours, mais empruntant à la légende chrétienne une poésie solennelle que n'avait pas le chef de Mimir ; culte exclusif d'ailleurs, aristocratique avant tout, et qui n'imposera point aux fils des Vikings de promiscuités dégradantes, ainsi que le fit la doctrine de l'Église.

Apprends-moi ce qu'est le Saint-Graal,
Bien différent de l'évangile
Et de l'enseignement des Saints?

C'est une foi des gentilshommes,
Répondit Perceval, non des premiers venus :
Elle convient à nous...
C'est le raffinement qu'un noble cœur soulève
Et qu'il poursuit sans trêve, etc.

Et l'ascétisme érémitique paraît même avoir perdu quelques charmes aux yeux du créateur du Casimir Bullet des *Pléiades :* sur ce point encore, il retourne à ses convictions de jeunesse. Perceval le Gallois, parcourant les forêts des rives du Gange, rencontre un brahmane anachorète auquel il fait la fière réponse que nous venons de reproduire. — Tout en le déclarant son frère dans la poursuite de l'idéal, il ne « le comprend qu'à moitié » ; il le blâme de « mettre à ses vertus un masque de laideur », de ne porter dans ses perfections « qu'une traînante haleine et l'infécondité ». A quoi bon, au surplus, ces efforts disproportionnés à leurs résultats? Tout n'est-il pas donné ou refusé d'avance à l'homme avec le sang qu'il tient de ses ancêtres? Et nous retrouvons enfin l'Arian sain de l'*Essai*.

Toi, tu prétends devenir dieu :
Je m'estime d'assez bon lieu
Pour préférer qu'on me conserve
Tel que je suis sans rien changer.
Ce m'est assez d'être moi-même :
Je tiens déjà le rang suprême ;
Jusqu'à moi-même je m'élève,
Et me trouverais en défaut
Si je doutais d'être assez haut.

Ajoutons que le sacerdoce en général ne joue pas un rôle très flatteur dans *Amadis :* les prêtres chrétiens se montrent les plus fermes soutiens du trône de ce vil Théophraste qui conduit Nicée aux pires catastrophes : des moines et des cérémonies liturgiques sont assez étrangement mêlés à l'œuvre séductrice de la danseuse Diamante (1). — Deux figures fémi-

(1) Le comte a un passage satirique assez piquant contre les gentilshommes,

nines seules surnagent en ce naufrage du christianisme ecclésiastique, par la vertu d'une inconséquence qu'il faut reconnaître pour assez humaine et moderne, car d'autres exemples en pourraient être cités dans nos temps de scepticisme (1). C'est d'abord la vierge Marie :

Source de pureté, fontaine d'excellence,
La Sainte Vierge! On sent, pour peu que l'on y pense,
Qu'à tout ce qui de près ou de loin peut crier :
J'ai quelque chose d'elle! — on doit s'humilier!

et, de plus, sainte Geneviève, qui, pour avoir éloigné de Paris les Huns d'Attila, symbolise, nous l'avons dit, la résistance ariane aux influences finnoises et utilitaires, plus menaçantes que jamais à notre époque. Elle vient donc, dans une jolie scène, veiller sur le sommeil d'Amadis et écarter de lui les puissances infernales.

Après les nobles indignes et les prêtres trop complaisants au pouvoir, le paysan recevra sa leçon. Un instant, il a paru prêt à s'armer pour le maintien des droits féodaux, à l'exemple de Jean Chouan, car le moyen âge avait été pour lui, comme nous l'avons appris, une période de prospérités.

Soutenons nos seigneurs, nos maîtres
Depuis le temps de leurs ancêtres;
Ils nous ont fait toujours du bien.
Nous défendrons les chevaliers.

Mais ce n'est là qu'une velléité passagère, l'égoïsme reprend vite le dessus et, en conséquence, les manants se voient en général fort mal traités. On « en fait peu de chose », tout au plus s'impose-t-on « quelquefois à leurs nerfs ».

qui, s'empressant à courtiser des filles riches, ce poison des aristocraties, n'ont aujourd'hui pour réussir auprès d'elles qu'à « se montrer solides et complets dans la foi ». La foi de qui? du Christ? Avec ses règles austères et sa perfection difficile? Non!

Un semblant d'abstinence, un respect authentique
Pour la forme usitée au rite catholique
Suffisait, et pourvu qu'on prît l'accent dévot
En citant l'archevêque...

(1) Voir nos études sur Pierre Rosegger dans la *Revue des Deux Mondes* (15 novembre 1902 et suivantes)

... Je ne vois pas grand mal, je le confesse,
A ce que le manant, qui n'eut jamais de cœur,
Sente un peu sur son dos une main qui l'oppresse
Et sur sa joue atteinte un soufflet du moqueur...
Lâche, méticuleux, soupçonneux, fourbe et chiche,
Il tient que l'univers jouit de le voir riche,
Et n'a d'autre raison pour rouler dans l'éther
Que d'arriver au jour où le blé vaut plus cher.

Eh! eh! cela est pourtant assez arian, cet utilitarisme qui se fait dans le centre du monde. — Toutefois, ces gentillesses ne sont rien en comparaison de celles que le comte prodigue à la bourgeoisie de son temps, sous prétexte de morigéner les citoyens du royaume de Nicée; car, à titre de fils des féodaux, sinon en sa qualité de romantique, il nourrit une particulière rancune contre ces concurrents heureux dans la lutte pour l'existence.

Nicée était surtout abondante en bourgeois...
Mais j'ai tort de jouer avec ces misérables,
Auxquels je ne veux aucun bien.
Maudits soient les pays et les temps détestables
Menés par ces hommes de rien.

Ou encore (sans songer que les Gournay eussent pu se nommer Gros-Gauvain aussi bien que Petit-Gauvain, ou Gauvineau) :

Voilà le dernier mot de notre histoire entière :
Pour qu'un nommé Gros-Jean, pour qu'un certain Gros-Pierre
De son ventre arrondi ravisse tous les yeux,
Qu'il ait l'oreille rouge, un bon rire joyeux,
Que d'un œil fanfaron il détaille ses bourdes...
C'est pour lui qu'ont peiné les antiques vertus,
C'est pour lui qu'on a vu les monstres abattus,
C'est pour lui qu'a parlé la sage mandragore...

On voit que notre homme s'élève tout d'un coup à une véritable éloquence, pourvu qu'il s'agisse d'accumuler des imprécations. — Et voici reparaître l'ingénieuse classification sociale des *Pléiades ;* dans le dénombrement de l'armée que Théophraste mène à l'assaut de la chevalerie, les « drôles », ce sont

évidemment les chefs de cette trombe dévastatrice. Derrière eux vient « des parleurs la cohorte sacrée », cultivant la « sacro-sainte phrase », les impuissants de toute espèce.

Chacun d'eux vaut un *imbécile*
Doublé d'un traître, et ça fait deux!

Enfin, à la suite de cet état-major, roule le flot des instruments aveugles.

J'ai l'alliance de ces brutes...
Leur seul instinct est de détruire,
Dût la destruction leur nuire.
Ce sont les *brutes*... les voici!

Et revenant encore une fois, malgré ses contradictions intermédiaires et l'apologie de Bordeaux ancien, aux antipathies de sa jeunesse, aux sentiments d'un pur disciple de Boulainvilliers, le poète d'*Amadis* voit le recrutement de cette armée monstrueuse assuré par la résurrection du sang romain. Les héros arians groupés autour d'Amadis nous expliquent ce terrible phénomène.

Quand nous vînmes de l'Orient,
Nous avions terrassé la bête,
La *louve* inquiète et cruelle...
Mais les bandes insaisissables
De ces misérables rivaux,
Aussi nombreuses que les sables,
Ont glissé sous les temps nouveaux...
Ces Romains que nous croyions morts,
Rampant sous leurs tristes royaumes,
Rongeaient au pied nos contreforts.
Ils sont venus fourbes et traîtres,
Intrigants autant qu'autrefois...
Puisque encore une fois, monde fou, tu t'égares,
Comme il convient tu périras...
Nous verrons, nous verrons saint George,
Nous verrons le fier cavalier
Sortir tout armé de la forge...

Serait-ce ici l'impérialisme anglo-saxon qui se montre avec

le chevalier, patron de la Grande-Bretagne? — La France, en tout cas, qui subit l'inondation de ces ressuscités déplorables, n'est guère ménagée par son fils irrité; non pas, naturellement, dans son passé grandiose, au temps de Charlemagne, de saint Louis, des *Gesta Dei per Francos*,

> Si bien qu'il vint un jour où cet esprit français
> Ayant de toutes parts étendu son succès,
> *Son propos fut le suc de la muse allemande.*
> Il fut porté, traduit, à celle de l'Islande...

mais au moins dans son présent démocratique, car ce monologue ironique ne saurait être placé ailleurs que dans la bouche des Français du temps présent.

> Quel peuple sublime et quels esprits nous sommes!
> Comme nous dominons de haut les autres hommes,
> Ils ne manquent jamais la moindre occasion
> De nous faire sentir leur basse aversion.
> C'est le pur désespoir et la peur de l'envie.
> Par nos vices charmants les pauvres gens heurtés
> Voudraient, sans le pouvoir, éteindre nos clartés...
> Ainsi tout ce ramas, chaque jour de sa vie,
> Faisait le matamore et rendait ennuyeux
> Le concert de ses cris aux hommes comme aux dieux.

Cependant les bourgeois, vainqueurs des chevaliers, se voient débordés à leur tour par la marée montante du socialisme, par les forces démagogiques qu'ils ont imprudemment déchaînées; et leurs représentants de se lamenter.

> Nous voulions conserver la vertu, la décence,
> Installer à toujours le profitable hymen
> De la raison guidant le pouvoir par la main...
> Des sciences menant la sage bourgeoisie,
> Se fondant sur la force et sur la liberté,
> Attirant sur leur pas la douce égalité...

Illusion coupable que les événements se chargeront de châtier! — Seulement, l'artiste a déjà peint la bourgeoisie triomphante de couleurs si violentes et si criardes qu'il ne trouve pas de ressources nouvelles sur sa palette pour exprimer l'ac-

cession des couches populaires inférieures, et qu'il laisse quelque monotonie dans son invective. Barrabas, le chef de l'émeute, n'est pas fort différent de l'empereur Théophraste, que d'ailleurs, par un trait assez finement observé, et qui rappelle les scènes spirituelles du Rabagas de Sardou, cet agitateur voudrait bien imiter en toutes choses et continuer paisiblement, aussitôt que l'effort des siens l'a porté au pouvoir. — De plus, après avoir chanté si longtemps les mérites de la guerre et le droit de la force, l'ami des chevaliers se prend à dédaigner ces prestiges, aussitôt qu'il sont passés du côté de leurs adversaires.

J'apprends à mieux juger les dons de la victoire
En contemplant les mains qui les peuvent cueillir.
Devenez les plus forts ! Nous restons les meilleurs !

Conversion tardive et forcée qui ne sera pas comptée au pénitent!

D'ailleurs le naturel l'emporte. Il ne peut se tenir d'en appeler une fois encore à la force et à la guerre. Les triomphes de la plèbe seront courts : elle n'aura pas le loisir de se vautrer longtemps dans la boue où elle se complaît. Car voici paraître à l'horizon les fléaux de ce fléau, les vengeurs, sinon les restaurateurs du droit des chevaliers. Par une belle évocation, qui fait songer à la scène du champ de bataille de Wagram dans *l'Aiglon,* les plaines de Châlons rendent au jour les champions mongoliques jadis vaincus par les prières de sainte Geneviève et par les bras des Germains. Le péril jaune a obsédé les dernières années de Gobineau : péril non pas économique, mais surtout militaire à ses yeux. Il annonçait l'apparition prochaine au sein de nos campagnes des hordes de la Chine, appuyées de la complicité, de l'alliance même des Russes, ces « portiers de l'Europe » tout prêts à livrer à leurs demi-frères tartares les chefs de la maison.

C'est le peuple des Slaves.
Toujours ils ont joué même rôle céans.
Ils sont parents des Huns, des Scythes (?) et des Sères,
De tous ces sanglants vagabonds.

Voilà du moins un diplomate, qui dans l'autre monde, d'où il contemple ses frères d'aujourd'hui, ne se donnera pas à l'exemple de la plupart d'entre eux pour un précurseur de l'alliance franco-russe? Son article des *Bayreuther Blætter* nous a montré les Moscovites rouvrant par leurs conquêtes orientales les anciens chemins d'invasion, qui, pour le salut de l'Europe, étaient devenus impraticables durant le cours du moyen âge, mais, grâce aux routes ou voies ferrées amorcées par la cupidité des tsars, vont se montrer de nouveau propices à ramener sur l'Occident un Attila ou un Tamerlan. — Cet avenir ne saurait toucher Amadis, dégoûté par l'ingratitude de ses anciens vassaux : il réunit les chevaliers pour combattre encore, leur promettant non pas la victoire désormais impossible, mais la mort honorable, qui sera suivie pour eux d'une existence supérieure et éthérée dans la mémoire des nobles âmes. Ce sera bien le « triomphe dans la mort », cette fleur suprême du wagnérisme artistique désormais épanoui dans l'âme du comte.

Les derniers chants d'*Amadis* ne peuvent être jugés équitablement puisque l'auteur n'en a réalisé que des fragments. L'apogée du poème reste le second livre, qui a du souffle, à n'en pas douter, et, afin de terminer sur une note moins sévère l'appréciation d'une œuvre évidemment pétrie de bonne volonté et d'intentions hautes dans son aigreur sénile, nous ajouterons que, parmi les pages inachevées de la fin du volume, se détache un épisode qui nous a séduit. — Le chevalier Florizel a le privilège d'inspirer heureusement la muse de Gobineau, car il nous fut montré, au début du poème, enchanté dans les ondes d'un ruisseau par un cruel magicien, et délivré par l'intervention du Donzel de la mer. Or, la peinture avait de la grâce, et le préfacier d'*Amadis* s'en montre si charmé qu'il conseille de lire toujours à haute voix ce passage, afin d'en mieux goûter la délicieuse harmonie imitative. — Le chant cinquième du troisième livre ramène sous nos yeux Florizel vieilli, cassé, défiguré : c'est que, dédaigné jadis par la fée Urgande, un instant égaré par les prestiges imprudents de Viviane et de Diamante, il a suivi ces magiciennes dangereuses, sans jamais accepter toutefois de les servir contre ses frères en chevalerie.

Maintenant il revient mourir parmi les preux, désabusé de ses erreurs, facilement réconcilié avec son passé par sa touchante légèreté de vieux Don Quichotte et d'éternel enfant!

Un cavalier passa, vieux, cassé, fatigué,
Oh! gué...
C'était la ruine complète,
Fort peu de cheveux sur la tête,
Le nez crochu d'un papegai...
Mais, avec ces défauts, il avait la figure
D'une bonne, sensible et noble créature
Que l'erreur, non la faute, égara loin du ciel...
Il montait un cheval de trente ans, j'imagine...
Deux atomes d'honneur brûlaient dans les deux âmes
Du gentilhomme et du coursier.

Peut-être nous abusons-nous dans un rapprochement hasardeux, mais il nous semble voir en ce charmant Florizel la face aimable, séduisante, bienveillante encore, toujours légèrement puérile, de l'homme dont Casimir Bullet incarnait l'amertume outrée et les dégoûts impuissants. Ce fut cet aspect chevaleresque d'une physionomie si mobile qui conquit dès le premier abord M. de Hertefeld dans les salons de Stockholm, et les amis de Richard Wagner sous le toit de Wahnfried. — Le comte ne s'était-il pas égaré, lui aussi, parmi les courtisans d'un Théophraste? Son âme délicate ne se jugeait-elle pas quelque peu coupable envers l'idéal romanesque de son adolescence? — Et Urgande pardonne à son vieil amoureux.

J'étais ta vie, oh! oui, ton souffle et ta lumière.
Tu m'as aimée, oh! oui, moi seule et la première
Et la dernière...
— Urgande, je meurs tel
Que j'ai vécu... t'ayant aimée...
Oui, la joie en mon âme abonde.
D'ailleurs, je fus toujours si gai,
Oh! gué!
La pauvre Florizel mit la main de la fée
Sur sa bouche tremblante; une plainte étouffée,
Un soupir s'échappa de son cœur, et d'abord
Il était mort!

CHAPITRE VII

LES DERNIERS JOURS DU COMTE GOBINEAU ET L'ALLEMAGNE

Les dernières années du comte de Gobineau furent pénibles, car sa santé était gravement compromise, et une maladie des yeux lui enlevait jusqu'à la ressource de la lecture Après la retraite qui lui fut imposée en 1877, il vécut surtout à Rome, où l'appelait l'amitié dévouée du comte et de la comtesse de La Tour, et c'est en revenant de leur château de Chaméane, en Auvergne, vers la Ville Éternelle qu'il mourut subitement et solitairement à Turin, le 13 octobre 1882.

Nous l'avons vu par l'analyse d'*Amadis*, les idées sombres de l'*Essai*, dont les expériences de son âge mûr avaient paru atténuer parfois l'excessive amertume, reprirent le dessus dans son âme au cours des heures de souffrance qui terminèrent sa vie. Un an après sa mort une plume amie écrivait en tête de la seconde édition de l'*Essai :* « Il avait toujours été sévère pour la race latine. Il supportait mal le contact si proche (1) de sa charlatanerie phraseuse. Il voyait se réaliser les prédictions de son livre... Il contemplait avec horreur la multitude métissée par les jaunes et par les noirs et courant à l'assaut des dernières forteresses des institutions aryanes : l'Angleterre elle-même, corrompue par les éléments finnois-celtes, affaiblie et poussée vers la ruine au bruit sonore des phrases creuses de ses criminels rhéteurs... Qui peut nier que l'agitation nerveuse et la prostration sénile n'aient augmenté, avec l'attente d'une crise prochaine et la terreur d'un inconnu redoutable, dans l'année

(1) C'est à Rome que ce contact était tout proche.

qui vient de s'écouler depuis la mort de M. de Gobineau? » — Agitation nerveuse, prostration sénile : il semble à lire superficiellement la phrase que ces expressions pathologiques caractérisent bien l'état d'esprit du penseur mourant; mais, en examinant les choses de plus près, on reconnaît au contraire qu'elles s'appliquent à la société européenne telle que ses disciples survivants avaient appris de lui à la juger.

De pareilles convictions feront mieux comprendre les lignes qui vraisemblablement sortirent les dernières de sa plume, c'est-à-dire l'avant-propos qu'il écrivit pour la seconde édition de son œuvre maîtresse. Ce nouveau tirage était devenu nécessaire grâce à la publicité donnée à son nom en Allemagne par les *Bayreuther Blætter*, mais il n'en vit pas l'apparition et la mort l'empêcha de goûter cette tardive réparation de la destinée. — Après plus d'un quart de siècle écoulé, c'était une décision audacieuse que de reproduire, « sans y changer une ligne, » un travail de synthèse historique, étendu sur un champ immense, qu'avaient maintes fois retourné dans toutes ses parties, au cours de cette période, les sillons patients de l'érudition moderne. Cependant, tout bien considéré, ce fut peut-être le parti le plus raisonnable à prendre, car la même réserve s'est imposée, vingt ans plus tard, au traducteur allemand de l'*Essai*, M. Schemann. Lui aussi se préparait à remanier l'œuvre lorsqu'il a songé que le travail serait à refaire dans dix ans, et, comme l'auteur en 1882, il estime que le « fonds n'en a pas été touché ». Dans un certain sens, cela est vrai : l'*Essai*, nous l'avons dit, n'est pas à considérer comme un monument historique, mais comme une utopie philosophique, ou mieux un poème épique, une chanson de geste à plus juste titre qu'*Amadis*. La forme seule y est adaptée au goût scientifique de l'époque qui la vit naître : le fonds sort de l'âme d'un aède, d'un trouvère. Et c'est bien un hymne printanier que l'auteur vieilli caractérise par cette formule lyrique : « Je laisse ces pages telles que je les ai écrites à l'époque où la doctrine qu'elles contiennent sortait de mon esprit comme *un oiseau qui met la tête hors du nid* et cherche sa route dans l'espace, où il n'y a pas de limites. Ma théorie... a pris son essor, elle le con-

tinue. Je n'essaierai ni de raccourcir, ni d'allonger ses ailes, ni moins encore de rectifier son vol. »

Il accentue pourtant le caractère amoral, antiwagnérien, prénietszchéen de sa thèse historique. La prospérité d'une nation, dit-il, ne résulte pas le moins du monde, comme on l'a cru au dix-huitième siècle, des vertus et des vices de ses représentants : un peuple honnête n'est pas nécessairement un peuple illustre. Les vertus utiles aux grandes agglomérations doivent avoir « un caractère bien particulier d'*égoïsme collectif* », qui diffère grandement de ce qu'on appelle vertu chez les particuliers. Si l'on veut à toute force louer la vertu chez un peuple, « on se voit obligé de reconnaître et d'avouer tout haut qu'il ne s'agit pas là de mérites et démérites intéressant la conscience chrétienne, mais bien de certaines aptitudes, de certaines *puissances* actives de l'âme, et même du corps, » qui déterminent ou paralysent le développement de la vie dans les nations. — Tout cela est singulièrement prophétique, nous le montrerons.

Et le comte devait être frappé dès lors des coïncidences qu'il notait sur le tard entre ses conclusions sociologiques et celles de la jeune école darwinienne, moins avancée que lui-même par certains côtés. Après avoir rappelé que l'idée maîtresse de l'*Essai* est l'influence prépondérante des mélanges ethniques sur le sort des peuples, il ajoute : « De là fut tirée la théorie de la sélection, devenue si célèbre entre les mains de Darwin, et plus encore de ses élèves. » Appréciation non pas fausse, mais exagérée, en ce sens que les deux doctrines sortent bien d'une racine commune, la théorie aristocratique de la conquête, mais que l'alliance pure, préconisée par le comte, est un mode très étroit de sélection (1) qui n'a pas joué grand rôle dans la pensée de Darwin, et qui est même condamné par certains de ses disciples. Voyez au contraire Gobineau reprendre avec un évident plaisir dans son testament philosophique sa thèse ariane de l'adelphogamie, pratique jadis adoptée, dit-il, par toutes les races nobles, qui se montraient désireuses de ne

(1) Il a pourtant esquissé à plus d'une reprise des vues sélectives sur l'influence de la guerre fatale aux vaillants champions arians.

pas partager avec des inférieurs les avantages d'un sang généreux (1). L'adelphogamie est si bien l'aboutissement logique et la fleur douteuse de la théorie qui condamne, sur toutes choses, la mésalliance! Est-il un plus sûr moyen d'écarter le poison du mélange? — Or les biologistes contemporains sont d'ordinaire à l'antipode de cette conception et voient précisément dans l' « Inzucht » la cause de la chute de toutes les aristocraties (2). — Plébéisme! répondrait le comte. N'estime-t-il pas que les mariages consanguins ont été interdits par les codes du libéralisme dans l'intention perverse de favoriser encore le mélange des races et l'abâtardissement final? Ses derniers jugements sur la science préhistorique, en plein essor autour de lui, ne sont pas moins étroits, et nous avons signalé jadis les préoccupations personnelles qui devaient l'amener à rejeter des découvertes fatales aux courtes vues rétrospectives de l'*Essai*.

Enfin, il paraît même n'avoir pas toujours conservé le sentiment très précis de ce qu'il a voulu faire dans le passé. Car c'est en cet endroit que se rencontre l'étonnante appréciation de l'*Histoire des Perses* dont nous avons relevé jadis les contradictions. C'est que, par instinct, il voudrait maintenant corriger dans le sens des leçons d'Ottar-Jarl les enseignements de son grand ouvrage asiatique, trop défavorables à la perpé-

(1) Voir *Histoire des Perses* (t. I, p. 89). Et n'a-t-on pas vu de notre temps des dynasties financières restaurer ce vieil usage aristocratique.

(2) C'est toutefois une question fort controversée, sur laquelle toute une littérature se développe actuellement. On admet, en général, que l'Inzucht est propice aux races saines par la transmission plus assurée des qualités, funestes aux races en dégénérescence par l'accumulation des défauts. Mais il s'est produit récemment un fait qui aurait à la fois attristé le comte par la décadence dont il fait foi dans les races les plus pures et peut-être réjoui son cœur à titre de confirmation frappante de ses vues pessimistes pour l'avenir. On sait avec quel soin jaloux la haute noblesse allemande a maintenu ses règlements de caste sur les mésalliances, à ce point que la bureaucratie prussienne semble vouloir les adopter à l'exemple des familles souveraines et médiatisées. Or le pape Léon XIII vient, dit-on, de notifier aux maisons régnantes d'Europe qu'il n'accordera plus de dispenses autorisant les mariages entre parents. Le pontife conseille aux monarques de laisser leurs enfants se marier avec des princes qui ne sont pas de sang royal, afin d'éviter la dégénérescence intellectuelle et physique qui résulte de ces unions. Voilà qui est caractéristique des tendances de l'époque.

tuité des qualités arianes dans la race; il préférerait admettre que l'Iran, comme les Gournay, ne perdit jamais ses vertus initiales, mais le texte original subsiste, et réfute cette interprétation tardive.

Elle indique au moins que l'impérialisme ou l'aryanisme d'avenir l'emportent à la dernière heure dans cet esprit divisé contre lui-même. Volontiers secouerait-il en sa propre faveur, et pour « les fils de roi », ses égaux, le pessimisme universel qui attriste les dernières lignes de l'*Essai*. Il en appelle expressément aux enseignements de son *Ottar-Jarl*, pulpe savoureuse de la noix historique, si dure à casser, dont il avait d'abord enlevé l' « enveloppe verte, épineuse, épaisse » dans l'*Ess i*, puis rompu « l'écorce ligneuse » dans les *Perses*. Le chemin qu'il a parcouru « *ne* mène *pas*, dit-il, à un de ces promontoires escarpés où la terre s'arrête, mais bien à une de ces étroites prairies où, *la route restant ouverte*, l'individu hérite des résultats suprêmes de la race, de ses instincts bons ou mauvais, forts ou faibles, et se développe librement dans sa personnalité ». — Individualisme anarchique, sans doute, qui est bien la logique transformation de son enthousiasme initial pour la constitution de l'odel. Mais, de plus, il proclame à présent que « la route reste ouverte » ; et pourquoi l'individu ainsi gardé miraculeusement de la dégénérescence ne fournirait-il pas le point de départ d'une race nouvelle, aux longs espoirs et aux destinées souveraines? — Plus d'un contemporain interpréterait volontiers en ce sens les leçons de l'aryanisme et ferait sans scrupule de sa personne, ou tout au moins de sa race, le germe d'un monde nouveau.

Nous avons terminé la revue des œuvres de Gobineau qui furent publiées de son vivant ou au lendemain de sa mort. Mais la piété active de l'Allemagne nous prépare de plus amples matériaux, car notre compatriote est en voie de susciter au delà du Rhin un vaste mouvement d'idées, et chaque jour y développe la littérature qui se rattache à son nom. Une archive (1), bientôt peut-être un musée Gobineau, seront établis

(1) La France reste en arrière, et néanmoins M. Paul Bourget, l'un des

chez nos voisins. Sa biographie, tirée de ses papiers intimes, y est en préparation. — Enfin, M. le professeur Schemann, le président, l'inspirateur et l'âme de la *Gobineau-Vereinigung*, a commencé une collection posthume d'écrits conservés en portefeuille par le comte, et il l'inaugure par l'impression d'*Alexandre le Macédonien*, tragédie en cinq actes et en vers (1).

L'avant-propos et l'introduction de cette brochure sont véritablement révélateurs d'un état d'esprit particulier, qu'il sera utile de considérer un instant de près, à titre d'avertissement et de leçon. En effet, ces pages montrent à quel point il est dangereux de se prononcer *ex professo* sur les monuments d'une langue qui n'est pas celle de notre enfance. Quel est le Fran-

Français membres de la *Gobineau-Vereinigung*, se prononçait récemment dans la presse non seulement en faveur d'un retour à la monarchie, mais encore d'une reconstitution de l'aristocratie héréditaire. Est-il téméraire de penser qu'après la lecture de Balzac ou de Le Play celle de l'*Essai sur l'inégalité des races* soit pour quelque chose dans les convictions actuelles de ce rare esprit ?

Un écrivain qui a subi à peu près exclusivement l'influence de Gobineau dans sa formation philosophique, c'est M. le comte de Leusse, dont parurent en 1900 les *Études d'histoire ethnique* (Paris et Strasbourg). Ayant désiré sur le tard reprendre et compléter par quelques vues d'ensemble ses études historiques de jeunesse, il s'était senti entièrement déçu par le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, malgré ses sentiments catholiques, lorsque l'*Essai sur l'inégalité des races* tomba sous ses yeux par hasard. « Ce livre, dit-il, je l'ai lu et relu plusieurs fois ; il n'a ouvert un horizon absolument nouveau. C'est le livre d'un précurseur ; il indique à grands traits, presque avec une sorte de divination, tout ce que la science moderne commence à préciser par ses recherches patientes et minutieuses. » On voit que la prise fut subite, la conversation instantanée comme un coup de la grâce. Après son patron apostolique, M. Paul de Leusse avait trouvé son chemin de Damas. Quinze ans d'expériences variées sont venues consolider son impression initiale, en sorte qu'à cet ouvrage « génial » son admirateur, demeuré aussi fervent qu'au premier jour, entreprit de donner une sorte d'appendice, résumé des confirmations incessantes qu'il a glanées dans ses lectures et ses observations ; l'espace nous manque pour apprécier cette tentative intéressante : qu'il suffise de reproduire le jugement de M. le professeur Schemann (*Allg. Zeit.*, Beil. 1901, p. 131). Le gentilhomme alsacien est, aux yeux du savant de Fribourg, « un des plus intéressants parmi les Français aujourd'hui vivants... une physionomie d'un caractère éminemment original... un patriarche qui respire la santé morale. » Et il a mis en œuvre des documents à ce point importants qu'on doit renoncer à donner par l'analyse un aperçu des richesses philosophiques, un inventaire des trésors d'observations ingénieuses qui s'entassent dans les *Études d'histoire ethnique*.

(1) Strassburg, Trübner, 1901.

çais qui ne sourirait aux appréciations de l'éditeur d'*Alexandre le Macédonien?* — Nous apprenons, à le lire, que le « grand maître français » a réalisé le premier drame réellement digne du conquérant qu'il entreprit de glorifier; que, si la forme de l'œuvre est celle de la tragédie classique du dix-septième siècle, néanmoins l'*Alexandre* de « *notre* Gobineau appartient à *nous autres Allemands* (1) autant que chose leur peut appartenir ». Car la manière en est si profondément germanique, si proche parente de celle des Shakespeare et des Schiller, que le phénomène demeure sans second dans les annales de la scène gauloise. En ce moule étroit des unités, jadis brisé pour ses compatriotes par le marteau de Lessing, le poète français se meut, par une exception unique en sa patrie, avec toute la liberté intérieure d'un dramaturge saxon ; de sorte qu'enfin l'Allemagne n'aperçoit plus dans la formule surannée d'Aristote son aspect exotique, puisqu'elle la voit maîtrisée par un esprit si voisin de celui de Gœthe, par un *pur esprit de héros germanique.* — Voilà bien le ton de la coterie wagnérienne, n'est-il pas vrai? Qu'*Alexandre le Macédonien* prenne donc place à côté de Racine et de Corneille dans nos collèges, conclut M. Schemann ; et il contribuera pour sa part à sauver l'idéalisme de la jeunesse, si menacé dans la « patrie *adoptive* » de l'auteur par certain réalisme trop envahissant.

A la suite de cet avant-propos lyrique, une soigneuse introduction nous apprend l'origine et la destinée de la tragédie d'*Alexandre*. Écrite avant 1848, elle aurait été présentée à la Comédie française, sur le point d'être jouée, et arrêtée malheureusement dans son essor par la révolution de Février, qui la fit juger trop monarchiste pour notre scène nationale. — Des difficultés politiques sont une excuse dont les dilettantes de lettres pallient volontiers leurs insuccès; et les événements de 1870 ont heureusement sauvé à leur tour la vanité d'auteur de quelques émules ultérieurs du comte. — Quoi qu'il en soit

(1) Ces possessifs un peu trop marqués ne sont pas fort habiles sous la plume d'un homme qui fait profession de regretter et de combattre l'indifférence des concitoyens du comte à son égard; il va de la sorte à l'encontre de son objet et ne prend pas le chemin de désarmer parmi nous la méfiance.

des dispositions de nos comédiens officiels à l'égard d'*Alexandre*, Gobineau lui-même paraît n'avoir pas attaché grande importance à cet amusement de jeunesse. Il écrivait à sa fille en 1862 : « Quant à *Alexandre*, si je devais le refaire, je ne le ferais plus comme cela. Il y a trop de conspiration ; Roxane crie trop ; Perdicas ressemble à un père sournois ; Alexandre est un peu plus larmoyant que de raison et se laisse empoisonner trop aisément... *Ne pensez pas tant de bien d'Alexandre : il y a beaucoup plus de mal à en dire.* » Et quand on songe que le comte a publié les *Adieux de Don Juan*, on ne peut s'empêcher de concevoir quelques doutes sur la valeur de l'œuvre volontairement gardée par lui en portefeuille. Mais, cette fois encore, M. Schemann se montre plus gobiniste que Gobineau : il en appelle de l'historien, trop sévère critique de lui-même, au poète créateur, doté de toute l'inconscience du génie. Il convient qu'*Alexandre* est une œuvre de jeunesse ; mais l'auteur étant « de ces esprits à qui les dieux ont promis l'éternelle jeunesse, l'œuvre retient *autant d'éternité que de jeunesse!* » Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises! Bien plus, si le comte juge « larmoyant » son Alexandre, c'est qu'à ce moment parle par sa bouche l'*âpre Normand primitif* qui se réveillait parfois dans son sein! A héros, héros et demi! et Ottar n'eût-il pas regardé avec quelque dédain, comme le fait son petit-fils mûri par l'âge, les attendrissements même passagers d'un Macédonien déjà métissé.

Enfin voici le jugement du préfacier sur certaines imperfections de détail qui ne doivent pas être oubliées dans les rayons éblouissants de l'ensemble. Les liens des règles tragiques, bien loin d'être des entraves pour l'auteur, « lui deviennent à la fin des ailes qui le poussent, dans l'essor de son génie, à récolter même en passant tous ces petits mérites accessoires, auxquels on attache une si grande importance, dans le pays classique de la forme, c'est-à-dire antithèses et pointes dramatiques ou dialogales, délicatesses de métrique, de rythme, d'euphonie verbale. Toutes choses que les critiques sévères de sa patrie sont accoutumés par leur préjugé de *refuser* à notre poète, et que *nous autres barbares* allemands, au contraire, nous nous

attendons à rencontrer chez lui, pour les saluer au passage avec une joyeuse surprise. »

En résumé, bien supérieur à l'essai de jeunesse de Racine sur le même sujet, cet Alexandre, à lui *seul*, assure à son auteur une place *éminente* parmi les grands dramaturges *du monde;* et l'on regretterait amèrement qu'un homme de théâtre à ce point doué eût renoncé à poursuivre sa carrière littéraire en ce sens, s'il n'y avait une ingratitude évidente à s'arrêter aux récriminations, en présence des surabondantes moissons qui furent, sur un autre sol, le produit de cette existence d'élite.

Voici notre avis personnel sur la tragédie de Gobineau : *Alexandre* est un aimable essai de rhétoricien appliqué, où l'on peut noter quelques détails heureux, fruits d'une imagination déjà vive; un bon devoir, qui, à titre d'encouragement pour le talent naissant, méritait une note favorable. On n'y trouve naturellement aucune des idées de l'*Essai;* mais, précisément pour cette raison, on y observe une certaine harmonie avec le portrait du conquérant tracé dans l'*Histoire des Perses;* car, nous l'avons montré, cette apologie obstinée contredit directement toutes les théories ethniques et politiques du comte. Ce dernier retrouva évidemment, vers 1869, à l'égard du Macédonien, comme plus tard en face d'*Amadis*, les fraîches sensations admiratives de sa naïve adolescence : il se garda de retoucher une image qui demeurait chère à sa fantaisie, toujours despotique vis-à-vis de sa raison, et il sacrifia sans scrupules les immunités arianes à la perfection impeccable du successeur des Grands Rois sémitisés. — Et déjà, dans la tragédie, Alexandre se prépare à remplacer les généraux grecs de son armée par des Iraniens « trop soumis pour suivre leur audace » et maudit la Liberté,

Ce turbulent démon, *fléau* de nos aïeux !

On aperçoit même quelques souvenirs napoléoniens et autocratiques au fond de l'intrigue : les chefs macédoniens, fatigués de combattre, désireux de savourer en paix leur fortune inespérée, ressemblent à certains maréchaux de l'Empire, et l'on croirait entendre parler Joséphine dans la scène où Roxane

reproche au conquérant de vouloir épouser la fille des rois perses afin d'affermir son pouvoir oriental

Ajoutons que cette édition, amoureusement préparée, est pourvue de tout l'appareil soigneux de l'érudition germanique et présentée avec des égards que n'ont pas toujours rencontrés parmi nous nos véritables classiques : deux manuscrits, celui de Mme le baronne de Guldencrone, née Gobineau, et celui de Mme la comtesse de La Tour, ont été diligemment collationnés : l'orthographe, la ponctuation, les lettres majuscules sont discutées copieusement ou justifiées tour à tour.

Avouons-le, un tel effort, fruit d'une telle conviction, a fini par toucher notre cœur. Il y a désaccord absolu entre M. Schemann et nous quant au véritable mérite du comte : il le cherche avec prédilection sur le terrain littéraire et wagnérien, dans la *Renaissance*, *Amadis* ou *Alexandre;* nous le voyons dans son originalité aristocratique, dans l'*Essai*, les *Perses*, les *Pléiades*, *Ottar-Jarl* même. Mais ces divergences de vues ne nous empêchent pas de travailler en somme à la même œuvre réparatrice que le professeur de Fribourg et de rendre cordialement justice à la chaleur de ses sentiments, au dévouement qu'il apporte à servir la cause qu'il embrassa. Il croit en effet avoir reçu de son maître Wagner la mission expresse de réhabiliter un solitaire, un vaincu retiré à l'écart sous l'étendard de la vérité (1). Il a voué sa vie à cette tâche idéaliste et donné par là un exemple aussi noble que rare d'enthousiasme désintéressé. — Pourtant, notre ironie française conserve aussi ses droits et garde enfin le dernier mot. Oui, c'est un piquant spectacle que l'aventure du cousin de Cyrano prenant d'assaut sous un déguisement nordique habilement improvisé les bonnes grâces de la confiante Allemagne, que les gentillesses de cette puissante matrone Germania, séduite une fois de plus, sans le savoir, par les prestiges de l'imagination méridionale, d'autant plus puissants sur son esprit qu'ils lui font défaut davantage, et, dès lors, se com-

(1) Dans ses *Erinnerungen an R. Wagner* (1902) il semble envisager son apostolat gobinien comme une mission providentielle et désormais exclusive imposée à son existence entière. Toutes proportions gardées, le gobinisme en Allemagne nous y a fait mieux comprendre le gœthisme et le kantisme.

plaisant à caresser sans scrupule un cousin authentique, un «pays», dans le galant de la Gironde (1).

(1) Notons aussi par esprit d'équité que tous les compatriotes de M. Schemann ne semblent pas disposés à le suivre aveuglément dans son extase, sans même jeter un regard derrière eux; ainsi, le docteur Fritz Friedrich, présentant récemment aux lecteurs de l'*Allgemeine Zeitung* Alexandre le Macédonien, se montrait beaucoup plus réservé que l'éditeur. Très sympathique encore à Gobineau pour l'ensemble de son œuvre, il ne peut prendre sur lui de regretter la carrière dramatique avortée de notre compatriote, et cette hésitation est sage. M. L. Wilser présente des réserves analogues (*Polit. anthr. Revue*, novembre 1902) et le docteur Kretzer lui-même est moins affirmatif que le préfacier d'*Alexandre*.

CONCLUSION

Il faut donc terminer, provisoirement tout au moins, sur ce feu d'artifice éblouissant qui nous arrive refleté par les flots du Rhin, la revue des œuvres et des idées du comte de Gobineau. — Comment conclure cependant en si délicate matière? comment présenter un jugement cohérent sur une pensée que nous avons montrée à ce point ondoyante et diverse? La sagesse consiste à louer et à blâmer tour à tour : à prêter l'oreille avec intérêt ou à dissimuler un sourire involontaire, aussi capricieusement que passent sur nos fronts les sautes de vent de sa verve gasconne. D'un ensemble d'impressions divergentes, on ne saurait tirer une sentence motivée et définitive. Tout au plus pourrait-on dire que le gobinisme est un état d'esprit foncièrement aristocratique et impérialiste vers le dehors, mais qui, une fois son adepte renfermé dans le groupe élu où il se complaît, revêt toutes les allures d'un utopisme égalitaire.

Dans sa période que nous avons nommée expressément utopique, Gobineau établit ainsi une théorie politique qui semble un *Contrat social* atténué en idylle pour les participants, mais organisé pour la conquête au dehors, corrigé par un individualisme jaloux qui le fait libéral. et, surtout, volontairement restreint à la race blanche, seule capable d'en porter les charges comme d'en goûter les avantages, l'unique tort de ce noyau d'élite ayant été de ne point traiter plus complètement en bêtes de somme les autres peuplades humaines qu'il soumet et régit par droit de naissance.

Dans sa période asiatique, les séductions perfides de la nature méridionale, les rêveries hallucinantes où se complaît la pensée trop raffinée du vieil Orient, les charmes irrésistibles de l'art méditerranéen font entendre à l'oreille du fils des jarls leurs

voix de sirènes, dans lesquelles il s'efforce à reconnaître une intonation familiale, et Jean-Jacques, lecteur du Chardin, ne s'habilla-t-il pas en Arménien, se jugeant fort oriental par ses goûts de paresse et de songerie chimérique (1)?

Enfin, les événements de 1870 ramènent le comte à quelques espoirs impérialistes d'avenir; mais, ces prévisions n'étant pas en faveur de ses compatriotes, il ne lui reste qu'à se réfugier dans un stoïcisme tout individuel, disposé à accorder à la société ce qu'il ne peut lui refuser de ses actes, pour se retrancher avec tout son orgueil dans la forteresse de son intelligence; prêt en conséquence aux renoncements dédaigneux, à l'ascétisme raisonné, non moins qu'aux apothéoses personnelles trop faciles et à l'évocation d'un passé divinisé dans une sorte de rêve extatique. Et il y a encore beaucoup de Rousseau vieilli dans tout cela, d'un Rousseau plus courageusement, plus décidément stoïcien, par bonheur, mais se donnant volontiers sans doute, comme à Florizel, la figure

D'une bonne, *sensible* et noble créature
Que l'erreur, non la faute, égara loin du ciel.

Au total le blanc de l'Hindoukoush, le Scythe d'Asgard, le Donzel de la Mer Amadis, apparaissent dans l'œuvre du penseur, qui voudrait leur ressembler, assez analogues à l'homme de la nature dans Jean-Jacques, de passions fortes et pures, de cœur droit par privilège de naissance et, dès l'origine, exempts de barbarie ou de perversité. Ce privilège de socialité instinctive est donc seulement retiré par le disciple de Boulainvilliers à l'humanité de son ensemble, et surtout aux masses de notre Europe, que Rousseau en avait trop libéralement, trop exclusivement dotées. Il est corrigé par le concept de la lutte et réservé, comme il l'était par l'opinion des temps anciens, à des races, à des aristocraties conquérantes. Voilà le secret de l'impérialisme gobinien, et son grand intérêt comme symptôme, car le comte a été fort suivi dans cette voie. Ce

(1) N'est-ce pas un singulier jeu de la destinée qui fit de ces deux hommes les habitants successifs du château de Trye-en-Vexin, le premier en 1768 comme hôte du prince de Conti, le second comme propriétaire, de 1855 à 1877.

« germanisme » du sentiment que la critique contemporaine reconnaît d'ordinaire à Rousseau est assez logiquement réservé dans ce système aux seuls Germains et à leurs proches parents aujourd'hui disparus, tandis que son premier apôtre en avait trop étendu le domaine (1).

Au total, on accorderait justement à Gobineau, pour parler le langage de l'école schopenhauerienne, qui l'a si imprudemment élevé sur le pavois, la qualité d'un génie intuitif plutôt que logique. De tels hommes se voient rectifier par des esprits de moindre envergure, mais ne s'en sont pas moins révélés dans leur domaine propre créateurs certains et inspirateurs féconds. Dans l'histoire des idées, la valeur des œuvres s'établit non par leur mérite intrinsèque, mais par la portée, la durée de leur influence. Et celle de Gobineau a été réelle, bien qu'assez inaperçue jusqu'à présent par la plupart, peut-être exagérée en revanche par certains fervents peu discrets; — aussi, à ceux qui estimeraient disproportionné à son objet notre effort d'exégèse aryaniste et gobinienne, nous demanderons de suspendre leur appréciation : ils jugent excessive l'importance que nous avons attribuée à des fantaisies de dilettante ; qu'ils ne se hâtent pas de prononcer de la sorte avant d'avoir sous les yeux les pièces du procès, que nous nous réservons de produire. La suite de nos études sur ce sujet aura en partie pour but et, nous l'espérons, pour résultats d'explorer le domaine et de délimiter les contours de l'influence du comte, ou, à son défaut, des idées qui l'ont guidé lui-même et dont il offre en tout cas un précieux exemplaire. — Nous verrons que, continuant les capricieuses directions de son allure désinvolte, ou, du moins, établissant parallèlement aux méandres de sa pensée la direction de leur cours, ont coulé maints ruisseaux séduisants de la pensée contemporaire, parfois grossis en torrents impétueux par le tribut des tendances politiques du jour ou par l'afflux des causes économiques profondes.

Et s'il nous était permis d'indiquer dès à présent, sans pou-

(1) Voir l'ouvrage de J. Texte : *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Hachette, 1896.

voir apporter ici nos justifications, l'un des résultats de l'examen que nous avons en vue, nous dirions qu'en dépit de la conviction des fidèles allemands de Gobineau son disciple inavoué (1), mais certain, au delà du Rhin, ce n'est pas Richard Wagner : c'est un homme qui, reflet lui aussi par plus d'un côté, n'en exerce pas moins dans le domaine philosophique une frappante influence; nous voulons dire l'initial allié et l'ennemi final du maître de Bayreuth, Frédéric Nietzsche.

(1) Inavoué dans ses écrits, mais non dans ses conversations. Voyez l'introduction à la traduction allemande du livre de M. Lichtenberger sur Nietzsche par Mme Foerster-Nietzsche, et l'attestation personnelle du docteur Overbeck au docteur Kretzer (*loc. cit.*). Ce qu'on est convenu d'appeler la troisième période de Nietzsche, la seule remarquable, est sortie du contact de Gobineau révélé en 1881 aux lecteurs des *Bayreuther Blætter*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. — Les origines de l'aryanisme historique 1

Origines et jeunesse du comte de Gobineau 1

LIVRE PREMIER

PÉRIODE THÉORIQUE

L'« ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES »

CHAPITRE PREMIER. — Considérations préliminaires 11

— II. — Les trois races fondamentales 22

— III. — Premières migrations blanches au sein de la race nègre. — Origines de l'art et de la démocratie 28

— IV. — Les Aryas 44

— V. — La race jaune 57

— VI. — La Grèce 64

— VII. — Les Celtes 78

— VIII. — Rome italiote et Rome sémitique 89

— IX. — Les Germains. — Rome germanique 99

— X. — Les nations modernes 120

— XI. — Conclusion et enseignements de l'*Essai* 142

— XII. — L'*Essai* devant ses premiers critiques 160

LIVRE II

PÉRIODE ASIATIQUE

CHAPITRE PREMIER. — Les impressions asiatiques de Gobineau 172

— II. — L'*Histoire des Perses* 195

I. — Retour à l'aryanisme 195

II. — Les sources 200

III. — La méthode 206

IV. — La féodalité en Orient 209

Pages.
v. — Les Iraniens de la Bonne Loi. 218
vi. — Les nègres dyws. 222
vii. — Les Scythes touraniens. 225
viii. — Les Sémites. 232
ix. — Les Grecs. 247
x. — Les Macédoniens. 259
xi. — Romains et Parthes. 266
xii. — De la portée de l'*Histoire des Perses*. 272
xiii. — Cabbale et mysticisme. 275

Chapitre III. — Les *Nouvelles asiatiques*. 280

LIVRE III

PÉRIODE ASCÉTIQUE

Chapitre premier. — Écrits de transition. 295
— II. — La guerre de 1870. — Les *Souvenirs de voyage*. 299
— III. — Séjour à Stockholm. — *Les Pléiades*. 324
— IV. — La *Renaissance*. — Relations avec Richard Wagner. 352
i. — La *Renaissance*, scènes historiques. 352
ii. — Action de la *Renaissance* sur la pensée de Wagner. 355
iii. — La régénération avant la lecture de l'*Essai* par Wagner. 360
iv. — Action de l'*Essai* sur la pensée de Wagner. 363
v. — La collaboration de Gobineau aux *Bayreuther Blætter*. 368
vi. — Le théâtre persan et l'art de Bayreuth. 371
— V. — L'*Histoire d'Ottar-Jarl*, pirate norvégien, et de sa descendance. 375
i. — La portée de l'ouvrage et sa méthode. 375
ii. — Ottar-Jarl et les Gournay féodaux. 378
iii. — Transition théorique des Gournay aux Gobineau. 386
iv. — Bordeaux ancien et les Gournay anglo-gascons. 390
v. — Transition historique des Gournay aux Gobineau. 395
vi. — Les Gobineau commerçants. 398
vii. — Les Gobineau enrichis. 402
viii. — Origine et fondement de la prétention scandinave. 409
— VI. — *Amadis*. 414
— VII. — Les derniers jours du comte. — Gobineau et l'Allemagne. 433
Conclusion. 444

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CB
195
G62S4

Seillière, Ernest Antoine
Aimé Léon, baron
Le comte de Gobineau et
l'aryanisme historique